

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN

GRÈCE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE,

AVANT

L'ÈRE VULGAIRE.

EN TROIS VOLUMES.

TOME II.

À LONDRES:

CHEZ CHARLES DILLY, DANS LE POULTRY.

MDCCXCVI.

TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE XXIX.

<i>BIBLIOTHÈQUE d'un Athénien. Classe de Philo-</i>	Page
<i>sophie. - - - - -</i>	1

CHAP. XXX.

<i>Suite du chapitre précédent. Discours du grand-Prêtre de</i>	
<i>Cérès sur les causes premières. - - -</i>	9

CHAP. XXXI.

<i>Suite de la Bibliothèque. L'Astronomie. - - -</i>	21
--	----

CHAP. XXXII.

<i>Aristippe. - - - - -</i>	35
-----------------------------	----

CHAP. XXXIII.

<i>Démêlès entre Denys le jeune, roi de Syracuse, & Dion</i>	
<i>son beau-frère. Voyages de Platon en Sicile. - -</i>	41

CHAP. XXXIV.

<i>Voyage de Béotie; l'Antre de Trophonius. Hésiode. Pindare.</i>	53
---	----

CHAP. XXXV.

<i>Voyage de Thessalie ; Amphictyons. Magiciennes. Rois de Phères ; Vallée de Tempé.</i>	- - -	Page 75
--	-------	------------

CHAP. XXXVI.

<i>Voyage d'Epire, d'Acarnanie & d'Etolie. Oracle de Dodone. Saut de Leucade.</i>	- - -	95
---	-------	----

CHAP. XXXVII.

<i>Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sicyone & de l'Achaïe.</i>	- - -	103
---	-------	-----

CHAP. XXXVIII.

<i>Voyage de l'Elide Les Jeux Olympiques</i>	- - -	126
--	-------	-----

CHAP. XXXIX.

<i>Suite du Voyage de l'Elide. Xénophon à Scillonte.</i>	- - -	152
--	-------	-----

CHAP. XL.

<i>Voyage de Messénie.</i>	- - -	162
----------------------------	-------	-----

CHAP. XLI.

<i>Voyage de Laconie</i>	- - -	182
--------------------------	-------	-----

CHAP. XLII.

<i>Des Habitans de la Laconie.</i>	- - -	194
------------------------------------	-------	-----

CHAP. XLIII.

<i>Idées générales sur la Législation de Lycurgue.</i>	- - -	198
--	-------	-----

CHAP. XLIV.

<i>Vie de Lycurgue.</i>	- - -	206
-------------------------	-------	-----

CHAP. XLV.

<i>Du Gouvernement de Lacédémone.</i>	- - -	210
---------------------------------------	-------	-----

CHAP.

CHAP. XLVI.

<i>Des Lois de Lacédémone.</i>	-	-	-	-	Page 221
--------------------------------	---	---	---	---	-------------

CHAP. XLVII.

<i>De l'Education & du Mariage des Spartiates.</i>	-	-	-	-	227
--	---	---	---	---	-----

CHAP. XLVIII.

<i>Des Mœurs & des Usages des Spartiates.</i>	-	-	-	-	237
---	---	---	---	---	-----

CHAP. XLIX.

<i>De la Religion & des Fêtes des Spartiates.</i>	-	-	-	-	249
---	---	---	---	---	-----

CHAP. L.

<i>Du Service militaire chez les Spartiates.</i>	-	-	-	-	252
--	---	---	---	---	-----

CHAP. LI.

<i>Défence des lois de Lycurgue : causes de leur décadence.</i>					256
---	--	--	--	--	-----

CHAP. LII.

<i>Voyage d'Arcadie.</i>	-	-	-	-	271
--------------------------	---	---	---	---	-----

CHAP. LIII.

<i>Voyage d'Argolide.</i>	-	-	-	-	285
---------------------------	---	---	---	---	-----

CHAP. LIV.

<i>La République de Platon.</i>	-	-	-	-	299
---------------------------------	---	---	---	---	-----

CHAP. LV.

<i>Du Commerce des Athéniens.</i>	-	-	-	-	304
-----------------------------------	---	---	---	---	-----

CHAP. LVI.

<i>Des Impositions & des Finances chez les Athéniens.</i>	-				310
---	---	--	--	--	-----

CHAP. LVII.

<i>Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Logique.</i>	-				315
--	---	--	--	--	-----

CHAP.

CHAP. LVIII.

<i>Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Rhétorique.</i>	Page 325
---	-------------

CHAP. LIX.

<i>Voyage de l'Attique. Agriculture. Mines de Sunium.</i>	
<i>Discours de Platon sur la formation du Monde.</i>	350

CHAP. LX.

<i>Evénemens remarquables arrivés en Grèce & en Sicile</i>	
<i>(depuis l'année 357, jusqu'à l'an 354 avant</i>	
<i>J. C.) Expédition de Dion. Jugement des généraux</i>	
<i>Timothée & Iphicrate. Commencement de la</i>	
<i>guerre sacrée.</i>	374

CHAP. LXI.

<i>Lettres sur les affaires générales de la Grèce, adressées</i>	
<i>à Anacharsis & à Philotas, pendant leur voyage</i>	
<i>en Egypte & en Perse.</i>	389

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN

GRÈCE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE,

AVANT

L'ÈRE VULGAIRE.

EN TROIS VOLUMES.

TOME II.

À LONDRES:

CHEZ CHARLES DILLY, DANS LE POULTRY.

MDCCXCVI.

TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE XXIX.

<i>BIBLIOTHÈQUE d'un Athénien. Classe de Philo-</i>	Page
<i>sophie. - - - - -</i>	1

CHAP. XXX.

<i>Suite du chapitre précédent. Discours du grand-Prêtre de</i>	
<i>Cérès sur les causes premières. - - -</i>	9

CHAP. XXXI.

<i>Suite de la Bibliothèque. L'Astronomie. - - -</i>	21
--	----

CHAP. XXXII.

<i>Aristippe. - - - - -</i>	35
-----------------------------	----

CHAP. XXXIII.

<i>Démêlès entre Denys le jeune, roi de Syracuse, & Dion</i>	
<i>son beau-frère. Voyages de Platon en Sicile. - -</i>	41

CHAP. XXXIV.

<i>Voyage de Béotie; l'Antre de Trophonius. Hésiode. Pindare.</i>	53
---	----

CHAP. XXXV.

<i>Voyage de Thessalie ; Amphictyons. Magiciennes. Rois de Phères ; Vallée de Tempé.</i>	- - -	Page 75
--	-------	------------

CHAP. XXXVI.

<i>Voyage d'Epire, d'Acarnanie & d'Etolie. Oracle de Dodone. Saut de Leucade.</i>	- - -	95
---	-------	----

CHAP. XXXVII.

<i>Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sicyone & de l'Achaïe.</i>	- - -	103
---	-------	-----

CHAP. XXXVIII.

<i>Voyage de l'Elide Les Jeux Olympiques</i>	- - -	126
--	-------	-----

CHAP. XXXIX.

<i>Suite du Voyage de l'Elide. Xénophon à Scillonte.</i>	- - -	152
--	-------	-----

CHAP. XL.

<i>Voyage de Messénie.</i>	- - -	162
----------------------------	-------	-----

CHAP. XLI.

<i>Voyage de Laconie</i>	- - -	182
--------------------------	-------	-----

CHAP. XLII.

<i>Des Habitans de la Laconie.</i>	- - -	194
------------------------------------	-------	-----

CHAP. XLIII.

<i>Idées générales sur la Législation de Lycurgue.</i>	- - -	198
--	-------	-----

CHAP. XLIV.

<i>Vie de Lycurgue.</i>	- - -	206
-------------------------	-------	-----

CHAP. XLV.

<i>Du Gouvernement de Lacédémone.</i>	- - -	210
---------------------------------------	-------	-----

CHAP.

CHAP. XLVI.

<i>Des Lois de Lacédémone.</i>	-	-	-	-	Page 221
--------------------------------	---	---	---	---	-------------

CHAP. XLVII.

<i>De l'Education & du Mariage des Spartiates.</i>	-	-	-	-	227
--	---	---	---	---	-----

CHAP. XLVIII.

<i>Des Mœurs & des Usages des Spartiates.</i>	-	-	-	-	237
---	---	---	---	---	-----

CHAP. XLIX.

<i>De la Religion & des Fêtes des Spartiates.</i>	-	-	-	-	249
---	---	---	---	---	-----

CHAP. L.

<i>Du Service militaire chez les Spartiates.</i>	-	-	-	-	252
--	---	---	---	---	-----

CHAP. LI.

<i>Défence des lois de Lycurgue : causes de leur décadence.</i>					256
---	--	--	--	--	-----

CHAP. LII.

<i>Voyage d'Arcadie.</i>	-	-	-	-	271
--------------------------	---	---	---	---	-----

CHAP. LIII.

<i>Voyage d'Argolide.</i>	-	-	-	-	285
---------------------------	---	---	---	---	-----

CHAP. LIV.

<i>La République de Platon.</i>	-	-	-	-	299
---------------------------------	---	---	---	---	-----

CHAP. LV.

<i>Du Commerce des Athéniens.</i>	-	-	-	-	304
-----------------------------------	---	---	---	---	-----

CHAP. LVI.

<i>Des Impositions & des Finances chez les Athéniens.</i>	-				310
---	---	--	--	--	-----

CHAP. LVII.

<i>Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Logique.</i>	-				315
--	---	--	--	--	-----

CHAP.

CHAP. LVIII.

<i>Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Rhétorique.</i>	Page 325
---	-------------

CHAP. LIX.

<i>Voyage de l'Attique. Agriculture. Mines de Sunium.</i>	
<i>Discours de Platon sur la formation du Monde.</i>	350

CHAP. LX.

<i>Evénemens remarquables arrivés en Grèce & en Sicile</i>	
<i>(depuis l'année 357, jusqu'à l'an 354 avant</i>	
<i>J. C.) Expédition de Dion. Jugement des généraux</i>	
<i>Timothée & Iphicrate. Commencement de la</i>	
<i>guerre sacrée.</i>	374

CHAP. LXI.

<i>Lettres sur les affaires générales de la Grèce, adressées</i>	
<i>à Anacharsis & à Philotas, pendant leur voyage</i>	
<i>en Egypte & en Perse.</i>	389

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE,

Dans le milieu du 4^e. siècle avant J. C.

CHAPITRE XXIX.

Bibliothèque d'un Athénien. Classe de Philosophie.

PISISTRATE s'étoit fait, il y a deux siècles, une bibliothèque qu'il avoit rendue publique, & qui fut ensuite enlevée par Xerxès, & transportée en Perse. De mon temps plusieurs Athéniens avoient des collections de livres. La plus considérable appartenoit à Euclide. Il l'avoit reçue de ses pères; il méritoit de la posséder, puisqu'il en connoissoit le prix.

En y entrant, je frissonnai d'étonnement & de plaisir. Je me trouvois au milieu des plus beaux génies de la Grèce. Ils vivoient, ils respiroient dans leurs ouvrages, rangés autour de moi. Leur silence même augmentoit mon respect. L'assemblée de tous les souverains de la terre m'eût paru moins imposante. Quelques momens après je m'écriai : Hélas, que de connoissances refusées aux Scythes ! Dans la suite, j'ai dit plus d'une fois : Que de connoissances inutiles aux hommes !

Je ne parlerai point ici de toutes les matières sur lesquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chèvre & de mouton, les différentes espèces de toile furent successivement employées ; on a fait depuis usage du papier, tissu des couches intérieures de la tige d'une plante qui croit dans les marais de l'Egypte, ou au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation. On en fait des rouleaux, à l'extrémité desquels est suspendue une étiquette contenant le titre du livre. L'écriture n'est tracée que sur une des faces de chaque rouleau ; &

pour en faciliter la lecture, elle s'y trouve divisée en plusieurs compartiments ou pages*.

Des copistes de profession passent leur vie à transcrire les ouvrages qui tombent entre leurs mains ; & d'autres particuliers, par le désir de s'instruire, se chargent du même soin. Démonstène me disoit un jour, que, pour se former le style, il avoit huit fois transcrit de sa main l'histoire de Thucydide. Par-là les exemplaires se multiplient ; mais à cause des frais de copie†, ils ne sont jamais fort communs, & c'est ce qui fait que les lumières se répandent avec tant de lenteur. Un livre devient encore plus rare, lorsqu'il paroît dans un pays éloigné, & lorsqu'il traite de matières qui ne sont pas à la portée de tout le monde. J'ai vu Platon, malgré les correspondances qu'il entretenoit en Italie, obtenir, avec beaucoup de peine, certains ouvrages de philosophie, & donner 100 mines‡ de trois petits traités de Philolaüs.

Les libraires d'Athènes ne peuvent ni se donner les mêmes soins, ni faire de pareilles avances. Ils s'efforcent, pour l'ordinaire, en livres de pur agrément, dont ils envoient une partie dans les contrées voisines, & quelquefois même dans les colonies Grecques, établies sur les côtes du Pont-Euxin. La fureur d'écrire fournit, sans cesse, de nouveaux alimens à ce commerce. Les Grecs se sont exercés dans tous les genres de littérature. On en pourra juger par les diverses notices que je donnerai de la bibliothèque d'Euclide.

Je commencerai par la classe de philosophie. Elle ne remontoit qu'au siècle de Solon, qui florissoit il y a 250 ans environ. Auparavant, les Grecs avoient des théologiens, & n'avoient point de philosophes. Peu soigneux d'étudier la nature, les poètes recueilloient & accrédoient par leurs ouvrages les mensonges & les superstitions qui régnoient parmi le peuple. Mais au temps de ce législateur, & vers la 50^{me}. olympiade§, il se fit tout-à-coup une révolution surprenante dans les esprits. Thalès & Pythagore jetèrent les fondemens de leur philosophie ; Cadmus de Milet écrivit l'histoire en prose ; Thespis donna une première forme à la tragédie ; & Sufarion, à la comédie.

Thalès de Milet en Ionie, l'un des sept sages de la Grèce, naquit dans la 1^{ere}. année de la 35^{me}. olympiade||. Il rem-

* Voyez les manuscrits d'Herculanum.

† Après la mort de Speusippe, disciple de Platon, Aristote acheta ses livres, qui étoient en petit nombre, & en donna 3 talens ; c'est-à-dire, 16200 liv.

‡ 9000 livres.

§ Vers l'an 580 avant J. C.

|| Vers l'an 640 avant J. C.

plit d'abord avec distinction les emplois auxquels sa naissance & sa sagesse l'avoient appelé. Le besoin de s'instruire le força bientôt de voyager parmi les nations étrangères. A son retour, s'étant dévoué sans partage à l'étude de la nature, il étonna la Grèce en prédissant une éclipse de soleil ; il l'instruisit, en lui communiquant les lumières qu'il avoit acquises en Egypte sur la géométrie & sur l'astronomie. Il vécut libre ; il jouit en paix de sa réputation, & mourut sans regret*. Dans sa jeunesse, sa mère le pressa de se marier ; elle l'en pressa de nouveau plusieurs années après. La première fois il dit : il n'est pas temps encore. La seconde : il n'est plus temps.

On cite de lui plusieurs réponses que je vais rapporter, parce qu'elles peuvent donner une idée de sa philosophie, & montrer avec quelle précision les sages de ce siècle tâchoient de satisfaire aux questions qu'on leur proposoit.

Qu'y a-t-il de plus beau ?—L'univers ; car il est l'ouvrage de Dieu.—De plus vaste ?—L'espace, parce qu'il contient tout.—De plus fort ?—La nécessité, parce qu'elle triomphe de tout.—De plus difficile ?—De se connoître.—De plus facile ?—De donner des avis.—De plus rare ?—Un tyran qui parvient à la vieillesse.—Quelle différence y a-t-il entre vivre & mourir ?—Tout cela est égal.—Pourquoi donc ne mourez-vous pas ?—C'est que tout cela est égal.—Qu'est-ce qui peut nous consoler dans le malheur ?—La vue d'un ennemi plus malheureux que nous.—Que faut-il pour mener une vie irréprochable ?—Ne pas faire ce qu'on blâme dans les autres.—Que faut-il pour être heureux ?—Un corps sain, une fortune aisée, un esprit éclairé, &c. &c.

Rien de si célèbre que le nom de Pythagore, rien de si peu connu que les détails de sa vie. Il paroît que, dans sa jeunesse, il prit des leçons de Thalès & de Phérécyde de Syros, qu'il fit ensuite un long séjour en Egypte, & que, s'il ne parcourut pas les royaumes de la haute Asie, il eut du moins quelques notions des sciences qu'on y cultivoit. La profondeur des mystères des Egyptiens, les longues méditations des sages de l'Orient, eurent autant d'attraits pour son imagination ardente, qu'en avoit, pour son caractère ferme, le régime sévère que la plupart d'entre eux avoient embrassé.

A son retour, ayant trouvé sa patrie opprimée par un tyran, il alla, loin de la servitude, s'établir à Crotone en Italie. Cette ville étoit alors dans un état déplorable. Les habitans, vaincus par les Locriens, avoient perdu le sentiment de leurs forces, & ne trouvoient d'autre ressource à leurs malheurs

* Vers l'an 543 avant J. C.

que l'excès des plaisirs. Pythagore entreprit de relever leur courage en leur donnant leurs anciennes vertus. Ses instructions & ses exemples hâtèrent tellement les progrès de la réformation, qu'on vit un jour les femmes de Crotone, entraînées par son éloquence, consacrer dans un temple les riches ornemens dont elles avoient soin de se parer.

Peu content de ce triomphe, il voulut le perpétuer, en élevant la jeunesse dans les principes qui le lui avoient procuré. Comme il savoit que, dans un état, rien ne donne plus de force que la sagesse des mœurs, & dans un particulier, que l'absolu renoncement à soi-même, il conçut un système d'éducation qui, pour rendre les âmes capables de la vérité, devoit les rendre indépendantes des sens. Ce fut alors qu'il forma ce fameux institut qui, jusqu'en ces derniers temps, s'est distingué parmi les autres sectes philosophiques.

Sur la fin de ses jours, & dans une extrême vieillesse, il eut la douleur de voir son ouvrage presque anéanti par la jalousie des principaux citoyens de Crotone. Obligé de prendre la fuite, il erra de ville en ville jusqu'au moment où la mort, en terminant ses infortunes, fit taire l'envie, & restituer à sa mémoire des honneurs que le souvenir de la persécution rendit excessifs.

L'école d'Ionie doit son origine à Thalès ; celle d'Italie, à Pythagore : ces deux écoles en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes. Euclide, en rassemblant leurs écrits, avoit eu soin de les distribuer relativement aux différens systèmes de philosophie.

A la suite de quelques traités, peut-être faussement attribués à Thalès, on voyoit les ouvrages de ceux qui se sont transmis sa doctrine, & qui ont été successivement placés à la tête de son école. Ce sont Anaximandre, Anaximène, Anaxagore qui le premier enseigna la philosophie à Athènes, Archélaüs qui fut le maître de Socrate. Leurs ouvrages traitent de la formation de l'univers, de la nature des choses, de la géométrie & de l'astronomie.

Les traités suivans avoient beaucoup de rapport à la morale ; car Socrate, ainsi que ses disciples, se sont moins occupés de la nature en général, que de l'homme en particulier. Socrate n'a laissé par écrit qu'un hymne en l'honneur d'Apollon, & quelques fables d'Esopé, qu'il mit en vers pendant qu'il étoit en prison. Je trouvai chez Euclide ces deux petites pièces & les ouvrages qui sont sortis de l'école de ce philosophe. Ils sont presque tous en forme de dialogues, & Socrate en est le principal interlocuteur, parce qu'on s'est proposé d'y rap-

de Xenophon, d'Eschine, ceux de Criton, de Simon, de Glaucon, de Simmias, de Cébès, de Phædon & d'Euclide, qui a fondé l'école de Mégare, dirigée aujourd'hui par Eubulide son disciple.

Il est sorti de l'école d'Italie un beaucoup plus grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie ; outre quelques traités qu'on attribue à Pythagore, & qui ne paroissent point authentiques, la bibliothèque d'Euclide renfermoit presque tous les écrits des philosophes qui ont suivi ou modifié sa doctrine.

Tel fut Empédocle d'Agrigente, à qui les habitans de cette grande ville offrirent la couronne, & qui aima mieux établir l'égalité parmi eux. Avec des talens qui le rapprochoient d'Homère, il prêta les charmes de la poésie aux matières les plus abstraites, & s'acquit tant de célébrité, qu'il fixa sur lui les regards des Grecs, assemblés aux jeux olympiques. Il disoit aux Agrigentins : „ Vouz courez après les plaisirs, „ comme si vous deviez mourir demain ; vous bâtissez vos „ maisons, comme si vous ne deviez jamais mourir. „

Tels furent encore Epicharme, homme d'esprit, comme sont la plupart des Siciliens, qui s'attira la disgrâce du roi Hiéron, pour s'être servi d'une expression indécente en présence de l'épouse de ce prince, & l'inimitié des autres philosophes, pour avoir révélé le secret de leurs dogmes dans ses comédies : Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, auteurs moins brillans, mais plus profonds & plus précis que les précédens ; Archytas de Tarente, célèbre par des découvertes importantes dans les mécaniques ; Philolaüs de Crotone, l'un des premiers parmi les Grecs, qui firent mouvoir la terre autour du centre de l'univers ; Eudoxe, que j'ai vu souvent chez Platon, & qui fut à-la-fois géomètre, astronome, médecin & législateur ; sans parler d'un Ecphantus, d'un Al-mæon, d'un Hippasus & d'une foule d'autres, tant anciens que modernes, qui ont vécu dans l'obscurité, & sont devenus célèbres après leur mort.

Une des tablettes fixa mon attention. Elle renfermoit une suite de livres de philosophie, tous composés par des femmes, dont la plupart furent attachées à la doctrine de Pythagore. J'y trouvai le traité de la sagesse par Périclione, ouvrage où brille une métaphysique lumineuse. Euclide me dit qu'Aristote en faisoit grand cas, & qu'il comptoit en emprunter des notions sur la nature de l'être & de ses accidens.

Il ajouta que l'école d'Italie avoit répandu sur la terre plus de lumières que celle d'Ionie ; mais qu'elle avoit fait des écarts dont sa rivale devoit naturellement se garantir. En effet, les deux grands hommes qui les fondèrent, qui ont

leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès, distingué par un sens profond, eut pour disciples des sages qui étudiaient la nature par des voies simples. Son école finit par produire Anaxagore, & la plus saine théologie; Socrate, & la morale la plus pure. Pythagore, dominé par une imagination forte, établit une secte de pieux enthousiastes qui ne virent d'abord dans la nature que des proportions & des harmonies, & qui, passant ensuite d'un genre de fictions à un autre, donnèrent naissance à l'école d'Elée & à la métaphysique la plus abstraite.

Les philosophes de cette dernière école peuvent se diviser en deux classes; les uns, tels que Xénophanès, Parménide, Melyssus & Zénon, s'attachèrent à la métaphysique; les autres, tels que Leucippe, Démocrite, Protagoras, &c. se sont occupés de la physique.

L'école d'Elée doit son origine à Xénophanès de Colophon en Ionie*. Exilé de sa patrie, qu'il avoit célébrée par ses vers, il vint s'établir en Sicile, où, pour soutenir sa famille, il n'eut d'autre ressource que de chanter ses poésies en public, comme faisoient les premiers philosophes. Il condamnoit les jeux de hasard; & quelqu'un l'ayant, en conséquence, traité d'esprit foible & plein de préjugés, il répondit : „ Je suis le plus foible des hommes pour les actions dont „ j'aurois à rougir. „

Parménide, son disciple, étoit d'une des plus anciennes & des plus riches familles d'Elée. Il donna des lois si excellentes à sa patrie, que les magistrats obligent tous les ans chaque citoyen d'en jurer l'observation. Dans la suite, dégoûté du crédit & de l'autorité, il se livra tout entier à la philosophie, & passa le reste de ses jours dans le silence & dans la méditation. La plupart de ses écrits sont en vers.

Zénon d'Elée, qui fut son disciple & qu'il adopta, vit un tyran s'élever dans une ville libre, conspira contre lui, & mourut sans avoir voulu déclarer ses complices. Ce philosophe estimoit le public autant qu'il s'estimoit lui-même. Son ame, si ferme dans le danger, ne pouvoit soutenir la calomnie. Il disoit : „ Pour être insensible au mal qu'on dit de „ moi, il faudroit que je le fusse au bien qu'on en dit. „

On voit, parmi les philosophes, & surtout parmi ceux de l'école d'Elée, des hommes qui se sont mêlés de l'administration de l'Etat, tels que Parménide & Zénon. On en voit d'autres qui ont commandé des armées; Archytas remporta plusieurs avantages à la tête des troupes des Tarentins; Melyssus, disciple de Parménide, vainquit les Athéniens dans un

* Né vers l'an 556 avant J. C.

combat naval. Ces exemples, & d'autres qu'on pourroit citer, ne prouvent pas que la philosophie suffise pour former des hommes d'Etat ou de grands généraux ; ils montrent seulement qu'un homme d'Etat & un grand général peuvent cultiver la philosophie.

Leucippe s'écarta des principes de Zénon son maître, & communiqua les siens à Démocrite d'Abdère en Thrace.

Ce dernier étoit né dans l'opulence ; mais il ne se réserva qu'une partie de ses biens, pour voyager, à l'exemple de Pythagore, chez les peuples que les Grecs traitent de barbares, & qui avoient le dépôt des sciences. A son retour, un de ses frères, qu'il avoit enrichi de ses dépouilles, pourvut à ses besoins, réduits au ~~par~~ nécessaire ; & pour prévenir l'effet d'une loi qui privoit de la sépulture le citoyen convaincu d'avoir dissipé l'héritage de ses pères, Démocrite lut, en présence des habitans d'Abdère, un ouvrage qui lui concilia leur estime & leur admiration. Il passa le reste de sa vie dans une retraite profonde ; heureux, parce qu'il avoit une grande passion qu'il pouvoit toujours satisfaire, celle de s'instruire par ses réflexions, & d'instruire les autres par ses écrits.

Protagoras, né de parens pauvres, & occupés d'ouvrages serviles, fut découvert & élevé par Démocrite, qui démêla & étendit son génie. C'est ce même Protagoras qui devint un des plus illustres sophistes d'Athènes, où il s'étoit établi ; il donna des lois aux Thuriens d'Italie, écrivit sur la philosophie, fut accusé d'athéisme, & banni de l'Attique. Ses ouvrages, dont on fit une perquisition sévère dans les maisons des particuliers, furent brûlés dans la place publique.

Je ne sais si c'est aux circonstances des temps, ou à la nature de l'esprit humain, qu'on doit attribuer une singularité qui m'a toujours frappé. C'est que, dès qu'il paroît dans une ville un homme de génie ou de talent, aussitôt on y voit des génies & des talens, qui, sans lui, ne se feroient peut-être jamais développés. Cadmus & Thalès, dans Milet, Pythagore en Italie, Parménide dans la ville d'Eléc, Eschyle & Socrate dans Athènes, ont créé, pour ainsi dire, dans ces différentes contrées, des générations d'esprits jaloux d'atteindre ou de surpasser leurs modèles. Abdère même, cette petite ville si renommée jusqu'ici pour la stupidité de ses habitans, eut à peine produit Démocrite, qu'elle vit paroître Protagoras ; & ce dernier sera remplacé par un citoyen de la même ville, par Anaxarque, qui annonce déjà les plus grandes dispositions.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la philosophie, je ne dois pas omettre le ténébreux Héraclite d'Ephèse ; car c'est

le nom qu'il a mérité par l'obscurité de son style. Cet homme, d'un caractère sombre & d'un orgueil insupportable, commença par avouer qu'il ne savoit rien, & finit par dire qu'il savoit tout. Les Ephésiens voulurent le placer à la tête de leur république; il s'y refusa, outré de ce qu'ils avoient exilé Hermodore son ami. Ils lui demandèrent des lois : il répondit qu'ils étoient trop corrompus. Devenu odieux à tout le monde, il sortit d'Ephèse, & se retira sur les montagnes voisines, ne se nourrissant que d'herbes sauvages, & ne retirant d'autre plaisir de ses méditations, que de haïr plus vigoureusement les hommes.

Socrate, ayant achevé la lecture d'un ouvrage d'Héraclite, dit à Euripide qui le lui avoit prêté : „ C'est que j'en ai com-
 „ pris est excellent ; je crois que le reste l'est aussi : mais on
 „ risque de s'y noyer, si l'on n'est aussi habile qu'un plongeur
 „ de Délos. „

Les ouvrages de ces écrivains célèbres étoient accompagnés de quantité d'autres, dont les auteurs sont moins connus. Pendant que je félicitois Euclide d'une si riche collection, je vis entrer dans la bibliothèque un homme vénérable par la figure, l'âge & le maintien. Ses cheveuxomboient sur ses épaules ; son front étoit ceint d'un diadème & d'une couronne de myrte. C'étoit Callias l'hiérophante, ou le grand-prêtre de Cérès, l'intime ami d'Euclide, qui eut l'attention de me présenter à lui, & de le prévenir en ma faveur. Après quelques momens d'entretien, je retournai à mes livres. Je les parcourois avec une saisissement dont Callias s'aperçut. Il me demanda si je serois bien aise d'avoir quelques notions de la doctrine qu'ils renferment. Je vous répondrai, lui dis-je avec chaleur, comme autrefois un de mes ancêtres à Solon :
 „ Je n'ai quitté la Scythie, je n'ai traversé des régions im-
 „ menses, & affronté les tempêtes du Pont-Euxin, que pour
 „ venir m'instruire parmi vous. „ C'en est fait, je ne sors plus d'ici ; je vais dévorer les écrits de vos sages ; car, sans doute, il doit résulter de leurs travaux de grandes vérités pour le bonheur des hommes. Callias sourit de ma résolution, & peut-être en eut-il pitié. On peut en juger par le discours suivant.

CHAPITRE XXX.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Discours du grand-Prêtre de Cérès sur les causes premières.

JE songeois une fois, me dit Callias, que j'avois été tout-à-coup jeté dans un grand chemin, au milieu d'une foule immense de personnes de tout âge, de tout sexe & de tout état. Nous marchions à pas précipités, un bandeau sur les yeux, quelques uns poussant des cris de joie, la plupart accablés de chagrins & d'ennui. Je ne savois d'où je venois & où j'allois. J'interrogeois ceux dont j'étois entouré. Les uns me disoient : Nous l'ignorons comme vous ; mais nous suivons ceux qui nous précèdent, & nous précédons ceux qui nous suivent. D'autres répondoient : Que nous importent vos questions ? Voilà des gens qui nous pressent, il faut que nous les repoussions à notre tour. Enfin, d'autres plus éclairés me disoient : Les dieux nous ont condamnés à fournir cette carrière ; nous exécutons leurs ordres sans prendre trop de part ni aux vaines joies, ni aux vains chagrins de cette multitude. Je me laissois entraîner au torrent, lorsque j'entendis une voix qui s'écrioit : C'est ici le chemin de la lumière & de la vérité. Je la suivis avec émotion. Un homme me saisit par la main, m'ôta mon bandeau, & me conduisit dans une forêt couverte de ténèbres aussi épaisses que les premières. Nous perdîmes bientôt la trace du sentier que nous avions suivi jusqu'alors, & nous trouvâmes quantité de gens qui s'étoient égarés comme nous. Leurs conducteurs ne se rencontroient point sans en venir aux mains ; car il étoit de leur intérêt de s'enlever les uns aux autres ceux qui marchaient à leur suite. Ils tenoient des flambeaux, & en faisoient jaillir des étincelles qui nous éblouissoient. Je changeai souvent de guides ; je tombai souvent dans des précipices : souvent je me trouvois arrêté par un mur impénétrable ; mes guides disparoissoient alors, & me laissoient dans l'horreur du désespoir. Excédé de fatigue, je regrettois d'avoir abandonné la route que tenoit la multitude, & je m'éveillai au milieu de ces regrets.

O mon fils ! les hommes ont vécu pendant plusieurs siècles, dans une ignorance qui ne tourmentoit point leur raison ! Contens des traditions confuses qu'on leur avoit transmises sur l'origine des choses, ils jouissoient sans chercher à connoître. Mais depuis deux cents ans environ, agités d'une inquiétude

inquiétude secrète, ils cherchent à pénétrer les mystères de la nature qu'ils ne soupçonnoient pas auparavant, & cette nouvelle maladie de l'esprit humain a substitué de grandes erreurs à de grands préjugés.

Dieu, l'homme & l'univers ; quand on eut découvert que c'étoient-là de grands objets de méditation, les âmes parurent s'élever ; car rien ne donne de plus hautes idées & de plus vastes prétentions que l'étude de la nature ; & , comme l'ambition de l'esprit est aussi active & aussi dévorante que celle du cœur, on voulut mesurer l'espace, sonder l'infini, & suivre les contours de cette chaîne qui, dans l'immensité de ses replis, embrasse l'universalité des êtres.

Les ouvrages des premiers philosophes sont didactiques & sans ornemens. Ils ne procèdent que par principes & par conséquences, comme ceux des géomètres ; mais la grandeur du sujet y répand une majesté qui souvent, dès le titre, inspire de l'intérêt & du respect. On annonce qu'on va s'occuper *de la nature du ciel, du monde, de l'âme du monde*. Démocrite commence un de ses traités par ces mots imposans : *Je parle de l'univers*.

En parcourant cet énorme recueil où brillent les plus vives lumières au milieu de la plus grande obscurité, où l'excès du délire est joint à la profondeur de la sagesse, où l'homme a déployé la force & la foiblesse de sa raison, souvenez-vous, ô mon fils ! que la nature est couverte d'un voile d'airain, que les efforts réunis de tous les hommes & de tous les siècles ne pourroient soulever l'extrémité de cette enveloppe, & que la science du philosophe consiste à discerner le point où commencent les mystères ; & la sagesse à le respecter.

Nous avons vu de nos jours rejeter ou révoquer en doute l'existence de la divinité, cette existence si long-temps attestée par le consentement de tous les peuples. Quelques philosophes la nient formellement ; d'autres la détruisent par leurs principes : ils s'égarent, tous ceux qui veulent sonder l'essence de cet être infini, ou rendre compte de ses opérations.

Demandez-leur : Qu'est-ce que Dieu ? Ils répondront : C'est ce qui n'a ni commencement ni fin.—C'est un esprit pur ;—c'est une matière très déliée, c'est l'air ;—c'est un feu doué d'intelligence ;—c'est le monde.—Non, c'est l'âme du monde auquel il est uni, comme l'âme l'est au corps.—Il est principe unique.—Il l'est du bien, la matière l'est du mal.—Tout se fait par ses ordres & sous ses yeux ; tout se fait par des agens subalternes..... O mon fils ! adorez Dieu, & ne cherchez pas à le connoître.

Demandez leur : Qu'est-ce que l'univers ? Ils répondront :

Tout ce qui est a toujours été ; ainsi le monde est éternel.— Non, il ne l'est pas, mais c'est la matière qui est éternelle.— Cette matière susceptible de toutes les formes n'en avoit aucune en particulier. Elle en avoit une, elle en avoit plusieurs, elle en avoit un nombre illimité ; car elle n'est autre que l'eau, que l'air, que le feu, que les élémens, qu'un assemblage d'atômes, qu'un nombre infini d'élémens incorruptibles, de parcelles similaires dont la réunion forme toutes les espèces. Cette matière subsistoit sans mouvement dans le chaos ; l'intelligence lui communiqua son action, & le monde parut.— Non, elle avoit un mouvement irrégulier ; Dieu l'ordonna en la pénétrant d'une partie de son essence, & le monde fut fait.— Non, les atômes se mouvoient dans le vide, & l'univers fut le résultat de leur union fortuite.— Non, il n'y a dans la nature que deux élémens qui ont tout produit & tout conservé ; la terre & le feu qui l'anime.— Non, il faut joindre aux quatre élémens l'amour qui unit les parties, & la haine qui les sépare..... O mon fils ! n'usez pas vos jours à connoître l'origine de l'univers, mais à remplir comme il faut la petite place que vous y occupez.

Demandez-leur enfin : Qu'est-ce que l'homme ? Ils vous répondront : L'homme présente les mêmes phénomènes & les mêmes contradictions que l'univers dont il est l'abrégé. Ce principe, auquel on a donné de tout temps le nom d'ame & d'intelligence, est une nature toujours en mouvement.— C'est un nombre qui se meut par lui-même.— C'est un pur esprit, dit-on, qui n'a rien de commun avec les corps.— Mais si cela est, comment peut-il les connoître ?— C'est plutôt un air très subtil, — un feu très actif, — une flamme émanée du soleil, — une portion de l'éther, — une eau très légère, — un mélange de plusieurs élémens.— C'est un assemblage d'atômes ignés & sphériques, semblables à ces parties subtiles de matière qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil ; c'est un être simple. Non, il est composé ; il l'est de plusieurs principes, il l'est de plusieurs qualités contraires.— C'est le sang qui circule dans nos veines ; cette ame est répandue dans tout le corps ; elle ne réside que dans le cerveau, que dans le cœur, que dans le diaphragme ; elle périt avec nous.— Non, elle ne périt pas, mais elle anime d'autres corps ; — mais elle se réunit à l'ame de l'univers..... O mon fils ! réglez les mouvemens de votre ame, & ne cherchez pas à connoître son essence.

Tel est le tableau général des opinions de la philosophie. Cette abondance d'idées n'est qu'une disette réelle, & cet amas d'ouvrages que vous avez sous les yeux, prétendu trésor

de connoissances sublimes, n'est en effet qu'un dépôt humiliant de contradictions & d'erreurs. N'y cherchez point des systêmes uniformes, & liés dans toutes leurs parties ; des expositions claires, des solutions applicables à chaque phénomène de la nature. Presque tous ces auteurs sont inintelligibles, parce qu'ils sont trop précis ; ils le sont, parce que craignant de blesser les opinions de la multitude, ils enveloppent leur doctrine sous des expressions métaphoriques ou contraires à leurs principes ; ils le sont enfin, parce qu'ils affectent de l'être, pour échapper à des difficultés qu'ils n'ont pas prévues, ou qu'ils n'ont pu résoudre.

Si néanmoins, peu satisfait des résultats que vous venez d'entendre, vous voulez prendre une notion légère de leurs principaux systêmes, vous serez effrayé de la nature des questions qu'ils agitent en entrant dans la carrière. N'y a-t-il qu'un principe dans l'univers ? faut-il en admettre plusieurs ? S'il n'y en a qu'un, est-il mobile ou immobile ? S'il y en a plusieurs, sont-ils finis ou infinis, &c. ?

Il s'agissoit sur-tout d'expliquer la formation de l'univers, & d'indiquer la cause de cette étonnante quantité d'espèces & d'individus que la nature présente à nos yeux. Les formes & les qualités des corps s'altèrent, se détruisent & se reproduisent sans cesse ; mais la matière dont ils sont composés subsiste toujours ; on peut la suivre par la pensée dans ses divisions & subdivisions sans nombre, & parvenir enfin à un être simple qui sera le premier principe de l'univers & de tous les corps en particulier. Les fondateurs de l'école d'Ionie, & quelques philosophes des autres écoles, s'appliquèrent à découvrir cet être simple & indivisible. Les uns le reconnurent dans l'élément de l'eau : les autres, dans celui de l'air ; d'autres joignirent la terre & le feu à ces deux élémens ; d'autres enfin supposèrent que, de toute éternité, il avoit existé dans la masse primitive une quantité immense & immobile de parties déterminées dans leur forme & leur espèce ; qu'il avoit suffi de rassembler toutes les particules d'air pour en composer cet élément ; toutes les parcelles d'or, pour en former ce métal, & ainsi pour les autres espèces.

Ces différens systêmes n'avoient pour objet que le principe matériel & passif des choses ; on ne tarda pas à connoître qu'il en falloit un second pour donner de l'activité au premier. Le feu parut à la plupart un agent propre à composer & à décomposer les corps ; d'autres admirèrent, dans les particules de la matière première, une espèce d'amour & de haine capable de les séparer & de les réunir tour-à-tour. Ces explications, et celles qu'on leur a substituées depuis, ne pouvant

s'appliquer à toutes les variétés qu'offre la nature, les auteurs furent souvent obligés de recourir à d'autres principes, ou de rester accablés sous le poids des difficultés, semblables à ces athlètes qui, se présentant au combat sans s'y être exercés, ne doivent qu'au hasard les foibles succès dont ils s'enorgueillissent.

L'ordre et la beauté qui règnent dans l'univers, forcèrent enfin les esprits de recourir à une cause intelligente. Les premiers philosophes de l'école d'Ionie l'avoient reconnue ; mais Anaxagore, peut-être d'après Hermotime, fut le premier qui la distingua de la matière, et qui annonça nettement que toutes choses étoient de tout temps dans la masse primitive, que l'intelligence porta son action sur cette masse, et y introduisit l'ordre.

Avant que l'école d'Ionie se fût élevée à cette vérité, qui n'étoit après tout que l'ancienne tradition des peuples, Pythagore ou plutôt ses disciples (car, malgré la proximité des temps, il est presque impossible de connoître les opinions de cet homme extraordinaire) des Pythagoriciens, dis-je, conçurent l'univers sous l'idée d'une matière animée par une intelligence qui la met en mouvement, et se répand tellement dans toutes ses parties, qu'elle ne peut en être séparée. On peut la regarder comme l'auteur de toutes choses, comme un feu très-subtil & une flamme très-pure, comme la force qui a soumis la matière, & qui la tient encore enchaînée. Son essence étant inaccessible aux sens, empruntons pour la caractériser, non le langage des sens, mais celui de l'esprit. Donnons à l'intelligence ou au principe actif de l'univers le nom de monade ou d'unité, parce qu'il est toujours le même ; à la matière ou au principe-passif, celui de dyade ou de multiplicité, parce qu'il est sujet à toutes sortes de changemens ; au monde enfin, celui de triade, parce qu'il est le résultat de l'intelligence & de la matière.

Plusieurs disciples de Pythagore ont, au besoin, attaché d'autres idées à ces expressions ; mais presque tous ont cherché dans les nombres, des propriétés dont la connoissance les pût élever à celle de la nature : propriétés qui leur sembloient indiquées dans les phénomènes des corps sonores.

Tendez une corde, divisez-la successivement en deux, trois & quatre parties ; vous aurez, dans chaque moitié, l'octave de la corde totale ; dans les trois quarts, la quarte ; dans les deux tiers, la quinte. L'octave sera donc comme 1 à 2 ; la quarte, comme 3 à 4 ; la quinte, comme 2 à 3. L'importance de cette observation fit donner aux nombres 1, 2, 3, 4, le nom de *sacré quaternaire*.

Voilà les proportions de Pythagore, voilà les principes sur lesquels étoit fondé le système de musique de tous les peuples, & en particulier, celui que ce philosophe trouva parmi les Grecs, & qu'il perfectionna par ses lumières.

D'après ces découvertes, qu'on devoit sans doute aux Egyptiens, il fut aisé de conclure que les lois de l'harmonie sont invariables, & que la nature elle-même a fixé, d'une manière irrévocable, la valeur & les intervalles des tons. Mais pourquoi, toujours uniforme dans sa marche, n'auroit-elle pas suivi les mêmes lois dans le système général de l'univers ? Cette idée fut un coup de lumière pour des esprits ardens, & préparés à l'enthousiasme par la retraite, l'abstinence & la méditation ; pour des hommes qui se font une religion de consacrer tous les jours quelques heures à la musique, & surtout à se former une intonation juste.

Bientôt dans les nombres 1, 2, 3, & 4, on découvrit non-seulement un des principes du système musical, mais encore ceux de la physique & de la morale. Tout devint proportion & harmonie ; le temps, la justice, l'amitié, l'intelligence, ne furent que des rapports de nombres.

Empédocle admit quatre élémens, l'eau, l'air, la terre & le feu. D'autres Pythagoriciens découvrirent quatre facultés dans notre ame ; toutes nos vertus découlèrent de quatre vertus principales. Comme les nombres qui composent le sacré quaternaire produisent, en se réunissant, le nombre 10, devenu le plus parfait de tous par cette réunion même, il fallut admettre dans le ciel dix sphères, quoiqu'il n'en contienne que neuf.

Enfin, ceux des Pythagoriciens qui supposèrent une ame dans l'univers, ne purent mieux expliquer le mouvement des cieux, & la distance des corps célestes à la terre, qu'en évaluant les degrés d'activité qu'avoit cette ame depuis le centre de l'univers jusqu'à sa circonférence. En effet, partagez cet espace immense en 36 couches, ou plutôt concevez une corde qui, du milieu de la terre, se prolonge jusqu'aux extrémités du monde, & qui soit divisée en 36 parties, à un ton ou un demi ton l'une de l'autre, vous aurez l'échelle musicale de l'ame universelle. Les corps célestes sont placés sur différens degrés de cette échelle, à des distances qui sont entre elles dans les rapports de la quinte & des autres consonnances. Leurs mouvemens, dirigés suivant les mêmes proportions, produisent une harmonie douce & divine. Les Muses, comme autant de Sirènes, ont placé leurs trônes sur les astres ; elles règlent la marche cadencée des sphères célestes, & pré-

tendre que dans le silence des passions, et qui, dit-on, remplissoient d'une joie pure l'ame de Pythagore.

Les rapports que les uns vouloient établir dans la distance, et dans les mouvemens des sphères célestes, d'autres prétendirent les découvrir dans les grandeurs des astres ou dans les diamètres de leurs orbites.

Les lois de la nature détruisent cette théorie. Mais on les connoissoit à peine, quand elle fut produite ; & quand on les connut mieux, on n'eut pas la force de renoncer à l'attrait d'un système enfanté & embelli par l'imagination.

Non moins chimérique, mais plus inintelligible, est un autre principe admis par plusieurs Pythagoriciens. Suivant l'observation d'Héraclide d'Ephèse, les corps sont dans un état continuel d'évaporation & de fluidité : les parties de matière dont ils sont composés s'échappent sans cesse, pour être remplacées par d'autres parties qui s'écouleront à leur tour, jusqu'au moment de la dissolution du tout qu'elles forment par leur union. Ce mouvement imperceptible, mais réel & commun à tous les êtres matériels, altère à tous momens leurs qualités, & les transforme en d'autres êtres, qui n'ont avec les premiers qu'une conformité apparente. Vous n'êtes pas aujourd'hui ce que vous étiez hier, demain vous ne ferez pas ce que vous êtes aujourd'hui. Il en est de nous comme du vaisseau de Thésée que nous conservons encore, mais dont on a plusieurs fois renouvelé toutes les parties.

Or, quelle notion certaine & permanente peut résulter de cette mobilité de toutes choses ; de ce courant impétueux, de ce flux & reflux des parties fugitives des êtres ? Quel instant saisissez-vous pour mesurer une grandeur qui croîtroit & décroîtroit sans cesse ? Nos connoissances, variables comme leur objet, n'auroient donc rien de fixe & de constant ; il n'y auroit donc pour nous ni vérité, ni sagesse, si la nature ne nous découvroit elle-même les fondemens de la science & de la vertu.

C'est elle qui, en nous privant de la faculté de nous représenter tous les individus, & nous permettant de les ranger sous certaines classes, nous élève à la contemplation des idées primitives des choses. Les objets sensibles sont à la vérité sujets à des changemens, mais l'idée générale de l'homme, celle de l'arbre, celle des genres & des espèces n'en éprouvent aucun. Ces idées sont donc immuables ; &, loin de les regarder comme de simples abstractions de l'esprit, il faut les considérer comme des êtres réels, comme les véritables essences des choses. Ainsi, l'arbre & le cube que vous avez devant les yeux ne sont que la copie & l'image du cube & de l'arbre,

qui de toute éternité existent dans le monde intelligible, dans ce séjour pur & brillant où résident essentiellement la justice, la beauté, la vertu, de même que les exemplaires de toutes les substances & de toutes les formes.

Mais quelle influence peuvent avoir dans l'univers & les idées & les rapports des nombres ? L'intelligence qui pénètre les parties de la matière, suivant Pythagore, agit, sans interruption, ordonnant & modélant ces parties, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, présidant au renouvellement successif & rapide des générations, détruisant les individus, conservant les espèces, mais toujours obligée, suivant les uns, de régler ses opérations profondes sur les proportions éternelles des nombres ; suivant les autres, de consulter les idées éternelles des choses, qui sont pour elle ce qu'un modèle est pour un artiste. A son exemple, le sage doit avoir les yeux fixés sur l'un de ces deux principes, soit pour établir dans son ame l'harmonie qu'il admire dans l'univers, soit pour retracer en lui-même les vertus dont il a contemplé l'essence divine.

En rapprochant quelques traits épars dans les ouvrages que vous avez sous les yeux, j'ai tâché de vous exposer les systèmes particuliers de quelques Pythagoriciens. Mais la doctrine des nombres est si obscure, si profonde, & si attrayante pour des esprits oisifs, qu'elle a fait éclore une foule d'opinions.

Les uns ont distingué les nombres des idées ou des espèces ; les autres les ont confondus avec les espèces, parce qu'en effet elles contiennent une certaine quantité d'individus. On a dit que les nombres existent séparément des corps, on a dit qu'ils existent dans les corps mêmes. Tantôt, le nombre paroît désigner l'élément de l'étendue ; il est la substance ou le principe & le dernier terme des corps, comme les points le sont des lignes, des surfaces & de toutes les grandeurs ; tantôt, il n'exprime que la forme des élémens primitifs. Ainsi, l'élément terrestre a la forme d'un carré ; le feu, l'air & l'eau ont celles de différentes espèces de triangles, & ces diverses configurations suffisent pour expliquer les effets de la nature. En un mot, ce terme mystérieux n'est ordinairement qu'un signe arbitraire pour exprimer soit la nature et l'essence des premiers élémens, soit leurs formes, soit leurs proportions, soit enfin les idées ou les exemplaires éternels de toutes choses.

Observons ici que Pythagore ne disoit point que tout avoit été fait par la vertu des nombres, mais suivant les proportions des nombres. Si, au mépris de cette déclaration formelle, quelques uns de ses disciples, donnant aux nombres une existence réelle et une vertu secrète, les ont regardés

négligé de développer et d'éclaircir leur système, qu'il faut les abandonner à leur impénétrable profondeur.

L'obscurité et les inconséquences que trouve un lecteur en parcourant ces écrits, proviennent, 1^o. des ténèbres dont seront toujours enveloppées les questions qu'ils traitent; 2^o. de la diversité des acceptions dans lesquelles on prend les mots *être, principe, cause, élément, substance*, & tous ceux qui composent la langue philosophique, 3^o. des couleurs dont les premiers interprètes de la nature revêtirent leurs dogmes: comme ils écrivoient en vers, ils parloient plus souvent à l'imagination qu'à la raison; 4^o. de la diversité des méthodes introduites en certaines écoles. Plusieurs disciples de Pythagore, en cherchant les principes des êtres, fixèrent leur attention sur la nature de nos idées, et passèrent, presque sans s'en appercevoir, du monde sensible au monde intellectuel. Alors, l'étude naissante de la métaphysique fut préférée à celle de la physique. Comme on n'avoit pas encore rédigé les lois de cette dialectique sévère qui arrête l'esprit dans les écarts, la raison substitua impérieusement son témoignage à celui des sens. La nature, qui tend toujours à singulariser, n'offre par-tout que multitude et changemens: la raison, qui veut toujours généraliser, ne vit par-tout qu'unité, et immobilité; et, prenant l'essor et l'enthousiasme de l'imagination, elle s'éleva d'abstractions en abstractions, et parvint à une hauteur de théorie, dans laquelle l'esprit le plus attentif a de la peine à se maintenir.

Ce fut sur-tout dans l'école d'Elée que l'art ou la licence du raisonnement employa toutes ses ressources. Là s'établirent deux ordres d'idées, l'un, qui avoit pour objet les corps et leurs qualités sensibles, l'autre, qui ne considère que l'être en lui-même et sans relation avec l'existence. De là deux méthodes; la première fondée, à ce qu'on prétend, sur le témoignage de la raison & de la vérité; la seconde, sur celui des sens & de l'opinion. L'une & l'autre suivirent à peu près la même marche. Auparavant les philosophes qui s'étoient servis de l'autorité des sens, avoient cru s'appercevoir que, pour produire un effet, la nature employoit deux principes contraires, comme la terre & le feu, &c. De même, les philosophes, qui ne consultèrent que la raison, s'occupèrent dans leurs méditations de l'être & du non-être, du fini & de l'infini, de l'un & de plusieurs, du nombre pair & du nombre impair, &c.

Il restoit une immense difficulté, celle d'appliquer ces abstractions, & de combiner le métaphysique avec le physique. Mais s'ils ont tenté cette conciliation, c'est avec si peu de

clarté, qu'on ignore pour l'ordinaire s'ils parlent en physiciens ou en métaphysiciens. Vous verrez Parménide, tantôt ne supposer ni productions ni destructions dans la nature ; tantôt prétendre que la terre & le feu sont les principes de toute génération. Vous en verrez d'autres n'admettre aucune espèce d'accord entre les sens & la raison, &, seulement attentifs à la lumière intérieure, n'envisager les objets extérieurs que comme des apparences trompeuses, & des sources intarissables de prestiges & d'erreurs. Rien n'existe, s'écrioit l'un d'entre eux ; s'il existoit une chose, on ne pourroit la connoître ; si on pouvoit la connoître, on ne pourroit la rendre sensible. Un autre intimement persuadé qu'on ne doit rien nier, ni rien affirmer, se méfioit de ses paroles, ne s'expliquoit que par signes.

Je vous dois un exemple de la manière dont procédoient ces philosophes ; Xénophanès, chef de l'école d'Elée, me le fournira.

Rien ne se fait de rien. De ce principe adopté par tous ses disciples, il suit que ce qui existe doit être éternel ; ce qui est éternel est infini, puisqu'il n'a ni commencement ni fin ; ce qui est infini est unique, car s'il ne l'étoit pas, il seroit plusieurs ; l'un serviroit de borne à l'autre, & il ne seroit pas infini ; ce qui est unique est toujours semblable à lui-même. Or, un être unique, éternel, & toujours semblable, doit être immobile, puisqu'il ne peut se glisser ni dans le vide qui n'est rien, ni dans le plein qu'il remplit déjà lui-même. Il doit être immuable ; car s'il éprouvoit le moindre changement, il arriveroit quelque chose en lui qui n'y étoit pas auparavant, & alors se trouveroit détruit ce principe fondamental : Rien ne se fait de rien.

Dans cet être infini qui comprend tout, & dont l'idée est inséparable de l'intelligence & de l'éternité, il n'y a donc ni mélange de parties, ni diversité de formes, ni générations, ni destructions. Mais comment accorder cette immutabilité avec les révolutions successives que nous voyons dans la nature ? Elles ne sont qu'une illusion, répondoit Xénophanès : l'univers ne nous offre qu'une scène mobile ; la scène existe ; mais la mobilité est l'ouvrage de nos sens. Non, disoit Zénon, le mouvement est impossible. Il le disoit & le démonstroît au point d'étonner ses adversaires, & de les réduire au silence.

O mon fils ! quelle étrange lumière ont apportée sur la terre ces hommes célèbres qui prétendent s'être asservi la nature ! & que l'étude de la philosophie seroit humiliante, si, après avoir commencé par le doute, elle devoit se terminer par de semblables paradoxes ! Rendons plus de justice à ceux

qu'ils ont avancés. La plupart aimèrent la vérité ; ils crurent la découvrir par la voie des notions abstraites, & s'égarèrent sur la foi d'une raison dont ils ne connoissoient pas les bornes. Quand, après avoir épuisé les erreurs, ils devinrent plus éclairés, ils se livrèrent avec la même ardeur aux mêmes discussions, parce qu'ils les crurent propres à fixer l'esprit, & à mettre plus de précision dans les idées. Enfin, il ne faut pas dissimuler que plusieurs de ces philosophes, peu dignes d'un nom si respectable, n'entrèrent dans la lice que pour éprouver leurs forces, & se signaler par des triomphes aussi honteux pour le vainqueur que pour le vaincu. Comme la raison, ou plutôt l'art de raisonner a eu son enfance ainsi que les autres arts, des définitions peu exactes & le fréquent abus des mots, fournissoient à des athlètes adroits ou vigoureux, des armes toujours nouvelles. Nous avons presque vu les temps où, pour prouver que ces mots, *un* & *plusieurs*, peuvent désigner le même objet, on vous auroit soutenu que vous n'êtes qu'un en qualité d'homme, mais que vous êtes deux en qualité d'homme et de musicien. Ces puérilités absurdes n'inspirent aujourd'hui que du mépris, et sont absolument abandonnées aux sophistes.

Il me reste à vous parler d'un système aussi remarquable par sa singularité que par la réputation de ses auteurs.

Le vulgaire ne voit autour du globe qu'il habite qu'une voûte étincelante de lumière pendant le jour, semée d'étoiles pendant la nuit. Ce sont là les bornes de son univers. Celui de quelques philosophes n'en a plus, et s'est accru, presque de nos jours, au point d'effrayer notre imagination.

On supposa d'abord que la lune étoit habitée ; ensuite, que les astres étoient autant de mondes ; enfin, que le nombre de ces mondes devoit être infini, puisqu'aucun d'eux ne pouvoit servir de terme et d'enceinte aux autres. De là, quelle prodigieuse carrière s'est tout-à-coup offerte à l'esprit humain ! Employez l'éternité même pour la parcourir, prenez les ailes de l'Aurore, volez à la planète de Saturne, dans les cieux qui s'étendent au dessus de cette planète, vous trouverez sans cesse de nouvelles sphères, de nouveaux globes, des mondes qui s'accumulent les uns sur les autres ; vous trouverez l'infini par-tout, dans la matière, dans l'espace, dans le mouvement, dans le nombre des mondes et des astres qui les embellissent ; et après des millions d'années, vous connoîtrez à peine quelques points du vaste empire de la nature. Oh ! combien cette théorie l'a-t-elle agrandie à nos yeux ! Et, s'il est vrai que notre ame s'étende avec nos idées, et s'affimile en quelque

façon aux objets dont elle se pénètre, combien l'homme doit-il s'énorgueillir d'avoir percé ces profondeurs inconcevables!

Nous énorger, m'écriai-je avec surprise! Et de quoi donc, respectable Callias! Mon esprit reste accablé à l'aspect de cette grandeur sans bornes, devant laquelle toutes les autres s'anéantissent. Vous, moi, tous les hommes ne sont plus à mes yeux que des insectes plongés dans un océan immense, où les rois & les conquérans ne sont distingués, que parce qu'ils agitent, un peu plus que les autres, les particules d'eau qui les environnent. A ces mots Callias me regarda, & après s'être un moment recueilli en lui-même, il me dit, en me serrant la main: Mon fils, un insecte qui entrevoit l'infini, participe de la grandeur qui vous étonne. Ensuite il ajouta:

Parmi les artistes qui ont passé leur vie à composer & décomposer des mondes, Leucippe & Démocrite rejetant les nombres, les idées, les proportions harmoniques, & tous ces échafaudages que la métaphysique avoit élevés jusqu'alors, n'admirent, à l'exemple de quelques philosophes, que le vide & les atômes pour principes de toutes choses; mais ils dépouillèrent ces atômes des qualités qu'on leur avoit attribuées, & ne leur laissèrent que la figure ■ le mouvement. Écoutez Leucippe & Démocrite.

L'univers est infini. Il est peuplé d'une infinité de mondes & de tourbillons qui naissent, périssent & se reproduisent sans interruption. Mais une intelligence suprême ne préside point à ces grandes révolutions: tout, dans la nature, s'opère par des lois mécaniques & simples. Voulez-vous savoir comment un de ces mondes peut se former? Concevez une infinité d'atômes éternels, indivisibles, inaltérables, de toute forme, de toute grandeur, entraînés dans un vide immense par un mouvement aveugle & rapide. Après des chocs multipliés & violens, les plus grossiers sont poussés & comprimés dans un point de l'espace qui devient le centre d'un tourbillon; les plus subtils s'échappent de tous côtés, & s'élancent à différentes distances. Dans la suite des temps les premiers forment la terre & l'eau; les seconds, l'air & le feu. Ce dernier élément, composé de globules actifs & légers s'étend comme une enceinte lumineuse autour de la terre; l'air agité par ce flux perpétuel de corpuscules qui s'élèvent des régions inférieures, devient un courant impétueux, et ce courant entraîne les astres qui s'étoient successivement formés dans son

Tout, dans le physique ainsi que dans le moral, peut s'expliquer par un semblable mécanisme, & sans l'intervention d'une cause intelligente. C'est de l'union des atômes que se forme la substance des corps ; c'est de leur figure & de leur arrangement que résultent le froid, le chaud, les couleurs, & toutes les variétés de la nature ; c'est leur mouvement qui sans cesse produit, altère & détruit les êtres ; & , comme ce mouvement est nécessaire, nous lui avons donné le nom de destin & de fatalité. Nos sensations, nos idées sont produites par des images légères, qui se détachent des objets pour frapper nos organes. Notre ame finit avec le corps, parce qu'elle n'est, comme le feu, qu'un composé de globules subtils, dont la mort brise les liens ; & , puisqu'il n'y a rien de réel dans la nature, excepté les atômes & le vide, on est, par une suite de conséquences, forcé de convenir que les vices ne diffèrent des vertus que par l'opinion.

O mon fils ! prosternez-vous devant la divinité ; déplorez en sa présence les égaremens de l'esprit humain, & promettez-lui d'être au moins aussi vertueux que la plupart de ces philosophes dont les principes tendoient à détruire la vertu ; car ce n'est point dans des écrits ignorés de la multitude, dans des systèmes produits par la chaleur de l'imagination, par l'inquiétude de l'esprit, ou par le désir de la célébrité, qu'il faut étudier les idées que leurs auteurs avoient sur la morale ; c'est dans leur conduite, c'est dans ces ouvrages où, n'ayant d'autre intérêt que celui de la vérité, & d'autre but que l'utilité publique, ils rendent aux mœurs & à la vertu l'hommage qu'elles ont obtenu dans tous les temps & chez tous les peuples.

Fin du Chapitre trentième.

CHAPITRE XXXI.

Suite de la Bibliothèque. L'Astronomie.

CALLIAS sortit après avoir achevé son discours, & Euclide m'adressant la parole : Je fais chercher depuis longtemps en Sicile, me dit-il, l'ouvrage de Pétron d'Himère. Non-seulement il admettoit la pluralité des mondes, mais il osoit en fixer le nombre. Savez-vous combien il en comptoit ? 183. Il comparoit, à l'exemple des Egyptiens, l'univers

vers à un triangle : soixante mondes sont rangés sur chacun de ses côtés ; les cent vingt-trois autres sur les trois angles. Soumis au mouvement paisible qui parmi nous règle certaines danses, ils s'atteignent et se remplacent avec lenteur. Le milieu du triangle est le champ de la vérité ; là, dans une immobilité profonde, résident les rapports & les exemplaires des choses qui ont été, & de celles qui seront. Autour de ces essences pures est l'éternité, du sein de laquelle émane le temps, qui, comme un ruisseau intarissable, coule & se distribue dans cette foule de mondes.

Ces idées tenoient au système des nombres de Pythagore, & je conjecture. . . . J'interrompis Euclide. Avant que vos philosophes eussent produit au loin une si grande quantité de mondes, ils avoient sans doute connu, dans le plus grand détail, celui que nous habitons. Je pense qu'il n'y a pas dans notre ciel un corps dont ils n'aient déterminé la nature, la grandeur, la figure & le mouvement.

Vous allez en juger, répondit Euclide. Imaginez un cercle, une espèce de roue, dont la circonférence, 28 fois aussi grande que celle de la terre, renferme un immense volume de feu dans sa concavité. Du moyen, dont le diamètre est égal à celui de la terre, s'échappent les torrens de lumière qui éclairent notre monde. Telle est l'idée que l'on peut se faire du soleil. Vous aurez celle de la lune, en supposant sa circonférence 19 fois aussi grande que celle de notre globe. Voulez-vous une explication plus simple ? Les parties de feu qui s'élèvent de la terre vont pendant le jour se réunir dans un seul point du ciel, pour y former le soleil ; pendant la nuit, dans plusieurs points où elles se convertissent en étoiles. Mais, comme ces exhalaisons se consomment promptement, elles se renouvellent sans cesse pour nous procurer chaque jour un nouveau soleil, chaque nuit de nouvelles étoiles. Il est même arrivé que, faute d'alimens, le soleil ne s'est pas rallumé pendant un mois entier. C'est cette raison qui l'oblige à tourner autour de la terre. S'il étoit immobile, il épuiserait bientôt les vapeurs dont il se nourrit.

J'écoutois Euclide ; je le regardois avec étonnement ; je lui dis enfin : On m'a parlé d'un peuple de Thrace, tellement grossier, qu'il ne peut compter au-delà du nombre quatre. Seroit-ce d'après lui que vous rapportez ces étranges notions ? Non, me répondit-il, c'est d'après plusieurs de nos plus célèbres philosophes, entre autres, Anaximandre & Héraclite, dont le plus ancien vivoit deux siècles avant nous. On a vu depuis éclore des opinions moins absurdes, mais également inco-

taines, & dont quelques unes même ont soulevé la multitude. Anaxagore, du temps de nos pères, ayant avancé que la lune étoit une terre à-peu-près semblable à la nôtre, & le soleil une pierre enflammée, fut soupçonné d'impiété, & forcé de quitter Athènes. Le peuple vouloit qu'on mît ces deux astres au rang des dieux ; & nos derniers philosophes, en se conformant quelquefois à son langage, ont désarmé la superstition qui pardonne tout, dès que l'on ■ des ménagemens pour elle.

Comment a-t-on prouvé, lui dis-je, que la lune ressemble à la terre ? On ne l'a pas prouvé, me répondit-il, on l'a cru. Quelqu'un avoit dit : S'il y avoit des montagnes dans la lune, leur ombre projetée sur sa surface y produiroit peut-être les taches qui s'offrent à nos yeux. Aussitôt on a conclu qu'il y avoit dans la lune, des montagnes, des vallées, des rivières, des plaines & quantité de villes. Il ■ fallu ensuite connoître ceux qui l'habitent. Suivant Xénophanès, ils y mènent la même vie que nous sur la terre. Suivant quelques disciples de Pythagore, les plantes y sont plus belles, les animaux, quinze fois plus grands, les jours, quinze fois plus longs que les nôtres. Et sans doute, lui dis-je, les hommes quinze fois plus intelligens que sur notre globe. Cette idée rit à mon imagination. Comme la nature est encore plus riche par les variétés que par le nombre des espèces, je distribue à mon gré, dans les différentes planètes, des peuples qui ont un, deux, trois, quatre sens plus que nous. Je compare ensuite leurs génies avec ceux que la Grèce a produits, & je vous avoue qu'Homère & Pythagore me font pitié. Démocrite, répondit Euclide, a sauvé leur gloire de ce parallèle humiliant. Persuadé peut-être de l'excellence de notre espèce, il a décidé que les hommes sont individuellement par-tout les mêmes. Suivant lui, nous existons à la fois, & de la même manière, sur notre globe, sur celui de la lune, & dans tous les mondes de l'univers.

Nous représentons souvent sur des chars les divinités qui président aux planètes, parce que cette voiture est la plus honorable parmi nous. Les Egyptiens les placent sur des bateaux, parce qu'ils font presque tous leurs voyages sur le Nil. De-là Héraclite donnoit au soleil & à la lune la forme d'un bateau. Je vous épargne le détail des autres conjectures non moins frivoles, hasardées sur la figure des astres. On convient assez généralement aujourd'hui qu'ils sont de forme sphérique. Quant à leur grandeur, il n'y a pas long-temps encore qu'Anaxagore disoit que le soleil est beaucoup plus grand que le

Péloponèse; & Héraclite, qu'il n'a réellement qu'un pié de diamètre.

Vous me dispensez, lui dis-je, de vous interroger sur les dimensions des autres planètes; mais vous leur avez du moins assigné la place qu'elles occupent dans le ciel?

Cet arrangement, répondit Euclide, a coûté beaucoup d'efforts, & ■ partagé nos philosophes. Les uns placent au-dessus de la terre, la lune, Mercure, Vénus, le soleil, Mars, Jupiter & Saturne. Tel est l'ancien système des Egyptiens & des Chaldéens; tel fut celui que Pythagore introduisit dans la Grèce.

L'opinion qui domine aujourd'hui parmi nous, range les planètes dans cet ordre: la lune, le soleil, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter & Saturne. Les noms de Platon, d'Eudoxe & d'Aristote ont accrédité ce système. qui ne diffère du précédent qu'en apparence.

En effet, la différence ne vient que d'une découverte faite en Egypte, & que les Grecs veulent en quelque façon s'approprier. Les astronomes Egyptiens s'aperçurent que les planètes de Mercure & de Vénus, compagnes inséparables du soleil, sont entraînées par le même mouvement que cet astre, & tournent sans cesse autour de lui. Suivant les Grecs, Pythagore reconnut le premier, que l'étoile de Junon ou de Vénus, cette étoile brillante qui se montre quelquefois après le coucher du soleil, est la même qui, en d'autres temps, précède son lever. Comme les Pythagoriciens attribuent le même phénomène à d'autres étoiles & à d'autres planètes, il ne paroît pas que, de l'observation dont on fait honneur à Pythagore, ils aient conclu que Vénus fasse sa révolution autour du soleil. Mais il suit de la découverte des prêtres de l'Egypte, que Vénus & Mercure doivent paroître, tantôt au-dessus, & tantôt au-dessous de cet astre, & qu'on peut, sans inconvénient, leur assigner ces différentes positions. Aussi les Egyptiens n'ont-ils point changé l'ancien ordre des planètes dans leurs planisphères célestes.

Des opinions étranges se sont élevées dans l'école de Pythagore. Vous verrez, dans cet ouvrage d'Hicétas de Syracuse, que tout est en repos dans le ciel, les étoiles, le soleil, la lune elle-même. La terre seule, par un mouvement rapide autour de son axe, produit les apparences que les astres offrent à nos regards. Mais d'abord l'immobilité de la lune ne peut se concilier avec ses phénomènes; de plus, si la terre tournoit sur elle-même, un corps lancé à une très grande hauteur ne retomberoit pas au même point d'où il est parti. Cependant le

le contraire est prouvé par l'expérience. Enfin, comment osa-t-on, d'une main sacrilège, troubler le repos de la terre, regardée de tout temps comme le centre du monde, le sanctuaire des dieux, l'autel, le nœud & l'unité de la nature ? Aussi, dans cet autre traité, Philolaüs commence-t-il par transporter au feu les privilèges sacrés dont il dépouille la terre. Ce feu céleste, devenu le foyer de l'univers, en occupe le centre. Tout autour roulent sans interruption dix sphères, celle des étoiles fixes, celles du soleil, de la lune & des cinq planètes,* celles de notre globe & d'une autre terre invisible à nos yeux, quoique voisine de nous. Le soleil n'a plus qu'un éclat emprunté ; ce n'est qu'une espèce de miroir ou de globe de cristal qui nous renvoie la lumière du feu céleste.

Ce système, que Platon regrette quelquefois de n'avoir pas adopté dans ses ouvrages, n'est point fondé sur des observations, mais uniquement sur des raisons de convenance. La substance du feu, disent ses partisans, étant plus pure que celle de la terre, doit reposer dans le milieu de l'univers, comme dans la place la plus honorable.

C'étoit peu d'avoir fixé les rangs entre les planètes ; il falloit marquer à quelle distance les unes des autres elles fournissent leur carrière. C'est ici que Pythagore & ses disciples ont épuisé leur imagination.

Les planètes, en y comprenant le soleil & la lune, sont au nombre de sept. Ils se sont rappelé aussitôt l'heptacorde ou la lyre à sept cordes. Vous savez que cette lyre renferme deux tétracordes unis par un son commun, & qui, dans le genre diatonique, donne cette suite de sons : *Si, ut ré, mi, fa, sol, la*. Supposez que la lune soit représentée par *fa*, Mercure le sera par *ut*, Vénus par *ré*, le soleil par *mi*, Mars par *fa*, Jupiter par *sol*, Saturne par *la* ; ainsi la distance de la lune *fa* à Mercure *ut*, sera d'un demi-ton ; celle de Mercure *ut* à Vénus *ré*, sera d'un ton ; c'est-à-dire que la distance de Vénus à Mercure, sera le double de celle de Mercure à la lune. Telle fut la première lyre céleste.

On y ajouta ensuite deux cordes, pour désigner l'intervalle de la terre à la lune, & celui de Saturne aux étoiles fixes. On disjoignit les deux tétracordes renfermés dans cette nouvelle lyre, & on les monta quelquefois sur le genre chromatique, qui donne des proportions entre la suite des sons, différentes de celles du genre diatonique. Voici un exemple de cette nouvelle lyre.

* Avant Platon, & de son temps, par le nom de Planètes on entendoit

Premier tétracorde.

De la terre à la lune	un ton.
De la lune à Mercure	$\frac{1}{2}$ ton.
De Mercure à Vénus	$\frac{1}{2}$ ton.
De Vénus au soleil	ton $\frac{1}{2}$.

Deuxième tétracorde.

Du soleil à Mars	un ton.
De Mars à Jupiter	$\frac{1}{2}$ ton.
De Jupiter à Saturne	$\frac{1}{2}$ ton.
De Saturne aux étoiles fixes	ton $\frac{1}{2}$.

Comme cette échelle donne sept tons au lieu de six qui complètent l'octave, on a, quelquefois, pour obtenir la plus parfaite des connoissances, diminué d'un ton l'intervalle de Saturne aux étoiles, & celui de Vénus au soleil. Il s'est introduit d'autres changemens à l'échelle, lorsqu'au lieu de placer le soleil au dessus de Vénus & de Mercure, on l'a mis au dessous.

Pour appliquer ces rapports aux distances des corps célestes, on donne au ton la valeur de 126,000 stades* ; &, à la faveur de cet élément, il fut aisé de mesurer l'espace qui s'étend depuis la terre jusqu'au ciel des étoiles. Cet espace se raccourcit ou se prolonge, selon que l'on est plus ou moins attaché à certaines proportions harmoniques. Dans l'échelle précédente, la distance des étoiles au soleil, & celle de cet astre à la terre, se trouvent dans le rapport d'une quinte ou de trois tons & demi ; mais, suivant un autre calcul, ces deux intervalles ne seront l'un & l'autre que de trois tons, c'est-à-dire, de trois fois 126,000 stades.

Euclide s'aperçut que je l'écoutois avec impatience. Vous n'êtes point content, me dit-il en riant ? Non, lui répondis-je, Eh quoi, la nature est-elle obligée de changer ses lois au gré de vos caprices ? Quelques uns de vos philosophes prétendent que le feu est plus pur que la terre ; aussitôt notre globe doit lui céder sa place, & s'éloigner du centre du monde. Si d'autres préfèrent en musique le genre chromatique ou diatonique, il faut à l'instant que les corps célestes s'éloignent ou se rapprochent les uns des autres. De quel oeil les gens instruits regardent-ils de pareils égaremens ? Quelquefois, reprit Euclide, comme des jeux de l'esprit ; d'autres fois, comme l'unique ressource de ceux qui, au lieu d'étudier la nature, cherchent à la deviner. Pour moi, j'ai voulu vous montrer

* 4762 lieues 2000 toises. La lieue est de 2500 toises.

par cet échantillon, que notre astronomie étoit encore dans l'enfance, du temps de nos pères ; elle n'est guère plus avancée aujourd'hui. Mais, lui dis-je, vous avez des mathématiciens qui veillent sans cesse sur les révolutions des planètes, & qui cherchent à connoître leurs distances à la terre ; vous en avez eu sans doute dans les temps les plus anciens : qu'est devenu le fruit de leurs veilles ?

Nous avons fait de très longs raisonnemens, me dit-il, très peu d'observations, encore moins de découvertes. Si nous avons quelques notions exactes sur le cours des astres, nous les devons aux Egyptiens & aux Chaldéens : ils nous ont appris à dresser des tables qui fixent le temps de nos solennités publiques, & celui des travaux de la campagne. C'est là qu'on a soin de marquer les levers & les couchers des principales étoiles, les points des solstices, ainsi que des équinoxes, & les pronostics des variations qu'éprouve la température de l'air. J'ai rassemblé plusieurs de ces calendriers : quelques uns remontent à une haute antiquité ; d'autres renferment des observations qui ne conviennent point à notre climat. On remarque dans tous une singularité, c'est qu'ils n'attachent pas également les points des solstices & des équinoxes au même degré des signes du zodiaque ; erreur qui vient peut-être de quelques mouvement dans les étoiles, inconnus jusqu'à présent, peut-être de l'ignorance des observateurs.

C'est de la composition de ces tables que nos astronomes se sont occupés depuis deux siècles. Tels furent Cléostratè de Ténédos, qui observoit sur le mont Ida ; Matricétas de Méthymne, sur le mont Lépétymne ; Phainus d'Athènes, sur la colline Lycabette ; Dositheos, Euctémon, Démocrite, & d'autres qu'il seroit inutile de nommer. La grande difficulté, ou plutôt l'unique problème qu'ils avoient à résoudre, c'étoit de ramener nos fêtes à la même saison & au terme prescrit par les oracles & par les lois. Il falloit donc fixer, autant qu'il étoit possible, la durée précise de l'année, tant solaire que lunaire, & les accorder entr'elles, de manière que les nouvelles lunes qui règlent nos solennités, tombassent vers les points cardinaux où commencent les saisons.

Plusieurs essais infructueux préparèrent les voies à Méton d'Athènes. La première année de la 87^e. olympiade,* dix mois environ avant le commencement de la guerre du Péloponèse, Méton, de concert avec cet Euctémon que je viens de nommer, ayant observé le solstice d'été, produisit une période de 19 années solaires, qui renfermoit 235 lunaisons, & ramenoit le soleil & la lune à-peu-près au même point du ciel.

Malgré les plaisanteries des auteurs comiques, le succès le plus éclatant couronna ses efforts ou ses larcins ; car on présume qu'il avoit trouvé cette période chez des nations plus versées dans l'astronomie que nous ne l'étions alors. Quoi qu'il en soit, les Athéniens firent graver les points des équinoxes & des solstices sur les murs du Pnyx. Le commencement de leur année concouroit auparavant avec la nouvelle lune qui arrive après le solstice d'hiver ; il fut fixé pour toujours à celle qui suit le solstice d'été, & ce ne fut qu'à cette dernière époque que leurs Archontes ou premiers magistrats entrèrent en charge. La plupart des autres peuples de la Grèce ne furent pas moins empressés à profiter des calculs de Méton ; ils servent aujourd'hui à dresser les tables qu'on suspend à des colonnes dans plusieurs villes, & qui, pendant l'espace de 19 ans, représentent en quelque façon l'état du ciel & l'histoire de l'année. On y voit en effet, pour chaque année, les points où commencent les saisons ; & pour chaque jour, les prédictions des changemens que l'air doit éprouver tour-à-tour.

Jusqu'ici les observations des astronomes Grecs s'étoient bornées aux points cardinaux, ainsi qu'aux levers & aux couchers des étoiles ; mais ce n'est pas là ce qui constitue le véritable astronome. Il faut que, par un long exercice, il parvienne à connoître les révolutions des corps célestes.

Eudoxe, mort il y a quelques années, ouvrit une nouvelle carrière. Un long séjour en Egypte l'avoit mis à portée de dérober aux prêtres Egyptiens une partie de leurs secrets : il nous rapporta la connoissance du mouvement des planètes, & la consigna dans plusieurs ouvrages qu'il a publiés. Vous trouverez sur cette tablette son traité, intitulé Miroir, celui de la célérité des corps célestes, la Circonférence de la terre, ses Phénomènes. J'avois d'assez étroites liaisons avec lui : il ne me parloit de l'astronomie qu'avec le langage de la passion. Je voudrois, disoit-il un jour, m'approcher assez du soleil pour connoître sa figure & sa grandeur, au risque d'éprouver le sort de Phaëton.

Je témoignai à Euclide ma surprise de ce qu'avec tant d'esprit, les Grecs étoient obligés d'aller au loin mendier les lumières des autres nations. Peut-être, me dit-il, n'avons-nous pas le talent des découvertes, & que notre partage est d'embellir & de perfectionner celles des autres. Que savons-nous si l'imagination n'est pas le plus fort obstacle au progrès des sciences ? D'ailleurs, ce n'est que depuis peu de temps que nous avons tourné nos regards vers le ciel, tandis que depuis un nombre incroyable de siècles, les Egyptiens & les

Chaldéens s'obstinent à calculer ses mouvemens. Or les décisions de l'astronomie doivent être fondées sur des observations. Dans cette science, ainsi que dans plusieurs autres, chaque vérité se lève sur nous à la suite d'une foule d'erreurs ; & peut-être est-il bon qu'elle en soit précédée, afin que, honteuses de leur défaite, elles n'osent plus reparoître. Enfin, dois-je en votre faveur trahir le secret de notre vanité ? Dès que les découvertes des autres nations sont transportées dans la Grèce, nous les traitons comme ces enfans adoptifs que nous confondons avec les enfans légitimes, & que nous leur préférons même quelquefois.

Je ne croyois pas, lui dis-je, qu'on pût étendre si loin le privilège de l'adoption ; mais de quelque source que soient émanées vos connoissances, pourriez-vous me donner une idée générale de l'état actuel de votre astronomie ?

Euclide prit alors une sphère, & me rappela l'usage des différens cercles dont elle est composée : Il me montra un planisphère céleste, & nous connûmes les principales étoiles distribuées dans les différentes constellations. Tous les astres, ajouta-t-il, tournent, dans l'espace d'un jour, d'orient en occident, autour des pôles du monde. Outre ce mouvement, le soleil, la lune & les cinq planètes, en ont un qui les porte d'occident en orient dans certains intervalles de temps.

Le soleil parcourt les 360 degrés de l'écliptique dans une année, qui contient, suivant les calculs de Méton, 365 jours & $\frac{1}{4}$ parties d'un jour*.

Chaque lunaison dure 29 jours 12 heures 45 m. &c. Les douze lunaisons donnent en conséquence 354 jours, & un peu plus du tiers d'un jour. Dans notre année civile, la même que la lunaire, nous négligeons cette fraction ; nous supposons seulement 12 mois, les uns de 30 jours, les autres de 29, en tout 354. Nous concilions ensuite cette année civile avec la solaire, par 7 mois intercalaires, que, dans l'espace de 19 ans, nous ajoutons aux années 3e. 5e. 8e. 11e. 13e. 16e. 19e.

Vous ne parlez pas, dis-je alors, d'une espèce d'année, qui, n'étant pour l'ordinaire composée que de 360 jours, est

* Le jour où Méton observa le solstice d'été concourut avec le 27 juin de notre année julienne ; & celui où il commença son nouveau cycle, avec le 26 juillet.

Les 19 années solaires de Méton renfermoient 6940 jours. Les 19 années lunaires, accompagnées de leurs 7 mois intercalaires, forment 235 lunaisons, qui, à raison de 30 jours chacune, donnent 7050 jours : elles seroient donc plus longues que les premières de 110 jours. Pour les égaliser, Méton réduisit à 29 jours chacune, 119 lunaisons, & il retta

plus courte que celle du soleil, plus longue que celle de la lune. On la trouve chez les plus anciens peuples & dans vos meilleurs écrivains; comment fut-elle établie? pourquoi subsiste-t-elle encore parmi vous? Elle fut réglée chez les Egyptiens, répondit Euclide, sur la révolution annuelle du soleil, qu'ils firent d'abord trop courte; parmi nous, sur la durée de 12 lunaisons que nous composâmes toutes également de 30 jours. Dans la suite, les Egyptiens ajoutèrent à leur année solaire 5 jours & 6 heures; de notre côté, en retranchant 6 jours de notre année lunaire, nous la réduisîmes à 354, & quelquefois à 330 jours*. Je répliquai : Il falloit abandonner cette forme d'année, dès que vous en eûtes reconnu le vice. Nous ne l'employons jamais, dit-il, dans les affaires qui concernent l'administration de l'état, ou les intérêts des particuliers. En des occasions moins importantes, une ancienne habitude nous force quelquefois à préférer la brièveté à l'exactitude du calcul, & personne n'y est trompé.

Je supprime les questions que je fis à Euclide sur le calendrier des Athéniens; je vais seulement rapporter ce qu'il me dit sur les divisions du jour. Ce fut des Babyloniens, reprit-il, que nous apprîmes à le partager en 12 parties plus ou moins grandes, suivant la différence des saisons. Ces parties ou ces heures, car c'est le nom que l'on commence à leur donner, sont marquées pour chaque mois, sur les cadrans, avec les longueurs de l'ombre correspondantes à chacune d'elles. Vous savez en effet que, pour tel mois, l'ombre du style prolongée jusqu'à tel nombre de piés, donne avant ou après midi, tel moment de la journée†; que lorsqu'il s'agit d'assigner un rendez-vous pour le matin ou pour le soir, nous

nous

* Les cinq dix-neuvièmes parties d'un jour sont 6 heures, 18 minutes, 56 secondes, 50 tierces, &c. Ainsi l'année solaire étoit, suivant Méton, de 365 jours 6 h. 18 m. 50 t. ; elle est, suivant les astronomes modernes, de 365 jours 5 h. 48 m. 43 s. 43 tierces. Différence de l'année de Méton à la nôtre, 30 minutes & environ 12 secondes.

La révolution synodique de la lune étoit, suivant Méton, de 29 jours, 12 h. 45 min. 57 sec. 29 tierc. &c. ; elle est, suivant les observations modernes, de 29 jours, 12 h. 44 m. 3 sec. 10 tierc. &c. L'année lunaire étoit suivant Méton, de 554 jours, 9 h. 11 m. 29 sec. 21 tierc. ; elle étoit plus courte que la solaire de 10 jours, 21 heur. 7 min. 27 sec. 29 tierces.

† On peut se faire une idée de ces sortes de cadrans par l'exemple suivant. Palladius Rutilius, qui vivoit vers le cinquième siècle après J. C., & qui nous a laissé un traité sur l'agriculture, a mis à la fin de chaque mois une table où l'on voit la correspondance des divisions du jour aux différentes longueurs de l'ombre du Gnomon. Il faut observer; 1°. que cette correspondance est la même dans les mois également éloignés du sol-

nous contentons de renvoyer, par exemple, au 10e. 12e. pié de l'ombre, & que c'est enfin de là qu'est venue cette expression : Quelle ombre est-il ? Vous savez aussi que nos esclaves vont de temps en temps consulter le cadran exposé aux yeux du public, & nous rapportent l'heure qu'il est. Quelque facile que soit cette voie, on cherche à nous en procurer une plus commode, & déjà l'on commence à fabriquer des cadrans portatifs.

Quoique le cycle de Méton soit plus exact que ceux qui l'avoient précédé, on s'est apperçu de nos jours qu'il a besoin de correction. Déjà Eudoxe nous a prouvé, d'après les astronomes Egyptiens, que l'année solaire est de 365 jours $\frac{1}{4}$, & par conséquent plus courte que celle de Méton, d'une 76e. partie de jour.

On a remarqué que, dans les jours des solstices, le soleil ne se lève pas précisément au même point de l'horizon ; on en a conclu qu'il avoit une latitude, ainsi que la lune & les planètes ; & que, dans sa révolution annuelle, il s'écartoit en deçà & au delà du plan de l'écliptique, incliné à l'équateur d'environ 24 degrés.

Les planètes ont des vitesses qui leur sont propres, & des années inégales. Eudoxe, à son retour d'Egypte, nous donna de nouvelles lumières sur le temps de leurs révolutions. Celles de Mercure & de Vénus s'achèvent en même temps que celle du soleil ; celle de Mars en 2 ans, celle de Jupiter en 12, celle de Saturne en 30.

Les astres qui errent dans le zodiaque, ne se meuvent pas par eux-mêmes ; ils sont entraînés par les sphères supérieures, ou par celles auxquelles ils sont attachés. On n'admettoit autrefois que huit de ces sphères ; celle des étoiles fixes, celles du soleil, de la lune & des cinq planètes. On les a multipliées, depuis qu'on a découvert dans les corps célestes, des mouvemens dont on ne s'étoit pas apperçu.

Je ne vous dirai point qu'on se croit obligé de faire rouler les astres errans dans autant de cercles, par la seule raison que longueur de l'ombre est la même pour les heures également éloignées du point de midi. Voici la table de janvier.

Heures.	I.	&	IX.	Piés.	29.
H.	II.	&	X.	P.	19.
H.	III.	&	IX.	P.	15.
H.	IV.	&	VIII.	P.	12.
H.	V.	&	VII.	P.	10.
H.	IV.			P.	

Ce cadran paroît avoir été dressé pour le climat de Rome. Les passages que j'ai cités dans le texte, prouvent qu'on en avoit construit de semblables pour le climat d'Athènes. Au reste, on peut consulter sur les

cette figure est la plus parfaite de toutes : ce seroit vous instruire des opinions des hommes, & non des lois de la nature.

La lune emprunte son éclat du soleil ; elle nous cache la lumière de cet astre, quand elle est entre lui & nous ; elle perd la sienne, quand nous sommes entr'elle & lui. Les éclipses de lune & de soleil n'épouvantent plus que le peuple, & nos astronomes les annoncent d'avance.

On démontre en astronomie que certains astres sont plus grands que la terre ; mais je ne fais pas si le diamètre du soleil est neuf fois plus grand que celui de la lune, comme Eudoxe l'a prétendu. Je demandai à Euclide, pourquoi il ne rangeoit pas les comètes au nombre des astres errans. Telle est en effet, me dit-il, l'opinion de plusieurs philosophes, entre autres d'Anaxagore, de Démocrite & de quelques disciples de Pythagore : mais elle fait plus d'honneur à leur esprit qu'à leur savoir. Les erreurs grossières dont elle est accompagnée, prouvent assez qu'elle n'est pas le fruit de l'observation. Anaxagore & Démocrite supposent que les comètes ne sont autre chose que deux planètes, qui, en se rapprochant, paroissent ne faire qu'un corps ; & le dernier ajoute pour preuve, qu'en se séparant, elles continuent à briller dans le ciel, & présentent à nos yeux des astres inconnus jusqu'alors. A l'égard des Pythagoriciens, ils semblent n'admettre qu'une comète qui paroît par intervalle, après avoir été pendant quelque temps absorbée dans les rayons du soleil.

Mais que répondrez-vous, lui dis-je, aux Chaldéens & aux Egyptiens, qui sans contredit sont de très grands observateurs ? N'admettent-ils pas de concert, le retour périodique des comètes ? Parmi les astronomes de Chaldée, me dit-il, les uns se vantent de connoître leur cours, les autres les regardent comme des tourbillons qui s'enflamment par la rapidité de leur mouvement. L'opinion des premiers ne peut être qu'une hypothèse, puisqu'elle laisse subsister celle des seconds.

Si les astronomes d'Egypte ont eu la même idée, ils en ont fait un mystère à ceux de nos philosophes qui les ont consultés. Eudoxe n'en a jamais rien dit, ni dans ses conversations, ni dans ses ouvrages. Est-il à presumer que les prêtres Egyptiens se soient réservé la connoissance exclusive du cours des comètes ?

Je fis plusieurs autres questions à Euclide ; je trouvai presque toujours partage dans les opinions, & par conséquent incertitude dans les faits. Je l'interrogeai sur la voie lactée ; il me dit que, suivant Anaxagore, c'étoit un amas d'étoiles dont la lumière étoit à demi obscurcie par l'ombre de la terre, comme si cette voie étoit un fleuve rempli de pierres précieuses.

que, suivant Démocrite, il existe dans cet endroit du ciel une multitude d'astres très petits, très voisins, qui, en confondant leurs foibles rayons, forment une lueur blanchâtre.

Après de longues courses dans le ciel, nous revînmes sur la terre. Je dis à Euclide : Nous n'avons pas rapporté de grandes vérités d'un si long voyage ; nous serons sans doute plus heureux sans sortir de chez nous ; car le séjour qu'habitent les hommes doit leur être parfaitement connu.

Euclide me demanda comment une aussi lourde masse que la terre pouvoit se tenir en équilibre au milieu des airs ? Cette difficulté ne m'a jamais frappé, lui dis-je. Il en est peut-être de la terre comme des étoiles & des planètes. On a pris des précautions, reprit-il, pour les empêcher de tomber ; on les a fortement attachées à des sphères plus solides, aussi transparentes que le cristal ; les sphères tournent, & les corps célestes avec elles ; mais nous ne voyons autour de nous aucun point d'appui pour y suspendre la terre. Pourquoi donc ne s'enfonce-t-elle pas dans le sein du fluide qui l'environne ? C'est, disent les uns, que l'air ne l'entoure pas de tous côtés, la terre est comme une montagne dont les fondemens ou les racines s'étendent à l'infini dans le sein de l'espace ; nous en occupons le sommet, & nous pouvons y dormir en sûreté. D'autres applatissent la partie inférieure, afin qu'elle puisse reposer sur un plus grand nombre de colonnes d'air, ou surnager au dessus de l'eau.

Mais d'abord il est presque démontré qu'elle est de forme sphérique. D'ailleurs, si l'on choisit l'air pour la porter, il est trop foible ; si c'est l'eau, on demande sur quoi elle s'appuie. Nos physiciens ont trouvé, dans ces derniers temps, une voie plus simple pour dissiper nos craintes. En vertu, disent-ils d'une loi générale, tous les corps pesans tendent vers un point unique ; ce point est le centre de l'univers, le centre de la terre ; il faut donc que les parties de la terre, au lieu de s'éloigner de ce milieu, se pressent les unes contre les autres pour s'en rapprocher.

De-là il est aisé de concevoir que les hommes qui habitent autour de ce globe, & ceux en particulier qui sont nommés antipodes, peuvent s'y soutenir, sans peine, quelque position qu'on leur donne. Et croyez-vous, lui dis-je, qu'il en existe en effet dont les piés soient opposés aux nôtres ? Je l'ignore, répondit-il. Quoique plusieurs auteurs nous aient laissé des descriptions de la terre, il est certain que personne ne l'a parcourue, & que l'on ne connoit encore qu'une légère portion de sa surface. On doit rire de leur présomption, quand on

toutes parts entourée de l'Océan, & que l'Europe est aussi grande que l'Asie.

Je demandai à Euclide quels étoient les pays connus des Grecs. Il vouloit me renvoyer aux historiens que j'avois lus ; mais je le pressai tellement, qu'il continua de cette manière : Pythagore & Thalès divisèrent d'abord le ciel en cinq zones ; deux glaciales, deux tempérées, & une qui se prolonge le long de l'Equateur. Dans le siècle dernier, Parménide transporta la même division à la terre ; on l'a tracée sur la sphère que vous avez sous les yeux.

Les hommes ne peuvent subsister que sur une petite partie de la surface du globe : l'excès du froid & de la chaleur ne leur a pas permis de s'établir dans les régions qui avoisinent les pôles & la ligne équinoxiale : ils ne se sont multipliés que dans les climats tempérés ; mais c'est à tort que, dans plusieurs cartes géographiques, on donne, à la portion de terrain qu'ils occupent, une forme circulaire : la terre habitée s'étend beaucoup moins du midi au nord, que de l'est à l'ouest.

Nous avons au nord du Pont-Euxin des nations Scythiques les unes cultivent la terre, les autres errent dans leurs vastes domaines : plus loin habitent différens peuples, & entre autres des anthropophages.....qui ne sont pas Scythes, repris-je aussitôt. Je le fais, me répondit-il, & nos historiens l'ont distingués. Au dessus de ce peuple barbare, nous supposons des déserts immenses.

A l'est, les conquêtes de Darius nous ont fait connoître les nations qui s'étendent jusqu'à l'Indus. On prétend qu'au delà de ce fleuve est une région aussi grande que le reste de l'Asie. C'est l'Inde, dont une très petite partie est soumise aux rois de Perse, qui en retirent tous les ans un tribut considérable en paillettes d'or. Le reste est inconnu.

Vers le nord-est, au dessus de la mer Caspienne, existent plusieurs peuples dont on nous a transmis les noms, en ajoutant que les uns dorment six mois de suite, que les autres n'ont qu'un œil, que d'autres enfin ont des piés de chèvre ; vous jugerez, par ces récits, de nos connoissances en géographie.

Du côté de l'ouest, nous avons pénétré jusqu'aux Colonnes d'Hercule, & nous avons une idée confuse des nations qui habitent les côtes de l'Ibérie ; l'intérieur du pays nous est absolument inconnu. Au delà des Colonnes, s'ouvre une mer qu'on nomme Atlantique, & qui, suivant les apparences, s'étend jusqu'aux parties orientales de l'Inde ; elle n'est fréquentée que par les vaisseaux de Tyr & de Carthage, qui n'osent pas même s'éloigner de la terre ; car, après avoir

franchi le détroit, les uns descendent vers le sud, & longent les côtes de l'Afrique ; les autres tournent vers le nord, & vont échanger leurs marchandises contre l'étain des îles Cassitérides, dont les Grecs ignorent la position.

Plusieurs tentatives ont été faites pour étendre la géographie du côté du midi. On prétend que par les ordres de Nécros, qui régnoit en Egypte, il y a environ 250 ans, des vaisseaux, montés d'équipages Phéniciens, partirent du golphe d'Arabie, firent le tour de l'Afrique, & revinrent deux ans après en Egypte, par le détroit de Cadix.* On ajoute que d'autres navigateurs ont tourné cette partie du monde ; mais ces entreprises, en les supposant réelles, n'ont pas eu de suite : le commerce ne pouvoit multiplier des voyages si longs & si dangereux, que sur des espérances difficiles à réaliser. On se contenta depuis de fréquenter les côtes, tant orientales qu'occidentales de l'Afrique : c'est sur ces dernières que les Carthaginois établirent un assez grand nombre de colonies. Quant à l'intérieur de ce vaste pays, nous avons ouï parler d'une route qui le traverse en entier depuis la ville de Thèbes en Egypte, jusqu'aux Colonnes d'Hercule. On assure aussi qu'il existe plusieurs grandes nations dans cette partie de la terre, mais on n'en rapporte que les noms ; & vous pensez bien, d'après ce que je vous ai dit, qu'elles n'habitent pas la zone torride.

Nos mathématiciens prétendent que la circonférence de la terre est de quatre cent mille stades : j'ignore si le calcul est juste ; mais je fais bien que nous connoissons à peine le quart de cette circonférence.

Fin du Chapitre trente-et-unième.

CHAPITRE XXXII.

Aristippe.

LE lendemain de cet entretien, le bruit courut qu'Aristippe de Cyrène venoit d'arriver : je ne l'avois jamais vu. Après la mort de Socrate son maître, il voyagea chez différentes nations, où il se fit une réputation brillante : plusieurs le regardoient comme un novateur en philosophie, & l'accusoient de vouloir établir l'alliance monstrueuse des vertus & des voluptés ; cependant on en parloit comme d'un homme de beaucoup d'esprit.

Dès qu'il fut à Athènes, il ouvrit son école : je m'y glissai avec la foule ; je le vis ensuite en particulier, & voici à peu près l'idée qu'il me donna de son système & de sa conduite :

Jeune encore, la réputation de Socrate m'attira auprès de lui, & la beauté de sa doctrine m'y retint : mais, comme elle exigeoit des sacrifices dont je n'étois pas capable, je crus que, sans m'écarter de ses principes, je pourrois découvrir, à ma portée, une voie plus commode pour parvenir au terme de mes souhaits.

Il nous disoit souvent que, ne pouvant connoître l'essence & les qualités des choses qui sont hors de nous, il nous arrivoit à tous momens de prendre le bien pour le mal, & le mal pour le bien. Cette réflexion étonnoit ma paresse : placé entre les objets de mes craintes & de mes espérances, je devois choisir, sans pouvoir m'en rapporter aux apparences de ces objets, qui sont si incertaines, ni aux témoignages de mes sens, qui sont si trompeurs.

Je rentrai en moi-même, & je fus frappé de cet attrait pour le plaisir, de cette aversion pour la peine, que la nature avoit mis au fond de mon cœur, comme deux signes certains & sensibles qui m'avertissoient de ses intentions. En effet, si ces affections sont criminelles, pourquoi me les a-t-elle données ? si elles ne le sont pas, pourquoi ne serviroient-elles pas à régler mon choix ?

Je venois de voir un tableau de Parrhasius, d'entendre un air de Timothée : falloit-il donc savoir en quoi consistent les couleurs & les sons, pour justifier le ravissement que j'avois éprouvé ? & n'étois-je pas en droit de conclure que cette musique & cette peinture avoient, du moins pour moi, un mérite réel ?

Je m'accoutumai ainsi à juger de tous les objets par les impressions de joie ou de douleur qu'ils faisoient sur mon ame, à rechercher, comme utiles, ceux qui me procuroient des sensations agréables, à éviter, comme nuisibles, ceux qui produisoient un effet contraire. N'oubliez pas qu'en excluant & les sensations qui attristent l'ame, & celles qui la transportent hors d'elle-même, je fais uniquement consister le bonheur dans une suite de mouvemens doux, qui l'agitent sans la fatiguer ; & que, pour exprimer les charmes de cet état, je l'appelle volupté.

En prenant pour règle de ma conduite ce tact intérieur, ces deux espèces d'émotions dont je viens de vous parler, je rapporte tout à moi, je ne tiens au reste de l'univers que par mon intérêt personnel, & je me constitue centre & mesure de toutes choses ; mais quelque brillant que soit ce poste, je ne puis

puis y rester en paix, si je ne me résigne aux circonstances des temps, des lieux & des personnes. Comme je ne veux être tourmenté ni par des regrets, ni par des inquiétudes, je rejette loin de moi les idées du passé & de l'avenir, je vis tout entier dans le présent : quand j'ai épuisé les plaisirs d'un climat, j'en vais faire une nouvelle moisson dans un autre. Cependant, quoique étranger à toutes les nations, je ne suis ennemi d'aucune ; je jouis de leurs avantages, & je respecte leurs lois : un philosophe éviteroit de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes, ou par l'irrégularité de sa conduite.

Je vais vous dire mon secret, & vous dévoiler celui de presque tous les hommes. Les devoirs de la société ne font à mes yeux qu'une suite continuelle d'échanges : je ne hasarde pas une démarche sans m'attendre à des retours avantageux ; je mets dans le commerce mon esprit & mes lumières, mon empressement & mes complaisances ; je ne fais aucun tort à mes semblables ; je les respecte, quand je le dois ; je leur rends des services, quand je le puis ; je leur laisse leurs prétentions, & j'excuse leurs faiblesses. Ils ne sont point ingrats : mes fonds me sont toujours rentrés avec d'assez gros intérêts.

Seulement j'ai cru devoir écarter ces formes qu'on appelle délicatesse de sentimens, noblesse de procédés. J'eus des disciples ; j'en exigeai un salaire : l'école de Socrate en fut étonnée, & jeta les hauts cris, sans s'apercevoir qu'elle donnoit atteinte à la liberté du commerce.

La première fois que je parus devant Denys, roi de Syracuse, il me demanda ce que je venois faire à sa cour ; je lui répondis : Troquer vos faveurs contre mes connoissances, mes besoins contre les vôtres. Il accepta le marché, & bientôt il me distingua des autres philosophes dont il étoit entouré.

J'interrompis Aristippe. Est-il vrai, lui dis-je, que cette préférence vous attira leur haine ? J'ignore, reprit-il, s'ils éprouvoient ce sentiment pénible : pour moi j'en ai garanti mon cœur, ainsi que de ces passions violentes, plus funestes à ceux qui s'y livrent qu'à ceux qui en sont les objets. Je n'ai jamais envié que la mort de Socrate ; & je me vengeai d'un homme qui cherchoit à m'insulter, en lui disant de sang froid : Je me retire, parce que si vous avez le pouvoir de vomir des injures, j'ai celui de ne pas les entendre.

Et de quel œil, lui dis-je encore, regardez-vous l'amitié ? Comme le plus beau & le plus dangereux des présens du ciel, répondit-il ; ses douceurs sont délicieuses, ses vicissitudes, effroyables ; & voulez-vous qu'un homme sage s'expose à des

pertes dont l'amertume empoisonneroit le reste de ses jours ? Vous connoîtrez, par les deux traits suivans, avec quelle modération je m'abandonne à ce sentiment.

J'étois dans l'île d'Egine : j'appris que Socrate, mon cher maître, venoit d'être condamné, qu'on le détenoit en prison, que l'exécution seroit différée d'un mois, & qu'il étoit permis à ses disciples de le voir. Si j'avois pu, sans inconvénient, briser ses fers, j'aurois volé à son secours ; mais je ne pouvois rien pour lui, & je restai à Egine. C'est une suite de mes principes ; quand le malheur de mes amis est sans remède, je m'épargne la peine de les voir souffrir.

Je m'étois lié avec Eschine, disciple, comme moi, de ce grand homme : je l'aimois à cause de ses vertus, peut-être aussi parce qu'il m'avoit des obligations, peut-être encore parce qu'il se sentoît plus de goût pour moi que pour Platon. Nous nous brouillâmes. Qu'est devenue, me dit quelqu'un, cette amitié qui vous unissoit l'un à l'autre ? Elle dort, répondis-je ; mais il est en mon pouvoir de la réveiller. J'allai chez Eschine : Nous avons fait une folie, lui dis-je ; me croyez-vous assez incorrigible pour être indigne de pardon ? Aristippe, répondit-il, vous me surpassez en tout : c'est moi qui avois tort, & c'est vous qui faites les premiers pas. Nous nous embrasâmes, & je fus délivré des petits chagrins que me causoit notre refroidissement.

Si je ne me trompe, repris-je, il suit, de votre système, qu'il faut admettre des liaisons de convenance, & bannir cette amitié qui nous rend si sensibles aux maux des autres. Bannir ! répliqua-t-il en hésitant. Eh bien ! je dirai avec la Phèdre d'Euripide : C'est vous qui avez proféré ce mot, ce n'est pas moi.

Aristippe savoit qu'on l'avoit perdu dans l'esprit des Athéniens : toujours prêt à répondre aux reproches qu'on lui faisoit, il me pressoit de lui fournir les occasions de se justifier.

On vous accuse, lui dis-je, d'avoir flatté un tyran ; ce qui est un crime horrible. Il me dit : Je vous ai expliqué les motifs qui me conduisirent à la cour de Syracuse : elle étoit pleine de philosophes qui s'érigeoient en réformateurs. J'y pris le rôle de courtisan, sans déposer celui d'honnête homme ; j'applaudissois aux bonnes qualités du jeune Denys ; je ne louois point ses défauts, je ne les blâmois pas ; je n'en avois pas le droit : je savois seulement qu'il étoit plus aisé de les supporter que de les corriger.

Mon caractère indulgent & facile lui inspiroit de la confiance ; des réparties assez heureuses, qui m'échappoient quelquefois, amusoient ses loisirs. Je n'ai point trahi la vérité,

quand il m'a consulté sur des questions importantes. Comme je désirois qu'il connût l'étendue de ses devoirs, & qu'il réprimât la violence de son caractère, je disois souvent en sa présence, qu'un homme instruit diffère de celui qui ne l'est pas, comme un coursier docile au frein diffère d'un cheval indomptable.

Lorsqu'il ne s'agissoit pas de son administration, je parlois avec liberté, quelquefois avec indiscretion. Je le sollicitois un jour pour un de mes amis ; il ne m'écoutoit point. Je tombai à ses genoux : on m'en fit un crime. Je répondis : Est-ce ma faute, si cet homme a les oreilles aux piés.

Pendant que je le pressois inutilement de m'accorder une gratification, il s'avisa d'en proposer une à Platon qui ne l'accepta point. Je dis tout haut : Le roi ne risque pas de se ruiner ; il donne à ceux qui refusent, & refuse à ceux qui demandent.

Souvent il nous propoisoit des problèmes ; & nous interrompant ensuite, il se hâtoit de les résoudre lui-même. Il me dit une fois : Discutons quelque point de philosophie ; commencez. Fort bien, lui dis-je, pour que vous ayez le plaisir d'achever, & de m'apprendre ce que vous voulez savoir. Il fut piqué, & à souper il me fit mettre au bas bout de la table. Le lendemain il me demanda comment j'avois trouvé cette place. Vous vouliez sans doute, répondis-je, qu'elle fût pendant quelques momens la plus honorable de toutes.

On vous reproche encore, lui dis-je, le goût que vous avez pour les richesses, pour le faste, la bonne chère, les femmes, les parfums, & toutes les espèces de sensualités. Je l'avois apporté en naissant, répondit-il, & j'ai cru qu'en l'exerçant avec retenue, je satisferois à-la-fois la nature & la raison ; j'use des agrémens de la vie ; je m'en passe avec facilité : on m'a vu à la cour de Denys, revêtu d'une robe de pourpre : ailleurs, tantôt, avec un habit de laine de Milet, tantôt, avec un manteau grossier.

Denys nous traitoit suivant nos besoins. Il donnoit à Platon des livres ; il me donnoit de l'argent, qui ne restoit pas assez long-temps entre mes mains pour les souiller. Je fis payer une perdrix 50 drachmes,* & je dis à quelqu'un qui s'en formalisoit : N'en auriez-vous pas donné une obole † ? — Sans doute. — Eh bien, je ne fais pas plus de cas de ces 50 drachmes.

J'avois amassé une certaine somme pour mon voyage de Lybie : mon esclave, qui en étoit chargé, ne pouvoit pas me

* 45 livres.

† 3 sols.

suivre ; je lui ordonnai de jeter dans le chemin une partie de ce métal si pesant & si incommode.

Un accident fortuit me priva d'une maison de campagne que j'aimois beaucoup : un de mes amis cherchoit à m'en consoler. Rassurez-vous, lui dis-je, j'en possède trois autres, & je suis plus content de ce qui me reste, que chagrin de ce que j'ai perdu ; il ne convient qu'aux enfans de pleurer & de jeter tous leurs hochets, quand on leur en ôte un seul.

A l'exemple des philosophes les plus austères, je me présente à la fortune comme un globe qu'elle peut faire rouler à son gré, mais qui, ne lui donnant point de prise, ne sauroit être entamé ; vient-elle se placer à mes côtés ? je lui tends les mains ; secoue-t-elle ses ailes pour prendre son essor ? je lui remets ses dons, & la laisse partir ; c'est une femme volage, dont les caprices m'amusent quelquefois, & ne m'affligent jamais.

Les libéralités de Denys me permettoient d'avoir une bonne table, de beaux habits & grand nombre d'esclaves. Plusieurs philosophes, rigides partisans de la morale sévère, me blâmoient hautement ; je ne leur répondois que par des plaisanteries. Un jour Polyxène, qui croyoit avoir dans son ame le dépôt de toutes les vertus, trouva chez moi de très jolies femmes, & les préparatifs d'un grand souper. Il se livra sans retenue à toute l'amertume de son zèle. Je le laissai dire, & lui proposai de rester avec nous : il accepta, & nous convainquit bientôt que s'il n'aimoit pas la dépense, il aimoit autant la bonne chère que son corrupteur.

Enfin, car je ne puis mieux justifier ma doctrine que par mes actions, Denys fit venir trois belles courtisanes, & me permit d'en choisir une. Je les emmenai toutes, sous prétexte qu'il en avoit trop coûté à Paris, pour avoir donné la préférence à l'une des trois déesses. Chemin faisant, je pensai que leurs charmes ne valoient pas la satisfaction de me vaincre moi-même ; je les renvoyai chez elles, & rentrai paisiblement chez moi.

Aristippe, dis-je alors, vous renversez toutes mes idées ; on prétendoit que votre philosophie ne coûtoit aucun effort, & qu'un partisan de la volupté pouvoit s'abandonner sans réserve à tous les plaisirs des sens. Eh quoi ! répondit-il, vous auriez pensé qu'un homme qui ne voit rien de si essentiel que l'étude de la morale, qui a négligé la géométrie & d'autres sciences encore, parce qu'elles ne tendent pas immédiatement à la direction des mœurs ; qu'un auteur dont Platon n'a pas rougi d'emprunter, plus d'une fois, les idées & les maximes : enfin



dans plusieurs villes de la Grèce sans soulever contre lui les magistrats & les citoyens même les plus corrompus !

Le nom de volupté, que je donne à la satisfaction intérieure qui doit nous rendre heureux, a blessé ces esprits superficiels qui s'attachent plus aux mots qu'aux choses ; des philosophes, oubliant qu'ils aiment la justice, ont favorisé la prévention, & quelques uns de mes disciples la justifieront peut-être en se livrant à des excès : mais un excellent principe change-t-il de caractère, parce qu'on en tire de fausses conséquences ?

Je vous ai expliqué ma doctrine. J'admets, comme le seul instrument du bonheur, les émotions qui remuent agréablement notre ame ; mais je veux qu'on les réprime, dès qu'on s'apperçoit qu'elles y portent le trouble & le désordre : & certes, rien n'est si courageux que de mettre à-la-fois des bornes aux privations & aux jouissances.

Antisthène prenoit en même temps que moi les leçons de Socrate : il étoit né triste & sévère ; moi, gai & indulgent. Il proscrivit les plaisirs, & n'osa se mesurer avec les passions qui nous jettent dans une douce langueur ; je trouvai plus d'avantage à les vaincre qu'à les éviter ; &, malgré leurs murmures plaintifs, je les traînai à ma suite, comme des esclaves qui devoient me servir, & m'aider à supporter le poids de la vie. Nous suivîmes des routes opposées, & voici le fruit que nous avons recueilli de nos efforts. Antisthène se crut heureux, parce qu'il se croyoit sage : je me crois sage, parce que je suis heureux.

On dira peut-être un jour que Socrate & Aristippe, soit dans leur conduite, soit dans leur doctrine, s'écartoient quelquefois des usages ordinaires : mais on ajoutera sans doute, qu'ils rachetoient ces petites libertés par les lumières dont ils ont enrichi la philosophie.

Fin du Chapitre trente-deuxième

CHAPITRE XXXIII.

Démêlés entre Denys le jeune, roi de Syracuse, & Dion son beau-frère. Voyage de Platon en Sicile.

DEPUIS que j'étois en Grèce, j'en avois parcouru les principales villes ; j'avois été témoin des grandes solennités qui rassemblent les différentes nations. Peu content de ces courses particulières, nous résolûmes, Philotas & moi, de

de visiter, avec plus d'attention, toutes ses provinces, en commençant par celles du nord.

La veille de notre départ, nous soupâmes chez Platon : je m'y rendis avec Apollodore & Philotas. Nous y trouvâmes Speusippe son neveu, plusieurs de ses anciens disciples, & Timothée, si célèbre par ses victoires. On nous dit que Platon étoit enfermé avec Dion de Syracuse, qui arrivoit du Péloponèse, & qui, forcé d'abandonner sa patrie, avoit, fix à sept ans auparavant, fait un assez long séjour à Athènes : ils vinrent nous joindre un moment après. Platon me parut d'abord inquiet & soucieux, mais il reprit bientôt son air serein, & fit servir.

La décence, la propreté régnoient à sa table. Timothée, qui dans les camps, n'entendoit parler que d'évolutions, de sièges, de batailles ; dans les sociétés d'Athènes, que de marine & d'impositions, sentoît vivement le prix d'une conversation soutenue sans effort, & instructive sans ennui. Il s'écrioit quelquefois en soupirant : „ Ah Platon, que vous êtes heureux ! „ Ce dernier s'étant excusé de la frugalité du repas, Timothée lui répondit : „ Je fais que les soupers de l'Académie procurent un doux sommeil, & un réveil plus doux „ encore. „

Quelques uns des convives se retirèrent de bonne heure : Dion les suivit de près. Nous avons été frappés de son maintien & de ses discours : Il est à présent la victime de la tyrannie, nous dit Platon ; il le sera peut-être un jour de la liberté.

Timothée le pressa de s'expliquer. Rempli d'estime pour Dion, disoit-il, j'ai toujours ignoré les vraies causes de son exil, & je n'ai qu'une idée confuse des troubles qui agitent la cour de Syracuse. Je ne les ai vues que de trop près ces agitations, répondit Platon. Auparavant j'étois indigné des fureurs & des injustices que le peuple exerce quelquefois dans nos assemblées : combien plus effrayantes & plus dangereuses sont les intrigues, qui, sous un calme apparent, fermentent sans cesse autour du trône, dans ces régions élevées, où, dire la vérité est un crime, la faire goûter au prince, un crime plus grand encore ; où, la fureur justifie le scélérat, & la disgrâce rend coupable l'homme vertueux ! Nous aurions pu ramener le roi de Syracuse ; on l'a indignement perverti : ce n'est pas le sort de Dion que je déplore, c'est celui de la Sicile entière. Ces paroles redoublèrent notre curiosité ; & Platon, cédant à nos prières, commença de cette manière :

PREMIER VOYAGE DE PLATON.

IL y a 32 ans environ* que des raisons trop longues à déduire, me conduisirent en Sicile. Denys l'ancien régnoit à Syracuse; vous savez que ce prince, redoutable par ses talens extraordinaires, s'occupa, tant qu'il vécut, à donner des fers aux nations voisines & à la sienne: sa cruauté sembloit suivre les progrès de sa puissance, qui parvint enfin au plus haut degré d'élévation. Il voulut me connoître; &, comme il me fit des avances, il s'attendoit à des flatteries; mais il n'obtint que des vérités. Je ne vous parlerai ni de sa faveur, que je bravai, ni de sa vengeance, dont j'eus de la peine à me garantir. Je m'étois promis de taire les injustices pendant sa vie; & sa mémoire n'a pas besoin de nouveaux outrages pour être en exécration à tous les peuples.

Je fis alors, pour la philosophie, une conquête dont elle doit s'honorer; c'est Dion qui vient de sortir. Aristomaque, sa sœur, fut une des deux femmes que Denys épousa le même jour; Hipparinus, son père, avoit été long-temps à la tête de la république de Syracuse. C'est aux entretiens que j'eus avec le jeune Dion, que cette ville devra sa liberté, si elle est jamais assez heureuse pour la recouvrer. Son ame, supérieure aux autres, s'ouvrit aux premiers rayons de la lumière, s'enflammant tout-à-coup d'un violent amour pour la vertu, elle renonça, sans hésiter, à toutes les passions qui l'avoient auparavant dégradée. Dion se soumit à de si grands sacrifices avec une chaleur que je n'ai jamais remarquée dans aucun autre jeune homme, avec une constance qui ne s'est jamais démentie.

Dès ce moment, il frémit de l'esclavage auquel sa patrie étoit réduite; mais, comme il se flattoit toujours que ses exemples & les principes feroient impression sur le tyran, qui ne pouvoit s'empêcher de l'aimer & de l'employer, il continua de vivre auprès de lui, ne cessant de lui parler avec franchise, & de mépriser la haine d'une cour dissolue.

Denys mourut enfin†, rempli d'effroi, tourmenté de ses défiances, aussi malheureux que les peuples l'avoient été sous un règne de 38 ans. Entre autres enfans, il laissa de Doris, l'une de ses deux épouses, un fils qui portoit le même nom que lui, & qui monta sur le trône. Dion saisit l'occasion de travailler au bonheur de la Sicile. Il disoit au jeune prince: Votre père fondeoit sa puissance sur les flottes redoutables dont vous disposez, sur les dix mille barbares qui composent votre

* Vers l'an 389 avant J. C.

† L'an 367 avant J. C.

garde. C'étoient, suivant lui, des chaînes de diamant avec lesquelles il avoit garotté toutes les parties de l'empire. Il se trompoit : je ne connois d'autres liens, pour les unir d'une manière indissoluble, que la justice du prince, & l'amour des peuples. Quelle honte pour vous, disoit-il encore, si, réduit à ne vous distinguer que par la magnificence qui éclate sur votre personne & dans votre palais, le moindre de vos sujets pouvoit se mettre au-dessus de vous, par la supériorité de ses lumières & de ses sentimens !

Peu content d'instruire le roi, Dion veilloit sur l'administration de l'Etat ; il opéroit le bien, il augmentoit le nombre de ses ennemis. Ils se consumèrent, pendant quelque temps, en efforts superflus ; mais ils ne tardèrent pas à plonger Denys dans la débauche la plus honteuse. Dion, hors d'état de leur résister, attendit un moment plus favorable. Le roi, qu'il trouva le moyen de prévenir en ma faveur, & dont les desirs sont toujours impétueux, m'écrivit plusieurs lettres extrêmement pressantes ; il me conjuroit de tout abandonner, & de me rendre au plutôt à Syracuse. Dion ajoutoit, dans les siennes, que je n'avois pas un instant à perdre ; qu'il étoit encore temps de placer la philosophie sur le trône ; que Denys montrait de meilleures dispositions, & que ses parens se joindroient volontiers à nous pour l'y confirmer.

Je réfléchis mûrement sur ces lettres. Je ne pouvois pas me fier aux promesses d'un jeune homme, qui, dans un instant, passoit d'une extrémité à l'autre : mais ne devois-je pas me rassurer sur la sagesse consommée de Dion ? Falloit-il abandonner mon ami dans une circonstance si critique ? N'avois-je consacré mes jours à la philosophie, que pour la trahir, lorsqu'elle m'appeloit à sa défense ? Je dirai plus : j'eus quelque espoir de réaliser mes idées sur le meilleur des gouvernemens, & d'établir le règne de la justice dans les domaines du roi de Sicile. Tels furent les vrais motifs qui m'engagèrent à partir*, motifs bien différens de ceux que m'ont prêtés des censeurs injustes.

SECOND VOYAGE DE PLATON.

JE trouvai la cour de Denys pleine de dissensions & de troubles. Dion étoit en butte à des calomnies atroces. A ces mots Speusippe interrompit Platon : Mon oncle, dit-il, n'ose vous raconter les honneurs qu'on lui rendit, & les succès qu'il eut à son arrivée. Le roi le reçut à la descente du vaisseau, &, l'ayant fait monter sur un char magnifique,

attelé de quatre chevaux blancs, il le conduisit, en triomphe, au milieu d'un peuple immense qui couvrait le rivage : il ordonna que les portes du palais lui fussent ouvertes à toute heure, & offrit un sacrifice pompeux, en reconnaissance du bienfait que les dieux accordoient à la Sicile. On vit bientôt les courtisans courir au devant de la réforme, proscrire le luxe de leurs tables, étudier avec empressement les figures de géométrie, que divers instituteurs traçoient sur le sable répandu dans les salles mêmes du palais.

Les peuples, étonnés de cette subite révolution, concevoient des espérances ; le roi se montrait plus sensible à leurs plaintes : on se rappeloit qu'il avoit obtenu le titre de citoyen d'Athènes, la ville la plus libre de la Grèce. On disoit encore que, dans une cérémonie religieuse, le héraut ayant, d'après la formule usitée, adressé des vœux au ciel pour la conservation du tyran, Denys, offensé d'un titre qui jusqu'alors ne l'avoit point blessé, s'écria soudain : Ne cesseras-tu pas de me maudire ?

Ces mots firent trembler les partisans de la tyrannie. A leur tête se trouvoit Philistus, qui a publié l'histoire des guerres de Sicile, & d'autres ouvrages du même genre. Denys l'ancien l'avoit banni de ses Etats ; comme il a de l'éloquence & de l'audace, on le fit venir de son exil, pour l'opposer à Platon. A peine fut-il arrivé, que Dion fut exposé à de noires calomnies : on rendit sa fidélité suspecte ; on empoisonnoit toutes ses paroles, toutes ses actions. Conseilloit-il de réformer, à la paix, une partie des troupes & des galères ? il vouloit, en affoiblissant l'autorité royale, faire passer la couronne aux enfans que sa sœur avoit eus de Denys l'ancien. Forçoit-il son élève à méditer sur les principes d'un sage gouvernement ? le roi, disoit-on, n'est plus qu'un disciple de l'Académie, qu'un philosophe condamné pour le reste de ses jours à la recherche d'un bien chimérique.

En effet, ajouta Platon, on ne parloit à Syracuse que de deux conspirations : l'une, de la philosophie contre le trône ; l'autre, de toutes les passions contre la philosophie. Je fus accusé de favoriser la première, & de profiter de mon ascendant sur Denys, pour lui tendre des pièges. Il est vrai que, de concert avec Dion, je lui disois que, s'il vouloit se couvrir de gloire, & même augmenter sa puissance, il devoit se composer un trésor d'amis vertueux, pour leur confier les magistratures & les emplois ; rétablir les villes Grecques, détruites par les Carthaginois, & leur donner des lois sages, en attendant qu'il pût leur rendre la liberté ; prescrire enfin des bor-

être le tyran. Denys paroissoit quelquefois touché de nos conseils ; mais ses anciennes préventions contre mon ami, sans cesse entretenues par des insinuations perfides, subsistoient au fond de son ame. Pendant les premiers mois de mon séjour à Syracuse, j'employai tous mes soins pour les détruire ; mais, loin de réussir, je voyois le crédit de Dion s'affoiblir par degrés.

La guerre avec les Carthaginois duroit encore ; & , quoiqu'elle ne produisît que des hostilités passagères, il étoit nécessaire de la terminer. Dion, pour en inspirer le désir aux généraux ennemis, leur écrivit de l'instruire des premières négociations, afin qu'il pût leur ménager une paix solide. La lettre tomba, je ne fais comment, entre les mains du roi. Il consulte à l'instant Philistus ; & , préparant sa vengeance par une dissimulation profonde, il affecte de rendre ses bonnes grâces à Dion, l'accable de marques de bonté, le conduit sur les bords de la mer, lui montre la lettre fatale, lui reproche sa trahison, & sans lui permettre un mot d'explication, le fait embarquer sur un vaisseau qui met aussitôt à la voile.

Ce coup de foudre étonna la Sicile, & consterna les amis de Dion ; on craignoit qu'il ne retombât sur nos têtes ; le bruit de ma mort se répandit à Syracuse. Mais à cet orage violent succéda tout-à-coup un calme profond : soit politique, soit pudeur, le roi fit tenir à Dion une somme d'argent, que ce dernier refusa d'accepter. Loin de sévir contre les amis du proscrit, il n'oublia rien pour calmer leurs alarmes : il cherchoit en particulier à me consoler ; il me conjuroit de rester auprès de lui. Quoique ses prières fussent mêlées de menaces, & ses caresses, de fureur, je m'en tenois toujours à cette alternative ; ou le retour de Dion, ou mon congé. Ne pouvant surmonter ma résistance, il me fit transférer à la citadelle, dans son palais même. On expédia des ordres de tous côtés pour me ramener à Syracuse, si je prenois la fuite ; on défendit à tout capitaine de vaisseau de me recevoir sur son bord, à moins d'un exprès commandement de la main du prince.

Captif, gardé à vue, je le vis redoubler d'empressement & de tendresse pour moi ; il se montrait jaloux de mon estime & de mon amitié ; il ne pouvoit plus souffrir la préférence que mon cœur donnoit à Dion ; il l'exigeoit avec hauteur ; il la demandoit en suppliant. J'étois sans cesse exposé à des scènes extravagantes : c'étoient des emportemens, des excuses, des outrages & des larmes. Comme nos entretiens devenoient de jour en jour plus fréquens, on publia que j'étois l'unique dépositaire de sa faveur. Ce bruit malin

crédité par Philistus & son parti, me rendit odieux au peuple & à l'armée ; on me fit un crime des dérèglemens du prince, & des fautes de l'administration. J'étois bien éloigné d'en être l'auteur ; à l'exception du préambule de quelques lois, auquel je travaillai, dès mon arrivée en Sicile, j'avois refusé de me mêler des affaires publiques, dans le temps même que j'en pouvois partager le poids avec mon fidèle compagnon ; je venois de le perdre ; Denys s'étoit rejeté entre les bras d'un grand nombre de flatteurs perdus de débauche ; & j'aurois choisi ce moment pour donner des avis à un jeune insensé, qui croyoit gouverner, & qui se laissoit gouverner par des conseillers plus méchans, & non moins insensés que lui !

Denys eût acheté mon amitié au poids de l'or ; je la mettrois à un plus haut prix : je voulois qu'il se pénétrât de ma doctrine, & qu'il apprît à se rendre maître de lui même, pour mériter de commander aux autres : mais il n'aime que la philosophie qui exerce l'esprit, parce qu'elle lui donne occasion de briller. Quand je le ramenois à cette sagesse qui règle les mouvemens de l'ame, je voyois son ardeur s'éteindre. Il m'écoutoit avec peine, avec embarras. Je m'apperçus qu'il étoit prémuni contre mes attaques : on l'avoit en effet averti qu'en admettant mes principes, il assureroit le retour & le triomphe de Dion.

La nature lui accorda une pénétration vive, une éloquence admirable, un cœur sensible, des mouvemens de générosité, du penchant pour les choses honnêtes : mais elle lui refusa un caractère ; & son éducation, absolument négligée, ayant altéré le germe de ses vertus, a laissé pousser des défauts, qui heureusement affoiblissent ses vices. Il a de la dureté sans tenue, de la hauteur sans dignité. C'est par foiblesse qu'il emploie le mensonge & la perfidie, qu'il passe des jours entiers dans l'ivresse du vin & des voluptés. S'il avoit plus de fermeté, il feroit le plus cruel des hommes. Je ne lui connois d'autre force dans l'ame, que l'inflexible roideur avec laquelle il exige que tout plie sous ses volontés passagères ; raisons, opinions, sentimens, tout doit être en certains momens subordonné à ses lumières ; & je l'ai vu s'avilir par des soumissions & des bassesses, plutôt que de supporter l'injure du refus ou de la contradiction : s'il s'acharne maintenant à pénétrer les secrets de la nature, c'est qu'elle ne doit avoir rien de caché pour lui. Dion lui est sur-tout odieux, en ce qu'il le contrarie par ses exemples & par ses avis.

Je demandois vainement la fin de son exil & du mien, lorsque la guerre, s'étant rallumée, le remplit de nouveaux

à mon départ. Nous fîmes une espèce de traité. Je lui promis de venir le rejoindre à la paix ; il me promit de rappeler Dion en même temps : dès qu'elle fut conclue, il eut soin de nous en informer. Il écrivit à Dion de différer son retour d'un an, à moi de hâter le mien. Je lui répondis sur-le-champ, que mon âge ne me permettoit point de courir les risques d'un si long voyage ; & que, puisqu'il manquoit à sa parole, j'étois dégagé de la mienne. Cette réponse ne déplut pas moins à Dion qu'à Denys. J'avois alors résolu de ne plus me mêler de leurs affaires ; mais le roi n'en étoit que plus obstiné dans son projet : il m'envoyoit des sollicitations de toutes parts ; il m'écrivoit sans cesse ; il me faisoit écrire par mes amis de Sicile, par les philosophes de l'école d'Italie. Archytas, qui est à la tête de ces derniers, se rendit auprès de lui : il me marqua, & son témoignage se trouvoit confirmé par d'autres lettres, que le roi étoit enflammé d'une nouvelle ardeur pour la philosophie, & que j'exposerois ceux qui la cultivent dans ses états, si je n'y retournois au plus tôt. Dion de son côté me persécutoit par ses instances.

Le roi ne le rappellera jamais ; il le craint : il ne sera jamais philosophe, il cherche à le paroître. Il pensoit qu'auprès de ceux qui le sont véritablement, mon voyage pouvoit ajouter à sa considération, & mon refus y nuire : voilà tout le secret de l'acharnement qu'il mettoit à me poursuivre.

Cependant je ne crus pas devoir résister à tant d'avis réunis contre le mien. On m'eût reproché, peut-être un jour, d'avoir abandonné un jeune prince, qui me tendoit une seconde fois la main, pour sortir de ses égaremens ; livré à sa fureur les amis que j'ai dans ces contrées lointaines ; négligé les intérêts de Dion, à qui l'amitié, l'hospitalité, la reconnaissance m'attachoient depuis si long-temps. Ses ennemis avoient fait séquestrer ses revenus ; ils le persécutoient, pour l'exciter à la révolte ; ils multiplioient les torts du roi, pour le rendre inexorable. Voici ce que Denys m'écrivit : „ Nous „ traiterons d'abord l'affaire de Dion ; j'en passerai par tout „ ce que vous voudrez, & j'espère que vous ne voudrez que „ des choses justes. Si vous ne venez pas, vous n'obtiendrez „ jamais rien pour lui. „

Je connoissois Dion. Son ame a toute la hauteur de la vertu. Il avoit supporté paisiblement la violence : mais si, à force d'injustices, on parvenoit à l'humilier, il faudroit des torrens de sang pour laver cet outrage. Il réunit, à une figure imposante, les plus belles qualités de l'esprit & du cœur ; il possède en Sicile des richesses immenses ; dans tout

crédit qui rangeroit sous ses ordres nos plus braves guerriers. J'entrevois de grands maux près de fondre sur la Sicile ; il dépendoit peut-être de moi de les prévenir ou de les suspendre.

Il m'en coûta pour quitter de nouveau ma retraite, & aller, à l'âge de près de 70 ans, affronter un despote altier, dont les caprices sont aussi orageux que les mers qu'il me falloit parcourir : mais il n'est point de vertu sans sacrifice, point de philosophie sans pratique. Speusippe voulut m'accompagner. J'acceptai ses offres : je me flattois que les agrémens de son esprit séduiroient le roi, si la force de mes raisons ne pouvoit le convaincre. Je partis enfin, & j'arrivai heureusement en Sicile*.

TROISIÈME VOYAGE DE PLATON.

Denys parut transporté de joie, ainsi que la reine & toute la famille royale. Il m'avoit fait préparer un logement dans le jardin du palais. Je lui représentai, dans notre premier entretien, que, suivant nos conventions, l'exil de Dion devoit finir au moment où je retournerois à Syracuse. A ces mots il s'écria : Dion n'est pas exilé ; je l'ai seulement éloigné de la cour. Il est temps de l'en rapprocher, répondis-je, de lui restituer ses biens, que vous abandonnez à des administrateurs infidèles. Ces deux articles furent long-temps débattus entre nous, & remplirent plusieurs séances : dans l'intervalle, il cherchoit, par des distinctions & des présens, à me refroidir sur les intérêts de mon ami, & à me faire approuver sa disgrâce : mais je rejettai des bienfaits qu'il falloit acheter au prix de la perfidie & du déshonneur.

Quand je voulus sonder l'état de son ame, & ses dispositions à l'égard de la philosophie, il ne me parla que des mystères de la nature, & sur-tout de l'origine du mal. Il avoit ouï dire aux Pythagoriciens d'Italie, que je m'étois, pendant long-temps, occupé de ce problème ; & ce fut un des motifs qui l'engagèrent à presser mon retour. Il me contraignit de lui exposer quelques unes de mes idées ; je n'eus garde de les étendre, & je dois convenir que le roi ne le désiroit point ; il étoit plus jaloux d'étaler quelques foibles solutions qu'il avoit arrachées à d'autres philosophes.

Cependant je revenois toujours, & toujours inutilement, à mon objet principal, celui d'opérer, entre Denys & Dion, une réconciliation nécessaire à la prospérité de son règne. A la fin, aussi fatigué que lui de mes importunités, je commen-

çai à me reprocher un voyage non moins infructueux que pénible. Nous étions en été ; je voulus profiter de la saison pour m'en retourner : je lui déclarai que je ne pouvois plus rester à la cour d'un prince si ardent à persécuter mon ami. Il employa toutes les séductions pour me retenir, & finit par me promettre une de ses galères : mais, comme il étoit le maître d'en retarder les préparatifs, je résolus de m'embarquer sur le premier vaisseau qui mettroit à la voile.

Deux jours après il vint chez moi, & me dit : „ L'affaire
 „ de Dion est la seule cause de nos divisions : il faut la ter-
 „ miner. Voici tout ce que, par amitié pour vous, je puis
 „ faire en sa faveur : qu'il reste dans le Péloponèse, jusqu'à
 „ ce que le temps précis de son retour soit convenu entre lui,
 „ moi, vous & vos amis. Il vous donnera sa parole de ne
 „ rien entreprendre contre mon autorité : il la donnera de
 „ même à vos amis, aux siens, & tous ensemble vous m'en
 „ ferez garans. Ses richesses seront transportées en Grèce,
 „ & confiées à des dépositaires que vous choisirez ; il en
 „ retirera les intérêts, & ne pourra toucher au fonds sans
 „ votre agrément ; car je ne compte pas assez sur sa fidélité,
 „ pour laisser à sa disposition de si grands moyens de me
 „ nuire. J'exige en même temps que vous restiez encore
 „ un an avec moi ; & , quand vous partirez, nous vous re-
 „ mettrons l'argent que nous aurons à lui. J'espère qu'il
 „ sera satisfait de cet arrangement. Dites-moi s'il vous
 „ convient. „

Ce projet m'affligea. Je demandai vingt-quatre heures pour l'examiner. Après en avoir balancé les avantages & les inconvéniens, je lui répondis que j'acceptois les conditions proposées, pourvu que Dion les approuvât. Il fut réglé, en conséquence, que nous lui écrivions au plutôt l'un & l'autre, & qu'en attendant on ne changeroit rien à la nature de ses biens. C'étoit le second traité que nous faisions ensemble, & il ne fut pas mieux observé que le premier.

J'avois laissé passer la saison de la navigation : tous les vaisseaux étoient partis. Je ne pouvois m'échapper du jardin à l'insçu du garde à qui la porte en étoit confiée. Le roi, maître de ma personne, commençoit à ne plus se contraindre. Il me dit une fois : „ Nous avons oublié un article essentiel.
 „ Je n'enverrai à Dion que la moitié de son bien ; je réserve
 „ l'autre pour son fils, dont je suis le tuteur naturel, comme
 „ frère d'Arété sa mère. „ Je me contentai de lui dire qu'il falloit attendre la réponse de Dion à sa première lettre, & lui en écrivis une seconde, pour lui dire que j'étois resté à la cour.

Cependant il procédoit sans pudeur à la dissipation des biens de Dion ; il en fit vendre une partie comme il voulut, à qui il voulut, sans daigner m'en parler, sans écouter mes plaintes. Ma situation devenoit de jour en jour plus accablante : un évènement imprévu en augmenta la rigueur.

Ses gardes, indignés de ce qu'il vouloit diminuer la solde des vétérans, se présentèrent en tumulte au pié de la citadelle, dont il avoit fait fermer les portes. Leurs menaces, leurs cris belliqueux & les apprêts de l'assaut l'effrayèrent tellement, qu'il leur accorda plus qu'ils ne demandoient. Héraclide, un des premiers citoyens de Syracuse, fortement soupçonné d'être l'auteur de l'émeute, prit la fuite, & employa le crédit de ses parens, pour effacer les impressions qu'on avoit données au roi contre lui.

Quelques jours après, je me promenois dans le jardin ; j'y vis entrer Denys & Théodote qu'il avoit mandés : ils s'entretenirent quelque temps ensemble, & s'étant approchés de moi, Théodote me dit : „ J'avois obtenu pour mon neveu Héraclide, de venir se justifier, & si le roi ne le veut plus souffrir dans ses états, celle de se retirer au Péloponèse, avec sa femme, son fils, & la jouissance de ses biens. J'ai cru devoir en conséquence inviter Héraclide à se rendre ici. Je vais lui en écrire encore. Je demande à présent qu'il puisse se montrer sans risque, soit à Syracuse, soit aux environs. Y consentez-vous, Denys ? J'y consens, „ répondit le roi. Il peut même demeurer chez vous en toute sûreté. „

Le lendemain matin, Théodote & Eurybius entrèrent chez moi, la douleur et la consternation peintes sur leur visage. „ Platon, me dit le premier, vous fûtes hier témoin de la promesse du roi. On vient de nous apprendre que des soldats, répandus de tous côtés cherchent Héraclide ; ils ont ordre de le saisir. Il est peut-être de retour. Nous n'avons pas un moment à perdre : venez avec nous au palais. „ Je les suivis. Quand nous fûmes en présence du roi, ils restèrent immobiles, et fondirent en larmes. Je lui dis : „ Ils craignent que, malgré l'engagement que vous prîtes hier, Héraclide ne coure des risques à Syracuse ; car on présume qu'il est revenu. „ Denys, bouillonnant de colère, changea de couleur. Eurybius et Théodote se jetèrent à ses piés, et, pendant qu'ils arrosoient ses mains de leurs larmes, je dis à Théodote : „ Rassurez-vous ; le roi n'osera jamais manquer à la parole qu'il nous a donnée. Je ne vous en ai point donné, me répondit-il, avec des yeux étincelans

„ avez donné celle dont ils réclament l'exécution. „ Théodote n'eut d'autre ressource que d'avertir secrètement Héraclide, qui n'échappa qu'avec peine aux poursuites des soldats.

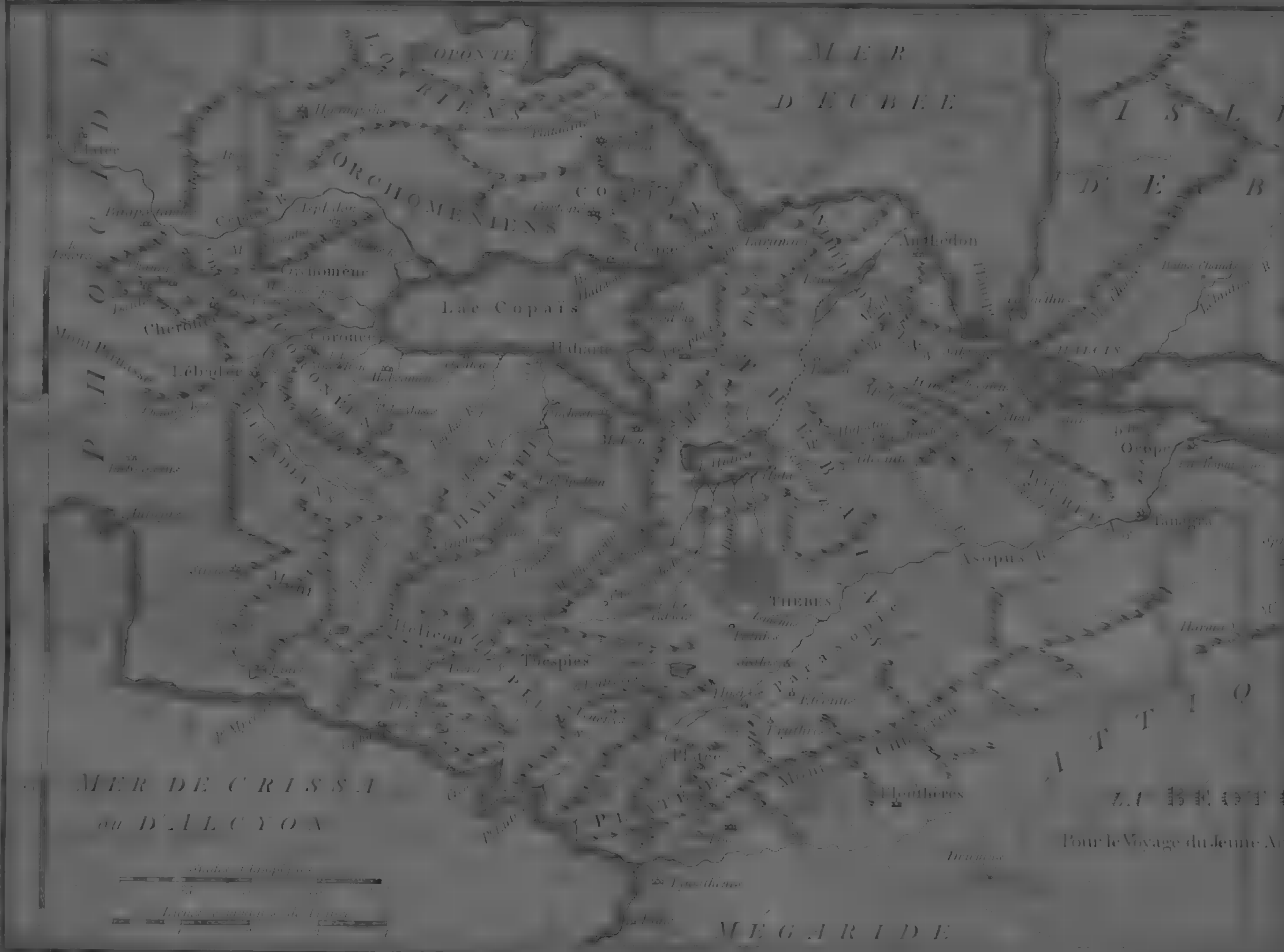
Dès ce moment Denys ne garda plus de mesures ; il suivit avec ardeur le projet de s'emparer des biens de Dion ; il me fit sortir du palais. Tout commerce avec mes amis, tout accès auprès de lui, m'étoient sévèrement interdits. Je n'entendois parler que de ses plaintes, de ses reproches, de ses menaces. Si je le voyois par hasard, c'étoit pour en essayer des sarcasmes amers et des plaisanteries indécentes ; car les rois, et les courtisans, à leur exemple, persuadés, sans doute, que leur faveur seule fait notre mérite, cessent de considérer ceux qu'ils cessent d'aimer. On m'avertit, en même temps, que mes jours étoient en danger ; et en effet, des satellites du tyran avoient dit qu'ils m'arracheroient la vie, s'ils me rencontroient.

Je trouvai le moyen d'instruire de ma situation Archytas & mes autres amis de Tarente. Avant mon arrivée, Denys leur avoit donné sa foi que je pourrois quitter la Sicile quand je le jugerois à propos ; ils m'avoient donné la leur pour garant de la sienne. Je l'invoquai dans cette occasion. Bientôt arrivèrent des députés de Tarente : après s'être acquittés d'une commission qui avoit servi de prétexte à l'ambassade, ils obtinrent enfin ma délivrance.

En revenant de Sicile, je débarquai en Elide, & j'allai aux jeux olympiques, où Dion m'avoit promis de se trouver. Je lui rendis compte de ma mission, & je finis par lui dire : Jugez vous-même du pouvoir que la philosophie a sur l'esprit du roi de Syracuse.

Dion, indigné des nouveaux outrages qu'il venoit de recevoir en ma personne, s'écria tout à-coup : „ Ce n'est plus à „ l'école de la philosophie qu'il faut conduire Denys ; c'est à „ celle de l'adversité, & je vais lui en ouvrir le chemin. Mon „ ministère est donc fini, lui répondis-je. Quand mes mains „ seroient encore en état de porter les armes, je ne les prendrois pas contre un prince avec qui j'eus en commun la „ même maison, la même table, les mêmes sacrifices ; qui, „ sourd aux calomnies de mes ennemis, épargna des jours „ dont il pouvoit disposer ; à qui j'ai promis cent fois de ne „ jamais favoriser aucune entreprise contre son autorité. Si, „ ramenés un jour l'un & l'autre à des vues pacifiques, vous „ avez besoin de ma médiation, je vous l'offrirai avec empressement : mais, tant que vous méditerez des projets de „ destruction, n'attendez ni conseils, ni secours de ma part : „

J'ai, pendant trois ans, employé divers prétextes, pour le tenir dans l'inaction : mais il vient de me déclarer qu'il est



temps de voler au secours de sa patrie. Les principaux habitans de Syracuse, las de la servitude, n'attendent que son arrivée pour en briser le joug. J'ai vu leurs lettres ; ils ne demandent ni troupes, ni vaisseaux, mais son nom pour les autoriser, & sa présence pour les réunir. Ils lui marquent aussi que son épouse, ne pouvant plus résister aux menaces & aux fureurs du roi, a été forcée de contracter un nouvel hymen. La mesure est comble. Dion va retourner au Péloponèse ; il y lèvera des soldats ; & dès que ses préparatifs seront achevés, il passera en Sicile.

Tel fut le récit de Platon. Nous prîmes congé de lui, & le lendemain nous partîmes pour la Béotie.

Fin du Chapitre trente-troisième.

CHAPITRE XXXIV.

Voyage de Béotie ; l'Antre de Trophonius, Hésiode, Pindare.

ON voyage avec beaucoup de sûreté dans toute la Grèce ; on trouve des auberges dans les principales villes, & sur les grandes routes : mais on y est rançonné sans pitié. Comme le pays est presque par-tout couvert de montagnes & de collines, on ne se sert de voitures que pour les petits trajets ; encore est-on souvent obligé d'employer l'enrayure. Il faut préférer les mulets pour les voyages de long cours & mener avec soi quelques esclaves, pour porter le bagage.

Outre que les Grecs s'empressent d'accueillir les étrangers, on trouve dans les principales villes des Proxènes chargés de ce soin : tantôt, ce sont des particuliers en liaison de commerce ou d'hospitalité, avec des particuliers d'une autre ville ; tantôt, ils ont un caractère public, & sont reconnus pour les agens d'une ville ou d'une nation qui, par un décret solennel, les a choisis avec l'agrément du peuple auquel ils appartiennent ; enfin, il en est qui gèrent à la fois les affaires d'une ville étrangère & de quelques uns de ses citoyens.

Le Proxène d'une ville en loge les députés ; il les accompagne par-tout, & se sert de son crédit pour assurer le succès de leurs négociations ; il procure, à ceux de ses habitans qui voyagent, les agrémens qui dépendent de lui. Nous éprouvâmes ces secours dans plusieurs villes de la Grèce. En quelques endroits, de simples citoyens prévenoient d'eux-mêmes nos desirs, dans l'espérance d'obtenir la bienveillance des

Athéniens, dont ils désiroient d'être les agens ; & de jouir, s'ils venoient à Athènes, des prérogatives attachées à ce titre, telles que la permission d'assister à l'assemblée générale, & la préférence dans les cérémonies religieuses, ainsi que dans les jeux publics.

Nous partîmes d'Athènes dans les premiers jours du mois munychion, la 3^e. année de la 105^e. Olympiade*. Nous arrivâmes le soir même à Oroe par un chemin assez rude, mais ombragé en quelques endroits de bois de lauriers. Cette ville, située sur les confins de la Béotie & de l'Attique, est éloignée de la mer d'environ 20 stades†. Les droits d'entrée s'y perçoivent avec une rigueur extrême, & s'étendent jusqu'aux provisions que consomment les habitans, dont la plupart font d'un difficile abord & d'une avarice sordide.

Près de la ville, dans un endroit embelli par des sources d'une eau pure, est le temple d'Amphiaräus. Il fut un des chefs de la guerre de Thèbes ; &, comme il y faisoit les fonctions de devin, on supposa qu'il rendoit des oracles après sa mort. Ceux qui viennent implorer ses lumières, doivent s'abstenir de vin pendant trois jours, & de toute nourriture pendant 24 heures. Ils immolent ensuite un bœuf auprès de sa statue, en étendant la peau sur le parvis, & s'endorment dessus. Le dieu, à ce qu'on prétend, leur apparoit en songe, & répond à leurs questions. On cite quantité de prodiges opérés dans ce temple : mais les Béotiens ajoutent tant de foi aux oracles, qu'on ne peut pas s'en rapporter à ce qu'ils en disent.

A la distance de 30 stades‡, on trouve, sur une hauteur, la ville de Tanagra, dont les maisons ont assez d'apparence. La plupart sont ornées de peintures en caustiques & de vestibules. Le territoire de cette ville, arrosé par une petite rivière nommée Thermodon, est couvert d'oliviers & d'arbres de différentes sortes. Il produit peu de blé, & le meilleur vin de la Béotie.

Quoique les habitans soient riches, ils ne connoissent ni le luxe, ni les excès qui en sont la suite. On les accuse d'être envieux : mais nous n'avons vu chez eux que de la bonne foi, de l'amour pour la justice & l'hospitalité, de l'empressement à secourir les malheureux, que le besoin oblige d'errer de ville en ville. Ils fuient l'oisiveté, &, détestant les gains illicites, ils vivent contents de leur sort. Il n'y a point d'endroit en Béotie, où les voyageurs aient moins à craindre les avanies.

* Aux printemps de l'année 357 avant J. C.

† Environ trois quarts de lieue.

‡ Un peu plus d'une lieue.

Je crois avoir découvert le secret de leurs vertus ; ils préfèrent l'agriculture aux autres arts.

Ils ont tant de respect pour les dieux, qu'ils ne construisent les temples que dans les lieux séparés des habitations des mortels. Ils prétendent que Mercure les délivra une fois de la peste, en portant autour de la ville un bélier sur ses épaules : ils l'ont représenté sous cette forme dans son temple, & le jour de sa fête, on fait renouveler cette cérémonie par un jeune homme de la figure la plus distinguée ; car les Grecs sont persuadés que les hommages que l'on rend aux dieux, leur sont agréables quand ils sont présentés par la jeunesse & la beauté.

Corinne étoit de Tanagra : elle cultiva la poésie avec succès. Nous vîmes son tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville, & son portrait dans le gymnase. Quand on lit ses ouvrages, on demande pourquoi, dans les combats de poésie, ils furent si souvent préférés à ceux de Pindare : mais quand on voit son portrait, on demande pourquoi ils ne l'ont pas toujours été.

Les Tanagréens, comme les autres peuples de la Grèce, ont une sorte de passion pour les combats des coqs. Ces animaux sont, chez eux, d'une grosseur & d'une beauté singulière ; mais ils semblent moins destinés à perpétuer leur espèce, qu'à la détruire, car ils ne respirent que la guerre. On en transporte dans plusieurs villes ; on les fait lutter les uns contre les autres, & pour rendre leur fureur plus meurtrière, on arme leurs ergots de pointes d'airain.

Nous partîmes de Tanagra, & après avoir fait 200 stades*, par un chemin, raboteux & difficile, nous arrivâmes à Platée, ville autrefois puissante, aujourd'hui ensevelie sous ses ruines. Elle étoit située au pied du mont Cythéron, dans cette belle plaine qu'arrose l'Asopus, & dans laquelle Mardonius fut défait à la tête de 300,000 Perses. Ceux de Platée se distinguèrent tellement dans cette bataille, que les autres Grecs, autant pour reconnoître leur valeur que pour éviter toute jalousie, leur en déférèrent la principale gloire. On institua chez eux des fêtes, pour en perpétuer le souvenir : & il fut décidé que, tous les ans, on y renouveleroit les funèbres en l'honneur des Grecs qui avoient péri dans la bataille.

De pareilles institutions se sont multipliées parmi les Grecs : ils savent que les monumens ne suffisent pas pour éterniser les faits éclatans, ou du moins pour en produire de semblables. Ces monumens périssent, ou sont ignorés, &

* Sept lieues et demie.

n'attestent souvent que le talent de l'artiste, & la vanité de ceux qui les ont fait construire. Mais des assemblées générales solennelles, où, chaque année, les noms de ceux qui se sont dévoués à la mort, sont récités à-haute voix, où l'éloge de leur vertu est prononcé par des bouches éloquentes, où la patrie, énorгуeillée de les avoir produits, va répandre des larmes sur leurs tombeaux ; voilà le plus digne hommage qu'on puisse décerner à la valeur ; & voici l'ordre qu'observoient les Platéens en le renouvelant.

A la pointe du jour, un trompette, sonnant la charge, ouvroit la marche : on voit paroître successivement plusieurs chars remplis de couronnes & de branches de myrte ; un taureau noir, suivi de jeunes gens qui portoient, dans des vases, du lait, du vin & différentes sortes de parfums ; enfin, le premier magistrat des Platéens, vêtu d'une robe teinte en pourpre, tenant un vase d'une main, & une épée de l'autre : la pompe traversoit la ville, &, parvenue au champ de bataille, le magistrat puisoit de l'eau dans une fontaine voisine, lavoit les cippes ou colonnes élevées sur les tombeaux, les arrosoit d'essences, sacrifioit le taureau ; &, après avoir adressé des prières à Jupiter & à Mercure, il invitoit aux libations les ombres des guerriers qui étoient morts dans le combat ; ensuite il remplissoit de vin une coupe ; il en répandoit une partie ; & disoit à haute voix : „ Je bois à ces vaillans hommes „ qui sont morts pour la liberté de la Grèce. „

Depuis la bataille de Platée, les habitans de cette ville s'unirent aux Athéniens, & secouèrent le joug des Thébains qui se regardoient comme leurs fondateurs, & qui, dès ce moment, devinrent pour eux des ennemis implacables. Leur haine fut portée si loin, que, s'étant joints aux Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponèse, ils attaquèrent la ville de Platée, & la détruisirent entièrement. Elle se repeupla bientôt après ; &, comme elle étoit toujours attachée aux Athéniens, les Thébains la reprirent, & la détruisirent de nouveau, il y a 17 ans. Il n'y reste plus aujourd'hui que les temples respectés par les vainqueurs, quelques maisons & une grande hôtellerie pour ceux qui viennent en ces lieux offrir des . C'est un bâtiment qui a deux cents piés de long sur autant de large, avec quantité d'appartemens au rez-de-chaussée & au premier étage.

Nous vîmes le temple de Minerve, construit des dépouilles des Perses, enlevées à Marathon. Polygnote y représenta le retour d'Ulysse dans ses États, & le massacre qu'il fit des amans de Pénélope. Onatas y peignit la première expédition des Argiens contre Thèbes. Ces peintures conservent encore

encore toute leur fraîcheur. La statue de la Déesse est de la main de Phidias, & d'une grandeur extraordinaire : elle est de bois doré ; mais le visage, les mains & les piés sont de marbre.

Nous vîmes, dans le temple de Diane, le tombeau d'un citoyen de Platée, nommé Euchidas. On nous dit, à cette occasion, qu'après la défaite des Perses, l'oracle avoit ordonné aux Grecs d'éteindre le feu dont ils se servoient, parce qu'il avoit été souillé par les barbares, & de venir prendre à Delphes celui dont ils useroient désormais pour leurs sacrifices. En conséquence, tous les feux de la contrée furent éteints ; Euchidas partit aussitôt pour Delphes ; il prit du feu sur l'autel, & étant revenu le même jour à Platée, avant le coucher du soleil, il expira quelques momens après ; il avoit fait mille stades à pié * ; cette extrême diligence étonnera sans doute ceux qui ne savent pas que les Grecs s'exercent singulièrement à la course, & que la plupart des villes entretiennent des coureurs, accoutumés à parcourir dans un jour des espaces immenses.

Nous passâmes ensuite par la bourgade de Leuctres & la ville de Thespies, qui devront leur célébrité à de grands désastres. Auprès de la première, s'étoit donnée, quelques années auparavant, cette bataille sanglante qui renversa la puissance de Lacédémone : la seconde fut détruite, ainsi que Platée, dans les dernières guerres. Les Thébains n'y respectèrent que les monumens sacrés ; deux, entre autres, fixèrent notre attention. Le temple d'Hercule, qui est desservi par une prêtresse, obligée de garder le célibat pendant toute sa vie ; & la statue de ce Cupidon, que l'on confond quelquefois avec l'Amour, et qui n'est qu'une pierre informe, & telle qu'on la tire de la carrière ; car c'est ainsi qu'anciennement on représentoit les objets du culte public.

Nous allâmes coucher dans un lieu nommé Ascra, distant de Thespies d'environ 40 stades † : c'est un hameau dont le séjour est insupportable en été & en hiver ; mais c'est la patrie d'Hésiode.

Le lendemain, un sentier étroit nous conduisit au bois sacré des Muses : nous nous arrê tâmes, en y montant, sur les bords de la fontaine d'Aganippe, ensuite auprès de la statue de Linus, l'un des plus anciens poètes de la Grèce : elle est placée dans une grotte, comme dans un petit temple. A droite, à gauche, nos regards parcouroient avec plaisir les nombreuses demeures que les habitans de la campagne se sont construites sur ces hauteurs.

* 37 lieues & 2000 toises.

† Environ une lieue & demie.

Bientôt, pénétrant dans de belles allées, nous nous crûmes transportés à la cour brillante des Muses : c'est là, en effet, que leur pouvoir & leur influence s'annoncent, d'une manière éclatante, par les monumens qui parent ces lieux solitaires, & semblent les animer. Leurs statues, exécutées par différens artistes, s'offrent souvent aux yeux du spectateur. Ici, Apollon & Mercure se disputent une lyre ; là, respirent encore des poètes & des musiciens célèbres, Thamyris, Arion, Hésiode, & Orphée autour duquel sont plusieurs figures d'animaux sauvages, attirés par la douceur de sa voix.

De toutes parts s'élèvent quantité de trépiés de bronze, noble récompense des talens couronnés dans les combats de poésie & de musique. Ce sont les vainqueurs eux mêmes qui les ont consacrés en ces lieux. On y distingue celui qu'Hésiode avoit remporté à Chalcis en Eubée. Autrefois les Thespiens y venoient tous les ans distribuer de ces sortes de prix, & célébrer des fêtes en l'honneur des Muses & de l'Amour.

Au-dessus du bois coulent, entre des bords fleuris, une petite rivière nommée Permesse, la fontaine d'Hippocrène, & celle de Narcisse, où l'on prétend que ce jeune homme expira d'amour, en s'obstinant à contempler son image dans les eaux tranquilles de cette source.

Nous étions alors sur l'Hélicon, sur cette montagne si renommée pour la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la fraîcheur des ombrages & la beauté des arbres antiques dont elle est couverte. Les payfans des environs nous affuroient que les plantes y sont tellement salutaires, qu'après s'en être nourris, les serpens n'ont plus de venin. Ils trouvoient une douceur exquise dans le fruit de leurs arbres, & sur-tout dans celui de l'andrachné.

Les Muses règnent sur l'Hélicon. Leur histoire ne présente que des traditions absurdes : mais leurs noms indiquent leur origine. Il paroît en effet que les premiers poètes, frappés des beautés de la nature, se laissèrent aller au besoin d'invoquer les nymphes des bois, des montagnes, des fontaines, & que, cédant au goût de l'allégorie, alors généralement répandu, ils les désignèrent par des noms relatifs à l'influence qu'elles pouvoient avoir sur les productions de l'esprit. Ils ne reconnurent d'abord que trois Muses, Méléte, Mnémé, Aédé : c'est-à-dire, la méditation où la réflexion qu'on doit apporter au travail ; la mémoire qui éternise les faits éclatans, & le chant qui en accompagne le récit. A mesure que l'art des vers fit des progrès, on en personnifia les caractères & les effets. Le nombre des Muses s'accrut, & l'on en ajouta

reçurent alors se rapportèrent aux charmes de la poésie ; à son origine céleste, à la beauté de son langage, aux plaisirs & à la gaité qu'elle procure, aux chants & à la danse qui relèvent son éclat, à la gloire dont elle est couronnée*. Dans la suite, on leur associa le Graces qui doivent embellir la poésie, & l'Amour qui en est si souvent l'objet.

Ces idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où, au milieu de l'ignorance, parurent tout-à-coup Orphée, Linus, & leurs disciples. Les Muses y furent honorées sur les monts de-la Piérie ; & de-la, étendant leurs conquêtes, elles s'établirent successivement sur le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, dans tous les lieux solitaires où les peintres de la nature, entourés des plus riantes images, éprouvent la chaleur de l'inspiration divine.

Nous quittâmes ces retraites délicieuses, & nous nous rendîmes à Lébadée, située au pié d'une montagne, d'où sort la petite rivière d'Hercyne, qui forme dans sa chute des cascades sans nombre. La ville présente de tous côtés des monumens de la magnificence & du goût des habitans. Nous nous en occupâmes avec plaisir ; mais nous étions encore plus empressés de voir l'ancre de Trophonius un des plus célèbres oracles de la Grèce ; une indiscretion de Philotas nous empêcha d'y descendre.

Un soir que nous soupions chez un des principaux de la ville, la conversation roula sur les merveilles opérées dans cette caverne mystérieuse. Philotas témoigna quelques doutes, & observa que ces faits surprenans n'étoient pour l'ordinaire que des effets naturels. J'étois une fois dans un temple, ajouta-t-il : la statue du dieu paroissoit couverte de sueur : le peuple crioit au prodige : mais j'appris ensuite qu'elle étoit faite d'un bois qui avoit la propriété de suer par intervalles. A peine eut-il proféré ces mots, que nous vîmes un des convives pâlir, & sortir quelques momens après : c'étoit un des prêtres de Trophonius. On nous conseilla de ne point nous exposer à sa vengeance, en nous enfonçant dans un souterrain dont les détours n'étoient connus que de ces ministres.

* Erato signifie *l'aimable* ; Uranie, *la céleste* ; Calliope peut désigner *l'élégance du langage* ; Euterpe, *celle qui plaît* ; Thalie, *la joie vive*, & sur-tout *celle qui regne dans les festins* ; Melpomène, *celle qui se plaît aux chants* ; Polynnie, *la multiplicité des chants* ; Terpsicore, *celle qui se plaît à la danse* ; Clío, *la gloire*.

† Peu de temps après le voyage d'Anacharsis à Lébadée, un des suivans du roi Démétrius vint consulter cet oracle. Les prêtres se défirent de ses intentions. On le vit entrer dans la caverne, & on ne l'en vit pas sortir. Quelques jours après, son corps fut jeté hors de l'ancre, par une issue différente de celle par où l'on entroit communément.

Quelques jours après, on nous avertit qu'un Thébain al-
liot descendre dans la caverne ; nous prîmes le chemin de la
montagne, accompagnés de quelques amis, & à la suite d'un
grand nombre d'habitans de Lébadée. Nous parvîmes bien-
tôt au Temple de Trophonius, placé au milieu d'un bois qui
lui est également consacré. Sa statue, qui le représente sous
les traits d'Esculape, est de la main de Praxitèle.

Trophonius étoit un architecte qui, conjointement avec
son frère Agamède, construisit le temple de Delphes. Les
uns disent qu'ils y pratiquèrent une issue secrète, pour voler
pendant la nuit les trésors qu'on y déposoit, & qu'Agamède
ayant été pris dans un piège tendu à dessein, Trophonius,
pour écarter tout soupçon, lui coupa la tête, & fut quelque
temps après englouti dans la terre entr'ouverte sous ses pas.
D'autres soutiennent que les deux frères ayant achevé le tem-
ple, supplièrent Appollon de leur accorder une récompense ;
que le dieu leur répondit qu'ils la recevraient sept jours
après ; & que le septième jour étant passé, ils trouvèrent la
mort dans un sommeil paisible. On ne varie pas moins sur
les raisons qui ont mérité les honneurs divins à Trophonius :
presque tous les objets du culte des Grecs ont des origines qu'il
est impossible d'approfondir, & inutile de discuter.

Le chemin qui conduit de Lébadée à l'ancre de Trophonius,
est entouré de temples & de statues. Cet ancre, creusé un
peu au dessus du bois sacré, offre d'abord aux yeux une espèce
de vestibule entouré d'une balustrade de marbre blanc, sur la-
quelle s'élèvent des obélisques de bronze. De-là on entre dans
une grotte taillée à la pointe du marteau, haute de huit cou-
dées, large de quatre* : c'est là que se trouve la bouche de
l'ancre ; on y descend par le moyen d'une échelle ; &, parvenu
à une certaine profondeur, on ne trouve plus qu'une ouver-
ture extrêmement étroite : il faut y passer les piés, & quand,
avec bien de la peine, on a introduit le reste du corps, on se
sent entraîner avec la rapidité d'un torrent, jusqu'au fond
du souterrain. Est-il question d'en sortir ? on est relancé la
tête en bas, avec la même force et la même vitesse. Des
compositions de miel qu'on est obligé de tenir, ne permettent
pas de porter la main sur les ressorts employés pour accélérer
la descente ou le retour : mais, pour écarter tout soupçon de
supercherie, les prêtres supposent que l'ancre est rempli de
serpens, et qu'on se garantit de leurs morsures en leur jetant
ces gâteaux de miel.

On ne doit s'engager dans la caverne que pendant la nuit,
qu'après de longues préparations, qu'à la suite d'un examen

* Hauteur, 11 de nos piés et 6 pouces : largeur, 4 piés 2 pouces.

rigoureux. Terfidas, c'est le nom du Thébain qui venoit consulter l'oracle, avoit passé quelques jours dans une chapelle consacrée à la Fortune et au Bon Génie, faisant usage du bain froid, s'abstenant de vin et de toutes les choses condamnées par le rituel, se nourrissant des victimes qu'il avoit offertes lui-même.

A l'entrée de la nuit on sacrifia un bélier, et les devins, en ayant examiné les entrailles, comme ils avoient fait dans les sacrifices précédens, déclarèrent que Trophonius agréoit l'hommage de Terfidas, et répondroit à ses questions. On le mena sur les bords de la rivière d'Hercyne, où deux jeunes enfans, âgés de 13 ans, le frottèrent d'huile, et firent sur lui diverses ablutions ; de-là il fut conduit à deux sources voisines, dont l'une s'appelle la fontaine de Léthé, et l'autre la fontaine de Mnémosyne ; la première efface le souvenir du passé, la seconde grave dans l'esprit ce qu'on voit ou ce qu'on entend dans la caverne. On l'introduisit ensuite tout seul, dans une chapelle où se trouve une ancienne statue de Trophonius. Terfidas lui adressa ses prières, et s'avança vers la caverne, vêtu d'une robe de lin. Nous le suivîmes à la foible lueur des flambeaux qui le précédoient : il entra dans la grotte, et disparut à nos yeux.

En attendant son retour, nous étions attentifs aux propos des autres spectateurs : il s'en trouvoit plusieurs qui avoient été dans le souterrain ; les uns disoient qu'ils n'avoient rien vu, mais que l'oracle leur avoit donné sa réponse de vive voix ; d'autres au contraire n'avoient rien entendu, mais avoient eu des apparitions propres à éclaircir leurs doutes. Un citoyen de Lébadée, petit-fils de Timarque disciple de Socrate, nous raconta ce qui étoit arrivé à son aïeul : il le tenoit du philosophe Cébès de Thèbes, qui le lui avoit rapporté presque dans les mêmes termes dont Timarque s'étoit servi.

J'étois venu, disoit Timarque, demander à l'oracle ce qu'il falloit penser du génie de Socrate. Je ne trouvai d'abord dans la caverne qu'une obscurité profonde : je restai long-temps couché par terre, adressant mes prières à Trophonius, sans savoir si je dormois ou si je veillois : tout-à-coup j'entendis des sons agréables, mais qui n'étoient point articulés, & je vis une infinité de grandes îles éclairées par une lumière douce ; elles changeoient à tout moment de place & de couleur, tournant sur elles mêmes, & flottant sur une mer, aux extrémités de laquelle se précipitoient deux torrens de feu. Près de moi s'ouvroit un abyme immense, où des vapeurs épaisses sembloient bouillonner, & du fond de ce gouffre s'éle-

voient des mugissemens d'animaux, confusément mêlés avec des cris d'enfans, & des gémissemens d'hommes & de femmes.

Pendant que tous ces sujets de terreur remplissoient mon ame d'épouvante, une voix inconnue me dit d'un ton lugubre : Timarque, que veux-tu savoir ? Je répondis presque au hasard : Tout ; car tout ici me paroît admirable. Les voix reprit : Les îles que tu vois au loin sont les régions supérieures : elles obéissent à d'autres dieux ; mais tu peux parcourir l'empire de Proserpine que nous gouvernons, & qui est séparé de ces régions par le Stix. Je demandai ce que c'étoit que le Stix. La voix répondit : C'est le chemin qui conduit aux enfers, & la ligne qui sépare les ténèbres de la lumière. Alors elle expliqua la génération & les révolutions des ames : Celles qui sont souillées de crimes, ajouta-t-elle, tombent, comme tu vois, dans le gouffre, & vont se préparer à une nouvelle naissance. Je ne vois, lui dis-je, que des étoiles qui s'agitent sur les bords de l'abyme ; les unes y descendent, les autres en sortent. Ces étoiles, reprit la voix, sont les ames, dont on peut distinguer trois espèces ; celles qui, s'étant plongées dans les voluptés, ont laissé éteindre leurs lumières naturelles ; celles qui, ayant alternativement lutté contre les passions & contre la raison, ne sont ni tout-à-fait pures, ni tout-à-fait corrompues ; celles qui, n'ayant pris que la raison pour guide, ont conservé tous les traits de leur origine. Tu vois les premières dans ces étoiles qui te paroissent éteintes, les secondes, dans celles dont l'éclat est terni par des vapeurs qu'elles semblent secouer, les troisièmes, dans celles qui, brillant d'une vive lumière, s'élèvent au dessus des autres : ces dernières sont les génies ; ils animent ces heureux mortels qui ont un commerce intime avec les dieux. Après avoir un peu plus étendu ces idées, la voix me dit : Jeune homme, tu connoîtras mieux cette doctrine dans trois mois ; tu peux maintenant partir. Alors elle se tut : je voulus me tourner pour voir d'où elle venoit, mais je me sentis à l'instant une très grande douleur à la tête, comme si on me la comprimoit avec violence : je m'évanouis, & quand je commençai à me reconnoître, je me trouvai hors de la caverne. Tel étoit le récit de Timarque. Son petit-fils ajouta que son aïeul, de retour à Athènes, mourut trois mois après, comme l'oracle le lui avoit prédit.

Nous passâmes la nuit & une partie du jour suivant à entendre de pareils récits ; en les combinant, il nous fut aisé de voir que les ministres du temple s'introduisoient dans la ca-

Ils restent dans la caverne plus ou moins de temps : il en est qui n'en reviennent qu'après y avoir passé deux nuits & un jour. Il étoit midi, Tersidas ne paroissoit pas, & nous errions autour de la grotte. Un heure après, nous vîmes la foule courir en tumulte vers la balustrade : nous la suivîmes, & nous apperçûmes ce Thébain que des prêtres soutenoient & faisoient asseoir sur un siège, qu'on nomme le siège de Mnémosyne ; c'étoit là qu'il devoit dire ce qu'il avoit entendu dans le souterrain. Il étoit saisi d'effroi, ses yeux éteints ne reconnoissoient personne : après avoir recueilli de sa bouche quelques paroles entrecoupées, qu'on regarda comme la réponse de l'oracle, ses gens le conduisirent dans la chapelle du Bon Génie & de la Fortune. Il y reprit insensiblement ses esprits ; mais il ne lui resta que des traces confuses de son séjour dans la caverne, & peut-être qu'une impression terrible du saisissement qu'il avoit éprouvé ; car on ne consulte pas cet oracle impunément. La plupart de ceux qui reviennent de la caverne, conservent toute leur vie un fonds de tristesse que rien ne peut surmonter, & qui a donné lieu à un proverbe ; on dit d'un homme excessivement triste. Il vient de l'ancre de Trophonius. Parmi ce grand nombre d'oracles qu'on trouve en Béotie, il n'en est point où la fourberie soit plus grossière & plus à découvert : aussi n'en est-il point qui soit plus fréquenté.

Nous descendîmes de la montagne, & quelques jours après nous prîmes le chemin de Thèbes : nous passâmes par Chéronée, dont les habitans ont pour objet principal de leur culte, le sceptre que Vulcain fabriqua par ordre de Jupiter, & qui de Pélops passa successivement entre les mains d'Atrée, de Thyeste & d'Agamemnon. Il n'est point adoré dans un temple, mais dans la maison d'un prêtre : tous les jours, on lui fait des sacrifices, & on lui entretient un table bien servie.

De Chéronée nous nous rendîmes à Thèbes, après avoir traversé des bois, des collines, des campagnes fertiles, & plusieurs petites rivières. Cette ville, une des plus considérables de la Grèce, est entourée de murs, & défendue par des tours. On y entre par sept portes : son enceinte* est de

* Dans la description, en vers, de l'état de la Grèce par Dicéarque, il est dit que l'enceinte de la ville de Thèbes étoit de 43 stades, c'est-à-dire d'une lieue & 1563 toises. Dans la description, en prose, du même auteur (p. 14), il est dit qu'elle étoit de 70 stades, c'est-à-dire 2 lieues 1615 toises. On a supposé dans ce dernier texte une faute de copiste. On pourroit également supposer que l'auteur parle, dans le premier passage, de l'enceinte de la ville basse, & que dans le second, il comprend dans son calcul la citadelle.

43 stades *. La citadelle est placée sur une éminence, où s'établirent les premiers habitans de Thèbes, & d'où sort une source, que, dès les plus anciens temps, on a conduite dans la ville par des canaux souterrains.

Ses dehors sont embellis par deux rivières, des prairies & des jardins: ses rues, comme celles de toutes les villes anciennes, manquent d'alignement. Parmi les magnificences qui décorent les édifices publics, on trouve des statues de la plus grande beauté; j'admiraï, dans le temple d'Hercule, la figure colossale de ce dieu, faite par Alcamène, & ses travaux, exécutés par Praxitèle; dans celui d'Apollon Isménien, le Mercure de Phidias, et la Minerve de Scopas. Comme quelques uns de ces monumens furent érigés pour d'illustres Thébains, je cherchai la statue de Pindare. On me répondit: Nous ne l'avons pas, mais voilà celle de Cléon, qui fut le plus habile chanteur de son siècle. Je m'en approchai, et je lus dans l'inscription, que Cléon avoit illustré sa patrie.

Dans le temple d'Apollon Isménien, parmi quantité de trépiés en bronze, la plupart d'un travail excellent, on en voit un en or qui fut donné par Croesus, roi de Lydie. Ces trépiés sont des offrandes de la part des peuples et des particuliers: on y brûle des parfums; et, comme ils sont d'une forme agréable, ils servent d'ornemens dans les temples.

On trouve ici, de même que dans la plupart des villes de la Grèce, un théâtre, un gymnase ou lieu d'exercice pour la jeunesse, & une grande place publique: elle est entourée de temples & de plusieurs autres édifices dont les murs sont couverts des armes que les Thébains enlevèrent aux Athéniens à la bataille de Délium: du reste, de ces glorieuses dépouilles, ils construisirent dans le même endroit un superbe portique, décoré par quantité de statues de bronze.

La ville est très-peuplée; ses habitans sont, comme ceux

Dicéarque ne parle point de la Thèbes détruite par Alexandre, celle dont il s'agit dans cet ouvrage. Mais, comme Pausanias assure que Cassandre, en la rétablissant, avoit fait élever les anciens murs, il paroît que l'ancienne & la nouvelle ville avoient la même enceinte.

* Une lieue 1563 toises.

† On ne peut avoir que des approximations sur le nombre des habitans de Thèbes. Quand cette ville fut prise par Alexandre, il y périt plus de 6000 personnes, & plus de 30,000 furent vendues comme esclaves. On épargna les prêtres & ceux qui avoient eu des liaisons d'hospitalité ou d'intérêt avec Alexandre, ou avec son père Philippe. Plusieurs citoyens prirent sans doute la fuite. On peut présumer en conséquence, que le nombre des habitans de Thèbes & de son district, pouvoit monter à 50,000 personnes de tout sexe, & de tout âge, sans y comprendre les esclaves. M. le baron de Sainte-Croix regarde ce récit comme exagéré. J'ose n'être pas de son avis.

d'Athènes, divisés en trois classes : la première comprend les citoyens ; la seconde, les étrangers régnicoles ; la troisième, les esclaves. Deux partis, animés l'un contre l'autre, ont souvent occasionné des révolutions dans le gouvernement. Les uns, d'intelligence avec les Lacédémoniens, étoient pour l'oligarchie ; les autres, favorisés par les Athéniens, tenoient pour la démocratie. Ces derniers ont prévalu depuis quelques années, & l'autorité réside absolument entre les mains du peuple.

Thèbes est non-seulement le boulevard de la Béotie, mais on peut dire encore qu'elle en est la capitale. Elle se trouve à la tête d'une grande confédération, composée des principales villes de la Béotie. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à la diète, où sont réglées les affaires de la nation, après avoir été discutées dans quatre conseils différens. Onze chefs, connus sous le nom de Béotarques, y président ; elle leur accorde elle-même le pouvoir dont ils jouissent : ils ont une très grande influence sur les délibérations, & commandent, pour l'ordinaire, les armées. Un tel pouvoir seroit dangereux, s'il étoit perpétuel : les Béotarques doivent, sous peine de mort, s'en dépouiller à la fin de l'année, fussent-ils à la tête d'une armée victorieuse, & sur le point de remporter de plus grands avantages.

Toutes les villes de la Béotie ont des prétentions & des titres légitimes à l'indépendance ; mais, malgré leurs efforts & ceux des autres peuples de la Grèce, les Thébains n'ont jamais voulu les laisser jouir d'une entière liberté. Auprès des villes qu'ils ont fondées, ils font valoir des droits que les métropoles exercent sur les colonies ; aux autres, ils opposent la force, qui n'est que trop souvent le premier des titres, ou la possession, qui est le plus apparent de tous. Ils ont détruit Thespies & Platée, pour s'être séparées de la ligue Béotienne, dont ils règlent à présent toutes les opérations, & qui peut mettre plus de 20,000 hommes sur pié.

Cette puissance est d'autant plus redoutable, que les Béotiens en général sont braves, aguerris, & fiers des victoires qu'ils ont remportées sous Epaminondas : ils ont une force de corps surprenante, & l'augmentent sans cesse par les exercices du gymnase.

Le pays qu'ils habitent est plus fertile que l'Attique, & produit beaucoup de blé d'une excellente qualité ; par l'heureuse situation de leurs ports, ils sont en état de commercer, d'un côté, avec l'Italie, la Sicile & l'Afrique ; & de l'autre, avec l'Egypte, l'île de Chypre, la Macédoine & l'Hellespont.

Outre les fêtes qui leur sont communes, & qui les rassemblent

blent dans les champs de Coronée, auprès du Temple de Minerve, ils en célèbrent fréquemment dans chaque ville, & les Thébains, entre autres, en ont institué plusieurs dont j'ai été témoin : mais je ne ferai mention que d'une cérémonie pratiquée dans la fête des rameaux de laurier. C'étoit une pompe ou procession que je vis arriver au temple d'Apollon Isménien. Le ministre de ce dieu change tous les ans ; il doit joindre aux avantages de la figure ceux de la jeunesse & de la naissance. Il paroïsoit dans cette procession avec une couronne d'or sur la tête, une branche de laurier à la main, les cheveux flottans sur ses épaules, & une robe magnifique : il étoit suivi d'un chœur de jeunes filles qui tenoient également des rameaux, & qui chantoient des hymnes. Un jeune homme de ses parens le précédoit, portant dans ses mains une longue branche d'olivier, couverte de fleurs & de feuilles de laurier : elle étoit terminée par un globe de bronze qui représentoit le soleil. A ce globe, on avoit suspendu plusieurs petites boules de même métal, pour désigner d'autres astres, & trois cents soixante-cinq bandelettes teintes en pourpre, qui marquoient les jours de l'année ; enfin, la lune étoit figurée par un globe moindre que le premier, & placé au-dessous. Comme la fête étoit en l'honneur d'Apollon ou du Soleil, on avoit voulu représenter, par un pareil trophée, la prééminence de cet astre sur tous les autres. Un avantage remporté autrefois sur les habitans de la ville d'Arné, avoit fait établir cette solennité.

Parmi les lois des Thébains, il en est qui méritent d'être citées. L'une défend d'élever aux magistratures tout citoyen qui, dix ans auparavant, n'auroit pas renoncé au commerce de détail ; une autre soumet à l'amende les peintres & les sculpteurs qui ne traitent pas leurs sujets d'une manière décente ; par une troisième, il est défendu d'exposer les enfans qui viennent de naître, comme on fait dans quelques autres villes de la Grèce. Il faut que le père les présente au magistrat, en prouvant qu'il est lui-même hors d'état de les élever ; le magistrat les donne pour une légère somme au citoyen qui en veut faire l'acquisition, & qui, dans la suite, les met au nombre de ses esclaves. Les Thébains, accordent la faculté du rachat aux captifs que le sort des armes fait tomber entre leurs mains, à moins que ces captifs ne soient nés en Béotie ; car alors ils les font mourir.

L'air est très pur dans l'Attique, & très épais dans la Béotie, quoique ce dernier pays ne soit séparé du premier que par le mont Cythéron : cette différence paroît en produire

n'ont en général, ni cette pénétration, ni cette vivacité qui caractérisent les Athéniens : mais peut-être faut-il en accuser encore plus l'éducation que la nature. S'ils paroissent pesans & stupides, c'est qu'ils sont ignorans & grossiers : comme ils s'occupent plus des exercices du corps que de ceux de l'esprit, ils n'ont ni le talent de la parole, ni les graces de l'élocution, ni les lumières qu'on puise dans le commerce des lettres, ni ces dehors séduisans qui viennent plus de l'art que de la nature.

Cependant il ne faut pas croire que la Béotie ait été stérile en hommes de génie : plusieurs Thébains ont fait honneur à l'école de Socrate ; Epaminondas n'étoit pas moins distingué par ses connoissances que par ses talens militaires. J'ai vu dans mon voyage quantité de personnes très instruites, entre autres Anaxis & Dionysiodore, qui composoient une nouvelle histoire de la Grèce. Enfin, c'est en Béotie que reçurent le jour Hésiode, Corine & Pindare.

Hésiode a laissé un nom célèbre & des ouvrages estimés. Comme on l'a supposé contemporain d'Homère, quelques uns ont pensé qu'il étoit son rival : mais Homère ne pouvoit avoir de rivaux.

La Théogonie d'Hésiode, comme celle de plusieurs anciens écrivains de la Grèce, n'est qu'un tissu d'idées absurdes, ou d'allégories impénétrables.

La tradition des peuples, situés auprès de l'Hélicon, rejette les ouvrages qu'on lui attribue, à l'exception néanmoins d'une épître adressée à son frère Persès, pour l'exhorter au travail. Il lui cite l'exemple de leur père, qui pourvut aux besoins de sa famille, en exposant plusieurs fois sa vie sur un vaisseau marchand, & qui, sur la fin de ses jours, quitta la ville de Cume en Eolide, & vint s'établir auprès de l'Hélicon. Outre des réflexions très saines sur les devoirs des hommes, & très affligeantes sur leur injustice, Hésiode a semé dans cet écrit beaucoup de préceptes relatifs à l'agriculture, & d'autant plus intéressans, qu'aucun auteur avant lui n'avoit traité de cet art.

Il ne voyagea point, & cultiva la poésie jusqu'à une extrême vieillesse. Son style élégant & harmonieux flatte agréablement l'oreille, & se ressent de cette simplicité antique, qui n'est autre chose qu'un rapport exact entre le sujet, les pensées et les expressions.

Hésiode excella dans un genre de poésie qui demande peu d'élévation ; Pindare, dans celui qui en exige le plus. Ce dernier florissoit au temps de l'expédition de Xerxès, et vécut environ 65 ans.

Il prit des leçons de poésie & de musique sous différents maîtres, & en particulier sous Myrtis, femme distinguée par ses talens, plus célèbre encore pour avoir compté parmi ses disciples, Pindare & la belle Corinne. Ces deux élèves furent liés, du moins par l'amour des arts ; Pindare, plus jeune que Corinne, se faisoit un devoir de la consulter. Ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi une de ses pièces : „ Dois-je chanter le „ fleuve Isménus, la nymphe Mélie, Cadmus, Hercule, Bac- „ chus, &c. ? „ Tous ces noms étoient accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit en souriant : „ Vous avez pris un „ sac de grains pour ensemençer une pièce de terre ; & au „ lieu de semer avec la main, vous avez, dès les premiers pas, „ renversé le sac. „

Il s'exerça dans tous les genres de poésie, & dut principalement sa réputation aux hymnes qu'on lui demandoit, soit pour honorer les fêtes des dieux, soit pour relever le triomphe des vainqueurs aux jeux de la Grèce.

Rien peut être de si pénible qu'une pareille tâche. Le tribut d'éloges qu'on exige du poète doit être prêt au jour indiqué ; il a toujours les mêmes tableaux à peindre, & sans cesse il risque d'être trop au dessus ou trop au dessous de son sujet : mais Pindare s'étoit pénétré d'un sentiment qui ne connoissoit aucun de ces petits obstacles, & qui portoit sa vue au de-là des limites où la nôtre se renferme.

Son génie vigoureux & indépendant ne s'annonce que par des mouvemens irréguliers, fiers & impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants ? il s'élève, comme un aigle, jusqu'au pié de leurs trônes : si ce sont les hommes ; il se précipite dans la lice comme un coursier fougueux : dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes, de métaphores hardies, de pensées fortes, & de maximes étincelantes de lumière.

Pourquoi voit-on quelquefois ce torrent franchir ses bornes, rentrer dans son lit, en sortir avec plus de fureur, y revenir pour achever paisiblement sa carrière ? C'est qu'alors, semblable à un lion qui s'élance à plusieurs reprises en des sentiers détournés, & ne se repose qu'après avoir saisi sa proie, Pindare poursuit avec acharnement un objet qui paroît & disparoît à ses regards. Il court, il vole sur les traces de la gloire ; il est tourmenté du besoin de la montrer à sa nation. Quand elle n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie,

héros : à leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter ; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour ; il place l'homme qui les a recueillis au faite du bonheur ; si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter ; &, pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler, que, revêtu d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement.

Un langage si extraordinaire étoit conforme à l'esprit du siècle. Les victoires que les Grecs venoient de remporter sur les Perses, les avoient convaincus de nouveau, que rien n'exalte plus les âmes que les témoignages éclatans de l'estime publique. Pindare, profitant de la circonstance, accumulant les expressions les plus énergiques, les figures les plus brillantes, sembloit emprunter la voix du tonnerre, pour dire aux états de la Grèce : Ne laissez point éteindre le feu divin qui embrâse nos cœurs ; excitez toutes les espèces d'émulation ; honorez tous les genres de mérite ; n'attendez que des actes de courage & de grandeur de celui qui ne vit que pour la gloire. Aux Grecs assemblés dans les champs d'Olympie, il disoit : Les voilà ces athlètes qui, pour obtenir en votre présence quelques feuilles d'olivier, se sont soumis à de si rudes travaux. Que ne ferez-vous donc pas, quand il s'agira de venger votre patrie ?

Aujourd'hui encore, ceux qui assistent aux brillantes solennités de la Grèce, qui voient un athlète au moment de son triomphe ; qui le suivent lorsqu'il rentre dans la ville où il reçut le jour ; qui entendent retentir autour de lui ces clameurs, ces transports d'admiration & de joie, au milieu desquels sont mêlés les noms de leurs ancêtres qui méritèrent les mêmes distinctions, les noms des dieux tutélaires qui ont ménagé une telle victoire à leur patrie ; tous ceux-là, dis-je, au lieu d'être surpris des écarts & de l'enthousiasme de Pindare, trouveront sans doute que sa poésie, toute sublime qu'elle est, ne sauroit rendre l'impression qu'ils ont reçue eux-mêmes.

Pindare, souvent frappé d'un spectacle aussi touchant que magnifique, partagea l'ivresse générale ; &, l'ayant fait passer dans ses tableaux, il se constitua le panégyriste & le dispensateur de la gloire : par-là, tous ses sujets furent ennoblis, & reçurent un caractère de majesté. Il eut à célébrer des rois illustres & des citoyens obscurs : dans les uns & dans les autres, ce n'est pas l'homme qu'il envisage, c'est le vainqueur. Sous prétexte que l'on se dégoûte aisément des éloges dont on n'est pas l'objet, il ne s'appesantit pas sur les qualités personnelles ; mais, comme les vertus des rois font des titres de

qu'ils peuvent faire. „ Soyez justes, ajoute-t-il, dans toutes
 „ vos actions, vrais dans toutes vos paroles* ; songez que, des
 „ milliers de témoins ayant les yeux fixés sur vous, la moin-
 „ dre faute de votre part seroit un mal funeste. „ C'est ainsi
 que louoit Pindare : il ne prodiguoit point l'encens, & n'ac-
 cordoit pas à tout le monde le droit d'en offrir. „ Les lou-
 „ anges, disoit-il, sont le prix des belles actions : à leur
 „ douce rosée, les vertus croissent, comme les plantes à la
 „ rosée du ciel ; mais il n'appartient qu'à l'homme de bien
 „ de louer les gens de bien. „

Malgré la profondeur de ses pensées & le désordre appa-
 rent de son style, ses vers, dans toutes les occasions, enlèvent
 les suffrages. La multitude les admire sans les entendre,
 parce qu'il lui suffit que des images vives passent rapidement
 devant ses yeux comme des éclairs, & que des mots pompeux
 & bruyans frappent, à coups redoublés, les oreilles étonnées :
 mais les juges éclairés placeront toujours l'auteur au premier
 rang des poètes lyriques ; & déjà les philosophes citent ses
 maximes, & respectent son autorité.

Au lieu de détailler les beautés qu'il a semées dans ses ou-
 vrages, je me suis borné à remonter au noble sentiment qui
 les anime. Il me sera donc permis de dire comme lui :
 „ J'avois beaucoup de traits à lancer ; j'ai choisi celui qui
 „ pouvoit laisser dans le but une empreinte honorable. „

Il me reste à donner quelques notions sur la vie & sur son
 caractère. J'en ai puisé les principales dans ses écrits, où les
 Thébains assurent qu'il s'est peint lui-même. „ Il fut un
 „ temps, où un vil intérêt ne souilloit point le langage de la
 „ poésie. Que d'autres aujourd'hui soient éblouis de l'éclat
 „ de l'or ; qu'ils étendent au loin leurs possessions : je n'atta-
 „ che de prix aux richesses, que lorsque, tempérées & em-
 „ bellies par les vertus, elles nous mettent en état de nous
 „ couvrir d'une gloire immortelle. Mes paroles ne sont
 „ jamais éloignées de ma pensée. J'aime mes amis ; je
 „ hais mon ennemi, mais je ne l'attaque point avec les armes
 „ de la calomnie & de la satire. L'envie n'obtient de moi
 „ qu'un mépris qui l'humilie : pour toute vengeance, je
 „ l'abandonne à l'ulcère qui lui ronge le cœur. Jamais les
 „ cris impuissans de l'oiseau timide & jaloux n'arrêteront
 „ l'aigle audacieux qui plane dans les airs.

„ Au milieu du flux & reflux de joies & de douleurs qui
 „ roulent sur la tête des mortels, qui peut se flatter de jouir

* La manière dont Pindare présente ces maximes, peut donner une idée

d'une félicité constante ? J'ai jeté les yeux autour de moi, & voyant qu'on est plus heureux dans la médiocrité que dans les autres états, j'ai plaint la destinée des hommes puissans, & j'ai prié les dieux de ne pas m'accabler sous le poids d'une telle prospérité : je marche par des voies simples ; content de mon état, & chéri de mes concitoyens, toute mon ambition est de leur plaire, sans renoncer au privilège de m'expliquer librement sur les choses honnêtes & sur celles qui ne le sont pas. C'est dans ces dispositions que j'approche tranquillement de la vieillesse ; heureux si, parvenu aux noirs confins de la vie, je laisse à mes enfans le plus précieux des héritages, celui d'une bonne renommée.

Les vœux de Pindare furent remplis ; il vécut dans le sein du repos & de la gloire : il est vrai que les Thébains le condamnèrent à une amende, pour avoir loué les Athéniens leurs ennemis, & que, dans les combats de poésie, les pièces de Corinne eurent cinq fois la préférence sur les siennes ; mais à ces orages passagers succédoient bientôt des jours sereins. Les Athéniens & toutes les nations de la Grèce le comblèrent d'honneurs ; Corinne elle-même rendit justice à la supériorité de son génie. A Delphes, pendant les jeux Pythiques, forcé de céder à l'empressement d'un nombre infini de spectateurs, il se plaçoit, couronné de lauriers, sur un siège élevé, & prenant sa lyre, il faisoit entendre ces sons ravissans qui excitoient de toutes parts des cris d'admiration, & faisoient le plus bel ornement des fêtes. Dès que les sacrifices étoient achevés, le prêtre d'Apollon l'invitoit solennellement au banquet sacré. En effet, par une distinction éclatante & nouvelle, l'oracle avoit ordonné de lui réserver une portion des prémices que l'on offroit au temple.

Les Béotiens ont beaucoup de goût pour la musique ; presque tous apprennent à jouer de la flûte. Depuis qu'ils ont gagné la bataille de Leuctres, ils se livrent avec plus d'ardeur aux plaisirs de la table : ils ont du pain excellent, beaucoup de légumes & de fruits, du gibier & du poisson en assez grande quantité pour en transporter à Athènes.

L'hiver est très froid dans toute la Béotie, & presque insupportable à Thèbes ; la neige, le vent & la disette du bois en rendent alors le séjour aussi affreux qu'il est agréable en été, soit par la douceur de l'air qu'on y respire, soit par l'extrême fraîcheur des eaux dont elle abonde, & l'aspect riant des campagnes qui conservent long-temps leur verdure.

Les Thébains sont courageux, insolens, audacieux & vains : ils passent rapidement de la colère à l'insulte, & du mépris

des lois à l'oubli de l'humanité. Le moindre intérêt donne lieu à des injustices criantes, & le moindre prétexte, à des assassinats. Les femmes sont grandes, bien faites, blondes pour la plupart : leur démarche est noble, & leur parure assez élégante. En public, elles couvrent leur visage de manière à ne laisser voir que les yeux : leurs cheveux sont noués au dessus de la tête, & leurs piés comprimés dans des mules teintes en pourpre, & si petites, qu'ils restent presque entièrement à découvert : leur voix est infiniment douce & sensible ; celle des hommes est rude, désagréable, & en quelque façon assortie à leur caractère.

On chercheroit en vain les traits de ce caractère dans un corps de jeunes guerriers, qu'on appelle le Bataillon sacré : ils sont au nombre de 300, élevés en commun, & nourris dans la citadelle aux dépens du public. Les sons mélodieux d'une flûte dirigent leurs exercices, & jusqu'à leurs amusemens. Pour empêcher que leur valeur ne dégénère en une fureur aveugle, on imprime dans leurs âmes le sentiment le plus noble & le plus vif.

Il faut que chaque guerrier se choisisse, dans le corps, un ami auquel il reste inséparablement uni. Toute son ambition est de lui plaire, de mériter son estime, de partager ses plaisirs & ses peines dans le courant de la vie, ses travaux & ses dangers dans les combats. S'il étoit capable de ne pas se respecter assez, il se respecteroit dans un ami, dont la censure est pour lui le plus cruel des tourmens, dont les éloges sont ses plus chères délices. Cette union, presque surnaturelle, fait préférer la mort à l'infamie, & l'amour de la gloire à tous les autres intérêts. Un de ces guerriers, dans le fort de la mêlée, fut renversé le visage contre terre. Comme il vit un soldat ennemi prêt à lui enfoncer l'épée dans les reins : „ Attendez, lui dit-il en se soulevant, plongez ce fer dans „ ma poitrine ; mon ami auroit trop à rougir, si l'on pouvoit „ soupçonner que j'ai reçu la mort en prenant la fuite. „

Autrefois on distribuoit par pelotons les 300 guerriers à la tête des différentes divisions de l'armée. Pélopidas, qui eut souvent l'honneur de les commander, les ayant fait combattre en corps, les Thébains leur durent presque tous les avantages qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens. Philippe détruisit à Chéronée, cette cohorte jusqu'alors invincible ; & ce prince, en voyant ces jeunes Thébains étendus sur le champ de bataille, couverts de blessures honorables, & pressés les uns contre les autres dans le même poste qu'ils avoient occupé, ne put retenir ses larmes, & rendit un témoignage éclatant à leur vertu, ainsi qu'à leur courage.

On a remarqué que les nations & les villes, ainsi que les familles, ont un vice ou un défaut dominant, qui, semblable à certaines maladies, se transmet de race en race, avec plus ou moins d'énergie ; de-là, ces reproches qu'elles se font mutuellement, & qui deviennent des espèces de proverbes. Ainsi, les Béotiens disent communément que l'envie a fixé son séjour à Tanagra ; l'amour des gains illicites, à Oroe ; l'esprit de contradiction, à Thespies ; la violence, à Thèbes ; l'avidité, à Anthédon ; le faux empressément, à Coronée ; l'ostentation, à Platée ; & la stupidité, à Haliarte.

En sortant de Thèbes, nous passâmes auprès d'un assez grand lac, nommé Hylica, où se jettent les rivières qui arrosent le territoire de cette ville : de-là, nous nous rendîmes sur les bords du lac Copais, qui fixa toute notre attention.

La Béotie peut être considérée comme un grand bassin entouré de montagnes, dont les différentes chaînes sont liées par un terrain assez élevé. D'autres montagnes se prolongent dans l'intérieur du pays ; les rivières qui en proviennent se réunissent, la plupart, dans le lac Copais, dont l'enceinte est de 380 stades,* & qui n'a & ne peut avoir aucune issue apparente. Il couvriroit donc bientôt la Béotie, si la nature, ou plutôt l'industrie des hommes, n'avoit pratiqué des routes secrètes pour l'écoulement des eaux.

Dans l'endroit le plus voisin de la mer, le lac se termine en trois baies, qui s'avancent jusqu'au pié du mont Ptoïis, placé entre la mer & le lac. Du fond de chacune de ces baies partent quantité de canaux, qui traversent la montagne dans toute sa largeur ; les uns ont 30 stades de longueur,† les autres beaucoup plus : pour les creuser ou pour les nettoyer, on avoit ouvert, de distance en distance sur la montagne, des puits qui nous parurent d'une profondeur immense ; quand on est sur les lieux, on est effrayé de la difficulté de l'entreprise, ainsi que des dépenses qu'elle dut occasionner, & du temps qu'il fallut pour la terminer. Ce qui surprend encore, c'est que ces travaux, dont il ne reste aucun souvenir dans l'histoire, ni dans la tradition, doivent remonter à la plus haute antiquité, & que, dans ces siècles reculés, on ne voit aucune puissance en Béotie, capable de former & d'exécuter un si grand projet.

Quoi qu'il en soit, ces canaux exigent beaucoup d'entretien. Ils sont fort négligés aujourd'hui‡ : la plupart sont comblés, & le lac paroît gagner sur la plaine. Il est très

* 14 lieues de 2500 toises, plus 910 toises.

† Plus d'une lieue.

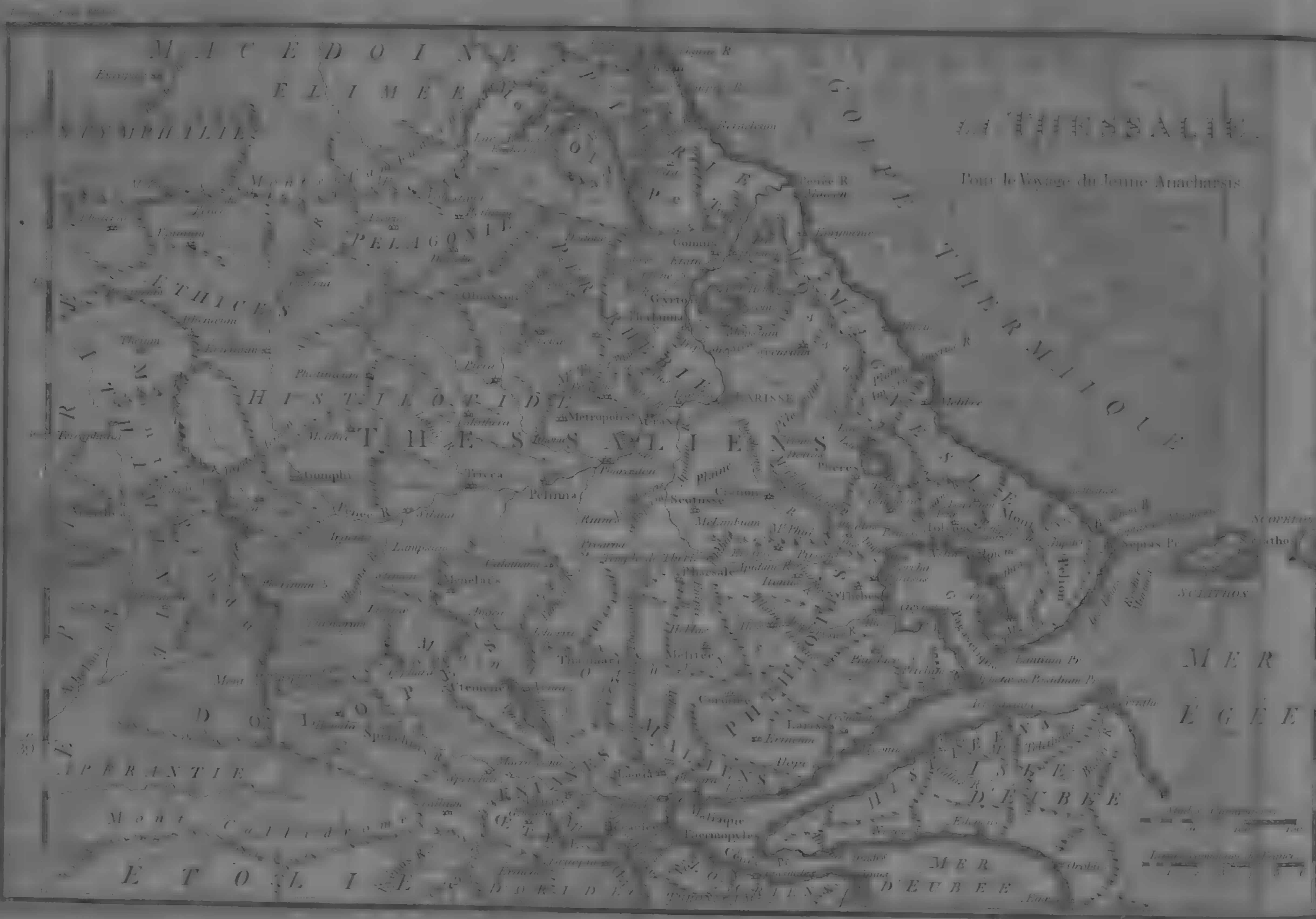
‡ Du temps d'Alexandre, un homme de Chalcis fut chargé de les nettoyer.

vraisemblable que le déluge, ou plutôt le débordement des eaux, qui, du temps d'Ogygès inonda la Béotie, ne provint que d'un engorgement dans ces conduits souterrains.

Après avoir traversé Oponthe & quelques autres villes qui appartiennent aux Locriens, nous arrivâmes au pas des Thermopyles. Un secret frémissement me saisit à l'entrée de ce fameux défilé, où quatre mille Grecs arrêterent, durant plusieurs jours, l'armée innombrable des Perses, & dans lequel périt Léonidas avec les trois cents Spartiates qu'il commandoit. Ce passage est resserré, d'un côté par de hautes montagnes ; de l'autre, par la mer : je l'ai décrit dans l'introduction de cet ouvrage.

Nous le parcourûmes plusieurs fois ; nous visitâmes les thermes ou bains chauds qui lui font donner le nom de Thermopyles ; nous vîmes la petite colline sur laquelle les compagnons de Léonidas se retirèrent après la mort de ce héros. Nous les suivîmes à l'autre extrémité du détroit, jusqu'à la tente de Xerxès, qu'ils avoient résolu d'immoler au milieu de son armée.

Une foule de circonstances faisoient naître dans nos âmes les plus fortes émotions. Cette mer autrefois teinte du sang des nations, ces montagnes dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, cette solitude profonde qui nous environnoit, le souvenir de tant d'exploits que l'aspect des lieux sembloit rendre présents à nos regards ; enfin, cet intérêt si vif que l'on prend à la vertu malheureuse : tout excitoit notre admiration ou notre attendrissement, lorsque nous vîmes, auprès de nous, les monumens que l'assemblée des Amphietyons fit élever sur la colline dont je viens de parler. Ce sont de petits cippes en l'honneur des trois cents Spartiates, & des différentes troupes grecques qui combattirent. Nous approchâmes du premier qui s'offrit à nos yeux, & nous y lûmes : „ C'est ici „ que quatre mille Grecs du Péloponèse ont combattu contre „ trois millions de Perses. „ Nous approchâmes d'un second, & nous y lûmes ces mots de Simonide : „ Passant, vas dire à „ Lacédémone que nous reposons ici pour avoir obéi à ses „ saintes lois. „ Avec quel sentiment de grandeur, avec quelle sublime indifférence a-t-on annoncé de pareilles choses à la postérité ! Le nom de Léonidas & ceux de ses trois cents compagnons ne sont point dans cette seconde inscription ; c'est qu'on n'a pas même soupçonné qu'ils pussent jamais être oubliés. J'ai vu plusieurs Grecs les réciter de mémoire, & se les transmettre les uns aux autres. Dans une troisième inscription, pour le devin Mégistias, il est dit que ce Spar-



Pour le Voyage du Jeune Anacharsis.

Échelle de 0 à 100 Miles.

Échelle de 0 à 100 Kilomètres.

que d'abandonner l'armée des Grecs. Auprès de ces monumens funèbres est un trophée que Xerxès fit élever, & qui honore plus les vaincus que les vainqueurs.

CHAPITRE XXXV.

Voyage de Thessalie ; Amphictyons. Magiciennes ; Rois de Phères ; Vallée de Tempé.*

EN sortant des Thermopyles, on entre dans la Thessalie. Cette contrée, dans laquelle on comprend la Magnésie & divers autres petits cantons, qui ont des dénominations particulières, est bornée à l'est par la mer, au nord par le mont Olympe, à l'ouest par le mont Pindus, au sud par le mont Oeta. De ces bornes éternelles, partent d'autres chaînes de montagnes & de collines, qui serpentent dans l'intérieur du pays. Elles embrassent par intervalles des plaines fertiles, qui, par leur forme & leur enceinte, ressemblent à de vastes amphithéâtres. Des villes opulentes s'élèvent sur les hauteurs qui entourent ces plaines ; tout le pays est arrosé de rivières, dont la plupart tombent dans le Pénée, qui, avant de se jeter dans la mer, traverse la fameuse vallée connue sous le nom de Tempé.

A quelques stades des Thermopyles, nous trouvâmes le petit bourg d'Anthéla, célèbre par un temple de Cérès, & par l'assemblée des Amphictyons qui s'y tient tous les ans. Cette diète seroit la plus utile, & par conséquent la plus belle des institutions, si les motifs d'humanité qui la firent établir, n'étoient forcés de céder aux passions de ceux qui gouvernent les peuples. Suivant les uns, Amphictyon, qui régnoit aux environs, en fut l'auteur ; suivant d'autres, ce fut Acrisius, roi d'Argos. Ce qui paroît certain, c'est que, dans les temps les plus reculés, douze nations du nord de la Grèce†, telles que les Doriens, les Ioniens, les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens, &c. formèrent une confédération, pour prévenir

* Dans l'été de l'année 357 avant J. C.

† Les auteurs anciens varient sur les peuples qui envoyèrent des députés à la diète générale. Eschine, dont le témoignage est, du moins pour son temps, préférable à tous les autres, puisqu'il avoit été lui-même député, nomme les Thessaliens, les Béotiens, les Doriens, les Ioniens, les Perrhébes, les Magnètes, les Locriens, les Étéens, les Phthiotes, les Maliens, les Phocéens. Les copistes ont omis le douzième, et les critiques supposent que ce sont les Dolopes.

les

les maux que la guerre entraîne à sa suite. Il fut réglé qu'elles enverroient tous les ans des députés à Delphes ; que les attentats, commis contre le temple d'Apollon qui avoit reçu leurs sermens, & tous ceux qui sont contraires au droit des gens dont ils devoient être les défenseurs, seroient déferés à cette assemblée ; que chacune des douze nations auroit deux suffrages à donner par ses députés, & s'engageroit à faire exécuter les décrets de ce tribunal auguste.

La ligue fut cimentée par un serment, qui s'est toujours renouvelé depuis. „ Nous jurons, dirent les peuples associés, „ de ne jamais renverser les villes amphiçtyoniques, de ne „ jamais détourner, soit pendant la paix, soit pendant la „ guerre, les sources nécessaires à leurs besoins ; si quelque „ puissance ose l'entreprendre, nous marcherons contre elle, „ & nous détruirons ses villes. Si des impies enlèvent les „ offrandes du temple d'Apollon, nous jurons d'employer nos „ piés, nos bras, notre voix, toutes nos forces contre eux & „ contre leurs complices. „

Ce tribunal subsiste encore aujourd'hui, à peu près dans la même forme qu'il fut établi. Sa juridiction s'est étendue avec les nations qui sont sorties du nord de la Grèce, & qui, toujours attachées à la ligue Amphiçtyonique, ont porté dans leurs nouvelles demeures le droit d'assister & d'opiner à ses assemblées. Tels sont les Lacédémoniens : ils habitoient autrefois la Thessalie ; & , quand ils vinrent s'établir dans le Péloponèse, ils conservèrent un des deux suffrages qui appartenoient au corps des Doriens, dont ils faisoient partie. De même, le double suffrage, originairement accordé aux Ioniens, fut dans la suite partagé entre les Athéniens & les colonies Ioniennes qui sont dans l'Asie mineure. Mais quoiqu'on ne puisse porter à la diète générale que 24 suffrages, le nombre des députés n'est pas fixe ; les Athéniens en envoient quelquefois trois ou quatre.

L'assemblée des Amphiçtyons se tient au printemps, à Delphes ; en automne, au bourg Anthèla. Elle attire un grand nombre de spectateurs, & commence par des sacrifices offerts pour le repos & le bonheur de la Grèce. Outre les causes énoncées dans le serment que j'ai cité, on y juge les contestations, élevées entre des villes, qui prétendent présider aux sacrifices faits en commun, ou qui, après une bataille gagnée voudroient en particulier s'arroger des honneurs qu'elles devroient partager. On y porte d'autres causes, tant civiles que criminelles ; mais, sur-tout, les actes qui violent ouvertement le droit des gens. Les députés des parties discutent l'affaire

amende contre les nations coupables : après les délais accordés, intervient un second jugement qui augmente l'amende du double. Si elles n'obéissent pas, l'assemblée est en droit d'appeler au secours de son décret, & d'armer contre elles tout le corps Amphictyonique, c'est-à-dire, une grande partie de la Grèce. Elle a le droit aussi de les séparer de la ligue Amphictyonique, ou de la communion du temple.

Mais les nations puissantes ne se soumettent pas toujours à de pareils décrets. On peut en juger par la conduite récente des Lacédémoniens. Ils s'étoient emparés, en pleine paix, de la citadelle de Thèbes ; les magistrats de cette ville les citèrent à la diète générale ; les Lacédémoniens y furent condamnés à 500 talens d'amende, ensuite à 1000, qu'ils se font dispensés de payer, sous prétexte que la décision étoit injuste.

Les jugemens prononcés contre les peuples qui profanent le temple de Delphes, inspirent plus de terreur. Leurs soldats marchent avec d'autant plus de répugnance, qu'ils sont punis de mort & privés de la sépulture, lorsqu'ils sont pris les armes à la main ; ceux que la diète invite à venger les autels, sont d'autant plus dociles, qu'on est censé partager l'impiété, lorsqu'on la favorise ou qu'on la tolère. Dans ces occasions, les nations coupables ont encore à craindre qu'aux anathêmes lancés contre elles, ne se joigne la politique des princes voisins, qui trouvent le moyen de servir leur propre ambition en épousant les intérêts du ciel.

D'Anthéla, nous entrâmes dans le pays des Trachiniens, & nous vîmes, aux environs, les gens de la campagne occupés à recueillir l'hellébore précieux qui croit sur le mont Œta. L'envie de satisfaire notre curiosité nous obligea de prendre la route d'Hypate. On nous avoit dit que nous trouverions beaucoup de magiciennes en Thessalie, & sur-tout dans cette ville. Nous y vîmes en effet plusieurs femmes du peuple, qui pouvoient, à ce qu'on disoit, arrêter le soleil, attirer la lune sur la terre, exciter ou calmer les tempêtes, rappeler les morts à la vie, ou précipiter les vivans dans le tombeau.

Comment de pareilles idées ont-elles pu se glisser dans les esprits ? Ceux qui les regardent comme récentes, prétendent que, dans le siècle dernier, une Thessalienne nommée Aglaonice, ayant appris à prédire les éclipses de lune, avoit attribué ce phénomène à la force de ses enchantemens, & qu'on avoit conclu, de-là, que le même moyen suffiroit pour suspendre toutes les lois de la nature. Mais on cite une autre femme de Thessalie, qui, dès les siècles héroïques, exerçoit sur cet astre un pouvoir souverain ; & quantité de faits prouvent

clairement que la magie s'est introduite depuis long-temps dans la Grèce.

Peu jaloux d'en rechercher l'origine, nous voulûmes, pendant notre séjour à Hypate, en connoître les opérations. On nous mena secrètement chez quelques vieilles femmes, dont la misère étoit aussi excessive que l'ignorance: elles se van-toient d'avoir des charmes contre les morsures des scorpions & des vipères, d'en avoir pour rendre languissans & sans activité les feux d'un jeune époux, ou pour faire périr les troupeaux & les abeilles. Nous en vîmes qui travailloient à des figures de cire; elle les chargeoient d'imprécations, leur enfonçoient des aiguilles dans le cœur & les exposoient ensuite dans les différens quartiers de la ville. Ceux dont on avoit copié les portraits, frappés de ces objets de terreur, se croyoient dévoués à la mort, & cette crainte abrégeoit quelquefois leurs jours.

Nous surprîmes une de ces femmes tournant rapidement un rouet, & prononçant des paroles mystérieuses. Son objet étoit de rappeler le jeune Polyclète, qui avoit abandonné Salamis, une des femmes les plus distinguées de la ville. Pour connoître les suites de cette aventure, nous fîmes quelques présens à Mycale; c'étoit le nom de la magicienne. Quelques jours après elle nous dit: Salamis ne veut pas attendre l'effet de mes premiers enchantemens; elle viendra ce soir en essayer de nouveaux; je vous cacherai dans un réduit, d'où vous pourrez tout voir & tout entendre. Nous fûmes exacts au rendez-vous. Mycale faisoit les préparatifs des mystères: on voyoit autour d'elle des branches de laurier, des plantes aromatiques, des lames d'airain gravées en caractères inconnus, des flocons de laine de brebis teints en pourpre, des clous détachés d'un gibet, & encore chargés de dépouilles sanglantes, des crânes humains à moitié dévorés par des bêtes féroces, des fragmens de doigts, de nez & d'oreilles arrachés à des cadavres, des entrailles de victimes, une fiole, où l'on conservoit le sang d'un homme qui avoit péri de mort violente, une figure d'Hécate en cire, peinte en blanc, en noir, en rouge, tenant un fouet, une lampe & une épée entourée d'un serpent, plusieurs vases remplis d'eau de fontaine, de lait de vache, de miel de montagne, le rouet magique, des instrumens d'airain, des cheveux de Polyclète, un morceau de la frange de sa robe; enfin quantité d'autres objets qui fixoient notre attention, lorsqu'un bruit léger nous annonça l'arrivée de Salamis.

Nous nous glissâmes dans une chambre voisine. La belle

plaintes amères contre son amant & contre la magicienne, les cérémonies commencèrent. Pour les rendre plus efficaces, il faut en général que les rits aient quelque rapport avec l'objet qu'on se propose.

Mycale fit d'abord sur les entrailles des victimes plusieurs libations avec de l'eau, avec du lait, avec du miel : elle prit ensuite des cheveux de Polyclète, les entrelaça, les noua de diverses manières ; & les ayant mêlés avec certaines herbes, elle les jeta dans un brasier ardent. C'étoit là le moment où Polyclète, entraîné par une force invincible, devoit se présenter, & tomber aux piés de sa maîtresse.

Après l'avoir attendu vainement, Salamis initiée depuis quelque temps dans les secrets de l'art, s'écrie tout-à-coup : Je veux moi-même présider aux enchantemens. Sers mes transports, Mycale ; prends ce vase destiné aux libations, entoure-le de cette laine. Astre de la nuit, prêtez-nous une lumière favorable ! & vous, divinité des enfers, qui rodez autour des tombeaux & dans les lieux arrosés du sang des mortels, paroissez, terrible Hécate, & que nos charmes soient aussi puissans que ceux de Médée & de Circé ! Mycale, répands ce sel dans le feu, en disant : Je répands les os de Polyclète. Que le cœur de ce perfide devienne la proie de l'amour comme ce laurier est consumé par la flamme, comme cette cire fond à l'aspect du brasier ; que Polyclète tourne autour de ma demeure, comme ce rouet tourne autour de son axe ; jette à pleines mains du son dans le feu ; frappe sur ces vases d'airain. J'entends les hurlemens des chiens ; Hécate est dans le carrefour voisin ; frappe, te dis-je, & que ce bruit t'avertisse que nous ressentons l'effet de sa présence. Mais déjà les vents retiennent leur haleine, tout est calme dans la nature ; hélas, mon cœur seul est agité ! O Hécate ! ô redoutable Déesse ! je fais ces trois libations en votre honneur ; je vais faire trois fois une imprécation contre les nouvelles amours de Polyclète. Puisse-t-il abandonner ma rivale, comme Thésée abandonna la malheureuse Ariane ! Essayons le plus puissant de nos philtres : pilons ce lézard dans un mortier, mêlons-y de la farine, faisons-en une boisson pour Polyclète ; & toi, Mycale, prends le jus de ces herbes, & va de ce pas le répandre sur le seuil de sa porte. S'il résiste à tant d'efforts réunis, j'en emploierai de plus funestes, & sa mort satisfera ma vengeance. Après ces mots, Salamis se retira.

Les opérations que je viens de décrire étoient accompagnées de formules mystérieuses que Mycale prononçoit par intervalles ; ces formules ne méritent pas d'être rapportées,

elles ne sont composées que de mots barbares ou défigurés, & qui ne forment aucun sens.

Ils nous restoit à voir les cérémonies qui servent à évoquer les mânes. Mycale nous dit de nous rendre la nuit à quelque distance de la ville, dans un lieu solitaire & couvert de tombeaux. Nous l'y trouvâmes occupée à creuser une fosse, autour de laquelle nous la vîmes bientôt entasser des herbes, des ossemens, des débris de corps humains, des poupées de laine, de cire & de farine, des cheveux d'un Thessalien que nous avions connu, & qu'elle vouloit montrer à nos yeux. Après avoir allumé du feu, elle fit couler dans la fosse le sang d'une brebis noire qu'elle avoit apporté, & réitéra plus d'une fois les fibations, les invocations, les formules secrètes. Elle marchoit de temps en temps à pas précipités, les piés nus, les cheveux épars, faisant des imprécations horribles, & poussant des hurlemens qui finirent par la trahir ; car ils attirèrent des gardes envoyés par les magistrats qui l'épioient depuis long-temps. On la saisit, & on la traîna en prison. Le lendemain nous nous donnâmes quelques mouvemens pour la sauver ; mais on nous conseilla de l'abandonner aux rigueurs de la justice, et de sortir de la ville.

La profession qu'elle exerçoit est réputée infâme parmi les Grecs. Le peuple déteste les magiciennes, parce qu'il les regarde comme la cause de tous les malheurs. Il les accuse d'ouvrir les tombeaux pour mutiler les morts : il est vrai que la plupart de ces femmes sont capables des plus noirs forfaits, et que le poison les sert mieux que leurs enchantemens. Aussi les magistrats sévissent-ils presque par-tout contre elles. Pendant mon séjour à Athènes, j'en vis condamner une à la mort ; et ses parens, devenus ses complices ; subirent la même peine. Mais les lois ne proscrivent que les abus de cet art frivole ; elles permettent les enchantemens qui ne sont point accompagnés de maléfices, et dont l'objet peut tourner à l'avantage de la société. On les emploie quelquefois contre l'épilepsie, contre les maux de tête, et dans le traitement de plusieurs autres maladies. D'un autre côté, des devins autorisés par les magistrats, sont chargés d'évoquer et d'appaiser les mânes des morts. Je parlerai plus au long des ces évocations, dans le voyage de la Laconie.

D'Hypate, nous nous rendîmes à Lamia ; et, continuant à marcher dans un pays sauvage, par un chemin inégal et raboteux, nous parvîmes à Thaumaci, où s'offrit à nous un des plus beaux points de vue que l'on trouve en Grèce ; car cette ville domine sur un bassin immense, dont l'aspect cause

soudain une vive émotion. C'est dans cette riche et superbe plaine que sont situées plusieurs villes, et entre autres Pharsale, l'une des plus grandes et des plus opulentes de la Thessalie. Nous les parcourûmes toutes, en nous instruisant, autant qu'il étoit possible, de leur tradition, de leur gouvernement, du caractère et des mœurs des habitans.

Il suffit de jeter les yeux sur la nature du pays, pour se convaincre qu'il a dû renfermer autrefois presque autant de peuples ou de tribus, qu'il présente de montagnes et de vallées. Séparés alors par de fortes barrières, qu'il falloit à tout moment attaquer ou défendre, ils devinrent aussi courageux qu'entrepreneurs; et, quand leurs mœurs s'adoucirent, la Thessalie fut le séjour des héros, et le théâtre des plus grands exploits. C'est là que parurent les Centaures et les Lapithes, que s'embarquèrent les Argonautes, que mourut Hercule, que naquit Achille, que vécut Pyrrhoüs, que les guerriers venoient des pays les plus lointains se signaler par des faits d'armes.

Les Achéens, les Eoliens, les Doriens, de qui descendent les Lacédémoniens, d'autres puissantes nations de la Grèce, tirent leur origine de la Thessalie. Les peuples qu'on y distingue aujourd'hui sont les Thessaliens proprement dits, les Cétéens, les Phthiotes, les Maliens, les Magnètes, les Perrhèbes, &c. Autrefois ils obéissoient à des rois; ils éprouvèrent ensuite les révolutions ordinaires aux grands et aux petits états: la plupart sont soumis aujourd'hui au gouvernement oligarchique.

Dans certaines occasions, les villes de chaque canton, c'est-à-dire, de chaque peuple, envoient leurs députés, à la diète, où se discutent leurs intérêts: mais les décrets de ces assemblées n'obligent que ceux qui les ont souscrits. Ainsi, non-seulement les cantons sont indépendans les uns des autres, mais cette indépendance s'étend encore sur les villes de chaque canton. Par exemple, le canton des Cétéens étant divisé en 14 districts, les habitans de l'un peuvent refuser de suivre à la guerre ceux des autres. Cette excessive liberté affoiblit chaque canton, en l'empêchant de réunir ses forces et produit tant de langueur dans les délibérations publiques, qu'on se dispense bien souvent de convoquer les diètes.

La confédération des Thessaliens proprement dits, est la plus puissante de toutes, soit par la quantité des villes qu'elle possède, soit par l'accession des Magnètes & des Perrhèbes qu'elle a presque entièrement assujettis.

On voit aussi des villes libres qui semblent ne tenir à aucune des grandes peuplades, & qui, trop foibles pour se maintenir

dans un certain degré de considération, ont pris le parti de s'associer avec deux ou trois villes voisines, également isolées, également foibles.

Les Thessaliens peuvent mettre sur pié 6000 chevaux & 10,000 hommes d'infanterie, sans compter les archers qui sont excellens, & dont on peut augmenter le nombre à son gré ; car ce peuple est accoutumé dès l'enfance à tirer de l'arc. Rien de si renommé que la cavalerie Thessalienne : elle n'est pas seulement redoutable par l'opinion ; tout le monde convient qu'il est presque impossible d'en soutenir l'effort.

On dit qu'ils ont su les premiers imposer un frein au cheval, & le mener au combat ; on ajoute que de-là s'établit l'opinion qu'il existoit autrefois en Thessalie des hommes moitié hommes, moitié chevaux, qui furent nommés Centaures. Cette fable prouve du moins l'ancienneté de l'équitation parmi eux ; & leur amour, pour cet exercice, est consacré par une cérémonie qu'ils observent dans leur mariage. Après les sacrifices & les autres rites en usage, l'époux présente à son épouse un coursier orné de tout l'appareil militaire.

La Thessalie produit du vin, de l'huile, des fruits de différentes espèces. La terre est fertile au point que le blé monteroit trop vite, si l'on ne prenoit la précaution de le tondre, ou de le faire brouter par des moutons.

Les moissons, pour l'ordinaire très abondantes, sont souvent détruites par les vers. On voit une grande quantité de blé en différens ports, & sur-tout dans celui de Thèbes en Phthiotie, d'où il passe à l'étranger. Ce commerce, qui produit des sommes considérables, est d'autant plus avantageux pour la nation, qu'elle peut facilement l'entretenir, & même l'augmenter par la quantité surprenante d'esclaves qu'elle possède, & qui sont connus sous le nom de Pénestes. Ils descendent la plupart de ces Perrhèbes & de ces Magnètes, que les Thessaliens mirent aux fers après les avoir vaincus ; événement qui ne prouve que trop les contradictions de l'esprit humain. Les Thessaliens sont peut-être de tous les Grecs ceux qui se glorifient le plus de leur liberté, et ils ont été des premiers à réduire les Grecs en esclavage : les Lacédémoniens, aussi jaloux de leur liberté, ont donné le même exemple à la Grèce.

Les Pénestes se sont révoltés plus d'une fois : ils sont en si grand nombre, qu'ils inspirent toujours des craintes, & que leurs maîtres peuvent en faire un objet de commerce, & en vendre aux autres peuples de la Grèce. Mais ce qui est plus honteux encore, on voit ici des hommes avides voler les esclaves des autres, enlever même des citoyens libres, & les

transporter, chargés de fers, dans les vaisseaux que l'appât du gain attire en Thessalie.

J'ai vu, dans la ville d'Arné, des esclaves dont la condition est plus douce. Ils descendent de ces Béotiens qui vinrent autrefois s'établir en ce pays, & qui furent ensuite chassés par les Thessaliens. La plupart retournèrent dans les lieux de leur origine : les autres, ne pouvant quitter le séjour qu'ils habitoient, transigèrent avec leurs vainqueurs. Ils consentirent à devenir serfs, à condition que leurs maîtres ne pourroient ni leur ôter la vie, ni les transporter dans d'autres climats ; ils se chargèrent de la culture des terres sous une redevance annuelle. Plusieurs d'entre eux sont aujourd'hui plus riches que leurs maîtres.

Les Thessaliens reçoivent les étrangers avec beaucoup d'empressement, & les traitent avec magnificence. Le luxe brille dans leurs habits & dans leurs maisons : ils aiment à l'excès le faste & la bonne chère ; leur table est servie avec autant de recherche que de profusion, & les danseuses qu'ils y admettent ne sauroient leur plaire qu'en se dépouillant de presque tous les voiles de la pudeur.

Ils sont vifs, inquiets, & si difficiles à gouverner, que j'ai vu plusieurs de leurs villes déchirées par des factions. On leur reproche, comme à toutes les nations policées, de n'être point esclaves de leur parole, & de manquer facilement à leurs alliés : leur éducation n'ajoutant à la nature que des préjugés & des erreurs, la corruption commence de bonne heure ; bientôt l'exemple rend le crime facile, & l'impunité le rend insolent.

Dès les temps les plus anciens, ils cultivèrent la poésie : ils prétendent avoir donné le jour à Thamyris, à Orphée, à Linus, à tant d'autres qui vivoient dans le siècle des héros dont ils partageoient la gloire : mais, depuis cette époque, ils n'ont produit aucun écrivain, aucun artiste célèbre. Il y a environ un siècle & demi que Simonide les trouva insensibles aux charmes de ses vers. Ils ont été dans ces derniers temps plus dociles aux leçons du rhéteur Gorgias ; ils préférèrent encore l'éloquence pompeuse qui les distinguoit, & qui n'a pas rectifié les fausses idées qu'ils ont de la justice & de la vertu.

Ils ont tant de goût & d'estime pour l'exercice de la danse, qu'ils appliquent les termes de cet art aux usages les plus nobles. En certains endroits les généraux ou les magistrats se nomment les chefs de la danse*. Leur musique tient le

* Lucien rapporte une inscription faite pour un Thessalien, et conçue en ces termes : „ Le peuple a fait élever cette statue à Ilation, parce qu'il „ avoit bien dansé au combat. „

milieu entre celle des Doriens & celle des Ioniens ; & , comme elle peint tour-à-tour la confiance de la présomption, & la mollesse de la volupté, elle s'assortit au caractère & aux mœurs de la nation.

A la chasse, ils sont obligés de respecter les cigognes. Je ne releverois pas cette circonstance, si l'on ne decernoit contre ceux qui tuent ces oiseaux, la même peine que contre les homicides. Etonnés d'une loi si étrange, nous en demandâmes la raison ; on nous dit que les cigognes avoient purgé la Thessalie des serpens énormes qui l'infestoient auparavant et que, sans la loi, on seroit bientôt forcé d'abandonner ce pays, comme la multiplicité des taupes avoit fait abandonner une ville de Thessalie dont j'ai oublié le nom.

ROIS DE PHÈRES.

DE nos jours, il s'étoit formé, dans la ville de Phères, une puissance dont l'éclat fut aussi brillant que passager. Lycophron en jeta les premiers fondemens, et son successeur Jason l'éleva au point de la rendre redoutable à la Grèce et aux nations éloignées. J'ai tant ouï parler de cet homme extraordinaire, que je crois devoir donner une idée de qu'il a fait, et de ce qu'il pouvoit faire.

Jason avoit les qualités les plus propres à fonder un grand empire. Il commença de bonne heure à soudoyer un corps de 6000 auxiliaires qu'il s'attachoit, par des récompenses, quand ils se distinguoient, par des soins assidus, quand ils étoient malades ; par des funérailles honorables, quand ils mouroient. Il falloit, pour entrer & se maintenir dans ce corps, une valeur éprouvée, & l'intrépidité qu'il montrait lui-même dans les travaux & dans les dangers. Des gens qui le connoissoient, m'ont dit qu'il étoit d'une santé à supporter les plus grandes fatigues, & d'une activité à surmonter les plus grands obstacles ; ne connoissant ni le sommeil, ni les autres besoins de la vie, quand il falloit agir ; insensible, ou plutôt inaccessible à l'attrait du plaisir ; assez prudent pour ne rien entreprendre sans être assuré du succès ; aussi habile que Thémistocle à pénétrer les desseins de l'ennemi, à lui dérober les siens, à remplacer la force par la ruse ou par l'intrigue, enfin, rapportant tout à son ambition, & ne donnant jamais rien au hasard.

Il faut ajouter à ces traits, qu'il gouvernoit ses peuples avec douceur, qu'il connut l'amitié au point que Timothée, général des Athéniens, avec qui il étoit uni par les liens de

l'hospitalité, ayant été accusé devant l'assemblée du peuple, Jason se dépouilla de l'appareil du trône, vint à Athènes, se mêla comme simple particulier avec les amis de l'accusé, & contribua par ses sollicitations à lui sauver la vie.

Après avoir soumis quelques peuples, & fait des traités d'alliance avec d'autres, il communiqua ses projets aux principaux chefs des Thessaliens. Il leur peignit la puissance des Lacédémoniens, anéantie par la bataille de Leuctres, celle des Thébains, hors d'état de subsister long-temps, celle des Athéniens, bornée à leur marine, & bientôt éclipsée par des flottes qu'on pourroit construire en Thessalie. Il ajouta que, par des conquêtes & des alliances, il leur seroit facile d'obtenir l'empire de la Grèce, & de détruire celui des Perses, dont les expéditions d'Agéfilas & du jeune Cyrus avoient récemment dévoilé la foiblesse. Ces discours ayant embrasé les esprits, il fut élu chef & généralissime de la ligue Thessalienne, & se vit bientôt après à la tête de 20,000 hommes d'infanterie, & de plus de 3000 chevaux, & d'un nombre très considérable de troupes légères.

Dans ces circonstances, les Thébains implorèrent son secours contre les Lacédémoniens. Quoiqu'il fût en guerre avec les Phocéens, il prend l'élite de ses troupes, part avec la célérité d'un éclair, &, prévenant presque par-tout le bruit de sa marche, il se joint aux Thébains, dont l'armée étoit en présence de celle des Lacédémoniens. Pour ne pas fortifier l'une ou l'autre de ces nations, par une victoire qui nuiroit à ses vues, il les engage à signer une trêve ; il tombe aussitôt sur la Phocide qu'il ravage, &, après d'autres exploits également rapides, il retourne à Phères couvert de gloire, & recherché de plusieurs peuples qui sollicitent son alliance.

Les jeux pythiques étoient sur le point de se célébrer ; Jason forma le dessein d'y mener son armée. Les uns crurent qu'il vouloit imposer à cette assemblée, & se faire donner l'intendance des jeux : mais, comme il employoit quelquefois des moyens extraordinaires pour faire subsister ses troupes, ceux de Delphes le soupçonnèrent d'avoir des vues sur le trésor sacré ; ils demandèrent au dieu comment ils pourroient détourner un pareil sacrilège : le dieu répondit que ce soin le regardoit. A quelques jours de-là Jason fut tué à la tête de son armée, par sept jeunes conjurés, qui, dit-on, avoient à se plaindre de sa sévérité.

Parmi les Grecs, les uns se réjouirent de sa mort, parce qu'ils avoient craint pour leur liberté ; les autres s'en affligèrent, parce qu'ils avoient fondé des espérances sur ses projets. Je ne fais s'il avoit conçu de lui-même celui de réunir les

Grecs, & de porter la guerre en Perse, ou s'il l'avoit reçu de l'un de ces sophistes qui, depuis quelque temps, se faisoient un mérite de le discuter, soit dans leurs écrits, soit dans les assemblées générales de la Grèce. Mais enfin ce projet étoit susceptible d'exécution, & l'évènement l'a justifié. J'ai vu dans la suite Philippe de Macédoine donner des lois à la Grèce, & depuis mon retour en Scythie, j'ai su que son fils avoit détruit l'empire des Perses. L'un & l'autre ont suivi le même système que Jason, qui peut-être n'avoit pas moins d'habileté que le premier, ni moins d'activité que le second.

Ce fut quelques années après sa mort que nous arrivâmes à Phères, ville assez grande & entourée de jardins. Nous comptions y trouver quelques traces de cette splendeur dont elle brilloit du temps de Jason ; mais Alexandre y régnoit, & offroit à la Grèce un spectacle dont je n'avois pas d'idée, car je n'avois jamais vu de tyran. Le trône sur lequel il étoit assis, fumoit encore du sang de ses prédécesseurs. J'ai dit que Jason avoit été tué par des conjurés ; ses deux frères Polydore & Polyphron, lui ayant succédé, Polyphron assassina Polydore, & fut bientôt après assassiné par Alexandre, qui régnoit depuis près de onze ans, quand nous arrivâmes à Phères.

Ce prince cruel n'avoit que des passions avilies par des vices grossiers. Sans foi dans les traités, timide & lâche dans les combats, il n'eut l'ambition des conquêtes que pour assouvir son avarice, & le goût des plaisirs, que pour s'abandonner aux plus sales voluptés. Un tas de fugitifs & de vagabonds noircis de crimes, mais moins scélérats que lui, devenus ses soldats & ses satellites, portoient la désolation dans ses états & chez les peuples voisins. On l'avoit vu entrer, à leur tête, dans une ville alliée, y rassembler, sous divers prétextes, les citoyens dans la place publique, les égorger, & livrer leurs maisons au pillage. Ses armes eurent d'abord quelques succès ; vaincu ensuite par les Thébains, joints à divers peuples de Thessalie, il n'exerçoit plus ses fureurs que contre ses propres sujets ; les uns étoient enterrés tout en vie ; d'autres, revêtus de peaux d'ours ou de sangliers, étoient poursuivis & déchirés par des dogues dressés à cette espèce de chasse. Il se faisoit un jeu de leurs tourmens, & leurs cris ne servoient qu'à endurcir son ame. Cependant il se surprit un jour prêt à s'émouvoir : c'étoit à la représentation des Troyennes d'Euripide ; mais il sortit à l'instant du théâtre, en disant qu'il auroit trop à rougir, si, voyant d'un œil tranquille couler le sang de ses sujets, il paroïssoit s'attendrir sur les malheurs d'Hécube & d'Andromaque.

Les habitans de Phères vivoient dans l'épouvante, & dans cet abattement que cause l'excès des maux, & qui est un malheur de plus. Leurs soupirs n'osoient éclater, & les vœux qu'ils formoient en secret pour la liberté, se terminoient par un désespoir impuissant.

Alexandre, agité des craintes dont il agitoit les autres, avoit le partage des tyrans, celui de haïr & d'être haï. On démêloit dans ses yeux, à travers l'empreinte de sa cruauté, le trouble, la défiance & la terreur qui tourmentoient son ame : tout lui étoit suspect. Ses gardes le faisoient trembler. Il prenoit des précautions contre Thébé son épouse, qu'il aimoit avec la même fureur qu'il en étoit jaloux, si l'on peut appeler amour la passion féroce qui l'entraînoit auprès d'elle. Il passoit la nuit au haut de son palais, dans un appartement où l'on montoit par une échelle, & dont les avenues étoient défendues par un dogue qui n'épargnoit que le roi, la reine, & l'esclave chargé du soin de le nourrir. Il s'y retiroit tous les soirs, précédé par ce même esclave qui tenoit une épée nue, & qui faisoit une visite exacte de l'appartement.

Je vais rapporter un fait singulier, & je ne l'accompagnerai d'aucune réflexion. Eudémus de Chypre, en allant d'Athènes en Macédoine, étoit tombé malade à Phères : comme je l'avois vu souvent chez Aristote, dont il étoit l'ami, je lui rendis pendant sa maladie tous les soins qui dépendoient de moi. Un soir que j'avois appris des médecins, qu'ils désespéroient de sa guérison, je m'assis auprès de son lit : il fut touché de mon affliction, me tendit la main, & me dit d'une voix mourante : Je dois confier à votre amitié un secret qu'il seroit dangereux de révéler à tout autre qu'à vous. Une de ces dernières nuits, un jeune homme d'une beauté ravissante m'apparut en songe ; il m'avertit que je guérirais, & que, dans cinq ans, je serois de retour dans ma patrie : pour garant de ma prédiction, il ajouta que le tyran n'avoit plus que quelques jours à vivre. Je regardai cette confidence d'Eudémus, comme un symptôme de délire, & je rentrai chez moi pénétré de douleur.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes éveillés par ces cris mille fois réitérés : Il est mort ; le tyran n'est plus ; il a péri par les mains de la reine. Nous courûmes aussitôt au palais ; nous y vîmes le corps d'Alexandre, livré aux insultes d'une populace qui le fouloit aux piés, & célébroit avec transport le courage de la reine. Ce fut elle en effet qui se mit à la tête de la conjuration, soit par haine pour la tyrannie, soit pour venger ses injures personnelles. Les uns disoient qu'Alexandre étoit sur le point de la répudier, d'autres,

qu'il avoit fait mourir un jeune Theſſalien qu'elle aimoit ; d'autres enfin, que Pélolidas, tombé quelques années auparavant entre les mains d'Alexandre, avoit eu, pendant ſa priſon, une entrevue avec la reine, & l'avoit exhortée à délivrer ſa patrie, & à ſe rendre digne de ſa naiſſance ; car elle étoit fille de Jaſon. Quoiqu'il en ſoit, Thébé, ayant formé ſon plan, avertit ſes trois frères Tiſiphonus, Pytholaüs & Lycophron, que ſon époux avoit réſolu leur perte ; & , dès cet inſtant, ils réſolurent la ſienne. La veille, elle les tint cachés dans le palais : le ſoir, Alexandre boit avec excès, monte dans ſon appartement, ſe jette ſur ſon lit, & ſ'endort. Thébé deſcend tout de ſuite, écarte l'eſclave & le dogue, revient avec les conjurés, & ſe ſaiſit de l'épée ſuspendue au chevet du lit. Dans ce moment, leur courage parut ſe ralentir ; mais Thébé les ayant menacés d'éveiller le roi ſ'ils héſitoient encore, ils ſe jetèrent ſur lui, & le percèrent de pluſieurs coups.

J'allai auſſitôt apprendre cette nouvelle à Eudémus, qui n'en parut point étonné. Ses forces ſe rétablirent : il périt cinq ans après en Sicile ; & Ariſtote, qui depuis adreſſa un dialogue ſur l'ame à la mémoire de ſon ami, prétendoit que le ſonge ſ'étoit vérifié dans toutes ſes circonſtances, puifque c'eſt retourner dans ſa patrie que de quitter la terre.

Les conjurés, après avoir laiſſé respirer pendant quelque temps les habitans de Phères, partagèrent entre eux le pouvoir ſouverain, & commirent tant d'injuſtices, que leurs ſujets ſe virent forcés d'appeler Philippe de Macédoine à leur ſecours. Il vint, & chaſſa non-ſeulement les tyrans de Phères, mais encore ceux qui s'étoient établis dans d'autres villes. Ce bienfait a tellement attaché les Theſſaliens à ſes intérêts, qu'ils l'ont ſuivi dans la plupart de ſes entrepriſes, & lui en ont facilité l'exécution.

Après avoir parcouru les environs de Phères, & ſur-tout ſon port qu'on nomme Pagafe, & qui en eſt éloigné de 90 ſtades,* nous viſitâmes les parties méridionales de la Magnéſie, nous prîmes enſuite notre route vers le nord, ayant à notre droite la chaîne du mont Pélion. Cette contrée eſt délicieuſe par la douceur du climat, la variété des aſpects, & la multiplicité des vallées que forment, ſur-tout dans la partie la plus ſeptentrionale, les branches du mont Pélion & du mont Oſſa.

Sur un des ſommets du mont Pélion s'élève un temple en l'honneur de Jupiter ; tout auprès eſt l'ancre célèbre, où l'on prétend que Chiron avoit anciennement établi ſa demeure, & qui porte encore le nom de ce Centaure. Nous y montâmes à la ſuite d'une proceſſion de jeunes gens, qui tous les

* Trois lieues et 1005 toiſes.

ans y vont, au nom d'une ville voisine, offrir un sacrifice au souverain des dieux. Quoique nous fussions au milieu de l'été, & que la chaleur fut excessive au pié de la montagne, nous fûmes obligés de nous couvrir, à leur exemple, d'une toison épaisse. On éprouve en effet sur cette hauteur un froid très rigoureux, mais dont l'impression est en quelque façon affoiblie par la vue superbe que présentent d'un côté les plaines de la mer, de l'autre celles de la Thessalie.

La montagne est couverte de sapins, de cyprès, de cèdres, de différentes espèces d'arbres, & de simples, dont la médecine fait un grand usage. On nous montra une racine, dont l'odeur, approchant de celle du thym, est, dit-on, meurtrière pour les serpens, & qui, prise dans du vin, guérit de leurs morsures. On y trouve un arbruste dont la racine est un remède pour la goutte, l'écorce, pour la colique, les feuilles, pour les fluxions aux yeux ; mais le secret de la préparation est entre les mains d'une seule famille, qui prétend se l'être transmis de père en fils, depuis le centaure Chiron, à qui elle rapporte son origine. Elle n'en tire aucun avantage, & se croit obligée de traiter gratuitement les malades qui viennent implorer son secours.

Déscendus de la montagne, à la suite de la procession, nous fûmes priés au repas qui termine la cérémonie : nous vîmes ensuite une espèce de danse particulière à quelques peuples de la Thessalie, & très propre à exciter le courage & la vigilance des habitans de la campagne. Un Magnésien se présente avec ses armes ; il les met à terre, & imite les gestes & la démarche d'un homme qui, en temps de guerre, sème & laboure son champ. La crainte est empreinte sur son front, il tourne la tête de chaque côté, il apperçoit un soldat ennemi qui cherche à le surprendre ; aussitôt il saisit ses armes, attaque le soldat, en triomphe, l'attache à ses bœufs, & le chasse devant lui. Tous ces mouvemens s'exécutent en cadence au son de la flûte.

En continuant notre route, nous arrivâmes à Sycurium. Cette ville, située sur une colline, au pié du mont Ossa, domine de riches campagnes. La pureté de l'air & l'abondance des eaux la rendent un des plus agréables séjours de la Grèce. De-là jusqu'à Larisse, le pays est fertile & très peuplé. Il devient plus riant, à mesure qu'on approche de cette ville, qui passe avec raison pour la première & la plus riche de la Thessalie ; ses dehors sont embellis par le Pénée, qui roule auprès de ses murs des eaux extrêmement claires.

Nous logeâmes chez Amyntor, & nous trouvâmes chez

lui tous les agrémens que nous devions attendre de l'ancienne amitié qui le lioit avec le père de Philotas.

VALLEE DE TEMPE.

Nous étions impatiens d'aller à Tempé. Ce nom, commun à plusieurs vallées qu'on trouve en ce canton, désigne plus particulièrement celle que forment en se rapprochant, le mont Olympe & le mont Ossa : c'est le seul grand chemin pour aller de Thessalie en Macédoine. Amyntor voulut nous accompagner. Nous prîmes un bateau, &, au lever de l'aurore, nous nous embarquâmes sur le Pénée, le 15 du mois métageittrion*. Bientôt s'offrirent à nous plusieurs villes, telles que Phalanna, Gyrton, Elaties, Mopsium, Homolis ; les unes placées sur les bords du fleuve, les autres sur les hauteurs voisines. Après avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ 160 stades†. C'est là que commence la vallée, & que le fleuve se trouve resserré entre le mont Ossa qui est à sa droite, & le mont Olympe qui est à sa gauche, & dont la hauteur est d'un peu plus de 10 stades‡.

Suivant une ancienne tradition, un tremblement de terre sépara ces montagnes, & ouvrit un passage aux eaux qui submergeoient les campagnes. Il est du moins certain que si l'on fermoit ce passage, le Pénée ne pourroit plus avoir d'issue ; car ce fleuve, qui reçoit dans sa course plusieurs rivières, coule dans un terrain qui s'élève par degrés, depuis les bords, jusqu'aux collines & aux montagnes qui entourent cette contrée. Aussi disoit-on que, si les Thessaliens ne s'étoient soumis à Xerxès, ce prince auroit pris le parti de s'emparer de Gonnus, & d'y construire une barrière impénétrable au fleuve.

Cette ville est très importante par sa situation : elle est la clef de la Thessalie du côté de la Macédoine, comme les Thermopyles le sont du côté de la Phocide.

* Le 10 août de l'an 357 avant J. C. † Six lieues et 120 toises.

‡ 960 toises. Plutarque rapporte une ancienne inscription, par laquelle il paroît que Xénagoras avoit trouvé la hauteur de l'Olympe de 10 stades, 1 plethre moins 4 piés. Le plethre, suivant Suidas, étoit la sixième partie du stade, par conséquent de 15 toises 4 piés six pouces. Otez les 4 piés, reste 15 toises, qui, ajoutées aux 945 que donnent les stades, font 960 toises pour la hauteur de l'Olympe. M. Bernouilli l'a trouvée de 1017 toises.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est ; sa longueur est de 40 stades* ; sa plus grande largeur d'environ 2 stades $\frac{1}{2}$ † ; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paroît être que de 100 piés‡.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leurs piés jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal ; & des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente presque par-tout un canal tranquille, & dans certains endroits il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes, percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon, placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asyle du repos & du plaisir. Ce qui nous étonnoit le plus étoit une certaine intelligence dans la distribution des ornemens qui parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature ; ici, on diroit que la nature veut imiter l'art. Les lauriers & différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux & des bosquets, & font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pié de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, & les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, & tombent en festons & en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, & l'ame recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect, & même au souvenir de cette charmante vallée : au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que, dans le printemps, elle est toute émaillée de fleurs, & qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants, à qui la solitude & la saison semblent prêter une mélodie plus tendre & plus touchante.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée ; & mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenoient toujours sur ce fleuve. Tantôt, je voyois ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés ; tantôt ; m'approchant du rivage, je contemplois le cours paisible de ses ondes qui sembloient se soutenir mutuellement, & remplissoient leur carrière sans tumulte & sans effort. Je disois à Amyntor : Telle est l'image d'une ame pure & tran-

* Environ une lieue et demie. Je donne toujours à la lieue 2500 toises.

† Environ 236 toises.

‡ Environ 94 de nos piés.

quille ; ses vertus naissent toutes de concert & sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. Amyntor me répondit : Je vais vous montrer l'image de l'ambition, & les funestes effets qu'elle produit.

Alors il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les Dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers, qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvînmes en un endroit où les vagues fortement comprimées cherchoient à forcer un passage. Elles se heurtoient, se soulevoient, & tomboient, en mugissant, dans un gouffre, d'où elles s'élançoient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

Mon ame étoit occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi ; je me trouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, sillonnées dans toute leur hauteur par des abîmes profonds. Près de leurs sommets des nuages erroient pesamment parmi des arbres funèbres, ou restoient suspendus sur leurs branches stériles. Au dessous, je vis la nature en ruine ; les montagnes écroulées étoient couvertes de leurs débris, & n'offroient que des roches menaçantes & confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes ? Est-ce la fureur des aquilons ? Est-ce un bouleversement du globe ? Est-ce en effet la vengeance terrible des Dieux contre les Titans ? Je l'ignore : mais enfin, c'est dans cette affreuse vallée que les conquérans devroient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

Nous nous hâtâmes de sortir de ces lieux, & bientôt nous fûmes attirés par les sons mélodieux d'une lyre, & par des voix plus touchantes encore : c'étoit la *Théorie*, ou députation que ceux de Delphes envoient de neuf en neuf ans à Tempé. Ils disent qu'Apollon étoit venu dans leur ville avec une couronne & une branche de laurier cueillies dans cette vallée, & c'est pour en rappeler le souvenir qu'ils font la députation que nous vîmes arriver. Elle étoit composée de l'élite des jeunes Delphiens. Ils firent un sacrifice pompeux sur un autel élevé près des bords du Pénée ; &, après avoir coupé des branches du même laurier dont le dieu s'étoit couronné, ils partirent en chantant des hymnes.

En sortant de la vallée, le plus beau des spectacles s'offrit à nous. C'est une plaine couverte de maisons & d'arbres, où le fleuve, dont le lit est plus large & le cours plus paisible, semble se multiplier par des sinuosités sans nombre. A quel-

se présente la presqu'île de Pallène, & dans le lointain, le mont Athos termine cette superbe vue.

Nous comptions retourner le soir à Gonnus ; mais un orage violent nous obligea de passer la nuit dans une maison située sur le rivage de la mer : elle appartenoit à un Theffalien, qui s'empressa de nous accueillir. Il avoit passé quelque temps à la cour du roi Cotys, &, pendant le souper, il nous raconta des anecdotes relatives à ce prince.

Cotys, nous dit-il, est le plus riche, le plus voluptueux & le plus intempérant des rois de Thrace. Outre d'autres branches de revenus, il tire tous les ans plus de 200 talens* des ports qu'il possède dans la Chersonèse ; cependant ses trésors suffisoient à peine à ses goûts.

En été, il erre avec sa cour dans des bois, où sont pratiquées de belles routes : dès qu'il trouve sur les bords d'un ruisseau un aspect riant & des ombrages frais, il s'y établit, & s'y livre à tous les excès de la table. Il est maintenant entraîné par un délire qui n'exciteroit que la pitié, si la folie jointe au pouvoir ne rendoit les passions cruelles. Savez-vous quel est l'objet de son amour ? Minerve. Il ordonna d'abord à une de ses maîtresses de se parer des attributs de cette divinité ; mais, comme une pareille illusion ne servit qu'à l'enflammer davantage, il prit le parti d'épouser la déesse. Les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence : j'y fus invité. Il attendoit avec impatience son épouse : en l'attendant, il s'enivra. Sur la fin du repas, un de ses gardes alla, par son ordre, à la tente où le lit nuptial étoit dressé : à son retour, il annonça que Minerve n'étoit pas encore arrivée. Cotys le perça d'une flèche qui le priva de la vie. Un autre garde éprouva le même sort. Un troisième, instruit par ces exemples, dit qu'il venoit de voir la déesse, qu'elle étoit couchée, & qu'elle attendoit le roi depuis long-temps. A ces mots, le soupçonnant d'avoir obtenu les faveurs de son épouse, il se jette en fureur sur lui, & le déchire de ses propres mains.

Tel fut le récit du Theffalien. Quelque temps après, deux frères, Héraclide & Python, conspirèrent contre Cotys, & lui ôtèrent la vie. Les Athéniens, ayant eu successivement lieu de s'en louer & de s'en plaindre, lui avoient décerné, au commencement de son règne, une couronne d'or avec le titre de citoyen : après sa mort, ils déférèrent les mêmes honneurs à ses assassins.

L'orage se dissipa pendant la nuit. A notre réveil, la mer étoit calme & le ciel serein ; nous revînmes à la vallée, &

* Plus d'un million-quatre-vingt mille livres.

nous vîmes les apprêts d'une fête que les Thessaliens célèbrent tous les ans, en mémoire du tremblement de terre qui, en donnant un passage aux eaux du Pénée, découvrit les belles plaines de Larisse.

Les habitans de Gonnus, d'Homolis & des autres villes voisines arrivoient successivement dans la vallée. L'encens des sacrifices brûloit de toutes parts ; le fleuve étoit couvert de bateaux qui descendoient & montoient sans interruption. On dressoit des tables dans les bosquets, sur le gazon, sur les bords du fleuve, dans les petites îles, auprès des sources qui sortent des montagnes. Une singularité qui distingue cette fête, c'est que les esclaves y sont confondus avec leurs maîtres, ou plutôt, que les premiers y sont servis par les seconds. Ils exercent leur nouvel empire avec une liberté qui va quelquefois jusqu'à la licence, & qui ne sert qu'à rendre la joie plus vive. Aux plaisirs de la table se mêloient ceux de la danse, de la musique & de plusieurs autres exercices qui se prolongèrent bien avant dans la nuit.

Nous retournâmes le lendemain à Larisse, & quelques jours après, nous eûmes occasion de voir le combat des taureaux. J'en avois vu de semblables en différentes villes de la Grèce ; mais, les habitans de Larisse y montrent plus d'adresse que les autres peuples. La scène étoit aux environs de cette ville : on fit partir plusieurs taureaux, & autant de cavaliers qui les poursuivoient & les aiguillonnaient avec une espèce de dard. Il faut que chaque cavalier s'attache à un taureau, qu'il coure à ses côtés, qu'il le presse & l'évite tour à tour, & qu'après avoir épuisé les forces de l'animal, il le faisisse par les cornes, & le jette à terre sans descendre lui-même de cheval. Quelquefois il s'élance sur l'animal écumanant de fureur, & malgré les secousses violentes qu'il éprouve, il l'atterre aux yeux d'un nombre infini de spectateurs qui célèbrent son triomphe.

L'administration de cette ville est entre les mains d'un petit nombre de magistrats qui sont élus par le peuple, & qui se croient obligés de le flatter & de sacrifier son bien à ses caprices.

Les naturalistes prétendent que, depuis qu'on a ménagé une issue aux eaux stagnantes qui couvroient, en plusieurs endroits, les environs de cette ville, l'air est devenu plus pur & beaucoup plus froid. Ils citent deux faits en faveur de leur opinion. Les oliviers se plaisoient infiniment dans ce canton ; ils ne peuvent aujourd'hui y résister aux rigueurs des hivers ; & les vignes y gèlent très souvent, ce qui n'arrivoit jamais autrefois.

Nous étions déjà en automne : comme cette saison est ordinairement très belle en Thessalie, & qu'elle y dure longtemps, nous fîmes quelques courses dans les villes voisines : mais, le moment de notre départ étant arrivé, nous résolûmes de passer par l'Épire, & nous prîmes le chemin de Gomphi, ville située au pié du mont Pindus.

Fin du Chapitre trente-cinquième

CHAPITRE XXXVI.

*Voyage d'Épire, d'Acarmanie & d'Étolie. Oracle de Dodone.
Saut de Leucade.**

LÉ mont Pindus sépare la Thessalie de l'Épire. Nous le traversâmes au-dessus de Gomphi, & nous entrâmes dans le pays des Athamanes. De-là nous aurions pu nous rendre à l'oracle de Dodone, qui n'en est pas éloigné ; mais, outre qu'il auroit fallu franchir des montagnes déjà couvertes de neige, & que l'hiver est très rigoureux dans cette ville, nous avions vu tant d'oracles en Béotie, qu'ils nous inspiroient plus de dégoût que de curiosité : nous prîmes donc le parti d'aller droit à Ambracie par un chemin très court, mais assez rude.

Cette ville, colonie des Corinthiens, est située auprès d'un golfe qui porte aussi le nom d'Ambracie.† Le fleuve Aréthon coule à son couchant ; au levant, est une colline où l'on a construit une citadelle. Ses murs ont environ 24 stades de circuit‡ ; au-dedans, les regards sont attirés par des temples & d'autres beaux monumens ; au-dehors, par des plaines fertiles qui s'étendent au loin. Nous y passâmes quelques jours, & nous y prîmes des notions générales sur l'Épire.

Le mont Pindus au levant, & le golfe d'Ambracie au midi, séparent, en quelque façon, l'Épire du reste de la Grèce. Plusieurs chaînes de montagnes couvrent l'intérieur du pays ; vers les côtes de la mer on trouve des aspects agréables, & de riches campagnes. Parmi les fleuves qui l'arrosent, on distingue l'Achéron qui se jette dans un marais de même nom, & le Cocyte dont les eaux sont d'un goût désagréable : non loin de-là est un endroit nommé Aorne ou Averno, d'où s'exhalent

* Voyez la carte générale de la Grèce.

† Ce golfe est le même que celui où se donna depuis la célèbre bataille d'Actium.

‡ 2268 toises.

des vapeurs dont les airs sont infectés. A ces traits, on reconnoît aisément le pays où, dans les temps les plus anciens, on a placé les enfers. Comme l'Épire étoit alors la dernière des contrées connues du côté de l'occident, elle passa pour la région des ténèbres; mais, à mesure que les bornes du monde se reculèrent du même côté, l'enfer changea de position, et fut placé successivement en Italie et en Ibérie, toujours dans les endroits où la lumière du jour sembloit s'éteindre.

L'Épire a plusieurs ports assez bons. On tire de cette province, entre autres choses, des chevaux légers à la course, & des mâtins auxquels on confie la garde des troupeaux, & qui ont un trait de ressemblance avec les Epirotes; c'est qu'un rien suffit pour les mettre en fureur. Certains quadrupèdes y sont d'une grandeur prodigieuse: il faut être debout ou légèrement incliné pour traire les vaches, & elles rendent une quantité surprenante de lait.

J'ai ouï parler d'une fontaine qui est dans la contrée des Chaoniens. Pour en tirer le sel dont ses eaux sont imprégnées, on les fait bouillir & évaporer. Le sel qui reste est blanc comme la neige.

Outre quelques colonies Grecques établies en divers cantons de l'Épire, on distingue dans ce pays quatorze nations anciennes, barbares pour la plupart, distribuées dans de simples bourgs; quelques unes qu'on a vues, en diverses époques, soumises à différentes formes de gouvernement; d'autres, comme les Molosses, qui, depuis environ neuf siècles, obéissent à des princes de la même nation. C'est une des plus anciennes & des plus illustres de la Grèce: elle tire son origine de Pyrrhus, fils d'Achille, & ses descendants ont possédé, de père en fils, un trône qui n'a jamais éprouvé la moindre secousse. Des philosophes attribuent la durée de ce royaume au peu d'étendue des états qu'il renfermoit autrefois. Ils prétendent que moins les souverains ont de puissance, moins ils ont d'ambition & de penchant au despotisme. La stabilité de cet empire est maintenue par un usage constant; quand un prince parvient à la couronne, la nation s'assemble dans une des principales villes. Après les cérémonies que prescrit la religion, le souverain et les sujets s'engagent, par un serment prononcé en face des autels, l'un de régner suivant les lois, les autres de défendre la royauté, conformément aux mêmes lois.

Cet usage commença au dernier siècle: il se fit alors une révolution éclatante dans le gouvernement et dans les mœurs des Molosses. Un de leurs rois en mourant ne laissa qu'un fils. La nation, persuadée que rien ne pouvoit l'intéresser autant que l'éducation de ce jeune prince, en confia la soin à

des hommes sages, qui concurent le projet de l'élever loin des plaisirs et de la flatterie. Ils le conduisirent à Athènes, et ce fut dans une république qu'il s'instruisit des devoirs mutuels des souverains et des sujets. De retour dans ses états, il donna un grand exemple; il dit au peuple: J'ai trop de pouvoir, je veux le borner. Il établit un sénat, des lois et des magistrats. Bientôt les lettres et les arts fleurirent par ses soins et par ses exemples. Les Molosses, dont il étoit adoré, adoucirent leurs mœurs, et prirent sur les nations barbares de l'Épire la supériorité que donnent les lumières.

ORACLE DE DODONE.

DANS une des parties septentrionales de l'Épire est la ville de Dodone. C'est là que se trouve le temple de Jupiter, & l'oracle le plus ancien de la Grèce. Cet oracle subsistoit dès le temps où les habitans de ces cantons n'avoient qu'une idée confuse de la divinité; & cependant ils portoient déjà leurs regards inquiets sur l'avenir, tant il est vrai que le désir de le connoître est une des plus anciennes maladies de l'esprit humain, comme elle en est une des plus funestes! J'ajoute qu'il en est une autre qui n'est pas moins ancienne parmi les Grecs; c'est de rapporter à des causes surnaturelles, non-seulement les effets de la nature, mais encore les usages et les établissemens dont on ignore l'origine. Quand on daigne suivre les chaînes de leurs traditions, on s'apperçoit qu'elles aboutissent toutes à des prodiges. Il en fallut un sans doute pour instituer l'oracle de Dodone, et voici comme les prêtresses du temple le racontent.

Un jour deux colombes noires s'envolèrent de la ville de Thèbes en Egypte, et s'arrêtèrent, l'une en Libye, et l'autre à Dodone. Cette dernière s'étant posée sur un chêne, prononça ces mots d'une voix très distincte: „ Etablissez en ces „ lieux un oracle en l'honneur de Jupiter. „ L'autre colombe prescrivit la même chose aux habitans de la Libye, et toutes deux furent regardées comme les interprètes des dieux. Quelque absurde que soit ce récit, il paroît avoir un fondement réel. Les prêtres Egyptiens soutiennent que deux prêtresses portèrent autrefois leurs rites sacrés à Dodone, de même qu'en Libye; et, dans la langue des anciens peuples de l'Épire, le même mot désigne une colombe et une vieille femme.

Dodone est située au pié du mont Tomarus, d'où s'échappent quantité de sources intarissables. Elle doit sa gloire et ses richesses aux étrangers qui viennent consulter l'oracle.

Le temple de Jupiter et les portiques qui l'entourent, sont décorés par des statues sans nombre, et par les offrandes de presque tous les peuples de la terre. La forêt sacrée s'élève tout auprès. Parmi les chênes dont elle est formée, il en est un qui porte le nom de divin ou de prophétique. La piété des peuples l'a consacré depuis une longue suite de siècles.

Non loin du temple est une source qui tous les jours est à sec à midi, et dans sa plus grande hauteur, à minuit ; qui tous les jours croît et décroît insensiblement d'un de ces points à l'autre. On dit qu'elle présente un phénomène plus singulier encore. Quoique ses eaux soient froides & éteignent les flambeaux allumés qu'on y plonge, elles allument les flambeaux éteints qu'on en approche jusqu'à une certaine distance*. La forêt de Dodone est entourée de marais ; mais le territoire en général est très fertile, & l'on y voit de nombreux troupeaux errer dans de belles prairies.

Trois prêtresses sont chargées du soin d'annoncer les décisions de l'oracle ; mais les Béotiens doivent les recevoir de quelques uns des ministres attachés au temple. Ce peuple ayant une fois consulté l'oracle sur une entreprise qu'il méditoit, la prêtresse répondit : „ Commettez une impiété, & „ vous réussirez. „ Les Béotiens, qui la soupçonnoient de favoriser leurs ennemis, la jetèrent aussitôt dans le feu, en disant : „ Si la prêtresse nous trompe, elle mérite la mort ; si „ elle dit la vérité, nous obéissons à l'oracle en faisant une „ action impie. „ Les deux autres prêtresses crurent devoir justifier leur malheureuse compagne. L'oracle, suivant elles, avoit simplement ordonné aux Béotiens d'enlever les trépiés sacrés qu'ils avoient dans leur temple, & de les apporter dans celui de Jupiter à Dodone. En même temps il fut décidé que désormais elles ne répondroient plus aux questions des Béotiens.

Les dieux dévoilent de plusieurs manières leurs secrets aux prêtresses de ce temple. Quelquefois elles vont dans la forêt sacrée, & se plaçant auprès de l'arbre prophétique, elles sont attentives, soit au murmure de ses feuilles, agitées par le zéphir, soit au gémissement de ses branches, battues par la tempête. D'autres fois, s'arrêtant au bord d'une source qui jaillit du pié de cet arbre, elles écoutent le bruit que forme le bouillonnement de ses ondes fugitives. Elles saisissent habilement les gradations & les nuances des sons qui frappent leurs

* On racontoit à-peu-près la même chose de la fontaine brûlante située à trois lieues de Grenoble, & regardée, pendant long-temps, comme une des sept merveilles du Dauphiné. Mais le prodige a disparu, dès qu'on a pris la peine d'en examiner la cause.

oreilles, & les regardant comme les présages des évènements futurs, elles les interprètent suivant les règles qu'elles se sont faites, & plus souvent encore suivant l'intérêt de ceux qui les consultent.

Elles observent la même méthode pour expliquer le bruit qui résulte du choc de plusieurs bassins de cuivre suspendus autour du temple. Ils sont tellement rapprochés, qu'il suffit d'en frapper un pour les mettre tous en mouvement. La prêtresse, attentive au son qui se communique, se modifie & s'affoiblit, fait tirer une foule de prédictions de cette harmonie confuse.

Ce n'est pas tout encore. Près du temple sont deux colonnes; sur l'une est un vase d'airain, sur l'autre la figure d'un enfant qui tient un fouet à trois petites chaînes de bronze, flexibles & terminées chacune par un bouton. Comme la ville de Dodone est fort exposée au vent, les chaînes frappent le vase presque sans interruption, & produisent un son qui subsiste long temps; les prêtresses peuvent en calculer la durée, & le faire servir à leurs desseins.

On consulte aussi l'oracle par le moyen des sorts. Ce sont des bulletins ou dés, qu'on tire au hasard de l'urne qui les contient. Un jour que les Lacédémoniens avoient choisi cette voie pour connoître le succès d'une de leurs expéditions, le singe du roi des Molosses sauta sur la table, renversa l'urne, éparpilla les sorts, & la prêtresse effrayée s'écria: „ Que les „ Lacédémoniens, loin d'aspirer à la victoire, ne doivent „ plus songer qu'à leur sûreté. „ Les députés de retour à Sparte, y publièrent cette nouvelle, & jamais évènement ne produisit tant de terreur parmi ce peuple de guerriers.

Les Athéniens conservent plusieurs réponses de l'oracle de Dodone. Je vais en rapporter une, pour en faire connoître l'esprit.

„ Voici ce que le prêtre de Jupiter prescrit aux Athéniens.
 „ Vous avez laissé passer le temps des sacrifices & de la députation; envoyez au plutôt des députés: qu'outre les
 „ présens déjà décernés par le peuple, ils viennent offrir à
 „ Jupiter neuf bœufs propres au labourage, chaque bœuf
 „ accompagné de deux brebis; qu'ils présentent à Dioné
 „ une table de bronze, un bœuf & d'autres victimes. „

Cette Dioné étoit fille d'Uranus; elle partage avec Jupiter l'encens que l'on brûle au temple de Dodone, & cette association de divinités sert à multiplier les sacrifices & les offrandes.

Tels étoient les récits qu'on nous faisoit à Ambracie. Cependant l'hiver approchoit, & nous pensions à quitter cette ville.

ville. Nous trouvâmes un vaisseau marchand qui partoît pour Naupaëte, située dans le golfe de Crissa. Nous y fûmes admis comme passagers, & , dès que le beau temps fut décidé, nous sortîmes du port & du golfe d'Ambracie. Nous trouvâmes bientôt la presqu'île de Leucade, séparée du continent par un isthme très étroit. Nous vîmes des matelots qui, pour ne pas faire le tour de la presqu'île, transportoient à force de bras leur vaisseau par dessus cette langue de terre. Comme le nôtre étoit plus gros, nous prîmes le parti de raser les côtes occidentales de Leucade, & nous parvinmes à son extrémité, formée par une montagne très élevée, taillée à pic, sur le sommet de laquelle est un temple d'Apollon que les matelots distinguent & saluent de loin. Ce fut là que s'offrit à nous une scène capable d'inspirer le plus grand effroi.

SAUT DE LEUCADE.

PENDANT qu'un grand nombre de bateaux se rangeoient circulairement au pié du promontoire, quantité de gens s'efforçoient d'en gagner le sommet. Les uns s'arrêtoient auprès du temple, les autres grimpoient sur des pointes de rocher, comme pour être témoins d'un événement extraordinaire. Leurs mouvemens n'annonçoient rien de sinistre, & nous étions dans une parfaite sécurité, quand tout-à-coup nous vîmes sur une roche écartée plusieurs de ces hommes en saisir un d'entre eux, & le précipiter dans la mer, au milieu des cris de joie qui s'élevoient, tant sur la montagne que dans les bateaux. Cet homme étoit couvert de plumes; on lui avoit de plus attaché des oiseaux, qui, en déployant leurs ailes, retardoient sa chute. A peine fut-il dans la mer, que les bateliers, empressés de le secourir, l'en retirèrent, & lui prodiguèrent tous les soins qu'on pourroit exiger de l'amitié la plus tendre. J'avois été si frappé dans le premier moment, que je m'écriai: Ah barbares! est-ce ainsi que vous vous jouez de la vie des hommes! Mais ceux du vaisseau s'étoient fait un amusement de ma surprise & de mon indignation. A la fin, un citoyen d'Ambracie me dit: Ce peuple, qui célèbre tous les ans, à pareil jour, la fête d'Apollon, est dans l'usage d'offrir à ce dieu un sacrifice expiatoire, & de détourner sur la tête de la victime tous les fléaux dont il est menacé. On choisit pour cet effet un homme condamné à subir le dernier supplice. Il périt rarement dans les flots; & , après l'en avoir sauvé, on le bannit à perpétuité des terres de Leucade.

Vous serez bien plus étonné, ajouta l'Ambraciot, quand vous connoîtrez l'étrange opinion qui s'est établie parmi les Grecs,

Grecs. C'est que le saut de Leucade est un puissant remède contre les fureurs de l'amour. On a vu plus d'une fois des amans malheureux venir à Leucade, monter sur ce promontoire, offrir des sacrifices dans le temple d'Apollon, s'engager par un vœu formel de s'élancer dans la mer, & s'y précipiter d'eux-mêmes.

On prétend que quelques uns furent guéris des maux qu'ils souffroient, & l'on cite entre autres un citoyen de Buthroton en Epire, qui, toujours prêt à s'enflammer pour des objets nouveaux, se soumit quatre fois à cette épreuve, & toujours avec le même succès. Cependant, comme la plupart de ceux qui l'ont tentée, ne prenoient aucune précaution pour rendre leur chute moins rapide, presque tous y ont perdu la vie, & les femmes en ont été souvent les déplorables victimes.

On montre à Leucade le tombeau d'Artémise, de cette fameuse reine de Carie qui donna tant de preuves de son courage à la bataille de Salamine. Eprise d'une passion violente pour un jeune homme qui ne répondoit pas à son amour, elle le surprit dans le sommeil, & lui creva les yeux. Bientôt les regrets & le désespoir l'amènèrent à Leucade, où elle périt dans les flots, malgré les efforts que l'on fit pour la sauver.

Telle fut aussi la fin de la malheureuse Sapho. Abandonnée de Phaon son amant, elle vint ici chercher un soulagement à ses peines, & n'y trouva que la mort. Ces exemples ont tellement décrédité le saut de Leucade, qu'on ne voit plus guère d'amans s'engager par des vœux indiscrets à les imiter.

En continuant notre route, nous vîmes, à droite, les îles d'Ithaque & de Céphallénie ; à gauche, les rivages de l'Acarnanie. On trouve dans cette dernière province quelques villes considérables, quantité de petits bourgs fortifiés, plusieurs peuples d'origine différente, mais associés dans une confédération générale, & presque toujours en guerre contre les Éto liens leurs voisins, dont les états sont séparés des leurs par le fleuve Achéloüs. Les Acarnaniens sont fidèles à leur parole, & extrêmement jaloux de leur liberté.

Après avoir passé l'embouchure de l'Achéloüs, nous rasâmes pendant toute une journée les côtes de l'Étolie. Ce pays, où l'on trouve des campagnes fertiles, est habité par une nation guerrière, & divisé en diverses peuplades, dont la plupart ne sont pas Grecques d'origine, & dont quelques unes conservent encore des restes de leur ancienne barbarie, parlant une langue très difficile à entendre, vivant de chair crue, ayant pour domiciles des bourgs sans défense. Ces différentes peuplades, en réunissant leurs intérêts, ont formé une grande association, semblable à celle des Béotiens, des Thessaliens &

des Acarnaniens. Elles s'assembloient tous les ans, par députés, dans la ville de Thermus, pour élire les chefs qui doivent les gouverner. Le faste qu'on étale dans cette assemblée, les jeux, les fêtes, le concours des marchands & des spectateurs, la rendent aussi brillante qu'auguste.

Les Etoliens ne respectent ni les alliances, ni les traités. Dès que la guerre s'allume entre deux nations voisines de leur pays, ils les laissent s'affoiblir, tombent ensuite sur elles, & leur enlèvent les prises qu'elles ont faites. Ils appellent cela *butiner dans le butin*.

Ils sont fort adonnés à la piraterie, ainsi que les Acarnaniens & les Locres Ozoles. Tous les habitans de cette côte n'attachent à cette profession aucune idée d'injustice ou d'infamie. C'est un reste des mœurs de l'ancienne Grèce, & c'est par une suite de ces mœurs qu'ils ne quittent point leurs armes, même en temps de paix. Leurs cavaliers sont très redoutables, quand ils combattent corps à corps ; beaucoup moins, quand ils sont en bataille rangée. On observe précisément le contraire parmi les Thessaliens.

A l'est de l'Achéloüs, on trouve des lions ; on en retrouve en remontant vers le nord jusqu'au fleuve Nestus en Thrace. Il semble que dans ce long espace ils n'occupent qu'une lisière, à laquelle ces deux fleuves servent de bornes ; le premier, du côté du couchant ; le second, du côté du levant. On dit que ces animaux sont inconnus aux autres régions de l'Europe.

Après quatre jours de navigation, nous arrivâmes à Naupacte, ville située au pied d'une montagne dans le pays des Locres Ozoles. Nous vîmes sur le rivage un temple de Neptune, & tout auprès un antre couvert d'offrandes, & consacré à Vénus. Nous y trouvâmes quelques veuves qui venoient demander à la déesse un nouvel époux.

Le lendemain nous prîmes un petit navire qui nous conduisit à Pagæ, port de la Mégaride, & de-là nous nous rendîmes à Athènes.

Fin du Chapitre trente-sixième.

CHAPITRE XXXVII.

Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sicyone & de l'Achaïe.

NOUS passâmes l'hiver à Athènes ; attendant avec impatience le moment de reprendre la suite de nos voyages. Nous avions vu les provinces septentrionales de la Grèce. Il nous restoit à parcourir celles du Péloponèse : nous en prîmes le chemin au retour du printemps*.

MÉGARE.

Après avoir traversé la ville d'Eleusis, dont je parlerai dans la suite, nous entrâmes dans la Mégarie qui sépare les états d'Athènes de ceux de Corinthe. On y trouve un petit nombre de villes & de bourgs. Mégare, qui en est la capitale, tenoit autrefois au port de Nisée par deux longues murailles que les habitans se crurent obligés de détruire, il y a environ un siècle. Elle fut long-temps soumise à des rois. La démocratie y subsista, jusqu'à ce que les orateurs publics, pour plaire à la multitude, l'engagèrent à se partager les dépouilles des riches citoyens. Le gouvernement oligarchique y fut alors établi ; de nos jours, le peuple a repris son autorité.

Les Athéniens se souviennent que cette province faisoit autrefois partie de leur domaine, & il voudroient bien l'y réunir ; car elle pourroit, en certaines occurences, leur servir de barrière ; mais elle a plus d'une fois attiré leurs armes, pour avoir préféré à leur alliance celle de Lacédémone. Pendant la guerre du Péloponèse, ils la réduisirent à la dernière extrémité, soit en ravageant ses campagnes, soit en lui interdisant tout commerce avec leurs états. Pendant la paix, les Mégariens portent à Athènes leurs denrées, & sur-tout une assez grande quantité de sel, qu'ils ramassent sur les rochers qui sont aux environs du port. Quoiqu'ils ne possèdent qu'un petit territoire aussi ingrat que celui de l'Attique, plusieurs se sont enrichis par une sage économie ; d'autres, par un goût de parcimonie qui leur a donné la réputation de n'employer dans les traités, ainsi que dans le commerce, que les ruses de la mauvaise foi & de l'esprit mercantile.

Ils eurent dans le siècle dernier quelques succès brillans ; leur puissance est aujourd'hui anéantie ; mais leur vanité s'est accrue en raison de leur foiblesse, & ils se souviennent plus de

* Vers le mois de mars de l'an 350 avant J. C.

ce qu'ils ont été que de ce qu'ils font. Le soir même de notre arrivée, souplant avec les principaux citoyens, nous les interrogeâmes sur l'état de leur marine ; ils nous répondirent : Au temps de la guerre des Perses, nous avions vingt galères à la bataille de Salamine.—Pourriez-vous mettre sur pié une bonne armée ?—Nous avions 3000 soldats à la bataille de Platée.—Votre population est-elle nombreuse ?—Elle l'étoit si fort autrefois, que nous fûmes obligés d'envoyer des colonies en Sicile, dans la Propontide, au Bosphore de Thrace & au Pont-Euxin. Ils tâchèrent ensuite de se justifier de quelques perfidies qu'on leur reproche, & nous racontèrent une anecdote qui mérite d'être conservée. Les habitans de la Mégaride avoient pris les armes les uns contre les autres. Il fut convenu que la guerre ne suspendroit point les travaux de la campagne. Le soldat qui enlevait un laboureur, l'amenoit dans sa maison, l'admettoit à sa table, & le renvoyoit avant que d'avoir reçu la rançon dont ils étoient convenus. Le prisonnier s'empressoit de l'apporter, dès qu'il avoit pu le rassembler. On n'employoit pas le ministère des lois contre celui qui manquoit à sa parole ; mais il étoit par-tout détesté pour son ingratitude & son infamie. Ce fait ne s'est donc pas passé de nos jours, lui dis-je ? Non, répondirent-ils, il est du commencement de cet empire. Je me doutois bien, repris-je, qu'il appartenait aux siècles d'ignorance.

Les jours suivans on nous montra plusieurs statues ; les unes en bois, & c'étoient les plus anciennes ; d'autres en or & en ivoire, & ce n'étoient pas les plus belles ; d'autres enfin en marbre ou en bronze, exécutées par Praxitèle & par Scopas. Nous vîmes aussi la maison du Sénat, & d'autres édifices construits d'une pierre très blanche, très facile à tailler, & pleine de coquilles pétrifiées.

Il existe dans cette ville une célèbre école de philosophie. Euclide, son fondateur, fut un des plus zélés disciples de Socrate ; malgré la distance des lieux, malgré la peine de mort décernée par les Athéniens contre tout Mégarien qui oseroit franchir leurs limites, on le vit, plus d'une fois, partir le soir déguisé en femme, passer quelques momens avec son maître, & s'en retourner à la pointe du jour. Ils examinoient ensemble en quoi consiste le vrai bien. Socrate, qui dirigeoit ses recherches vers cet unique point, n'employa, pour l'at-

treindre, que des moyens simples ; mais Euclide, trop familiarisé avec les écrits de Parménide & de l'école d'Elée, eut recours dans la suite à la voie des abstractions ; voie souvent dangereuse, & plus souvent impénétrable. Ses principes sont assez conformes à ceux de Platon ; il disoit que le vrai bien doit

doit être un, toujours le même, toujours semblable à lui-même. Il falloit ensuite définir ces différentes propriétés ; & la chose du monde qu'il nous importe le plus de savoir, fut la plus difficile à entendre.

Ce qui servit à l'obscurcir, ce fut la méthode déjà reçue d'opposer à une proposition la proposition contraire, & de se borner à les agiter long-temps ensemble. Un instrument qu'on découvrit alors contribua souvent à augmenter la confusion ; je parle des règles du syllogisme, dont les coups aussi terribles qu'imprévus, terrassent l'adversaire qui n'est pas assez adroit pour les détourner. Bientôt les subtilités de la métaphysique s'étayant des ruses de la logique, les mots prirent la place des choses, & les jeunes élèves ne puisèrent dans les écoles que l'esprit d'aigreur & de contradiction.

Euclide l'introduisit dans la sienne, peut-être sans le vouloir ; car il étoit naturellement doux & patient : son frère qui croyoit avoir à s'en plaindre, lui dit un jour dans sa colère : „ Je veux mourir, si je ne me venge. „ „ Et moi, répondit „ Euclide, si je ne te force à m'aimer encore. „ Mais il céda trop souvent au plaisir de multiplier & de vaincre les difficultés, & ne prévint pas que des principes souvent ébranlés perdent une partie de leurs forces.

Eubulide de Milet, son successeur, conduisit ses disciples par des sentiers encore plus glissans & plus tortueux. Euclide exerçoit les esprits, Eubulide les secouoit avec violence. Ils avoient l'un & l'autre beaucoup de connoissances & de lumières : je devois en avertir avant que de parler du second.

Nous le trouvâmes entouré de jeunes gens attentifs à toutes ses paroles, & jusqu'à ses moindres signes. Il nous entretint de la manière dont il les dressoit, & nous comprîmes qu'il préféroit la guerre offensive à la défensive. Nous le priâmes de nous donner le spectacle d'une bataille ; &, pendant qu'on en faisoit les apprêts, il nous dit qu'il avoit découvert plusieurs espèces de syllogismes, tous d'un secours merveilleux pour éclaircir les idées. L'un s'appeloit le voilé ; un autre, le chauve ; un troisième, le menteur, & ainsi des autres.

Je vais en essayer quelques uns en votre présence, ajouta-t-il ; ils seront suivis du combat dont vous désirez être les témoins : ne les jugez pas légèrement : il en est qui arrêtent les meilleurs esprits, & les engagent dans des défilés d'où ils ont bien de la peine à sortir.

Dans ce moment parut une figure voilée depuis la tête jusqu'aux piés. Il me demanda si je la connoissois. Je répondis que non. Eh bien, reprit-il, voici comme j'argumente : Vous ne connoissez pas cet homme ; or, cet homme
est

est votre ami : donc vous ne connoissez pas votre ami. Il abattit le voile, & je vis en effet un jeune Athénien avec qui j'étois fort lié. Ebulide s'adressant tout de suite à Philotas : Qu'est-ce qu'un homme chauve, lui dit-il ? — c'est celui qui n'a point de cheveux. — Et s'il lui en restoit un, le seroit-il encore ? — Sans doute. S'il en reste 2, 3, 4 ? Il poussa cette série de nombres assez loin, augmentant toujours d'une unité, jusqu'à ce que Philotas finit par avouer que l'homme en question ne seroit plus chauve. Donc, reprit Ebulide, un seul cheveu suffit pour qu'un homme ne soit point chauve, & cependant vous aviez d'abord assuré le contraire. Vous sentez bien, ajouta-t-il, qu'on prouvera de même qu'un seul meuton suffit pour former un troupeau, un seul grain, pour donner la mesure exacte d'un boisseau. Nous parûmes si étonnés de ces misérables équivoques & si embarrassés de notre maintien, que tous les écoliers éclatèrent de rire.

Cependant l'infatigable Ebulide nous disoit : voici enfin le nœud le plus difficile à délier. Epiménide a dit que tous les Crétois sont menteurs ; or, il étoit Crétois lui-même : donc il a menti ; donc les Crétois ne sont pas menteurs ; donc Epiménide n'a pas menti ; donc les Crétois sont menteurs. Il achève à peine, & s'écrie tout-à-coup : Aux armes, aux armes, attaquez, défendez le mensonge d'Epiménide.

A ces mots, l'œil en feu, le geste menaçant, les deux partis s'avancent, se pressent, se repoussent, font pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de syllogismes, de sophismes, de paralogismes. Bientôt les ténèbres s'épaississent, les rangs se confondent, les vainqueurs & les vaincus se percent de leurs propres armes, ou tombent dans les mêmes pièges. Des paroles outrageantes se croisent dans les airs, & sont enfin étouffées par les cris perçans dont la salle retentit.

L'action alloit recommencer, lorsque Philotas dit à Ebulide, que chaque parti étoit moins attentif à établir une opinion qu'à détruire celle de l'ennemi, ce qui est une mauvaise manière de raisonner : de mon côté, je lui fis observer que ses disciples paroissent plus ardens à faire triompher l'erreur que la vérité ; ce qui est une dangereuse manière d'agir. Il se disposoit à me répondre, lorsqu'on nous avertit que nos voitures étoient prêtes. Nous prîmes congé de lui, & nous déplorâmes, en nous retirant, l'indigne abus que les sophistes faisoient de leur esprit & des dispositions de leurs élèves.

Pour nous rendre à l'isthme de Corinthe, notre guide nous conduisit, par des hauteurs, sur une corniche taillée dans le roc, très étroite, très rude, élevée au dessus de la mer, sur la croupe d'une montagne qui porte sa tête dans les cieux ; c'est le

le fameux défilé où l'on dit que se tenoit ce Sciron qui précipitoit les voyageurs dans la mer, après les avoir dépouillés, & à qui Thésée fit subir le même genre de mort.

Rien de si effrayant que ce trajet, au premier coup d'œil ; nous n'osions arrêter nos regards sur l'abyme ; les mugissemens des flots sembloient nous avertir, à tous momens, que nous étions suspendus entre la mort & la vie. Bientôt familiarisés avec les dangers, nous jouîmes avec plaisir d'un spectacle intéressant. Des vents impétueux franchissoient le sommet des rochers que nous avions à droite, grondoient au dessus de nos têtes, &, divisés en tourbillons, tomboient à plomb sur différens points de la surface de la mer, la bouleversoient & la blanchissoient d'écume en certains endroits, tandis que dans les espaces intermédiaires, elle restoit unie & tranquille.

Le sentier que nous suivions se prolonge pendant environ 48 stades*, s'inclinant & se relevant tour-à-tour jusqu'auprès de Cromyon, port & château des Corinthiens, éloigné de 120 stades de leur capitale†. En continuant de longer la mer par un chemin plus commode & plus beau, nous arrivâmes aux lieux où la largeur de l'isthme n'est plus que de 40 stades‡. C'est là que les peuples du Péloponèse ont quelquefois pris le parti de se retrancher, quand ils craignoient une invasion ; c'est là aussi qu'ils célèbrent les jeux isthmiques, auprès d'un temple de Neptune & d'un bois de pins consacré à ce dieu.

Le pays des Corinthiens est resserré entre des bornes fort étroites : quoiqu'il s'étende davantage le long de la mer, un vaisseau pourroit dans une journée en parcourir la côte. Son territoire offre quelques riches campagnes, & plus souvent un sol inégal & peu fertile. On y recueille un vin d'assez mauvaise qualité.

CORINTHE.

LA ville est située au pié d'une haute montagne, sur laquelle on a construit une citadelle. Au midi, elle a pour défense la montagne elle-même, qui, en cet endroit, est extrêmement escarpée. Des remparts très forts & très élevés la protègent des trois autres côtés. Son circuit est de 40 stades§ ; mais comme les murs s'étendent sur les flancs de la montagne, & embrassent la citadelle, on peut dire que l'enceinte totale est de 85 stades||.

* Environ une lieue trois quarts.

† Environ une lieue & demie.

‡ Trois lieues 222 toises.

§ Quatre lieues & demie.

|| Environ une lieue & demie.

La mer de Crissa & la mer Saronique viennent expirer à ses piés, comme pour reconnoître sa puissance. Sur la première, est le port de Léchée, qui tient à la ville par une double muraille, longue d'environ 12 stades*. Sur la seconde, est le port de Cenchrée, éloigné de Corinthe de 70 stades †.

Un grand nombre d'édifices sacrés & profanes, anciens & modernes, embellissent cette ville. Après avoir visité la place, décorée, suivant l'usage, de temples & de statues, nous vîmes le théâtre, où l'assemblée du peuple délibère sur les affaires de l'état, & où l'on donne des combats de musique et d'autres jeux dont les fêtes sont accompagnées.

On nous montra le tombeau des deux fils de Médée. Les Corinthiens les arrachèrent des autels où cette mère infortunée les avoit déposés, et les assommèrent à coups de pierres. En punition de ce crime, une maladie épidémique enleva leurs enfans au berceau, jusqu'à ce que, dociles à la voix de l'oracle, ils s'engagèrent à honorer tous les ans la mémoire des victimes de leur fureur. Je croyois, dis-je alors, sur l'autorité d'Euripide, que cette princesse les avoit égorgés elle-même. J'ai oui dire, répondit un des assistans, que le poète se laissa gagner par une somme de cinq talens‡, qu'il reçut de nos magistrats : quoiqu'il en soit, à quoi bon le dissimuler ? un ancien usage prouve clairement que nos pères furent coupables : car c'est pour rappeler & expier leurs crimes que nos enfans doivent jusqu'à un certain âge avoir la tête rasée, & porter une robe noire.

Le chemin qui conduit à la citadelle se replie en tant de manières, qu'on fait 30 stades avant que d'en atteindre le sommet. Nous arrivâmes auprès d'une source nommée Pirène, où l'on prétend que Bellérophon trouva le cheval Pégase. Les eaux en sont extrêmement froides & limpides ; comme elles n'ont pas d'issue apparente, on croit que, par des canaux naturellement creusés dans le roc, elles descendent dans la ville, où elles forment une fontaine dont l'eau est renommée pour sa légèreté, & qui suffiroit aux besoins des habitans, quand même ils n'auroient pas cette grande quantité de puits qu'ils se sont ménagés.

La position de la citadelle & ses remparts la rendent si forte, qu'on ne pourroit s'en emparer que par trahison ou par famine. Nous vîmes, à l'entrée, le temple de Vénus, dont la statue est couverte d'armes brillantes : elle est accompagnée de celle de l'Amour & de celle du Soleil qu'on adoroit en ce lieu, avant que le culte de Vénus y fût introduit.

De cette région élevée, la déesse semble régner sur la terre

* Près d'une demi-lieue. † Près de trois lieues. ‡ 27,000 liv.

& sur les mers. Telle étoit l'illusion que faisoit sur nous le superbe spectacle qui s'offroit à nos yeux. Du côté du nord, la vue s'étendoit jusqu'au Parnasse & à l'Hélicon ; à l'est, jusqu'à l'île d'Egine, à la citadelle d'Athènes & au promontoire Sunium ; à l'ouest, sur les riches campagnes de Sicyone. Nous promenions, avec plaisir, nos regards sur les deux golfes, dont les eaux viennent se briser contre cet Isthme, que Pindare ■ raison de comparer à un pont construit par la nature au milieu des mers, pour lier ensemble les deux principales parties de la Grèce.

A cet aspect, il semble qu'on ne sauroit établir aucune communication de l'un de ces continens à l'autre, sans l'aveu de Corinthe ; & l'on est fondé à regarder cette ville comme le boulevard du Péloponèse, & l'une des entraves de la Grèce ; mais, la jalousie des autres peuples n'ayant jamais permis aux Corinthiens de leur interdire le passage de l'isthme, ces derniers ont profité des avantages de leur position, pour amasser des richesses considérables.

Dès qu'il parut des navigateurs, il parut des pirates, par la même raison qu'il y eut des vautours dès qu'il y eut des colombes. Le commerce des Grecs ne se faisant d'abord que par terre, ils suivirent le chemin de l'isthme pour entrer dans le Péloponèse, ou pour en sortir. Les Corinthiens en reti-roient un droit, & parvinrent à un certain degré d'opulence. Quand on eut détruit les pirates, les vaisseaux, dirigés par une faible expérience, n'osoient affronter la mer orageuse qui s'étend depuis l'île de Crète jusqu'au cap Malée en Laconie. On disoit alors en manière de proverbe : Avant de doubler ce cap, oubliez ce que vous avez de plus cher au monde. On préféra donc se rendre aux mers qui se terminent à l'isthme.

Les marchandises d'Italie, de Sicile & des peuples de l'ouest abordèrent au port de Léchée ; celles des îles de la mer Egée, des côtes de l'Asie mineure & des Phéniciens, au port de Cenchrée. Dans la suite, on les fit passer par terre d'un port à l'autre, & l'on imagina des moyens pour y transporter les vaisseaux.

Corinthe, devenue l'entrepôt de l'Asie & de l'Europe, continua de percevoir des droits sur les marchandises étrangères, couvrit la mer de ses vaisseaux, & forma une marine pour protéger son commerce. Ses succès excitèrent son industrie ; elle donna une nouvelle forme aux navires, & les premières trirèmes qui parurent, furent l'ouvrage de ses constructeurs. Ses forces navales la faisant respecter, on se hâta de verser dans son sein les productions des autres pays. Nous vîmes

étaler sur le rivage des rames de papier & des voiles de vaisseaux apportées de l'Égypte, l'ivoire de la Libye, les cuirs de Cyrène, l'encens de la Syrie, les dattes de la Phénicie, les tapis Carthage, du blé & des fromages de Syracuse, des poires & des pommes de l'Eubée, des esclaves de Phrygie & de Thessalie, sans parler d'une foule d'autres objets qui arrivent journellement dans les ports de la Grèce, & en particulier dans ceux de Corinthe. L'appât du gain attire les marchands étrangers & sur-tout ceux de Phénicie; & les jeux solennels de l'isthme y rassemblent un nombre infini de spectateurs.

Tous ces moyens ayant augmenté les richesses de la nation, les ouvriers destinés à les mettre en œuvre furent protégés, & s'animèrent d'une nouvelle émulation. Ils s'étoient déjà, du moins à ce qu'on prétend, distingués par des inventions utiles. Je ne les détaille point, parce que je ne puis en déterminer précisément l'objet. Les arts commencent par des tentatives obscures & essayées en différens endroits; quand ils sont perfectionnés, on donne le nom d'inventeurs à ceux qui, par d'heureux procédés, en ont facilité la pratique. J'en citerai un exemple: cette roue avec laquelle un potier voit un vase s'arrondir sous sa main, l'historien Ephore, si versé dans la connoissance des usages anciens, me disoit un jour que le sage Anacharsis l'avoit introduite parmi les Grecs. Pendant mon séjour à Corinthe, je voulus en tirer vanité. On me répondit que la gloire en étoit due à l'un de leurs concitoyens, nommé Hyperbius: un interprète d'Homère nous prouva, par un passage de ce poëte, que cette machine étoit connue avant Hyperbius: Philotas soutint de son côté que l'honneur de l'invention appartenoit à Thalos, antérieur à Homère, & neveu de Dédale d'Athènes. Il en est de même de la plupart des découvertes que les peuples de la Grèce s'attribuent à l'envi. Ce qu'on doit conclure de leurs prétentions, c'est qu'ils cultivèrent de bonne heure les arts dont on les croit les auteurs.

Corinthe est pleine de magasins & de manufactures; on y fabrique entre autres choses des couvertures de lit, recherchées des autres nations. Elle rassemble, à grands frais, les tableaux & les statues des bons maîtres; mais elle n'a produit jusqu'ici aucun de ces artistes qui font tant d'honneur à la Grèce, soit qu'elle n'ait pour les chef-d'œuvres de l'art qu'un goût de luxe, soit que la nature, se réservant le droit de placer les génies, ne laisse aux souverains que le soin de les chercher & de les produire au grand jour. Cependant on estime certains ouvrages en bronze & en terre cuite, qu'on fabrique en cette ville,

ville. Elle ne possède point de mines de cuivre. Ses ouvriers, en mêlant celui qu'ils tirent de l'étranger avec une petite quantité d'or & d'argent, en composent un métal brillant, & presque inaccessible à la rouille. Ils en font des cuirasses, des casques, de petites figures, des coupes, des vases moins estimés encore pour la matière que pour le travail, la plupart enrichis de feuillages; & d'autres ornemens exécutés au ciseau. C'est avec une égale intelligence qu'ils retracent les mêmes ornemens sur les ouvrages de terre. La matière la plus commune reçoit de la forme élégante qu'on lui donne, & des embellissemens dont on a soin de la parer, un mérite qui la fait préférer aux marbres & aux métaux les plus précieux.

Les femmes de Corinthe se font distinguer par leur beauté; les hommes, par l'amour du gain et des plaisirs. Ils ruinent leur santé dans les excès de la table, et l'amour n'est plus chez eux qu'une licence effrénée. Loin d'en rougir, ils cherchent à la justifier par une institution qui semble leur en faire un devoir. Vénus est leur principale divinité; ils lui ont consacré des courtisanes chargées de leur ménager sa protection; dans les grandes calamités, dans les dangers éminens, elles assistent aux sacrifices, et marchent en procession avec les autres citoyens, en chantant des hymnes sacrés. A l'arrivée de Xerxès, on implora leur crédit, et j'ai vu le tableau où elles sont représentées adressant des vœux à la déesse. Des vers de Simonide, tracés au bas du tableau, leur attribuent la gloire d'avoir sauvé les Grecs.

Un si beau triomphe multiplia cette espèce de prêtresses. Aujourd'hui, les particuliers, qui veulent assurer les succès de leurs entreprises, promettent d'offrir à Vénus un certain nombre de courtisanes qu'ils font venir de divers endroits. On en compte plus de mille dans cette ville. Elles attirent les marchands étrangers, elles ruinent en peu de jours un équipage entier; et de-là le proverbe: Qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

Je dois observer ici que dans toute la Grèce les femmes qui exercent un pareil commerce de corruption, n'ont jamais eu la moindre prétention à l'estime publique; qu'à Corinthe même, où l'on me montrait avec tant de complaisance le tombeau de l'ancienne Laïs, les femmes honnêtes célèbrent, en l'honneur de Vénus, une fête particulière, à laquelle les courtisanes ne peuvent être admises; et que ses habitans, qui donnèrent de si grandes preuves de valeur dans la guerre des Perses, s'étant laissés amollir par les plaisirs, tombèrent sous le joug des Argiens, furent obligés de mendier tour-à-tour la
protection

protection des Lacédémoniens, des Athéniens & des Thébains, & se font enfin réduits à n'être plus que la plus efféminée & la plus foible nation de la Grèce.

Il ne me reste plus qu'à donner une légère idée des variations que son gouvernement a éprouvées. Je suis obligé de remonter à des siècles éloignés, mais je ne m'y arrêterai pas long-temps.

Environ 110 ans après la guerre de Troie, 30 ans après le retour des Héraclides, Alétas qui descendoit d'Hercule, obtint le royaume de Corinthe, & sa maison le posséda pendant l'espace de 417 ans. L'aîné des enfans succédoit toujours à son père. La royauté fut ensuite abolie, & le pouvoir souverain remis entre les mains de 200 citoyens qui ne s'allioient qu'entre eux, & qui devoient être tous du sang des Héraclides. On en choisissoit un tous les ans pour administrer les affaires, sous le nom de Prytane. Ils établirent sur les marchandises qui passaient par l'Isthme, un droit qui les enrichit, & se perdirent par l'excès du luxe. Quatre-vingt-dix ans après leur institution, Cypselus, ayant mis le peuple dans ses intérêts, se revêtit de leur autorité*, & rétablit la royauté qui subsista dans sa maison pendant 73 ans 6 mois.

Il marqua les commencemens de son règne par des proscriptions & des cruautés. Il poursuivit ceux des habitans dont le crédit lui faisoit ombrage, exila les uns, dépouilla les autres de leurs possessions, en fit mourir plusieurs. Pour affoiblir encore le parti des gens riches, il préleva pendant dix ans le dixième de tous les biens, sous prétexte, disoit-il, d'un vœu qu'il avoit fait avant de parvenir au trône, & dont il crut s'acquitter en plaçant auprès du temple d'Olympie une très-grande statue dorée. Quand il cessa de craindre, il voulut se faire aimer, & se montra sans gardes & sans appareil. Le peuple, touché de cette confiance, lui pardonna facilement des injustices dont il n'avoit pas été la victime, & le laissa mourir en paix, après un règne de 30 ans.

Périandre, son fils, commença comme son père avoit fini; il annonça des jours heureux & un calme durable. On admiroit sa douceur, ses lumières, sa prudence, les réglemens qu'il fit contre ceux qui possédoient trop d'esclaves, ou dont la dépense excédoit le revenu; contre ceux qui se souilloient par des crimes atroces, ou par des mœurs dépravées: il forma un sénat, n'établit aucun nouvel impôt, se contenta des droits prélevés sur les marchandises, construisit beaucoup de vaisseaux, & pour donner plus d'activité au commerce, résolut de percer l'Isthme, & de confondre les deux mers. Il

* L'an 658 avant J. C.

eut des guerres à soutenir, & ses victoires donnèrent une haute idée de sa valeur. Que ne devoit-on pas d'ailleurs attendre d'un prince, dont la bouche sembloit être l'organe de la sagesse : qui disoit quelquefois : „ L'amour désordonné des richesses est une calomnie contre la nature ; les plaisirs ne sont que passer ; les vertus sont éternelles ; la vraie liberté ne consiste que dans une conscience pure ? „

Dans une occasion critique, il demanda des conseils à Thrasybule qui régnoit à Milet, & avec qui il avoit des liaisons d'amitié. Thrasybule mena le député dans un champ, & se promenant avec lui au milieu d'une moisson abondante, il l'interrogeoit sur l'objet de sa mission ; chemin faisant, il abattoit les épis qui s'élevoient au-dessus des autres. Le député ne comprit pas que Thrasybule venoit de mettre sous ses yeux un principe adopté dans plusieurs gouvernemens, même républicains, où l'on ne permet pas à de simples particuliers d'avoir trop de mérite ou trop de crédit. Périandre entendit ce langage, & continua d'user de modération.

L'éclat de ses succès, & les louanges de ses flatteurs, développèrent enfin son caractère, dont il avoit toujours réprimé la violence. Dans un accès de colère, excité peut-être par sa jalousie, il donna la mort à Mélisse son épouse qu'il aimoit éperdument. Ce fut là le terme de son bonheur & de ses vertus. Aigri par une longue douleur, il ne le fut pas moins, quand il apprit que, loin de le plaindre, on l'accusoit d'avoir autrefois souillé le lit de son père. Comme il crut que l'estime publique se refroidissoit, il osa la braver ; & sans considérer qu'il est des injures dont un roi ne doit se venger que par la clémence, il appesantit son bras sur tous ses sujets, s'entoura de satellites, sévit contre tous ceux que son père avoit épargnés, dépouilla, sous un léger prétexte, les femmes de Corinthe de leurs bijoux & de ce qu'elles avoient de plus précieux, accabla le peuple de travaux, pour le tenir dans la servitude ; agité lui-même, sans interruption, de soupçons & de terreurs, punissant le citoyen qui se tenoit tranquillement assis dans la place publique, & condamnant comme coupable tout homme qui pouvoit le devenir.

Des chagrins domestiques augmentèrent l'horreur de sa situation. Le plus jeune de ses fils, nommé Lycophron, instruit, par son aïeul maternel, de la malheureuse destinée de sa mère, en conçut une si forte haine contre le meurtrier qu'il ne pouvoit plus soutenir sa vue, & ne daignoit pas même répondre à ses questions. Les caresses & les prières furent vainement prodiguées. Périandre fut obligé de le chasser de sa maison, de défendre à tous les citoyens, non-seulement de

le recevoir, mais de lui parler, sous peine d'une amende applicable au temple d'Apollon. Le jeune homme se réfugia sous un des portiques publics, sans ressource, sans se plaindre, & résolu de tout souffrir, plutôt que d'exposer ses amis à la fureur du tyran. Quelques jours après, son père l'ayant aperçu par hasard, sentit toute sa tendresse se réveiller : il courut à lui, & n'oublia rien pour le fléchir ; mais n'ayant obtenu que ces paroles : Vous avez transgressé votre loi & encouru l'amende, il prit le parti de l'exiler dans l'île de Corcyre qu'il avoit réunie à ses domaines.

Les dieux irrités accordèrent à ce prince une longue vie, qui se consumoit lentement dans les chagrins & dans les remords. Ce n'étoit plus le temps de dire, comme il disoit auparavant, qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Le sentiment de ses maux le forçoit de convenir que la démocratie étoit préférable à la tyrannie. Quelqu'un osa lui représenter qu'il pouvoit quitter le trône : Hélas ! répondit-il, il est aussi dangereux pour un tyran d'en descendre que d'en tomber.

Comme le poids des affaires l'accabloit de plus en plus, & qu'il ne trouvoit aucune ressource dans l'aîné de ses fils, qui étoit imbécille, il résolut d'appeler Lycophron, & fit diverses tentatives qui furent toutes rejetées avec indignation. Enfin il proposa d'abdiquer, & de se reléguer lui-même à Corcyre, tandis que son fils quitteroit cette île, & viendrait régner à Corinthe. Ce projet alloit s'exécuter, lorsque les Corcyréens, redoutant la présence de Périandre, abrégèrent les jours de Lycophron. Son père n'eut pas même la consolation d'achever la vengeance que méritoit un si lâche attentat. Il avoit fait embarquer sur un de ses vaisseaux 300 enfans enlevés aux premières maisons de Corcyre, pour les envoyer au roi de Lydie. Le vaisseau ayant abordé à Samos, les habitans furent touchés du sort de ces victimes infortunées, & trouvèrent moyen de les sauver & de les renvoyer à leurs parens. Périandre, dévoré d'une rage impuissante, mourut âgé d'environ 80 ans, après en avoir régné 44*.

Dès qu'il eut les yeux fermés, on fit disparaître les monumens & jusqu'aux moindres traces de la tyrannie. Il eut pour successeur un prince peu connu, qui ne régna que 3 ans. Après ce court intervalle de temps, les Corinthiens, ayant joint leurs troupes à celles de Sparte, établirent un gouvernement qui a toujours subsisté, parce qu'il tient plus de l'oligarchie que de la démocratie, & que les affaires importantes n'y sont point soumises à la décision arbitraire de la multitude. Corinthe, plus qu'aucune ville de la Grèce, a produit des

* L'an 585 avant J. C.

citoyens habiles dans l'art de gouverner. Ce sont eux qui, par leur sagesse & leurs lumières, ont tellement soutenu la constitution, que la jalousie des pauvres contre les riches n'est jamais parvenue à l'ébranler.

Là distinction entre ces deux classes de citoyens, Lycurgue la détruisit à Lacédémone ; Phidon, qui semble avoir vécu dans le même temps, crut devoir la conserver à Corinthe, dont il fut un des législateurs. Une ville située sur la grande route du commerce, & forcée d'admettre sans cesse des étrangers dans ses murs, ne pouvoit être astreinte au même régime qu'une ville reléguée dans un coin du Péloponèse : mais Phidon, en conservant l'inégalité des fortunes, n'en fut pas moins attentif à déterminer le nombre des familles & des citoyens. Cette loi étoit conforme à l'esprit de ces siècles éloignés, où les hommes, distribués en petites peuplades, ne connoissoient d'autre besoin que celui de subsister, d'autre ambition que celle de se défendre : il suffisoit à chaque nation d'avoir assez de bras pour cultiver les terres, assez de force pour résister à une invasion subite. Ces idées n'ont jamais varié parmi les Grecs. Leurs philosophes & leurs législateurs, persuadés qu'une grande population n'est qu'un moyen d'augmenter les richesses & de perpétuer les guerres, loin de la favoriser, ne se sont occupés que du soin d'en prévenir l'excès. Les premiers ne mettent pas assez de prix à la vie, pour croire qu'il soit nécessaire de multiplier l'espèce humaine ; les seconds, ne portant leur attention que sur un petit état, ont toujours craint de le surcharger d'habitans qui l'épuiseroient bientôt.

Telle fut la principale cause qui fit autrefois sortir des ports de la Grèce ces nombreux essaims de colons, qui allèrent au loin s'établir sur des côtes désertes. C'est à Corinthe que dirent leur origine, Syracuse, qui fait l'ornement de la Sicile, & Corcyre, qui fut pendant quelque temps la souveraine des mers.

Sicyone n'est qu'à une petite distance de Corinthe. Nous traversâmes plusieurs rivières pour nous y rendre : ce canton, qui produit en abondance du blé, du vin & de l'huile, est un des plus beaux & des plus riches de la Grèce.

Comme les lois de Sicyone défendent avec sévérité d'enterrer qui que ce soit dans la ville, nous vîmes, à droite & à gauche du chemin, des tombeaux dont la forme ne dépare pas la beauté de ces lieux. Un petit mur d'enceinte, surmonté de colonnes qui soutiennent un toit, circonscrit un terrain dans lequel on creuse la fosse ; on y dépose le mort ; on le couvre de terre ; &, après les cérémonies accoutumées, ceux

qui l'ont accompagné l'appellent par son nom, & lui disent le dernier adieu.

Nous trouvâmes les habitans occupés des préparatifs d'une fête qui revient tous les ans, & qu'ils célébrèrent la nuit suivante. On tira d'une espèce de cellule, où on les tient en réserve, plusieurs statues anciennes qu'on promena dans les rues, & qu'on déposa dans le temple de Bacchus. Celle de ce dieu ouvroit la marche ; les autres la suivirent de près ; un grand nombre de flambeaux éclairaient cette cérémonie, & l'on chantoit des hymnes sur des airs qui ne sont pas connus ailleurs.

Les Sicyoniens placent la fondation de leur ville à une époque qui ne peut guère se concilier avec les traditions des autres peuples. Aristrate, chez qui nous étions logés, nous montrait une longue liste de princes qui occupèrent le trône pendant 1000 ans, & dont le dernier vivoit à peu près au temps de la guerre de Troie. Nous le priâmes de ne pas nous élever à cette hauteur de temps, & de ne s'éloigner que de trois ou quatre siècles. Ce fut alors, répondit-il, que parut une suite de souverains, connus sous le nom de tyrans, parce qu'ils jouissoient d'une autorité absolue : ils n'eurent d'autre secret, pour la conserver pendant un siècle entier, que de la contenir dans de justes bornes, en respectant les lois. Orthagoras fut le premier, & Clisthène le dernier. Les dieux, qui appliquent quelquefois des remèdes violens à des maux extrêmes, firent naître ces deux princes, pour nous ôter une liberté plus funeste que l'esclavage. Orthagoras, par sa modération & sa prudence, reprima la fureur des factions ; Clisthène se fit adorer par ses vertus, & redouter par son courage.

Lorsque la diète des Amphiçtyons résolut d'armer les nations de la Grèce contre les habitans de Cirrha*, coupables d'impiété envers le temple de Delphes, elle choisit, pour un des chefs de l'armée, Clisthène, qui fut assez grand, pour déférer souvent aux avis de Solon, présent à cette expédition. La guerre fut bientôt terminée, & Clisthène employa la portion qui lui revenoit du butin, à construire un superbe portique dans la capitale de ses états.

La réputation de sa sagesse s'accrut dans une circonstance particulière. Il venoit de remporter à Olympie le prix de la course des chars à quatre chevaux. Dès que son nom eut été proclamé, un héraut, s'avancant vers la multitude immense des spectateurs, annonça que tous ceux qui pouvoient aspirer

à l'hymne d'Agariste, fille de Clithène, n'avoient qu'à se rendre à Sicyone dans l'espace de 60 jours, & qu'un an après l'expiration de ce terme, l'époux de la princesse seroit déclaré,

On vit bientôt accourir des diverses parties de la Grèce & de l'Italie, des prétendans qui tous croyoient avoir des titres suffisans pour soutenir l'éclat de cette alliance ; de ce nombre étoit Smindyride, le plus riche & le plus voluptueux des Sybarites. Il arriva sur une galère qui lui appartenoit, traînant à sa suite mille de ses esclaves, pêcheurs, oiseleurs & cuisiniers. C'est lui qui, voyant un paysan qui soulevoit sa bêche avec effort, sentoît ses entrailles se déchirer ; & qui ne pouvoit dormir si, parmi les feuilles de rose dont son lit étoit jonché, une seule venoit à se plier par hasard. Sa mollesse ne pouvoit être égalée que par son faste, & son faste, que par son insolence. Le soir de son arrivée, quand il fut question de se mettre à table, il prétendit que personne n'avoit le droit de se placer auprès de lui, excepté la princesse, quand elle seroit devenue son épouse.

Parmi ses rivaux, on comptoit Laocède, de l'ancienne maison d'Argos ; d'Arcadie, descendant d'Euphoriôn, qui, à ce qu'on prétend, avoit donné l'hospitalité aux Dioscures, Castor, & Pollux ; Mégacles, de la maison des Alciméonides, la plus puissante d'Athènes ; Hippoclides, né dans la même ville, distingué par son esprit, ses richesses & sa beauté : les huit autres méritoient, par différentes qualités, de lutter contre de pareils adversaires.

La cour de Sicyone n'étoit plus occupée que de fêtes & de plaisirs ; la lice étoit sans cesse ouverte aux concurrens ; on s'y disputoit le prix de la course & des autres exercices. Clithène, qui avoit déjà pris des informations sur leurs familles, assistoit à leurs combats ; il étudioit avec soin leur caractère, tantôt dans des conversations générales, tantôt dans des entretiens particuliers. Un secret penchant l'avoit d'abord entraîné vers l'un ou l'autre des deux Athéniens ; mais les agrémens d'Hippoclides avoient fini par le séduire.

Le jour qui devoit manifester son choix, commença par un sacrifice de cent bœufs, suivi d'un repas, où tous les Sicyoniens furent invités, avec les concurrens. On sortit de table, on continua de boire, on disputa sur la musique & sur d'autres objets. Hippoclides, qui conservoit par-tout sa supériorité, prolongeoit la conversation ; tout-à-coup il ordonne au joueur de flûte de jouer un certain air, & se met à danser une danse lascive avec une satisfaction dont Clithène paroissoit indigné ; un moment après il fait apporter une table,

saute dessus, exécute d'abord les danses de Lacédémone, ensuite celles d'Athènes. Clithène, blessé de tant d'indécence & de légèreté, faisoit des efforts pour se contenir ; mais quand il le vit, la tête en bas &, s'appuyant sur ses mains, figurer divers gestes avec ses pieds : „ Fils de Tisandre, lui cria-t-il, „ vous venez de danser la rupture de votre mariage. Ma „ foi, seigneur, répondit l'Athénien, Hippoclide ne s'en „ foucie guère. „ A ce mot, qui a passé en proverbe, Clithène, ayant imposé silence, remercia tous les concurrens, les pria de vouloir bien accepter chacun un talent d'argent, & déclara qu'il donnoit sa fille à Mégacles, fils d'Alcméon. C'est de ce mariage que descendoit, par sa mère, le célèbre Périclès.

Aristrate ajouta que, depuis Clithène, la haine réciproque des riches & des pauvres, cette maladie éternelle des républiques de la Grèce, n'avoit cessé de déchirer sa patrie, & qu'en dernier lieu, un citoyen nommé Euphron, ayant eu l'adresse de réunir toute l'autorité entre ses mains, la conserva pendant quelque temps, la perdit ensuite, & fut assassiné en présence des magistrats de Thèbes, dont il étoit allé implorer la protection. Les Thébains n'osèrent les meurtriers d'un homme accusé de tyrannie ; mais le peuple de Sicyone qu'il avoit toujours favorisé lui éleva un tombeau au milieu de la place publique, & l'honore encore comme un excellent citoyen & l'un de ses protecteurs. Je le condamne, dit Aristrate, parce qu'il eut souvent recours à la perfidie, & qu'il ne ménagea pas assez le parti des riches ; mais enfin la république a besoin d'un chef. Ces dernières paroles nous dévoilèrent ses intentions, & nous apprîmes, quelques années après qu'il s'étoit emparé du pouvoir suprême.

Nous visitâmes la ville, le port & la citadelle. Sicyone figurera dans l'histoire des nations par les soins qu'elle a pris de cultiver les arts. Je voudrois fixer, d'une manière précise, jusqu'à quel point elle a contribué à la naissance de la peinture, au développement de la sculpture ; mais je l'ai déjà insinué : les arts marchent pendant des siècles entiers dans des routes obscures ; une grande découverte n'est que la combinaison d'une foule de petites découvertes qui l'ont précédée ; &, comme il est impossible d'en suivre les traces, il suffit d'observer celles qui sont plus sensibles, & de se borner à quelques résultats.

Le dessein dut son origine au hasard, la sculpture à la religion, la peinture aux progrès des autres arts.

Dès les plus anciens temps, quelqu'un s'avisa de suivre & de circoncrire sur le terrain, ou sur un mur, le contour de

l'ombre que projetoit un corps éclairé par le soleil ou par toute autre lumière ; on apprit en conséquence à indiquer la forme des objets par de simples linéamens.

Dès les plus anciens temps encore, on voulut ranimer la ferveur du peuple, en mettant sous ses yeux le symbole ou l'image de son culte. On exposa d'abord à sa vénération une pierre ou un tronc d'arbre ; bientôt, on prit le parti d'en arrondir l'extrémité supérieure en forme de tête ; enfin on y creusa des lignes pour figurer les piés & les mains. Tel étoit l'état de la sculpture parmi les Egyptiens, lorsqu'ils la transmirent aux Grecs, qui se contentèrent pendant long-temps d'imiter leurs modèles. De là, ces espèces de statues qu'on trouve si fréquemment dans le Péloponèse, & qui n'offrent qu'une gaine, une colonne, une pyramide surmontée d'une tête, & quelquefois représentant des mains qui ne sont qu'indiquées, & des piés qui ne sont pas séparés l'un de l'autre. Les statues de Mercure, qu'on appelle Hermès, sont un reste de cet ancien usage.

Les Egyptiens se glorifient d'avoir découvert la sculpture, il y a plus de dix mille ans ; la peinture en même temps, ou au moins six mille ans avant qu'elle fût connue des Grecs. Ceux-ci, très-éloignés de s'attribuer l'origine du premier de ces arts, croient avoir des titres légitimes sur celle du second. Pour concilier ces diverses prétentions, il faut distinguer deux sortes de peintures ; celle qui se contentoit de rehausser un dessein par des couleurs employées entières & sans ruction ; & celle qui, après de longs efforts, est parvenue à rendre fidèlement la nature.

Les Egyptiens ont découvert la première. On voit en effet, dans la Thébaïde, des couleurs très vives & très anciennement appliquées sur le pourtour des grottes qui servoient peut-être de tombeaux, sur les plafonds des temples, sur des hiéroglyphes & sur des figures d'hommes & d'animaux. Ces couleurs, quelquefois enrichies de feuilles d'or attachées par un mordant, prouvent clairement qu'en Egypte l'art de peindre ne fut, pour ainsi dire, que l'art d'enluminer.

Il paroît qu'à l'époque de la guerre de Troie, les Grecs n'étoient guère plus avancés ; mais vers la première olympiade*, les artistes de Sicyone & de Corinthe, qui avoient déjà montré dans leurs desseins plus d'intelligence, se signalèrent par des essais dont on a conservé le souvenir, & qui étonnèrent par leur nouveauté. Pendant que Dédale de Sicyone †

détachoit

* Vers l'an 776 avant J. C.

† Les anciens parlent souvent d'un Dédale d'Athènes, auquel ils attribuent

détachoit les piés & les mains des statues, Cléophante de Corinthe colorioit les traits du visage.

Il se servit de brique cuite & broyée; preuve que les Grecs ne connoissoient alors aucune des couleurs dont on se sert aujourd'hui pour exprimer la carnation. Vers le temps de la bataille de Marathon, la peinture & la sculpture sortirent de leur longue enfance, & des progrès rapides les ont amenées au point de grandeur & de beauté où nous les voyons aujourd'hui.

Presque de nos jours, Sicyone a produit Eupompe, chef d'une troisième école de peinture; avant lui on ne connoissoit que celles d'Athènes & d'Ionie. De la sienne sont déjà sortis

bient les plus importantes découvertes des arts & des métiers, la scie, la hache, le vilebrequin, la colle de poisson, les voiles, les mâts des vaisseaux, &c. En Crète, on montrait de lui un labyrinthe; en Sicile, une citadelle & des thermes; en Sardaigne, de grands édifices; par-tout, un grand nombre de statues. Avant Dédale, ajoute-t-on, les statues avoient les yeux fermés, les bras collés le long du corps, les piés joints; & ce fut lui qui ouvrit leurs paupières, & détacha leurs piés & leurs mains. C'est ce Dédale enfin, qui fit mouvoir & marcher des figures de bois au moyen du mercure, ou par des ressorts cachés dans leur sein. Il faut observer qu'on le disoit contemporain de Minos, & que la plupart des découvertes dont on lui fait honneur, sont attribuées par d'autres écrivains à des artistes qui vécurent long-temps après lui.

En rapprochant les notions que fournissent les auteurs & les monumens, il m'a paru que la peinture & la sculpture n'ont commencé à prendre leur essor parmi les Grecs, que dans les deux siècles dont l'un a précédé, & l'autre suivi la première des olympiades, fixée à l'an 776 avant J. C. Tel avoit été, par rapport à la peinture, le résultat des recherches de M. de la Nauze.

J'ai cru en conséquence devoir rapporter les changemens opérés dans la forme des anciennes statues à ce Dédale de Sycione, dont il est souvent fait mention dans Pausanias, & qui a vécu dans l'intervalle du temps écoulé depuis l'an 700 jusqu'à l'an 600 avant J. C. Voici des témoignages favorables à cette opinion.

Quelques uns, dit Pausanias, donnoient à Dédale pour disciples, Diprenus & Scyllis, que Plin place avant le règne de Cyrus, & vers la cinquantième olympiade, qui commença l'an 580 avant J. C., ce qui feroit remonter l'époque de Dédale vers l'an 610 avant la même ère.

Aristote cité par Plin, prétendoit qu'Euchir, parent de Dédale, avoit été le premier auteur de la peinture parmi les Grecs. Si cet Euchir est le même qui s'étoit appliqué à la plastique, & qui accompagna Démarate de Corinthe en Italie, ce nouveau synchronisme confirmera la date précédente: car Démarate étoit père de Tarquin l'Ancien, qui monta sur le trône vers l'an 614 avant J. C.

Enfin Athénagore, après avoir parlé de divers artistes de Corinthe & de Sycione qui vécurent après Hésiode & Homère, ajoute: „Après eux parurent Dédale & Théodore qui étoient de Milet, auteurs de la statuaire & de la plastique. „

Je ne nie pas l'existence d'un Dédale très ancien. Je dis seulement que les premiers progrès de la sculpture doivent être attribués à celui de Sycione.

des artistes célèbres, Pausias, entre autres, & Pamphile qui la dirigeoit pendant notre séjour en cette ville. Ses talens & sa réputation lui attiroient un grand nombre d'élèves, qui lui payoient un talent avant que d'être reçus* ; il s'engageoit, de son côté, à leur donner pendant 10 ans des leçons fondées sur une excellente théorie, & justifiées par le succès de ses ouvrages. Il les exhortoit à cultiver les lettres & les sciences, dans lesquelles il étoit lui-même très versé.

Ce fut d'après son conseil que les magistrats de Sicyone ordonnèrent que l'étude du dessein entreroit désormais dans l'éducation des citoyens, & que les beaux arts ne seroient plus livrés à des mains serviles ; les autres villes de la Grèce, frappées de cet exemple, commencent à s'y conformer.

Nous connûmes deux de ses élèves qui se sont fait depuis un grand nom, Mélanthe & Apelle. Il concevoit de grandes espérances du premier, de plus grandes encore du second, qui se félicitoit d'avoir un tel maître : Pamphile se félicita bientôt d'avoir formé un tel disciple.

Nous fîmes quelques courses aux environs de Sicyone. Au bourg de Titane, situé sur une montagne, nous vîmes, dans un bois de cyprès, un temple d'Esculape, dont la statue, couverte d'une tunique de laine blanche & d'un manteau, ne laisse appercevoir que le visage, les mains & le bout des piés. Tout auprès est celle d'Hygie, déesse de la santé, également enveloppée d'une robe & de tresses de cheveux, dont les femmes se dépouillent pour les consacrer à cette divinité. L'usage de revêtir les statues d'habits quelquefois très riches, est assez commun dans la Grèce, & fait regretter souvent que ces ornemens dérobent aux yeux les beautés de l'art.

Nous nous arrêtâmes à la ville de Phlionte, dont les habitans ont acquis de nos jours une illustration que les richesses & les conquêtes ne sauroient donner. Ils s'étoient unis avec Sparte, pendant qu'elle étoit au plus haut point de sa splendeur : lorsque, après la bataille de Leuctres, ses esclaves & la plupart de ses alliés se soulevèrent contre elle, les Phliontiens volèrent à son secours ; &, de retour chez eux, ni la puissance des Thébains & des Argiens, ni les horreurs de la guerre & de la famine ne purent jamais les contraindre à renoncer à leur alliance. Cet exemple de courage a été donné dans un siècle où l'on se joue des sermens, & par une petite ville, l'une des plus pauvres de la Grèce.

Après avoir passé quelques jours à Sicyone, nous entrâmes dans l'Achaïe, qui s'étend jusqu'au promontoire Araxe, situé en face de l'île de Céphallenie. C'est un lisière de terre res-

* 5400 livres.

ferrée au midi par l'Arcadie & l'Elide ; au nord, par la mer de Crissa. Ses rivages sont presque par-tout hérissés de rochers qui les rendent inabordables ; dans l'intérieur du pays, le sol est maigre, & ne produit qu'avec peine : cependant on y trouve de bons vignobles en quelques endroits.

L'Achaïe fut occupée autrefois par ces Ioniens qui sont aujourd'hui sur la côte de l'Asie. Ils en furent chassés par les Achéens, lorsque ces derniers se trouvèrent obligés de céder aux descendants d'Hercule les royaumes d'Argos & de Lacédémone.

Etablis dans leurs nouvelles demeures, les Achéens ne se mêlèrent point des affaires de la Grèce, pas même lorsque Xerxès la menaçoit d'un long esclavage. La guerre du Péloponèse les tira d'un repos qui faisoit leur bonheur ; ils s'unirent tantôt, avec les Lacédémoniens, tantôt, avec les Athéniens, pour lesquels ils eurent toujours plus de penchant. Ce fut alors qu'Alcibiade, voulant persuader à ceux de Patrae de prolonger les murs de la ville jusqu'au port, afin que les flottes d'Athènes pussent les secourir, un des assistans s'écria au milieu de l'assemblée : — Si vous suivez ce conseil, les „ Athéniens finiront par vous avaler. Cela peut être, ré- „ pondit Alcibiade, mais avec cette différence que les Athé- „ niens commenceront par les piés, & les Lacédémoniens „ par la tête. „ Les Achéens ont depuis contracté d'autres alliances ; quelques années après notre voyage, ils envoyèrent 2000 hommes aux Phocéens, & leurs troupes se distinguèrent dans la bataille de Chéronée.

Pellène, ville aussi petite que toutes celles de l'Achaïe, est bâtie sur les flancs d'une colline dont la forme est si irrégulière, que les deux quartiers de la ville, placés sur les côtés opposés de la colline, n'ont presque point de communication entre eux. Son port est à la distance de 60 stades*. La crainte des pirates obligeoit autrefois les habitans d'un canton de se réunir sur des hauteurs plus ou moins éloignées de la mer ; toutes les anciennes villes de la Grèce sont ainsi disposées.

En sortant de Pellène, nous vîmes un temple de Bacchus, où l'on célèbre tous les ans, pendant la nuit, la fête des Lampes ; on en allume une très grande quantité, & l'on distribue en abondance du vin à la multitude. En face est le bois sacré de Diane conservatrice, où il n'est permis d'entrer qu'aux ministres sacrés. Nous vîmes ensuite dans un temple de Minerve, la statue en or & en ivoire, d'un si beau travail, qu'on la disoit être de Phidias.

Nous nous rendîmes à Egire, distante de la mer d'environ 12 stades*. Pendant que nous en parcourions les monumens, on nous dit qu'autrefois les habitans, ne pouvant opposer des forces suffisantes à ceux de Sicyone, qui étoient venus les attaquer, s'avisèrent de rassembler un grand nombre de chèvres, de lier des torches allumées à leurs cornes, & de les faire avancer pendant la nuit; l'ennemi crut que c'étoient des troupes alliées d'Egire, & prit le parti de se retirer.

Plus loin, nous entrâmes dans une grotte, séjour d'un oracle qui emploie la voie du sort pour manifester l'avenir. Auprès d'une statue d'Hercule s'élève un tas de dés, dont chaque face a une marque particulière; on en prend quatre au hasard, & on les fait rouler sur une table, où les mêmes marques sont figurées avec leur interprétation: cet oracle est aussi sûr & aussi fréquenté que les autres.

Plus loin encore, nous visitâmes les ruines d'Hélice, autrefois éloignée de la mer de 12 stades†, détruite de nos jours par un tremblement de terre. Ces terribles catastrophes se font sentir sur-tout dans les lieux voisins de la mer, & sont assez souvent précédées de signes effrayans: on voit pendant plusieurs mois les eaux du ciel inonder la terre, ou se refuser à son attente; le soleil, ternir l'éclat de ses rayons, ou rougir comme un brasier ardent; des vents impétueux, ravager les campagnes; des sillons de flamme, étinceler dans les airs, & d'autres phénomènes, avant-coureurs d'un désastre épouvantable.

Après le malheur d'Hélice, on se rappela divers prodiges qui l'avoient annoncé. L'île de Délos fut ébranlée; une immense colonne de feu s'éleva jusqu'aux cieux. Quoi qu'il en soit, ce fut très-peu de temps avant la bataille de Leuctres‡, en hiver, pendant la nuit, que le vent du nord soufflant d'un côté, & celui du midi, de l'autre, la ville, après des secousses violentes & rapides, qui se multiplièrent jusqu'à la naissance du jour, fut renversée de fond en comble, & aussitôt ensevelie sous les flots de la mer qui venoit de franchir ses limites. L'inondation fut si forte qu'elle s'éleva jusqu'à la sommité d'un bois consacré à Neptune. Insensiblement les eaux se retirèrent en partie; mais elles couvrent encore les ruines d'Hélice, & n'en laissent entrevoir que quelques foibles vestiges. Tous les habitans périrent, & ce fut en vain que les jours suivans on entreprit de retirer leurs corps pour leur donner la sépulture.

* 1134 toises.

† 1134 toises.

‡ Vers la fin de l'an 373 avant J. C. ou au commencement de 372.

Les secousses, dit-on, ne se firent pas sentir dans la ville d'Egium, qui n'étoit qu'à 40 stades d'Hélice* ; mais elles se propagèrent de l'autre côté ; & , dans la ville de Bura, qui n'étoit guère plus éloignée d'Hélice qu'Egium, murailles, maisons, temples, statues, hommes, animaux, tout fut détruit ou écrasé. Les citoyens absens bâtirent à leur retour la ville qui subsiste aujourd'hui. Celle d'Hélice fut remplacée par un petit bourg, où nous prîmes un bateau pour voir de près quelques débris épars sur le rivage. Nos guides firent un détour, dans la crainte de se briser contre un Neptune de bronze qui est à fleur d'eau, & qui se maintient encore sur sa base.

Après la destruction d'Hélice, Egium hérita de son territoire, & devint la principale cité de l'Achaïe. C'est dans cette ville que sont convoqués les états de la province ; ils s'assemblent au voisinage, dans un bois consacré à Jupiter, auprès du temple de ce dieu, & sur le rivage de la mer.

L'Achaïe fut, dès les plus anciens temps, divisée en 12 villes, qui renferment chacune sept à huit bourgs dans leur district. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à l'assemblée ordinaire qui se tient au commencement de leur année, vers le milieu du printemps. On y fait les réglemens qu'exigent les circonstances ; on y nomme les magistrats qui doivent les exécuter, & qui peuvent indiquer une assemblée extraordinaire, lorsqu'il survient une guerre, ou qu'il faut délibérer sur une alliance.

Le gouvernement va, pour ainsi dire, de soi-même. C'est une démocratie qui doit son origine & son maintien à des circonstances particulières : comme le pays est pauvre, sans commerce, & presque sans industrie, les citoyens y jouissent en paix de l'égalité & de la liberté que leur procure une sage législation ; comme il ne s'est point élevé parmi eux de génies inquiets, ils ne connoissent pas l'ambition des conquêtes ; comme ils ont peu de liaisons avec les nations corrompues, ils n'emploient jamais le mensonge ni la fraude, même contre leurs ennemis ; enfin, comme toutes les villes ont les mêmes lois & les mêmes magistratures, elles forment un seul corps, un seul état, & il règne entre elles une harmonie qui se distribue dans les différentes classes des citoyens. L'excellence de leur constitution & la probité de leurs magistrats sont tellement reconnues, qu'on vit autrefois les villes grecques de l'Italie, lassées de leurs dissensions, s'adresser à ce peuple pour les terminer, & quelques unes d'entre elles for-

* Une lieue 1280 toises, ou 3780 toises.

mer une confédération semblable à la sienne. Dernièrement encore les Lacédémoniens & les Thébains, s'appropriant de part & d'autre le succès de la bataille de Leuctres, le choisirent pour arbitre d'un différend qui intéressoit leur honneur, & dont la décision exigeoit la plus grande impartialité.

Nous vîmes plus d'une fois, sur le rivage, des enfans lancer au loin des cailloux avec leurs frondes : les Achéens s'adonnent volontiers à cet exercice, & s'y sont tellement perfectionnés, que le plomb, assujetti d'une manière particulière dans la courroie, part, vole & frappe à l'instant le point contre lequel on le dirige.

En allant à Patræ, nous traversâmes quantité de villes & de bourgs ; car l'Achaïe est fort peuplée. A Pharæ, nous vîmes dans la place publique trente pierres quarrées, qu'on honore comme autant de divinités dont j'ai oublié les noms. Près de ces pierres est un Mercure terminé en gaine, et affublé d'une longue barbe, en face d'une statue de Vesta, entourée d'un cordon de lampes de bronze. On nous avertit que le Mercure rendoit des oracles, et qu'il suffisoit de lui dire quelques mots à l'oreille pour avoir sa réponse. Dans ce moment, un paysan vint le consulter ; il lui fallut offrir de l'encens à la Déesse, verser de l'huile dans les lampes et les allumer, déposer sur l'autel une petite pièce de monnaie, s'approcher de Mercure, l'interroger tout bas, sortir de la place en se bouchant les oreilles, et recueillir ensuite les premières paroles qu'il entendroit, et qui devoient éclairer ses doutes. Le peuple le suivit, nous rentrâmes chez nous.

Avant d'arriver à Patræ, nous mîmes pié à terre dans un bois charmant, où plusieurs jeunes gens s'exerçoient à la course. Dans une des allées, nous rencontrâmes un enfant de 12 à 13 ans, vêtu d'une jolie robe, & couronné d'épis de blé. Nous l'interrogeâmes ; il nous dit : C'est aujourd'hui la fête de Bacchus Efylnète, c'est son nom * ; tous les enfans de la ville se rendent sur les bords du Milichus. Là, nous nous mettrons en procession, pour aller à ce temple de Diane que vous voyez là-bas ; nous déposerons cette couronne aux piés de la Déesse, & après nous être lavés dans le ruisseau, nous en prendrons une de lierre, & nous irons au temple de Bacchus qui est par delà. Je lui dis : Pourquoi cette couronne d'épis ?—C'est ainsi qu'on paroît nos têtes, quand on nous immoloit sur l'autel de Diane.—Comment, on vous immoloit !—Vous ne savez donc pas l'histoire du beau Mélanippe

* Le nom d'Efylnète, dans les temps les plus reculés, signifioit Roi.

& de la belle Cométho, prêtresse de la Déesse? Je vais vous la raconter.

Ils s'aimoient tant qu'ils se cherchoient toujours, & quand ils n'étoient plus ensemble ils se voyoient encore. Ils demandèrent enfin à leurs parens la permission de se marier, & ces méchans la leur refusèrent. Peu de temps après il arriva de grandes disettes, de grandes maladies dans le pays. On consulta l'oracle; il répondit que Diane étoit fâchée de ce que Mélanippe & Cométho s'étoient mariés dans son temple même, la nuit de sa fête, & que, pour l'appaiser, il falloit lui sacrifier tous les ans un jeune garçon & une jeune fille de la plus grande beauté. Dans la suite, l'oracle nous promit que cette barbare coutume cesseroit, lorsqu'un inconnu apporteroit ici une certaine statue de Bacchus; il vint, on plaça la statue dans ce temple, & le sacrifice fut remplacé par la procession & les cérémonies dont je vous ai parlé. Adieu, étranger.

Ce récit, qui nous fut confirmé par des personnes éclairées, nous étonna d'autant moins, que, pendant long-temps, on ne connut pas de meilleure voie pour détourner la colère céleste, que de répandre sur les autels le sang des hommes, & sur-tout celui d'une jeune fille. Les conséquences qui régloient ce choix étoient justes, mais elles découloient de ce principe abominable, que les dieux sont plus touchés du prix des offrandes, que de l'intention de ceux qui les présentent. Cette fatale erreur une fois admise, on dut successivement leur offrir les plus belles productions de la terre, & les plus superbes victimes; & comme le sang des hommes est plus précieux que celui des animaux, on fit couler celui d'une fille qui réunissoit la jeunesse, la beauté, la naissance, enfin tous les avantages que les hommes estiment le plus.

Après avoir examiné les monumens de Patræ & d'une autre ville nommée Dymé nous passâmes le Larissus, & nous entrâmes dans l'Elide.

Fin du Chapitre trente-septième.

CHAPITRE XXXVIII.

Voyage de l'Elide. Les Jeux Olympiques.

L'ELIDE est un petit pays dont les côtes sont baignées par la mer Ionienne, & qui se divise en trois vallées. Dans la plus septentrionale, est la ville d'Elis, située sur le Pénée, fleuve de même nom, mais moins considérable, que celui

Carte de la Vallée de l'Alphée 1777



celui de Theffalie ; la vallée du milieu est célèbre par le temple de Jupiter, placé auprès du fleuve Alphée ; la dernière s'appelle Triphylie.

Les habitans de cette contrée jouirent pendant long-temps d'une tranquillité profonde. Toutes les nations de la Grèce étoient convenues de les regarder comme consacrés à Jupiter, & les respectoient au point, que les troupes étrangères déposeroient leurs armes en entrant dans ce pays, & ne les reprenoient qu'à leur sortie. Ils jouissent rarement aujourd'hui de cette prérogative ; cependant, malgré les guerres passagères aux quelles ils se sont trouvés exposés dans ces derniers temps, malgré les divisions qui fermentent encore dans certaines villes, l'Elide est de tous les cantons du Péloponèse le plus abondant et le mieux peuplé. Ses campagnes, presque toutes fertiles, sont couvertes d'esclaves laborieux ; l'agriculture y fleurit, parce que le gouvernement a pour les laboureurs les égards que méritent ces citoyens utiles : ils ont chez eux des tribunaux qui jugent leurs causes en dernier ressort, et ne sont pas obligés, d'interrompre leurs travaux pour venir, dans les villes, mendier un jugement inique ou trop long-temps différé. Plusieurs familles riches coulent paisiblement leurs jours à la campagne, et j'en ai vu aux environs d'Elis, où personne depuis deux ou trois générations n'avoit mis le pié dans la capitale.

Après que le gouvernement monarchique eut été détruit, les villes s'associèrent par une ligue fédérative ; mais celle d'Elis, plus puissante que les autres, les a insensiblement assujetties, et ne leur laisse plus aujourd'hui que les apparences de la liberté. Elles forment ensemble huit tribus, dirigées par un corps de 90 sénateurs dont les places sont à vie, et qui, dans le cas de vacance, se donnent par leur crédit les associés qu'ils désirent : il arrive de-là que l'autorité ne réside que dans un très petit nombre de personnes, et que l'oligarchie s'est introduite même dans l'oligarchie ; ce qui est un des vices destructeurs de ce gouvernement. Aussi a-t-on fait dans ces derniers temps des efforts pour établir la démocratie.

La ville d'Elis est assez récente : elle s'est formée, à l'exemple de plusieurs villes de la Grèce, et sur-tout du Péloponèse, par la réunion de plusieurs hameaux : car, dans les siècles d'ignorance, on habitoit des bourgs ouverts et accessibles ; dans des temps plus éclairés, on s'enferma dans des villes fortifiées.

En arrivant, nous rencontrâmes une procession qui se rendoit au temple de Minerve. Elle faisoit partie d'une cérémonie, où les jeunes gens de l'Elide s'étoient disputé le prix de

de la beauté. Les vainqueurs étoient menés en triomphe ; le premier, la tête ceinte de bandelettes, portoit les armes que l'on consacroit à la Déesse ; le second conduisoit la victime ; un troisième étoit chargé des autres offrandes.

J'ai vu souvent dans la Grèce de pareils combats, tant pour les garçons que pour les femmes & les filles. J'ai vu de même, chez des peuples éloignés, les femmes admises à des concours publics, avec cette différence pourtant que les Grecs décernent le prix à la plus belle, & les barbares à la plus vertueuse.

La ville est décorée par des temples, par des édifices somptueux, par quantité de statues, dont quelques unes de la main de Phidias. Parmi ces derniers monumens, nous en vîmes où l'artiste n'avoit pas montré moins d'esprit que d'habileté ; tel est le groupe des Graces dans le temple qui leur est consacré. Elles sont couvertes d'une draperie légère & brillante ; la première tient un rameau de myrte en l'honneur de Vénus, la seconde, une rose pour désigner le printemps ; la troisième, un osselet, symbole des jeux de l'enfance ; & pour qu'il ne manque rien aux charmes de cette composition, la figure de l'Amour est sur le même piédestal que les Graces.

Rien ne donne plus d'éclat à cette province que les jeux Olympiques, célébrés de quatre en quatre ans en l'honneur de Jupiter. Chaque ville de la Grèce a des fêtes qui en réunissent les habitans ; quatre grandes solennités réunissent tous les peuples de la Grèce ; ce sont les jeux Pithyques ou de Delphes ; les jeux Isthmiques ou de Corinthe, ceux de Némée & ceux d'Olympie. J'ai parlé des premiers dans mon voyage de la Phocide ; je vais m'occuper des derniers : je passerai les autres sous silence, parce qu'ils offrent tous à peu près les mêmes spectacles.

Les jeux olympiques, institués par Hercule, furent, après une longue interruption, rétablis par les conseils du célèbre Lycurgue, & par les soins d'Iphitus, souverain d'un canton de l'Elide. Cent huit ans après, on inscrivit, pour la première fois, sur le registre public des Eléens, le nom de celui qui avoit remporté le prix à la course du stade ; il s'appeloit Corébus. Cet usage continua, & de-là cette suite de vainqueurs dont les noms indiquant les différentes olympiades, forment autant de points fixes pour la chronologie. On alloit célébrer les jeux pour la cent sixième fois, lorsque nous arrivâmes à Elis*.

Tous les habitans de l'Elide se préparoient à cette solennité auguste. On avoit déjà promulgué le décret qui suspend toutes

* Dans l'été de l'année 356 avant J. C.

les hostilités. Des troupes qui entreroient alors dans cette terre sacrée, seroient condamnées à une amende de deux mines * par soldat.

Les Eléens ont l'administration des jeux Olympiques depuis quatre siècles ; ils ont donné à ce spectacle toute la perfection dont il étoit susceptible, tantôt, en introduisant de nouvelles espèces de combats, tantôt, en supprimant ceux qui ne remplassoient point l'attente de l'assemblée. C'est à eux qu'il appartient d'écarter les manœuvres & les intrigues, d'établir l'équité dans les jugemens, & d'interdire le concours aux nations étrangères à la Grèce, & même aux villes Grecques accusées d'avoir violé les réglemens faits pour maintenir l'ordre pendant les fêtes. Ils ont une si haute idée de ces réglemens, qu'ils envoyèrent autrefois des députés chez les Egyptiens, pour savoir, des sages de cette nation, si en les rédigeant on n'avoit rien oublié ? Un article essentiel, répondirent ces derniers : Dès que les juges sont des Eléens, les Eléens devroient être exclus du concours. Malgré cette réponse, ils y sont encore admis aujourd'hui, & plusieurs d'entre eux ont remporté des prix, sans que l'intégrité des juges ait été soupçonnée. Il est vrai que, pour la mettre plus à couvert, on a permis aux athlètes d'appeler au sénat d'Olympie du décret qui les prive de la couronne.

A chaque olympiade, on tire au sort les juges ou présidens des jeux : ils sont au nombre de huit, parce qu'on en prend un de chaque tribu. Ils s'assemblent à Elis, avant la célébration des jeux, &, pendant l'espace de dix mois, ils s'instruisent en détail des fonctions qu'ils doivent remplir ; ils s'en instruisent sous des magistrats qui sont les dépositaires & les interprètes des réglemens dont je viens de parler ; afin de joindre l'expérience aux préceptes, ils exercent, pendant le même intervalle de temps, les athlètes qui sont venus se faire inscrire pour disputer le prix de la course & de la plupart des combats à pié. Plusieurs de ces athlètes étoient accompagnés de leurs parens, de leurs amis & sur-tout des maîtres qui les avoient élevés, ; le désir de la gloire brilloit dans leurs yeux, & les habitans d'Elis paroissent livrés à la joie la plus vive. J'aurois été surpris de l'importance qu'ils mettoient à la célébration de leurs jeux, si je n'avois connu l'ardeur que les Grecs ont pour les spectacles, & l'utilité réelle que les Eléens retirent de cette solennité.

Après avoir vu tout ce qui pouvoit nous intéresser, soit dans la ville d'Elis, soit dans celle de Cillène, qui lui sert de port, & qui n'en est éloignée que de 120 stades†, nous partîmes

* 180 livres.

† Environ quatre lieues et demie.

pour Olympie. Deux chemins y conduisent, l'un par la plaine, long de 300 stades* ; l'autre par les montagnes & par le bourg d'Alesiéum, où se tient tous les mois une foire considérable. Nous choisîmes le premier ; nous traversâmes des pays fertiles, bien cultivés, arrosés par diverses rivières ; & après avoir vu, en passant, les villes de Dyspontium & de Létrines, nous arrivâmes à Olympie.

Cette ville, également connue sous le nom de Pise, est située sur la rive droite de l'Alphée, au pié d'une colline qu'on appelle mont de Saturne†. L'Alphée prend sa source en Arcadie. Il disparoit & reparoit par intervalles. Après avoir reçu les eaux de plusieurs rivières, il va se jeter dans la mer voisine.

L'Altis renferme dans son enceinte les objets les plus intéressans ; c'est un bois sacré, fort étendu, entouré de murs, & dans lequel se trouvent le temple de Jupiter & celui de Junon, le sénat, le théâtre, & quantité de beaux édifices au milieu d'une foule innombrable de statues.

Le temple de Jupiter fut construit, dans le siècle dernier, des dépouilles enlevées par les Eléens à quelques peuples qui s'étoient révoltés contre eux ; il est d'ordre dorique, entouré de colonnes, & construit d'une pierre tirée des carrières voisines, mais aussi éclatante & aussi dure, quoique plus légère, que le marbre de Paros. Il a de hauteur 78 piés, de longueur 230 ; de largeur 95‡.

Un architecte habile, nommé Libon, fut chargé de la construction de cet édifice. Deux sculpteurs, non moins habiles enrichirent, par de savantes compositions, les frontons des deux façades. Dans l'un de ces frontons on voit, au milieu d'un grand nombre de figures, Œnomaüs & Pélops prêts à se disputer, en présence de Jupiter, le prix de la course ; dans l'autre, le combat des Centaures & des Lapithes. La porte d'entrée est de bronze, ainsi que la porte du côté opposé. On a gravé sur l'une & sur l'autre une partie des travaux d'Hercule. Des pièces de marbre, taillées en forme de tuiles, couvrent le toit : au sommet de chaque fronton, s'élève une victoire en bronze doré ; à chaque angle, un grand vase de même métal, & également doré.

Le temple est divisé par des colonnes en trois nefs. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes que la piété & la reconnoissance ont consacrées au dieu ; mais loin de se fixer sur ces objets, les regards se portent rapidement sur la statue & sur le trône de Jupiter. Ce chef-d'œuvre

* Onze lieues et 850 toises. † Voyez l'essai sur la topographie d'Olympie.

‡ Hauteur, environ 64 de nos piés ; longueur, 217 ; largeur, 90.

de Phidias & de la sculpture, fait, au premier aspect, une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or & en ivoire ; &, quoique assise, elle s'élève presque jusqu'au plafond du temple. De la main droite, elle tient une victoire également d'or & d'ivoire ; de la gauche, un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux, & surmonté d'un aigle. La chaussure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, & sur-tout des lis.

Le trône porte sur quatre piés, ainsi que sur des colonnes intermédiaires, de même hauteur que les piés. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles, concourent à l'embellir. Il est tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène & de pierres précieuses, par-tout décoré de peintures & de bas-reliefs.

Quatre de ces bas-reliefs sont appliqués sur la face antérieure de chacun des piés de devant. Le plus haut représente quatre victoires dans l'attitude de danseuses ; le second, des sphinx qui enlèvent les enfans des Thébains ; le troisième, Apollon & Diane perçant de leurs traits les enfans de Niobé ; le dernier enfin, deux autres victoires.

Phidias profita des moindres espaces pour multiplier les ornemens. Sur les quatre traverses qui lient les piés du trône, je comptai trente-sept figures, les unes représentant des lutteurs, les autres, le combat d'Hercule contre les Amazones*. Au dessus de la tête de Jupiter, dans la partie supérieure du trône, on voit d'un côté les trois Saisons qu'il eut de Thémis. On distingue quantité d'autres bas-reliefs, tant sur le marchepié que sur la base ou l'estrade qui soutient cette masse énorme, la plupart exécutés en or, & représentant les divinités de l'Olympe. Aux piés de Jupiter on lit cette inscription : *Je suis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmidès*. Outre son nom, l'artiste, pour éterniser la mémoire & la beauté d'un jeune homme de ses amis appelé Pantarcès, grava son nom sur un des doigts de Jupiter†.

On ne peut approcher du trône autant qu'on le désireroit. A une certaine distance, on est arrêté par une balustrade qui règne tout autour, & qui est ornée de peintures excellentes de

* On pourroit présumer que ces 37 figures étoient en ronde-bosse, & avoient été placées sur les traverses du trône. On pourroit aussi disposer autrement que je ne l'ai fait, les sujets représentés sur chacun des piés. La description de Pausanias est très succinète & très vague. En cherchant à l'éclaircir, on court le risque de s'égarer ; en se bornant à la traduire littéralement, celui de ne pas se faire entendre.

† Telle étoit cette inscription : *Pantarcès est beau*. Si l'on en eût fait un crime à Phidias, il eût pu se justifier, en disant que l'éloge s'adressoit à Jupiter ; le mot *Pantarcès* pouvant signifier *celui qui suffit à tout*.

la main de Panénus, élève & parent de Phidias. C'est le même qui, conjointement avec Colotès, autre disciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage surprenant. On dit qu'après l'avoir achevé, Phidias ôta le voile dont il l'avoit couvert, consulta le goût du public, & se reforma lui-même d'après les avis de la multitude.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties ; mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste a su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paroît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant, les artistes ne représentoient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse & sans caractère distinctif : Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine, & fut ajouter un nouveau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avoient adoré. Dans quelle source avoit-il donc puisé ces hautes idées ? Des poètes diroient qu'il étoit monté dans le ciel, ou que le dieu étoit descendu sur la terre ; mais il répondit d'une manière plus simple & plus noble, à ceux qui lui faisoient la même question : il cita les vers d'Homère, où ce poète dit qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe. Ces vers, en réveillant dans l'ame de Phidias l'image du vrai beau, de ce beau qui n'est apperçu que par l'homme de génie, produisirent le Jupiter d'Olympie ; &, quel que soit le sort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter dignement l'être suprême.

Les Eléens connoissent le prix du monument qu'ils possèdent ; ils montrent encor eux étrangers l'atelier de Phidias. Ils ont répandu leurs bienfaits sur les descendants de ce grand artiste, & les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat. Comme le temple & l'enceinte sacrée sont dans un endroit marécageux, un des moyens qu'on emploie pour défendre l'ivoire contre l'humidité, c'est de verser fréquemment de l'huile au pié du trône, sur une partie du pavé destinée à la recevoir.

Du temple de Jupiter nous passâmes à celui de Junon ; il est également d'ordre dorique, entouré de colonnes, mais beaucoup plus ancien que le premier. La plupart des statues qu'on y voit, soit en or, soit en ivoire, décèlent un art encore grossier, quoiqu'elles n'aient pas 300 ans d'antiquité. On nous montra le coffre de Cypselus, où ce prince, qui depuis se rendit maître de Corinthe, fut dans sa plus tendre enfance

des ennemis de sa maison. Il est de bois de cèdre ; les quatre faces & le dessus sont ornés de bas-reliefs, les uns exécutés dans le cèdre même, les autres en ivoire & en or ; ils représentent des batailles, des jeux, & d'autres sujets relatifs aux siècles héroïques, & sont accompagnés d'inscriptions en caractères anciens. Nous parcourûmes avec plaisir les détails de cet ouvrage, parce qu'ils montrent l'état informe où se trouvoient les arts en Grèce, il y a trois siècles.

On célèbre auprès de ce temple, des jeux auxquels président seize femmes choisies parmi les huit tribus des Eléens, & respectables par leur vertu ainsi que par leur naissance. Ce sont elles qui entretiennent des chœurs de musique, pour chanter des hymnes en l'honneur de Junon, qui brodent le voile superbe qu'on déploie le jour de la fête, & qui décernent le prix de la course aux filles de l'Elide. Dès que le signal est donné, ces jeunes émules s'élancent dans la carrière, presque à demi-nues & les cheveux flottans sur leurs épaules : celle qui remporte la victoire, reçoit une couronne d'olivier, & la permission, plus flatteuse encore, de placer son portrait dans le temple de Junon.

En sortant de-là, nous parcourûmes les routes de l'enceinte sacrée. A travers les platanes & les oliviers qui ombragent ces lieux, s'offroient à nous, de tous côtés, des colonnes, des trophées, des chars de triomphe, des statues sans nombre, en bronze, en marbre ; les uns pour les dieux, les autres pour les vainqueurs ; car le temple de la gloire n'est ouvert que pour ceux qui ont des droits à l'immortalité.

Plusieurs de ces statues sont adossées à des colonnes, ou placées sur des piédestaux ; toutes sont accompagnées d'inscriptions, contenant les motifs de leur consécration. Nous y distinguâmes plus de quarante figures de Jupiter de différentes mains offertes par des peuples ou par des particuliers, quelques unes ayant jusqu'à 27 piés de hauteur. Celles des athlètes forment une collection immense ; elles ont été placées dans ces lieux, ou par eux-mêmes, ou par les villes qui leur ont donné le jour, ou par les peuples de qui ils avoient bien mérité.

Ces monumens, multipliés depuis quatre siècles, rendent présens, à la postérité, ceux qui les ont obtenus. Ils sont exposés tous les quatre ans aux regards d'une foule innombrable de spectateurs de tous pays, qui viennent dans ce séjour s'occuper de la gloire des vainqueurs, entendre le récit de leurs combats, & se montrer avec transport, les uns aux autres, ceux dont leur patrie s'enorgueillit. Quel bonheur pour l'humanité, si un pareil sanctuaire n'étoit ouvert qu'aux hommes

hommes vertueux ! Non, je me trompe, il feroit bientôt violé par l'intrigue & l'hypocrisie, auxquelles les hommages du peuple sont bien plus nécessaires qu'à la vertu.

Pendant que nous admirions ces ouvrages de sculpture, & que nous y suivions le développement & les derniers efforts de cet art, nos interprètes nous faisoient de longs récits, & nous racontaient des anecdotes relatives à ceux dont ils nous montraient les portraits. Après avoir arrêté nos regards sur deux chars de bronze, dans l'un desquels étoit Gélon, roi de Syracuse, & dans l'autre, Hiéron son frère & son successeur : Près de Gélon, ajoutaient-ils, vous voyez la statue de Cléomède ; cet athlète ayant eu le malheur de tuer son adversaire au combat de la lutte, les juges, pour le punir, le privèrent de la couronne ; il en fut affligé au point de perdre la raison. Quelque temps après, il entra dans une maison destinée à l'éducation de la jeunesse, saisit une colonne qui soutenoit le toit, & la renversa. Près de soixante enfans périrent sous les ruines de l'édifice.

Voici la statue d'un autre athlète nommé Timanthe. Dans sa vieillesse, il s'exerçoit tous les jours à tirer de l'arc ; un voyage qu'il fit l'obligea de suspendre cet exercice ; il voulut le reprendre à son retour ; mais, voyant que sa force étoit diminuée, il dressa lui-même son bûcher, & se jeta dans les flammes.

Cette jument que vous voyez, fut surnommée le vent, à cause de son extrême légèreté. Un jour qu'elle couroit dans la carrière, Philotas, qui la montoit, se laissa tomber ; elle continua sa course, doubla la borne, & vint s'arrêter devant les juges, qui décernèrent la couronne à son maître, & lui permirent de se faire représenter ici avec l'instrument de sa victoire.

Ce lutteur s'appeloit Glaucus ; il étoit jeune & labouroit la terre. Son père s'aperçut avec surprise, que, pour enfoncer le soc qui s'étoit détaché de la charrue, il se servoit de sa main comme d'un marteau. Il le conduisit dans ces lieux, & le proposa pour le combat du ceste. Glaucus, pressé par un adversaire qui employoit tour à tour l'adresse & la force, étoit sur le point de succomber, lorsque son père lui cria : Frappe, mon fils, comme sur la charrue ; aussitôt le jeune homme redoubla ses coups, & fut proclamé vainqueur.

Voici Théagène qui, dans les différens jeux de la Grèce, remporta, dit-on, 1200 fois le prix, soit à la course, soit à la lutte, soit à d'autres exercices. Après sa mort, la statue qu'on lui avoit élevée dans la ville de Thasos, sa patrie, excitoit encore la jalousie d'un rival de Théagène ; il venoit

outes les nuits assouvir ses fureurs contre ce bronze, & l'ébranla tellement à force de coups, qu'il le fit tomber, & en fut écrasé : la statue fut traduite en jugement, & jetée dans la mer. La famine ayant ensuite affligé la ville de Thafos, l'oracle, consulté par les habitants, répondit qu'ils avoient négligé la mémoire de Théagène. On lui décerna des honneurs divins, après avoir retiré des eaux, & replacé le monument qui le représentoit*.

Cet autre athlète porta sa statue sur ses épaules, & la posa lui-même dans ces lieux. C'est le célèbre Milon ; c'est lui qui, dans la guerre des habitans de Crotone, sa patrie, contre ceux de Sybaris, fut mis à la tête des troupes, & remporta une victoire signalée : il parut dans la bataille avec une massue & les autres attributs d'Hercule, dont il rappeloit le souvenir. Il triompha souvent dans nos jeux & dans ceux de Delphes ; il y faisoit souvent des essais de sa force prodigieuse. Quelquefois il se plaçoit sur un palet qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, & les plus fortes secousses ne pouvoient l'ébranler : d'autres fois, il empoignoit une grenade, &, sans l'écraser, la tenoit si ferrée, que les plus vigoureux athlètes ne pouvoient écarter les doigts pour la lui arracher ; mais sa maîtresse l'obligeoit à lâcher prise. On raconte encore de lui qu'il parcourut le stade, portant un bœuf sur ses épaules ; que, se trouvant un jour dans une maison avec les disciples de Pythagore, il leur sauva la vie en soutenant la colonne sur laquelle portoit le plafond qui étoit près de tomber ; enfin, que, dans sa vieillesse, il devint la proie des bêtes féroces, parce que ses mains se trouvèrent prises dans un tronc d'arbre que des coins avoient fendu en partie, & qu'il vouloit achever de diviser.

Nous vîmes ensuite des colonnes où l'on avoit gravé des traités d'alliance entre divers peuples de la Grèce : on les avoit déposés dans ces lieux pour les rendre plus sacrés. Mais tous ces traités ont été violés avec les sermens qui en garantissoient la durée ; & les colonnes, qui subsistent encore, attestent une vérité effrayante, c'est que les peuples policés ne sont jamais plus de mauvaise foi, que lorsqu'ils s'engagent à vivre en paix les uns avec les autres.

Au nord du temple de Junon, au pié du mont de Saturne, est une chaussée qui s'étend jusqu'à la carrière, & sur laquelle plusieurs nations Grecques & étrangères ont construit des édifices connus sous le nom de trésors. On en voit de semblables à Delphes ; mais ces derniers sont remplis d'offrandes pré-

* Le culte de Théagène s'étendit dans la suite ; on l'imploroit sur-tout dans les maladies.

cieuses ; tandis que ceux d'Olympie ne contiennent presque que des statues & des monumens de mauvais goût ou de peu de valeur. Nous demandâmes la raison de cette différence. L'un des interprètes nous dit : Nous avons un oracle, mais il n'est pas assez accrédité, & peut-être cessera-t-il bientôt. Deux ou trois prédictions justifiées par l'évènement, on attiré à celui de Delphes la confiance de quelques souverains, & leurs libéralités, celles de toutes les nations.

Cependant les peuples abordoient en foule à Olympie. Par mer, par terre, de toutes les parties de la Grèce, des pays les plus éloignés on s'empressoit de se rendre à ces fêtes dont la célébrité surpasse infiniment celle des autres solennités, & qui néanmoins sont privées d'un agrément qui les rendroit plus brillantes. Les femmes n'y sont pas admises, sans doute à cause de la nudité des athlètes. La loi qui les en exclut est si sévère, qu'on précipite du haut d'un rocher celles qui osent la violer. Cependant les prêtresses d'un temple ont une place marquée, & peuvent assister à certains exercices.

Le premier jour des fêtes tombe au onzième jour du mois hécatombéon, qui commence à la nouvelle lune après le solstice d'été : elles durent cinq jours ; à la fin du dernier, qui est celui de la pleine lune, se fait la proclamation solennelle des vainqueurs. Elles s'ouvrirent le soir* par plusieurs sacrifices que l'on offrit sur des autels, élevés en l'honneur de différentes divinités, soit dans le temple de Jupiter, soit dans les environs. Tous étoient ornés de festons & de guirlandes ; tous furent successivement arrosés du sang des victimes. On avoit commencé par le grand autel de Jupiter, placé entre le temple de Junon & l'enceinte de Pélops. C'est le principal objet de la dévotion des peuples ; c'est là que les Eléens offrent tous les jours des sacrifices, & les étrangers, dans tous les temps de l'année. Il porte sur un grand soubassement quarré, au dessus duquel on monte par des marches de pierre. Là se trouve une espèce de terrasse où l'on sacrifie les victimes ; au milieu s'élève l'autel, dont la hauteur est de 22 piés : on parvient à sa partie supérieure par des marches qui sont construites de la cendre des victimes qu'on a pétrie avec l'eau de l'Alphée.

Les cérémonies se prolongèrent fort avant dans la nuit, & se firent au son des instrumens, à la clarté de la lune qui approchoit de son plein, avec un ordre & une magnificence qui

* Dans la première année de l'Olympiade 106, le premier jour d'hécatombéon tomboit au soir du 17 juillet de l'année Julienne proleptique 356 avant J. C. ; et le 11 d'hécatombéon commençoit au soir du 27 juillet.

inspiroient à-la-fois de la surprise & du respect. A minuit, dès qu'elles furent achevées, la plupart des assistans, par un empressement qui dure pendant toutes les fêtes, allèrent se placer dans la carrière, pour mieux jouir du spectacle des jeux qui devoient commencer avec l'aurore.

La carrière olympique se divise en deux parties, qui sont le Stade & l'Hippodrome. Le Stade est une chaussée de 600 piés * de long, & d'une largeur proportionnée; c'est là que se font les courses à pié, & que se donnent la plupart des combats. L'Hippodrome est destiné aux courses des chars & des chevaux. Un de ses côtés s'étend sur une colline, l'autre côté, un peu plus long, est formé par une chaussée; sa largeur est de 600 piés, sa longueur du double †: il est séparé du Stade par un édifice qu'on appelle Barrière. C'est un portique devant lequel est une cour spacieuse, faite en forme de proue de navire, dont les murs vont en se rapprochant l'un de l'autre, & laissent à leur extrémité une ouverture assez grande pour que plusieurs chars y passent à-la-fois. Dans l'intérieur de cette cour, on a construit, sur différentes lignes parallèles, des remises pour les chars & pour les chevaux; on les tire au sort, parce que les unes sont plus avantageusement situées que les autres. Le Stade & l'Hippodrome sont ornés de statues, d'autels & d'autres monumens, sur lesquels on avoit affiché la liste & l'ordre des combats qui devoient se donner pendant les fêtes.

L'ordre des combats a varié plus d'une fois ‡; la règle générale qu'on suit à présent, est de consacrer les matinées aux exercices qu'on appelle légers, tels que les différentes courses; & les après-midi, à ceux qu'on nomme graves ou violens, tels que la lutte, le pugilat, &c.

A la petite pointe du jour nous nous rendîmes au Stade. Il étoit déjà rempli d'athlètes qui préludoient aux combats, & entouré de quantité de spectateurs; d'autres, en plus grand nombre, se plaçoient confusément sur la colline qui se

* 94 toises 3 piés.

† 189 toises.

‡ Cet ordre a varié, parce qu'on a souvent augmenté ou diminué le nombre des combats, & que des raisons de convenance ont souvent entraîné des changemens. Celui que je leur assigne ici n'est point conforme aux témoignages de Xénophon & de Pausanias. Mais ces auteurs, qui ne sont pas tout-à-fait d'accord entre eux, ne parlent que de 3 ou 4 combats, & nous n'avons aucune lumière sur la disposition des autres. Dans cette incertitude, j'ai cru devoir ne m'attacher qu'à la clarté. J'ai parlé d'abord des différentes courses, soit des hommes, soit des chevaux & des chars, & ensuite des combats qui se livroient dans un espace circonscrit, tel que la lutte, le pugilat, &c. Cet arrangement est à peu-près le même que celui que propose Platon dans son livre des lois.

présente en amphithéâtre au-dessus de la carrière. Des chars voloient dans la plaine ; le bruit des trompettes, le hennissement des chevaux se mêloient aux cris de la multitude ; & lorsque nos yeux pouvoient se distraire de ce spectacle, & qu'aux mouvemens tumultueux de la joie publique nous comparions le repos & le silence de la nature, alors quelle impression ne faisoit pas sur nos âmes la sérénité du ciel, la fraîcheur délicieuse de l'air, l'Alphée qui forme en cet endroit un superbe canal, & ces campagnes fertiles qui s'embellissoient des premiers rayons du soleil !

Un moment après, nous vîmes les athlètes interrompre leurs exercices, & prendre le chemin de l'enceinte sacrée. Nous les y suivîmes, & nous trouvâmes dans la chambre du Sénat les huit présidens des jeux, avec des habits magnifiques & toutes les marques de leur dignité. Ce fut là qu'au pié d'une statue de Jupiter, & sur les membres sanglans des victimes, les athlètes prirent les dieux à témoins qu'ils s'étoient exercés pendant dix mois aux combats qu'ils alloient livrer. Ils promirent aussi de ne point user de supercherie & de se conduire avec honneur : leurs pères & leurs instituteurs firent le même serment.

Après cette cérémonie, nous revînmes au Stade. Les athlètes entrèrent dans la barrière qui le précède, s'y dépouillèrent entièrement de leurs habits, mirent à leurs piés des brodequins, & se firent frotter d'huile par tout le corps. Des ministres subalternes se montroient de tous côtés, soit dans la carrière, soit à travers les rangs multipliés des spectateurs, pour y maintenir l'ordre.

Quand les présidens eurent pris leurs places, un héraut s'écria : " Que les coureurs du Stade se présentent. „ Il en parut aussitôt un grand nombre, qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avoit assigné. Le héraut récita leurs noms & ceux de leur patrie. Si ces noms avoient été illustrés par des victoires précédentes, ils étoient accueillis avec des applaudissemens redoublés. Après que le héraut eut ajouté : „ Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir „ été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière ? „ il se fit un silence profond, & je me sentis entraîné par cet intérêt qui remuoit tous les cœurs, & qu'on n'éprouve pas dans les spectacles des autres nations. Au lieu de voir au commencement de la lice, des hommes du peuple prêts à se disputer quelques feuilles d'olivier, je n'y vis plus que des hommes libres, qui, par le consentement unanime de toute la Grèce, chargés de la gloire ou de la honte de leur patrie, s'exposoient à l'alternative du mépris ou de l'honneur, en présence

sence de plusieurs milliers de témoins qui rapporteroient chez eux les noms des vainqueurs & des vaincus. L'espérance & la crainte se peignoient dans les regards inquiets des spectateurs ; elles devenoient plus vives, à mesure qu'on approchoit de l'instant qui devoit les dissiper. Cet instant arriva. La trompette donna le signal ; les coureurs partirent, & dans un clin-d'œil, parvinrent à la borne où se tenoient les présidens des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène ; & mille bouches le répétèrent.

L'honneur qu'il obtenoit est le premier & le plus brillant de ceux qu'on décerne aux jeux Olympiques ; parce que la course du Stade simple est la plus ancienne de celles qui ont été admises dans ces fêtes. Elle s'est dans la suite des temps diversifiée de plusieurs manières. Nous la vîmes successivement exécuter par des enfans qui avoient à peine atteint leur douzième année, & par des hommes qui couroient avec un casque, un bouclier, & des espèces de bottines.

Les jours suivans, d'autres champions furent appelés pour parcourir le double Stade, c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but & doublé la borne, ils devoient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du Stade. Quelques uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, & remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidens qui réveillèrent à diverses reprises l'attention de l'assemblée, nous vîmes des coureurs s'éclipser & se dérober aux insultes des spectateurs ; d'autres, sur le point de parvenir au terme de leurs desirs, tomber tout-à-coup sur un terrain glissant. On nous en fit remarquer dont les pas s'imprimoient à peine sur la poussière. Deux Crotoniates tinrent long-temps les esprits en suspens ; ils devançoient leurs adversaires de bien loin ; mais, l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le poussant, un cri général s'éleva contre lui, & il fut privé de l'honneur de la victoire ; car il est expressément défendu d'user de pareilles voies pour se la procurer : on permet seulement aux assistans d'animer par leurs cris les coureurs auxquels ils s'intéressent.

Les vainqueurs ne pouvoient être couronnés que dans le dernier jour de fêtes ; mais, à la fin de leur course, ils reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur étoit destinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une suite de triomphes. Tout le monde s'empressoit de les voir, de les féliciter ; leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, versant des larmes de tendresse & de joie, les soulevoient sur leurs épaules pour les montrer aux assistans, & les livroient aux applaudissemens

plaudissemens de toute l'assemblée, qui répandoit sur eux des fleurs à pleines mains.

Le lendemain, nous allâmes de bonne heure à l'Hippodrome, où devoient se faire la course des chevaux & celle des chars. Les gens riches peuvent seuls livrer ces combats, qui exigent en effet la plus grande dépense. On voit dans toute la Grèce des particuliers se faire une occupation & un mérite de multiplier l'espèce des chevaux propres à la course, de les dresser & de les présenter au concours dans les jeux publics. Comme ceux qui aspirent aux prix, ne sont pas obligés de les disputer eux mêmes, souvent les souverains & les républiques se mettent au nombre des concurrens, & confient leur gloire à des écuyers habiles. On trouve sur la liste des vainqueurs, Théron, roi d'Agrigente; Gélon et Hiéron, rois de Syracuse; Archélaüs, roi de Macédonie; Pausanias, roi de Lacédémone, et quantité d'autres, ainsi que plusieurs villes de la Grèce. Il est aisé de juger que de pareils rivaux doivent exciter la plus vive émulation. Ils étalent une magnificence que les particuliers cherchent à égaler, et qu'ils surpassent quelquefois. On se rappelle encore que dans les jeux où Alcibiade fut couronné, sept chars se présentèrent dans la carrière au nom de ce célèbre Athénien, et que trois de ces chars obtinrent le premier, le second et le quatrième prix.

Pendant que nous attendions le signal, on nous dit de regarder attentivement un dauphin de bronze placé au commencement de la lice, & un aigle de même métal posé sur un autel au milieu de la barrière. Bientôt nous vîmes le dauphin s'abaisser & se cacher dans la terre, l'aigle s'élever, les ailes déployées, & se montrer aux spectateurs; un grand nombre de cavaliers s'élancer dans l'Hippodrome, passer devant nous avec la rapidité d'un éclair, tourner autour de la borne qui est à l'extrémité; les uns ralentir leur course, les autres la précipiter, jusqu'à ce que l'un d'entre eux redoublant ses efforts, eut laissé derrière lui ses concurrens affligés.

Le vainqueur avoit disputé le prix au nom de Philippe, roi de Macédoine, qui aspirait à toutes les espèces de gloire, & qui en fut tout-à-coup si rassasié, qu'il demandoit à la Fortune de tempérer ses bienfaits par une disgrâce. En effet, dans l'espace de quelques jours il remporta cette victoire aux jeux Olympiques; Parménion, un de ses généraux, battit les Illyriens; Olympias, son épouse, accoucha d'un fils: c'est le célèbre Alexandre.

Après que des athlètes, à peine sortis de l'enfance, eurent fourni la même carrière, elle fut remplie par quantité de chars qui se succédèrent les uns aux autres. Ils étoient at-

reliés de deux chevaux dans une course, de deux poulains dans une autre, enfin de quatre chevaux dans la dernière, qui est la plus glorieuse de toutes.

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière ; nous y trouvâmes plusieurs chars magnifiques, retenus par des cables qui s'étendoient le long de chaque file, & qui devoient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduisoient n'étoient vêtus que d'une étoffe légère. Leurs courriers, dont ils pouvoient à peine modérer l'ardeur, attiroient tous les regards par leur beauté, quelques uns, par les victoires qu'ils avoient déjà remportées. Dès que le signal fut donné, ils s'avancèrent jusqu'à la seconde ligne, &, s'étant ainsi réunis avec les autres lignes, ils se présentèrent tous de front au commencement de la carrière. Dans l'instant on les vit couverts de poussière, se croiser, se heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'œil avoit peine à suivre. Leur impétuosité redoubloit, lorsqu'ils se trouvoient en présence de la statue d'un génie qui, dit-on, les pénètre d'une terreur secrète ; elle redoubloit, lorsqu'ils entendoient le son bruyant des trompettes, placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasionne. Posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides vient très souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois ; car on est obligé de parcourir jusqu'à douze fois la longueur de l'Hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution, il survenoit quelque accident qui excitoit des sentimens de pitié, ou des rires insultans de la part de l'assemblée. Des chars avoient été emportés hors de la lice ; d'autres s'étoient brisés en se choquant avec violence : la carrière étoit parsemée de débris qui rendoient la course plus périlleuse encore. Il ne restoit plus que cinq concurrens, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien & un Thébain. Les trois premiers étoient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil ; il tombe embarrassé dans les rênes, &, tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Lybien, qui le serroit de près ; que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière ; que tout retentit de cris perçans & multipliés ; le Corinthien & le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs courriers fougueux, & se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien, & le second au Thébain.

Pendant que durèrent les fêtes, & dans certains intervalles

de la journée, nous quittions le spectacle, & nous parcourions les environs d'Olympie. Tantôt, nous nous amusions à voir arriver des théories ou députations, chargées d'offrir à Jupiter les hommages de presque tous les peuples de la Grèce ; tantôt, nous étions frappés de l'intelligence & de l'activité des commerçans étrangers, qui venoient dans ces lieux étaler leurs marchandises. D'autres fois, nous étions témoins des marques de distinction que certaines villes s'accordoient les unes aux autres. C'étoient des décrets par lesquels elles se décernoient mutuellement des statues & des couronnes, & qu'elles faisoient lire dans les jeux Olympiques, afin de rendre la reconnoissance aussi publique que le bienfait.

Nous promenant un jour le long de l'Alphée, dont les bords ombragés d'arbres de toute espèce, étoient couverts de tentes de différentes couleurs, nous vîmes un jeune homme, d'une jolie figure, jeter dans le fleuve des fragmens d'une palme qu'il tenoit dans sa main, & accompagner cette offrande de vœux secrets : il venoit de remporter le prix à la course, & il avoit à peine éteint son troisième lustre. Nous l'interrogeâmes. Cet Alphée, nous dit-il, dont les eaux abondantes & pures fertilisent cette contrée, étoit un chasseur d'Arcadie ; il soupiroit pour Aréthuse qui le fuyoit, & qui, pour se dérober à ses poursuites, se sauva en Sicile : elle fut métamorphosée en fontaine ; il fut changé en fleuve ; mais, comme son amour n'étoit point éteint, les dieux, pour couronner sa constance, lui ménagèrent une route dans le sein des mers, & lui permirent enfin de se réunir avec Aréthuse. Le jeune homme soupira en finissant ces mots.

Nous revenions souvent dans l'enceinte sacrée. Ici, des athlètes, qui n'étoient pas encore entrés en lice, cherchoient dans les entrailles des victimes la destinée qui les attendoit. Là, des trompettes, posés sur un grand autel, se disputoient le prix, unique objet de leur ambition. Plus loin, une foule d'étrangers, rangés autour d'un portique, écoutoient un écho qui répétoit jusqu'à sept fois les paroles qu'on lui adressoit. Partout s'offroient à nous des exemples frappans de faste & de vanité ; car ces jeux attirent tous ceux qui ont acquis de la célébrité, ou qui veulent en acquérir par leurs talens, leur savoir ou leurs richesses. Ils viennent s'exposer aux regards de la multitude, toujours empressée auprès de ceux qui ont ou qui affectent de la supériorité.

Après la bataille de Salamine, Thémistocle parut au milieu du stade, qui retentit aussitôt d'applaudissemens en son honneur. Loin de s'occuper des jeux, les regards furent arrêtés sur lui pendant toute la journée ; on montrait aux étrangers,

avec des cris de joie & d'admiration, cet homme qui avoit sauvé la Grèce ; & Thémistocle fut forcé d'avouer que ce jour avoit été le plus beau de sa vie.

Nous apprîmes qu'à la dernière Olympiade, Platon obtint un triomphe à peu-près semblable. S'étant montré à ces jeux, toute l'assemblée fixa les yeux sur lui, & témoigna par les expressions les plus flatteuses la joie qu'inspiroit sa présence.

Nous fûmes témoins d'une scène plus touchante encore. Un vieillard cherchoit à se placer ; après avoir parcouru plusieurs gradins, toujours repoussé par des plaisanteries offensantes, il parvint à celui des Lacédémoniens. Tous les jeunes gens & la plupart des hommes se levèrent avec respect, & lui offrirent leurs places. Des battemens de mains sans nombre éclatèrent à l'instant ; & le vieillard attendri ne put s'empêcher de dire : „ Les Grecs connoissent les règles de la bien-
„ séance ; les Lacédémoniens les pratiquent. „

Je vis dans l'enceinte un peintre, élève de Zeuxis, qui, à l'exemple de son maître, se promenoit revêtu d'une superbe robe de pourpre, sur laquelle son nom étoit tracé en lettres d'or. On lui disoit de tous côtés : Tu imites la vanité de Zeuxis, mais tu n'es pas Zeuxis.

J'y vis un Cyrénéen & un Corinthien, dont l'un faisoit l'énumération de ses richesses, & l'autre, de ses aïeux. Le Cyrénéen s'indignoit du faste de son voisin ; celui-ci rioit de l'orgueil du Cyrénéen.

J'y vis un Ionien, qui, avec des talens médiocres, avoit réussi dans une petite négociation dont sa patrie l'avoit chargé. Il avoit pour lui la considération que les fots ont pour les parvenus. Un de ses amis le quitta pour me dire à l'oreille : Il n'auroit jamais cru qu'il fût si aisé d'être un grand homme.

Non loin de-là un sophiste tenoit un vase à parfums & une étrille, comme s'il alloit aux bains. Après s'être moqué des prétentions des autres, il monta sur un des côtés du temple de Jupiter, se plaça au milieu de la colonnade, &, de cet endroit élevé, il crioit au peuple : Vous voyez cet anneau, c'est moi qui l'ai gravé ; ce vase & cette étrille, c'est moi qui les ai faits : ma chaussure, mon manteau, ma tunique & la ceinture qui l'assujettit, tout cela est mon ouvrage ; je suis prêt à vous lire des poèmes héroïques, des tragédies, des dithyrambes, toutes sortes d'ouvrages en prose, en vers, que j'ai composés sur toutes sortes de sujets ; je suis prêt à discourir sur la musique, sur la grammaire ; prêt à répondre à toutes sortes de questions.

Pendant que ce sophiste étaloit avec complaisance sa vanité,
des

des peintres exposoient à tous les yeux les tableaux qu'ils venoient d'achever; des rhapsodes chantoient des fragmens d'Homère & d'Hésiode: l'un d'entre eux nous fit entendre un poëme entier d'Empédocle: des poëtes, des orateurs, des philosophes, des historiens placés aux péristyles des temples & dans tous les endroits éminens, récitoient leurs ouvrages: les uns traitoient des sujets de morale; d'autres faisoient l'éloge des jeux Olympiques, ou de leur patrie, ou des princes dont ils mendoient la protection.

Environ trente ans auparavant, Denys, tyran de Syracuse, avoit voulu s'attirer l'admiration de l'assemblée. On y vit arriver de sa part, & sous la direction de son frère Théaridès, une députation solennelle, chargée de présenter des offrandes à Jupiter; plusieurs chars attelés de quatre chevaux, pour disputer le prix de la course; quantité de tentes somptueuses qu'on dressa dans la campagne, & une foule d'excellens déclamateurs qui devoient réciter publiquement les poésies de ce prince. Leur talent & la beauté de leurs voix fixèrent d'abord l'attention des Grecs, déjà prévenus par la magnificence de tant d'apprêts; mais bientôt, fatigués de cette lecture insipide, ils lancèrent contre Denys les traits les plus sanglans, & leur mépris alla si loin, que plusieurs d'entre eux renversèrent les tentes & les pillèrent. Pour comble de disgrâce, les chars sortirent de la lice, ou se brisèrent les uns contre les autres, & le vaisseau qui ramenoit ce cortège fut jeté par la tempête sur les côtes d'Italie. Tandis qu'à Syracuse le public disoit que les vers de Denys avoient porté malheur aux déclamateurs, aux chevaux & au navire, on soutenoit à la cour que l'envie s'attache toujours au talent. Quatre ans après, Denys envoya de nouveaux ouvrages & des acteurs plus habiles, mais qui tombèrent encore plus honteusement que les premiers. A cette nouvelle, il se livra aux excès de la frénésie: &, n'ayant, pour soulager sa douleur, que la ressource des tyrans, il exila, & fit couper des têtes.

Nous suivions avec assiduité les lectures qui se faisoient à Olympie. Les présidens des jeux y assistoient quelquefois, & le peuple s'y portoit avec empressement. Un jour qu'il paroissoit écouter avec une attention plus marquée, on entendit retentir de tous côtés le nom de Polydamas. Aussitôt la plupart des assistans coururent après Polydamas. C'étoit un athlète de Thessalie, d'une grandeur & d'une force prodigieuse. On racontoit de lui qu'étant sans armes sur le mont Olympe, il avoit abattu un lion énorme sous ses coups; qu'ayant saisi un taureau furieux, l'animal ne put s'échapper qu'en

qu'en laissant la corne de son pié entre les mains de l'athlète ; que les chevaux les plus vigoureux ne pouvoient faire avancer un char qu'il retenoit par derrière d'une seule main. Il avoit remporté plusieurs victoires dans les jeux publics ; mais, comme il étoit venu trop tard à Olympie, il ne put être admis au concours. Nous apprîmes dans la suite la fin tragique de cet homme extraordinaire : il étoit entré avec quelques uns de ses amis dans une caverne pour se garantir de la chaleur ; la voûte de la caverne s'entrouvrit ; les amis s'enfuirent ; Polydamas voulut soutenir la montagne, & en fut écrasé *.

Plus il est difficile de se distinguer parmi les nations policées, plus la vanité y devient inquiète, & capable des plus grands excès. Dans un autre voyage que je fis à Olympie, j'y vis un médecin de Syracuse, appelé Ménécrate, traînant à sa suite plusieurs de ceux qu'il avoit guéris, & qui s'étoient obligés avant le traitement, de le suivre par-tout. L'un paroïssoit avec les attributs d'Hercule ; un autre, avec ceux d'Apollon ; d'autres avec ceux de Mercure ou d'Esculape. Pour lui, revêtu d'une robe de pourpre, ayant une couronne d'or sur la tête, & un sceptre à la main, il se donnoit en spectacle sous le nom de Jupiter, & couroit le monde escorté de ces nouvelles divinités. Il écrivit un jour au roi de Macédoine la lettre suivante :

“ Ménécrate-Jupiter à Philippe, salut. Tu règues dans
 “ la Macédoine, & moi, dans la médecine ; tu donnes la
 “ mort à ceux qui se portent bien, je rends la vie aux mala-
 “ des ; ta garde est formée de Macédoniens, les dieux com-
 “ posent la mienne.” Philippe lui répondit en deux mots, qu'il lui souhaitoit un retour de raison *. Quelque temps après, ayant appris qu'il étoit en Macédoine, il le fit venir, & le pria à souper. Ménécrate & ses compagnons furent placés sur des lits superbes & exhaussés, devant eux étoit un autel chargé des prémices des moissons ; &, pendant qu'on présentait un excellent repas aux autres convives, on n'offrit

* Pausanias & Suidas font vivre cet athlète, du temps de Darius Nothus, roi de Perse, environ 60 ans avant les jeux olympiques, où je suppose qu'il se présenta pour combattre. Mais, d'un autre côté, les habitans de Pellène soutenoient que Polydamas avoit été vaincu aux jeux olympiques par un de leurs concitoyens, nommé Promachus, qui vivoit du temps d'Alexandre. Il est très peu important d'éclaircir ce point de chronologie ; mais j'ai dû annoncer la difficulté, afin qu'on ne me l'oppose pas.

† Plutarque attribue cette réponse à Agésilas, à qui, suivant lui, la lettre étoit adressée.

que des parfums & des libations à ces nouveaux dieux, qui, ne pouvant supporter cet affront, sortirent brusquement de la salle, & ne reparurent plus depuis.

Un autre trait ne sert pas moins à peindre les mœurs des Grecs, & la légèreté de leur caractère. Il se donna un combat dans l'enceinte sacrée pendant qu'on célébroit les jeux, il y a huit ans. Ceux de Pise en avoient usurpé l'intendance sur les Eléens, qui vouloient reprendre leurs droits. Les uns & les autres, soutenus de leurs alliés, pénétrèrent dans l'enceinte: l'action fut vive & meurtrière. On vit les spectateurs sans nombre que les fêtes avoient attirés, & qui étoient presque tous couronnés de fleurs, se ranger tranquillement autour du champ de bataille, témoigner dans cette occasion la même espèce d'intérêt que pour les combats des athlètes, & applaudir tour-à-tour avec les mêmes transports aux succès de l'une & de l'autre armée.

Il me reste à parler des exercices qui demandent plus de force que les précédens, tels que la lutte, le pugilat, le panerace & le pentathle. Je ne suivrai point l'ordre dans lequel ces combats furent donnés, & je commencerai par la lutte.

On se propose dans cet exercice de jeter son adversaire par terre, & de le forcer à se déclarer vaincu. Les athlètes qui devoient concourir, se tenoient dans un portique voisin; ils furent appelés à midi. Ils étoient au nombre de sept: on jeta autant de bulletins dans une boîte placée devant les présidens des jeux. Deux de ces bulletins étoient marqués de la lettre A, deux autres, de la lettre B; deux autres, d'un C; & le septième d'un D: on les agita dans la boîte; chaque athlète prit le sien, & l'un des présidens appareilla ceux qui avoient tiré la même lettre. Ainsi il y eut trois couples de lutteurs, & le septième fut réservé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils se dépouillèrent de tout vêtement, & après s'être frottés d'huile, ils se roulèrent dans le sable, afin que leurs adversaires eussent moins de prise en voulant les saisir.

Aussitôt un Thébain & un Argien s'avancent dans le Stade; ils s'approchent, se mesurent des yeux & s'empoignent par les bras. Tantôt, appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale, paroissent immobiles, & s'épuisent en efforts superflus; tantôt, ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent comme des serpens, s'allongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés; une sueur abondante coule de leurs membres affoiblis; ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps & après avoir employé de nouveau la ruse & la force, le
Thébain

Thébain enlève son adversaire ; mais il plie sous le poids : ils tombent, se roulent dans la poussière, & reprennent tour-à-tour le dessus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes & de ses bras, suspend tous les mouvemens de son adversaire qu'il tient sous lui, le serre à la gorge, & le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne ; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival ; & communément ils en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, & le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte & de douleur. Il restoit trois vainqueurs, un Agrigentain, un Ephésien, & le Thébain dont j'ai parlé. Il restoit aussi un Rhodien que le sort avoit réservé. Il avoit l'avantage d'entrer tout frais dans la lice ; mais il ne pouvoit remporter le prix sans livrer plus d'un combat. Il triompha de l'Agrigentain, fut terrassé par l'Ephésien, qui succomba sous le Thébain : ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres ; & , dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vainqueur soit obligé de lutter contre quatre antagonistes, & d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

Il n'est pas permis dans la lutte de porter des coups à son adversaire ; dans le pugilat il n'est permis que de le frapper. Huit athlètes se présentèrent pour ce dernier exercice, & furent, ainsi que les lutteurs, appareillés par le sort. Ils avoient la tête couverte d'une calotte d'airain, & leurs poings étoient assujettis par des espèces de gantelets formés de lanières de cuir qui se croisoient en tous sens.

Les attaques furent aussi variées que les accidens qui les suivirent. Quelquefois on voyoit deux athlètes faire divers mouvemens pour n'avoir pas le soleil devant les yeux, passer des heures entières à s'observer, à épier, chacun, l'instant où son adversaire laisseroit une partie de son corps sans défense, à tenir leurs bras élevés & tendus de manière à mettre leur tête à couvert, à les agiter rapidement, pour empêcher l'ennemi d'approcher. Quelquefois ils s'attaquoient avec fureur, & faisoient pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de coups. Nous en vîmes qui, se précipitant les bras levés sur leur ennemi prompt à les éviter, tomboient pesamment sur la terre, & se brisoient tout le corps ; d'autres qui, épuisés & couverts de blessures mortelles, se soulevoient tout-à-coup, & prenoient de nouvelles forces dans leur désespoir ; d'autres enfin, qu'on retiroit du champ de bataille, n'ayant sur le visage aucun trait

qu'on pût reconnoître, & ne donnant d'autre signe de vie que le sang qu'ils vomissoient à gros bouillons.

Je frémissais à la vue de ce spectacle, & mon ame s'ouvroit toute entière à la pitié, quand je voyois de jeunes enfans faire l'apprentissage de tant de cruautés. Car on les appeloit aux combats de la lutte & du ceste avant que d'appeller les hommes faits. Cependant les Grecs se repaissoient avec plaisir de ces horreurs; ils animoient par leurs cris ces malheureux, acharnés les uns contre les autres; & les Grecs sont doux & humains! Certes, les dieux nous ont accordé un pouvoir bien funeste & bien humiliant, celui de nous accoutumer à tout, et d'en venir au point de nous faire un jeu de la barbarie ainsi que du vice. Les exercices cruels auxquels on élève ces enfans, les épuisent de si bonne heure, que, dans les listes des vainqueurs aux jeux Olympiques, on en trouve à peine deux ou trois qui aient remporté le prix dans leur enfance & dans un âge plus avancé.

Dans les autres exercices, il est aisé de juger du succès: dans le pugilat, il faut que l'un des combattans avoue sa défaite. Tant qu'il lui reste un degré de force, il ne désespère pas de la victoire, parce qu'elle peut dépendre de ses efforts & de sa fermeté. On nous raconta qu'un athlète ayant eu les dents brisées par un coup terrible, prit le parti de les avaler; & que son rival, voyant son attaque sans effet, se crut perdu sans ressource, & se déclara vaincu.

Cet espoir fait qu'un athlète cache ses douleurs sous un air menaçant & une contenance fière; qu'il risque souvent de périr, qu'il périt en effet quelquefois, malgré l'attention du vainqueur & la sévérité des lois, qui défendent à ce dernier de tuer son adversaire, sous peine d'être privé de la couronne. La plupart, en échappant à ce danger, restent estropiés toute leur vie, ou conservent des cicatrices qui les défigurent. De là vient peut-être que cet exercice est le moins estimé de tous, & qu'il est presque entièrement abandonné aux gens du peuple.

Au reste, ces hommes durs & féroces supportent plus facilement les coups & les blessures, que la chaleur qui les accable: car ces combats se donnent dans le canton de la Grèce, dans la saison de l'année, dans l'heure du jour où les feux du soleil sont si ardens, que les spectateurs ont de la peine à les soutenir.

Ce fut dans le moment qu'ils sembloient redoubler de violence, que se donna le combat du pancrace, exercice composé de la lutte & du pugilat, à cette différence près, que les athlètes ne devant pas se saisir au corps, n'ont point les mains armées

armées de gantelets, & portent des coups moins dangereux. L'action fut bientôt terminée : il étoit venu la veille un Sicyonien, nommé Sostrate, célèbre par quantité de couronnes qu'il avoit recueillies, et par les qualités qui les lui avoient procurées. La plupart de ses rivaux furent écartés par sa présence, les autres, par ses premiers essais ; car dans ces préliminaires, où les athlètes préludent en se prenant par les mains, il ferroit et tordoit avec tant de violence les doigts de ses adversaires, qu'il décidait sur le champ la victoire en sa faveur.

Les athlètes, dont j'ai fait mention, ne s'étoient exercés que dans ce genre ; ceux, dont je vais parler, s'exercent dans toutes les espèces de combats. En effet, le pentathle comprend non-seulement la course à pié, la lutte, le pugilat et le pancrace, mais encore le saut, le jet du disque et celui du javelot.

Dans ce dernier exercice il suffit de lancer le javelot, et de frapper au but proposé. Les disques ou palets sont des masses de métal ou de pierre, de forme lenticulaire, c'est-à-dire rondes et plus épaisses dans le milieu que vers les bords, très lourdes, d'une surface très polie, et par-là même très difficile à saisir. On en conserve trois à Olympie, qu'on présente à chaque renouvellement des jeux, et dont l'un est percé d'un trou pour y passer une courroie. L'athlète, placé sur une petite élévation pratiquée dans le stade, tient le palet avec sa main, ou, par le moyen d'une courroie, l'agite circulairement, et le lance de toutes ses forces : le palet vole dans les airs, tombe et roule dans la lice. On marque l'endroit où il s'arrête ; et c'est à le dépasser que tendent les efforts successifs des autres athlètes.

Il faut obtenir le même avantage dans le saut, exercice dont tous les mouvemens s'exécutent au son de la flûte. Les athlètes tiennent dans leurs mains des contrepoids, qui, dit-on, leur facilitent les moyens de franchir un plus grand espace. Quelques uns s'élancent au-delà de 50 piés*.

Les athlètes qui disputent le prix du pentathle, doivent, pour l'obtenir, triompher au moins dans les trois premiers combats auxquels ils s'engagent. Quoiqu'ils ne puissent pas se mesurer en particulier avec les athlètes de chaque profession, ils sont néanmoins très estimés, parce qu'en s'appliquant à donner au corps la force, la souplesse et la légèreté dont il est susceptible, ils remplissent tous les objets qu'on s'est proposé dans l'institution des jeux & de la gymnastique.

* 47 de nos piés, plus 2 pouces 8 lignes.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie glorieuse pour eux se fit dans le bois sacré, & fut précédée par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidens des jeux se rendirent au théâtre, parés de riches habits, & tenant une palme à la main. Ils marchaient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense, dont les applaudissemens faisoient retentir les airs. On voyoit ensuite paroître d'autres athlètes, montés sur des chevaux & sur des chars. Leurs coursiers superbes se montraient avec toute la fierté de la victoire ; ils étoient ornés de fleurs, & sembloient participer au triomphe.

Parvenus au théâtre, les présidens des jeux firent commencer l'hymne composé autrefois par le poète Archiloque, & destiné à relever la gloire des vainqueurs, & l'éclat de cette cérémonie. Après que les spectateurs eurent joint, à chaque reprise, leurs voix à celle des musiciens, le héraut se leva, & annonça que Porus de Cyrène avoit remporté le prix du stade. Cet athlète se présenta devant le chef des présidens, qui lui mit sur la tête une couronne d'olivier sauvage, cueillie, comme toutes celles qu'on distribue à Olympie, sur un arbre qui est derrière le temple de Jupiter, & qui est devenu, par sa destination, l'objet de la vénération publique. Aussitôt toutes ces expressions de joie & d'admiration, dont on l'avoit honoré dans le moment de sa victoire, se renouvelèrent avec tant de force & de profusion, que Porus me parut au comble de la gloire. C'est en effet à cette hauteur, que tous les assistans le voyoient placé ; & je n'étois plus surpris des épreuves laborieuses auxquelles se soumettent les athlètes, ni des effets extraordinaires que ce concert de louanges a produits plus d'une fois. On nous disoit, à cette occasion, que le sage Chilon expira de joie en embrassant son fils, qui venoit de remporter la victoire, & que l'assemblée des jeux Olympiques se fit un devoir d'assister à ses funérailles. Dans le siècle dernier, ajoutoit-on, nos pères furent témoins d'une scène encore plus intéressante.

Diagoras de Rhodes, qui avoit rehaussé l'éclat de sa naissance par une victoire remportée dans nos jeux, amena dans ces lieux deux de ses enfans, qui concoururent et méritèrent la couronne. A peine l'eurent-ils reçue, qu'ils la posèrent sur la tête de leur père ; &, le prenant sur leurs épaules, le menèrent en triomphe au milieu des spectateurs, qui le félicitoient en jetant des fleurs sur lui, & dont quelques uns lui disoient : Mourrez, Diagoras ; car vous n'avez plus rien à désirer. Le
vieillard

vieillard, ne pouvant suffire à son bonheur, expira aux yeux de l'assemblée attendrie de ce spectacle, baigné des pleurs de ses enfans qui le pressoient entre leurs bras.

Ces éloges donnés aux vainqueurs sont quelquefois troublés, ou plutôt honorés par les fureurs de l'envie. Aux acclamations publiques, j'entendis quelquefois se mêler des sifflemens de la part de plusieurs particuliers nés dans des villes ennemies de celles qui avoient donné le jour aux vainqueurs.

A ces traits de jalousie je vis succéder des traits non moins frappans d'adulation ou de générosité. Quelques uns de ceux qui avoient remporté le prix à la course des chevaux & des chars, faisoient proclamer à leur place des personnes dont ils vouloient se ménager la faveur, ou dont ils chérissoient l'amitié. Les athlètes qui triomphent dans les autres combats, ne pouvant se substituer personne, ont aussi des ressources pour satisfaire leur avarice ; ils se disent, au moment de la proclamation, originaires d'une ville de laquelle ils ont reçu des présens, & risquent ainsi d'être exilés de leur patrie, dont ils ont sacrifié la gloire. Le roi Denys qui trouvoit plus facile d'illustrer sa capitale que de la rendre heureuse, envoya plus d'une fois des agens à Olympie, pour engager les vainqueurs des jeux à se déclarer Syracusains ; mais, comme l'honneur ne s'acquiert pas à prix d'argent, ce fut une égale honte pour lui d'avoir corrompu les uns, & de n'avoir pu corrompre les autres.

La voie de séduction est souvent employée pour écarter un concurrent redoutable, l'engager à céder la victoire en ménageant ses forces, pour tenter l'intégrité des juges ; mais les athlètes convaincus de ces manœuvres sont fouettés avec des verges, ou condamnés à de fortes amendes. On voit ici plusieurs statues de Jupiter, en bronze, construites des sommes provenues de ces amendes. Les inscriptions dont elles sont accompagnées éternisent la nature du délit, & le nom des coupables.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de grâces. Ils furent inscrits dans les registres publics des Eléens, & magnifiquement traités dans une des salles du Prytanée. Les jours suivans, ils donnèrent eux-mêmes des repas, dont la musique & la danse augmentèrent les agrémens. La poésie fut ensuite chargée d'immortaliser leurs noms, & la sculpture de les représenter sur le marbre ou sur l'airain, quelques uns dans la même attitude où ils avoient remporté la victoire.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec

tout l'appareil du triomphe, précédés & suivis d'un cortège nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou à quatre chevaux, & par une brèche pratiquée dans le mur de la ville. On cite encore l'exemple d'un citoyen d'Agrigente en Sicile, nommé Exénète, qui parut dans cette ville sur un char magnifique, & accompagné de quantité d'autres chars, parmi lesquels on en distinguoit 300 attelés de chevaux blancs.

En certains endroits, le trésor public leur fournit une subsistance honnête; en d'autres, ils sont exempts de toute charge; à Lacédémone, ils ont l'honneur, dans un jour de bataille, de combattre auprès du Roi; presque par-tout ils ont la préférence à la représentation des jeux; & le titre de vainqueur olympique ajouté à leur nom, leur concilie une estime & des égards qui font le bonheur de leur vie.

Quelques uns font rejailir les distinctions qu'ils reçoivent, sur les chevaux qui les leur ont procurées; ils leur ménagent une vieillesse heureuse; ils leur accordent une sépulture honorable; & quelquefois même ils élèvent des pyramides sur leur tombeaux.

Fin du Chapitre trente-huitième.

CHAPITRE XXXIX.

SUITE DU VOYAGE DE L'ÉLIDE.

Xénophon à Scillonte.

XÉNOPHON avoit une habitation à Scillonte, petite ville située à 20 stades d'Olympie*. Les troubles du Péloponèse l'obligèrent de s'en éloigner, & d'aller s'établir à Corinthe, où je le trouvai lorsque j'arrivai en Grèce†. Dès qu'ils furent apaisés, il revint à Scillonte‡; & le lendemain des fêtes, nous nous rendîmes chez lui avec Diodore son fils, qui ne nous avoit pas quittés pendant tout le temps qu'elles durèrent.

* Environ trois quarts de lieue. † Voyez le chapitre IX. de cet ouvrage.

‡ Peu de temps avant la bataille de Mantinée, donnée en 362 avant J. C. les Eléens détruisirent Scillonte, & Xénophon prit le parti de se retirer à Corinthe. C'est là que je le place, dans le neuvième chapitre de cet ouvrage. Un auteur ancien prétend qu'il y finit ses jours. Cependant, au rapport de Pausanias, on conservoit son tombeau dans le canton de Scillonte; & Plutarque assure que c'est dans cette retraite que Xénophon composa son histoire, qui descend jusqu'à l'année 357 avant J. C. On peut donc supposer, qu'après avoir fait quelque séjour à Corinthe, il revint à Scillonte, & qu'il y passa les dernières années de sa vie.

Le domaine de Xénophon étoit considérable. Il en devoit une partie à la générosité des Lacédémoniens ; il avoit acheté l'autre, pour la consacrer à Diane, & s'acquitter ainsi d'un vœu qu'il fit en revenant de Perse. Il réservoir le dixième du produit pour l'entretien d'un temple qu'il avoit construit en l'honneur de la Déesse, & pour un pompeux sacrifice qu'il renouveloit tous les ans.

Auprès du temple s'élève un verger qui donne diverses espèces de fruits. Le Sélinus, petite rivière abondante en poisson, promène avec lenteur ses eaux limpides au pié d'une riche colline, à travers des prairies où paissent tranquillement les animaux destinés aux sacrifices. Au dedans, au dehors de la terre sacrée, des bois, distribués dans la plaine ou sur les montagnes, servent de retraites aux chevreuils, aux cerfs & aux sangliers.

C'est dans cet heureux séjour, que Xénophon avoit composé la plupart de ses ouvrages, & que, depuis une longue suite d'années, il couloit des jours consacrés à la bienfaisance, à l'agriculture, à la chasse, à tous les exercices qui entretiennent la liberté de l'esprit & la santé du corps. Ses premiers soins furent de nous procurer les amusemens assortis à notre âge, & ceux que la campagne offre à un âge plus avancé. Il nous montrait ses chevaux, ses plantations, les détails de son ménage : & nous vîmes presque par-tout, réduits en pratique, les préceptes qu'il avoit semés dans ses différens ouvrages. D'autres fois, il nous exhortoit à aller à la chasse, qu'il ne cessoit de recommander aux jeunes gens, comme l'exercice le plus propre à les accoutumer aux travaux de la guerre.

Diodore nous menoit souvent à celle des cailles, des perdrix, & de plusieurs sortes d'oiseaux. Nous en tirions de leurs cages pour les attacher au milieu de nos filets. Les oiseaux de même espèce, attirés par leurs cris, tomboient dans le piège, & perdoient la vie ou la liberté.

Ces jeux en amenoient d'autres plus vifs & plus variés. Diodore avoit plusieurs meutes de chiens, l'une pour le lièvre, une autre pour le cerf, une troisième, tirée de la Laconie ou de la Locride, pour le sanglier. Il les connoissoit tous par leurs noms*, leurs défauts ou leurs bonnes qualités. Il savoit mieux que personne la tactique de cette espèce de

* On avoit soin de donner aux chiens des noms très courts, et composés de deux syllabes, tels que Thymos, Lochos, Phylax, Phonex, Brémon, Piyché, Hébé, &c.

guerre, & il en parloit aussi bien que son père en avoit écrit. Voici comment se faisoit la chasse du lièvre.

On avoit tendu des filets de différentes grandeurs, dans les sentiers & dans les issues secrètes par où l'animal pouvoit s'échapper. Nous sortîmes habillés à la légère, un bâton à la main. Le piqueur détacha un des chiens; &, dès qu'il le vit sur la voie, il découpla les autres, & bientôt le lièvre fut lancé. Dans ce moment, tout sert à redoubler l'intérêt, les cris de la meute, ceux des chasseurs qui l'animent, les courses & les ruses du lièvre, qu'on voit dans un clin-d'œil parcourir la plaine & les collines, franchir les fossés, s'enfoncer dans des taillis, paroître & disparoître plusieurs fois, & finir par s'engager dans l'un des pièges qui l'attendent au passage. Un garde, placé tout auprès, s'empare de la proie, & la présente aux chasseurs qu'il appelle de la voix & du geste. Dans la joie du triomphe, on commence une nouvelle battue. Nous en faisons plusieurs dans la journée. Quelquefois le lièvre nous échappoit, en passant le Sélinus à la nage.

A l'occasion du sacrifice que Xénophon offroit tous les ans à Diane, ses voisins, hommes & femmes, se rendoient à Scillonte. Il traitoit lui-même ses amis. Le trésor du temple étoit chargé de l'entretien des autres spectateurs. On leur fournissoit du vin, du pain, de la farine, des fruits, & une partie des victimes immolées; on leur distribuoit aussi les sangliers, les cerfs & les chevreuils, qu'avoit fait tomber sous ses coups la jeunesse des environs, qui, pour se trouver aux différentes chasses, s'étoit rendue à Scillonte, quelques jours avant la fête.

Pour la chasse du sanglier, nous avions des épieux, des javelots & de gros filets. Les piés de l'animal récemment gravés sur le terrain, l'impression de ses dents, restée sur l'écorce des arbres, & d'autres indices nous menèrent auprès d'un taillis fort épais. On détacha un chien de Laconie; il suivit la trace; &, parvenu au fort où se tenoit l'animal, il nous avertit par un cri de sa découverte. On le retira aussitôt; on dressa les filets dans les refuites; nous primes nos postes. Le sanglier arriva de mon côté. Loin de s'engager dans le filet, il s'arrêta, & soutint pendant quelques momens l'attaque de la meute entière, dont les aboiemens faisoient retentir la forêt, & celle des chasseurs qui s'approchoient pour lui lancer des traits & des pierres. Bientôt après, il fondit sur Moschion, qui l'attendit de pié ferme dans le dessein de l'enfermer; mais l'épieu glissa sur l'épaule, & tomba des mains du chasseur, qui sur-le-champ prit le parti de se coucher la face contre terre.

Je crus sa perte assurée. Déjà le sanglier, ne trouvant point de prise pour le soulever, le fouloit aux piés, lorsqu'il vit Diodore qui accouroit au secours de son compagnon : il s'élança aussitôt sur ce nouvel ennemi, qui, plus adroit où plus heureux, lui plongea son épieu à la jointure de l'épaule. Nous eûmes alors un exemple effrayant de la férocité de cet animal. Quoique atteint d'un coup mortel, il continua de s'avancer avec fureur contre Diodore, & s'enfonça lui-même le fer jusqu'à la garde. Plusieurs de nos chiens furent tués ou blessés dans cette action, moins pourtant que dans une seconde, où le sanglier se fit battre pendant toute une journée. D'autres sangliers, poursuivis par des chiens, tombèrent dans des pièges qu'on avoit couverts de branches.

Les jours suivans, des cerfs périrent de la même manière. Nous en lançâmes plusieurs autres, & notre meute les fatigua tellement, qu'ils s'arrêtoient à la portée de nos traits, ou se jetoient tantôt dans des étangs, & tantôt dans la mer.

Pendant tout le temps que durèrent les chasses, la conversation n'avoit pas d'autre objet. On racontoit des moyens imaginés par différens peuples pour prendre les lions, les panthères, les ours, & les diverses espèces d'animaux féroces. En certains endroits, on mêle du poison aux eaux stagnantes & aux alimens, dont ils appaisent leur faim ou leur soif. En d'autres, des cavaliers forment une enceinte pendant la nuit autour de l'animal, & l'attaquent au point du jour, souvent au risque de leur vie. Ailleurs, on creuse une fosse vaste & profonde ; on y laisse en réserve une colonne de terre, sur laquelle on attache une chèvre ; tout autour est construite une palissade impénétrable & sans issue ; l'animal sauvage attiré par les cris de la chèvre, saute par-dessus la barrière, tombe dans la fosse, & ne peut plus en sortir.

On disoit encore qu'il s'est établi, entre les éperviers & les habitans d'un canton de la Thrace, une espèce de société ; que les premiers poursuivent les petits oiseaux, & les forcent à se rabattre sur la terre ; que les seconds les tuent à coups de bâton, les prennent aux filets, & partagent la proie avec leurs associés. Je doute du fait ; mais après tout, ce ne seroit pas la première fois que des ennemis irréconciliables se seroient réunis, pour ne laisser aucune ressource à la faiblesse.

Comme rien n'est si intéressant que d'étudier un grand homme dans sa retraite, nous passions une partie de la journée à nous entretenir avec Xénophon, à l'écouter, à l'interroger, à le suivre dans les détails de sa vie privée. Nous retrouvions dans ses conversations la douceur & l'élégance
qui

qui règnent dans ses écrits. Il avoit tout à la fois le courage des grandes choses, & celui des petites, beaucoup plus rare & plus nécessaire que le premier ; il devoit à l'un une fermeté inébranlable, à l'autre, une patience invincible.

Quelques années auparavant, sa fermeté fut mise à la plus rude épreuve pour un cœur sensible. Gryllus, l'aîné de ses fils, qui servoit dans la cavalerie Athénienne, ayant été tué à la bataille de Mantinée, cette nouvelle fut annoncée à Xénophon, au moment qu'entouré de ses amis & de ses domestiques, il offroit un sacrifice. Au milieu des cérémonies, un murmure confus & plaintif se fait entendre ; le courier s'approche : Les Thébains ont vaincu, lui dit-il, et Gryllus — Des larmes abondantes l'empêchent d'achever. Comment est-il mort, répond ce malheureux père, en ôtant la couronne qui lui ceignoit le front ? Après les plus beaux exploits, avec les regrets de toute l'armée, reprit le courier. A ces mots, Xénophon remit la couronne sur sa tête, & acheva le sacrifice. Je voulus un jour lui parler de cette perte, il se contenta de me répondre : Hélas ! je savois qu'il étoit mortel ; & il détourna la conversation.

Une autre fois, nous lui demandâmes comment il avoit connu Socrate. J'étois bien jeune, dit-il ; je le rencontrai dans une rue d'Athènes fort étroite : il me barra le chemin avec son bâton, & me demanda où l'on trouvoit les choses nécessaires à la vie. Au marché, lui répondis-je. Mais, répliqua-t-il, où trouve-t-on à devenir honnête homme ? Comme j'hésitois, il me dit : Suivez-moi, & vous l'apprendrez. Je le suivis, & ne le quittai que pour me rendre à l'armée de Cyrus. A mon retour, j'appris que les Athéniens avoient fait mourir le plus juste des hommes. Je n'eus d'autre consolation que de transmettre, par mes écrits, les preuves de son innocence, aux nations de la Grèce, & peut-être même à la postérité. Je n'en ai pas de plus grande maintenant, que de rappeler sa mémoire, & de m'entretenir de ses vertus.

Comme nous partagions un intérêt si vif & si tendre, il nous instruisit en détail du système de vie que Socrate avoit embrassé, & nous exposa sa doctrine, telle qu'elle étoit en effet, bornée uniquement à la morale, sans mélange de dogmes étrangers, sans toutes ces discussions de physique & de métaphysique que Platon a prêtées à son maître. Comment pourrois-je blâmer Platon, pour qui je conserve une vénération profonde ? Cependant, il faut l'avouer, c'est moins dans ses dialogues que dans ceux de Xénophon, qu'on doit étudier les opinions de Socrate. Je tâcherai de les

développer dans la suite de cet ouvrage, enrichi presque par-tout des lumières que je dois aux conversations de Scillonte.

L'esprit orné de connoissances utiles, & depuis long-temps exercé à la réflexion, Xénophon écrivit pour rendre les hommes meilleurs en les éclairant; & tel étoit son amour pour la vérité, qu'il ne travailla sur la politique, qu'après avoir approfondi la nature des gouvernements; sur l'histoire, que pour raconter des faits qui, pour la plupart, s'étoient passés sous ses yeux; sur l'art militaire, qu'après avoir servi & commandé avec la plus grande distinction; sur la morale, qu'après avoir pratiqué les leçons qu'il en donnoit aux autres.

J'ai connu peu de philosophes aussi vertueux, peu d'hommes aussi aimables. Avec quelle complaisance & quelles graces il répondoit à nos questions! Nous promenant un jour sur les bords du Sélinus, Diodore, Philotas & moi, nous eûmes une dispute assez vive sur la tyrannie des passions. Ils prétendoient que l'amour même ne pouvoit nous asservir malgré nous. Je soutenois le contraire. Xénophon survint: nous le prîmes pour juge, il nous raconta l'histoire suivante.

Après la bataille que le grand Cyrus gagna contre les Assyriens, on partagea le butin, & l'on réserva pour ce prince une tente superbe, & une captive qui surpassoit toutes les autres en beauté. C'étoit Panthée, reine de la Susiane. Abradate, son époux, étoit allé dans la Bactriane chercher des secours pour l'armée des Assyriens.

Cyrus refusa de la voir, & en confia la garde à un jeune seigneur Mède, nommé Araspe, qui avoit été élevé avec lui. Araspe décrivit la situation humiliante où elle se trouvoit, quand elle s'offrit à ses yeux. Elle étoit, dit-il, dans sa tente, assise par terre, entourée de ses femmes, vêtue comme une esclave, la tête baissée & couverte d'un voile. Nous lui ordonnâmes de se lever; toutes ses femmes se levèrent à la fois. Un de nous cherchant à la consoler: Nous savons, lui dit-il, que votre époux a mérité votre amour par ses qualités brillantes; mais Cyrus, à qui vous êtes destinée, est le prince le plus accompli de l'Orient. A ces mots, elle déchira son voile, & ses sanglots, mêlés avec les cris de ses suivantes, nous peignirent toute l'horreur de son état. Nous eûmes alors plus de temps pour la considérer, & nous pouvons vous assurer que jamais l'Asie n'a produit une pareille beauté; mais vous en jugerez bientôt vous-même.

Non,

Non, dit Cyrus, votre récit est un nouveau motif pour moi d'éviter sa présence : si je la voyois une fois, je voudrois la voir encore, & je risquerois d'oublier auprès d'elle le soin de ma gloire & de mes conquêtes. Et pensez-vous, reprit le jeune Mède, que la beauté exerce son empire avec tant de force, qu'elle puisse nous écarter de notre devoir malgré nous-mêmes ? Pourquoi donc ne soumet-elle pas également tous les cœurs ? D'où vient que nous n'osions porter des regards incestueux sur celles de qui nous tenons le jour, ou qui l'ont reçu de nous ? C'est que la loi nous le défend ; elle est donc plus forte que l'amour. Mais si elle nous ordonnoit d'être insensibles à la faim & à la soif, au froid & à la chaleur, ses ordres seroient suivis de la révolte de tous nos sens. C'est que la nature est plus forte que la loi. Ainsi rien ne pourroit résister à l'amour, s'il étoit invincible par lui-même ; ainsi on n'aime que quand on veut aimer.

Si l'on étoit le maître de s'imposer ce joug, dit Cyrus, on ne le seroit pas moins de le secouer. Cependant j'ai vu des amans verser des larmes de douleur sur la perte de leur liberté, & s'agiter dans des chaînes qu'ils ne pouvoient ni rompre ni porter.

C'étoient, répondit le jeune homme, de ces cœurs lâches, qui font un crime à l'amour de leur propre faiblesse. Les âmes généreuses soumettent leurs passions à leur devoir.

Araspe, Araspe, dit Cyrus en le quittant, ne voyez pas si souvent la princesse.

Panthée joignoit, aux avantages de la figure, des qualités que le malheur rendoit encore plus touchantes. Araspe crut devoir lui accorder des soins, qu'il multiplioit sans s'en apercevoir ; & , comme elle y répondoit par des attentions qu'elle ne pouvoit lui refuser, il confondit ces expressions de reconnaissance avec le désir de plaire, & conçut insensiblement pour elle un amour si effréné, qu'il ne put plus le contenir dans le silence. Panthée en rejetta l'aveu sans hésiter ; mais elle n'en avertit Cyrus, que lorsque Araspe l'eut menacée d'en venir aux dernières extrémités.

Cyrus fit dire aussitôt à son favori, qu'il devoit employer auprès de la princesse les voies de la persuasion, & non celles de la violence. Cet avis fut un coup de foudre pour Araspe. Il rougit de sa conduite, & la crainte d'avoir déplu à son maître le remplit tellement de honte & de douleur, que Cyrus, touché de son état, le fit venir en sa présence ! „ Pourquoi, lui dit-il, craignez-vous de m'aborder ? Je „ fais trop bien que l'amour se joue de la sagesse des hom- „ mes, & de la puissance des dieux. Moi-même, ce n'est „ qu'en

„ qu'en l'évitant que je me fustrais à ses coups. Je ne
„ vous impute point une faute dont je suis le premier auteur ;
„ c'est moi qui, en vous confiant la princesse, vous ai ex-
„ posé à des dangers au-dessus de vos forces. Eh quoi !
„ s'écria le jeune Mède, tandis que mes ennemis triomphent,
„ que mes amis consternés me conseillent de me dérober à
„ votre colère, que tout le monde se réunit pour m'accabler,
„ c'est mon roi qui daigne me consoler ! O Cyrus, vous
„ êtes toujours semblable à vous-même, toujours indulgent
„ pour des foiblesses que vous ne partagez pas, & que vous
„ excusez, parce que vous connoissez les hommes.

„ Profitons, reprit Cyrus, de la disposition des esprits.
„ Je veux être instruit des forces & des projets de mes en-
„ nemis : passez dans leur camp ; votre fuite simulée aura
„ l'air d'une disgrâce, & vous attirera leur confiance. J'y
„ vole, répondit Araspe, trop heureux d'expier ma faute
„ par un si foible service. Mais pourrez-vous, dit Cyrus,
„ vous séparer de la belle Panthée ? Je l'avouerai, répliqua le
„ jeune Mède, mon cœur est déchiré, et je ne sens que trop
„ aujourd'hui que nous avons en nous-mêmes deux ames,
„ dont l'une nous porte sans cesse vers le mal, et l'autre vers
„ le bien. Je m'étois livré jusqu'à présent à la première ;
„ mais fortifiée de votre secours, la seconde va triompher de
„ sa rivale. „ Araspe reçut ensuite des ordres secrets, et par-
tit pour l'armée des Assyriens.

Ayant achevé ces mots, Xénophon garda le silence. Nous en parûmes surpris. La question n'est-elle pas résolue, nous dit-il ? Oui, répondit Philotas ; mais l'histoire n'est pas finie, et elle nous intéresse plus que la question. Xénophon sourit, et continua de cette manière :

Panthée, instruite de la retraite d'Araspe, fit dire à Cyrus qu'elle pouvoit lui ménager un ami plus fidèle, et peut-être plus utile que ce jeune favori. C'étoit Abradate, qu'elle vouloit détacher du service du roi d'Assyrie, dont il avoit lieu d'être mécontent. Cyrus ayant donné son agrément à cette négociation, Abradate, à la tête de deux mille cavaliers, s'approcha de l'armée des Perses, et Cyrus le fit aussitôt conduire à l'appartement de Panthée. Dans ce défordre d'idées et de sentimens que produit un bonheur attendu depuis long-temps et presque sans espoir, elle lui fit le récit de sa captivité, de ses souffrances, des projets d'Araspe, de la générosité de Cyrus ; et son époux, impatient d'exprimer sa reconnoissance, courut auprès de ce Prince, et lui ferrant la main :
„ Ah Cyrus ! lui dit-il, pour tout ce que je vous dois, je ne
„ puis vous offrir que mon amitié, mes services et mes sol-
„ dats.

„ dats. Mais foyez bien assuré que, quels que soient vos
„ projets, Abradate en sera toujours le plus ferme soutien. „
Cyrus reçut ses offres avec transport, et ils concertèrent ensemble les dispositions de la bataille.

Les troupes des Assyriens, des Lydiens et d'une grande partie de l'Asie, étoient en présence de l'armée de Cyrus. Abradate devoit attaquer la redoutable phalange des Egyptiens ; c'étoit le fort qui l'avoit placé dans ce poste dangereux, qu'il avoit demandé lui-même, & que les autres généraux avoient d'abord refusé de lui céder.

Il alloit monter sur son char, lorsque Panthée vint lui présenter des armes qu'elle avoit fait préparer en secret, & sur lesquelles on remarquoit les dépouilles des ornemens dont elle se paroit quelquefois. „ Vous m'avez donc sacrifié jusqu'à
„ votre parure, lui dit le prince attendri ? Hélas ! répondit-
„ elle, je n'en veux pas d'autre, si ce n'est que vous paroissiez
„ aujourd'hui à tout le monde, tel que vous me paroissiez sans
„ cesse à moi-même. „ En disant ces mots, elle le couvroit de ces armes brillantes, & les yeux versoit des pleurs qu'elle s'empressoit de cacher.

Quand elle le vit saisir les rênes, elle fit écarter les assistans, & lui tint ce discours : „ Si jamais femme a mille fois plus
„ aimé son époux qu'elle-même, c'est la vôtre sans doute, &
„ sa conduite doit vous le prouver mieux que ses paroles. Eh
„ bien, malgré la violence de ce sentiment, j'aimerois mieux,
„ & j'en jure par les liens qui nous unissent, j'aimerois mieux
„ expirer avec vous dans le sein de l'honneur, que de vivre
„ avec un époux dont j'aurois à partager la honte. Souvenez-
„ vous des obligations que nous avons à Cyrus ; souvenez-
„ vous que j'étois dans les fers, & qu'il m'en a tirée ; que
„ j'étois exposée à l'insulte, & qu'il a pris ma défense : sou-
„ venez-vous enfin que je l'ai privé de son ami, & qu'il a
„ cru, sur mes promesses, en trouver un plus vaillant, & sans
„ doute plus fidèle, dans mon cher Abradate. „

Le prince, ravi d'entendre ces paroles, étendit la main sur la tête de son épouse, & levant les yeux au ciel : „ Grands
„ Dieux, s'écria-t-il, faites que je me montre aujourd'hui
„ digne ami de Cyrus, & sur-tout digne époux de Panthée. „
Aussitôt il s'élança dans le char sur lequel cette princesse éperdue n'eut que le temps d'appliquer sa bouche tremblante. Dans l'égarement de ses esprits, elle le suivit à pas précipités dans la plaine ; mais Abradate s'en étant aperçu, la conjura de se retirer & de s'armer de courage. Ses eunuques & ses femmes s'approchèrent alors, & la dérobèrent aux regards de la multitude, qui, toujours fixés sur elle, n'avoient pu con-
templer

templer ni la beauté d'Abradate, ni la magnificence de ses vêtemens.

La bataille se donna près du Pactole. L'armée de Crœsus fut entièrement défaite ; le vaste empire des Lydiens s'écroula dans un instant, & celui des Perses s'éleva sur ses ruines.

Le jour qui suivit la victoire, Cyrus, étonné de n'avoir pas revu Abradate, en demanda des nouvelles avec inquiétude ; & l'un de ses officiers lui apprit que ce prince, abandonné presque au commencement de l'action par une partie de ses troupes, n'en avoit pas moins attaqué avec la plus grande valeur la phalange Egyptienne ; qu'il avoit été tué, après avoir vu périr tous ses amis autour de lui ; que Panthée avoit fait transporter son corps sur les bords du Pactole, & qu'elle étoit occupée à lui élever un tombeau.

Cyrus, pénétré de douleur, ordonne aussitôt de porter en ce lieu les préparatifs des funérailles qu'il destine au héros ; il les devance lui-même : il arrive, il voit la malheureuse Panthée assise par terre auprès du corps sanglant de son mari. Ses yeux se remplissent de larmes ; il veut serrer cette main qui vient de combattre pour lui ; mais elle reste entre les siennes : le fer tranchant l'avoit abattue au plus fort de la mêlée. L'émotion de Cyrus redouble, & Panthée fait entendre des cris déchirans. Elle reprend la main, &, après l'avoir couverte de larmes abondantes & de baisers enflammés, elle tâche de la rejoindre au reste du bras, & prononce enfin ces mots qui expirent sur ses lèvres : „ Eh bien, Cyrus, vous voyez le „ malheur qui me poursuit ; & pourquoi voulez-vous en „ être le témoin ? C'est pour moi, c'est pour vous qu'il a „ perdu le jour. Insensée que j'étois, je voulois qu'il mé- „ ritât votre estime ; &, trop fidèle à mes conseils, il a moins „ songé à ses intérêts qu'aux vôtres. Il est mort dans le sein „ de la gloire, je le fais ; mais enfin il est mort, & je vis en- „ core ! „

Cyrus après avoir pleuré quelque temps en silence, lui répondit : „ La victoire a couronné sa vie, & sa fin ne pouvoit „ être plus glorieuse. Acceptez ces ornemens qui doivent „ l'accompagner au tombeau, & ces victimes qu'on doit im- „ moler en son honneur. J'aurai soin de consacrer à sa mé- „ moire un monument qui l'éternisera. Quant à vous, je ne „ vous abandonnerai point ; je respecte trop vos vertus & vos „ malheurs. Indiquez-moi seulement les lieux où vous „ voulez être conduite. „

Panthée l'ayant assuré qu'il en seroit bientôt instruit, & ce prince s'étant retiré, elle fit éloigner ses eunuques, & approcher une femme qui avoit élevé son enfance : „ Ayez soin,

„ lui dit-elle, dès que mes yeux seront fermés, de couvrir
 „ d'un même voile le corps de mon époux & le mien. „
 L'esclave voulut la fléchir par des prières ; mais, comme elles
 ne faisoient qu'irriter une douleur trop légitime, elle s'assit,
 fondant en larmes auprès de sa maîtresse. Alors Panthée
 saisit un poignard, s'en perça le sein & eut encore la force, en
 expirant, de poser sa tête sur le cœur de son époux.

Ses femmes & toute sa suite poussèrent aussitôt des cris de
 douleur & de désespoir. Trois de ses eunuques s'immolèrent
 eux-mêmes aux mânes de leur souveraine ; & Cyrus, qui étoit
 accouru à la première annonce de ce malheur, pleura de nou-
 veau le sort de ces deux époux, et leur fit élever un tombeau
 où leurs cendres furent confondues.

Fin du Chapitre trente-neuvième.

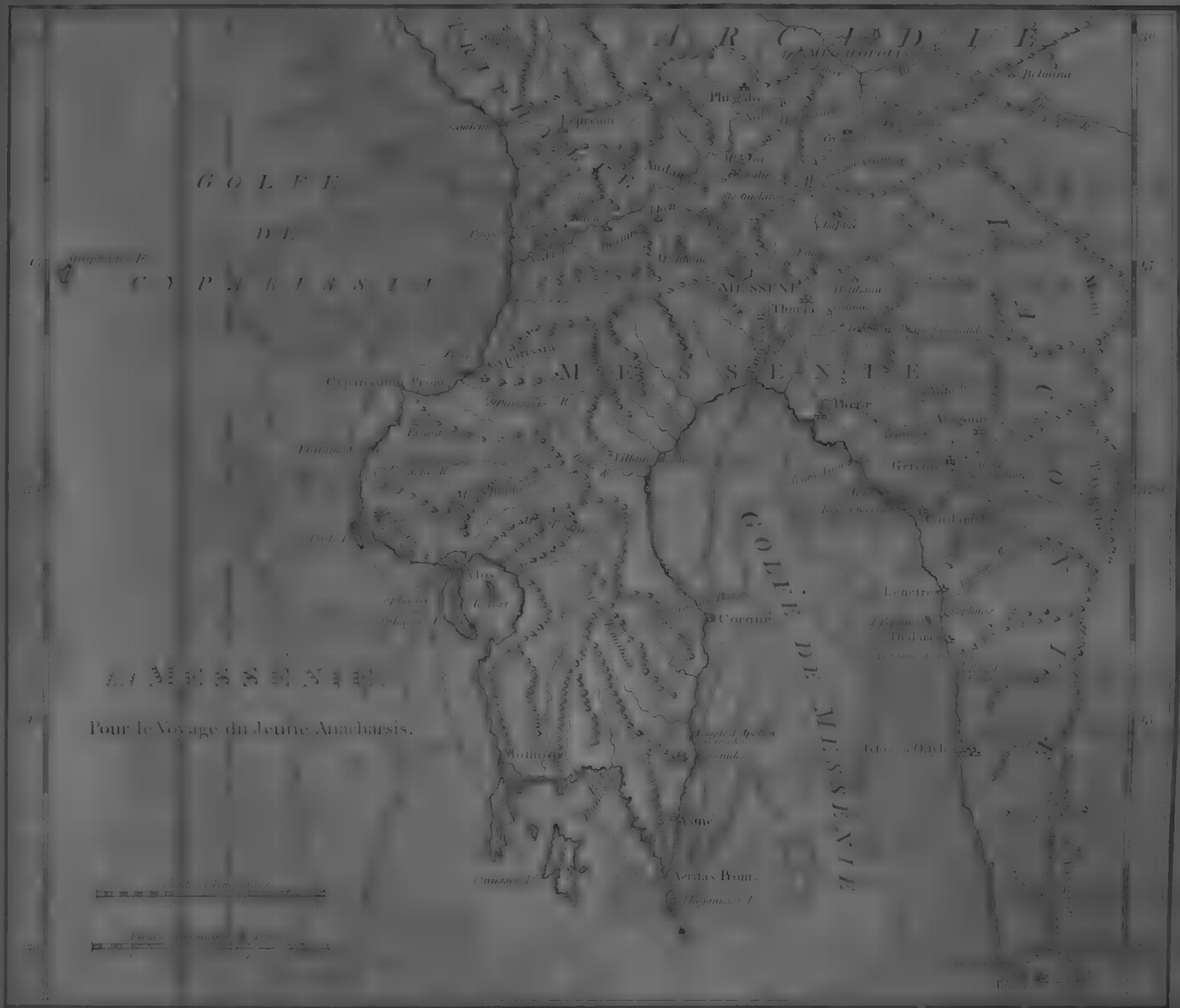
CHAPITRE XL.

Voyage de Messénie.

NOUS partîmes de Scillonte, &, après avoir traversé la
 Triphylie, nous arrivâmes sur les bords de la Nêda, qui
 sépare l'Elide de la Messénie.

Dans le dessein où nous étions de parcourir les côtes de
 cette dernière province, nous allâmes nous embarquer au port
 de Cyparissia, & le lendemain nous abordâmes à Pylos, située
 sous le mont Ægalée. Les vaisseaux trouvent une retraite
 paisible dans sa rade, presque entièrement fermée par l'île
 Sphactérie. Les environs n'offrent de tous côtés que des bois,
 des roches escarpées, un terrain stérile, une solitude profonde.
 Les Lacédémoniens, maîtres de la Messénie pendant la guerre
 du Péloponèse, les avoient absolument négligés ; mais les
 Athéniens s'en étant rendus maîtres, se hâtèrent de les for-
 tifier, & repondèrent par mer & par terre les troupes de La-
 cédémone & celles de leurs alliés. Depuis cette époque Pylos,
 ainsi que tous les lieux où les hommes se sont égorgés, excite
 la curiosité des voyageurs.

On nous fit voir une statue de la Victoire qu'y laissèrent
 les Athéniens ; & de-là remontant aux siècles lointains, on
 nous disoit que le sage Nestor avoit gouverné cette contrée.
 Nous eûmes beau représenter que, suivant Homère, il régnoit
 dans la Triphylie ; pour toute réponse, on nous montra la
 maison de ce prince, son portrait, & la grotte où il renfermoit
 ses



ses bœufs. Nous voulûmes insister, mais nous nous convainquîmes bientôt, que les peuples & les particuliers, fiers de leur origine, n'aiment pas toujours qu'on discute leurs titres.

En continuant de raser la côte jusqu'au fond du golfe de Messénie, nous vîmes à Mothone* un puits dont l'eau naturellement imprégnée de particules de poix, a l'odeur et la couleur du baume de Cyzique; à Colonides, des habitans qui, sans avoir ni les mœurs ni la langue des Athéniens, prétendent descendre de ce peuple, parce qu'auprès d'Athènes est un bourg nommé Colone; plus loin, un temple d'Apollon, aussi célèbre qu'ancien, où les malades viennent chercher et croient trouver leur guérison; plus loin encore, la ville de Coroné†, récemment construite par ordre d'Épaminondas; enfin l'embouchure du Pamifus, où nous entrâmes à pleines voiles; car les vaisseaux peuvent le remonter jusqu'à 10 stades.

Ce fleuve est le plus grand de ceux du Péloponèse, quoique depuis sa source jusqu'à la mer, on ne compte que 100 stades environ‡. Sa carrière est bornée; mais il la fournit avec distinction: il donne l'idée d'une vie courte et remplie de beaux jours. Ses eaux pures ne semblent couler que pour le bonheur de tout ce qui l'environne. Les meilleurs poissons de la mer s'y plaisent dans toutes les saisons; et au retour du printemps, ils se hâtent de remonter ce fleuve pour y déposer leur frai.

Pendant que nous abordions, nous vîmes des vaisseaux qui nous parurent de construction étrangère, et qui venoient à rames et à voiles. Ils approchent; des passagers de tout âge et de tout sexe, se précipitent sur le rivage, se prosternent et s'écrient: Heureux, mille et mille fois heureux le jour qui vous rend à nos désirs! Nous vous arrosons de nos pleurs, terre chérie que nos pères ont possédée, terre sacrée qui renfermez les cendres de nos pères! Je m'approchai d'un vieillard qui se nommoit Xénoclès, et qui paroissoit être le chef de cette multitude; je lui demandai qui ils étoient, d'où ils venoient. Vous voyez, répondit-il, les descendants de ces Messéniens que la barbarie de Lacédémone força autrefois de quitter leur patrie, & qui, sous la conduite de mon père Comon, se réfugièrent aux extrémités de la Libye, dans un pays qui n'a point de commerce avec les nations de la Grèce. Nous avons long-temps ignoré qu'Épaminondas avoit, il y a environ quinze ans, rendu la liberté à la Messénie, & rappelé ses anciens habitans. Quand nous en fûmes instruits, des

* Aujourd'hui *Modon*.

† Aujourd'hui *Coron*.

‡ Environ 3 lieues 3 quarts.

obstacles invincibles nous arrêterent ; la mort d'Epaminondas suspendit encore notre retour. Nous venons enfin jouir de ses bienfaits.

Nous nous joignîmes à ces étrangers, & après avoir traversé des plaines fertiles, nous arrivâmes à Mésène, située comme Corinthe au pié d'une montagne, & devenue comme cette ville un des boulevards du Péloponèse.

Les murs de Mésène, construits de pierre de taille, couronnés de créneaux, & flanqués de tours*, font plus forts & plus élevés que ceux de Byzance, de Rhodes & des autres villes de la Grèce. Ils embrassent dans leur circuit le mont Ithome. Au dedans, nous vîmes une grande place ornée de temples, de statues, & d'une fontaine abondante. De toutes parts s'élevoient de beaux édifices, & l'on pouvoit juger, d'après ces premiers essais, de la magnificence que Mésène étaleroit dans la suite.

Les nouveaux habitans furent reçus avec autant de distinction que d'empressement ; & le lendemain, ils allèrent offrir leurs hommages au temple de Jupiter, placé sur le sommet de la montagne, au milieu d'une citadelle, qui réunit les ressources de l'art aux avantages de la position.

Le mont est un des plus élevés, & le temple un des plus anciens du Péloponèse ; c'est là, dit-on, que des nymphes prirent soin de l'enfance de Jupiter. La statue de ce dieu, ouvrage d'Agéladas, est déposée dans la maison d'un prêtre qui n'exerce le sacerdoce que pendant une année, & qui ne l'obtient que par la voie de l'élection. Celui qui l'occupoit alors s'appeloit Célénus ; il avoit passé la plus grande partie de sa vie en Sicile.

Ce jour-là même, on célébroit en l'honneur de Jupiter une fête annuelle, qui attire les peuples des provinces voisines. Les flancs de la montagne étoient couverts d'hommes & de femmes, qui s'empressoient d'atteindre son sommet. Nous fûmes témoins des cérémonies saintes ; nous assistâmes à des combats de musique, institués depuis une longue suite de siècles. La joie des Messéniens de Libye offroit un spectacle touchant, & dont l'intérêt fut augmenté par une circonstance imprévue : Célénus, le prêtre de Jupiter, reconnut un frère dans le chef de ces familles infortunées, & il ne pouvoit s'arracher de ses bras. Ils se rappelèrent les funestes circonstances qui les séparèrent autrefois l'un de l'autre. Nous passâmes quelques jours avec ces deux respectables vieillards, avec plusieurs de leurs parens & de leurs amis.

* Trente-huit de ces tours subsistoient encore, il y a 50 ans ; M. l'Abbé Fourmont les avoit vues.

De la maison de Célénus, l'œil pouvoit embrasser la Messénie entière, & en suivre les limites dans un espace d'environ 800 stades* ; la vue s'étendoit au nord, sur l'Arcadie & sur l'Elide ; à l'ouest & au sud, sur la mer & sur les îles voisines ; à l'est, sur une chaîne de montagnes, qui, sous le nom de Taygète, séparent cette province de celle de Laconie. Elle se reposoit ensuite sur le tableau renfermé dans cette enceinte. On nous montrait à diverses distances, de riches campagnes entrecoupées de collines & de rivières, couvertes de troupeaux & de poulains qui font la richesse des habitans. Je dis alors : Au petit nombre de cultivateurs que nous avons apperçus en venant ici, il me paroît que la population de cette province n'est pas en proportion avec sa fertilité. Ne vous en prenez, répondit Xénoclès, qu'aux barbares dont ces montagnes nous dérobent l'aspect odieux. Pendant quatre siècles entiers, les Lacédémoniens ont ravagé la Messénie, & laissé, pour tout partage, à ses habitans, la guerre ou l'exil, la mort ou l'esclavage.

Nous n'avions qu'une légère idée de ces funestes révolutions : Xénoclès s'en apperçut, il en gémit, & adressant la parole à son fils : Prenez votre lyre, dit-il, & chantez ces trois élégies où mon père, dès notre arrivée en Libye, voulut, pour soulager sa douleur, éterniser le souvenir des maux que votre patrie avoit essuyés†. Le jeune homme obéit, & commença de cette manière :

PREMIÈRE ÉLÉGIE.

Sur la première guerre de Messénie ‡.

BANNIS de la Grèce, étrangers aux autres peuples, nous ne tenions aux hommes que par la stérile pitié qu'ils daig-

* Trente lieues et un quart.

† Pausanias a parlé fort au long de ces guerres, d'après Myron de Priène qui avoit écrit en prose, & Rhianus de Crète qui avoit écrit en vers. A l'exemple de ce dernier, j'ai cru pouvoir employer un genre de style qui tint de la poésie ; mais au lieu que Rhianus avoit fait une espèce de poème, dont Aristomène étoit le héros, j'ai préféré la forme de l'élégie qui n'exigeoit pas une action comme celle de l'épopée, & que des auteurs très anciens ont souvent choisie pour retracer les malheurs des nations. C'est ainsi que Tyrtée dans ses élégies, avoit décrit en partie les guerres des Lacédémoniens & des Messéniens ; Callinus, celles qui de son temps affligèrent l'Ionie ; & Mimnerme, la bataille que les Smyrnéens livrèrent à Gygès, roi de Lydie.

D'après ces considérations, j'ai supposé qu'un Messénien réfugié en Libye, se rappelant les désastres de sa patrie, avoit composé trois élégies sur les trois guerres qui l'avoient dévastée. J'ai rapporté les faits principaux, avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible ; j'ai osé y mêler quelques fictions, pour lesquelles je demande de l'indulgence.

‡ Cette guerre commença l'an 473 avant. J. C. et finit l'an 723 avant la même ère.

noient quelquefois accorder à nos malheurs. Qui l'eût dit, qu'après avoir si long-temps erré sur les flots, nous parviendrions au port des Evespérides, dans une contrée que la nature & la paix enrichissent de leurs dons précieux ? Ici la terre, comblant les vœux du laboureur, rend le centuple des grains qu'on lui confie ; des rivières paisibles serpentent dans la plaine, près d'un vallon ombragé de lauriers, de myrtes, de grenadiers & d'arbres de toute espèce. Au de-là sont des sables brûlans, des peuples barbares, des animaux féroces ; mais nous n'avons rien à redouter ; il n'y a point de Lacédémoniens parmi eux.

Les habitans de ces belles retraites, attendris sur nos maux, nous ont généreusement offert un asyle. Cependant la douleur consume nos jours, & nos foibles plaisirs rendent nos regrets plus aîners. Hélas ! combien de fois errans dans ces vergers délicieux, j'ai senti mes larmes couler au souvenir de la Messénie ! O bords fortunés du Pamisus, temples augustes, bois sacrés, campagnes si souvent abreuvées du sang de nos aïeux ! non, je ne saurois vous oublier. Et vous, féroces Spartiates, je vous jure, au nom de cinquante mille Messéniens que vous avez dispersés sur la terre, une haine aussi implacable que votre cruauté ; je vous la jure au nom de leurs descendans, au nom des cœurs sensibles de tous les temps & de tous les lieux.

Restes malheureux de tant de héros plus malheureux encore, puissent mes chants, modélés sur ceux de Tyrtée & d'Archiloque, gronder sans cesse à vos oreilles, comme la trompette qui donne le signal au guerrier, comme le tonnerre qui trouble le sommeil du lâche ! Puissent-ils, offrant nuit & jour à vos yeux les ombres menaçantes de vos pères, laisser dans vos ames une blessure qui saigne nuit & jour.

Les Messéniens jouirent pendant plusieurs siècles d'une tranquillité profonde, sur une terre qui suffisoit à leurs besoins, sous les douces influences d'un ciel toujours serein. Ils étoient libres, ils avoient des lois sages, des mœurs simples, des rois qui les aimoient, & des fêtes riantes qui les délassoient de leurs travaux.

Tout-à-coup, l'alliance qui les avoit unis avec les Lacédémoniens, reçoit des atteintes mortelles ; on s'accuse, on s'aigrit de part & d'autre ; aux plaintes succèdent les menaces. L'ambition, jusqu'alors enchaînée par les lois de Lycurgue, saisit ce moment pour briser ses fers, appelle à grands cris l'injustice & la violence, se glisse avec ce cortège infernal dans le cœur des Spartiates, & leur fait jurer sur les autels, de ne pas déposer les armes, jusqu'à ce qu'ils aient asservi la Mes-

sénie. Fièrè de ses premiers triomphes, elles les mène à l'un des sommets du mont Taygète, &, de-là, leur montrant les riches campagnes exposées à leurs yeux, elle les introduit dans une place forte qui appartenoit à leurs anciens alliés, & qui ser voit de barrière aux deux empires.

A cette nouvelle, nos aïeux incapables de supporter un outrage, accourent en foule au palais de nos rois. Euphaès occupoit alors le trône : il écoute les avis des principaux de la nation ; sa bouche est l'organe de la sagesse. Il excite l'ardeur des Messéniens, il la suspend jusqu'à ce qu'elle puisse éclater avec succès. Des années entières suffisent à peine pour accoutumer à la discipline un peuple trop familiarisé sans doute avec les douceurs d'une longue paix. Il apprend dans l'intervalle à voir sans murmurer les moissons enlevées par les Lacédémoniens, à faire lui-même des incursions dans la Laconie.

Deux fois le moment de la vengeance parut s'approcher ; deux fois les forces des deux états luttèrent entre elles. Mais la victoire n'osa terminer cette grande querelle, & son indécision accéléra la ruine des Messéniens. Leur armée s'affoiblissoit de jour en jour par la perte d'un grand nombre de guerriers, par les garnisons qu'il falloit entretenir dans les différentes places, par la désertion des esclaves, par une épidémie qui commençoit à ravager une contrée autrefois si florissante.

Dans cette extrémité, on résolut de se retrancher sur le mont Ithome, & de consulter l'oracle de Delphes. Des prêtres, & non les dieux, dictèrent cette réponse barbare : Le salut de la Messénie dépend du sacrifice d'une jeune fille tirée au sort, & choisie dans la maison régnante.

D'anciens préjugés ferment les yeux sur l'atrocité de l'obéissance. On apporte l'urne fatale, le sort condamne la fille de Lyciscus qui la dérobe soudain à tous les regards, & s'enfuit avec elle à Lacédémone. Le guerrier Aristodème s'avance à l'instant, &, malgré le tendre intérêt qui gémit au fond de son cœur, il présente la sienne aux autels. Elle étoit fiancée à l'un des favoris du roi, qui accourt à sa défense. Il soutient qu'on ne peut sans son aveu disposer de son épouse. Il va plus loin, il flétrit l'innocence pour la sauver, & déclare que l'hymen est consommé. L'horreur de l'imposture, la crainte du déshonneur, l'amour paternel, le salut de la patrie, la sainteté de sa parole, une foule de mouvemens contraires agitent avec tant de violence l'ame d'Aristodème, qu'elle a besoin de se soulager par un coup de désespoir. Il saisit un poignard, la fille tombe morte à ses piés, tous les spectateurs

frémissent. Le prêtre, infatiable de cruautés, s'écrie : „ Ce „ n'est pas la pitié, c'est la fureur qui a guidé le bras du „ meurtrier ; les dieux demandent une autre victime. „ Il en faut une, répond le peuple en fureur, & il se jette sur le malheureux amant. Il alloit périr ; mais le roi calma les esprits, & parvint à leur persuader que les conditions de l'oracle étoient remplies.

Sparte s'endurcissoit de plus en plus dans ses projets de conquête ; elle les annonçoit par des combats sanglans. Dans l'une de ces batailles, le roi Euphaès fut tué, & remplacé par Aristodème ; dans une autre, où plusieurs peuples du Péloponèse s'étoient joints aux Messéniens, nos ennemis furent battus ; & trois cents d'entre eux, pris les armes à la main, arrosèrent nos autels de leur sang.

Le siège d'Ithome continuoit avec la même vigueur. Aristodème en prolongeoit la durée, par sa vigilance, son courage, la confiance de ses troupes, et le cruel souvenir de sa fille. Dans la suite, des oracles impoiteurs, des prodiges effrayans ébranlèrent sa confiance. Il désespéra du salut de la Messénie ; et, s'étant percé de son épée, il rendit les derniers soupirs sur le tombeau de sa fille.

Les assiégés se défendirent encore pendant plusieurs mois ; mais, après avoir perdu leurs généraux & leurs plus braves soldats, se voyant sans provisions & sans ressources, ils abandonnèrent la place. Les uns se retirèrent chez les nations voisines ; les autres, dans leurs anciennes demeures, où les vainqueurs les forcèrent de jurer l'exécution des articles suivans : „ Vous n'entreprendrez rien contre notre autorité ; „ vous cultiverez vos terres ; mais vous nous apporterez „ tous les ans la moitié de leur produit. A la mort des „ rois & des principaux magistrats, vous paroîtrez, hommes „ & femmes, en habit de deuil.” Telles furent les conditions humiliantes, qu'après une guerre de vingt ans, Lacédémone prescrivit à nos ancêtres.

SECONDE ÉLÉGIE.

Sur la seconde guerre de Messénie.*

JE rentre dans la carrière ; je vais chanter la gloire d'un héros qui combattit long-temps sur les ruines de sa patrie. Ah ! s'il étoit permis aux mortels de changer l'ordre des destinées, ses mains triomphantes auroient sans doute réparé les outrages d'une guerre & d'une paix également odieuses.

* Cette guerre commença l'an 684 avant J. C. et finit l'an 668 avant la même ère.

Quelle paix, juste ciel ! elle ne cessa pendant l'espace de 39 ans, d'appesantir un joug de fer sur la tête des vaincus, & de fatiguer leur constance par toutes les formes de la servitude. Assujettis à des travaux pénibles, courbés sous le poids des tributs qu'ils transportoient à Lacédémone, forcés de pleurer aux funérailles de leurs tyrans, & ne pouvant même exhaler une haine impuissante, ils ne laissoient à leurs enfans que des malheurs à souffrir, & des insultes à venger. Les maux parvinrent au point que les vieillards n'avoient plus rien à craindre de la mort, & les jeunes gens plus rien à espérer de la vie.

Leurs regards, toujours attachés à la terre, se levèrent enfin vers Aristomène, qui descendoit de nos anciens rois, & qui, dès son aurore, avoit montré sur son front, dans ses paroles & dans ses actions, les traits & le caractère d'une grande ame. Ce prince, entouré d'une jeunesse impatiente, dont tour-à-tour il enflammoit ou tempéroit le courage, interrogea les peuples voisins ; &, ayant appris que ceux d'Argos & d'Arcadie étoient disposés à lui fournir des secours, il souleva sa nation ; &, dès ce moment, elle fit entendre les cris de l'oppression & de la liberté.

Le premier combat se donna dans un bourg de la Messénie. Le succès en fut douteux. Aristomène y fit tellement briller sa valeur, que, d'une commune voix, on le proclama roi sur le champ de bataille ; mais il refusa un honneur auquel il avoit des droits par sa naissance, & encore plus par ses vertus.

Placé à la tête des troupes, il voulut effrayer les Spartiates par un coup d'éclat, & déposer dans le sein de leur capitale, le gage de la haine qu'il leur avoit vouée depuis son enfance. Il se rend à Lacédémone ; il pénètre furtivement dans le temple de Minerve, & suspend au mur un bouclier sur lequel étoient écrits ces mots : „ C'est des dépouilles des Lacédémoniens qu'Aristomène a consacré ce monument à la „ Déesse.,,

Sparte, conformément à la réponse de l'oracle de Delphes, demandoit alors aux Athéniens un chef pour la diriger dans cette guerre. Athènes, qui craignoit de concourir à l'agrandissement de sa rivale, lui proposa Tyrtée, poète obscur, qui rachetoit les désagrémens de sa figure, & les disgraces de la fortune, par un talent sublime, que les Athéniens regardoient comme une espèce de frénésie.

Tyrtée, appelé au secours d'une nation guerrière, qui le mit bientôt au nombre de ses citoyens, sentit ses esprits s'élever, & s'abandonna tout entier à sa haute destinée. Ses chants enflammés inspiroient le mépris des dangers & de la mort

mort. Il les fit entendre, & les Lacédémoniens volèrent au combat.

Ce n'est pas avec des couleurs communes qu'on doit exprimer la rage sanguinaire qui anima les deux nations. Il faut en créer de nouvelles. Tels que les feux du tonnerre, lorsqu'ils tombent dans les gouffres de l'Etna, & les embrâsent : le volcan s'ébranle & mugit ; il soulève ses flots bouillonnans ; il les vomit de ses flancs qu'il entr'ouvre ; il les lance contre les cieux qu'il ose braver. Indignée de son audace, la foudre, chargée de nouveaux feux qu'elle a puisés dans la nue, redescend plus vite que l'éclair, frappe à coups redoublés le sommet de la montagne ; & , après avoir fait voler en éclats ses roches fumantes, elle impose silence à l'abîme, & le laisse couvert de cendres & de ruines éternelles. Tel Aristomène, à la tête des jeunes Messéniens, fond avec impétuosité sur l'élite des Spartiates, commandés par le roi Anaxandre. Ses guerriers, à son exemple, s'élancent comme des lions ardens ; mais leurs efforts se brisent contre cette masse immobile & hérissée de fers, où les passions les plus violentes se sont enflammées, & d'où les traits de la mort s'échappent sans interruption. Couverts de sang & de blessures, ils désespéroient de vaincre, lorsqu'Aristomène, se multipliant dans lui-même & dans ses soldats, fait plier le brave Anaxandre & sa redoutable cohorte ; parcourt rapidement les bataillons ennemis ; écarte les uns par sa valeur, les autres par sa présence ; les disperse, les poursuit, & les laisse dans leur camp ensevelis dans une consternation profonde.

Les femmes de Messénie célébrèrent cette victoire par des chants que nous répétons encore. Leurs époux levèrent une tête altière, & sur leur front menaçant le dieu de la guerre imprima la vengeance & l'audace.

Ce seroit à toi maintenant, Déesse de mémoire, de nous dire comment de si beaux jours se couvrirent tout-à-coup d'un voile épais & sombre : mais tes tableaux n'offrent presque toujours que des traits informes & des couleurs éteintes : les années ne ramènent dans le présent que les débris des faites mémorables ; semblables aux flots qui ne vomissent sur le rivage que les restes d'un vaisseau autrefois souverain des mers. Écoutez, jeunes Messéniens, un témoin plus fidèle & plus respectable : je le vis ; j'entendis sa voix au milieu de cette nuit orageuse qui dispersa la flotte que je conduisois en Libye. Jeté sur une côte inconnue, je m'écriai : O terre ! tu nous serviras du moins de tombeau, & nos os ne seront point foulés par les Lacédémoniens.

A ce nom fatal, je vis des tourbillons de flamme & de fumée s'échapper d'un monument funèbre placé à mes côtés, & du fond de la tombe, s'élever une ombre qui proféra ces paroles : Quel est donc ce mortel qui vient troubler le repos d'Aristomène, et rallumer dans ses cendres la haine qu'il conserve encore contre une nation barbare ? C'est un Messénien, répondis-je avec transport ; c'est Comon, c'est l'héritier d'une famille autrefois unie avec la vôtre. O Aristomène, ô le plus grand des mortels, il m'est donc permis de vous voir et de vous entendre ! O Dieux ! je vous bénis pour la première fois de ma vie, d'avoir conduit à Rhodes Comon et son infortune. Mon fils, répondit le héros, tu les béniras toute ta vie. Ils m'avoient annoncé ton arrivée, et ils me permettent de te révéler les secrets de leur haute sagesse. Le temps approche, où, tel que l'astre du jour, lorsque du sein d'une nuée épaisse, il sort étincelant de lumière, la Messénie reparoîtra sur la scène du monde avec un nouvel éclat : le ciel, par des avis secrets, guidera le héros qui doit opérer ce prodige : tu seras toi-même instruit du moment de l'exécution : adieu, tu peux partir. Tes compagnons t'attendent en Libye ; porte-leur ces grandes nouvelles.

Arrêtez, ombre généreuse, repris-je aussitôt, daignez ajouter à de si douces espérances, des consolations plus douces encore. Nos pères furent malheureux ; il est si facile de les croire coupables ! Le temps a dévoré les titres de leur innocence, et de tous côtés les nations laissent éclater des soupçons qui nous humilient. Aristomène trahi, errant seul de ville en ville, mourant seul dans l'île de Rhodes, est un spectacle offensant pour l'honneur des Messéniens.

Va, pars, vole, mon fils, répondit le héros en élevant la voix ; dis à toute la terre que la valeur de nos pères fut plus ardente que les feux de la canicule, leurs vertus plus pures que la clarté des cieux ; et si les hommes sont encore sensibles à la pitié, arrache-leur des larmes par le récit de nos infortunes. Ecoute-moi :

Sparte ne pouvoit supporter la honte de sa défaite : elle dit à ses guerriers : Vengez-moi ; à ses esclaves : Protégez-moi ; à un esclave plus vil que les siens, & dont la tête étoit ornée du diadème : Thrakis tes alliés ; c'étoit Aristocrate, qui régnoit sur la puissante nation des Arcadiens ; il avoit joint ses troupes aux nôtres.

Les deux armées s'approchèrent comme deux orages qui vont se disputer l'empire des airs. A l'aspect de leurs vainqueurs, les ennemis cherchent vainement au fond de leur cœur un reste de courage ; & dans leurs regards inquiets, se

peint

peint l'intérêt fordide de la vie. Tyrtée se présente alors aux soldats avec la confiance & l'autorité d'un homme qui tient dans ses mains le salut de la patrie. Des peintures vives & animées brillent successivement à leurs yeux. L'image d'un héros qui vient de repousser l'ennemi, ce mélange confus de cris de joie & d'attendrissement qui honorent son triomphe, ce respect qu'inspire à jamais sa présence, ce repos honorable dont il jouit dans sa vieillesse ; l'image plus touchante d'un jeune guerrier expirant dans le champ de la gloire, les cérémonies augustes qui accompagnent ses funérailles, les regrets & les gémissemens d'un peuple entier à l'aspect de son cercueil ; les vieillards, les femmes, les enfans qui pleurent & se roulent autour de son tombeau ; les honneurs immortels attachés à sa mémoire, tant d'objets & de sentimens divers, retracés avec une éloquence impétueuse & dans un mouvement rapide, embrâsent les soldats d'une ardeur jusqu'alors inconnue. Ils attachent à leurs bras leurs noms & ceux de leurs familles ; trop heureux s'ils obtiennent une sépulture distinguée, si la postérité peut dire un jour en les nommant : Les voilà ceux qui sont morts pour la patrie !

Tandis qu'un poète excitoit cette révolution dans l'armée Lacédémonienne, un roi consommait sa perfidie dans la nôtre ; des rumeurs sinistres, semées par son ordre, avoient préparé à l'avilissement ses troupes effrayées. Le signal de la bataille devient le signal de leur fuite. Aristocrate les conduit lui-même dans la route de l'infamie ; & cette route, il la trace à travers nos bataillons, au moment fatal où ils avoient à soutenir tout l'effort de la phalange ennemie. Dans un clin-d'œil, l'élite de nos guerriers fut égorgée, & la Messénie asservie. Non, elle ne le fut pas ; la liberté s'étoit réservé un asyle sur le mont Ira. Là s'étoient rendus & les soldats échappés au carnage, & les citoyens jaloux d'échapper à la servitude. Les vainqueurs formèrent une enceinte au pié de la montagne. Ils nous voyoient avec effroi au-dessus de leurs têtes, comme les pâles matelots, lorsqu'ils aperçoivent à l'horizon ces sombres nuées qui portent les tempêtes dans leur sein.

Alors commença ce siège moins célèbre, aussi digne d'être célébré que celui d'Ilion ; alors se reproduisirent ou se réalisèrent tous les exploits des anciens héros ; les rigueurs des saisons, onze fois renouvelées, ne purent jamais lasser la féroce obstination des assiégeans, ni la fermeté inébranlable des assiégés.

Trois cents Messéniens d'une valeur distinguée, m'accompagnoient dans mes courses ; nous franchissions aisément la
barrière

barrière placée au pié de la montagne, & nous portions la terreur jusqu'aux environs de Sparte. Un jour, chargés de butin, nous fûmes entourés de l'armée ennemie. Nous fondîmes sur elle sans espoir de la vaincre. Bientôt atteint d'un coup mortel, je perdis l'usage de mes sens ; & plût aux dieux qu'il ne m'eût jamais été rendu ! Quel réveil, juste ciel ! S'il eût tout-à-coup offert à mes yeux le noir Tartare, il m'eût inspiré moins d'horreur. Je me trouvai sur un tas de morts & de mourans, dans un séjour ténébreux, où l'on n'entendoit que des cris déchirans, des sanglots étouffés : c'étoient mes compagnons, mes amis. Ils avoient été jetés avant moi dans une fosse profonde. Je les appelois ; nous pleurions ensemble ; ma présence sembloit adoucir leurs peines. Celui que j'aimois le mieux, ô souvenir cruel ! ô trop funeste image ! ô mon fils ! tu ne saurois m'écouter sans frémir : c'étoit un de tes aïeux. Je reconnus, à quelques mots échappés de sa bouche, que ma chute avoit hâté le moment de sa mort. Je le pressois entre mes bras ; je le couvrois de larmes brûlantes ; &, n'ayant pu arrêter le dernier souffle de vie errant sur ses lèvres, mon ame, endurcie par l'excès de la douleur, cessa de se soulager par des plaintes & des pleurs. Mes amis expiroient successivement autour de moi. Aux divers accens de leur voix affoiblie, je présageois le nombre des instans qui leur restoit à vivre ; je voyois froidement arriver celui qui terminoit leurs maux. J'entendis enfin le dernier soupir du dernier d'entre eux ; & le silence du tombeau régna dans l'abyme.

Le soleil avoit trois fois commencé sa carrière, depuis que je n'étois plus compté parmi les vivans. Immobile, étendu sur le lit de douleur, enveloppé de mon manteau, j'attendois avec impatience cette mort qui mettoit ses faveurs à si haut prix, lorsqu'un bruit léger vint frapper mon oreille : c'étoit un animal sauvage *, qui s'étoit introduit dans le souterrain par une issue secrète. Je le faisis ; il voulut s'échapper ; je me traînai après lui. J'ignore quel dessein m'animoit alors ; car la vie me paroissoit le plus cruel des supplices. Un dieu sans doute dirigeoit mes mouvemens, & me donnoit des forces. Je rampai long-temps dans des détours obliques ; j'entrevis la lumière ; je rendis la liberté à mon guide, & continuant à m'ouvrir un passage, je sortis de la région des ténèbres. Je trouvai les Messéniens occupés à pleurer ma perte. A mon aspect, la montagne tressaillit de cris de joie ; au récit de mes souffrances, de cris d'indignation.

* Un renard.

La vengeance les suivit de près: elle fut cruelle comme celle des dieux. La Messénie, la Laconie étoient le jour, la nuit, infestées par des ennemis affamés les uns des autres. Les Spartiates se répandoient dans la plaine, comme la flamme qui dévore les moissons; nous, comme un torrent qui détruit & les moissons & la flamme. Un avis secret nous apprit que les Corinthiens venoient au secours de Lacédémone; nous nous glissâmes dans leur camp à la faveur des ténèbres, & ils passèrent des bras du sommeil dans ceux de la mort. Vains exploits, trompeuses espérances! Du trésor immense des années & des siècles, le temps fait sortir, au moment précis, ces grandes révolutions conçues dans le sein de l'éternité, & quelquefois annoncées par des oracles. Celui de Delphes avoit attaché notre perte à des présages qui se vérifièrent; & le devin Théoclus m'avertit que nous touchions au dénouement de tant de scènes sanglantes.

Un berger, autrefois esclave d'Empéramus, général des Lacédémoniens, conduisoit tous les jours son troupeau sur les bords de la Nêda, qui coule au pied du mont Ira. Il aimoit une Messénienne, dont la maison étoit située sur le penchant de la montagne, & qui le recevoit chez elle, toutes les fois que son mari étoit en faction dans notre camp. Une nuit, pendant un orage affreux, le Messénien paroît tout-à-coup, & raconte à sa femme, étonnée de son retour, que la tempête & l'obscurité mettent la place à l'abri d'un coup de main, que les postes sont abandonnés, & qu'une blessure me retient au lit. Le berger, qui s'étoit dérobé aux regards du Messénien, entend ce récit, & le rapporte sur-le-champ au général Lacédémonien.

Epuisé de douleur & de fatigue, j'avois abandonné mes sens aux douceurs du sommeil, lorsque le génie de la Messénie m'apparut en long habit de deuil, & la tête couverte d'un voile: Tu dors, Aristomène, me dit-il, tu dors, & déjà les échelles menaçantes se hérissent autour de la place; déjà les jeunes Spartiates s'élèvent dans les airs à l'appui de ces frêles machines: le génie de Lacédémone l'emporte sur moi: je l'ai vu du haut des murs appeler ses farouches guerriers, leur tendre la main, & leur assigner des postes.

Je m'éveillai en sur saut, l'ame oppressée, l'esprit égaré, & dans le même saisissement que si la foudre étoit tombée à mes côtés. Je me jette sur mes armes: mon fils arrive; où sont les Lacédémoniens?— Dans la place, aux piés des ramparts; étonnés de leur audace, ils n'osent avancer. C'est assez, repris-je; suivez-moi. Nous trouvons sur nos pas Théoclus, l'interprète des dieux, le vaillant Manticlus son fils.

filz, d'autres chefs qui se joignent à nous. Courez, leur dis-je, répandre l'alarme, annoncez aux Messéniens qu'à la pointe du jour ils verront leurs généraux au milieu des ennemis.

Ce moment fatal arrive; les rues, les maisons, les temples, inondés de sang, retentissent de cris épouvantables. Les Messéniens ne pouvant plus entendre ma voix, n'écoutent que leur fureur. Les femmes les animent au combat, s'arment elles-mêmes de mille instrumens de mort, se précipitent sur l'ennemi, & tombent en expirant sur les corps de leurs époux & de leurs enfans.

Pendant trois jours, ces scènes cruelles se renouvelèrent à chaque pas, à chaque moment, à la lueur sombre des éclairs, au bruit sourd & continu de la foudre; les Lacédémoniens supérieurs en nombre, prenant tour-à-tour de nouvelles forces dans des intervalles de repos; les Messéniens combattant sans interruption, luttant à-la-fois contre la faim, la soif, le sommeil, & le fer de l'ennemi.

Sur la fin du troisième jour, le devin Théoclus m'adressant la parole: „ Eh! de quoi, me dit-il, vous serviroient tant de „ courage & de travaux? C'en est fait de la Messénie, les „ dieux ont résolu sa perte; sauvez-vous, Aristomène; sauvez „ nos malheureux amis; c'est à moi de m'ensevelir sous les „ ruines de ma patrie. „ Il dit, & se jetant dans la mêlée, il meurt libre & couvert de gloire.

Il m'eût été facile de l'imiter; mais soumis à la volonté des dieux, je crus que ma vie pouvoit être nécessaire à tant d'innocentes victimes que le fer alloit égorger. Je rassemblai les femmes & les enfans, je les entourai de soldats. Les ennemis, persuadés que nous méditions une retraite, ouvrirent leurs rangs, & nous laissèrent paisiblement arriver sur les terres des Arcadiens*. Je ne parlerai ni du dessein que je formai de marcher à Lacédémone, & de la surprendre, pendant que ses soldats s'enrichissoient de nos dépouilles sur le mont Ira; ni de la perfidie du roi Aristocrate, qui révéla notre secret aux Lacédémoniens. Le traître! il fut convaincu devant l'assemblée de sa nation: ses sujets devinrent ses bourreaux; il expira sous une grêle de traits; son corps fut porté dans une terre étrangère, & l'on dressa une colonne qui attestoît son infamie & son supplice.

Par ce coup imprévu, la fortune s'expliquoit assez hautement. Il ne s'agissoit plus de la fléchir, mais de me mesurer seul avec elle, en n'exposant que ma tête à ses coups. Je

* La prise d'Ira est de la première année de la 28^e. olympiade, l'an 668

donnai des larmes aux Messéniens qui n'avoient pu me joindre; je me refusai à celles des Messéniens qui m'avoient suivi: ils vouloient m'accompagner aux climats les plus éloignés. Les Arcadiens vouloient partager leurs terres avec eux; je rejettai toutes ces offres: mes fidèles compagnons, confondus avec une nation nombreuse, auroient perdu leur nom & le souvenir de leurs maux. Je leur donnai mon fils, un autre moi-même; ils allèrent sous sa conduite en Sicile, où ils seront en dépôt jusqu'au jour des vengeances*.

Après cette cruelle séparation, n'ayant plus rien à craindre, & cherchant par-tout des ennemis aux Lacédémoniens, je parcourus les nations voisines. J'avois enfin résolu de me rendre en Asie, & d'intéresser à nos malheurs les puissantes nations des Lydiens & des Mèdes. La mort qui me surprit à Rhodes, arrêta des projets qui, en attirant ces peuples dans le Péloponèse, auroient peut-être changé la face de cette partie de la Grèce.

* Pausanias dit qu'après la prise d'Ira, c'est-à-dire, vers l'an 668 avant J. C. les Messéniens, sous la conduite de Gorgus, fils d'Aristomène, allèrent en Italie, joignirent leurs armes à celles d'Anaxilas, tyran de Rhégium, chassèrent les habitans de la ville de Zancle en Sicile, & donnèrent à cette ville le nom de Messène (aujourd'hui Messine).

Ce récit est formellement contraire à celui d'Hérodote & à celui de Thucydide. Suivant le premier, Darius, fils d'Hystaspe, ayant soumis l'Ionie qui s'étoit révoltée contre lui, ceux de Samos & quelques habitans de Milet, se rendirent en Sicile; &, d'après le conseil d'Anaxilas, tyran de Rhégium, ils s'emparèrent de la ville de Zancle. Cet événement est de l'an 495 environ avant J. C., & postérieur d'environ 173 ans à l'époque assignée par Pausanias au règne d'Anaxilas, & au changement du nom de Zancle en celui de Messène.

Thucydide raconte qu'un corps de Samiens & d'autres Ioniens, chassés de leur pays par les Mèdes, allèrent s'emparer de Zancle en Sicile. Il ajoute que peu de temps après, Anaxilas, tyran de Rhégium, se rendit maître de cette ville, & lui donna le nom de Messène, parce qu'il étoit lui-même originaire de la Messénie.

Le P. Corsini, qui avoit d'abord soupçonné qu'on pourroit supposer deux Anaxilas, est convenu, après un nouvel examen, que Pausanias avoit confondu les temps. Il est visible en effet, par plusieurs circonstances, qu'Anaxilas régnoit au temps de la bataille de Marathon, qui est de l'an 490 avant J. C. Je n'ajoute que deux observations à celles du P. Corsini.

1°. Avant cette bataille, il y eut en Messénie une révolte, dont Pausanias n'a pas parlé, & qui empêcha en partie les Lacédémoniens de se trouver au combat. Elle ne réussit pas mieux que les précédentes, & ce fut alors sans doute, que les Messéniens, après leur défaite, se réfugièrent auprès d'Anaxilas de Rhégium, & l'engagèrent à se rendre maître de la ville de Zancle, qui porta depuis le nom de Messène.

2°. S'il étoit vrai, comme dit Pausanias, que cette ville eût changé de nom, d'abord après la seconde guerre de Messénie, il s'ensuivroit que ses anciennes médailles où on lit *Dancle*, seroient antérieures à l'an 668 avant J. C.; ce que leur fabrique ne permet pas de supposer.

A ces mots, le héros se tut, & descendit dans la nuit du tombeau. Je partis le lendemain pour la Lybie.

TROISIÈME ÉLÉGIE.

*Sur la troisième guerre de Messénie *.*

QUE le souvenir de ma patrie est pénible & douloureux ! il a l'amertume de l'absinthe, & le fil tranchant de l'épée ; il me rend insensible au plaisir & au danger. J'ai prévenu ce matin le lever du soleil : mes pas incertains m'ont égaré dans la campagne ; la fraîcheur de l'aurore ne charmoit plus mes sens. Deux lions énormes se sont élancés d'une forêt voisine ; leur vue ne m'inspiroit aucun effroi. Je ne les insultois point : ils se sont écartés. Cruels Spartiates, que vous avoient fait nos pères ? Après la prise d'Ira, vous leur distribuâtes des supplices, &, dans l'ivresse du succès, vous voulûtes qu'ils fussent tous malheureux de votre joie.

Aristomène nous a promis un avenir plus favorable : mais qui pourra jamais étouffer dans nos cœurs le sentiment des maux dont nous avons entendu le récit, dont nous avons été les victimes ? Vous fûtes heureux, Aristomène, de n'en avoir pas été le témoin. Vous ne vîtes pas les habitans de la Messénie, traînés à la mort comme des scélérats, vendus comme de vils troupeaux. Vous n'avez pas vu leurs descendants, ne transmettre pendant deux siècles à leurs fils, que l'opprobre de la naissance. Reposez tranquillement dans le tombeau, ombre du plus grand des humains, & souffrez que je consigne à la postérité les derniers forfaits des Lacédémoniens.

Leurs magistrats, ennemis du ciel ainsi que de la terre, font mourir des supplians qu'ils arrachent du temple de Neptune. Ce dieu irrité, frappe de son trident les côtes de Laconie. La terre ébranlée, des abymes entr'ouverts, un des sommets du mont Taygète roulant dans les vallées : Sparte renversée de fond en comble, & cinq maisons seules épargnées, plus de vingt mille hommes écrasés sous ses ruines : voilà le signal de notre délivrance, s'écrie à-la-fois une multitude d'esclaves. Insensés ! ils courent à Lacédémone sans ordre & sans chef : à l'aspect d'un corps de Spartiates qu'a rassemblé le roi Archidamus, ils s'arrêtent comme les vents déchaînés par Eole, lorsque le Dieu des mers leur apparoit ; à la vue des Athéniens & des différentes nations qui viennent au secours des Lacédémoniens, la plupart se dissipent comme les vapeurs

* Cette guerre commença l'an 464 avant J. C., & finit l'an 454 avant la même ère.

grossières d'un marais, aux premiers rayons du soleil. Mais ce n'est pas en vain que les Messéniens ont pris les armes ; un long esclavage n'a point altéré le sang généreux qui coule dans leurs veines ; & , tels que l'aigle captif, qui, après avoir rompu ses liens, prend son essor dans les cieus, ils se retirent sur le mont Ithome, & repoussent avec vigueur les attaques réitérées des Lacédémoniens, bientôt réduits à rappeler les troupes de leurs alliés.

Là, paroissent ces Athéniens si exercés dans la conduite des sièges. C'est Cimon qui les commande, Cimon que la victoire a souvent couronné d'un laurier immortel ; l'éclat de sa gloire, & la valeur de ses troupes inspirent de la crainte aux assiégés, de la terreur aux Lacédémoniens. On ose soupçonner ce grand homme de tramer une perfidie. On l'invite sous les plus frivoles prétextes à ramener son armée dans l'Attique. Il part ; la discorde qui planoit sur l'enceinte du camp, s'arrête, prévoit les calamités prêtes à fondre sur la Grèce, & , secouant sa tête hérissée de serpens, elle pousse des hurlemens de joie, d'où s'échappent ces terribles paroles :

Sparte, Sparte, qui ne fais payer les services qu'avec des outrages ! contemple ces guerriers qui reprennent le chemin de leur patrie, la honte sur le front, & la douleur dans l'ame. Ce sont les mêmes qui, mêlés dernièrement avec les tiens, défirent les Perses à Platée. Ils accouroient à ta défense, & tu les as couverts d'infamie. Tu ne les verras plus que parmi tes ennemis. Athènes, blessée dans son orgueil, armera contre toi les nations*. Tu les soulèveras contre elle. Ta puissance & la sienne se heurteront sans cesse, comme ces vents impétueux qui se brisent dans la nue. Les guerres enfanteront des guerres. Les trêves ne feront que des suspensions de fureur. Je marcherai avec les Euménides à la tête des armées : de nos torches ardentes, nous ferons pleuvoir sur vous la peste, la famine, la violence, la perfidie, tous les fléaux du courroux céleste & des passions humaines. Je me vengerai de tes antiques vertus, & me jouerai de tes défaites ainsi que de tes victoires. J'élèverai, j'abaisserai ta rivale. Je te verrai à ses genoux frapper la terre de ton front humilié. Tu détruiras ses murs, tu la fouleras aux piés, & vous tomberez toutes deux à-la-fois, comme deux tigres qui, après s'être déchiré les entrailles, expirent à côté l'un de l'autre. Alors je t'enfoncerai si avant dans la poussière, que le voyageur ne pouvant distinguer tes traits, sera forcé de se baisser pour te reconnoître.

Maintenant voici le signe frappant qui te garantira l'effet

* Guerre du Péloponèse.

de mes paroles. Tu prendras Ithome dans la dixième année du siège. Tu voudras exterminer les Messéniens; mais les dieux qui les réservent pour accélérer ta ruine, arrêteront ce projet sanguinaire. Tu leur laisseras la vie, à condition qu'ils en jouiront dans un autre climat, & qu'ils seront mis aux fers, s'ils osent reparoître dans leur patrie. Quand cette prédiction sera accomplie, souviens-toi des autres, & tremble.

Ainsi parla le génie malfaisant qui étend son pouvoir depuis les cieux jusqu'aux enfers. Bientôt après nous sortîmes d'Ithome. J'étois encore dans ma plus tendre enfance. L'image de cette fuite précipitée est empreinte dans mon esprit en traits ineffaçables; je les vois toujours ces scènes d'horreur & d'attendrissement qui s'offroient à mes regards: une nation entière chassée de ses foyers, errante au hasard chez des peuples épouvantés de ses malheurs qu'ils n'osent soulager; des guerriers couverts de blessures, portant sur leurs épaules les auteurs de leurs jours; des femmes assises par terre, expirant de foiblesse avec les enfans qu'elles serrent entre leurs bras; ici des larmes, des gémissemens, les plus fortes expressions du désespoir: là une douleur muette, un silence effrayant. Si l'on donnoit ces tableaux à peindre au plus cruel des Spartiates, un reste de pitié feroit tomber le pinceau de ses mains.

Après des courses longues & pénibles, nous nous traînâmes jusqu'à Naupacte, ville située sur la mer de Crise: elle appartenoit aux Athéniens. Ils nous la cédèrent. Nous signâmes, plus d'une fois, notre valeur contre les ennemis de ce peuple généreux. Moi-même, pendant la guerre du Péloponèse, je parus avec un détachement sur les côtes de Messénie. Je ravageai ce pays, & coûtai des larmes de rage à nos barbares persécuteurs: mais les dieux mêlent toujours un poison secret à leurs faveurs, & souvent l'espérance n'est qu'un piège qu'ils tendent aux malheureux. Nous commencions à jouir d'un sort tranquille, lorsque la flotte de Lacédémone triompha de celle d'Athènes, & vint nous insulter à Naupacte. Nous montâmes à l'instant sur nos vaisseaux; on n'invoqua des deux côtés d'autre divinité que la Haine. Jamais la Victoire ne s'abreuva de plus de sang impur, de plus de sang innocent. Mais que peut la valeur la plus intrépide contre l'excessive supériorité du nombre? nous fûmes vaincus, & chassés de la Grèce, comme nous l'avions été du Péloponèse; la plupart se sauvèrent en Italie & en Sicile. Trois mille hommes me confièrent leur destinée; je les menai à travers les tempêtes & les écueils, sur ces rivages que mes chants funèbres ne cesseront de faire retentir.

C'est ainsi que finit la troisième élogie. Le jeune homme quitta sa lyre, & son père Xénoclès ajouta, que peu de temps après leur arrivée en Lybie, une sédition s'étant élevée à Cyrène, capitale de ce canton, les Messéniens se joignirent aux exilés, & périrent pour la plupart dans une bataille. Il demanda ensuite comment s'étoit opérée la révolution qui l'amenoit en Messénie.

Célénus répondit : les Thébains sous la conduite d'Epaminondas, avoient battu les Lacédémoniens à Leuctres en Béotie* ; pour affaiblir à jamais leur puissance, & les mettre hors d'état de tenter des expéditions lointaines, ce grand homme conçut le projet de placer auprès d'eux un ennemi qui auroit de grandes injures à venger. Il envoya de tous côtés inviter les Messéniens à revoir la patrie de leurs pères. Nous volâmes à sa voix ; je le trouvai à la tête d'une armée formidable, entouré d'architectes qui traçoient le plan d'une ville au pied de cette montagne. Un moment après, le général des Argiens s'étant approché, lui présenta une urne d'airain, que, sur la foi d'un songe, il avoit tirée de la terre, sous un lierre & un myrte qui entrelaçoient leurs foibles rameaux. Epaminondas l'ayant ouverte, y trouva des feuilles de plomb, roulées en forme de volume où l'on avoit anciennement tracé les rites du culte de Cérès & de Proserpine. Il reconnut le monument auquel étoit attaché le destin de la Messénie, & qu'Aristomène avoit enseveli dans le lieu le moins fréquenté du mont Ithome. Cette découverte & la réponse favorable des augures, imprimèrent un caractère religieux à son entreprise, d'ailleurs puissamment secondée par les nations voisines, de tout temps jalouses de Lacédémone.

Le jour de la consécration de la ville, les troupes s'étant réunies, les Arcadiens présentèrent les victimes ; ceux de Thèbes, d'Argos & de la Messénie, offrirent séparément leurs hommages à leurs divinités tutélaires ; tous ensemble appelèrent les héros de la contrée, & les supplièrent de venir prendre possession de leur nouvelle demeure. Parmi ces noms précieux à la nation, celui d'Aristomène excita des applaudissements universels. Les sacrifices & les prières remplirent les momens de la première journée ; dans les suivantes, on jeta au son de la flûte, les fondemens des murs, des temples & des maisons. La ville fut achevée en peu de temps, & reçut le nom de Messène.

D'autres peuples, ajouta Célénus, ont erré long-temps éloignés de leur patrie ; aucun n'a souffert un si long exil ; & cependant nous avons conservé sans altération la langue & les

* L'an 371 avant J. C.

coutumes de nos ancêtres. Je dirai même, que nos revers nous ont rendus plus sensibles. Les Lacédémoniens avoient livré quelques unes de nos villes à des étrangers, qui, à notre retour, ont imploré notre pitié. Peut-être avoient-ils des titres pour l'obtenir ; mais quand ils n'en auroient pas eu, comment la refuser aux malheureux ?

Hélas ! reprit Xénoclès, c'est ce caractère si doux & si humain qui nous perdit autrefois. Voisins des Lacédémoniens & des Arcadiens, nos aïeux ne succombèrent sous la haine des premiers, que pour avoir négligé l'amitié des seconds. Ils ignoroient sans doute que l'ambition du repos exige autant d'activité que celle des conquêtes.

Je fis aux Messéniens plusieurs questions sur l'état des sciences & des arts ; ils n'ont jamais eu le temps de s'y livrer : sur leur gouvernement actuel ; il n'avoit pas encore pris une forme constante : sur celui qui subsistoit pendant leurs guerres avec les Lacédémoniens ; c'étoit un mélange de royauté & d'oligarchie, mais les affaires se traitoient dans l'assemblée générale de la nation : sur l'origine de la dernière maison régnante ; on la rapporte à Cresponte qui vint au Péloponèse avec les autres Héraclides, 80 ans après la guerre de Troie. La Messénie lui échut en partage. Il épousa Mérope, fille du roi d'Arcadie, & fut assassiné avec presque tous ses enfans, par les principaux de sa cour, pour avoir trop aimé le peuple. L'histoire s'est fait un devoir de consacrer sa mémoire, & de condamner à l'exécration celle de ses assassins.

Nous sortîmes de Messène, & après avoir traversé le Pamisus, nous visitâmes la côte orientale de la province. Ici, comme dans le reste de la Grèce, le voyageur est obligé d'esfuyer à chaque pas les généalogies des dieux, confondues avec celles des hommes. Point de ville, de fleuve, de fontaine, de bois, de montagne, qui ne porte le nom d'une nymphe, d'un héros, d'un personnage plus célèbre aujourd'hui qu'il ne le fut de son temps.

Parmi les familles nombreuses qui possédoient autrefois de petits états en Messénie, celle d'Esculape tient, dans l'opinion publique, un rang distingué. Dans la ville d'Abia, on nous montrait son temple ; à Gérania, le tombeau de Machaon son fils ; à Phères, le temple de Nicomaque & de Gorgasus ses petit-fils, à tous momens honorés par des sacrifices, par des offrandes, par l'affluence des malades de toute espèce.

Pendant qu'on nous racontoit quantité de guérisons miraculeuses, un de ces infortunés, près de rendre le dernier soupir, disoit : J'avois à peine reçu le jour, que mes parens allèrent

s'établir aux sources du Pamisus, où l'on prétend que les eaux de ce fleuve sont très salutaires pour les maladies des enfans ; j'ai passé ma vie auprès des divinités bienfaisantes, qui distribuent la santé aux mortels, tantôt, dans le temple d'Apollon, près de la ville de Coroné, tantôt, dans les lieux où je me trouve aujourd'hui, me soumettant aux cérémonies prescrites, & n'épargnant ni victimes ni présens ; on m'a toujours assuré que j'étois guéri, & je me meurs. Il expira le lendemain.

Fin du Chapitre quarantième.

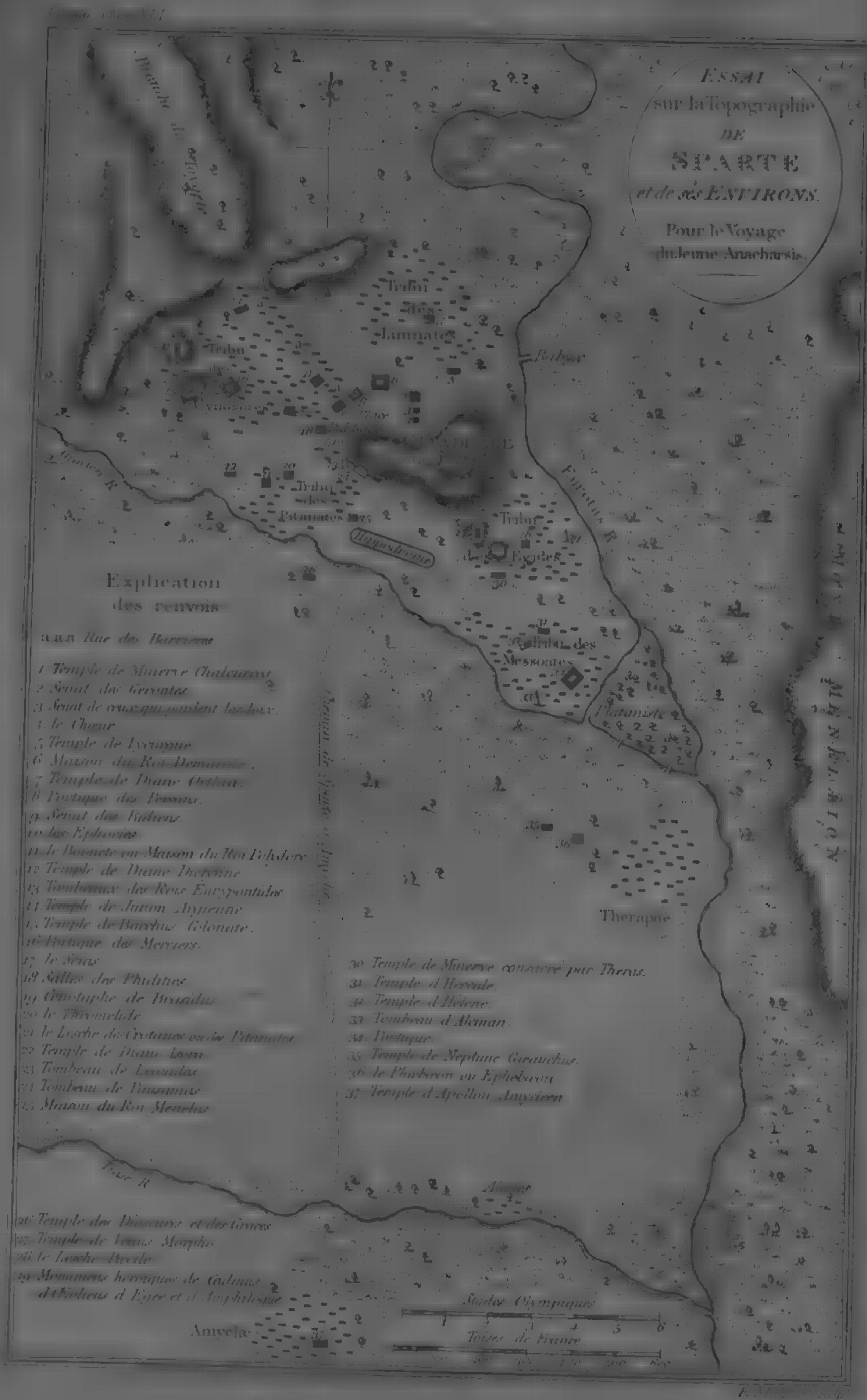
CHAPITRE XLI.

Voyage de Laconie.

NOUS nous embarquâmes à Phères, sur un vaisseau qui faisoit voile pour le port de Scandée, dans la petite île de Cythère, située à l'extrémité de la Laconie. C'est à ce port qu'abordent fréquemment les vaisseaux marchands qui viennent d'Égypte & d'Afrique : de-là on monte à la ville, où les Lacédémoniens entretiennent une garnison ; ils envoient de plus tous les ans dans l'île un magistrat pour la gouverner.

Nous étions jeunes, & déjà familiarisés avec quelques passagers de notre âge. Le nom de Cythère réveilloit dans nos esprits des idées riantes ; c'est là que, de temps immémorial, subsiste avec éclat le plus ancien & le plus respecté des temples consacrés à Vénus ; c'est là qu'elle se montra, pour la première fois, aux mortels, et que les Amours prirent avec elle possession de cette terre, embellie encore aujourd'hui des fleurs qui se hâtoient d'éclore en sa présence. Dès lors on y connut les charmes des doux entretiens et du tendre sourire. Ah ! sans doute que dans cette région fortunée, les cœurs ne cherchent qu'à s'unir, et que ses habitans passent leurs jours dans l'abondance et dans les plaisirs.

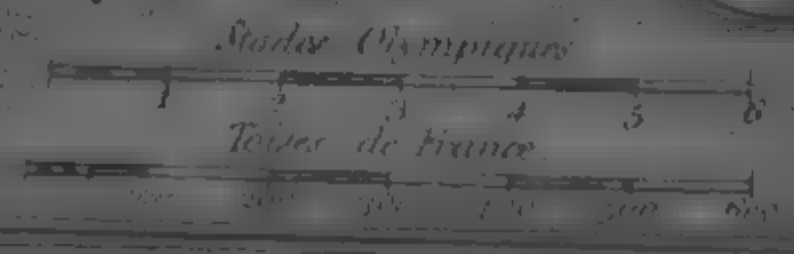
Le capitaine qui nous écoutoit avec la plus grande surprise, nous dit froidement : Ils mangent des figes et des fromages cuits ; ils ont aussi du vin et du miel, mais ils n'obtiennent rien de la terre qu'à la sueur de leur front ; car c'est un sol aride et hérissé de rochers. D'ailleurs ils aiment si fort l'argent, qu'ils ne connoissent guère le tendre sourire. J'ai vu leur vieux temple, bâti autrefois par les Phéniciens en l'honneur de Vénus Uranie ; sa statue ne sauroit inspirer des desirs :



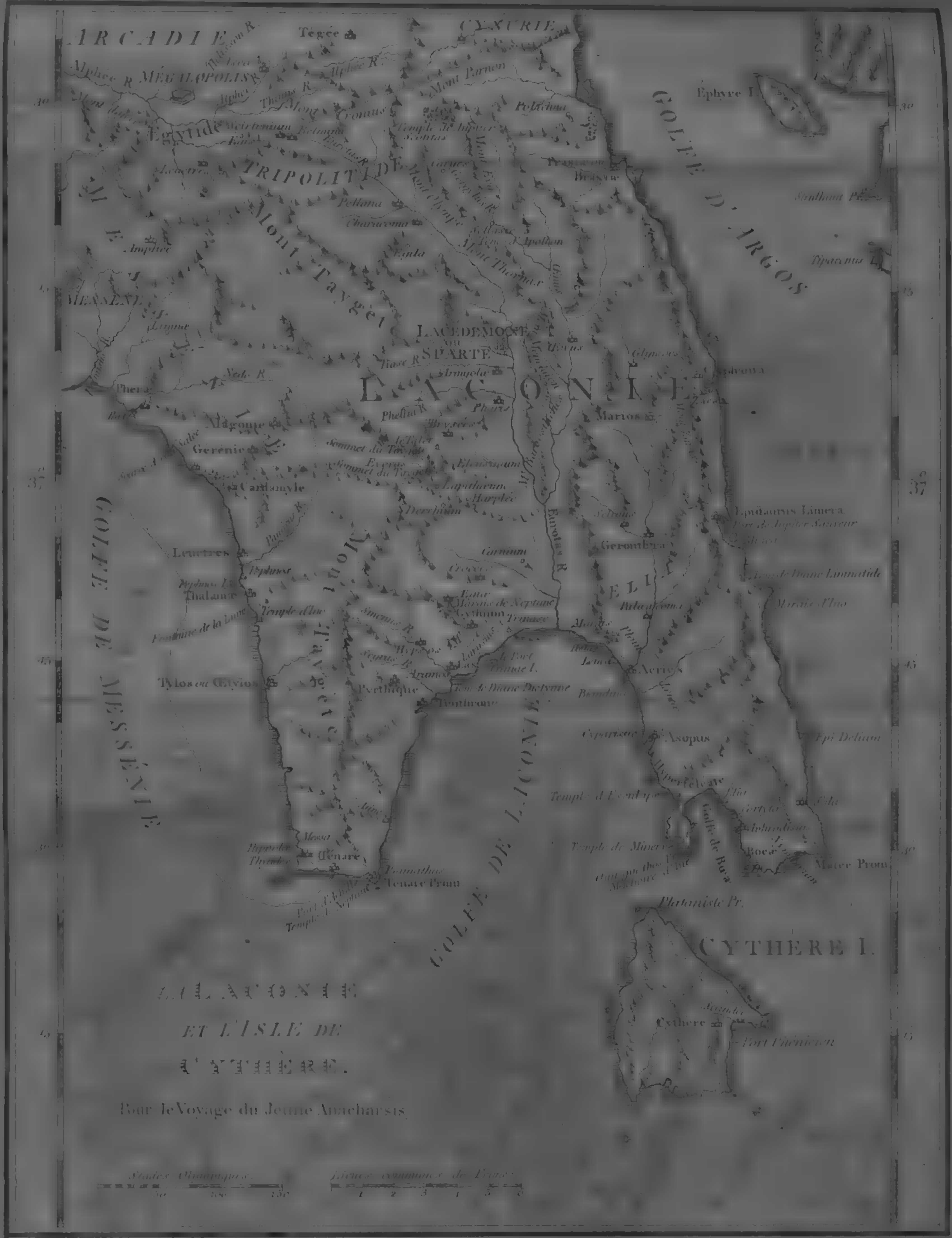
ESSAI
sur la Topographie
DE
SPARTE
et de ses ENVIRONS.
Pour le Voyage
du jeune Anacharsis.

Explication
des renvois

- aaa Rue des Harmares
- 1 Temple de Minerve Chalceuvre
2 Senat des Gerontes
3 Senat de ceux qui portent les loix
4 le Chœur
5 Temple de Lyncurie
6 Maison du Roi Demaratus
7 Temple de Diane Orthia
8 Portique des Bassins
9 Senat des Ephores
10 les Ephores
11 le Bouclet ou Maison du Roi Polidore
12 Temple de Diane Thetenne
13 Tombeaux des Rois Eurypontides
14 Temple de Junon Lyncurie
15 Temple de Bacchus Colonate
16 Portique des Merviers
17 le Sema
18 Salle des Phiditres
19 Gymnase de Brasidas
20 le Thronochile
21 le Lieu des Cratées ou de Pitamates
22 Temple de Diane Lœna
23 Tombeau de Leonidas
24 Tombeau de Pausanias
25 Maison du Roi Menelas
26 Temple des Dioscures et des Grâces
27 Temple de Venus Morpho
28 le Lieu des Dieux
29 Monumens heroïques de Ladaeus
d'Alcibiades d'Esce et d'Amphileus
- 30 Temple de Minerve consacrée par Theras
31 Temple d'Hercule
32 Temple d'Hélené
33 Tombeau d'Alcman
34 Portique
35 Temple de Neptune Gerauchus
36 le Phœbeion ou Ephedæon
37 Temple d'Apollon Amycléen



F. Moreau del.



L'ACCONNE
ET L'ISLE DE
CYTHÈRE.
Pour le Voyage du Jeune Anacharsis.



désirs : elle est couverte d'armes depuis la tête jusqu'aux piés. On m'a dit de plus qu'elle s'enfuit aussitôt en Chypre.

De ces dernières paroles, nous conclûmes que des Phéniciens, ayant traversé les mers, abordèrent au port de Scandée ; qu'ils y apportèrent le culte de Vénus ; que ce culte s'étendit aux pays voisins, et que de-là naquirent ces fables absurdes, la naissance de Venus, sa sortie du sein des flots, son arrivée à Cythère.

Au lieu de suivre notre capitaine dans cette île, nous le priâmes de nous laisser à Ténare, ville de Laconie, dont le port est assez grand pour contenir beaucoup de vaisseaux ; elle est située auprès d'un cap de même nom, surmonté d'un temple, comme le sont les principaux promontoires de la Grèce. Ces objets de vénération attirent les vœux et les offrandes des matelots. Celui de Ténare, dédié à Neptune, est entouré d'un bois sacré qui sert d'asyle aux coupables ; la statue du Dieu est à l'entrée ; au fond s'ouvre une caverne immense, et très renommée parmi les Grecs.

On présume qu'elle fut d'abord le repaire d'un serpent énorme, qu'Hercule fit tomber sous ses coups, et que l'on avoit confondu avec le chien de Pluton, parce que ses blessures étoient mortelles. Cette idée se joignit à celle où l'on étoit déjà, que l'ancre conduisoit aux royaumes sombres, par des souterrains dont il nous fut impossible, en le visitant, d'apercevoir les avenues.

Vous voyez, disoit le prêtre, une des bouches de l'enfer. Il en existe de semblables en différens endroits ; comme dans la ville d'Hermione en Argolide, d'Héraclée au Pont, d'Aornus en Thesprotie, de Cumes auprès de Naples ; mais malgré les prétentions de ces peuples, nous soutenons que c'est par cet antre sombre qu'Hercule remmena le Cerbère, et Orphée son épouse.

Ces traditions doivent moins vous intéresser, qu'un usage dont je vais parler. A cette caverne est attaché un privilège, dont jouissent plusieurs autres villes : nos devins y viennent évoquer les ombres tranquilles des morts, ou repousser au fond des enfers celles qui troublent le repos des vivans.

Des cérémonies saintes opèrent ces effets merveilleux ; on emploie d'abord les sacrifices, les libations, les prières, les formules mystérieuses : il faut ensuite passer la nuit dans le temple, & l'ombre, à ce qu'on dit, ne manque jamais d'apparoître en songe.

On s'empresse sur-tout de fléchir les âmes que le fer ou le poison a séparées de leur corps. C'est ainsi que Callondas vint autrefois par ordre de la Pythie appaiser les mânes irrités

du poëte Archiloque, à qui il avoit arraché la vie. Je vous citerai un fait plus récent : Pausanias, qui commandoit l'armée des Grecs à Platée, avoit, par une fatale méprise, plongé le poignard dans le sein de Cléonice dont il étoit amoureux ; ce souvenir le déchiroit sans cesse ; il la voyoit dans ses songes, lui adressant toutes les nuits ces terribles paroles : *Le supplice t'attend.* Il se rendit à l'Héraclée du Pont ; les devins le conduisirent à l'autre où ils appellent les ombres ; celle de Cléonice s'offrit à ses regards, & lui prédit qu'il trouveroit à Lacédémone la fin de ses tourmens ; il y alla aussitôt, & , ayant été jugé coupable, il se réfugia dans une petite maison, où tous les moyens de subsister lui furent refusés. Le bruit ayant ensuite couru qu'on entendoit son ombre gémir dans les lieux saints, on appela les devins de Thessalie, qui l'appaisèrent par les cérémonies usitées en pareilles occasions. Je raconte ces prodiges, ajouta le prêtre : je ne les garantis pas. Peut-être que, ne pouvant inspirer trop d'horreur contre l'homicide, on a sagement fait de regarder le trouble que le crime traîne à sa suite, comme le mugissement des ombres qui poursuivent les coupables.

Je ne fais pas, dit alors Philotas, jusqu'à quel point on doit éclairer le peuple ; mais il faut du moins le prémunir contre l'excès de l'erreur. Les Thessaliens firent dans le siècle dernier une triste expérience de cette vérité. Leur armée étoit en présence de celle des Phocéens qui, pendant une nuit assez claire, détachèrent contre le camp ennemi six cents hommes enduits de plâtre : quelque grossière que fût la ruse, les Thessaliens, accoutumés dès l'enfance au récit des apparitions de phantômes, prirent ces soldats pour des génies célestes, accourus au secours des Phocéens ; ils ne firent qu'une faible résistance, & se laissèrent égorger comme des victimes.

Une semblable illusion, répondit le prêtre, produisit autrefois le même effet dans notre armée. Elle étoit en Messénie, & crut voir Castor & Pollux embellir de leur présence la fête qu'elle célébroit en leur honneur. Deux Messéniens, brillans de jeunesse & de beauté, parurent à la tête du camp, montés sur deux superbes chevaux, la lance en arrêt, une tunique blanche, un manteau de pourpre, un bonnet pointu & surmonté d'une étoile, tels enfin qu'on représente les deux héros, objets de notre culte. Ils entrent, & , tombant sur les soldats prosternés à leurs piés, ils en font un carnage horrible, & se retirent tranquillement. Les dieux, irrités de cette perfidie, firent bientôt éclater leur colère sur les Messéniens.

Que parlez-vous de perfidie, lui dis-je, vous, hommes injustes & noircis de tous les forfaits de l'ambition ? On m'avoit donné une haute idée de vos lois ; mais vos guerres en Messénie, ont imprimé une tache ineffaçable sur votre nation. Vous en a-t-on fait un récit fidèle, répondit-il ? Ce seroit la première fois que les vaincus auroient rendu justice aux vainqueurs. Ecoutez-moi un instant :

Quand les descendants d'Hercule revinrent au Péloponèse, Cresphonte obtint par surprise le trône de Messénie ; il fut assassiné quelque temps après, & ses enfans réfugiés à Lacédémone nous cédèrent les droits qu'ils avoient à l'héritage de leur père. Quoique cette cession fût légitimée par la réponse de l'oracle de Delphes, nous négligeâmes pendant long-temps de la faire valoir.

Sous le règne de Téléclus, nous envoyâmes, suivant l'usage, un chœur de filles sous la conduite de ce prince, présenter des offrandes au temple de Diane Limnatide, situé sur les confins de la Messénie & de la Laconie. Elles furent déshonorées par de jeunes Messéniens, & se donnèrent la mort, pour ne pas survivre à leur honte : le roi lui-même périt en prenant leur défense. Les Messéniens, pour justifier un si lâche forfait, eurent recours à des suppositions absurdes ; & Lacédémone dévora cet affront, plutôt que de rompre la paix. De nouvelles insultes ayant épuisé sa patience, elle rappela ses anciens droits, & commença les hostilités. Ce fut moins une guerre d'ambition que de vengeance. Jugez-en vous-même par le serment qui engagea les jeunes Spartiates à ne pas revenir chez eux avant que d'avoir soumis la Messénie, & par le zèle avec lequel les vieillards poussèrent cette entreprise.

Après la première guerre, les lois de la Grèce nous autorisoient à mettre les vaincus au nombre de nos esclaves ; on se contenta de leur imposer un tribut. Les révoltes fréquentes qu'ils exerçoient dans la province, nous forcèrent, après la seconde guerre, à leur donner des fers ; après la troisième, à les éloigner de notre voisinage. Notre conduite parut si conforme au droit public des nations, que, dans les traités antérieurs à la bataille de Leuctres, jamais les Grecs ni les Perses ne nous proposèrent de rendre la liberté à la Messénie. Au reste je ne suis qu'un ministre de paix : si ma patrie est forcée de prendre les armes, je la plains ; si elle fait des injustices, je frémis des cruautés que vont exercer mes semblables, & je demande pourquoi ils sont cruels. Mais c'est le secret des dieux ; il faut les adorer & se taire.

. Nous

Nous quittâmes Ténare, après avoir parcouru, aux environs, des carrières d'où l'on tire une pierre noire, aussi précieuse que le marbre. Nous nous rendîmes à Gythium, ville entourée de murs & très forte, port excellent où se tiennent les flottes de Lacédémone, où se trouve réuni tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Il est éloigné de la ville de 30 stades.

L'histoire des Lacédémoniens a répandu un si grand éclat sur le petit canton qu'ils habitent, que nous visitâmes les moindres bourgs & les plus petites villes, soit aux environs du golphe de Laconie, soit dans l'intérieur des terres. On nous montrait par-tout des temples, des statues, des colonnes, & d'autres monumens, la plupart d'un travail grossier, quelques uns d'une antiquité respectable. Dans le gymnase d'Asopus, des ossemens humains d'une grandeur prodigieuse fixèrent notre attention.

Revenus sur les bords de l'Eurotas, nous le remontâmes à travers une vallée qu'il arrose, ensuite au milieu de la plaine qui s'étend jusqu'à Lacédémone : il couloit à notre droite ; à gauche, s'élevoit le mont Taygète, au pié duquel la nature a creusé, dans le roc, quantité de grandes cavernes.

A Brysées, nous trouvâmes un temple de Bacchus, dont l'entrée est interdite aux hommes, où les femmes seules ont le droit de sacrifier, & de pratiquer des cérémonies qu'il ne leur est pas permis de révéler. Nous avions vu auparavant une ville de Laconie, où les femmes sont exclues des sacrifices que l'on offre au dieu Mars. De Brysées, on nous montrait, sur le sommet de la montagne voisine, un lieu nommé le Talet, où, entre autres animaux, on immole des chevaux au soleil. Plus loin, les habitans d'un petit bourg se glorifient d'avoir inventé les meules à moudre les grains.

Bientôt s'offrit à nos yeux la ville d'Amyclæ, située sur la rive droite de l'Eurotas, éloignée de Lacédémone d'environ 20 stades. Nous vîmes, en arrivant, sur une colonne, la statue d'un athlète, qui expira un moment après avoir reçu, aux jeux olympiques, la couronne destinée aux vainqueurs ; tout autour sont plusieurs trépiés, consacrés par les Lacédémoniens à différentes divinités, pour leurs victoires sur les Athéniens & sur les Messéniens.

Nous étions impatiens de nous rendre au temple d'Apolon, un des plus fameux de la Grèce. La statue du dieu, haute d'environ 30 coudées*, est d'un travail grossier, & se ressent du goût des Egyptiens ; on la prendroit pour une co-

* Environ 42 & demi de nos piés.

lonne de bronze à laquelle on auroit attaché une tête couverte d'un casque, deux mains armées d'un arc & d'une lance, deux piés dont il ne paroît que l'extrémité. Ce monument remonte à une haute antiquité ; il fut, dans la suite, placé par un artiste nommé Bathyclès, sur une base en forme d'autel, au milieu d'un trône qui est soutenu par les Heures & les Graces. Le même artiste a décoré les faces de la base & toutes les parties du trône, de bas-reliefs qui représentent tant de sujets différens & un si grand nombre de figures, qu'on ne pourroit les décrire sans causer un mortel ennui.

Le temple est desservi par des prêtresses, dont la principale prend le titre de mère. Après sa mort, on inscrit sur le marbre son nom & les années de son sacerdoce. On nous montra les tables qui contiennent la suite de ces époques précieuses à la chronologie, & nous y lûmes le nom de Laodamée, fille d'Amyclas, qui régnoit dans ce pays il y a plus de mille ans. D'autres inscriptions, déposées en ces lieux pour les rendre plus vénérables, renferment des traités entre les nations ; plusieurs décrets des Lacédémoniens, relatifs, soit à des cérémonies religieuses, soit à des expéditions militaires ; des vœux adressés au Dieu de la part des souverains ou des particuliers.

Non loin du temple d'Apollon, il en existe un second, qui, dans œuvre, n'a qu'environ 17 piés de long sur 10 & demi de large. Cinq pierres brutes & de couleur noire, épaisses de cinq piés, forment les quatre murs & la couverture, au dessus de laquelle deux autres pierres sont posées en retraite. L'édifice porte sur trois marches, chacune d'une seule pierre. Sur la porte sont gravés en caractères très anciens, ces mots : *Eurotas, roi des Iéteucrates, à Onga*. Ce prince vivoit environ trois siècles avant la guerre de Troie. Le nom d'Iéteucrates désigne les anciens habitans de la Laconie ; & celui d'Onga, une divinité de Phénicie ou d'Egypte, la même, à ce qu'on pense, que la Minerve des Grecs.

Cet édifice que nous nous sommes rappelé plus d'une fois dans notre voyage d'Egypte, est antérieur de plusieurs siècles aux plus anciens de la Grèce. Après avoir admiré sa simplicité, sa solidité, nous tombâmes dans une espèce de recueillement dont nous cherchions ensuite à pénétrer la cause. Ce n'est ici qu'un intérêt de surprise, disoit Philotas ; nous envisageons la somme des siècles écoulés depuis la fondation de ce temple, avec le même étonnement que, parvenus au pié d'une montagne, nous avons souvent mesuré des yeux sa hauteur imposante : l'étendue de la durée produit le même effet que celle de l'espace. Cependant, répondis-je, l'une
laisse

laisse dans nos âmes une impression de tristesse, que nous n'avons jamais éprouvée à l'aspect de l'autre : c'est qu'en effet nous sommes plus attachés à la durée qu'à la grandeur. Or, toutes ces ruines antiques sont les trophées du temps destructeur, & ramènent, malgré nous, notre attention sur l'instabilité des choses humaines. Ici, par exemple, l'inscription nous a présenté le nom d'un peuple, dont vous & moi n'avions aucune notion : il a disparu, & ce petit temple est le seul témoin de son existence, l'unique débris de son naufrage.

Des prairies riantes, des arbres superbes, embellissent les environs d'Amyclæ. Les fruits y sont excellens. C'est un séjour agréable, assez peuplé, & toujours plein d'étrangers attirés par la beauté des fêtes, ou par des motifs de religion. Nous le quittâmes pour nous rendre à Lacédémone.

Nous logeâmes chez Damonax, à qui Xénophon nous avoit recommandés. Philotas trouva chez lui des lettres qui le forcèrent de partir le lendemain pour Athènes. Je ne parlerai de Lacédémone, qu'après avoir donné une idée générale de la province.

Elle est bornée à l'est & au sud par la mer, à l'ouest & au nord, par de hautes montagnes, ou par des collines qui en descendent & qui forment entre elles des vallées agréables. On nomme Taygète les montagnes de l'ouest. De quelques uns de leurs sommets élevés au dessus des nues, l'œil peut s'étendre sur tout le Péloponèse. Leurs flancs, presque entièrement couverts de bois, servent d'asyles à quantité de chèvres, d'ours, de sangliers & de cerfs.

La nature qui s'est fait un plaisir d'y multiplier ces espèces, semble y avoir ménagé, pour les détruire, des races de chiens, recherchés de tous les peuples, préférables sur-tout pour la chasse du sanglier : ils sont agiles, vifs, impétueux, doués d'un sentiment exquis. Les lices possèdent ces avantages au plus haut degré ; elles en ont un autre : leur vie pour l'ordinaire se prolonge jusqu'à la douzième année à-peu-près, celle des mâles passe rarement la dixième. Pour en tirer une race plus ardente & plus courageuse, on les accouple avec des chiens Molosses. On prétend que, d'elles-mêmes, elles s'unissent quelquefois avec les renards, & que de ce commerce provient une espèce de chiens foibles, difformes, au poil ras, au nez pointu, inférieurs en qualité aux autres.

Parmi les chiens de Laconie, les noirs tachetés de blanc, se distinguent par leur beauté ; les fauves, par leur intelligence ; les castorides & les ménélaïdes, par les noms de Castor & de Ménélas qui propagèrent leur espèce : car la chasse

fit l'amusement des anciens héros, après qu'elle eut cessé d'être pour eux une nécessité. Il fallut d'abord se défendre contre des animaux redoutables : bientôt on les cantonna dans les régions sauvages. Quand on les eut mis hors d'état de nuire, plutôt que de languir dans l'oisiveté, on se fit de nouveaux ennemis, pour avoir le plaisir de les combattre ; on versa le sang de l'innocente colombe, & il fut reconnu que la chasse étoit l'image de la guerre.

Du côté de la terre, la Laconie est d'un difficile accès ; l'on n'y pénètre que par des collines escarpées, & des défilés faciles à garder. A Lacédémone, la plaine s'élargit ; & , en avançant vers le midi, on trouve des cantons fertiles, quoiqu'en certains endroits, par l'inégalité du terrain, la culture exige de grands travaux. Dans la plaine, sont éparées des collines élevées, faites de main d'homme, plus fréquentes en ce pays que dans les provinces voisines, & construites, avant la naissance des arts, pour servir de tombeau aux principaux chefs de la nation*. Suivant les apparences, de pareilles masses de terre, destinées au même objet, furent ensuite remplacées en Egypte par les pyramides ; & c'est ainsi que partout & de tout temps, l'orgueil de l'homme s'est de lui-même associé au néant.

Quant aux productions de la Laconie, nous observerons qu'on y trouve quantité de plantes dont la médecine fait usage ; qu'on y recueille un blé léger & peu nourrissant ; qu'on y doit fréquemment arroser les figuiers, sans craindre de nuire à la bonté du fruit ; que les figues y mûrissent plutôt qu'ailleurs : enfin que, sur toutes les côtes de la Laconie, ainsi que sur celles de Cythère, il se fait une pêche abondante de ces coquillages, d'où l'on tire une teinture de pourpre fort estimée & approchante de la couleur rose.

La Laconie est sujette aux tremblemens de terre. On prétend qu'elle contenoit autrefois 100 villes, mais c'étoit dans un temps, où le plus petit bourg se paroît de ce titre ; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle est fort peuplée. L'Eurotas la parcourt dans toute son étendue, & , reçoit les ruisseaux ou plutôt les torrens qui descendent des montagnes voisines. Pendant une grande partie de l'année, on ne sauroit le passer à gué : il coule toujours dans un lit étroit ; & , dans son élévation même, son mérite est d'avoir plus de profondeur que de superficie.

En certains temps il est couvert de cygnes d'une blancheur éblouissante, presque par-tout, de roseaux très recherchés,

* On trouve de pareils tertres dans plusieurs des pays habités par les anciens Germains.

parce qu'ils sont droits, élevés, & variés dans leurs couleurs. Outre les autres usages auxquels on applique cet arbrisseau, les Lacédémoniens en font des nattes, & s'en couronnent dans quelques unes de leurs fêtes. Je me souviens à cette occasion, qu'un Athénien, déclamant un jour contre la vanité des hommes, me disoit : Il n'a fallu que de foibles roseaux pour les soumettre, les éclairer & les adoucir. Je le priai de s'expliquer ; il ajouta : C'est avec cette frêle matière qu'on a fait des flèches, des plumes à écrire, & des instrumens de musique*.

A la droite de l'Eurotas, à une petite distance du rivage, est la ville de Lacédémone, autrement nommée Sparte. Elle n'est point entourée de murs, & n'a pour défense que la valeur de ses habitans, & quelques éminences, que l'on garnit de troupes en cas d'attaque. La plus haute de ces éminences tient lieu de citadelle ; elle se termine par un grand plateau sur lequel s'élèvent plusieurs édifices sacrés.

Autour de cette colline, sont rangées cinq bourgades, séparées l'une de l'autre par des intervalles plus ou moins grands, & occupées chacune par une des cinq tribus des Spartiates†. Telle est la ville de Lacédémone, dont les quartiers ne sont pas joints, comme ceux d'Athènes. Autrefois les villes du Péloponèse n'étoient de même composées que de

* Les flûtes étoient communément de roseaux.

† Dans presque toutes les grandes villes de la Grèce, les citoyens étoient divisés en tribus. On comptoit dix de ces tribus à Athènes. Cragius suppose que Lacédémone en avoit six : 1. Celle des Héraclides ; 2. celle des Egides ; 3. celle des Limnates ; 4. celle des Cynosuréens ; 5. celle des Messotes ; 6. celle des Pitantes. L'existence de la première n'est prouvée par aucun témoignage formel ; Cragius ne l'établit que sur de très foibles conjectures, & il le reconnoit lui-même. J'ai cru devoir la rejeter.

Les cinq autres tribus sont mentionnées expressément dans les auteurs ou dans les monumens anciens. Celle des Egides, dans Hérodote ; celles des Cynosuréens & des Pitantes, dans Hésychius ; celle des Messotes, dans Étienne de Byzance ; enfin celle des Limnates, sur une inscription que M. l'abbé Fourmont découvrit dans les ruines de Sparte. Pausanias cite quatre de ces tribus, lorsqu'à l'occasion d'un sacrifice que l'on offroit à Diane, dès les plus anciens temps, il dit qu'il s'éleva une dispute entre les Limnates, les Cynosuréens, les Messotes & les Pitantes.

Ici on pourroit faire cette question : De ce qu'il n'est fait mention que de ces cinq tribus, s'ensuit-il qu'on doive se borner à ce nombre ? Je réponds que nous avons de très fortes présomptions pour ne pas l'augmenter. On a vu plus haut que les Athéniens avoient plusieurs corps composés chacun de dix magistrats, tirés des dix tribus. Nous trouvons de même à Sparte plusieurs magistratures exercées chacune par cinq officiers publics ; celle des Ephores, celle des Bidiéens, celles des Agathoerges. Nous avons lieu de croire que chaque tribu fournissoit un de ces officiers.

de hameaux, qu'on a depuis rapprochés en les renfermant dans une enceinte commune*.

La grande place, à laquelle aboutissent plusieurs rues, est ornée de temples & de statues : on y distingue de plus les maisons où s'assembloient séparément le Sénat, les Ephores, d'autres

* Josc, d'après les foibles lumières que nous ont transmises les anciens auteurs, présenter quelques vues générales sur la topographie de Lacédémone.

Suivant Thucydide, cette ville ne faisoit pas un tout continu, comme celle d'Athènes ; mais elle étoit divisée en bourgades, comme l'étoient les anciennes villes de Grèce.

Pour bien entendre ce passage, il faut se rappeler que les premiers Grecs s'établirent d'abord dans des bourgs sans murailles, & que, dans la suite, les habitans de plusieurs de ces bourgs se réunirent dans une enceinte commune. Nous en avons quantité d'exemples. Tégée fut formée de neuf hameaux ; Mantinée, de quatre ou de cinq ; Patraë, de sept ; Dymé, de huit, &c.

Les habitans de ces bourgs, s'étant ainsi rapprochés, ne se mêlèrent point les uns avec les autres. Ils étoient établis en des quartiers différens, & formoient diverses tribus. En conséquence, le même nom désignoit la tribu & le quartier où elle étoit placée. En voici la preuve pour Lacédémone en particulier.

Cynosure, dit Hétychius, est une tribu de Laconie ; c'est un lieu de Laconie, dit le Scholiaste de Callimaque. Suivant Suidas, Messoa est un lieu ; suivant Etienne de Byzance, c'est un lieu & une tribu de Laconie ; suivant Strabon, dont le texte a été heureusement rétabli par Saumaïse, Messoa fait partie de Lacédémone ; enfin l'on donna tantôt le nom de tribu, tantôt celui de bourgade à Pitane.

On conçoit maintenant pourquoi les uns ont dit que le poëte Alcman étoit de Messoa, & les autres de Lacédémone ; c'est qu'en effet Messoa étoit un des quartiers de cette ville. On conçoit encore pourquoi un Spartiate, nommé Thrasylbulé, ayant été tué dans un combat, Plutarque ne dit pas qu'il fut transporté sur un boutlier, à Lacédémone, mais à Pitane ; c'est qu'il étoit de ce bourg, & qu'il devoit y être inhumé.

On a vu dans la note précédente que les Spartiates étoient divisés en cinq tribus ; leur capitale étoit donc composée de cinq hameaux. Il ne reste plus qu'à justifier l'emplacement que je leur donne dans mon plan.

1. *Hameau et tribu des Limnates.* Leur nom venoit du mot grec *λίμνη*, qui signifie un étang, ou marais. Suivant Strabon, le fauxbourg de Sparte s'appeloit *les marais*, parce que cet endroit étoit autrefois marécageux ; or le fauxbourg de Sparte devoit être au nord de la ville, puisque c'étoit de ce côté qu'on y arrivoit ordinairement.

2. *Hameau et tribu des Cynosuréens.* Le mot Cynosure signifie *queue de chien*. On le donnoit à des promontoires, à des montagnes qui avoient cette forme. Une branche du mont Taygète, figurée de même, se prolongeoit jusqu'à Sparte, & nous avons montré qu'il existoit en Laconie, un lieu qui s'appeloit Cynosure. On est donc autorisé à penser que le hameau qui portoit le même nom, étoit au-dessous de cette branche du Taygète.

3. *Hameau et tribu des Pitاناتes.* Pausanias, en sortant de la place publique, prend sa route vers le couchant, passe devant le théâtre, & trouve ensuite la salle où s'assembloient les Crotanes qui faisoient partie des Pitاناتes. Il falloit donc placer ce hameau en face du théâtre dont la position

d'autres corps de magistrats; & un portique, que les Lacédémoniens élevèrent après la bataille de Platée, aux dépens des vaincus, dont ils avoient partagé les dépouilles; le toit est soutenu, non par des colonnes, mais par de grandes statues qui représentent des Perses revêtus de robes traînantes. Le reste de la ville offre aussi quantité de monumens en l'honneur des dieux & des anciens héros.

Sur la plus haute des collines, on voit un temple de Minerve, qui jouit du droit d'asyle, ainsi que le bois qui l'entoure, & une petite maison qui lui appartient, dans laquelle on laissa mourir de faim le roi Pausanias. Ce fut un crime aux yeux de la Déesse; &, pour l'appaiser, l'oracle ordonna aux Lacédémoniens d'ériger à ce prince deux statues, qu'on remarque encore auprès de l'autel. Le temple est construit en airain, comme l'étoit autrefois celui de Delphes. Dans son intérieur sont gravés en bas-relief les travaux d'Hercule, les exploits des Tyndarides, & divers groupes de figures. A droite de cet édifice, on trouve une statue de Jupiter, la plus ancienne peut-être de toutes celles qui existent en bronze; elle est d'un temps qui concourt avec le rétablissement des jeux olympiques, & ce n'est qu'un assemblage de pièces de rapport qu'on a jointes avec des clous.

Les tombeaux des deux familles qui règnent à Lacédémone, sont dans deux quartiers différens. Par-tout on trouve des monumens héroïques, c'est le nom qu'on donne à des édifices & à des bouquets de bois dédiés aux anciens héros. Là, se renouvelle avec des rites saints, la mémoire d'Hercule, de Tyndare, de Castor, de Pollux, de Ménélas, et de quantité d'autres plus ou moins connus dans l'histoire, plus ou moins dignes de l'être. La reconnoissance des peuples, plus sou-

position est connue, puisqu'il en reste encore des vestiges. Ceci est confirmé par deux passages d'Hésychius & d'Hérodote, qui montrent que le théâtre étoit dans le bourg des Pitantes.

4. *Hameau et tribu des Messotes.* Du bourg des Pitantes, Pausanias se rend au Plataniste, qui étoit au voisinage du bourg de Thérapné. Auprès du Plataniste, il voit le tombeau du poëte Alcman qui, étant de Messoa, devoit y être enterré.

5. *Hameau et tribu des Egides.* Pausanias nous conduit ensuite au bourg des Limnates que nous avons placé dans la partie nord de la ville. Il trouve dans son chemin, le tombeau d'Egée, qui avoit donné son nom à la tribu des Egides.

Je n'ai point renfermé tous ces hameaux dans une enceinte, parce qu'au temps dont je parle, Sparte n'avoit point de murailles.

Les temples & les autres édifices publics ont été placés à-peu-près dans les lieux que leur assigne Pausanias. On ne doit pas à cet égard s'attendre à une précision rigoureuse; l'essentiel étoit de donner une idée générale de cette ville célèbre,

vent les réponses des oracles, leur valurent autrefois ces distinctions; les plus nobles motifs se réunirent pour consacrer un temple à Lycurgue.

De pareils honneurs furent plus rarement décernés dans la suite. J'ai vu des colonnes & des statues élevées pour des Spartiates couronnés aux jeux olympiques, jamais pour les vainqueurs des ennemis de la patrie. Il faut des statues à des lutteurs, l'estime publique à des soldats. De tous ceux qui, dans le siècle dernier, se signalèrent contre les Perses ou contre les Athéniens, quatre ou cinq reçurent en particulier, dans la ville, des honneurs funèbres; il est même probable qu'on ne les accorda qu'avec peine. En effet, ce ne fut que 40 ans après la mort de Léonidas, que ses ossemens, ayant été transportés à Lacédémone, furent déposés dans un tombeau placé auprès du théâtre. Ce fut alors aussi qu'on inscrivit, pour la première fois, sur une colonne, le nom des 300 Spartiates qui avoient péri avec ce grand homme.

La plupart des monumens que je viens d'indiquer, inspirent d'autant plus de vénération, qu'ils n'étaient point de faste, & sont presque tous d'un travail grossier. Ailleurs, je surprenois souvent mon admiration uniquement arrêtée sur l'artiste; à Lacédémone, elle se portoit toute entière sur le héros; une pierre brute suffisoit pour le rappeler à mon souvenir; mais ce souvenir étoit accompagné de l'image brillante de ses vertus ou de ses victoires.

Les maisons sont petites & sans ornemens. On a construit des salles & des portiques, où les Lacédémoniens viennent traiter de leurs affaires, ou converser ensemble. A la partie méridionale de la ville, est l'Hippodrome pour les courses à pié & à cheval. De-là, on entre dans le Plataniste, lieu d'exercices pour la jeunesse, ombragé par de beaux platanes, situé sur les bords de l'Eurotas & d'une petite rivière, qui l'enferment par un canal de communication. Deux ponts y conduisent; à l'entrée de l'un est la statue d'Hercule, ou de la force qui dompte tout; à l'entrée de l'autre, l'image de Lycurgue, ou de la loi qui règle tout.

D'après cette légère esquisse, on doit juger de l'extrême surprise qu'éprouveroit un amateur des arts, qui, attiré à Lacédémone par la haute réputation de ses habitans, n'y trouveroit, au lieu d'une ville magnifique, que quelques pauvres hameaux; au lieu de belles maisons, que des chaumières obscures; au lieu de guerriers impétueux & turbulens, que des hommes tranquilles & couverts, pour l'ordinaire, d'une cape grossière. Mais combien augmenteroit sa surprise, lorsque

Sparte, mieux connue, offriroit à son admiration un des plus grands hommes du monde, un des plus beaux ouvrages de l'homme, Lycurgue & son institution !

Fin du Chapitre quarante-et-unième.

CHAPITRE XLII.

Des habitans de la Laconie.

LES descendans d'Hercule, soutenus d'un corps de Doriens, s'étant emparés de la Laconie, vécurent sans distinction avec les anciens habitans de la contrée. Peu de temps après, ils leur imposèrent un tribut, & les dépouillèrent d'une partie de leurs droits. Les villes qui consentirent à cet arrangement, conservèrent leur liberté : celle d'Hélos résista, &, bientôt forcée de céder, elle vit ses habitans presque réduits à la condition des esclaves.

Ceux de Sparte se divisèrent à leur tour ; & les plus puissans reléguèrent les plus foibles à la campagne, ou dans les villes voisines. On distingue encore aujourd'hui les Lacédémoniens de la capitale, d'avec ceux de la province, les uns & les autres, d'avec cette prodigieuse quantité d'esclaves dispersés dans le pays.

Les premiers, que nous nommons souvent Spartiates, forment ce corps de guerriers d'où dépend la destinée de la Laconie. Leur nombre, à ce qu'on dit, montoit anciennement à 10,000 ; du temps de l'expédition de Xerxès, il étoit de 8000 : les dernières guerres l'ont tellement réduit, qu'on trouve maintenant très peu d'anciennes familles à Sparte. J'ai vu quelquefois jusqu'à 4000 hommes dans la place publique, & j'y distinguois à peine 40 Spartiates, en comptant même les deux Rois, les Ephores & les Sénateurs.

La plupart des familles nouvelles ont pour auteurs des Hilotes qui méritèrent d'abord la liberté, ensuite le titre de citoyen. On ne les appelle point Spartiates ; mais, suivant la différence des privilèges qu'ils ont obtenus, on leur donne divers noms, qui tous désignent leur premier état.

Trois grands hommes, Callicratidas, Gylippe & Lyfander, nés dans cette classe, furent élevés avec les enfans des Spartiates, comme le sont tous ceux des Hilotes dont on a brisé les fers ; mais ce ne fut que par des exploits signalés qu'ils obtinrent tous les droits des citoyens.

Ce

Ce titre s'accordoit rarement autrefois à ceux qui n'étoient pas nés d'un père & d'une mère Spartiates. Il est indispensable, pour exercer des magistratures, & commander les armées ; mais il perd une partie de ses privilèges, s'il est terni par une action malhonnête. Le gouvernement veille en général à la conservation de ceux qui en sont revêtus, avec un soin particulier aux jours des Spartiates de naissance. On l'a vu, pour en retirer quelques uns d'une île où la flotte d'Athènes les tenoit assiégés, demander à cette ville une paix humiliante, & lui sacrifier sa marine. On le voit encore tous les jours n'en exposer qu'un petit nombre aux coups de l'ennemi. En ces derniers temps, les rois Agéfilas & Agésipolis n'en menoient quelquefois que 30 dans leurs expéditions.

Malgré la perte de leurs anciens privilèges, les villes de la Laconie sont censées former une confédération, dont l'objet est de réunir leurs forces en temps de guerre, de maintenir leurs droits en temps de paix. Quand il s'agit de l'intérêt de toute la nation, elles envoient leurs députés à l'assemblée générale, qui se tient toujours à Sparte. Là se règlent & les contributions qu'elles doivent payer, & le nombre des troupes qu'elles doivent fournir.

Leurs habitans ne reçoivent pas la même éducation que ceux de la capitale : avec des mœurs plus agrestes, ils ont une valeur moins brillante. De-là vient que la ville de Sparte a pris sur les autres le même ascendant que la ville d'Elis, sur celles de l'Elide, la ville de Thèbes, sur celles de la Béotie. Cette supériorité excite leur jalousie & leur haine : dans une des expéditions d'Epaminondas, plusieurs d'entre elles joignirent leurs soldats à ceux des Thébains.

On trouve plus d'esclaves domestiques à Lacédémone, que dans aucune autre ville de la Grèce. Ils servent leurs maîtres à table ; les habillent & les déshabillent ; exécutent leurs ordres, & entretiennent la propreté dans la maison : à l'armée, on en emploie un grand nombre au bagage. Comme les Lacédémoniennes ne doivent pas travailler, elles font filer la laine par des femmes attachées à leur service.

Les Hilotes ont reçu leur nom de la ville d'Hélos : on ne doit pas les confondre, comme ont fait quelques auteurs, avec les esclaves proprement dits ; ils tiennent plutôt le milieu entre les esclaves & les hommes libres.

Une casaque, un bonnet de peau, un traitement rigoureux, des décrets de mort quelquefois prononcés contre eux sur de légers soupçons, leur rappellent à tout moment leur état : mais leur sort est adouci par des avantages réels. Semblables aux serfs de Thessalie, ils afferment les terres des Spartiates ;

&, dans la vue de les attacher par l'appât du gain, on n'exige de leur part qu'une redevance fixée depuis long-temps, & nullement proportionnée au produit : il seroit honteux aux propriétaires d'en demander une plus considérable.

Quelques uns exercent les arts mécaniques avec tant de succès, qu'on recherche par-tout les clés, les lits, les tables & les chaises qui se font à Lacédémone. Ils servent dans la marine en qualité de matelots : dans les armées, un soldat oplique ou pesamment armé est accompagné d'un ou de plusieurs Hilotes. A la bataille de Platée, chaque Spartiate en avoit sept auprès de lui.

Dans les dangers pressans, on réveille leur zèle par l'espérance de la liberté ; des détachemens nombreux l'ont quelquefois obtenue pour prix de leurs belles actions. C'est de l'Etat seul qu'ils reçoivent ce bienfait, parce qu'ils appartiennent encore plus à l'Etat qu'aux citoyens dont ils cultivent les terres ; & c'est ce qui fait que ces derniers ne peuvent ni les affranchir, ni les vendre en des pays étrangers. Leur affranchissement est annoncé par une cérémonie publique : on les conduit d'un temple à l'autre, couronnés de fleurs, exposés à tous les regards ; il leur est ensuite permis d'habiter où ils veulent. De nouveaux services les font monter au rang des citoyens.

Dès les commencemens, les serfs impatiens du joug, avoient souvent essayé de le briser ; mais, lorsque les Messéniens, vaincus par les Spartiates, furent réduits à cet état humiliant, les révoltes devinrent plus fréquentes : à l'exception d'un petit nombre qui restoient fidèles, les autres, placés comme en embuscade au milieu de l'état, profitoient de ses malheurs pour s'emparer d'un poste important, ou se ranger du côté de l'ennemi. Le gouvernement cherchoit à les retenir dans le devoir par des récompenses, plus souvent par des rigueurs outrées ; on dit même que, dans une occasion, il en fit disparaître 2000 qui avoient montré trop de courage, & qu'on n'a jamais su de quelle manière ils avoient péri ; on cite d'autres traits de barbarie non moins exécrables *, & qui ont donné

* Les Lacédémoniens consternés de la perte de Pylos que les Athéniens venoient de leur enlever, résolurent d'envoyer de nouvelles troupes à Brasidas leur général, qui étoit alors en Thrace. Ils avoient deux motifs : le premier de continuer à faire une diversion qui attirât dans ces pays éloignés les armes d'Athènes ; le second, d'enrôler & de faire partir pour la Thrace un corps de ces Hilotes, dont la jeunesse & la valeur leur inspiroient sans cesse des craintes bien fondées. On promit en conséquence, de donner la liberté à ceux d'entre eux qui s'étoient le plus distingués dans les guerres précédentes. Il s'en présenta un grand nombre ; on en choisit deux mille, & on leur tint parole. Couronnés de fleurs, ils furent solennellement conduits

donné lieu à ce proverbe : „ A Sparte, la liberté est sans bornes, ainsi que l'esclavage. „

Je n'en ai pas été témoin ; j'ai seulement vu les Spartiates

duits aux temples ; c'étoit la principale cérémonie de l'affranchissement. Peu de temps après, dit Thucydide, on les fit disparaître, & personne n'a jamais su comment chacun d'eux avoit péri. Plutarque, qui a copié Thucydide, remarque aussi qu'on ignora dans le temps, & qu'on a toujours ignoré depuis le genre de mort qu'éprouvèrent ces deux mille hommes.

Enfin Diodore de Sicile prétend que leurs maîtres reçurent ordre de les faire mourir dans l'intérieur de leurs maisons. Comment pouvoit-il être instruit d'une circonstance que n'avoit pu connaître un historien tel que Thucydide qui vivoit dans le temps où cette scène barbare s'étoit passée ?

Quoi qu'il en soit, il se présente ici deux faits, qu'il faut soigneusement distinguer, parce qu'ils dérivent de deux causes différentes ; l'un, l'affranchissement de 2000 Hilotes ; l'autre, la mort de ces Hilotes. La liberté leur fut certainement accordée par ordre du Sénat & du peuple ; mais il est certain aussi qu'ils ne furent pas mis à mort par un décret émané de la puissance suprême. Aucune nation ne se seroit prêtée à une si noire trahison ; & dans ce cas particulier, on voit clairement que l'assemblée des Spartiates ne brisa les fers de ces Hilotes que pour les armer & les envoyer en Thrace. Les Ephores, vers le même temps, firent partir pour l'armée de Brasidas, mille autres Hilotes ; comme ces détachemens sortoient de Sparte, quelquefois pendant la nuit, le peuple dut croire que les deux mille qu'il avoit délivrés de la servitude, s'étoient rendus à leur destination ; & lorsqu'il reconnut son erreur, il fut aisé de lui persuader que les magistrats, convaincus qu'ils avoient conspiré contre l'Etat, les avoient fait mourir en secret, ou s'étoient contentés de les bannir des terres de la république. Nous ne pouvons éclaircir aujourd'hui un fait, qui, du temps de Thucydide, étoit resté dans l'obscurité. Il me suffit de montrer que ce n'est pas à la nation qu'on doit imputer le crime, mais plutôt à la fausse politique des Ephores qui étoient en place, & qui, avec plus de pouvoir & moins de vertu que leurs prédécesseurs, prétendoient sans doute que tout est permis, quand il s'agit du salut de l'Etat ; car il faut observer que les principes de justice & de morale commençoient alors à s'altérer.

On cite d'autres cruautés exercées à Lacédémone contre les Hilotes. Un auteur, nommé Myron, raconte que, pour leur rappeler sans cesse leur esclavage, on leur donnoit tous les ans un certain nombre de coups de fouet. Il y avoit peut-être cent mille Hilotes, soit en Laconie, soit en Messénie ; qu'on réfléchisse un moment sur l'absurdité du projet & sur la difficulté de l'exécution, & qu'on juge. Le même auteur ajoute qu'on punissoit les maîtres qui ne mutiloient pas ceux de leurs Hilotes qui naissoient avec une forte constitution. Ils étoient donc estropiés tous ces Hilotes qu'on enrôloit & qui servoient avec tant de distinction dans les armées ?

Il n'arrive que trop souvent qu'on juge des mœurs d'un peuple, par des exemples particuliers qui ont frappé un voyageur, ou qu'on a cités à un historien. Quand Plutarque avance que, pour donner aux enfans des Spartiates de l'horreur pour l'ivresse, on exposoit à leurs yeux un Hilote à qui le vin avoit fait perdre la raison, j'ai lieu de penser qu'il a pris un cas particulier pour la règle générale, ou du moins qu'il a confondu en cette occasion les Hilotes avec les esclaves domestiques, dont l'état étoit fort inférieur à celui des premiers. Mais j'ajoute une foi entière à Plutarque, quand il assure qu'il étoit défendu aux Hilotes de chanter les poésies d'Alcman & de Terpandre ; en effet, ces poésies inspirant l'amour de la gloire & de la liberté, il étoit d'une sage politique de les interdire à des hommes dont on avoit tant de raison de redouter le courage.

& les Hilotes, pleins d'une défiance mutuelle, s'observer avec crainte; & les premiers employer, pour se faire obéir, des rigueurs que les circonstances semblent rendre nécessaires: car les Hilotes sont très difficiles à gouverner; leur nombre, leur valeur, & sur-tout leurs richesses les remplissent de présomption & d'audace; & de-là vient que des auteurs éclairés se sont partagés sur cette espèce de servitude, que les uns condamnent, & que les autres approuvent.

Fin du Chapitre quarante-deuxième.

CHAPITRE XLIII.

Idées générales sur la Législation de Lycurgue.

J'ÉTOIS depuis quelques jours à Sparte. Personne ne s'étonnoit de m'y voir; la loi qui en rendoit autrefois l'accès difficile aux étrangers, n'étoit plus observée avec la même rigueur. Je fus introduit auprès des deux princes qui occupoient le trône; c'étoient Cléomène, petit-fils de ce roi Cléombrote qui périt à la bataille de Leuctres; & Archidamus, fils d'Agéfilas. L'un & l'autre avoient de l'esprit; le premier aimoit la paix; le second ne respiroit que la guerre, & jouissoit d'un grand crédit. Je connus cet Antalcidas, qui, environ trente ans auparavant, avoit ménagé un traité entre la Grèce & la Perse. Mais, de tous les Spartiates, Damonax chez qui j'étois logé, me parut le plus communicatif & le plus éclairé. Il avoit fréquenté les nations étrangères, & n'en connoissoit pas moins la sienne.

Un jour que je l'accablois de questions, il me dit: Juger de nos lois par nos mœurs actuelles, c'est juger de la beauté d'un édifice par un amas de ruines. Eh bien, répondis-je, plaçons-nous au temps où ces lois étoient en vigueur; croyez-vous qu'on en puisse saisir l'enchaînement & l'esprit? Croyez-vous qu'il soit facile de justifier les réglemens extraordinaires & bizarres qu'elles contiennent? Respectez, me dit-il, l'ouvrage d'un génie, dont les vues, toujours neuves & profondes, ne paroissent exagérées que parce que celles des autres législateurs sont timides ou bornées: ils se sont contentés d'affortir leurs lois aux caractères des peuples; Lycurgue, par les siennes, donna un nouveau caractère à la nation: ils se font éloignés de la nature en croyant s'en approcher; plus il a paru s'en écarter, plus il s'est rencontré avec elle.

Un corps sain, une ame libre, voilà tout ce que la nature destine à l'homme solitaire pour le rendre heureux : voilà les avantages qui, suivant Lycurgue, doivent servir de fondement à notre bonheur. Vous concevez déjà pourquoi il nous est défendu de marier nos filles dans un âge prématuré ; pourquoi elles ne sont point élevées à l'ombre de leurs toits rustiques, mais sous les regards brûlans du soleil, dans la poussière du gymnase, dans les exercices de la lutte, de la course, du javelot & du disque : comme elles doivent donner des citoyens robustes à l'Etat, il faut qu'elles se forment une constitution assez forte pour la communiquer à leurs enfans.

Vous concevez encore pourquoi les enfans subissent un jugement solennel dès leur naissance, & sont condamnés à périr, lorsqu'ils paroissent mal conformés. Que feroient-ils pour l'Etat, que feroient-ils de la vie, s'ils n'avoient qu'une existence douloureuse ?

Depuis notre plus tendre enfance, une suite non interrompue de travaux & de combats, donne à nos corps l'agilité, la souplesse & la force. Un régime sévère prévient ou dissipe les maladies dont ils sont susceptibles. Ici les besoins factices sont ignorés, & les lois ont eu soin de pourvoir aux besoins réels. La faim, la soif, les souffrances, la mort, nous regardons tous ces objets de terreur avec une indifférence que la philosophie cherche vainement à imiter. Les sectes les plus austères n'ont pas traité la douleur avec plus de mépris que les enfans de Sparte.

Mais ces hommes auxquels Lycurgue veut restituer les biens de la nature, n'en jouiront peut-être pas long-temps : ils vont se rapprocher ; ils auront des passions, & l'édifice de leur bonheur s'écroulera dans un instant. C'est ici le triomphe du génie : Lycurgue sait qu'une passion violente tient les autres à ses ordres ; il nous donnera l'amour de la patrie avec son énergie, sa plénitude, ses transports, son délire même. Cet amour sera si ardent & si qu'en lui seul il réunira tous les intérêts & tous les mouvemens de notre cœur. Alors ils ne restera plus dans l'état qu'une volonté, & par conséquent qu'un esprit : en effet, quand on n'a qu'un sentiment, on n'a qu'une idée.

Dans le reste de la Grèce, les enfans d'un homme libre sont confiés aux soins d'un homme qui ne l'est pas, ou qui ne mérite pas de l'être : mais des esclaves & des mercenaires ne sont pas faits pour élever des Spartiates : c'est la patrie elle-même qui remplit cette fonction importante ; elle nous laisse pendant les premières années, entre les mains de nos parens, mais dès que nous sommes capables d'intelligence, elle fait

valoir hautement les droits qu'elle a sur nous. Jusqu'à ce moment, son nom sacré n'avoit été prononcé en notre présence, qu'avec les plus fortes démonstrations d'amour & de respect; maintenant ses regards nous cherchent & nous suivent par-tout. C'est de sa main que nous recevons la nourriture & les vêtemens; c'est de sa part que les magistrats, les vieillards, tous les citoyens assistent à nos jeux, s'inquiètent de nos fautes, tâchent de démêler quelque germe de vertu dans nos paroles ou dans nos actions, nous apprennent enfin par leur tendre sollicitude, que l'état n'a rien de si précieux que nous, & qu'aujourd'hui ses enfans, nous devons être dans la suite sa consolation & sa gloire.

Comment des attentions qui tombent de si haut, ne feroient-elles pas sur nos ames des impressions fortes & durables? Comment ne pas adorer une constitution qui, attachant à nos intérêts la souveraine bonté jointe à la suprême puissance, nous donne de si bonne heure une si grande idée de nous-mêmes?

De ce vif intérêt que la patrie prend à nous, de ce tendre amour que nous commençons à prendre pour elle, résulte naturellement, de son côté une sévérité extrême, du nôtre une soumission aveugle. Lycurgue néanmoins, peu content de s'en rapporter à l'ordre naturel des choses, nous a fait une obligation de nos sentimens. Nulle part les lois ne sont si impérieuses & si bien observées, les magistrats, moins indulgens & plus respectés. Cette heureuse harmonie, absolument nécessaire pour retenir dans la dépendance, des hommes élevés dans le mépris de la mort, est le fruit de cette éducation qui n'est autre chose que l'apprentissage de l'obéissance, & si, j'ose le dire, que la tactique de toutes les vertus. C'est là qu'on apprend que, hors de l'ordre, il n'y a ni courage, ni honneur, ni liberté, & qu'on ne peut se tenir dans l'ordre, si l'on ne s'est pas rendu maître de sa volonté. C'est là que les leçons, les exemples, les sacrifices pénibles, les pratiques minutieuses, tout concourt à nous procurer cet empire, aussi difficile à conserver qu'à

Un des principaux magistrats nous tient continuellement assemblés sous ses yeux: s'il est forcé de s'absenter pour un moment, tout citoyen peut prendre sa place, & se mettre à notre tête; tant il est essentiel de frapper notre imagination par la crainte de l'autorité.

Les devoirs croissent avec les années; la nature des instructions se mesure aux progrès de la raison, & les passions naissantes sont ou comprimées par la multiplicité des exercices, ou habilement dirigées vers des objets utiles à l'état.

Dans le temps même où elles commencent à déployer leur
fureur,

fur le front, les yeux baissés, & les mains cachées sous le manteau, dans l'attitude & la gravité des prêtres Egyptiens, & comme des initiés qu'on destine au ministère de la vertu.

L'amour de la patrie doit introduire l'esprit d'union parmi les citoyens; le désir de lui plaire, l'esprit d'émulation. Ici, l'union ne fera point troublée par les orages qui la détruisent ailleurs; Lycurgue nous a garantis de presque toutes les sources de la jalousie, parce qu'il a rendu presque tout commun & égal entre les Spartiates.

Nous sommes tous les jours appelés à des repas publics, où règnent la décence & la frugalité. Par là sont bannis des maisons des particuliers, le besoin, l'excès, & les vices qui naissent de l'un & de l'autre.

Il m'est permis, quand les circonstances l'exigent, d'user des esclaves, des voitures, des chevaux, & de tout ce qui appartient à un autre citoyen; & cette espèce de communauté de biens est si générale, qu'elle s'étend, en quelque façon, sur nos femmes & sur nos enfans: de-là, si des noeuds infructueux unissent un vieillard à une jeune femme, l'obligation prescrite au premier de choisir un jeune homme distingué par sa figure & par les qualités de l'esprit, de l'introduire dans son lit, & d'adopter les fruits de ce nouvel hymen; de-là, si un célibataire veut se survivre en d'autres lui-même, la permission qu'on lui accorde d'emprunter la femme de son ami, & d'en avoir des enfans que le mari confond avec les siens, quoiqu'ils ne partagent pas sa succession. D'un autre côté, si mon fils osoit se plaindre à moi d'avoir été insulté par un particulier, je le jugerois coupable, parce qu'il auroit été puni; & je le châtierois de nouveau, parce qu'il se seroit révolté contre l'autorité paternelle partagée entre tous les citoyens.

En nous dépoillant des propriétés qui produisent tant de divisions parmi les hommes, Lycurgue n'en a été que plus attentif à favoriser l'émulation; elle étoit devenue nécessaire, pour prévenir les dégoûts d'une union trop parfaite, pour remplir le vide que l'exemption des soins domestiques laissoit dans nos ames, pour nous animer pendant la guerre, pendant la paix, à tout moment & à tout âge.

Ce goût de préférence & de supériorité qui s'annonce de si bonne heure dans la jeunesse, est regardé comme le germe d'une utile rivalité. Trois officiers, nommés par les magistrats, choisissent trois cents jeunes gens distingués par leur mérite, en forment un ordre séparé, & annoncent au public le motif de leur choix. A l'instant même, ceux qui sont exclus se liguent contre une promotion qui semble faire leur

honte. Il se forme alors dans l'état deux corps, dont tous les membres, occupés à se surveiller, dénoncent au magistrat les fautes de leurs adversaires, se livrent publiquement des combats d'honnêtetés & de vertus, & se surpassent eux-mêmes, les uns pour s'élever au rang de l'honneur, les autres pour s'y soutenir. C'est par un motif semblable, qu'il leur est permis de s'attaquer & d'essayer leurs forces presque à chaque rencontre. Mais ces démêlés n'ont rien de funeste ; car dès qu'on y distingue quelque trace de fureur, le moindre citoyen peut d'un mot les suspendre ; & , si par hasard sa voix n'est pas écoutée, il traîne les combattans devant un tribunal, qui, dans cette occasion, punit la colère comme une désobéissance aux lois.

Les réglemens de Lycurgue nous préparent à une sorte d'indifférence pour des biens dont l'acquisition coûte plus de chagrins, que la possession ne procure de plaisirs. Nos monnoies ne sont que de cuivre ; leur volume & leur pesanteur trahiroient l'avare qui voudroit les cacher aux yeux de ses esclaves. Nous regardons l'or & l'argent comme les poisons les plus à craindre pour un état. Si un particulier en receloit dans sa maison, il n'échapperoit ni aux perquisitions continues des officiers publics, ni à la sévérité des lois. Nous ne connoissons ni les arts, ni le commerce, ni tous ces autres moyens de multiplier les besoins & les malheurs d'un peuple. Que ferions-nous, après tout, des richesses ? D'autres législateurs ont tâché d'en augmenter la circulation, & les philosophes d'en modérer l'usage. Lycurgue nous les a rendues inutiles. Nous avons des cabanes, des vêtemens & du pain ; nous avons du fer & des bras pour le service de la patrie & de nos amis ; nous avons des armes libres, vigoureuses, incapables de supporter la tyrannie des hommes, & celle de nos passions : voilà nos trésors.

Nous regardons l'amour excessif de la gloire comme une foiblesse, & celui de la célébrité comme un crime. Nous n'avons aucun historien, aucun orateur, aucun panégyriste, aucun de ces monumens qui n'attestent que la vanité d'une nation. Les peuples que nous avons vaincus, apprendront nos victoires à la postérité ; nous apprendrons à nos enfans à être aussi braves, aussi vertueux que leurs pères. L'exemple de Léonidas, sans cesse présent à leur mémoire, les tourmentera jour & nuit. Vous n'avez qu'à les interroger ; la plupart vous réciteront par cœur les noms des trois cents Spartiates qui périrent avec lui aux Thermopyles.

Nous ne saurions appeler grandeur, cette indépendance des lois qu'affectent ailleurs les principaux citoyens. La licence

assurée de l'impunité, est une bassesse qui rend méprisables, & le particulier qui en est coupable, & l'état qui la tolère. Nous croyons valoir autant que les autres hommes, dans quelque pays & dans quelque rang qu'ils soient, fût-ce le grand roi de Perse lui-même. Cependant, dès que nos lois parlent, toute notre fierté s'abaisse, & le plus puissant de nos citoyens court à la voix du magistrat, avec la même soumission que le plus foible. Nous ne craignons que nos lois, parce que, Lycurgue les ayant fait approuver par l'oracle de Delphes, nous les avons reçues comme les volontés des dieux mêmes ; parce que, Lycurgue les ayant proportionnées à nos vrais besoins, elles sont le fondement de notre bonheur.

D'après cette première esquisse, vous concevez aisément que Lycurgue ne doit pas être regardé comme un simple Législateur, mais comme un philosophe profond & un réformateur éclairé ; que sa législation est tout-à-la-fois un système de morale & de politique ; que ses lois influent sans cesse sur nos mœurs & sur nos sentimens, & que, tandis que les autres législateurs se sont bornés à empêcher le mal, il nous a contraints d'opérer le bien, & d'être vertueux.

Il ■ le premier connu la force & la foiblesse de l'homme ; il les a tellement conciliées avec les devoirs & les besoins du citoyen, que les intérêts des particuliers sont toujours confondus parmi nous avec ceux de la république. Ne soyons donc plus surpris qu'un des plus petits états de la Grèce, en soit devenu le plus puissant ; tout est ici mis en valeur ; il n'y a pas un degré de force, qui ne soit dirigé vers le bien général. pas un acte de vertu, qui soit perdu pour la patrie.

Le système de Lycurgue doit produire des hommes justes & paisibles : mais, il est affreux de le dire, s'ils ne sont exilés dans quelque île éloignée & inabordable, ils seront asservis par les vices ou par les armes des nations voisines. Le législateur tâcha de prévenir ce double danger ; il ne permit aux étrangers d'entrer dans la Laconie qu'en certains jours : aux habitans, d'en sortir que pour des causes importantes. La nature des lieux favorisoit l'exécution de la loi : entourés de mers & de montagnes, nous n'avons que quelques défilés à garder, pour arrêter la corruption sur nos frontières ; l'interdiction du commerce & de la navigation, fut une suite de ce règlement ; & de cette défense, résulta l'avantage inestimable de n'avoir que très peu de lois ; car on a remarqué qu'il en faut la moitié moins à une ville qui n'a point de commerce.

Il étoit encore plus difficile de nous subjuguier que de nous corrompre. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher,
depuis

depuis nos premières années jusqu'aux dernières, nous sommes toujours sous les armes, toujours dans l'attente de l'ennemi, observant même une discipline plus exacte que si nous étions en sa présence. Tournez vos regards de tous côtés, vous vous croirez moins dans une ville que dans un camp. Vos oreilles ne seront frappées que des cris de victoire, ou du récit des grandes actions. Vos yeux ne verront que des marches, des évolutions, des attaques & des batailles; ces apprêts redoutables non-seulement nous délassent du repos, mais encore font notre sûreté, en répandant au loin la terreur & le respect du nom Lacédémonien.

C'est à cet esprit militaire que tiennent plusieurs de nos lois. Jeunes encore, nous allons à la chasse tous les matins; dans la suite, toutes les fois que nos devoirs nous laissent des intervalles de loisir. Lycurgue nous a recommandé cet exercice comme l'image du péril & de la victoire.

Pendant que les jeunes gens s'y livrent avec ardeur, il leur est permis de se répandre dans la campagne, & d'enlever tout ce qui est à leur bienfaisance. Ils ont la même permission dans la ville: innocens & dignes d'éloges, s'ils ne sont pas convaincus de larcin; blâmés & punis, s'ils le sont. Cette loi, qui paroît empruntée des Egyptiens, a soulevé les censeurs contre Lycurgue. Il semble en effet qu'elle devrait inspirer aux jeunes gens le goût du désordre & du brigandage; mais elle ne produit en eux que plus d'adresse & d'activité; dans les autres citoyens, plus de vigilance; dans tous, plus d'habitude à prévoir les desseins de l'ennemi, à lui tendre des pièges, à se garantir des siens.

Rappelons-nous, avant que de finir, les principes d'où nous sommes partis. Un corps sain & robuste, une ame exempte de chagrins & de besoins; tel est le bonheur que la nature destine à l'homme isolé: l'union & l'émulation entre les citoyens, celui où doivent aspirer les hommes qui vivent en commun. Si les lois de Lycurgue ont rempli les vues de la nature & des sociétés, nous jouissons de la plus belle des constitutions. Mais vous allez l'examiner en détail, & vous me direz si elle doit en effet nous inspirer de l'orgueil.

Je demandai alors à Damonax, comment une pareille constitution pouvoit subsister; car, lui disje, dès qu'elle est également fondée sur les lois & sur les mœurs, il faut que vous infligiez les mêmes peines à la violation des unes & des autres. Des citoyens qui manqueroient à l'honneur, les punissez-vous de mort, comme si c'étoient des scélérats?

Nous faisons mieux, me répondit-il, nous les laissons vivre, & nous les rendons malheureux. Dans les états cor-

rompus, un homme qui se déshonore est par-tout blâmé & par-tout accueilli ; chez nous, l'opprobre le suit & le tourmente par-tout. Nous le punissons en détail, dans lui-même, & dans ce qu'il a de plus cher. Sa femme, condamnée aux pleurs, ne peut se montrer en public. S'il ose y paroître lui-même, il faut que la négligence de son extérieur rappelle sa honte, qu'il s'écarte avec respect du citoyen qu'il trouve sur son chemin, & que, dans nos jeux, il se relègue dans une place qui le livre aux regards & au mépris du public. Mille morts ne sont pas comparables à ce supplice.

J'ai un autre difficulté, lui dis-je : Je crains qu'en affoiblissant si fort vos passions, en vous ôtant tous ces objets d'ambition & d'intérêt qui agitent les autres peuples, Lycurgue n'ait laissé un vide immense dans vos âmes. Que leur reste-t-il en effet ? L'enthousiasme de la valeur, me dit-il, l'amour de la patrie porté jusqu'au fanatisme, le sentiment de notre liberté, l'orgueil délicieux que nous inspirent nos vertus, & l'estime d'un peuple de citoyens souverainement estimables ; pensez-vous qu'avec des mouvemens si rapides, notre âme puisse manquer de ressorts, & s'appesantir ?

Je ne fais, repliquai-je, si tout un peuple est capable de sentimens si sublimes, & s'il est fait pour se soutenir dans cette grande élévation. Il me répondit : Quand on veut former le caractère d'une nation, il faut commencer par les principaux citoyens. Quand une fois ils sont ébranlés, & portés aux grandes choses, ils entraînent avec eux cette multitude grossière, qui se mène plutôt par les exemples que par les principes. Un soldat qui fait une lâcheté à la suite d'un général timide, feroit des prodiges s'il suivoit un héros.

Mais, repris-je encore, en bannissant le luxe & les arts, ne vous-êtes vous pas privés des douceurs qu'ils procurent ? On aura toujours de la peine à se persuader que le meilleur moyen de parvenir au bonheur, soit de proscrire les plaisirs. Enfin pour juger de la bonté de vos lois, il faudroit savoir si, avec toutes vos vertus, vous êtes aussi heureux que les autres Grecs. Nous croyons l'être beaucoup plus, me répondit-il, & cette persuasion nous suffit pour l'être en effet.

Damonax, en finissant, me pria de ne pas oublier que, suivant nos conventions, notre entretien n'avoit roulé que sur l'esprit des lois de Lycurgue, & sur les mœurs des anciens Spartiates.

Fin du Chapitre quarante-troisième.

CHAPITRE XLIV.

Vie de Lycurgue.

J'AI dit dans l'introduction de cet ouvrage*, que des descendants d'Hercule, bannis autrefois du Péloponèse, y rentrèrent 80 ans après la prise de Troie. Téménus, Cresphonte & Aristodème, tous trois fils d'Aristomaque, amenèrent une armée de Doriens, qui les rendit maîtres de cette partie de la Grèce. L'Argolide échut en partage à Téménus, & la Messénie à Cresphonte. Le troisième des frères étant mort dans ces circonstances, Eurysthène & Proclès ses fils, possédèrent la Laconie. De ces deux princes, viennent les deux maisons qui, depuis environ neuf siècles, règnent conjointement à Lacédémone.

Cet empire naissant fut souvent ébranlé par des factions intestines, ou par des entreprises éclatantes. Il étoit menacé d'une ruine prochaine, lorsque l'un des rois, nommé Polydeste, mourut sans enfans. Lycurgue, son frère, lui succéda. On ignoroit dans ce moment la grossesse de la reine. Dès qu'il en fut instruit, il déclara que, si elle donnoit un héritier au trône, il seroit le premier à le reconnoître; &, pour garant de sa parole, il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur du jeune prince.

Cependant la reine lui fit dire que s'il consentoit à l'épouser, elle n'hésiteroit pas à faire périr son enfant. Pour détourner l'exécution de cet horrible projet, il la flatta par de vaines espérances. Elle accoucha d'un fils; il le prit entre ses bras, & le montrant aux magistrats de Sparte: Voilà, leur dit-il, le roi qui vous est né.

La joie qu'il témoigna d'un événement qui le privoit de la couronne, jointe à la sagesse de son administration, lui attira le respect & l'amour de la plupart des citoyens; mais ses vertus alarmoient les principaux de l'état: ils étoient secondés par la reine, qui, cherchant à venger son injure, soulevoit contre lui ses parens & ses amis. On disoit qu'il étoit dangereux de confier les jours du jeune prince, à la vigilance d'un homme qui n'avoit d'autre intérêt que d'en abrégier le cours. Ces bruits, foibles dans leur naissance, éclatèrent enfin avec tant de force, qu'il fut obligé, pour les détruire, de s'éloigner de sa patrie.

* Tome I. p. 32.

En Crète, les lois du sage Minos fixèrent long-temps son attention. Il admira l'harmonie qu'elles entretenoient dans l'état & chez les particuliers. Parmi les personnes éclairées qui l'aidèrent de leurs lumières, il s'unit étroitement avec un poète nommé Thalès, qu'il jugea digne de seconder les grands desseins qu'il rouloit dans sa tête. Thalès, docile à ses conseils, alla s'établir à Lacédémone, & fit entendre des chants qui invitoient & préparoient les esprits à l'obéissance & à la concorde.

Pour mieux juger des effets que produit la différence des gouvernements & des mœurs, Lycurgue visita les côtes de l'Asie. Il n'y vit que des lois & des ames sans vigueur. Les Crétois, avec un régime simple & sévère, étoient heureux : les Ioniens, qui prétendoient l'être, gémissaient en esclaves sous le joug des plaisirs & de la licence. Une découverte précieuse le dédommagea du spectacle dégoûtant qui s'offroit à ses yeux. Les poésies d'Homère tombèrent entre ses mains : il y vit, avec surprise, les plus belles maximes de la morale & de la politique, embellies par les charmes de la fiction, & il résolut d'en entichir la Grèce.

Tandis qu'il continuoit à parcourir les régions éloignées, étudiant par-tout le génie & l'ouvrage des législateurs, recueillant les semences du bonheur qu'ils avoient répandues en différentes contrées, Lacédémone, fatiguée de ses divisions, envoya plus d'une fois à sa suite, des députés qui le pressoient de venir au secours de l'état. Lui seul pouvoit en diriger les rênes, tour-à-tour flottantes dans les mains des rois, & dans celles de la multitude. Il résista long-temps, & céda enfin aux vœux empressés de tous les Lacédémoniens.

De retour à Sparte, il s'aperçut bientôt qu'il ne s'agissoit pas de réparer l'édifice des lois, mais de le détruire, & d'en élever un autre sur de nouvelles proportions : il prévint tous les obstacles, & n'en fut pas effrayé. Il avoit pour lui le respect qu'on accordoit à sa naissance & à ses vertus ; il avoit son génie, ses lumières, ce courage imposant qui force les volontés, & cet esprit de conciliation qui les attire : il avoit enfin l'aveu du ciel, qu'à l'exemple des autres législateurs, il eut toujours l'attention de se ménager. L'oracle de Delphes lui répondit : „ Les dieux agréent ton hommage, & , sous leurs „ auspices, tu formeras la plus excellente des constitutions „ politiques. „ Lycurgue ne cessa depuis d'entretenir des intelligences avec la Pythie, qui imprima successivement à ses lois, le sceau de l'autorité divine.

Avant que de commencer ses opérations, il les soumit à l'examen de ses amis & des citoyens les plus distingués. Il
en

en choisit trente qui devoient l'accompagner tout armés aux assemblées générales. Ce cortège ne suffisoit pas toujours pour empêcher le tumulte ; dans une émeute, excitée à l'occasion d'une loi nouvelle, les riches se soulevèrent avec tant de fureur, qu'il résolut de se réfugier dans un temple voisin ; mais, atteint dans sa retraite d'un coup violent qui, dit-on, le priva d'un œil, il se contenta de montrer à ceux qui le poursuivoient son visage couvert de sang. A cette vue, la plupart saisis de honte, l'accompagnèrent chez lui, avec toutes les marques du respect & de la douleur, détestant le crime, & remettant le coupable entre ses mains, pour en disposer à son gré. C'étoit un jeune homme impétueux & bouillant. Lycurgue, sans l'accabler de reproches, sans proférer la moindre plainte, le retint dans sa maison, &, ayant fait retirer ses amis & ses domestiques, lui ordonna de le servir & de panser sa blessure. Le jeune homme obéit en silence ; &, témoin à chaque instant de la bonté, de la patience & des grandes qualités de Lycurgue, ~~il changea sa haine en amour, & d'après un si beau modèle, reprima la violence de son caractère.~~

La nouvelle constitution fut enfin approuvée par tous les ordres de l'état ; les parties en étoient si bien combinées, qu'aux premiers essais on jugea qu'elle n'avoit pas besoin de nouveaux ressorts. Cependant, malgré son excellence, il n'étoit pas encore rassuré sur sa durée. „ Il me reste, dit-il au peuple assemblé, à vous exposer l'article le plus important de notre législation ; mais je veux auparavant consulter l'oracle de Delphes. Promettez que, jusqu'à mon retour, vous ne toucherez point aux lois établies. „ Ils le promirent. „ Faites-en le serment. „ Les rois, les sénateurs, tous les citoyens prirent les dieux à témoins de leur parole. Cet engagement solennel devoit être irrévocable ; car son dessein étoit de ne plus revoir sa patrie.

Il se rendit aussitôt à Delphes, & demanda si les nouvelles lois suffisoient pour assurer le bonheur des Spartiates. La Pythie ayant répondu que Sparte seroit la plus florissante des villes, tant qu'elle se feroit un devoir de les observer, Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, & se condamna lui-même à l'exil. Il mourut loin de la nation dont il avoit fait le bonheur.

On a dit qu'elle n'avoit pas rendu assez d'honneurs à sa mémoire, sans doute parce qu'elle ne pouvoit lui en rendre trop. Elle lui consacra un temple, où tous les ans il recevoit l'hommage d'un sacrifice. Ses parens & ses amis formèrent une société qui s'est perpétuée jusqu'à nous, & qui se réunit
de

de temps en temps pour rappeler le souvenir de ses vertus. Un jour que l'assemblée se tenoit dans le temple, Euclidas adressa le discours suivant au génie tutélaire de ce lieu :

Nous vous célébrons, sans savoir quel nom vous donner : la Pythie doutoit si vous n'étiez pas un dieu plutôt qu'un mortel ; dans cette incertitude, elle vous nomma l'amî des dieux, parce que vous étiez l'amî des hommes.

Votre grande ame seroit indignée, si nous osions vous faire un mérite de n'avoir pas acheté la royauté par un crime ; elle seroit peu flattée, si nous ajoutions que vous avez exposé votre vie, & immolé votre repos pour faire le bien : on ne doit louer que les sacrifices qui coûtent des efforts.

La plupart des législateurs s'étoient égarés en suivant les routes frayées ; vous comprîtes que, pour faire le bonheur d'une nation, il falloit la mener par des voies extraordinaires. Nous vous louons d'avoir, dans un temps d'ignorance, mieux connu le cœur humain, que les philosophes ne le connoissent dans ce siècle éclairé.

Nous vous remercions d'avoir mis un frein à l'autorité des rois, à l'insolence du peuple, aux prétentions des riches, à nos passions & à nos vertus.

Nous vous remercions d'avoir placé au dessus de nos têtes un souverain qui voit tout, qui peut tout, & que rien ne peut corrompre ; vous mîtes la loi sur le trône, & nos magistrats à ses genoux, tandis qu'ailleurs, on met un homme sur le trône, & la loi sous ses piés. La loi est comme un palmier qui nourrit également de son fruit tous ceux qui se reposent sous son ombre ; le despote, comme un arbre planté sur une montagne, & auprès duquel on ne voit que des vautours & des serpens.

Nous vous remercions de ne nous avoir laissé qu'un petit nombre d'idées justes & saines, & d'avoir empêché que nous eussions plus de désirs que de besoins.

Nous vous remercions d'avoir assez bien présumé de nous, pour penser que nous n'aurions d'autre courage à demander aux dieux, que celui de supporter l'injustice lorsqu'il le faut.

Quand vous vîtes vos lois, éclatantes de grandeur & de beauté, marcher, pour ainsi dire, toutes seules, sans se heurter ni se disjoindre, on dit que vous éprouvâtes une joie pure, semblable à celle de l'Etre suprême, lorsqu'il vit l'univers, à peine sorti de ses mains, exécuter ses mouvemens avec tant d'harmonie & de régularité.

Votre passage sur la terre ne fut marqué que par des bienfaits. Heureux, si en nous les rappelant sans cesse, nous

pouvions laisser à nos neveux ce dépôt tel que nos pères l'ont reçu !

Fin du Chapitre quarante-quatrième.

CHAPITRE XLV.

Du Gouvernement de Lacédémone.

DEPUIS l'établissement des sociétés, les souverains essayoient par-tout d'augmenter leur prérogative ; les peuples, de l'affoiblir. Les troubles qui résultoient de ces diverses prétentions, se faisoient plus sentir à Sparte que par-tout ailleurs ; d'un côté, deux rois, souvent divisés d'intérêt, & toujours soutenus d'un grand nombre de partisans ; de l'autre, un peuple de guerriers indociles, qui, ne sachant ni commander ni obéir, précipitoient tour-à-tour le gouvernement dans les excès de la tyrannie & de la démocratie.

Lycurgue avoit trop de lumières, pour abandonner l'administration des affaires générales aux caprices de la multitude, ou pour la laisser entre les mains des deux maisons régnantes. Il cherchoit un moyen de tempérer la force par la sagesse ; il crut le trouver en Crète ; là, un conseil suprême modéroit la puissance du souverain. Il en établit un à-peu-près semblable à Sparte ; vingt-huit vieillards d'une expérience consommée furent choisis pour partager avec les rois la plénitude du pouvoir. Il fut réglé que les grands intérêts de l'état seroient discutés dans ce Sénat auguste ; que les deux rois auroient le droit d'y présider, que la décision passeroit à la pluralité des voix ; qu'elle seroit ensuite communiquée à l'assemblée générale de la nation, qui pourroit l'approuver ou la rejeter, sans avoir la permission d'y faire le moindre changement.

Soit que cette clause ne fût pas assez clairement exprimée dans la loi, soit que la discussion des décrets inspirât naturellement, le désir d'y faire quelques changemens, le peuple s'arrogeoit insensiblement le droit de les altérer par des additions ou par des suppressions. Cet abus fut pour jamais réprimé par les soins de Polydore & de Théopompe, qui régnoient environ 130 ans après Lycurgue ; ils firent ajouter par la Pythie de Delphes, un nouvel article à l'oracle qui avoit réglé la distribution des pouvoirs.

Le sénat avoit jusqu'alors maintenu l'équilibre entre les rois & le peuple : mais les places des sénateurs étant à vie ainsi que celles des rois il étoit à craindre que, dans la suite, les uns & les autres ne s'unissent étroitement, & ne trouvassent plus d'opposition à leurs volontés. On fit passer une partie de leurs fonctions entre les mains de cinq magistrats nommés éphores ou inspecteurs, & destinés à défendre le peuple en cas d'oppression : ce fut le roi Théopompe, qui, avec l'agrément de la nation, établit ce nouveau corps intermédiaire*.

Si

* La plupart des auteurs rapportent cet établissement à Théopompe, qui régnoit environ un siècle après Lycurgue. Telle est l'opinion d'Aristote, de Plutarque, de Cicéron, de Valère Maxime, de Dion Chrysostôme. On peut joindre à cette liste Xénophon, qui semble attribuer l'origine de cette magistrature aux principaux citoyens de Lacédémone, & Eusèbe qui, dans sa chronique, la place au temps où régnoit Théopompe.

Deux autres témoignages méritent d'autant plus d'attention qu'on y distingue des dates assez précises. Suivant Plutarque, le roi Cléomène III disoit à l'assemblée générale de la nation : „ Lycurgue s'étoit contenté „ d'associer aux deux Rois un corps de Sénateurs. Pendant long-temps, „ la république ne connut pas d'autre magistrature. La guerre de Messénie (du temps de Théopompe) se prolongeant de plus en plus, les Rois „ se crurent obligés de confier le soin de rendre la justice à des Ephores „ qui ne furent d'abord que leurs ministres. Mais, dans la suite, les „ successeurs de ces magistrats usurpèrent l'autorité, & ce fut un d'entre „ eux, nommé Astéropus, qui les rendit indépendans. „

Platon fait mention de trois causes qui ont empêché à Lacédémone la royauté de dégénérer en despotisme. Voici les deux dernières : „ Un „ homme animé d'un esprit divin (c'est Lycurgue) limita la puissance des „ Rois par celle du Sénat. Ensuite un autre sauveur balança heureusement l'autorité, des Rois & des Sénateurs par celle des Ephores. „ Ce sauveur dont parle ici Platon, ne peut être que Théopompe.

D'un autre côté, Hérodote, Platon & un ancien auteur, nommé Satyrus, regardent Lycurgue comme l'instituteur des Ephores.

Je réponds que, suivant Héraclide de Pont qui vivoit peu de temps après Platon, quelques écrivains attribuoient à Lycurgue tous les réglemens relatifs au gouvernement de Lacédémone. Les deux passages de Platon que j'ai cités nous en offrent un exemple sensible. Dans sa huitième lettre, il avance, en général, que Lycurgue établit & les Sénateurs & les Ephores, tandis que, dans son traité des lois, où il a détaillé le fait, il donne à ces deux corps de magistrats deux origines différentes.

L'autorité de Satyrus ne m'arrêteroit pas en cette occasion, si elle n'étoit fortifiée par celle d'Hérodote. Je ne dirai pas avec Marham, que le mot Ephores s'est glissé dans le texte de ce dernier auteur ; mais je dirai que son témoignage peut se concilier avec ceux des autres écrivains.

Il paroît que l'Ephorat étoit une magistrature depuis long-temps connue de plusieurs peuples du Péloponèse, & entre autres des Messéniens : elle devoit l'être des anciens habitans de la Laconie, puisque les Ephores, à l'occasion des nouvelles lois de Lycurgue, soulevèrent le peuple contre lui. De plus, Lycurgue avoit, en quelque façon, modelé la constitution de Sparte sur celle de Crète ; or les Crétois avoient des magistrats principaux

qui

Si l'on en croit les philosophes, ce prince, en limitant son autorité, la rendit plus solide & plus durable ; si l'on juge d'après l'évènement, en prévenant un danger qui n'existoit pas encore, il en préparoit un qui devoit tôt ou tard exister. On voyoit dans la constitution de Lycurgue, l'heureux mélange de la royauté, de l'aristocratie & de la démocratie ; Théopompe y joignit une oligarchie, qui, de nos jours, est devenue tyrannique. Jetons maintenant un coup-d'œil rapide sur les différentes parties de ce gouvernement, telles qu'elles sont aujourd'hui, & non comme elles étoient autrefois ; car elles ont presque toutes éprouvé des changemens.

Les deux rois doivent être de la maison d'Hercule, & ne peuvent épouser une femme étrangère. Les éphores veillent sur la conduite des reines, de peur qu'elles ne donnent à l'état des enfans qui ne seroient pas de cette maison auguste. Si elles étoient convaincues ou fortement soupçonnées d'infidélité, leurs fils seroient relégués dans la classe des particuliers.

Dans chacune des deux branches régnantes, la couronne doit passer à l'aîné des fils ; &, à leur défaut, au frère du roi. Si l'aîné meurt avant son père, elle appartient à son puîné ; mais s'il laisse un enfant, cet enfant est préféré à ses oncles. Au défaut des plus proches héritiers dans une famille, on appelle au trône les parens éloignés, & jamais ceux de l'autre maison.

Les différends sur la succession sont discutés & terminés dans l'assemblée générale. Lorsqu'un roi n'a point d'enfans d'une première femme, il doit la répudier. Anaxandride avoit épousé la fille de sa sœur ; il l'aimoit tendrement ; quelques années après, les éphores le citèrent à leur tribunal, & lui dirent : „ Il est de notre devoir de ne pas laisser éteindre „ les maisons royales. Renvoyez votre épouse, & choisissez- „ en une qui donne un héritier au trône. „ Sur le refus du prince, après en avoir délibéré avec les sénateurs, ils lui tinrent ce discours : „ Suivez notre avis, & ne forcez pas les „ Spartiates à prendre un parti violent. Sans rompre des „ liens trop chers à votre cœur, contractez-en de nouveaux „ qui relèvent nos espérances. „ Rien n'étoit si contraire aux lois de Sparte ; néanmoins Anaxandride obéit ; il épousa

qui s'appeloient *Comes*, & qu'Aristote compare aux Ephores de Lacédémone. Enfin la plupart des auteurs que j'ai cités d'abord, ne parlent pas de l'Ephorat, comme d'une magistrature nouvellement instituée par Théopompe, mais comme d'un frein que ce prince mit à la puissance des Rois. Il est donc très vraisemblable, que Lycurgue laissa quelques fonctions aux Ephores déjà établis avant lui, & que Théopompe leur accorda des prérogatives qui firent ensuite pencher le gouvernement vers l'oligarchie.

une seconde femme dont il eut un fils; mais il aima toujours la première, qui, quelque temps après, accoucha du célèbre Léonidas.

L'héritier présomptif n'est point élevé avec les autres enfans de l'état; on a craint que trop de familiarité ne les prémunît contre le respect qu'ils lui devront un jour. Cependant, son éducation n'en est pas moins soignée; on lui donne une juste idée de sa dignité, une plus juste encore de ses devoirs. Un Spartiate disoit autrefois à Cléomène: „ Un roi doit être „ affable. Sans doute, répondit ce prince, pourvu qu'il ne „ s'expose pas au mépris. „ Un autre roi de Lacédémone dit à ses parens qui exigeoient de lui une injustice: „ En „ m'apprenant que les lois obligent plus le souverain que les „ autres citoyens, vous m'avez appris à vos défobéir en cette „ occasion. „

Lycurgue a lié les mains aux rois; mais il leur a laissé des honneurs & des prérogatives dont ils jouissent comme chefs de la religion, de l'administration & des armées. Outre certains sacerdoces qu'ils exercent par eux-mêmes, ils règlent tout ce qui concerne le culte public, & paroissent à la tête des cérémonies religieuses. Pour les mettre à portée d'adresser des vœux au ciel, soit pour eux, soit pour la république, l'état leur donne, le premier & le septième jour de chaque mois, une victime avec une certaine quantité de vin & de farine d'orge. L'un & l'autre a le droit d'attacher à sa personne deux magistrats ou augures, qui ne le quittent point, & qu'on nomme Pythiens. Le souverain les envoie au besoin consulter la Pythie, & conserve en dépôt les oracles qu'ils rapportent. Ce privilège est peut-être un des plus importans de la royauté; il met celui qui en est revêtu dans un commerce secret avec les prêtres de Delphes, auteurs de ces oracles qui souvent décident du sort d'un empire.

Comme chef de l'état, il peut, en montant sur le trône, annuler les dettes qu'un citoyen a contractées, soit avec son prédécesseur, soit avec la république*. Le peuple lui adjuge pour lui-même, certaines portions d'héritages, dont il peut disposer pendant sa vie, en faveur de ses parens.

Les deux Rois président au Sénat, & ils y proposent le sujet de la délibération. Chacun d'eux donne son suffrage, & en cas d'absence, le fait remettre par un Sénateur de ses parens. Ce suffrage en vaut deux. L'avis, dans les causes portées à l'assemblée générale, passe à la pluralité des voix. Lorsque les deux Rois proposent de concert un projet manifestement utile à la république, il n'est permis à personne de s'y opposer.

* Cet usage subsistoit aussi en Perse.

La liberté publique n'a rien à craindre d'un pareil accord : outre la secrète jalousie qui règne entre les deux maisons, il est rare que leurs chefs aient le même degré de lumières pour connoître les vrais intérêts de l'état, le même degré de courage pour les défendre. Les causes qui regardent l'entretien des chemins, les formalités de l'adoption, le choix du parent qui doit épouser une héritière orpheline, tout cela est soumis à leur décision.

Les Rois ne doivent pas s'absenter pendant la paix, ni tous les deux à-la-fois pendant la guerre, à moins qu'on ne mette deux armées sur pié. Ils les commandent de droit, & Lycurgue a voulu qu'ils y parussent avec l'éclat & le pouvoir qui attirent le respect & l'obéissance.

Le jour du départ, le Roi offre un sacrifice à Jupiter. Un jeune homme prend sur l'autel un tison enflammé, & le porte, à la tête des troupes, jusqu'aux frontières de l'empire, où l'on fait un nouveau sacrifice.

L'état fournit à l'entretien du général & de sa maison, composée, outre sa garde ordinaire, des deux Pythiens ou augures dont j'ai parlé, des Polémarques ou officiers principaux qu'il est à portée de consulter à tous momens, de trois ministres subalternes, chargés de subvenir à ses besoins. Ainsi, délivré de tout soin domestique, il ne s'occupe que des opérations de la campagne. C'est à lui qu'il appartient de les diriger, de signer des trêves avec l'ennemi, d'entendre & de congédier les ambassadeurs des puissances étrangères. Les deux Ephores qui l'accompagnent, n'ont d'autre fonction que de maintenir les mœurs, & ne se mêlent que des affaires qu'il veut bien leur communiquer.

Dans ces derniers temps, on a soupçonné quelquefois le général d'avoir conspiré contre la liberté de sa patrie, ou d'en avoir trahi les intérêts, soit en se laissant corrompre par des présents, soit en se livrant à de mauvais conseils. On décerne contre ces délits, suivant les circonstances, ou de très fortes amendes, ou l'exil, ou même la perte de la couronne & de la vie. Parmi les princes qui furent accusés, l'un fut obligé de s'éloigner & de se réfugier dans un temple ; un autre demanda grâce à l'assemblée, qui lui accorda son pardon mais à condition qu'il se conduiroit à l'avenir par l'avis de dix Spartiates qui le suivroient à l'armée, & qu'elle nommeroit. La confiance entre le souverain & les autres magistrats se ralentissant de jour en jour, bientôt il ne sera entouré dans ses expéditions, que d'espions & de délateurs choisis parmi ses ennemis.

Pendant la paix, les Rois ne sont que les premiers citoyens d'une ville libre. Comme citoyens, ils se montrent en public

ans suite & sans faste; comme premiers citoyens, on leur cède la première place, & tout le monde se lève en leur présence à l'exception des Ephores siégeans à leur tribunal. Quand ils ne peuvent pas assister aux repas publics, on leur envoie une mesure de vin & de farine; quand ils s'en dispensent sans nécessité, elle leur est refusée.

Dans ces repas, ainsi que dans ceux qu'il leur est permis de prendre chez les particuliers, ils reçoivent une double portion qu'ils partagent avec leurs amis. Ces détails ne sauroient être indifférens; les distinctions ne sont par-tout que des signes de convention assortis aux temps & aux lieux; celles qu'on accorde aux rois de Lacédémone, n'imposent pas moins au peuple que l'armée nombreuse qui compose la garde du Roi de Perse.

La royauté a toujours subsisté à Lacédémone; 1^o. parce qu'étant partagée entre deux maisons, l'ambition de l'une seroit bientôt réprimée par la jalousie de l'autre, ainsi que par le zèle des magistrats; 2^o. parce que les Rois n'ayant jamais essayé d'augmenter leur prérogative, elle n'a jamais causé d'ombrage au peuple. Cette modération excite son amour pendant leur vie, les regrets après leur mort. Dès qu'un des Rois a rendu les derniers soupirs, des femmes parcourent les rues, & annoncent le malheur public, en frappant sur des vases d'airain. On couvre le marché de paille, & l'on défend d'y rien exposer en vente pendant trois jours. On fait partir des hommes à cheval, pour répandre la nouvelle dans la province, & avertir ceux des hommes libres & des esclaves qui doivent accompagner les funérailles. Ils y assistent par milliers; on les voit se meurtrir le front, & s'écrier au milieu de leurs longues lamentations: Que de tous les princes qui ont existé il n'y en eut jamais de meilleur. Cependant ces malheureux regardent comme un tyran celui dont ils sont obligés de déplorer la perte. Les Spartiates ne l'ignorent pas; mais, forcés, par une loi de Lycutgue, d'étouffer en cette occasion leurs larmes & leurs plaintes, ils ont voulu que la douleur simulée de leurs esclaves & de leurs sujets, peignît en quelque façon la douleur véritable qui les pénètre.

Quand le Roi meurt dans une expédition militaire, on expose son image sur un lit de parade, & il n'est permis, pendant dix jours, ni de convoquer l'assemblée générale, ni d'ouvrir les tribunaux de justice. Quand le corps, que l'on a pris soin de conserver dans le miel ou dans la cire, est arrivé, on l'inhume avec les cérémonies accoutumées, dans un quartier de la ville où sont les tombeaux des Rois.

Le Sénat, composé des deux Rois & de vingt-huit Gêrontes

ou vieillards, est le conseil suprême, où se traitent en première instance la guerre, la paix, les alliances, les hautes & importantes affaires de l'état.

Obtenir une place dans cet auguste tribunal, c'est monter au trône de l'honneur. On ne l'accorde qu'à celui qui, depuis son enfance, s'est distingué par une prudence éclairée, & par des vertus éminentes : il n'y parvient qu'à l'âge de 60 ans ; il la possède jusqu'à sa mort. On ne craint point l'affoiblissement de sa raison ; par le genre de vie qu'on mène à Sparte, l'esprit & le corps y vieillissent moins qu'ailleurs.

Quand un Sénateur a terminé sa carrière, plusieurs concurrens se présentent pour lui succéder : ils doivent manifester clairement leur désir. Lycurgue a donc voulu favoriser l'ambition ? Oui, celle qui, pour prix des services rendus à la patrie, demande avec ardeur de lui en rendre encore.

L'élection se fait dans la place publique ; où le peuple est assemblé avec les Rois, les sénateurs & les différentes classes des magistrats. Chaque prétendant paroit dans l'ordre assigné par le sort. Il parcourt l'enceinte, les yeux baissés, en silence, honoré de cris d'approbation plus ou moins nombreux, plus ou moins fréquens. Ces bruits sont recueillis par des hommes qui, cachés dans une maison voisine d'où ils ne peuvent rien voir, se contentent d'observer quelle est la nature des applaudissemens qu'ils entendent, & qui, à la fin de la cérémonie, viennent déclarer qu'à telle reprise, le vœu du public s'est manifesté d'une manière plus vive & plus soutenue.

Après ce combat, où la vertu ne succombe que sous la vertu, commence une espèce de marche triomphale ; le vainqueur est conduit dans tous les quartiers de la ville, la tête ceinte d'une couronne, suivi d'un cortège de jeunes garçons & de jeunes femmes, qui célèbrent ses vertus & sa victoire : il se rend aux temples, où il offre son encens ; aux maisons de ses parens, où des gâteaux & des fruits sont étalés sur une table : „ Agréez, lui dit-on ces présens dont l'état vous honore par nos mains. „ Le soir, toutes les femmes qui lui tiennent par les liens du sang, s'assemblent à la porte de la salle où il vient de prendre son repas ; il fait approcher celle qu'il estime le plus, & lui présentant l'une des deux portions qu'on lui avoit servies : „ C'est à vous, lui dit-il, que je remets le prix d'honneur que je viens de recevoir. „ Toutes les autres applaudissent au choix, & la ramènent chez elle avec les distinctions les plus flatteuses.

Dès ce moment, le nouveau sénateur est obligé de consacrer le reste de ses jours aux fonctions de son ministère. Les unes regardent l'état, & nous les avons indiquées plus haut ; les autres

autres concernent certaines causes particulières, dont le jugement est réservé au sénat. C'est de ce tribunal que dépend non-seulement la vie des citoyens, mais encore leur fortune, je veux dire leur honneur; car le vrai Spartiate ne connoit pas d'autre bien.

Plusieurs jours sont employés à l'examen des délits qui entraînent la peine de mort parce que l'erreur en cette occasion ne peut se réparer. On ne condamne pas l'accusé sur de simples présomptions; mais, quoique absous une première fois, il est poursuivi avec plus de rigueur, & dans la suite on acquiert de nouvelles preuves contre lui.

Le Sénat a le droit d'infliger l'espèce de flétrissure qui prive le citoyen d'une partie de ses privilèges; & de-là vient qu'à la présence d'un Sénateur le respect qu'inspire l'homme vertueux, se mêle avec la frayeur salutaire qu'inspire le juge.

Quand un Roi est accusé d'avoir violé les lois ou trahi les intérêts de l'état, le tribunal qui doit l'absoudre ou le condamner, est composé de vingt-huit Sénateurs, des cinq Ephores, & du Roi de l'autre maison. Il peut appeler du jugement à l'assemblée générale du peuple.

Les Ephores ou inspecteurs, ainsi nommés parce qu'ils étendent leurs soins sur toutes les parties de l'administration, sont au nombre de cinq. Dans la crainte qu'ils n'abusent de leur autorité, on les renouvelle tous les ans. Ils entrent en place au commencement de l'année, fixé à la nouvelle lune qui suit l'équinoxe de l'automne. Le premier d'entre eux donne son nom à cette année; ainsi, pour rappeler la date d'un événement, il suffit de dire qu'il s'est passé sous tel Ephore.

Le peuple a le droit de les élire, & d'élever à cette dignité des citoyens de tous les états; dès qu'ils en sont revêtus, il les regarde comme ses défenseurs, & c'est à ce titre qu'il n'a cessé d'augmenter leurs prérogatives.

J'ai insinué plus haut que Lycurgue n'avoit pas fait entrer cette magistrature dans le plan de sa constitution; il paroît seulement qu'environ un siècle & demi après, les rois de Lacédémone se dépouillèrent en sa faveur de plusieurs droits essentiels, & que son pouvoir s'accrut ensuite par les soins d'un nommé Astéropus, chef de ce tribunal. Successivement enrichie des dépouilles du sénat & de la royauté, elle réunit aujourd'hui les droits les plus éminens, tels que l'administration de la justice, le maintien des mœurs & des lois, l'inspection sur les autres magistrats, l'exécution des décrets de l'assemblée générale.

Le tribunal des Ephores se tient dans la place publique ; ils s'y rendent tous les jours pour prononcer sur certaines accusations, & terminer les différends des particuliers. Cette fonction importante n'étoit autrefois exercée que par les Rois. Lors de la première guerre de Messénie, obligés de s'absenter souvent, ils la confièrent aux Ephores ; mais ils ont toujours conservé le droit d'assister aux jugemens, & de donner leurs suffrages.

Comme les Lacédémoniens n'ont qu'un petit nombre de lois, & que tous les jours il se glisse dans la république des vices inconnus auparavant, les juges sont souvent obligés de se guider par les lumières naturelles : &, comme dans ces derniers temps on a placé parmi eux des gens peu éclairés, on a souvent lieu de douter de l'équité de leurs décisions.

Les Ephores prennent un soin extrême de l'éducation de la jeunesse. Ils s'assurent tous les jours, par eux-mêmes, si les enfans de l'état ne sont pas élevés avec trop de délicatesse : ils leur choisissent des chefs qui doivent exciter leur émulation, & paroissent à leur tête dans une fête militaire & religieuse qu'on célèbre en l'honneur de Minerve.

D'autres magistrats veillent sur la conduite des femmes ; les Ephores, sur celle de tous les citoyens. Tout ce qui peut, même de loin, donner atteinte à l'ordre public & aux usages reçus, est sujet à leur censure. On les a vus souvent poursuivre des hommes qui négligeoient leurs devoirs, ou qui se laissoient facilement insulter : ils reprochoient aux uns d'oublier les égards qu'ils devoient aux lois ; aux autres, ceux qu'ils se devoient à eux-mêmes.

Plus d'une fois ils ont réprimé l'abus que faisoient de leurs talens des étrangers qu'ils avoient admis à leurs jeux. Un orateur offroit de parler un jour entier sur toute sorte de sujets ; ils le chassèrent de la ville. Archiloque subit autrefois le même sort, pour avoir hasardé dans ses écrits une maxime de lâcheté ; &, presque de nos jours, le musicien Timothée ayant ravi les Spartiates par la beauté de ses chants, un Ephore s'approcha de lui, tenant un couteau dans sa main, & lui dit : „ Nous vous avons condamné à retrancher quatre „ cordes de votre lyre ; de quel côté voulez-vous que je les „ coupe ? „

On peut juger par ces exemples, de la sévérité avec laquelle ce tribunal punissoit autrefois les fautes qui bleissoient directement les lois & les mœurs. Aujourd'hui même, que tout commence à se corrompre, il n'est pas moins redoutable, quoique moins respecté ; et ceux des particuliers qui ont perdu
leurs

leurs anciens principes, n'oublient rien pour se soustraire aux regards de ces censeurs, d'autant plus sévères pour les autres, qu'ils sont quelquefois plus indulgens pour eux-mêmes.

Contraindre la plupart des magistrats à rendre compte de leur administration, suspendre de leurs fonctions ceux d'entre eux qui violent les lois, les traîner en prison, les déférer au tribunal supérieur, et les exposer par des poursuites vives, à perdre la vie ; tous ces droits sont réservés aux Ephores. Ils les exercent en partie contre les Rois, qu'ils tiennent dans leur dépendance par un moyen extraordinaire et bizarre. Tous les neuf ans, ils choisissent une nuit où l'air est calme et serein ; assis en rase campagne, ils examinent avec attention le mouvement des astres : voient-ils une exhalaison enflammée traverser les airs ? c'est une étoile qui change de place ; les Rois ont offensé les dieux. ~~On les traduit en justice~~, on les dépose ; & ils ne recouvrent l'autorité qu'après avoir été absous par l'oracle de Delphes.

Le souverain fortement soupçonné d'un crime contre l'état, peut à la vérité refuser de comparoître devant les Ephores aux deux premières sommations ; mais il doit obéir à la troisième : du reste, ils peuvent s'assurer de la personne, & le traduire en justice. Quand la faute est moins grave, ils prennent sur eux d'infliger la peine. En dernier lieu, ils condamnerent à l'amende le roi Agésilas, parce qu'il envoyoit un présent à chaque Sénateur qui entroit en place.

La puissance exécutive est toute entière entre leurs mains. Ils convoquent l'assemblée générale, ils y recueillent les suffrages. On peut juger du pouvoir dont ils y sont revêtus, en comparant les décrets qui en émanent, avec les sentences qu'ils prononcent dans leur tribunal particulier. Ici, le jugement est précédé de cette formule : „ Il a paru aux Rois & „ aux Ephores ; „ là, de celle-ci : „ Il a paru aux Ephores „ & à l'assemblée. „

C'est à eux que s'adressent les ambassadeurs des nations ennemies ou alliées. Chargés du soin de lever des troupes & de les faire partir, ils expédient au général les ordres qu'il doit suivre ; le font accompagner de deux d'entre eux, pour épier sa conduite, l'interrompent quelquefois au milieu de ses conquêtes, & le rappellent, suivant que l'exige leur intérêt personnel ou celui de l'état.

Tant de prérogatives leur attirent une considération qu'ils justifient par les honneurs qu'ils décernent aux belles actions, par leur attachement aux anciennes maximes, par la fermeté avec laquelle ils ont, en ces derniers temps, dissipé des complots qui menaçoient la tranquillité publique.

Ils ont, pendant une longue suite d'années, combattu contre l'autorité des Sénateurs & des Rois, & n'ont cessé d'être leurs ennemis, que lorsqu'ils sont devenus leurs protecteurs. Ces tentatives, ces usurpations auroient ailleurs fait couler des torrens de sang. Par quel hasard n'ont-elles produit à Sparte que des fermentations légères ? C'est que les Ephores promettoient au peuple la liberté, tandis que leurs rivaux, aussi pauvres que le peuple, ne pouvoient lui promettre des richesses ; c'est que l'esprit d'union, introduit par les lois de Lycurgue, avoit tellement prévalu sur les considérations particulières, que les anciens magistrats, jaloux de donner de grands exemples d'obéissance, ont toujours cru devoir sacrifier leurs droits aux prétentions des Ephores.

Par une suite de cet esprit, le peuple n'a cessé de respecter ces Rois, & ces Sénateurs, qu'il a dépouillés de leur pouvoir. Une cérémonie imposante qui se renouvelle tous les mois, lui rappelle ses devoirs. Les Rois en leur nom, les Ephores au nom du peuple, ~~solennel~~, les premiers, de gouverner suivant les lois, les seconds, de défendre l'autorité royale, tant qu'elle ne viole pas les lois.

Les Spartiates ont des intérêts qui leur sont particuliers ; ils en ont qui leur sont communs avec les habitants des différentes villes de Laconie : de-là, deux espèces d'assemblées auxquelles assistent toujours les Rois, le Sénat & les différentes classes de magistrats. Lorsqu'il faut régler la succession au trône, élire ou déposer des magistrats, prononcer sur des délits publics, statuer sur les grands objets de la religion ou de la législation, l'assemblée n'est composée que de Spartiates, & se nomme petite assemblée.

Elle se tient pour l'ordinaire tous les mois à la pleine lune ; par extraordinaire, lorsque les circonstances l'exigent ; la délibération doit être précédée par un décret du Sénat, à moins que le partage des voix n'ait empêché cette compagnie de rien conclure. Dans ce cas, les Ephores portent l'affaire à l'assemblée.

Chacun des assistans a droit d'opiner, pourvu qu'il ait passé sa trentième année : avant cet âge, il ne lui est pas permis de parler en public. On exige encore qu'il soit irréprochable dans ses mœurs ; & l'on se souvient de cet homme qui avoit séduit le peuple par son éloquence : son avis étoit excellent ; mais comme il sortoit d'une bouche impure, on vit un Sénateur s'élever, s'indigner hautement contre la facilité de l'assemblée, & faire aussitôt proposer le même avis par un homme vertueux. Qu'il ne soit pas dit, ajouta-t-il, que les Lacédémoniens se laissent mener par les conseils d'un infâme orateur.

On convoque l'assemblée générale, lorsqu'il s'agit de guerre, de paix & d'alliance; elle est alors composée des députés des villes de la Laconie: on y joint souvent ceux des peuples alliés, & des nations qui viennent implorer l'assistance de Lacédémone. Là, se discutent leurs prétentions & leurs plaintes mutuelles, les infractions faites aux traités de la part des autres peuples, les voies de conciliation, les projets de campagnes, les contributions à fournir. Les Rois & les Sénateurs portent souvent la parole; leur autorité est d'un grand poids; celle des Ephores d'un plus grand encore. Quand la matière est suffisamment éclaircie, l'un des Ephores demande l'avis de l'assemblée; aussitôt mille voix s'élèvent, ou pour l'affirmative ou pour la négative. Lorsqu'après plusieurs essais il est impossible de distinguer la majorité, le même magistrat s'en assure en comptant ceux des deux partis qu'il a fait passer, ceux-ci d'un côté, ceux-là de l'autre.

Fin du Chapitre quarante-cinquième.

CHAPITRE XLVI.

Des Lois de Lacédémone.

LA nature est presque toujours en opposition avec les lois, parce qu'elle travaille au bonheur de chaque individu sans relation avec les autres, & que les lois ne statuent que sur les rapports qui les unissent; parce qu'elle diversifie à l'infini nos caractères & nos penchans, tandis que l'objet des lois est de les ramener, autant qu'il est possible, à l'unité. Il faut donc que le législateur, chargé de détruire ou du moins de concilier ces contrariétés, regarde la morale comme le ressort le plus puissant & la partie la plus essentielle de sa politique; qu'il s'empare de l'ouvrage de la nature, presque au moment qu'elle vient de le mettre au jour; qu'il ose en retoucher la forme & les proportions; que, sans en effacer les traits originaux, il les adoucisse; & qu'enfin l'homme indépendant ne soit plus, en sortant de ses mains, qu'un citoyen libre.

Que des hommes éclairés soient parvenus autrefois à réunir les sauvages épars dans les forêts, que tous les jours de sages instituteurs modèlent en quelque façon à leur gré les caractères des enfans confiés à leurs soins, on le conçoit sans peine; mais quelle puissance de génie n'a-t-il pas fallu pour refondre une nation déjà formée! Et quel courage, pour oser lui dire:

Je

Je vais restreindre vos besoins à l'étroit nécessaire, & exiger de vos passions les sacrifices les plus amers : vous ne connoîtrez plus les attrait de la volupté ; vous échangerez les douceurs de la vie contre des exercices pénibles & douloureux ; je dépouillerai les uns de leurs biens pour le distribuer aux autres, & la tête du pauvre s'élèvera aussi haut que celle du riche ; vous renoncerez à vos idées, à vos goûts, à vos habitudes, à vos prétentions, quelquefois même à ces sentimens si tendres & si précieux, que la nature a gravés au fond de vos cœurs.

Voilà néanmoins ce qu'exécuta Lycurgue par des réglemens qui diffèrent si essentiellement de ceux des autres peuples, qu'en arrivant à Lacédémone, un voyageur se croit transporté sous un nouveau ciel. Leur singularité l'invite à les méditer ; & bientôt il est frappé de cette profondeur de vues & de cette élévation de sentimens qui éclatent dans l'ouvrage de Lycurgue.

Il fit choisir les magistrats, non par la voie du sort, mais par celle des suffrages. Il dépouilla les richesses de leur considération, & l'amour, de la jalousie. S'il accorda quelques distinctions, le gouvernement, plein de son esprit, ne les prodigua jamais, & les gens vertueux n'osèrent les solliciter ; l'honneur devint la plus belle des récompenses, & l'opprobre le plus cruel des supplices. La peine de mort fut quelquefois infligée ; mais un rigoureux examen devoit la précéder, parce que rien n'est si précieux que la vie d'un citoyen. L'exécution se fit dans la prison pendant la nuit, de peur que la fermeté du coupable n'attendrit les assistans. Il fut décidé qu'un lacet termineroit ses jours ; car il parut inutile de multiplier les tourmens.

J'indiquerai dans la suite la plupart des réglemens de Lycurgue ; je vais parler ici du partage des terres. La proposition qu'il en fit, souleva les esprits ; mais après les plus vives contestations, le district de Sparte fut divisé en 9000 portions de terre* ; le reste de la Laconie en 30,000. Chaque portion
assignée

* Plutarque cite trois opinions sur ce partage. Suivant la première, Lycurgue divisa tous les biens de la Laconie en 39,000 portions, dont 9000 furent accordées aux habitans de Sparte. Suivant la seconde, il ne donna aux Spartiates que 6000 portions, auxquelles le roi Polydore, qui termina, quelque temps après, la première guerre de Messénie, en ajouta 3000 autres. Suivant la troisième opinion, de ces 9000 portions, les Spartiates en avoient reçu la moitié de Lycurgue, & l'autre moitié de Polydore.

J'ai embrassé la première opinion, parce que Plutarque, qui étoit à portée de consulter beaucoup d'ouvrages que nous avons perdus, semble l'avoir préférée. Cependant je ne rejette point les autres. Il paroît en effet que du temps de Polydore, il arriva quelque accroissement aux lots échus aux Spartiates. Un fragment des poésies de Tyrtée nous apprend
que

assignée à un chef de famille, devoit produire, outre une certaine quantité de vin & d'huile, 70 mesures d'orge pour le chef, & 12 pour son épouse.

Après cette opération, Lycurgue crut devoir s'absenter, pour laisser aux esprits le temps de se reposer. A son retour, il

que le peuple de Sparte demandoit alors un nouveau partage des terres. On raconte aussi, que Polydore dit, en partant pour la Messénie, qu'il alloit dans un pays qui n'avoit pas encore été partagé. Enfin la conquête de la Messénie dut introduire parmi les Spartiates une augmentation de fortune.

Tout ceci entraîneroit de longues discussions : je passe à deux inadver-
tances qui paroissent avoir échappé à deux hommes qui ont honoré leur siècle & leur nation, Aristote & Montesquieu.

Aristote dit que le législateur de Lacédémone avoit très bien fait, lorsqu'il avoit défendu aux Spartiates de vendre leurs portions ; mais qu'il n'auroit pas dû leur permettre de les donner pendant leur vie, ni de les léguer par leur testament à qui ils vouloient. Je ne crois pas que Lycurgue ait jamais accordé cette permission. Ce fut l'Ephore Epitadès qui, pour frustrer son fils de sa succession, fit passer le décret qui a donné lieu à la critique d'Aristote ; critique d'autant plus inconcevable que ce philosophe écrivoit très peu de temps après Epitadès.

Solon avoit permis d'épouser sa sœur consanguine & non sa sœur utérine. M. de Montesquieu a très bien trouvé que Solon avoit voulu, par cette loi, empêcher que les deux époux ne réunissent sur leurs têtes deux hérités ; ce qui pourroit arriver, si un frère & une sœur de même mère se marioient ensemble, puisque l'un pourroit recueillir la succession du premier mari de sa mère, & l'autre celle du second mari. M. de Montesquieu observe que la loi étoit conforme à l'esprit des républiques Grecques ; & il s'oppose au passage de Philon, qui dit que Lycurgue avoit permis le mariage des enfans utérins, c'est-à-dire, celui que contracteroient un fils & une fille de même mère & de deux pères différens. Pour résoudre la difficulté, M. de Montesquieu répond que, suivant Strabon, lorsqu'à Lacédémone une sœur épousoit son frère, elle lui apportoit en dot la moitié de la portion qui revenoit à ce frère. Mais Strabon en cet endroit parle, d'après l'historien Ephore, des lois de Crète, & non de celles de Lacédémone ; & quoiqu'il reconnoisse avec cet historien que ces dernières sont en partie tirées de celles de Minos, il ne s'ensuit pas que Lycurgue eût adopté celle dont il s'agit maintenant. Je dis plus, c'est qu'il ne pouvoit pas, dans son système, défendre pour dot à la sœur la moitié des biens du frère, puisqu'il avoit défendu les dots.

En supposant même que la loi citée par Strabon, fût reçue à Lacédémone, je ne crois pas qu'on doive l'appliquer au passage de Philon. Cet auteur dit qu'à Lacédémone il étoit permis d'épouser sa sœur utérine, & non sa sœur consanguine. M. de Montesquieu l'interprète ainsi : „ Pour empêcher que le bien de la famille de la sœur ne passât dans celle du frère, on donnoit en dot à la sœur la moitié du bien du frère. „

Cette explication suppose deux choses : 1.^o qu'il falloit nécessairement constituer une dot à la fille, & cela est contraire aux lois de Lacédémone ; 2.^o que cette sœur renonçoit à la succession de son père pour partager celle que son frère avoit reçue du sien. Je réponds que si la sœur étoit fille unique, elle devoit hériter du bien de son père, & ne pouvoit pas y renoncer ; si elle avoit un frère d'un autre lit, on ne risquoit pas d'accumuler deux héritages.

Si la loi rapportée par Philon étoit fondée sur le partage des biens, on ne seroit point embarrassé de l'expliquer en partie ; par exemple, une mère qui

il trouva les campagnes de Laconie couvertes de tas de gerbes, tous de même grosseur, & placés à des distances à-peu-près égales. Il crut voir un grand domaine dont les productions venoient d'être partagées entre des frères; ils crurent voir un père qui, dans la distribution de ses dons, ne montre pas plus de tendresse pour l'un de ses enfans que pour les autres.

Mais comment subsistera cette égalité de fortunes? Avant Lycurgue, le législateur de Crète n'osa pas l'établir, puisqu'il permet les acquisitions. Après Lycurgue, Phaléas à Chalcédoine, Philolaus à Thèbes, Platon, d'autres législateurs, d'autres philosophes ont proposé des voies insuffisantes pour résoudre le problème. Il étoit donné à Lycurgue de tenter les choses les plus extraordinaires, & de concilier les plus opposées. En effet, par une de ses lois, il règle le nombre des héritités sur celui des citoyens; &, par une autre loi, en accordant des exemptions à ceux qui ont trois enfans, & de plus grandes à ceux qui en ont quatre, il risque de détruire la proportion qu'il veut établir, & de rétablir la distinction des riches & des pauvres, qu'il se propose de détruire.

Pendant que j'étois à Sparte, l'ordre des fortunes des particuliers avoit été dérangé par un décret de l'éphore Épitadès, qui vouloit se venger de son fils; &, comme je négligeai de m'instruire de leur ancien état, je ne pourrai développer à cet égard les vues du Législateur, qu'en remontant à ses principes.

Suivant les lois de Lycurgue, un chef de famille ne pouvoit ni acheter ni vendre une portion de terrain; il ne pouvoit ni la donner pendant sa vie, ni la léguer par son testament à qui il vouloit; il ne lui étoit pas même permis de la partager: l'aîné de ses enfans recueilloit la succession, comme dans la maison royale, l'aîné succède de droit à la couronne. Quel étoit le sort des autres enfans? Les lois qui avoient assuré leur subsistance pendant la vie du père, les auroient-elles abandonnés après sa mort?

1^o. Il paroît qu'ils pouvoient hériter des esclaves, des épargnes & des meubles de toute espèce. La vente de ces effets suffisoit sans doute pour leurs vêtemens; car le drap qu'ils employoient étoit à si bas prix, que les plus pauvres se trou-

qui avoit eu d'un premier mari une fille unique, & d'un second plusieurs enfans mâles, pouvoit sans doute marier cette fille avec l'un des puînés du second lit, parce que ce puîné n'avoit point de portion. Dans ce sens, un Spartiate pouvoit épouser sa sœur utérine. Si c'est là ce qu'a voulu dire Philon, je n'ai pas de peine à l'entendre; mais quand il ajoute qu'on ne pouvoit épouser sa sœur consanguine, je ne l'entends plus, parce que je ne vois aucune raison tirée du partage des biens, qui dût prohiber ces sortes de mariages.

voient en état de se le procurer. 2°. Chaque citoyen étoit en droit de participer aux repas publics, & fournissoit pour son contingent une certaine quantité de farine d'orge, qu'on peut évaluer à environ 12 médimnes: or, le Spartiate possesseur d'une portion d'héritage, en retiroit par an 70 médimnes, & sa femme 12. L'excédent du mari suffisoit donc pour l'entretien de 5 enfans; &, comme Lycurgue n'a pas dû supposer que chaque père de famille en eût un si grand nombre, on peut croire que l'aîné devoit pourvoir aux besoins, non-seulement de ses enfans, mais encore de ses frères. 3°. Il est à présumer que les puînés pouvoient seuls épouser les filles qui, au défaut de mâles, héritoient d'une possession territoriale. Sans cette précaution, les hérités se seroient accumulées sur une même tête. 4°. Après l'examen qui suivoit leur naissance, les magistrats leur accordaient des portions de terre devenues vacantes par l'extinction de quelques familles. 5°. Dans ces derniers temps, des guerres fréquentes en détruisoient un grand nombre; dans les siècles antérieurs, ils alloient au loin fonder des colonies. 6°. Les filles ne coûtoient rien à établir; il étoit défendu de leur constituer une dot. 7°. L'esprit d'union & de désintéressement, rendant en quelque façon toutes choses communes entre les citoyens, les uns n'avoient souvent au dessus des autres, que l'avantage de prévenir ou de seconder leurs desirs.

Tant que cet esprit s'est maintenu, la constitution résistoit aux secousses qui commençoient à l'agiter. Mais qui la soutiendra désormais, depuis que, par le décret des Ephores dont j'ai parlé, il est permis à chaque citoyen de doter ses filles, & de disposer à son gré de sa portion? Les hérités passant tous les jours en différentes mains, l'équilibre des fortunes est rompu, ainsi que celui de l'égalité.

Je reviens aux dispositions de Lycurgue. Les biens fonds, aussi libres que les hommes, ne devoient point être grévés d'impositions. L'état n'avoit point de trésor; en certaines occasions, les citoyens contribuoient suivant leurs facultés; en d'autres, ils recouroient à des moyens qui prouvoient leur excessive pauvreté. Les députés de Samos vinrent une fois demander à emprunter une somme d'argent; l'assemblée générale n'ayant pas d'autre ressource, indiqua un jeûne universel, tant pour les hommes libres, que pour les esclaves & pour les animaux domestiques. L'épargne qui en résulta fut remise aux députés.

Tout plioit devant le génie de Lycurgue; le goût de la propriété commençoit à disparaître; des passions violentes ne troubloient plus l'ordre public. Mais ce calme seroit un

malheur de plus, si le législateur n'en assuroit pas la durée. Les lois toutes seules ne sauroient opérer ce grand effet : si on s'accoutume à mépriser les moins importantes, on négligera bientôt celles qui le sont davantage ; si elles sont trop nombreuses, si elles gardent le silence en plusieurs occasions, si d'autres fois elles parlent avec l'obscurité des oracles ; s'il est permis à chaque juge d'en fixer le sens, à chaque citoyen de s'en plaindre ; si, jusque dans les plus petits détails, elles ajoutent à la contrainte de notre liberté, le ton avilissant de la menace ; vainement seroient-elles gravées sur le marbre, elles ne le feront jamais dans les cœurs.

Attentif au pouvoir irrésistible des impressions que l'homme reçoit dans son enfance & pendant toute sa vie, Lycurgue s'étoit dès long-temps affermi dans le choix d'un système que l'expérience avoit justifié en Crète. Elevez tous les enfans en commun, dans une même discipline, d'après des principes invariables, sous les yeux des magistrats & de tout le public ; ils apprendront leurs devoirs en les pratiquant ; ils les chériront ensuite, parce qu'ils les auront pratiqués ; & ne cesseront de les respecter, parce qu'ils les verront toujours pratiqués par tout le monde. Les usages en se perpétuant, recevront une force invincible de leur ancienneté & de leur universalité : une suite non interrompue d'exemples donnés & reçus, fera que chaque citoyen, devenu le législateur de son voisin, sera pour lui une règle vivante ; on aura le mérite de l'obéissance, en cédant à la force de l'habitude ; & l'on croira agir librement, parce qu'on agira sans effort.

Il suffira donc à l'instituteur de la nation, de dresser pour chaque partie de l'administration, un petit nombre de lois qui dispenseront d'en désirer un plus grand nombre, & qui contribueront à maintenir l'empire des rites, beaucoup plus puissant que celui des lois mêmes. Il défendra de les mettre par écrit, de peur qu'elles ne rétrécissent le domaine des vertus, & qu'en croyant faire tout ce qu'on doit, on ne s'abstienne de faire tout ce qu'on peut. Mais il ne les cachera point ; elles seront transmises de bouche en bouche, citées dans toutes les occasions, & connues de tous les citoyens témoins & juges des actions de chaque particulier. Il ne fera pas permis aux jeunes gens de les blâmer, même de les soumettre à leur examen, puisqu'ils les ont reçues comme des ordres du ciel, & que l'autorité des lois n'est fondée que sur l'extrême vénération qu'elles inspirent. Il ne faudra pas non plus louer les lois & les usages des nations étrangères, parce que si l'on n'est pas persuadé qu'on vit sous la meilleure des législations, on en désirera bientôt une autre.

Ne soyons plus étonnés maintenant que l'obéissance soit pour les Spartiates la première des vertus, & que ces hommes fiers ne viennent jamais, le texte des lois à la main, demander compte aux magistrats des sentences émanées de leur tribunal.

Ne soyons pas surpris non plus que Lycurgue ait regardé l'éducation, comme l'affaire la plus importante du législateur, & que, pour subjuguier l'esprit & le cœur des Spartiates, il les ait soumis de bonne heure aux épreuves dont je vais rendre compte.

Fin du Chapitre quarante-sixième.

CHAPITRE XLVII.

De l'éducation & du mariage des Spartiates.

LES lois de Lacédémone veillent avec un soin extrême à l'éducation des enfans. Elles ordonnent qu'elle soit publique & commune aux pauvres & aux riches. Elles préviennent le moment de leur naissance: quand une femme a déclaré sa grossesse, on suspend dans son appartement des portraits où brillent la jeunesse & la beauté, tels que ceux d'Apollon, de Narcisse, d'Hyacinthe, de Castor, de Pollux, &c.; afin que son imagination, sans cesse frappée de ces objets, en transmette quelques traces à l'enfant qu'elle porte dans son sein.

A peine a-t-il reçu le jour, qu'on le présente à l'assemblée des plus anciens de la tribu à laquelle sa famille appartient. La nourrice est appelée: au lieu de le laver avec de l'eau, elle emploie des lotions de vin, qui occasionnent, à ce qu'on prétend, des accidens funestes dans les tempéramens foibles. D'après cette épreuve, suivie d'un examen rigoureux, la sentence de l'enfant est prononcée. S'il n'est expédient, ni pour lui ni pour la république, qu'il jouisse plus long-temps de la vie, on le fait jeter dans un gouffre, auprès du mont Taygète. S'il paroît sain & bien constitué, on le choisit, au nom de la patrie, pour être quelque jour un de ses défenseurs.

Ramené à la maison, il est posé sur un bouclier, & l'on place auprès de cette espèce de berceau, une lance, afin que ses premiers regards se familiarisent avec cette arme.

On ne serre point ses membres délicats avec des liens qui en suspendroient les mouvemens: on n'arrête point ses pleurs, s'ils ont besoin de couler; mais on ne les excite jamais par des menaces ou par des coups. Il s'accoutume par degrés à

la solitude, aux ténèbres, à la plus grande indifférence sur le choix des alimens. Point d'impressions de terreur, point de contraintes inutiles, ni de reproches injustes; livré sans réserve à ses jeux innocens, il jouit pleinement des douceurs de la vie, & son bonheur hâte le développement de ses forces & de ses qualités.

Il est parvenu à l'âge de sept ans, sans connoître la crainte servile; c'est à cette époque que finit communément l'éducation domestique. On demande au père s'il veut que son enfant soit élevé suivant les lois: s'il refuse, il est lui-même privé des droits du citoyen; s'il y consent, l'enfant aura désormais pour surveillans, non seulement les auteurs de ses jours, mais encore les lois, les magistrats, & tous les citoyens autorisés à l'interroger, à lui donner des avis, & à le châtier, sans crainte de passer pour sévères; car ils seroient punis eux-mêmes, si, témoins de ses fautes, ils avoient la foiblesse de l'épargner. On place à la tête des enfans, un des hommes les plus respectables de la république; il les distribue en différentes classes, à chacune desquelles préside un jeune chef distingué par sa sagesse & son courage. Ils doivent se soumettre sans murmurer aux ordres qu'ils en reçoivent, aux châtimens qu'il leur impose, & qui leur sont infligés par des jeunes gens armés de fouets, & parvenus à l'âge de puberté.

La règle devient de jour en jour plus sévère. On les dépouille de leurs cheveux; ils marchent sans bas & sans souliers; pour les accoutumer à la rigueur des saisons, on les fait quelquefois combattre tout nus.

A l'âge de douze ans, ils quittent la tunique, & ne se couvrent plus que d'un simple manteau, qui doit durer toute une année. On ne leur permet que rarement l'usage des bains & des parfums. Chaque troupe couche ensemble sur des sommités de roseaux qui croissent dans l'Eurotas, & qu'ils arrachent sans le secours du fer.

C'est alors qu'ils commencent à contracter ces liaisons particulières, peu connues des nations étrangères, plus pures à Lacédémone que dans les autres villes de la Grèce. Il est permis à chacun d'eux de recevoir les attentions assidues d'un honnête jeune homme, attiré auprès de lui par les attraits de la beauté, par les charmes plus puissans des vertus dont elle paroît être l'emblème. Ainsi la jeunesse de Sparte est comme divisée en deux classes; l'une composée de ceux qui aiment; l'autre de ceux qui sont aimés. Les premiers destinés à servir de modèles aux seconds, portent jusqu'à l'enthousiasme un sentiment qui entretient la plus noble émulation, & qui, avec les transports de l'amour, n'est au fond que la tendresse passionnée

sionnée d'un père pour son fils, l'amitié ardente d'un frère pour son frère. Lorsqu'à la vue du même objet plusieurs éprouvent l'inspiration divine, c'est le nom que l'on donne au penchant qui les entraîne, loin de se livrer à la jalousie, ils n'en sont que plus unis entre eux, que plus intéressés aux progrès de ceux qu'ils aiment; car toute leur ambition est de le rendre aussi estimable aux yeux des autres, qu'il l'est à leurs propres yeux. Un des plus honnêtes citoyens fut condamné à l'amende, pour ne s'être jamais attaché à un jeune homme: un autre, parce que son jeune ami avoit dans un combat poussé un cri de foiblesse.

Ces associations, qui ont souvent produit de grandes choses, sont communes aux deux sexes, & durent quelquefois toute la vie. Elles étoient depuis long-temps établies en Crète; Lycurgue en connut le prix, & en prévint les dangers. Outre que la moindre tache, imprimée sur une union qui doit être sainte, qui l'est presque toujours, couvrirait pour jamais d'infamie le coupable, & seroit même, suivant les circonstances, punie de mort, les élèves ne peuvent se dérober un seul moment aux regards des personnes âgées, qui se font un devoir d'assister à leurs exercices, & d'y maintenir la décence, aux regards du président général de l'éducation, à ceux de l'Irène, ou chef particulier qui commande chaque division.

Cet Irène est un jeune homme de vingt ans, qui reçoit pour prix de son courage & de sa prudence, l'honneur d'en donner des leçons à ceux que l'on confie à ses soins. Il est à leur tête, quand ils se livrent des combats, quand ils passent l'Eurotas à la nage, quand ils vont à la chasse, quand ils se forment à la lutte, à la course, aux différens exercices du gymnase. De retour chez lui, ils prennent une nourriture saine & frugale; ils la préparent eux-mêmes. Les plus forts apportent le bois, les plus foibles des herbages & d'autres alimens qu'ils ont dérobés en se glissant furtivement dans les jardins & dans les salles des repas publics. Sont-ils découverts, tantôt, on leur donne le fouet, tantôt, on joint à ce châtiment la défense d'approcher de la table: quelquefois, on les traîne auprès d'un autel, dont ils font le tour en chantant des vers contre eux-mêmes.

Le souper fini, le jeune chef ordonne aux uns de chanter, propose aux autres des questions, d'après lesquelles on peut juger de leur esprit ou de leurs sentimens. „ Quel est le plus „ honnête homme de la ville? Que pensez-vous d'une telle „ action? „ La réponse doit être précise & motivée. Ceux qui parlent sans avoir pensé, reçoivent de légers châtimens en présence des magistrats & des vieillards, témoins de ces entre-

tiens, & quelquefois mécontents de la sentence du jeune chef. Mais dans la crainte d'affoiblir son crédit, ils attendent qu'il soit seul pour le punir lui même de son indulgence ou de sa sévérité.

On ne donne aux élèves qu'une légère teinture des lettres ; mais on leur apprend à s'expliquer purement, à figurer dans les chœurs de danse & de musique, à perpétuer dans leurs vers le souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie, & la honte de ceux qui l'ont trahie. Dans ces poésies les grandes idées sont rendues avec simplicité, les sentimens élevés avec chaleur.

Tous les jours, les Ephores se rendent chez eux : de temps en temps, ils vont chez les Ephores, qui examinent si leur éducation est bien soignée, s'il ne s'est pas glissé quelque délicatesse dans leurs lits ou leurs vêtemens, s'ils ne sont pas trop disposés à grossir. Ce dernier article est essentiel ; on a vu quelquefois à Sparte des magistrats citer au tribunal de la nation, & menacer de l'exil, des citoyens dont l'excessif embonpoint sembloit être une preuve de mollesse. Un visage efféminé feroit rougir un Spartiate : il faut que le corps dans ses accroissemens, prenne de la souplesse & de la force, en conservant toujours de justes proportions.

C'est l'objet qu'on se propose, en soumettant les jeunes Spartiates à des travaux qui remplissent presque tous les momens de leur journée. Ils en passent une grande partie dans le gymnase, où l'on ne trouve point, comme dans les autres villes, de ces maîtres qui apprennent à leurs disciples, l'art de supplanter adroitement un adversaire : ici la ruse souilleroit le courage, & l'honneur doit accompagner la défaite ainsi que la victoire. C'est pour cela que, dans certains exercices, il n'est pas permis au Spartiate qui succombe, de lever la main, parce que ce feroit reconnoître un vainqueur.

J'ai souvent assisté aux combats que se livrent, dans le Plataniste, les jeunes gens parvenus à leur dix-huitième année. Ils en font les apprêts dans leur collège, situé au bourg de Thérapné : divisés en deux corps, dont l'un se pare du nom d'Hercule, & l'autre de celui de Lycurgue ; ils immolent ensemble, pendant la nuit, un petit chien sur l'autel de Mars. On a pensé que le plus courageux des animaux domestiques, devoit être la victime la plus agréable au plus courageux des dieux. Après le sacrifice, chaque troupe amène un sanglier apprivoisé, l'excite contre l'autre par ses cris, & s'il est vainqueur, en tire un augure favorable.

Le lendemain, sur le midi, les jeunes guerriers s'avancent en ordre, & par des chemins différens, indiqués par le sort, vers

vers le champ de bataille. Au signal donné, ils fondent les uns sur les autres, se poussent & se repoussent tour à tour. Bientôt leur ardeur augmente par degrés : on les voit se battre à coups de piés & de poings, s'entre-déchirer avec les dents & les ongles, continuer un combat désavantageux, malgré des blessures douloureuses, s'exposer à périr plutôt que de céder ; quelquefois même, augmenter de fierté en diminuant de forces. L'un d'entre eux, près de jeter son antagoniste à terre, s'écria tout-à-coup : „ Tu me mords comme une „ femme : Non, répondit l'autre, mais comme un lion. „ L'action se passe sous les yeux de cinq magistrats, qui peuvent d'un mot en modérer la fureur ; en présence d'une foule de témoins, qui tour à tour prodiguent, & des éloges aux vainqueurs, & des sarcasmes aux vaincus. Elle se termine, lorsque ceux d'un parti sont forcés de traverser à la nage les eaux de l'Eurotas, ou celles d'un canal qui, conjointement avec ce fleuve, sert d'enceinte au Plataniste.

J'ai vu d'autres combats où le plus grand courage est aux prises avec les plus vives douleurs. Dans une fête célébrée tous les ans en l'honneur de Diane surnommée Orthia, on place auprès de l'autel de jeunes Spartiates à peine sortis de l'enfance, & choisis dans tous les ordres de l'état ; on les frappe à grands coups de fouet, jusqu'à ce que le sang commence à couler. La prêtresse est présente, elle tient dans ses mains une statue de bois très petite & très légère ; c'est celle de Diane. Si les exécuteurs paroissent sensibles à la pitié, la prêtresse s'écrie qu'elle ne peut plus soutenir le poids de la statue. Les coups redoublent alors ; l'intérêt général devient plus pressant. On entend les cris forcenés des parens qui exhortent ces victimes innocentes à ne laisser échapper aucune plainte : elles-mêmes provoquent & défient la douleur. La présence de tant de témoins, occupés à contrôler leurs moindres mouvemens, & l'espoir de la victoire, décernée à celui qui souffre avec le plus de constance, les endurcissent de telle manière qu'ils n'opposent à ces horribles tourmens qu'un front serein & une joie révoltante.

Surpris de leur fermeté, je dis à Damonax qui m'accompagnait : Il faut convenir que vos lois sont fidèlement observées : Dites plutôt, répondit-il, indignement outragées. La cérémonie que vous venez de voir fut instituée autrefois en l'honneur d'une divinité barbare, dont on prétend qu'Oreste avoit apporté la statue & le culte, de la Tauride à Lacédémone. L'oracle avoit ordonné de lui sacrifier des hommes : Lycurgue abolit cette horrible coutume ; mais pour procurer un dédommagement à la superstition, il voulut que les jeunes

Spartiates condamnés pour leurs fautes à la peine du fouet, la subissent à l'autel de la déesse.

Il falloit s'en tenir aux termes & à l'esprit de la loi : elle n'ordonnoit qu'une punition légère ; mais nos éloges insensés excitent, soit ici, soit au Plataniste, une détestable émulation parmi ces jeunes gens. Leurs tortures, sont, pour nous, un objet de curiosité ; pour eux, un sujet de triomphe. Nos pères ne connoissoient que l'héroïsme utile à la patrie, & leurs vertus n'étoient ni au dessous ni au dessus de leurs devoirs. Depuis que la vanité s'est emparée des nôtres, elle en grossit tellement les traits, qu'ils ne sont plus reconnoissables. Ce changement, opéré depuis la guerre du Péloponèse, est un symptôme frappant de la décadence de nos mœurs. L'exagération du mal ne produit que le mépris ; celle du bien, surprend l'estime ; on croit alors que l'éclat d'une action extraordinaire dispense des obligations les plus sacrées. Si cet abus continue, nos jeunes gens finiront par n'avoir qu'un courage d'ostentation ; ils braveront la mort à l'autel de Diane, & fuiront à l'aspect de l'ennemi.

Rappelez-vous cet enfant, qui, avant l'autre jour caché dans son sein un petit renard, se laissa déchirer les entrailles, plutôt que d'avouer son larcin : son obstination parut si nouvelle, que ses camarades le blâmèrent hautement. Mais, dis-je alors, elle n'étoit que la suite de vos institutions ; car il répondit qu'il valoit mieux périr dans les tourmens, que de vivre dans l'opprobre. Ils ont donc raison, ces philosophes, qui soutiennent que vos exercices impriment dans l'ame des jeunes guerriers une espèce de férocité.

Ils nous attaquent, reprit Damonax, au moment que nous sommes par terre. Lycurgue avoit prévenu le débordement de nos vertus, par des digues qui ont subsisté pendant quatre siècles, & dont il reste encore des traces. N'a-t-on pas vu dernièrement un Spartiate puni après des exploits signalés, pour avoir combattu sans bouclier ? Mais, à mesure que nos mœurs s'altèrent, le faux honneur ne connoit plus de frein, & se communique insensiblement à tous les ordres de l'état. Autrefois les femmes de Sparte, plus sages & plus décentes qu'elles ne le sont aujourd'hui, en apprenant la mort de leurs fils tués sur le champ de bataille, se contentoient de surmonter la nature ; maintenant elles se font un mérite de l'insulter ; &, de peur de paroître foibles, elles ne craignent pas de se montrer atroces. Telle fut la réponse de Damonax. Je reviens à l'éducation des Spartiates.

Dans plusieurs villes de la Grèce, les enfans, parvenus à leur dix-huitième année, ne sont plus sous l'œil vigilant des instituteurs,

instituteurs. Lycurgue connoissoit trop le cœur humain, pour l'abandonner à lui-même dans ces momens critiques, d'où dépend presque toujours la destinée d'un citoyen, & souvent celle d'un état. Il oppose au développement des passions; une nouvelle suite d'exercices & de travaux. Les chefs exigent de leurs disciples plus de modestie, de soumission, de tempérance & de ferveur. C'est un spectacle singulier, de voir cette brillante jeunesse, à qui l'orgueil du courage & de la beauté devoit inspirer tant de prétentions, n'oser, pour ainsi dire ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux, marcher à pas lents & avec la décence d'une fille timide qui porte les offrandes sacrées. Cependant si cette régularité n'est pas animée par un puissant intérêt, la pudeur régnera sur leurs fronts, & le vice dans leurs cœurs. Lycurgue leur suscite alors un corps d'espions & de rivaux qui les surveillent sans cesse.

Rien de si propre que cette méthode pour épurer les vertus. Placez à côté d'un jeune homme un modèle de même âge que lui, il le hait, s'il ne peut l'atteindre; il le méprise, s'il en triomphe sans peine. Opposez au contraire un corps à un autre: comme il est facile de balancer leurs forces & de varier leurs compositions, l'honneur de la victoire & la honte de la défaite, ne peuvent ni trop énorgueillir, ni trop humilier les particuliers. Il s'établit entre eux une rivalité accompagnée d'estime; leurs parens, leurs amis s'empressent de la partager; & de simples exercices deviennent des spectacles intéressans pour tous les citoyens.

Les jeunes Spartiates quittent souvent leurs jeux, pour se livrer à des mouvemens plus rapides. On leur ordonne de se répandre dans la province, les armes à la main, piés nus, exposés aux intempéries des saisons, sans esclaves pour les servir, sans couverture pour les garantir du froid pendant la nuit. Tantôt, ils étudient le pays, & le moyens de le préserver des incursions de l'ennemi. Tantôt, ils courent après les sangliers & différentes bêtes fauves. D'autres fois, pour essayer les diverses manœuvres de l'art militaire, ils se tiennent en embuscade pendant le jour, & la nuit suivante ils attaquent & font succomber sous leurs coups les Hilotes, qui, prévenus du danger, ont eu l'imprudence de sortir & de se trouver sur leur chemin*.

Les

* Je parle ici de la cryptie, que l'on rend communément par le mot embuscade, & que l'on ■ presque toujours confondue avec la chasse aux Hilotes.

Suivant Héraclide de Pont, qui vivoit peu de temps après le voyage du jeune Anacharsis en Grèce, & Plutarque qui n'a vécu que quelques siècles après, on ordonnoit de temps en temps aux jeunes gens de se répandre dans la campagne armés de poignards, de se cacher pendant le jour en des lieux couverts,

Les filles de Sparte ne sont point élevées comme celles d'Athènes ; on ne leur prescrit point de se tenir renfermées, de filer la laine, de s'abstenir du vin & d'une nourriture trop forte : mais on leur apprend à danser, à chanter, à lutter entre elles, à courir légèrement sur le sable, à lancer avec force le palet

couverts, d'en sortir la nuit pour égorger les Hilotes qu'ils trouveroient sur leur chemin.

Joignons à ces deux témoignages celui d'Aristote qui, dans un passage conservé par Plutarque, nous apprend qu'en entrant en place, les Ephores déclaroient la guerre aux Hilotes, afin qu'on pût les tuer impunément. Rien ne prouve que ce décret fût autorisé par les lois de Lycurgue, & tout nous persuade qu'il étoit accompagné de correctifs : car la république n'a jamais pu déclarer une guerre effective & continue à des hommes qui seuls cultivoient & affermoient les terres, qui servoient dans les armées & sur les flottes, & qui souvent étoient mis au nombre des citoyens. L'ordonnance des Ephores ne pouvoit avoir d'autre but que de soustraire à la justice le Spartiate qui auroit eu le malheur de tuer un Hilote. De ce qu'un homme a sur un autre le droit de vie & de mort, il ne s'ensuit pas qu'il en use toujours.

Examinons maintenant, 1°. quel étoit l'objet de la cryptie ; 2°. si les lois de Lycurgue ont établi la chasse aux Hilotes.

1°. Platon veut que dans un état bien gouverné, les jeunes gens, sortant de l'enfance, parcourent pendant deux ans le pays, les armes à la main, bravant les rigueurs de l'hiver & de l'été, menant une vie dure, & soumis à une exacte discipline. Quelque nom, ajoute-t-il, qu'on donne à ces jeunes gens, soit *cryptes*, soit *agronomes*, ou *inspecteurs des champs*, ils apprendront à connoître le pays, & à le garder. Comme la cryptie n'étoit pratiquée que chez les Spartiates, il est visible que Platon en a détaillé ici les fonctions, & le passage suivant ne laisse aucun doute à cet égard. Il est tiré du même traité que le précédent. Un Lacédémonien que Platon introduit dans son dialogue, s'exprime en ces termes : „ Nous avons un exercice nommé cryptie qui est d'un merveilleux usage pour nous familiariser avec la douleur : nous sommes obligés de marcher l'hiver nu-piés, de dormir sans couverture, de nous servir nous-mêmes, sans le secours de nos esclaves, & de courir de côté & d'autre dans la campagne, soit de nuit, soit de jour. „

La correspondance de ces deux passages est sensible ; ils expliquent très nettement l'objet de la cryptie, & l'on doit observer qu'il n'y est pas dit un mot de la chasse aux Hilotes. Il n'en est pas parlé non plus dans les ouvrages qui nous restent d'Aristote, ni dans ceux de Thucydide, de Xénophon, d'Isocrate & de plusieurs écrivains du même siècle, quoiqu'on y fasse souvent mention des révoltes & des désertions des Hilotes, qu'on y censure en plus d'un endroit & les lois de Lycurgue, & les usages des Lacédémoniens. J'insiste d'autant plus sur cette preuve négative, que quelques-uns de ces auteurs étoient d'Athènes, & vivoient dans une république qui traitoit les esclaves avec la plus grande humanité ; je crois pouvoir conclure de ces réflexions, que, jusqu'au temps environ où Platon écrivoit son traité des lois, la cryptie n'étoit pas destinée à verser le sang des Hilotes.

C'étoit une expédition dans laquelle les jeunes gens s'accoutumoient aux opérations militaires, battoient la campagne, se tenoient en embuscade les armes à la main, comme s'ils étoient en présence de l'ennemi, & sortant de leur retraite pendant la nuit, repoussent ceux des Hilotes qu'ils trouvoient sur leur chemin. Je penie que peu de temps après la mort de Platon, les lois

ayant

palet ou le javelot, à faire tous leurs exercices sans voile à demi nues, en présence des Rois, des magistrats & de tous les citoyens, sans en excepter même les jeunes garçons, qu'elles excitent à la gloire, soit par leurs exemples soit par des éloges flatteurs, ou par des ironies piquantes.

C'est dans ces jeux que deux cœurs, destinés à s'unir un jour, commencent à se pénétrer des sentimens qui doivent assurer leur bonheur* ; mais les transports d'un amour naissant ne

ayant perdu de leurs forces, des jeunes gens mirent à mort des Hilotes qui leur opposoient trop de résistance, & donnèrent peut-être lieu au décret des Ephores que j'ai cité plus haut. L'abus augmentant de jour en jour, on confondit dans la suite la cryptie avec la chasse des Hilotes.

2°. Passons à la seconde question. Cette chasse fut-elle ordonnée par Lycurgue ?

Héraclide de Pont se contente de dire qu'on l'attribuoit à ce législateur. Ce n'est qu'un soupçon recueilli par cet auteur postérieur à Platon. Le passage suivant ne mérite pas plus d'attention. Selon Plutarque, Aristote rapportoit à Lycurgue l'établissement de la cryptie, & comme l'historien, suivant l'erreur de son temps, confond en cet endroit la cryptie avec la chasse aux Hilotes, on pourroit croire qu'Aristote les confondoit aussi ; mais ce ne seroit qu'une présomption. Nous ignorons si Aristote, dans le passage dont il s'agit, expliquoit les fonctions des cryptes, & il paroît que Plutarque ne l'a cité que pour le réfuter : car il dit, quelques lignes après, que l'origine de la cryptie, telle qu'il la concevoit lui-même, devoit être fort postérieure aux lois de Lycurgue. Plutarque n'est pas toujours exact dans les détails des faits, ■ je pourrois prouver à cette occasion que sa mémoire l'a plus d'une fois égaré. Voilà toutes les autorités auxquelles j'avois à répondre.

En distinguant avec attention les temps, tout se concilie aisément. Suivant Aristote, la cryptie fut instituée par Lycurgue. Platon en explique l'objet, & la croit très utile. Lorsque les mœurs de Sparte s'altérèrent, la jeunesse de Sparte abusa de cet exercice, pour se livrer, dit-on, à des cruautés horribles. Je suis éloigné de les justifier, et j'avoue que je soupçonne d'exagération le récit qu'on nous en a fait. Qui nous a dit que les Hilotes n'avoient aucun moyen de s'en garantir ? 1°. Le temps de la cryptie étoit peut-être fixé ; 2°. il étoit difficile que les jeunes gens se répandissent, sans être aperçus, dans un pays couvert d'Hilotes, intéressés à les surveiller ; 3°. il ne l'étoit pas moins que les particuliers de Sparte, qui tiroient leur subsistance du produit de leurs terres, n'avertissent pas les Hilotes leurs fermiers, du danger qui les menaçoit. Dans tous ces cas, les Hilotes n'avoient qu'à laisser les jeunes gens faire leur tournée, & se tenir pendant la nuit renfermés chez eux.

J'ai cru devoir justifier dans cette note la manière dont j'ai expliqué la cryptie dans le corps de mon ouvrage. J'ai pensé aussi qu'il n'étoit nullement nécessaire de faire les hommes plus méchans qu'ils ne le sont, & d'avancer sans preuve qu'un législateur sage avoit ordonné des cruautés.

* Les auteurs varient sur les usages des peuples de la Grèce, parce que, suivant la différence des temps, ces usages ont varié. Il paroît qu'à Sparte les mariages se régloient sur le choix des époux, ou sur celui de leurs parens. Je citerai l'exemple de Lyfander, qui, avant de mourir, avoit fiancé ses deux filles à deux citoyens de Lacédémone. Je citerai encore une loi qui permettoit de poursuivre en justice celui qui avoit fait un mariage peu convenable

ne sont jamais couronnés par un hymen prématuré*. Partout où l'on permet à des enfans de perpétuer les familles, l'espèce humaine se rapetisse & dégénère d'une manière sensible. Elle s'est soutenue à Lacédémone, parce que l'on ne s'y marie que lorsque le corps a pris son accroissement, & que la raison peut éclairer le choix.

Aux qualités de l'ame, les deux époux doivent joindre une beauté mâle, une taille avantageuse, une santé brillante. Lycurgue, & d'après lui, des philosophes éclairés ont trouvé étrange qu'on se donnât tant de soins pour perfectionner les races des animaux domestiques, tandis qu'on néglige absolument celles des hommes. Ses vues furent remplies, & d'heureux assortimens semblèrent ajouter à la nature de l'homme un nouveau degré de force & de majesté. En effet, rien de si beau, rien de si pur que le sang des Spartiates.

Je supprime le détail des cérémonies du mariage; mais je dois parler d'un usage remarquable par sa singularité. Lorsque l'instant de la conclusion est arrivé, l'époux, après un léger repas qu'il a pris dans la salle publique, se rend, au commencement de la nuit, à la maison de ses nouveaux parens; il enlève furtivement son épouse, la mène chez lui, & bientôt après, vient au gymnase rejoindre ses camarades, avec lesquels il continue d'habiter comme auparavant. Les jours suivans, il fréquente à l'ordinaire la maison paternelle; mais il ne peut accorder à sa passion que des instans dérobés à la vigilance de ceux qui l'entourent: ce seroit une honte pour lui, si on le voyoit sortir de l'appartement de sa femme. Il vit quelquefois des années entières dans ce commerce, où le mystère ajoute tant de charmes aux surprises & aux larcins. Lycurgue favoit que des desirs trop tôt & trop souvent satisfaits,

venable. D'un autre côté, un auteur ancien, nommé Hermippus, rapportoit qu'à Lacédémone, on enfermoit dans un lieu obscur, les filles à marier, & que chaque jeune homme y prenoit au hasard celle qu'il devoit épouser. On pourroit supposer, par voie de conciliation, que Lycurgue avoit en effet établi la loi dont parloit Hermippus, & qu'on s'en étoit écarté dans la suite. Platon l'avoit en quelque manière adoptée dans sa république.

* Les Grecs avoient connu de bonne heure le danger des mariages prématurés. Hésiode veut que l'âge du garçon ne soit pas trop au-dessous de trente ans. Quant à celui des filles, quoique le texte ne soit pas clair, il paroît le fixer à 15 ans. Platon, dans sa république, exige que les hommes ne se marient qu'à 30 ans, les femmes à 20. Suivant Aristote, les hommes doivent avoir environ 37 ans, les femmes à peu près 18. Je pense qu'à Sparte c'étoit 30 ans pour les hommes, & 20 ans pour les femmes; deux raisons appuient cette conjecture. 1^{re}. C'est l'âge que préféroit Platon, qui a copié beaucoup des lois de Lycurgue; 2^{re}. Les Spartiates n'avoient droit d'opiner dans l'assemblée générale qu'à l'âge de 30 ans; ce qui semble supposer qu'avant ce terme, ils ne pouvoient pas être regardés comme chefs de famille.

se terminent par l'indifférence ou par le dégoût ; il eut soin de les entretenir, afin que les époux eussent le temps de s'accoutumer à leurs défauts, & que l'amour, dépouillé insensiblement de ses illusions, parvint à sa perfection en se changeant en amitié. De-là, l'heureuse harmonie qui règne dans ces familles, où les chefs, déposant leur fierté à la voix l'un de l'autre semblent tous les jours s'unir par un nouveau choix, & présentent sans cesse le spectacle touchant de l'extrême courage joint à l'extrême douceur.

De très fortes raisons peuvent autoriser un Spartiate à ne pas se marier ; mais, dans sa vieillesse, il ne doit pas s'attendre aux mêmes égards que les autres citoyens. On cite l'exemple de Dercyllidas, qui avoit commandé les armées avec tant de gloire. Il vint à l'assemblée ; un jeune homme lui dit : „ Je „ ne me lève pas devant toi, parce que tu ne laisseras point „ d'enfans qui puissent un jour se lever devant moi. „ Les célibataires sont exposés à d'autres humiliations : ils n'assistent point aux combats que se livrent les filles à demi-nues ; il dépend du magistrat de les contraindre à faire, pendant les rigueurs de l'hiver, le tour de la place, dépouillés de leurs habits, & chantant contre eux mêmes des chansons, où ils reconnoissent que leur défobéissance aux lois mérite le châtiment qu'ils éprouvent.

Fin du Chapitre quarante-septième.

CHAPITRE XLVIII.

Des mœurs & des usages des Spartiates.

C.E. chapitre n'est qu'une suite du précédent : car l'éducation des Spartiates continue, pour ainsi dire pendant toute leur vie.

Dès l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux & leur barbe : les cheveux ajoutent à la beauté, & conviennent à l'homme libre, de même qu'au guerrier. On essaie l'obéissance dans les choses les plus indifférentes ; lorsque les Ephores entrent en place, ils font proclamer à son de trompe un décret qui ordonne de raser la lèvre supérieure, ainsi que de se soumettre aux lois. Ici tout est instruction : un Spartiate interrogé pourquoi il entretenoit une si longue barbe : „ Depuis „ que le temps l'a blanchie, répondit-il, elle m'avertit à tout „ moment de ne pas déshonorer ma vieillesse. „

Les

Les Spartiates, en bannissant de leurs habits toute espèce de parure, ont donné un exemple admiré & nullement imité des autres nations. Chez eux, les Rois, les magistrats, les citoyens de la dernière classe, n'ont rien qui les distingue à l'extérieur; ils portent tous une tunique très courte, & tissée d'une laine très grossière; ils jettent par-dessus un manteau ou une grosse cape. Leurs piés sont garnis de sandales ou d'autres espèces de chaussures, dont la plus commune est de couleur rouge. Deux héros de Lacédémone, Castor & Pollux, sont représentés avec des bonnets, qui, joints l'un à l'autre par leur partie inférieure, ressembleroient pour la forme à cet œuf dont on prétend qu'ils tirent leur origine. Prenez un de ces bonnets, & vous aurez celui dont les Spartiates se servent encore aujourd'hui. Quelques uns le serrent étroitement avec des courroies autour des oreilles; d'autres commencent à remplacer cette coiffure par celle des courtisannes de la Grèce. „ Les Lacédémoniens ne sont plus invincibles, disoit de mon „ temps le poëte Antiphane: les réseaux qui retiennent leurs „ cheveux sont teints en pourpre. „

Ils furent les premiers, après les Crétois, à se dépouiller entièrement de leurs habits dans les exercices du gymnase. Cet usage s'introduisit ensuite dans les jeux olympiques, & a cessé d'être indécent depuis qu'il est devenu commun.

Ils paroissent en public avec de gros bâtons recourbés à leur extrémité supérieure; mais il leur est défendu de les porter à l'assemblée générale, parce que les affaires de l'état doivent se terminer par la force de la raison, & non par celle des armes.

Les maisons sont petites & construites sans art: on ne doit travailler les portes qu'avec la scie; les planchers, qu'avec la coignée: des troncs d'arbres, à peine dépouillés de leur écorce, servent de poutres. Les meubles, quoique plus élégans, participent à la même simplicité; ils ne sont jamais confusément entassés. Les Spartiates ont sous la main tout ce dont ils ont besoin parce qu'ils se font un devoir de mettre chaque chose à sa place. Ces petites attentions entretiennent chez eux l'amour de l'ordre & de la discipline.

Leur régime est austère. Un étranger qui les avoit vus étendus autour d'une table & sur le champ de bataille, trouvoit plus aisé de supporter une telle mort qu'une telle vie. Cependant Lycurgue n'a retranché de leurs repas que le superflu; &, s'il sont frugals, c'est plutôt par vertu que par nécessité. Ils ont de la viande de boucherie; le mont Taygète leur fournit une chasse abondante; leurs plaines, des lièvres, des perdrix & d'autres espèces de gibier; la mer & l'Eurotas, du poisson.

Leur

Leur fromage de Gythium est estimé *. Ils ont de plus différentes sortes de légumes, de fruits, de pains & de gâteaux.

Il est vrai que leurs cuisiniers ne sont destinés qu'à préparer la grosse viande, & qu'ils doivent s'interdire les ragoûts, à l'exception du brouet noir. C'est une sauce dont j'ai oublié la composition †, & dans laquelle les Spartiates trempent leur pain. Ils la préfèrent aux mets les plus exquis. Ce fut sur sa réputation, que Denys, tyran de Syracuse, voulut en enrichir sa table. Il fit venir un cuisinier de Lacédémone, & lui ordonna de ne rien épargner. Le brouet fut servi; le roi en goûta, & le rejetta avec indignation. „ Seigneur, lui dit „ l'esclave, il y manque un assaisonnement essentiel. Et „ quoi donc, répondit le prince ? Un exercice violent avant „ le repas, répliqua l'esclave. „

La Laconie produit plusieurs espèces de vins. Celui que l'on recueille sur les cinq collines, à sept stades de Sparte, exhale une odeur aussi douce que celle des fleurs. Celui qu'ils font cuire, doit bouillir jusqu'à ce que le feu en ait consumé la cinquième partie. Ils le conservent pendant quatre ans avant de le boire. Dans leurs repas la coupe ne passe pas de main en main, comme chez les autres peuples; mais chacun épuise la sienne, remplie aussitôt par l'esclave qui les sert à table. Ils ont la permission de boire tant qu'ils en ont besoin; ils en usent avec plaisir, & n'en abusent jamais. Le spectacle dégoûtant d'un esclave qu'on enivre, & qu'on jette quelquefois sous leurs yeux, lorsqu'ils sont encore enfans, leur inspire une profonde aversion pour l'ivresse, & leur ame est trop fière pour consentir jamais à se dégrader. Tel est l'esprit de la réponse d'un Spartiate à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi il se modéroit dans l'usage du vin: „ C'est, dit-il, pour n'avoir jamais besoin de la raison d'autrui. „ Outre cette boisson, ils appaisent souvent leur soif avec du petit-lait ‡.

Ils ont différentes espèces de repas publics. Les plus fréquens sont les philities §. Rois, magistrats, simples citoyens, tous, s'assemblent pour prendre leurs repas, dans des salles où sont dressées quantité de tables, le plus souvent de 15 couverts chacune. Les convives d'une table ne se mêlent point avec

* Ce fromage est encore estimé dans le pays.

† Je conjecture que le brouet noir se faisoit avec du jus exprimé d'une pièce de porc auquel on ajoutoit du vinaigre & du sel. Il paroît en effet que les cuisiniers ne pouvoient employer d'autre assaisonnement que le sel & le vinaigre.

‡ Cette boisson est encore en usage dans le pays.

§ Ces repas sont appelés, par quelques auteurs, Phidities; par plusieurs autres, Philities, qui paroît être leur vrai nom, & qui désigne des associations d'amis.

ceux d'une autre, & forment une société d'amis, dans laquelle on ne peut être reçu que du consentement de tous ceux qui la composent. Ils sont durement couchés sur des lits de bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre ou sur un morceau de bois. On leur sert du brouet noir, ensuite de la chair de porc bouillie, dont les portions sont égales, servies séparément à chaque convive, quelquefois si petites, qu'elles pèsent à peine un quart de mine*. Ils ont du vin, des gâteaux ou du pain d'orge en abondance. D'autres fois on ajoute pour supplément à la portion ordinaire, du poisson & différentes espèces de gibier. Ceux qui offrent des sacrifices, ou qui vont à la chasse, peuvent à leur retour manger chez eux ; mais ils doivent envoyer à leurs commensaux une partie du gibier ou de la victime. Auprès de chaque couvert on place un morceau de mie de pain pour s'essuyer les doigts.

Pendant le repas, la conversation roule souvent sur des traits de morale, ou sur des exemples de vertu. Une belle action est citée comme une nouvelle digne d'occuper les Spartiates. Les vieillards prennent communément la parole ; ils parlent avec précision, & sont écoutés avec respect.

A la décence se joint la gaîté. Lycurgue en fit un précepte aux convives ; & c'est dans cette vue qu'il ordonna d'exposer à leurs yeux une statue consacrée au dieu du rire. Mais les propos qui réveillent la joie, ne doivent avoir rien d'offensant ; & le trait malin, si par hasard il en échappe à l'un des assistants, ne doit point se communiquer au-dehors. Le plus ancien, en montrant la porte à ceux qui entrent, les avertit que rien de ce qu'ils vont entendre ne doit sortir par-là.

Les différentes classes des élèves assistent aux repas, sans y participer ; les plus jeunes, pour enlever adroitement des tables quelque portion qu'ils partagent avec leurs amis ; les autres, pour y prendre des leçons de sagesse & de plaisanterie.

Soit que les repas publics aient été établis dans une ville, à l'imitation de ceux qu'on prenoit dans un champ ; soit qu'ils tirent leur origine d'une autre cause, il est certain qu'ils produisent dans un petit état, des effets merveilleux pour le maintien des lois : pendant la paix, l'union, la tempérance, l'égalité ; pendant la guerre, un nouveau motif de voler au secours d'un citoyen avec lequel on est en communauté de sacrifices ou de libations. Minos les avoit ordonnés dans ses états ; Lycurgue adopta cet usage, avec quelques différences remarquables. En Crète, la dépense se prélève sur les revenus de la république ; à Lacédémone, sur ceux des parti-

* Environ trois onces & demie.

culiers, obligés de fournir par mois une certaine quantité de farine d'orge, de vin, de fromage, de figues & même d'argent. Par cette contribution forcée, les plus pauvres risquent d'être exclus des repas en commun, & c'est un défaut qu'Aristote reprochoit aux lois de Lycurgue: d'un autre côté, Platon blâmoit Minos & Lycurgue de n'avoir pas soumis les femmes à la vie commune. Je m'abstiens de décider entre de si grands politiques & de si grands législateurs.

Parmi les Spartiates, les uns ne savent ni lire ni écrire; d'autres savent à peine compter: nulle idée parmi eux de la géométrie, de l'astronomie & des autres sciences. Les plus instruits font leurs délices des poésies d'Homère, de Terpandre & de Tyrtée, parce qu'elles élèvent l'ame. Leur théâtre n'est destiné qu'à leurs exercices; ils n'y représentent ni tragédies ni comédies, s'étant fait une loi de ne point admettre chez eux l'usage de ces drames. Quelques uns, en très petit nombre, ont cultivé avec succès la poésie lyrique. Alcman, qui vivoit il y a trois siècles environ, s'y est distingué; son style a de la douceur, quoiqu'il eût à combattre le dur dialecte Dorien qu'on parle à Lacédémone; mais il étoit animé d'un sentiment qui adoucit tout. Il avoit consacré toute sa vie à l'amour, & il chanta l'amour toute sa vie.

Ils aiment la musique qui produit l'enthousiasme de la vertu: sans cultiver cet art, ils sont en état de juger de son influence sur les mœurs, & rejettent les innovations qui pourroient altérer la simplicité.

On peut juger par les traits suivans de leur aversion pour la rhétorique. Un jeune Spartiate s'étoit exercé, loin de sa patrie, dans l'art oratoire. Il y revint, & les Ephores le firent punir, pour avoir conçu le dessein de tromper ses compatriotes. Pendant la guerre du Péloponèse, un autre Spartiate fut envoyé vers le satrape Tissapherne, pour l'engager à préférer l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes. Il s'exprima en peu de mots; &, comme il vit les ambassadeurs Athéniens déployer tout le faste de l'éloquence, il tira deux lignes qui aboutissoient au même point, l'une droite, l'autre tortueuse, & les montrant au satrape, il lui dit: Choisis. Deux siècles auparavant, les habitans d'une île de la mer Egée, pressés par la famine, s'adressèrent aux Lacédémoniens leurs alliés, qui répondirent à l'ambassadeur: Nous n'avons pas compris la fin de votre harangue, & nous en avons oublié le commencement. On en choisit un second en lui recommandant d'être bien concis. Il vint, & commença par montrer aux Lacédémoniens un de ces sacs où l'on tient la farine; le sac étoit vide: l'assemblée résolut aussitôt d'approvisionner l'île; mais

elle avertit le député de n'être plus si prolix une autre fois. En effet il leur avoit dit qu'il falloit remplir le sac.

Ils méprisent l'art de la parole, ils en estiment le talent. Quelques uns l'ont reçu de la nature, & l'ont manifesté, soit dans les assemblées de leur nation & des autres peuples, soit dans les oraisons funèbres qu'on prononcé tous les ans en l'honneur de Pausanias & de Léonidas. Ce général, qui, pendant la guerre du Péloponèse, soutint en Macédoine l'honneur de sa patrie, Brasidas passoit pour éloquent aux yeux mêmes de ces Athéniens qui mettent tant de prix à l'éloquence.

Celle des Lacédémoniens va toujours au but, & y parvient par les voies les plus simples. Des sophistes étrangers ont quelquefois obtenu la permission d'entrer dans leur ville, & de parler en leur présence. Accueillis, s'ils annoncent des vérités utiles, on cesse de les écouter, s'ils ne cherchent qu'à éblouir. Un de ces sophistes nous proposoit un jour d'entendre l'éloge d'Hercule. „ D'Hercule ? s'écria aussitôt Antalcidas ; eh ! qui s'avise de le blâmer ? „

Ils ne rougissent pas d'ignorer les sciences, qu'ils regardent comme superflues ; & l'un d'eux répondit à un Athénien qui leur en faisoit des reproches : Nous sommes en effet les seuls à qui vous n'avez pas pu enseigner vos vices. N'appliquant leur esprit qu'à des connoissances absolument nécessaires, leurs idées n'en sont que plus justes & plus propres à s'assortir & à se placer ; car les idées fausses sont comme des pièces irrégulières qui ne peuvent entrer dans la construction d'un édifice.

Ainsi, quoique ce peuple soit moins instruit que les autres, il est beaucoup plus éclairé. On dit que c'est de lui que Thalès, Pittacus & les autres sages de la Grèce, empruntèrent l'art de renfermer les maximes de la morale en de courtes formules. Ce que j'en ai vu m'a souvent étonné. Je croyois m'entretenir avec des gens ignorans & grossiers ; mais bientôt il sortoit de leurs bouches des réponses pleines d'un grand sens, & perçantes comme des traits. Accoutumés de bonne heure à s'exprimer avec autant d'énergie que de précision, ils se taisent, s'ils n'ont pas quelque chose d'intéressant à dire. S'ils en ont trop, ils font des excuses : ils sont avertis par un instinct de grandeur, que le style diffus ne convient qu'à l'esclave qui prie ; en effet, comme la prière, il semble se traîner aux piés & se replier autour de celui qu'on veut persuader. Le style concis, au contraire, est imposant & fier : il convient au maître qui commande : il s'assortit au caractère des Spartiates qui l'employent fréquemment dans leurs entre-

tiens & dans leurs lettres. Des reparties aussi promptes que l'éclair, laissent après elles, tantôt une lumière vive, tantôt la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & de leur patrie.

On louoit la bonté du jeune roi Charilaüs : „ Comment „ seroit-il bon, répondit l'autre roi, puisqu'il l'est, même pour „ les méchans ? „ Dans une ville de la Grèce, le héraut, chargé de la vente des esclaves, dit tout haut : „ Je vends un „ Lacédémonien. Dis plutôt un prisonnier, s'écria celui-ci „ en lui mettant la main sur la bouche. „ Les généraux du roi de Perse demandoient aux députés de Lacédémone, en quelle qualité ils comptoient suivre la négociation ? „ Si elle „ échoue, répondirent-ils, comme particuliers ; si elle réussit, „ comme ambassadeurs. „

On remarque la même précision dans les lettres qu'écrivent les magistrats, dans celles qu'ils reçoivent des généraux. Les Ephores, craignant que la garnison de Décélie ne se laissât surprendre, ou n'interrompît ses exercices accoutumés, ne lui écrivirent que ces mots : „ Ne vous promenez point. „ La défaite la plus désastreuse, la victoire la plus éclatante, sont annoncées avec la même simplicité. Lors de la guerre du Péloponèse, leur flotte, qui étoit sous les ordres de Mindare, ayant été battue par celle des Athéniens, commandée par Alcibiade, un officier écrivit aux Ephores : „ La bataille „ est perdue. Mindare est mort. Point de vivres ni de res- „ sources. „ Peu de temps après, ils reçurent de Lyfander, général de leur armée, une lettre conçue en ces termes : „ Athènes est prise. Telle fut la relation de la conquête la plus glorieuse & la plus utile pour Lacédémone.

Qu'on n'imagine pas, d'après ces exemples, que les Spartiates, condamnés à une raison trop sévère, n'osent dérider leur front. Ils ont cette disposition à la gaîté que procurent la liberté de l'esprit, & la conscience de la santé. Leur joie se communique rapidement parce qu'elle est vive & naturelle : elle est entretenue par des plaisanteries qui, n'ayant rien de bas ni d'offensant, diffèrent essentiellement de la bouffonnerie & de la satire. Ils apprennent de bonne heure l'art de les recevoir & de les rendre. Elles cessent dès que celui qui en est l'objet demande qu'on l'épargne.

C'est avec de pareils traits qu'ils repoussent quelquefois les prétentions ou l'humeur. J'étois un jour avec le roi Archidamus ; Périander, son médecin, lui présenta des vers qu'il venoit d'achever. Le prince les lut, & lui dit avec amitié : „ Eh ! pourquoi de si bon médecin, vous faites-vous si mau- „ vais poète ? „ Quelques années après, un vieillard, se plaignant au roi Agis de quelques infirmités faites à l'âge,

s'écrioit que tout étoit perdu : „ Cela est si vrai, répondit Agis „ en souriant, que, dans mon enfance, je l'entendois dire à „ mon père, qui, dans son enfance, l'avoit entendu dire au „ sien. „

Les arts lucratifs, & sur-tout ceux de luxe, sont sévèrement interdits aux Spartiates. Il leur est défendu d'altérer, par des odeurs, la nature de l'huile, & par des couleurs, excepté celle de pourpre, la blancheur de la laine. Ainsi, point de parfumeurs & presque point de teinturiers parmi eux. Ils ne devoient connoître ni l'or ni l'argent, ni par conséquent ceux qui mettent ces métaux en œuvre. A l'armée, ils peuvent exercer quelques professions utiles, comme celles de héraut, de trompette, de cuisinier, à condition que le fils suivra la profession de son père, comme cela se pratique en Égypte.

Ils ont une telle idée de la liberté, qu'ils ne peuvent la concilier avec le travail des mains. Un d'entre eux, à son retour d'Athènes, me disoit : Je viens d'une ville où rien n'est déshonnête. Par là, il désignoit, & ceux qui procuroient des courtisanes à prix d'argent, & ceux qui se livroient à de petits trafics. Un autre, se trouvant dans la même ville, apprit qu'un particulier venoit d'être condamné à l'amende pour cause d'oïveté ; il voulut voir, comme une chose extraordinaire, un citoyen puni dans une république, pour s'être affranchi de toute espèce de servitude.

Sa surprise étoit fondée, sur ce que les lois de son pays tendent sur-tout à délivrer les âmes des intérêts factices & des soins domestiques. Ceux qui ont des terres, sont obligés de les affermer à des Hilotes ; ceux, entre qui s'élèvent des différends, de les terminer à l'amiable ; car il leur est défendu de consacrer les momens précieux de leur vie à la poursuite d'un procès, ainsi qu'aux opérations du commerce, & autres moyens qu'on emploie communément pour augmenter la fortune, ou se distraire de son existence.

Cependant ils ne connoissent pas l'ennui, parce qu'ils ne sont jamais seuls, jamais en repos. La nage, la lutte, la course, la paume, les autres exercices du gymnase, & les évolutions militaires, remplissent une partie de leur journée ; ensuite ils se font un devoir & un amusement d'assister aux jeux & aux combats des jeunes élèves ; de-là, ils vont aux Leshès : ce sont des salles distribuées dans les différens quartiers de la ville, où les hommes de tout âge ont coutume de s'assembler. Ils sont très sensibles aux charmes de la conversation : elle ne roule presque jamais sur les intérêts & les projets des nations ; mais ils écoutent, sans se lasser, les leçons des personnes âgées ;

ils

ils entendent volontiers raconter l'origine des hommes, des héros & des villes. La gravité de ces entretiens est tempérée par des faillies fréquentes.

Ces assemblées, ainsi que les repas & les exercices publics, sont toujours honorées de la présence des vieillards. Je me fers de cette expression, parce que la vieillesse, dévouée ailleurs au mépris, élève un Spartiate au faite de l'honneur. Les autres citoyens, & sur-tout les jeunes gens, ont pour lui les égards qu'ils exigent à leur tour pour eux-mêmes. La loi les oblige de lui céder le pas à chaque rencontre, de se lever quand il paroît, de se taire quand il parle. On l'écoute avec déférence dans les assemblées de la nation, & dans les salles du gymnase ; ainsi les citoyens qui ont servi leur patrie, loin de lui devenir étrangers à la fin de leur carrière, sont respectés, les uns, comme les dépositaires de l'expérience, les autres, comme ces monumens dont on se fait une religion de conserver les débris.

Si l'on considère maintenant que les Spartiates consacrent une partie de leur temps à la chasse & aux assemblées générales, qu'ils célèbrent un grand nombre de fêtes, dont l'éclat est rehaussé par le concours de la danse & de la musique, & qu'enfin les plaisirs communs à toute une nation, sont toujours plus vifs que ceux d'un particulier, loin de plaindre leur destinée, on verra qu'elle leur ménage une succession non interrompue de momens agréables, & de spectacles intéressans. Deux de ces spectacles avoient excité l'admiration de Pindare ; c'est-là, disoit-il, que l'on trouve le courage bouillant des jeunes guerriers, toujours adouci par la sagesse consommée des vieillards ; & les triomphes brillans des Muses, toujours suivis des transports de l'allégresse publique.

Leurs tombeaux sans ornemens, ainsi que leurs maisons, n'annoncent aucune distinction entre les citoyens ; il est permis de les placer dans la ville, & même auprès des temples. Les pleurs & les sanglots n'accompagnent ni les funérailles, ni les dernières heures du mourant : car les Spartiates ne sont pas plus étonnés de se voir mourir, qu'ils ne l'avoient été de se trouver en vie ; persuadés que c'est à la mort de fixer le terme de leurs jours, ils se soumettent aux ordres de la nature avec la même résignation qu'aux besoins de l'état.

Les femmes sont grandes, fortes, brillantes de santé, presque toutes fort belles. Mais ce sont des beautés sévères & imposantes ; elles auroient pu fournir à Phidias un grand nombre de modèles pour sa Minerve, à peine quelques uns à Praxitèle, pour sa Vénus.

Leur habillement consiste dans une tunique ou espèce de chemise courte, & dans une robe qui descend jusqu'aux talons. Les filles, obligées de consacrer tous les momens de la journée, à la lutte, à la course, au saut, à d'autres exercices pénibles, n'ont pour l'ordinaire qu'un vêtement léger & sans manches, qui s'attache aux épaules avec des agrafes, & que leur ceinture tient relevé au dessus des genoux : la partie inférieure est ouverte de chaque côté, de sorte que la moitié du corps reste à découvert. Je suis très éloigné de justifier cet usage ; mais j'en vais rapporter les motifs & les effets, d'après la réponse de quelques Spartiates à qui j'avois témoigné ma surprise.

Lycurgue ne pouvoit soumettre les filles aux mêmes exercices que les hommes, sans écarter tout ce qui pouvoit contrarier leurs mouvemens. Il avoit sans doute observé que l'homme ne s'est couvert qu'après s'être corrompu ; que ses vêtemens se sont multipliés à proportion de ses vices ; que les beautés qui le séduisent, perdent souvent leurs attraits à force de se montrer ; & qu'enfin, les regards ne souillent que les âmes déjà souillées. Guidé par ces réflexions, il entreprit d'établir par ses lois, un tel accord de vertus entre les deux sexes, que la témérité de l'un seroit réprimée, & la foiblesse de l'autre, soutenue. Ainsi, peu content de décerner la peine de mort à celui qui déshonoreroit une fille, il accoutuma la jeunesse de Sparte à ne rougir que du mal. La pudeur, dépouillée d'une partie de ses voiles, fut respectée de part & d'autre, & les femmes de Lacédémone se distinguèrent par la pureté de leurs mœurs. J'ajoute que Lycurgue a trouvé des partisans parmi les philosophes. Platon veut que, dans sa république, les femmes de tout âge s'exercent dans le gymnase, n'ayant que leurs vertus pour vêtemens.

Une Spartiate paroît en public à visage découvert, jusqu'à ce qu'elle soit mariée. Après son mariage, comme elle ne doit plaire qu'à son époux, elle sort voilée ; &, comme elle ne doit être connue que de lui seul, il ne convient pas aux autres de parler d'elle avec éloge ; mais ce voile sombre & ce silence respectueux, ne sont que des hommages rendus à la décence. Nulle part les femmes ne sont moins surveillées & moins contraintes ; nulle part elles n'ont moins abusé de la liberté. L'idée de manquer à leur époux, leur eût paru autrefois aussi étrange que celle d'étaler la moindre recherche dans leur parure : quoiqu'elles n'aient plus aujourd'hui la même sagesse ni la même modestie, elles sont beaucoup plus attachées à leurs devoirs que les autres femmes de la Grèce.

Elles

Elles ont aussi un caractère plus vigoureux, & l'emploient avec succès pour assujettir leurs époux, qui les consultent volontiers, tant sur leurs affaires que sur celles de la nation. On a remarqué que les peuples guerriers sont enclins à l'amour; l'union de Mars & de Vénus semble attester cette vérité; & l'exemple des Lacédémoniens sert à la confirmer. Une étrangère disoit un jour à la femme du roi Léonidas: " Vous êtes les seules qui preniez de l'ascendant sur les hommes. Sans doute, répondit-elle, parce que nous sommes les seules qui mettions des hommes au monde.,,

Ces ames fortes donnèrent, il y a quelques années, un exemple qui surprit toute la Grèce. À l'aspect de l'armée d'Epaminondas, elles remplirent la ville de confusion & de terreur. Leur caractère commence-t-il à s'altérer comme leurs vertus? Y a-t-il une fatalité pour le courage? Un instant de foiblesse pourroit-il balancer tant de traits de grandeur & d'élévation qui les ont distinguées dans tous les temps, & qui leur échappent tous les jours?

Elles ont une haute idée de l'honneur & de la liberté; elles la poussent quelquefois si loin, qu'on ne fait alors quel nom donner au sentiment qui les anime. Une d'entre elles écrivoit à son fils qui s'étoit sauvé de la bataille: " Il court de mauvais bruits sur votre compte; faites-les cesser, ou cessez de vivre.,, En pareille circonstance, une Athénienne mandoit au sien: " Je vous fais bon gré de vous être conservé pour moi.,, Ceux-mêmes qui voudroient excuser la seconde, ne pourroient s'empêcher d'admirer la première; ils seroient également frappés de la réponse d'Argiléonis, mère du célèbre Brasidas: des Thraces, en lui apprenant la mort glorieuse de son fils, ajoutoient que jamais Lacédémone n'avoit produit un si grand général. — Etrangers, leur dit-elle, mon fils étoit un brave homme; mais apprenez que Sparte possède plusieurs citoyens qui valent mieux que lui.,,

Ici la nature est soumise, sans être étouffée; & c'est en cela que réside le vrai courage. Aussi les Ephores décernèrent-ils des honneurs signalés à cette femme. Mais qui pourroit entendre, sans frissonner, une mère à qui l'on disoit: " Votre fils vient d'être tué sans avoir quitté son rang, & qui répondit aussitôt: Qu'on l'enterre & qu'on mette son frère à sa place?,, & cette autre qui attendoit au faux-bourg la nouvelle du combat? Le courier arrive: elle l'interroge. " Vos cinq enfans ont péri.—Ce n'est pas là ce que je te demande; ma patrie n'a-t-elle rien à craindre?—Elle triomphe.—Eh bien! je me résigne avec plaisir à ma perte.,, Qui pourroit encore voir sans terreur ces femmes qui donnent

la mort à leurs fils convaincus de lâcheté ? & celles qui, accourues au champ de bataille, se font montrer le cadavre d'un fils unique, parcourent d'un œil inquiet les blessures qu'il a reçues, comptent celles qui peuvent honorer ou déshonorer son trépas ; & , après cet horrible calcul, marchent avec orgueil à la tête du convoi, ou se confinent chez elles, pour cacher leurs larmes & leur honte ! *

Ces excès, ou plutôt ces forfaits de l'honneur, outrepassent si fort la portée de la grandeur qui convient à l'homme, qu'ils n'ont jamais été partagés par les Spartiates les plus abandonnés au fanatisme de la gloire. En voici la raison. Chez eux, l'amour de la patrie est une vertu qui fait des choses sublimes ; dans leurs épouses, une passion qui tente des choses extraordinaires. La beauté, la parure, la naissance, les agrémens de l'esprit n'étant pas assez estimés à Sparte, pour établir des distinctions entre les femmes, elles furent obligées de fonder leur supériorité sur le nombre & sur la valeur de leurs enfans. Pendant qu'ils vivent, elles jouissent des espérances qu'ils donnent ; après leur mort, elles héritent de la célébrité qu'ils ont acquise. C'est cette fatale succession qui les rend féroces, & qui fait que leur dévouement à la patrie est quelquefois accompagné de toutes les fureurs de l'ambition & de la vanité.

A cette élévation d'ame, qu'elles montrent encore par intervalles, succéderont bientôt, sans la détruire entièrement, des sentimens ignobles ; & leur vie ne sera plus qu'un mélange de petitesse & de grandeur, de barbarie & de volupté. Déjà plusieurs d'entre elles se laissent entraîner par l'éclat de l'or, par l'attrait des plaisirs. Les Athéniens qui blâmoient hautement la liberté qu'on laissoit aux femmes de Sparte, triomphent en voyant cette liberté dégénérer en licence. Les philosophes même reprochent à Lycurgue de ne s'être occupé que de l'éducation des hommes.

Nous examinerons cette accusation dans un autre chapitre, & nous remonterons en même temps aux causes de la décadence survenue aux mœurs des Spartiates. Car il faut l'avouer, ils ne sont plus ce qu'ils étoient il y a un siècle. Les uns s'enorgueillissent impunément de leurs richesses, d'autres courent après des emplois que leurs pères se contentoient de mériter. Il n'y a pas longtems qu'on a découvert une courtisane aux environs de Sparte ; & , ce qui n'est pas moins dan-

* Ce dernier fait, et d'autres à peu-près semblables, paroissent être postérieurs au tems où les lois de Lycurgue étoient rigoureusement observées. Ce ne fut qu'après leur décadence qu'un faux héroïsme s'empara des femmes et des enfans de Sparte.

gereux, nous avons vu la sœur du Roi Agéfilas, Cynisca, envoyer, à Olympie un char attelé de quatre chevaux, pour y disputer le prix de la course, des poètes célébrer son triomphe, & l'état élever un monument en son honneur.

Néanmoins, dans leur dégradation, ils conservent encore des restes de leur ancienne grandeur. Vous ne les verrez point recourir aux dissimulations, aux bassesses, à tous ces petits moyens qui avilissent les âmes : ils sont avides sans avarice, ambitieux sans intrigues. Les plus puissans ont assez de pudeur pour dérober aux yeux la licence de leur conduite ; ce sont des transfuges qui craignent les lois qu'ils ont violées, & regrettent les vertus qu'ils ont perdues.

J'ai vu en même temps des Spartiates dont la magnanimité invitoit à s'élever jusqu'à eux. Ils se tenoient à leur hauteur sans effort, sans ostentation, sans être attirés vers la terre par l'éclat des dignités ou par l'espoir des récompenses. N'exigez aucune bassesse de leur part ; ils ne craignent ni l'indigence, ni la mort. Dans mon dernier voyage à Lacédémone, je m'entretenois avec Talécрус qui étoit fort pauvre, & Damindas qui jouissoit d'une fortune aisée. Il survint un de ces hommes que Philippe, Roi de Macédoine, soudoyoit pour lui acheter des partisans. Il dit au premier : « Quel bien avez vous ? le nécessaire, répondit Talécрус, en lui tournant le dos. » Il menaça le second du courroux de Philippe. Homme lâche ! répondit Damindas, eh ! que peut ton maître contre des hommes qui méprisent la mort ? »

En contemplant à loisir ce mélange de vices naissans & de vertus antiques, je me croyois dans une forêt que la flamme avoit ravagée ; j'y voyois des arbres réduits en cendres, d'autres à moitié consumés, & d'autres qui, n'ayant reçu aucune atteinte, portoient fièrement leurs têtes dans les cieux.

Fin du Chapitre quarante-huitième.

CHAPITRE XLIX.

De la Religion & des Fêtes des Spartiates.

LES objets du culte public n'inspirent à Lacédémone qu'un profond respect, qu'un silence absolu. On ne s'y permet à leur égard ni discussions, ni doutes ; adorer les dieux, honorer les héros, voilà l'unique dogme des Spartiates.

Parmi les héros auxquels ils ont élevé des temples, des autels ou des statues, on distingue Hercule, Castor, Pollux, Achille,

Achille, Ulysse, Lycurgue, &c. Ce qui doit surprendre ceux qui ne connoissent pas les différentes traditions des peuples, c'est de voir Hélène partager avec Ménélas des honneurs presque divins, & la statue de Clytemnestre placée auprès de celle d'Agamemnon.

Les Spartiates sont fort crédules. Un d'entr'eux crut voir pendant la nuit un spectre errant autour d'un tombeau, il le poursuivoit la lance levée, & lui crioit: Tu as beau faire, tu mourras une seconde fois. Ce ne sont pas les prêtres qui entretiennent la superstition; ce sont les Ephores; ils passent quelquefois la nuit dans le temple de Pasiphaé, & le lendemain, ils donnent leurs songes comme des réalités.

Lycurgue, qui ne pouvoit dominer sur les opinions religieuses, supprima les abus qu'elles avoient produits. Par-tout ailleurs, on doit se présenter aux dieux avec des victimes sans tache, quelquefois avec l'appareil de la magnificence; à Sparte, avec des offrandes de peu de valeur, & la modestie qui convient à des supplians. Ailleurs, on importune les dieux par des prières & longues; à Sparte, on ne leur demande que la grâce de faire de belles actions, après en avoir fait de bonnes; & cette formule est terminée par ces mots, dont les âmes fières sentiront la profondeur: " Donnez-nous ,, la force de supporter l'injustice.,, L'aspect des morts n'y blesse point les regards, comme chez les nations voisines. Le deuil n'y dure que onze jours; si la douleur est vraie, on ne doit pas en borner le temps; si elle est fautive, il ne faut pas en prolonger l'imposture.

Il suit de-là, que, si le culte des Lacédémoniens est, comme celui des autres Grecs, souillé d'erreurs & de préjugés dans la théorie, il est du moins plein de raison & de lumières dans la pratique.

Les Athéniens ont cru fixer la victoire chez eux, en la représentant sans ailes; par la même raison, les Spartiates ont représenté quelquefois Mars & Vénus chargés de chaînes. Cette nation guerrière a donné des armes à Vénus, & mis une lance entre les mains de tous les dieux & de toutes les déesses. Elle a placé la statue de la Mort à côté de celle du Sommeil, pour s'accoutumer à les regarder du même œil. Elle a consacré un temple aux Muses, parce qu'elle marche aux combats aux sons mélodieux de la flûte ou de la lyre; un autre à Neptune qui ébranle la terre, parce qu'elle habite un pays sujet à de fréquentes secousses; un autre à la Crainte, parce qu'il est des craintes salutaires, telle que celle des lois.

Un grand nombre de fêtes remplissent ses loisirs. J'ai vu dans la plupart trois chœurs marcher en ordre, & faire reten-

tir les airs de leurs chants; celui des vieillards prononcer ces mots :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

celui des hommes faits, répondre :

Nous le sommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

& celui des enfans, poursuivre

Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons.

J'ai vu dans les fêtes de Bacchus, des femmes au nombre de onze, se disputer le prix de la course. J'ai suivi les filles de Sparte, lorsqu'au milieu des transports de la joie publique, placées sur des chars, elles se rendoient au bourg de Thérapné, pour présenter leurs offrandes au tombeau de Ménélas & d'Hélène.

Pendant les fêtes d'Appollon, surnommé Carnéen, qui reviennent tous les ans vers la fin de l'été, & qui durent neuf jours, j'assistai au combat que se livrent les joueurs de cythare; je vis dresser autour de la ville neuf cabanes ou feuillées en forme de tentes. Chaque jour de nouveaux convives au nombre de quatre-vingt-un, neuf pour chaque tente, y venoient prendre leurs repas; des officiers, tirés au sort, entretenoient l'ordre, & tout s'exécutoit à la voix du héraut public. C'étoit l'image d'un camp; mais on n'en étoit pas plus disposé à la guerre; car rien ne doit interrompre ces fêtes, & quelque pressant que soit le danger, on attend qu'elles soient terminées pour mettre l'armée en campagne.

Le même respect retient les Lacédémoniens chez eux pendant les fêtes d'Hyacinthe, célébrées au printemps, sur-tout par les habitans d'Amyclæ. On disoit qu'Hyacinthe, fils d'un roi de Lacédémone, fut tendrement aimé d'Apollon, que Zéphyre, jaloux de sa beauté, dirigea le palet qui lui ravit le jour, & qu'Apollon, qui l'avoit lancé, ne trouva d'autre soulagement à sa douleur, que de métamorphoser le jeune prince en une fleur qui porte son nom. On institua des jeux qui se renouvellent tous les ans. Le premier & le troisième jour ne présentent que l'image de la tristesse & du deuil; le second est un jour d'alégresse: Lacédémone s'abandonne à l'ivresse de la joie; c'est un jour de liberté: les esclaves mangent à la même table que leurs maîtres.

De tous côtés on voit des chœurs de jeunes garçons revêtus d'une simple tunique, les uns jouant de la lyre, ou célébrant

brant Hyacinthe par de vieux cantiques accompagnés de la flûte; d'autres, exécutant des danses; d'autres à cheval, faisant briller leur adresse, dans le lieu destiné aux spectacles.

Bientôt la Pompe ou procession solennelle s'avance vers Amyclæ, conduite par un chef, qui, sous le nom de légat, doit offrir au temple d'Apollon, les vœux de la nation: dès qu'elle est arrivée, on achève les apprêts d'un pompeux sacrifice, & l'on commence par répandre, en forme de libation, du vin & du lait dans l'intérieur de l'autel qui sert de base à la statue. Cet autel est le tombeau d'Hyacinthe. Tout autour sont rangés 20 ou 25 jeunes garçons & autant de jeunes filles, qui font entendre des concerts ravissans, en présence de plusieurs magistrats de Lacédémone.* Car dans cette ville, ainsi que dans toute la Grèce, les cérémonies religieuses intéressent le gouvernement; les Rois & leurs enfans se font un devoir d'y figurer. On a vu dans ces derniers temps Agésilas, après des victoires éclatantes, se placer dans le rang qui lui avoit été assigné par le maître du chœur, & confondu avec les simples citoyens, chanter avec eux l'hymne d'Apollon aux fêtes d'Hyacinthe.

La discipline des Spartiates est telle que leurs plaisirs sont toujours accompagnés d'une certaine décence; dans les fêtes mêmes de Bacchus, soit à la ville, soit à la campagne, personne n'ose s'écarter de la loi qui défend l'usage immodéré du vin.

Fin du Chapitre quarante-neuvième.

CHAPITRE L.

Du Service militaire chez les Spartiates.

LES Spartiates sont obligés de servir depuis l'âge de 20 ans jusqu'à celui de 60: au-delà de ce terme, on les dispense de prendre les armes, à moins que l'ennemi n'entre dans la Laconie.

* Parmi les inscriptions que M. l'abbé Fourmont avoit découvertes en Laconie, il en est deux qui sont du septième, & peut-être même de la fin du huitième siècle avant J. C. Au nom du légat ou du chef d'une députation solennelle, ΙΠΕΣΒΕΥΣ, elles joignent les noms de plusieurs magistrats, & ceux des jeunes garçons & des jeunes filles qui avoient figuré dans les chœurs, & qui sur l'un de ces monumens sont nommés *Hyalcades*. Cette expression, suivant Hésichius, désignoit parmi les Spartiates des chœurs d'enfans, J'ai pensé qu'il étoit question ici de la pompe des Hyacinthes.

Il faut observer que parmi les jeunes filles qui composoient un des chœurs, on trouve le nom de Lycorïas, fille de Deuximadus ou Zeuxidamus, roi de Lacédémone, qui vivoit vers l'an 700 avant J. C.

Quand

Quand il s'agit de lever des troupes, les Ephores, par la voix du héraut, ordonnent aux citoyens âgés depuis 20 ans jusqu'à l'âge porté dans la proclamation, de se présenter pour servir dans l'infanterie pesamment armée, ou dans la cavalerie; la même injonction est faite aux ouvriers destinés à suivre l'armée.

Comme les citoyens sont divisés en cinq tribus, on a partagé l'infanterie pesante en cinq régimens, qui sont, pour l'ordinaire commandés par autant de Polémarques; chaque régiment est composé de quatre bataillons, de huit pentécostyes, & de seize énomoties ou compagnies.

En certaines occasions, au lieu de faire marcher tout le régiment, on détache quelques bataillons; &, alors, en doublant ou quadruplant leurs compagnies, on porte chaque bataillon à 256 hommes; ou même à 512. Je cite des exemples & non des règles; car le nombre d'hommes par énomotie, n'est pas toujours le même; & le général, pour dérober la connoissance de ses forces à l'ennemi, souvent la composition de son armée. Outre les cinq régimens, il existe un corps de 600 hommes d'élite, qu'on appelle scirites, & qui ont quelquefois décidé de la victoire.

Les principales armes du fantassin sont la pique & le bouclier; je ne compte pas l'épée, qui n'est qu'une espèce de poignard qu'il porte à sa ceinture. C'est sur la pique qu'il fonde ses espérances; il ne la quitte presque point, tant qu'il est à l'armée. Un étranger disoit à l'ambitieux Agésilas: "Où, fixez-vous donc les bornes de la Laconie?" Au bout de nos piques, répondit-il.,

Ils couvrent leur corps d'un bouclier d'airain, de forme ovale, échancré des deux côtés & quelquefois d'un seul, terminé en pointe aux deux extrémités, & chargé des lettres initiales du nom de Lacédémone. A cette marque on reconnoit la nation; mais il en faut une autre pour reconnoître chaque soldat, obligé, sous peine d'infamie, de rapporter son bouclier; il fait graver dans le champ le symbole qu'il s'est approprié. Un d'entre eux s'étoit exposé aux plaisanteries de ses amis, en choisissant pour emblème une mouche de grandeur naturelle. "J'approcherai si fort de l'ennemi, leur dit-il, qu'il distinguera cette marque.,

Le soldat est revêtu d'une casaque rouge. On a préféré cette couleur, afin que l'ennemi ne s'aperçoive pas du sang qu'il a fait couler.

Le roi marche à la tête de l'armée, précédé du corps des scirites, ainsi que des cavaliers envoyés à la découverte. Il offre fréquemment des sacrifices, auxquels assistent les chefs
des

des troupes Lacédémoniennes, & ceux des alliés. Souvent il change de camp, soit pour protéger les terres de ces derniers, soit pour nuire à celles des ennemis.

Tous les jours, les soldats se livrent aux exercices du gymnase. La lice est tracée aux environs du camp. Après les exercices du matin, ils se tiennent assis par terre jusqu'au dîner ; après ceux du soir, ils soupent, chantent des hymnes en l'honneur des dieux, & se couchent sur leurs armes. Divers amusemens remplissent les intervalles de la journée ; car ils sont alors astreints à moins de travaux qu'avant leur départ, & l'on diroit que la guerre est pour eux le temps du repos.

Le jour du combat, le Roi, à l'imitation d'Hercule, immole une chèvre, pendant que les joueurs de flûte font entendre l'air de Castor. Il entonne ensuite l'hymne du combat ; tous les soldats, le front orné de couronnes, le répètent de concert. Après ce moment si terrible & si beau, ils arrangent leurs cheveux & leurs vêtemens, nettoient leurs armes, présentent leurs officiers de les conduire au champ de l'honneur, s'animent eux-mêmes par des traits de gaieté, & marchent en ordre au son des flûtes qui excitent & modèrent leur courage. Le roi se place dans le premier rang, entouré de 100 jeunes guerriers, qui doivent, sous peine d'infamie, exposer leurs jours pour sauver les siens, & de quelques athlètes qui ont remporté le prix aux jeux publics de la Grèce, & qui regardent ce poste comme la plus glorieuse des distinctions.

Je ne dis rien des savantes manœuvres qu'exécutent les Spartiates avant & pendant le combat : leur tactique paroît d'abord compliquée ; mais la moindre attention suffit pour se convaincre qu'elle a tout prévu, tout facilité, & que les institutions militaires de Lycurgue sont préférables à celles des autres nations.

Pour tout homme, c'est une honte de prendre la fuite ; pour les Spartiates, d'en avoir seulement l'idée. Cependant leur courage, quoique impétueux & bouillant, n'est pas une fureur aveugle : un d'entre eux, au plus fort de la mêlée, entend le signal de la retraite, tandis qu'il tient le fer levé sur un soldat abattu à ses pieds ; il s'arrête aussitôt, & dit que son premier devoir est d'obéir à son général.

Cette espèce d'hommes n'est pas faite pour porter des chaînes ; la loi leur crie sans cesse : Plutôt périr que d'être esclaves. Bias, qui commandoit un corps de troupes, s'étant laissé surprendre par Iphicrate, ses soldats lui dirent : Quel parti prendre ? “ Vous, répondit-il, de vous retirer ; moi, „ de combattre & mourir. „

Il s

Ils aiment mieux garder leurs rangs que de tuer quelques hommes de plus ; il leur est défendu non-seulement de poursuivre l'ennemi, mais encore de le dépouiller, sans en avoir reçu l'ordre ; car ils doivent être plus attentifs à la victoire qu'au butin. 300 Spartiates veillent à l'observation de cette loi.

Si le général dans un premier combat a perdu quelques soldats, il doit en livrer un second pour les retirer.

Quand un soldat ■ quitté son rang, on l'oblige de rester pendant quelque temps debout, appuyé sur son bouclier à la vue de toute l'armée.

Les exemples de lâcheté, si rares autrefois, livrent le coupable aux horreurs de l'infamie ; il ne peut aspirer à aucun emploi ; s'il est marié, aucune famille ne veut s'allier à la sienne ; s'il ne l'est pas, il ne peut s'allier à une autre ; il semble que cette tache souilleroit toute sa postérité.

Ceux qui périssent dans le combat, sont enterrés, ainsi que les autres citoyens, avec un vêtement rouge & un rameau d'olivier, symbole des vertus guerrières parmi les Spartiates. S'ils se sont distingués, leurs tombeaux sont décorés de leurs noms, & quelquefois de la figure d'un lion ; mais si un soldat a reçu la mort en tournant de dos à l'ennemi, il est privé de la sépulture.

Aux succès de la bravoure, on préfère ceux que ménage la prudence. On ne suspend point aux temples les dépouilles de l'ennemi. Des offrandes enlevées à des lâches, disoit le roi Cléomène, ne doivent pas être exposées aux regards des dieux, ni à ceux de notre jeunesse. Autrefois la victoire n'excitoit ni joie ni surprise ; de nos jours un avantage remporté par Archidamus, fils d'Agésilas, produisit des transports si vifs parmi les Spartiates, qu'il ne resta plus aucun doute sur leur décadence.

On ne fait entrer dans la cavalerie que des hommes sans expérience, qui n'ont pas assez de vigueur ou de zèle. C'est le citoyen riche qui fournit les armes, & entretient le cheval. Si ce corps a remporté quelques avantages, il les a dus aux cavaliers étrangers que Lacédémone prenoit à sa solde. En général les Spartiates aiment mieux servir dans l'infanterie : persuadés que le vrai courage se suffit à lui-même, ils veulent combattre corps à corps. J'étois auprès du roi Archidamus, quand on lui présenta le modèle d'une machine à lancer des traits nouvellement inventée en Sicile. Après l'avoir examinée avec attention : C'en est fait, dit-il, de la valeur.

La Laconie pourroit entretenir 3000 hommes d'infanterie pesante, & 1500 hommes de cavalerie ; mais, soit que la population

pulation n'ait pas été assez favorisée, soit que l'état n'ait point ambitionné de mettre de grandes armées sur pié, Sparte qui a souvent marché en corps de nation contre les peuples voisins, n'a jamais employé dans les expéditions lointaines, qu'un petit nombre de troupes nationales. Elle avoit, il est vrai, 45,000 hommes à la bataille de Platée; mais on n'y comptoit que 5000 Spartiates & autant de Lacédémoniens; le reste étoit composé d'Hilotes. On ne vit à la bataille de Leuctres que 700 Spartiates.

Ce ne fut donc pas à ses propres forces qu'elle dut sa supériorité; & si, au commencement de la guerre du Péloponèse, elle fit marcher 60,000 hommes contre les Athéniens, c'est que les peuples de cette presqu'île, unis la plupart depuis plusieurs siècles avec elle, avoient joint leurs troupes aux siennes. Dans ces derniers temps les armées étoient composées de quelques Spartiates & d'un corps de néodames ou affranchis, auxquels on joignoit, suivant les circonstances, des soldats de Laconie, & un plus grand nombre d'autres, fournis par les villes alliées.

Après la bataille de Leuctres, Epaminondas, ayant rendu la liberté à la Messénie, que les Spartiates tenoient asservie depuis long-temps, leur ôta les moyens de se recruter dans cette province; & plusieurs peuples, du Péloponèse les ayant abandonnés, leur puissance, autrefois si redoutable est tombée dans un état de foiblesse dont elle ne se relèvera jamais.

Fin du Chapitre cinquantième.

CHAPITRE LI.

Défense des lois de Lycurgue : causes de leur décadence.

J'AI dit plus haut que Philotas étoit parti pour Athènes le lendemain de notre arrivée à Lacédémone. Il ne revenoit point, j'en étois inquiet: je ne concevois pas comment il pouvoit supporter pendant si long-temps une séparation si cruelle. Avant de l'aller rejoindre, je voulus avoir un second entretien avec Damonax; dans le premier, il avoit considéré les lois de Lycurgue à l'époque de leur vigueur: je les voyois tous les jours céder avec si peu de résistance à des innovations dangereuses, que je commençois à douter de leur ancienne influence. Je saisis la première occasion de m'en expliquer avec Damonax,

Un soir la conversation nous ramenant insensiblement à Lycurgue, j'affectai moins de considération pour ce grand homme. Il semble, lui dis-je, que plusieurs de vos lois vous sont venues des Perses & des Egyptiens. Il me répondit : L'architecte qui construisit le labyrinthe d'Egypte, ne mérite pas moins d'éloges pour en avoir décoré l'entrée avec ce beau marbre de Paros, qu'on fit venir de si loin. Pour juger du génie de Lycurgue, c'est l'ensemble de sa législation qu'il faut considérer. Et c'est cet ensemble, repris-je, qu'on voudroit vous ravir. Les Athéniens & les Crétois, soutiennent que leurs constitutions, quoique différentes entre elles, ont servi de modèles à la vôtre.

Le témoignage des premiers, reprit Damonax, est toujours entaché d'une partialité puérile. Ils ne pensent à nous que pour penser à eux. L'opinion des Crétois est mieux fondée : Lycurgue adopta plusieurs des lois de Minos ; il en rejetta d'autres ; celles qu'il choisit, il les modifia de telle manière, & les assortit si bien à son plan, qu'on peut dire qu'il découvrit ce qu'avoient déjà découvert Minos, & peut-être d'autres avant lui. Comparez les deux gouvernemens : vous y verrez tantôt les idées d'un grand homme perfectionnées par un grand homme encore ; tantôt, des différences si sensibles, que vous aurez de la peine à comprendre comment on a pu les confondre. Je vous dois un exemple de cette opposition de vues : les lois de Minos tolèrent l'inégalité des fortunes, les nôtres la proscrivent ; & de-là devoit résulter une diversité essentielle dans les constitutions & les mœurs des deux peuples. Cependant, lui dis-je, l'or & l'argent ont forcé parmi vous les barrières que leur opposoient des lois insuffisantes ; & vous n'êtes plus, comme autrefois, heureux par les privations, & riches, pour ainsi dire, de votre indigence.

Damonax alloit répondre, lorsque nous entendîmes dans la rue crier à plusieurs reprises : Ouvrez, ouvrez ; car il n'est pas permis à Lacédémone de frapper à la porte. C'étoit lui, c'étoit Philotas. Je courois me jeter entre ses bras, il étoit déjà dans les miens : je le présentai de nouveau à Damonax, qui, le moment d'après, se retira par discrétion. Philotas s'informa de son caractère. Je répondis : il est bon, facile ; il a la politesse du cœur, bien supérieure à celle des manières : ses mœurs sont simples & ses sentimens honnêtes. Philotas en conclut que Damonax étoit aussi ignorant que le commun des Spartiates. J'ajoutai : il se passionne pour les lois de Lycurgue. Philotas trouva qu'il saluoit d'une manière plus gauche que lors de notre première entrevue.

Mon ami étoit si prévenu en faveur de sa nation, qu'il m'è-

prisoit les autres peuples, & haïssoit souverainement les Lacédémoniens. Il avoit recueilli contre ces derniers, tous les ridicules dont on les accable sur le théâtre d'Athènes, toutes les injures que leur prodiguent les orateurs d'Athènes ; toutes les injustices que leur attribuent les historiens d'Athènes ; tous les vices que les philosophes d'Athènes reprochent aux lois de Lycurgue : couvert de ces armes, il attaquoit sans cesse les partisans de Sparte. J'avois souvent essayé de le corriger de ce travers, & je ne pouvois souffrir que mon ami eût un défaut.

Il étoit revenu par l'Argolide ; de-là, jusqu'à Lacédémone, le chemin est si rude, si scabreux qu'exécédé de fatigue, il me dit avant de se coucher : sans doute que, suivant votre louable coutume, vous me ferez grimper sur quelque rocher, pour admirer à loisir les environs de cette superbe ville ? car on ne manque pas ici de montagnes pour procurer ce plaisir aux voyageurs. Demain, répondis-je, nous irons au Ménélaion, éminence située au-de-là de l'Eurotas ; Damonax aura la complaisance de nous y conduire.

Le jour suivant, nous passâmes le Babix, c'est le nom que l'on donne au pont de l'Eurotas. Bientôt s'offrirent à nous les débris de plusieurs maisons construites autrefois sur la rive gauche du fleuve, & détruites dans la dernière guerre par les troupes d'Epaminondas. Mon ami saisit cette occasion pour faire le plus grand éloge du plus grand ennemi des Lacédémoniens ; & , comme Damonax gardoit le silence, il en eut pitié.

En avançant, nous apperçûmes trois ou quatre Lacédémoniens, couverts de manteaux chamarrés de différentes couleurs, & le visage rasé seulement d'un côté. Quelle farce jouent ces gens-là, demanda Philotas ? Ce sont, répondit Damonax, des trembleurs, ainsi nommés pour avoir pris la fuite dans ce combat où nous repoussâmes les troupes d'Epaminondas. Leur extérieur sert à les faire reconnoître, & les humilie si fort, qu'ils ne fréquentent que les lieux solitaires ; vous voyez qu'ils évitent notre présence.

Après avoir, du haut de la colline, parcouru des yeux, & ces belles campagnes qui se prolongent vers le midi, & ces monts fourcilleux qui bornent la Laconie au couchant, nous nous assîmes en face de la ville de Sparte. J'avois à ma droite Damonax, à ma gauche Philotas, qui daignoit à peine fixer ses regards sur cet amas de chaumières irrégulièrement rapprochées. Tel est cependant, lui dis-je, l'humble asyle de cette nation, où l'on apprend de si bonne heure l'art de commander, & l'art plus difficile d'obéir. Philotas me serroit la main,

main, & me faisoit signe de me taire. J'ajoutai, d'une nation qui ne fut jamais énorquée par les succès, ni abattue par les revers. Philotas me disoit à l'oreille : au nom des dieux, ne me forcez pas à parler ; vous avez déjà vu que cet homme n'est pas en état de me répondre. Je continuai : qui a toujours eu l'ascendant sur les autres, qui défit les Perses, battit souvent les généraux d'Athènes, & finit par s'emparer de leur capitale ; qui n'est ni frivole, ni inconséquente, ni gouvernée par des orateurs corrompus ; qui dans toute la Grèce.... Est souverainement détestée pour sa tyrannie, & méprisée pour ses vices, s'écria Philotas ; & tout de suite rougissant de honte : Pardonnez, dit-il à Damonax, ce mouvement de colère à un jeune homme qui adore sa patrie, & qui ne souffrira jamais qu'on l'insulte. Je respecte ce sentiment, répondit le Spartiate ; Lycurgue en a fait le mobile de nos actions. O mon fils ! celui qui aime sa patrie, obéit aux lois, & dès-lors ses devoirs sont remplis ; la vôtre mérite votre attachement, & je blâmerois Anacharsis d'avoir poussé si loin la plaisanterie, s'il ne nous avoit fourni l'occasion de nous guérir l'un ou l'autre de nos préjugés. La lice vient de s'ouvrir ; vous y paroîtrez avec les avantages que vous devez à votre éducation ; je ne m'y présenterai qu'avec l'amour de la vérité.

Cependant Philotas me disoit tout bas : ce Spartiate a du bon sens ; épargnez-moi la douleur de l'affliger ; détournez, s'il est possible, la conversation. Damonax ! dis-je alors, Philotas a fait un portrait des Spartiates d'après les écrivains d'Athènes ; priez-le de vous le montrer. La fureur de mon ami alloit fondre sur moi ; Damonax la prévint de cette manière : Vous avez outragé ma patrie, je dois la défendre : vous êtes coupable, si vous n'avez parlé que d'après vous ; je vous excuse, si ce n'est que d'après quelques Athéniens ; car je ne présume pas qu'ils aient tous conçu une si mauvaise idée de nous. Gardez-vous de le penser, répondit vivement Philotas ; vous avez parmi eux des partisans qui vous regardent comme des demi-dieux, & qui cherchent à copier vos manières ; mais, je dois l'avouer, nos sages s'expliquent librement sur vos lois & sur vos mœurs.—Ces personnes sont vraisemblablement instruites.—Comment, instruites ! ce sont les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Isocrate, Aristote & tant d'autres. Damonax dissimula sa surprise ; & Philotas, après bien des excuses, reprit la parole :

Lycurgue ne connut pas l'ordre des vertus. Il assigna le premier rang à la valeur : de-là cette foule de maux que les Lacédémoniens ont éprouvés, & qu'ils ont fait éprouver, aux autres.

A peine fut-il mort, qu'ils essayèrent leur ambition sur les peuples voisins : ce fait est attesté par un historien que vous ne connoissez pas, & qui s'appelle Hérodote. Dévorés du désir de dominer, leur impuissance les a souvent obligés de recourir à des bassesses humiliantes, à des injustices atroces : ils furent les premiers à corrompre les généraux ennemis ; les premiers à mendier la protection des Perses, de ces barbares à qui, par la paix d'Antalcidas, ils ont dernièrement vendu la liberté des Grecs de l'Asie.

Dissimulés dans leurs démarches, sans foi dans leurs traités, ils remplacent dans les combats la valeur par des stratagèmes. Les succès d'une nation leur causent des déplaisirs amers ; ils lui suscitent des ennemis, ils excitent ou fomentent les divisions qui la déchirent : dans le siècle dernier, ils proposèrent de détruire Athènes qui avoit sauvé la Grèce, & allumèrent la guerre du Péloponèse qui détruisit Athènes.

En vain Lycurgue s'efforça de les préserver du poison des richesses, Lacédémone en recèle une immense quantité dans son sein ; mais elles ne sont entre les mains que de quelques particuliers qui ne peuvent s'en rassasier. Eux seuls parviennent aux emplois, refusés au mérite qui gémit dans l'indigence. Leurs épouses, dont Lycurgue négligea l'éducation, ainsi que des autres Lacédémoniennes, leurs épouses qui les gouvernent en les trahissant, partagent leur avidité, & par la dissolution de leur vie, augmentent la corruption générale.

Les Lacédémoniens ont une vertu sombre, austère, & fondée uniquement sur la crainte. Leur éducation les rend si cruels, qu'ils voient sans regret couler le sang de leurs enfans, & sans remords, celui de leurs esclaves.

Ces accusations sont bien graves, dit Philotas en finissant, & je ne fais comment vous pourriez y répondre. Par le mot de ce lion, dit le Spartiate, qui à l'aspect d'un groupe, où un animal de son espèce cédoit aux efforts d'un homme, se contenta d'observer que les lions n'avoient point de sculpteurs. Philotas surpris me disoit tout bas : Est-ce qu'il auroit lu les fables d'Esopé ? Je n'en fais rien, lui dis-je ; il tient peut-être ce conte de quelque Athénien. Damonax continua : croyez qu'on ne s'occupe pas plus ici de ce qui se dit dans la place d'Athènes, que de ce qui se passe au-delà des Colonnes d'Hercule. Quoi ! reprit Philotas, vous laisserez votre nom rouler honteusement de ville en ville & de génération en génération ? Les hommes étrangers à notre pays & à notre siècle, répondit Damonax, n'oseront jamais nous condamner sur la foi d'une nation toujours rivale & souvent ennemie. Qui fait même si nous n'aurons pas des défenseurs ? — Juste ciel !

ciel ! Et qu'opposeroient-ils au tableau que je viens de vous présenter ?—Un tableau plus fidèle, & tracé par des mains également habiles. Le voici.

Ce n'est qu'à Lacédémone & en Crète qu'existe un véritable gouvernement ; on ne trouve ailleurs qu'un assemblage de citoyens, dont les uns sont maîtres, & les autres esclaves. A Lacédémone, point d'autres distinctions entre le roi & le particulier, le riche & le pauvre, que celles qui furent réglées par un législateur inspiré des dieux mêmes. C'est un dieu encore qui guidoit Lycurgue, lorsqu'il tempéra par un Sénat la trop grande autorité des Rois.

Ce gouvernement, où les pouvoirs sont si bien contre-bancés, & dont la sagesse est généralement reconnue, a subsisté pendant quatre siècles, sans éprouver aucun changement essentiel, sans exciter la moindre division parmi les citoyens. Jamais dans ces temps heureux, la république ne fit rien dont elle eût à rougir ; jamais, dans aucun état, on ne vit une si grande soumission aux lois, tant de désintéressement, de frugalité, de douceur & de magnanimité, de valeur & de modestie. Ce fut alors que, malgré les instances de nos alliés, nous refusâmes de détruire cette Athènes, qui depuis—A ces mots Philotas s'écria : vous n'avez sans doute consulté que les écrivains de Lacédémone ? Nous n'en avons point, répondit Damonax.—Ils s'étoient donc vendus à Lacédémone ?—Nous n'en achetons jamais. Voulez-vous connoître mes garans ? Les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Thucydide, Isocrate, Xénophon, Aristote & tant d'autres. J'eus des liaisons étroites avec quelques uns d'entre eux, dans les fréquens voyages que je fis autrefois à Athènes par ordre de nos magistrats ; je dois à leurs entretiens & à leurs ouvrages, ces foibles connoissances qui vous étonnent dans un Spartiate.

Damonax ne voyoit que de la surprise dans le maintien de Philotas ; j'y voyois de plus la crainte d'être accusé d'ignorance ou de mauvaise foi : on ne pouvoit cependant lui reprocher que de la prévention & de la légèreté. Je demandai à Damonax pourquoi les écrivains d'Athènes s'étoient permis tant de variations & de licences en parlant de sa nation. Je pourrois vous répondre, dit-il, qu'ils cédèrent tour-à-tour à la force de la vérité & à celle de la haine nationale. Mais ne craignez rien, Philotas, je ménagerai votre délicatesse.

Pendant la guerre, vos orateurs & vos poètes, afin d'animer la populace contre nous, font comme ces peintres, qui, pour se venger de leurs ennemis, les représentent sous un aspect hideux. Vos philosophes & vos historiens, plus sages, nous ont distribué le blâme & la louange, parce que, suivant la diffé-

ence des temps, nous avons mérité l'un & l'autre. Ils ont fait comme ces artistes habiles qui peignent successivement leurs héros dans une situation paisible, dans un accès de fureur, avec les traits de la jeunesse, avec les rides & les difformités de la vieillesse. Nous venons, vous & moi, de placer ces différens tableaux devant nos yeux : vous en avez emprunté les traits qui pouvoient enlaidir le vôtre ; j'aurois saisi tous ceux qui pouvoient embellir le mien, si vous m'aviez permis d'achever ; & nous n'aurions tous deux présenté que des copies infidèles. Il faut donc revenir sur nos pas, & fixer nos idées sur des faits incontestables.

J'ai deux assauts à soutenir, puisque vos coups se sont également dirigés sur nos mœurs & sur notre gouvernement. Nos mœurs n'avoient reçu aucune atteinte pendant quatre siècles ; vos écrivains l'ont reconnu. Elles commencèrent à s'altérer pendant la guerre du Péloponèse ; nous en convenons : blâmez nos vices actuels, mais respectez nos anciennes vertus.

De deux points que j'avois à défendre, j'ai composé pour le premier ; je ne saurois céder à l'égard du second, & je soutiendrai toujours que parmi les gouvernemens connus, il n'en est pas de plus beau que celui de Lacédémone. Platon, il est vrai, quoique convaincu de son excellence, a cru y découvrir quelques défauts, & j'apprends qu'Aristote se propose d'en relever un plus grand nombre.

Si ces défauts ne blessent pas essentiellement la constitution, je dirai à Platon : vous m'avez appris qu'en formant l'univers, le premier des êtres opéra sur une matière préexistante qui lui opposoit une résistance quelquefois invincible, & qu'il ne fit que le bien dont la nature éternelle des choses étoit susceptible. J'ose dire à mon tour : Lycurgue travailloit sur une matière rebelle, & qui participoit de l'imperfection attachée à l'essence des choses ; c'est l'homme, dont il fit tout ce qu'il étoit possible d'en faire.

Si les défauts reprochés à ses lois doivent nécessairement entraîner la ruine, je rappellerai à Platon ce qui est avoué de tous les écrivains d'Athènes, ce qu'en dernier lieu il écrivoit lui-même à Denys roi de Syracuse : la loi seule règne à Lacédémone, & le même gouvernement s'y maintient avec éclat depuis plusieurs siècles. Or comment concevoir une constitution qui, avec des vices destructeurs & inhérens à sa nature, seroit toujours inébranlable, toujours inaccessible aux factions qui ont désolé si souvent les autres villes de la Grèce ?

Cette union est d'autant plus étrange, dis-je alors, que chez vous la moitié des citoyens est asservie aux lois, & l'autre ne l'est pas. C'est du moins ce qu'ont avancé les Philosophes d'Athènes ;

d'Athènes; ils disent que votre législation ne s'étend point jusqu'aux femmes, qui, ayant pris un empire absolu sur leurs époux, accélèrent de jour en jour les progrès de la corruption.

Damonax me répondit: apprenez à ces philosophes, que nos filles sont élevées dans la même discipline, avec la même rigueur que nos fils; qu'elles s'habituent comme eux aux mêmes exercices; qu'elles ne doivent porter pour dot à leurs maris qu'un grand fonds de vertus; que, devenues mères, elles sont chargées de la longue éducation de leurs enfans, d'abord avec leurs époux, ensuite avec les magistrats; que des censeurs ont toujours les yeux ouverts sur leur conduite; que les soins des esclaves & du ménage roulent entièrement sur elles; que Lycurgue eut soin de leur interdire toute espèce de parures; qu'il n'y a pas 50 ans encore qu'on étoit persuadé à Sparte qu'un riche vêtement suffisoit pour flétrir leur beauté, & qu'avant cette époque, la pureté de leurs mœurs étoit généralement reconnue: enfin demandez, s'il est possible, que, dans un état, la classe des hommes soit vertueuse, sans que celle des femmes le soit aussi.

Vos filles, repris-je, s'habituent dès leur enfance à des exercices pénibles, & c'est ce que Platon approuve: elles y renoncent après leur mariage, & c'est ce qu'il condamne. En effet, dans un gouvernement tel que le vôtre, il faudroit que les femmes, à l'exemple de celles des Sanromates, fussent toujours en état d'attaquer ou de repousser l'ennemi. Nous n'élevons si durement nos filles, me répondit-il, que pour leur former un tempérament robuste; nous n'exigeons de nos femmes que les vertus paisibles de leur sexe. Pourquoi leur donner des armes? nos bras suffisent pour les défendre.

Ici Philotas rompit le silence, & d'un ton plus modeste il dit à Damonax: Puisqu'é vos lois n'ont que la guerre pour objet, ne seroit-il pas essentiel de multiplier parmi vous le nombre des combattans? La guerre pour objet! s'écria le Spartiate; je reconnois le langage de vos écrivains; ils prêtent au plus sage, au plus humain des législateurs, le projet le plus cruel & le plus insensé: le plus cruel, s'il a voulu perpétuer dans la Grèce une milice altérée du sang des nations & de la soif des conquêtes; le plus insensé, puisque, pour l'exécuter, il n'auroit proposé que des moyens absolument contraires à ses vues. Parcourez notre code militaire; ses dispositions, prises dans leur sens littéral, ne tendent qu'à nous remplir de sentimens généreux, qu'à réprimer notre ambition. Nous sommes assez malheureux pour les négliger, mais elles ne nous instruisent pas moins des intentions de Lycurgue.

Par quels moyens en effet pourroit s'agrandir une nation dont on enchaîne à chaque pas la valeur ; qui, du côté de la mer, privée par ses lois, de matelots & de vaisseaux, n'a pas la liberté d'étendre ses domaines, & du côté de la terre, celle d'assiéger les places dont les frontières de ses voisins sont couvertes ; à qui l'on défend de poursuivre l'ennemi dans la fuite, & de s'enrichir de ses dépouilles ; qui, ne pouvant faire souvent la guerre au même peuple, est obligée de préférer les voies de la négociation à celle des armes ; qui, ne devant pas se mettre en marche avant la pleine lune, ni combattre en certaines fêtes, risque quelquefois de voir échouer ses projets ; & qui, par son extrême pauvreté, ne sauroit, dans aucun temps, former de grandes entreprises ? Lycurgue n'a pas voulu établir parmi nous une pépinière de conquérans, mais des guerriers tranquilles qui ne respireroient que la paix, si l'on respectoit leur repos, que la guerre, si on avoit l'audace de le troubler.

Il semble néanmoins, reprit Philotas, que par la nature des choses, un peuple de guerriers dégénéreroit ou tard en un peuple de conquérans ; & l'on voit par la suite des faits, que vous avez éprouvé ce changement sans vous en appercevoir. On vous accuse en effet d'avoir conçu de bonne heure, & de n'avoir jamais perdu de vue le dessein d'affervir les Arcadiens & les Argiens ; je ne parle pas de vos guerres avec les Messéniens, parce que vous croyez pouvoir les justifier.

Je vous l'ai déjà dit, répondit Damonax, nous n'avons point d'annales ; des traditions confuses nous apprennent qu'anciennement nous eûmes plus d'une fois des intérêts à démêler avec les nations voisines. Fûmes-nous les agresseurs ? Vous l'ignorez, je l'ignore aussi ; mais je sais que dans ces siècles éloignés, un de nos rois ayant défait les Argiens, nos alliés lui conseillèrent de s'emparer de leur ville. L'occasion étoit favorable, la conquête aisée. Ce seroit une injustice, répondit-il ; nous avons fait la guerre pour assurer nos frontières, & non pour usurper un empire, sur lequel nous n'avons aucune espèce de droit.

Voulez-vous connoître l'esprit de notre institution ? rappelez-vous des faits plus récents, & comparez notre conduite avec celle des Athéniens. Les Grecs avoient triomphé des Perses, mais la guerre n'étoit pas finie : elle se continuoît avec succès sous la conduite de Pausanias qui abusa de son pouvoir. Nous le révoquâmes, &, convaincus de ses malversations, nous condamnâmes à mort le vainqueur de Platée. Cependant les alliés, offensés de sa hauteur, avoient remis aux Athéniens le commandement

mandement général des armées. C'étoit nous dépouiller d'un droit dont nous avions joui jusqu'alors, & qui nous plaçoit à la tête des nations de la Grèce. Nos guerriers bouillonnant de colère, vouloient absolument le retenir par la force des armes ; mais un vieillard leur ayant représenté que ces guerres éloignées n'étoient propres qu'à corrompre nos mœurs, ils décidèrent sur-le-champ, qu'il valoit mieux renoncer à nos prérogatives qu'à nos vertus. Est-ce là le caractère des conquérans ?

Athènes devenue de notre aveu la première puissance de la Grèce, multiplioit de jour en jour ses conquêtes ; rien ne résistoit à ses forces, & ne suffisoit à son ambition : ses flottes, ses armées attaquoient impunément les peuples amis & ennemis. Les plaintes de la Grèce opprimée parvinrent jusqu'à nous ; des circonstances critiques nous empêchèrent d'abord de les écouter ; &, quand nous fûmes plus tranquilles, notre indolence ne nous le permit pas. Le torrent commençoit à se déborder sur nos anciens alliés du Péloponèse ; ils se dispoient à nous abandonner, & peut-être même, à le diriger sur nos têtes, si nous refusions plus long-temps de l'arrêter dans son cours.

Mon récit n'est pas suspect ; je ne parle que d'après l'historien le plus exact de la Grèce, d'après un Athénien éclairé, impartial, & témoin des faits. Lisez dans l'ouvrage de Thucydide le discours de l'ambassadeur de Corinthe, & celui du roi de Lacédémone. Voyez tout ce que nous fîmes alors pour conserver la paix, & jugez vous-même si c'est à notre ambition & à notre jalousie qu'il faut attribuer la guerre du Péloponèse, comme on nous le reprochera peut-être un jour, sur la foi de quelques écrivains prévenus.

Un peuple n'est pas ambitieux, quand par caractère & par principe, il est d'une lenteur inconcevable à former des projets & à les suivre ; quand il n'ose rien hasarder, & qu'il faut le contraindre à prendre les armes. Non, nous n'étions pas jaloux, nous serions trop humiliés de l'être ; mais nous fûmes indignés de voir prêtes à plier sous le joug d'une ville, ces belles contrées que nous avions soustraites à celui des Perses.

Dans cette longue & malheureuse guerre, les deux partis firent des fautes grossières, & commirent des cruautés horribles. Plus d'une fois les Athéniens durent s'apercevoir que, par notre lenteur à profiter de nos avantages, nous n'étions pas les plus dangereux de leurs ennemis ; plus d'une fois encore, ils durent s'étonner de notre empressement à terminer des malheurs qui se prolongeoient au-delà de notre attente. A

chaque campagne, à chaque expédition, nous regrettions plus vivement le repos qu'on nous avoit ravi. Presque toujours les derniers à prendre les armes, les premiers à les quitter; vainqueurs, nous offrions la paix; vaincus, nous la demandions.

Telles furent en général nos dispositions; heureux si les divisions qui commençoient à se former à Sparte, & les égards que nous devions à nos alliés, nous avoient toujours permis de nous y conformer: Mais elles se manifestèrent sensiblement à la prise d'Athènes. Les Corinthiens, les Thébains, & d'autres peuples encore proposèrent de la renverser de fond en comble. Nous rejettâmes cet avis; & en effet, ce n'étoient ni les maisons, ni les temples qu'il falloit ensevelir dans les entrailles de la terre, mais les trésors qu'elle renfermoit dans son sein, mais ces dépouilles précieuses, & ces sommes immenses que Lyfander, général de notre flotte, avoit recueillies dans le cours de ses expéditions, & qu'il introduisit successivement dans notre ville*. Je m'en souviens, j'étois jeune encore; les plus sages d'entre nous frémirent à l'aspect de l'ennemi. Réveillé par leurs cris, le tribunal des Ephores proposa d'éloigner pour jamais ces richesses, source féconde des divisions & des désordres dont nous étions menacés. Le parti de Lyfander prévalut. Il fut décidé que l'or & l'argent seroient convertis en monnoies pour les besoins de la république, & non pour ceux des particuliers: résolution insensée & funeste. Dès que le gouvernement attachoit de la valeur à ces métaux, on devoit s'attendre que les particuliers leur donneroient bientôt un prix infini.

Ils vous séduisirent sans peine, dis-je alors, parce que, suivant la remarque de Platon, vos lois vous avoient aguerris contre la douleur, & nullement contre la volupté. Quand le poison est dans l'état, répondit Damonax, la philosophie doit nous en garantir; quand il n'y est pas, le législateur doit se borner à l'écartier; car le meilleur moyen de se soustraire à certains dangers, est de ne les pas connoître. Mais, repris-je, puisque l'assemblée accepta le présent funeste que lui apportoit Lyfander, il ne fut donc pas le premier auteur des changemens que vos mœurs ont éprouvés?

* Diodore de Sicile rapporte qu'après la prise de Sestus, ville Iespont, Lyfander fit transporter à Lacédémone, par Gylippe, beaucoup de dépouilles, & une somme de 1500 talens, c'est-à-dire, 8,100,000 livres. Après la prise d'Athènes, Lyfander, de retour à Lacédémone, remit aux magistrats, entre autres objets précieux, 480 talens, qui lui restoit des sommes fournies par le jeune Cyrus. S'il faut distinguer ces diverses sommes, il s'ensuivra que Lyfander avoit apporté de son expédition, en argent comptant, 1980 talens, c'est-à-dire, 10,692,000 livres.

Le mal venoit de plus loin, répondit-il. La guerre des Perses nous jeta au milieu de ce monde dont Lycurgue avoit voulu nous séparer. Pendant un demi-siècle, au mépris de nos anciennes maximes, nous conduisîmes nos armées en des pays éloignés; nous y formions des liaisons étroites avec leurs habitans. Nos mœurs, sans cesse mêlées avec celles des nations étrangères, s'altéroient, comme des eaux pures qui traversent un marais infect & contagieux. Nos généraux, vaincus par les présents de ceux dont ils auroient dû triompher par les armes, flétrissoient de jour en jour leur gloire & la nôtre. Nous les punissions à leur retour; mais, par le rang & le mérite des coupables, il arriva que le crime inspira moins d'horreur, & que la loi n'inspira plus que de la crainte. Plus d'une fois Périclès avoit acheté le silence de quelques uns de nos magistrats, assez accrédités pour fermer nos yeux sur les entreprises des Athéniens.

Après cette guerre qui nous couvrit de gloire, & nous communiqua les germes des vices, nous vîmes sans effroi, disons mieux, nous partageâmes les passions violentes de deux puissans génies que notre malheureuse destinée fit paroître au milieu de nous. Lyfander & Agésilas entreprirent d'élever Sparte au comble de la puissance, pour dominer, l'un au dessus d'elle, & l'autre avec elle.

Les Athéniens battus plus d'une fois sur mer, une guerre de 27 ans terminée dans une heure, Athènes prise, plusieurs villes délivrées d'un joug odieux, d'autres recevant de nos mains des magistrats qui finissoient par les opprimer, la Grèce en silence & forcée de reconnoître la prééminence de Sparte; tels sont les principaux traits qui caractérisent le brillant ministère de Lyfander.

Sa politique ne connut que deux principes, la force & la perfidie. A l'occasion de quelques différens, survenus entre nous & les Argiens, au sujet des limites, ces derniers rapportèrent leurs titres. Voici ma réponse, dit Lyfander, en mettant la main sur son épée. Il avoit pour maxime favorite, qu'on doit tromper les enfans avec des osselets, & les hommes avec des parjures.

De-là ses vexations & ses injustices, quand il n'avoit rien à craindre; ses ruses & ses dissimulations, quand il n'osoit agir à force ouverte: de-là encore, cette facilité avec laquelle il se plioit aux circonstances. A la cour des Satrapes de l'Asie, il supportoit, sans murmurer, le poids de leur grandeur; un moment après, il distribuoit à des Grecs, les mépris qu'il venoit d'essuyer de la part des Perses.

Quand il eut obtenu l'empire des mers, il détruisit par-tout
la

la démocratie ; c'étoit l'usage de Sparte* : il le suivit avec obstination, pour placer à la tête de chaque ville, des hommes qui n'avoient d'autre mérite qu'un entier abandon à ses volontés. Ces révolutions ne s'opéroient qu'avec des torrens de larmes & de sang. Rien ne lui coûtoit pour enrichir ses créatures, pour écraser ses ennemis : c'est le nom qu'il donnoit à ceux qui défendoient les intérêts du peuple. Ses haines étoient implacables, ses vengeances terribles : & quand l'âge eut aigri son humeur atrabilaire, moindre résistance le rendoit féroce. Dans une occasion, il fit égorger 800 habitans de Milet, qui sur la foi de ses sermens, avoient eu l'imprudence de sortir de leurs retraites.

Sparte supportoit en silence de si grandes atrocités. Il s'étoit fait beaucoup de partisans au milieu de nous par la sévérité de ses mœurs, son obéissance aux magistrats, l'éclat de ses victoires. Lorsque par ses excessives libéralités & la terreur de son nom, il en eut acquis un plus grand nombre encore parmi les nations étrangères, il fut regardé comme l'arbitre souverain de la Grèce.

Cependant, quoiqu'il fût de la maison des Héraclides, il se trouvoit trop éloigné du trône pour s'en rapprocher ; il y fit monter Agésilas qu'il aimoit tendrement, & dont les droits à la couronne pouvoient être contestés. Comme il se flattoit de régner sous le nom de ce jeune prince, il lui inspira le désir de la gloire, & l'enivra de l'espérance de détruire le vaste empire des Perses. On vit bientôt arriver les députés de plusieurs villes qu'il avoit sollicitées en secret. Elles demandoient Agésilas pour commander l'armée qu'elles levoient contre les Barbares. Ce prince partit aussitôt avec un conseil de trente Spartiates, présidé par Lyfander.

Ils arrivent en Asie ; tous ces petits despotes que Lyfander a placés dans les villes voisines, tyrans mille fois plus cruels que ceux des grands empires, parce que la cruauté croît à raison de la faiblesse, ne connoissent que leur protecteur, rampent servilement à sa porte, & ne rendent au souverain que de foibles hommages de bienfaisance. Agésilas jaloux de son autorité, s'aperçut bientôt qu'occupant le premier rang, il ne jouoit que le second rôle. Il donna froidement des dégoûts à son ami, qui revint à Sparte, ne respirant que la vengeance. Il résolut alors d'exécuter un projet qu'il avoit conçu autrefois, & dont il avoit tracé le plan dans un mémoire, trouvé après sa mort parmi ses papiers.

*. Rien ne fait peut-être plus d'honneur à Sparte que cet usage. Par l'abus excessif que le peuple faisoit partout de son autorité, les divisions régnoient dans chaque ville, & les guerres se multiplioient dans la Grèce.

La maison d'Hercule est divisée en plusieurs branches. Deux seules ont des droits à la couronne. Lyfander vouloit les étendre sur les autres branches, & même sur tous les Spartiates. L'honneur de régner sur des hommes libres seroit devenu le prix de la vertu, & Lyfander par son crédit auroit pu se revêtir un jour du pouvoir suprême. Comme une pareille révolution ne pouvoit s'opérer à force ouverte, il eut recours à l'imposture.

Le bruit courut dans le royaume de Pont une femme étant accouchée d'un fils dont Apollon étoit le père, les principaux de la nation le faisoient élever sous le nom de Silène. Ces vagues rumeurs fournirent à Lyfander l'idée d'une intrigue qui dura plusieurs années, & qu'il conduisit, sans y paroître, par des agens subalternes. Les uns rappeloient par intervalles la naissance miraculeuse de l'enfant ; d'autres annonçoient que des prêtres de Delphes conservoient de vieux oracles auxquels il ne leur étoit pas permis de toucher, & qu'ils devoient remettre un jour au fils du dieu dont ils désservoient les autels.

On approchoit du dénouement de cette étrange pièce. Silène avoit paru dans la Grèce. Il étoit convenu qu'il se rendroit à Delphes ; que des prêtres dont on s'étoit assuré, examineroient en présence de quantité de témoins, les titres de son origine ; que, forcés de le reconnoître pour fils d'Apollon, ils déposeroient dans ses mains les anciennes prophéties ; qu'il les liroit au milieu de cette nombreuse assemblée, & que, par l'un de ces oracles, il feroit dit que les Spartiates ne devoient désormais élire pour leurs Rois que les plus vertueux des citoyens.

Au moment de l'exécution, un des principaux acteurs effrayé des suites de l'entreprise n'osa l'achever : & Lyfander, au désespoir, se fit donner le commandement de quelques troupes qu'on envoyoit en Béotie. Il périt dans un combat ; nous décernâmes des honneurs à sa mémoire, nous aurions dû la flétrir. Il contribua plus que personne à nous dépouiller de notre modération & de notre pauvreté.

Son système d'agrandissement fut suivi avec plus de méthode par Agésilas. Je ne vous parlerai point de ses exploits en Grèce, en Asie, en Egypte. Il fut plus dangereux que Lyfander, parce qu'avec les mêmes talens, il eut plus de vertus, & qu'avec la même ambition, il fut toujours exempt de présomption & de vanité. Il ne souffrit jamais qu'on lui élevât une statue. Lyfander consacra lui-même la sienne au temple de Delphes ; il permit qu'on lui dressât des autels, & qu'on lui offrît des sacrifices ; il prodiguoit des récompenses aux poëtes qui lui prodiguoient des éloges, & en avoit tou-
jours

jours un à sa suite, pour épier & célébrer ses moindres succès.

L'un & l'autre enrichirent leurs créatures, vécurent dans une extrême pauvreté, & furent toujours inaccessibles aux plaisirs.

L'un & l'autre, pour obtenir le commandement des armées, flattèrent honteusement les Ephores, & achevèrent de faire passer l'autorité entre leurs mains. Lyfander, après la prise d'Athènes, leur mandoit : „ J'ai dit Athéniens que vous étiez les maîtres de la guerre & de la paix. „ Agéfilas se levoit de son trône, dès qu'ils paroissoient.

Tous deux assurés de leur protection, nous remplîrent d'un esprit de vertige, & par une continuité d'injustices & de violences, soulevèrent contre nous cet Epaminondas, qui, après la bataille de Leuctres, & le rétablissement des Messéniens, nous réduisit à l'état déplorable où nous sommes encore aujourd'hui. Nous avons vu notre puissance s'écrouler avec nos vertus. Ils ne sont plus ces temps où les peuples qui vouloient recouvrer leur liberté, demandoient à Lacédémone un seul de ses guerriers, pour briser leurs fers.

Cependant rendez un dernier hommage à nos lois. Ailleurs la corruption auroit commencé par amollir nos ames ; parmi nous elle a fait éclater des passions grandes & fortes, l'ambition, la vengeance, la jalousie du pouvoir, & la fureur de la célébrité. Il semble que les vices n'approchent de nous qu'avec circonspection. La soif de l'or ne s'est pas fait encore sentir dans tous les états, & les attraites de la volupté n'ont jusqu'à présent infecté qu'un petit nombre de particuliers. Plus d'une fois nous avons vu les magistrats & les généraux maintenir avec vigueur notre ancienne discipline, & de simples citoyens montrer des vertus dignes des plus beaux siècles.

Semblables à ces peuples qui, situés sur les frontières de deux empires, ont fait un mélange des langues & des mœurs de l'un & de l'autre, les Spartiates sont, pour ainsi dire, sur les frontières des vertus & des vices ; mais nous ne tiendrons pas long-temps dans ce poste dangereux : chaque instant nous avertit qu'une force invincible nous entraîne au fond de l'abyme. Moi-même, je suis effrayé de l'exemple que je vous donne aujourd'hui. Que diroit Lycurgue, s'il voyoit un de ses élèves discourir, discuter, disputer, employer des formes oratoires ? Ah ! j'ai trop vécu avec les Athéniens ; je ne suis qu'un Spartiate dégradé.

Fin du Chapitre cinquante-et-unième.

CHAPITRE LII.

Voyage d'Arcadie.

QUELQUES jours après cet entretien, nous quittâmes Damonax avec des regrets qu'il daigna partager, et nous prîmes le chemin de l'Arcadie.

Nous trouvâmes d'abord le temple d'Achille, qu'on n'ouvre jamais, et auprès duquel viennent offrir des sacrifices les jeunes gens qui doivent se livrer, dans le Plataniste, les combats dont j'ai parlé; plus loin, sept colonnes qui furent, dit-on, élevées autrefois en l'honneur des sept planètes; plus loin la ville de Pellana, et ensuite celle de Belmina, située sur les confins de la Laconie et de l'Arcadie. Belmina, place forte dont la possession a souvent excité des querelles entre les deux nations, et dont le territoire est arrosé par l'Eurotas et par quantité de sources qui descendent des montagnes voisines, est à la tête d'un défilé que l'on traverse pour se rendre à Mégalopolis, éloignée de Belmina de 90 stades*, de Lacédémone d'environ 340†. Pendant toute la journée, nous eûmes le plaisir de voir couler à nos côtés, tantôt des torrens impétueux et bruyans, tantôt les eaux paisibles de l'Eurotas, du Thiens et de l'Alphée.

L'Arcadie occupe le centre du Péloponèse. Elevée au-dessus des régions qui l'entourent, elle est hérissée de montagnes, quelques-unes d'une hauteur prodigieuse, presque toutes peuplées de bêtes fauves & couvertes de forêts. Les campagnes sont fréquemment entrecoupées de rivières & de ruisseaux. En certains endroits, leurs eaux trop abondantes, ne trouvant point d'issues dans la plaine, se précipitent tout-à-coup dans des gouffres profonds, coulent pendant quelque temps dans l'obscurité, &, après bien des efforts, s'élancent & reparoissent sur la terre.

On a fait de grands travaux pour les diriger, on n'en a pas fait assez. A côté de campagnes fertiles, nous en avons vu que des inondations fréquentes condamnoient à une perpétuelle stérilité. Les premières fournissent du blé & d'autres grains en abondance; elles suffisent pour l'entretien de nombreux troupeaux; les pâturages y sont excellens, sur-tout pour les ânes & pour les chevaux, dont les races sont très estimées.

* Trois lieues et 1005 toises.

† Près de 13 lieues.

Outre

Outre quantité de plantes utiles à la médecine, ce pays produit presque tous les arbres connus. Les habitans qui en font une étude suivie assignent à la plupart des noms particuliers; mais il est aisé d'y distinguer le pin, le sapin, le cyprès, le thuia, l'andrachné, le peuplier, une sorte de cèdre dont le fruit ne mûrit que dans la troisième année. J'en omets beaucoup d'autres qui sont également communs, ainsi que les arbres qui sont l'ornement des jardins. Nous vîmes dans une vallée, des sapins d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires : on nous dit qu'ils devoient leur accroissement à leur heureuse position; ils ne sont exposés ni aux fureurs des vents, ni aux feux du soleil. Dans un bois auprès de Mantinée, on nous fit remarquer trois sortes de chênes : celui qui est à larges feuilles, le phagus, & un troisième dont l'écorce est si légère qu'elle surnage sur l'eau; les pêcheurs s'en servent pour soutenir leurs filets, & les pilotes pour indiquer l'endroit où ils ont jeté leurs ancres.

Les Arcadiens se regardent comme les enfans de la terre, parce qu'ils ont toujours habité le même pays, & qu'ils n'ont jamais subi un joug étranger. On prétend, qu'établis d'abord sur les montagnes, ils apprirent par degrés à se construire des cabanes, à se vêtir de la peau des sangliers, à préférer aux herbes sauvages & souvent nuisibles les glands du phagus dont ils faisoient encore usage dans les derniers siècles. Ce qui paroît certain, c'est qu'après avoir connu le besoin de se rapprocher, ils ne connoissoient pas encore les charmes de l'union. Leur climat froid et rigoureux donne au corps de la vigueur, à l'ame de l'âpreté. Pour adoucir ces caractères farouches, des sages d'un génie supérieur, résolus de les éclairer par des sensations nouvelles, leur inspirèrent le goût de la poésie, du chant, de la danse et des fêtes. Jamais les lumières de la raison n'opérèrent dans les mœurs une révolution si prompte et si générale. Les effets qu'elle produisit se sont perpétués jusqu'à nos jours, parce que les Arcadiens n'ont jamais cessé de cultiver les arts qui l'avoient procurée à leurs aïeux.

Invités journellement à chanter pendant le repas, ce seroit pour eux une honte d'ignorer ou de négliger la musique, qu'ils sont obligés d'apprendre dès leur enfance, et pendant leur jeunesse. Dans les fêtes, dans les armées, les flûtes règlent leurs pas et leurs évolutions. Les magistrats, persuadés que ces arts enchanteurs peuvent seuls garantir la nation de l'influence du climat, rassemblent tous les ans les jeunes élèves, et leur font exécuter des danses, pour être en état de juger de leurs progrès. L'exemple des Cynéthéens justifie ces précautions

cautions ; cette petite peuplade, confinée au nord de l'Arcadie, au milieu des montagnes, sous un ciel d'airain, a toujours refusé de se prêter à la séduction ; elle est devenue si féroce et si cruelle, qu'on ne prononce son nom qu'avec frayeur.

Les Arcadiens sont humains, bienfaisans, attachés aux lois de l'hospitalité, patients dans les travaux, obstinés dans leurs entreprises, au mépris des obstacles et des dangers. Ils ont souvent combattu avec succès, toujours avec gloire. Dans les intervalles du repos, ils se mettent à la solde des puissances étrangères, sans choix et sans préférence, de manière qu'on les a vus quelquefois suivre des partis opposés, et porter les armes les uns contre les autres. Malgré cet esprit mercenaire, ils sont extrêmement jaloux de la liberté. Après la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe, roi de Macédoine, ils refusèrent au vainqueur le titre de généralissime des armées de la Grèce.

Soumis anciennement à des Rois, ils se divisèrent dans la suite en plusieurs républiques, qui toutes ont le droit d'envoyer leurs députés à la diète générale. Mantinée et Tégée sont à la tête de cette confédération, qui seroit trop redoutable, si elle réunissoit ses forces ; car le pays est très peuplé, et l'on y compte jusqu'à 300,000 esclaves ; mais la jalousie du pouvoir entretient sans cesse la division dans les grands et dans les petits états. De nos jours, les factions s'étoient si fort multipliées qu'on mit sous les yeux de la nation assemblée, le plan d'une nouvelle association, qui, entre autres réglemens, confioit à un corps de 10,000 hommes, le pouvoir de statuer sur la guerre et sur la paix. Ce projet, suspendu par les nouveaux troubles qu'il fit éclore, fut repris avec plus de vigueur après la bataille de Leuctres. Epaminondas, qui, pour contenir les Spartiates de tous côtés, venoit de rappeler les anciens habitans de la Messénie, proposa aux Arcadiens de détruire les petites villes qui restoient sans défense, et d'en transporter les habitans dans une place forte qu'on élèveroit sur les frontières de la Laconie. Il leur fournit mille hommes pour favoriser l'entreprise, et l'on jeta aussitôt les fondemens de Mégalopolis. Ce fut environ 15 ans avant notre arrivée.

Nous fûmes étonnés de la grandeur de son enceinte, et de la hauteur de ses murailles flanquées de tours. Elle donnoit déjà de l'ombrage à Lacédémone. Je m'en étois aperçu dans un de mes entretiens avec le roi Archidamus. Quelques années après, il attaqua cette colonie naissante, & finit par signer un traité avec elle.

Les soins de la législation l'occupèrent d'abord ; dans cette

vue, elle invita Platon à lui donner un code de lois. Le philosophe fut touché d'une distinction si flatteuse ; mais, ayant appris & par les députés de la ville, et par un de ses disciples qu'il envoya sur les lieux, que les habitans n'admettroient jamais l'égalité des biens, il prit le parti de se refuser à leur empressement.

Une petite rivière nommée Héliſſon, ſépare la ville en deux parties ; dans l'une et dans l'autre on avoit construit, on conſtruifoit encore des maiſons et des édifices publics. Celle du nord étoit décorée d'une place renfermée dans une balustrade de pierres, entourée d'édifices ſacrés et de portiques. On venoit d'y élever en face du temple de Jupiter, une ſuperbe ſtatue d'Apollon en bronze, haute de 12 piés. C'étoit un préſent des Phigaliens, qui concouroient avec plaifir à l'embelliffement de la nouvelle ville. De ſimples particuliers témoignoient le même zèle ; l'un des portiques portoit le nom d'Ariſtandre qui l'avoit fait bâtir à ſes frais.

Dans la partie du midi, nous vîmes un vaſte édifice où ſe tient l'aſſemblée des 10,000 députés, chargés de veiller aux grands intérêts de la nation ; et l'on nous montra dans un temple d'Eſculape, des os d'une grandeur extraordinaire, et qu'on diſoit être ceux d'un géant.

La ville ſe peuploit de ſtatues ; nous y connûmes deux artiſtes Athéniens, Céphiſodote et Xénophon, qui exécutoient un groupe repréſentant Jupiter aſſis ſur un trône, la ville de Mégalopolis à ſa droite, et Diane Conſervatrice à ſa gauche. On avoit tiré le marbre des carrières du mont Pentélique, ſitué auprès d'Athènes.

J'aurois d'autres ſingularités à rapporter ; mais dans la relation de mes voyages, j'ai évité de parler de quantité de temples, d'autels, de ſtatues et de tombeaux que nous offroient, à chaque pas les villes, les bourgs, les lieux même les plus ſolitaires ; j'ai cru auſſi devoir omettre la plupart des prodiges et des fables abſurdes dont on nous faiſoit de longs récits : un voyageur condamné à les entendre doit en épargner le ſupplice à ſes lecteurs. Qu'il ne cherche pas à concilier les diverſes traditions ſur l'hiſtoire des dieux et des premiers héros ; ſes travaux ne ſerviroient qu'à augmenter la conſuſion d'un chaos impénétrable à la lumière. Qu'il obſerve, en général, que chez quelques peuples les objets du culte public ſont connus ſous d'autres noms, les ſacrifices qu'on leur offre, accompagnés d'autres rites, leurs ſtatues, caractérisées par d'autres attributs.

Mais il doit ſ'arrêter ſur les monumens qui attellent le goût, les lumières ou l'ignorance d'un ſiècle ; décrire les fêtes

fêtes, parce qu'on ne peut trop souvent présenter aux malheureux humains des images douces & riantes ; rapporter les opinions & les usages qui servent d'exemples ou de leçons, lors même qu'il laisse à ses lecteurs le soin d'en faire l'application. Ainsi quand je me contenterai d'avertir que, dans un canton de l'Arcadie, l'Être suprême est adoré sous le titre de Bon, on sera porté à aimer l'Être suprême. Quand je dirai que, dans la même province, le fanatisme a immolé des victimes humaines *, on frémira de voir le fanatisme porter à de pareilles horreurs une nation qui adoroit le dieu bon par excellence. Je reviens à ma narration.

Nous avons résolu de faire le tour de l'Arcadie. Ce pays n'est qu'une suite de tableaux où la nature a déployé la grandeur & la fécondité de ses idées, & qu'elle a rapprochés négligemment, sans égard à la différence des genres. La main puissante qui fonda sur des bases éternelles tant de roches énormes & arides, se fit un jeu de dessiner à leurs piés ou dans leurs intervalles des prairies charmantes, asyle de la fraîcheur & du repos : par-tout des sites pittoresques, des contrastes imprévus, des effets admirables.

Combien de fois, parvenus au sommet d'un mont sourcilieux, nous avons vu la foudre serpenter au dessous de nous ! Combien de fois encore, arrêtés dans la région des nues, nous avons vu tout-à-coup la lumière du jour se changer en une clarté ténébreuse, l'air s'épaissir, s'agiter avec violence, & nous offrir un spectacle aussi beau qu'effrayant ! Ces torrens de vapeur qui passoient rapidement sous nos yeux & se précipitoient dans des vallées profondes, ces torrens d'eau qui rouloient en mugissant au fond des abymes, ces grandes masses

* J'ai dit que les sacrifices humains étoient abolis en Arcadie, dans le quatrième siècle avant J. C. On pourroit m'opposer un passage de Porphyre, qui vivoit 600 ans après. Il dit en effet que l'usage de ces sacrifices subsistoit encore en Arcadie & à Carthage. Cet auteur rapporte dans son ouvrage beaucoup de détails empruntés d'un traité que nous n'avons plus, & que Théophraste avoit composé. Mais, comme il avertit qu'il avoit ajouté certaines choses à ce qu'il citoit de Théophraste, nous ignorons auquel de ces deux auteurs il faut attribuer le passage que j'examine, & qui se trouve en partie contredit par un autre passage de Porphyre. Il observe en effet, qu'Iphicrate abolit les sacrifices humains à Carthage. Il importe peu de savoir si, au lieu d'Iphicrate, il ne faut pas lire Gélou ; la contradiction n'en seroit pas moins frappante. Le silence des autres auteurs m'a paru d'un plus grand poids dans cette occasion. Pausanias, sur-tout, qui entre dans les plus minutieux détails sur les cérémonies religieuses, auroit-il négligé un fait de cette importance ? & comment l'auroit-il oublié, lorsqu'en parlant de Lycaon, roi d'Arcadie, il raconte qu'il fut métamorphosé en loup, pour avoir immolé un enfant ? Platon, à la vérité, dit que ces sacrifices subsistoient encore chez quelques peuples ; mais il ne dit pas que ce fût parmi les Grecs.

de montagnes, qui, à travers le fluide épais dont nous étions environnés, paroïssent tendues de noir, les cris funèbres des oiseaux, le murmure plaintif des vents & des arbres: voilà l'enfer d'Empédocle, voilà cet océan d'air louche & blanchâtre qui pousse & repousse les ames coupables, soit à travers les plaines des airs, soit au milieu des globes semés dans l'espace.

Nous sortîmes de Mégalopolis; &, après avoir passé l'Alphée, nous nous rendîmes à Lycosure, au pié du mont Lycée, autrement dit Olympe; ce canton est plein de bois & de bêtes fauves. Le soir, nos hôtes voulurent nous entretenir de leur ville qui est la plus ancienne du monde, de leur montagne où Jupiter fut élevé, du temple & des fêtes de ce dieu, de son prêtre sur-tout, qui, dans un temps de sécheresse, a le pouvoir de faire descendre les eaux du ciel; ils nous parlèrent ensuite d'une biche qui vivoit encore deux siècles auparavant, & qui avoit, disoit-on, vécu plus de 700 ans. Elle fut prise quelques années avant la guerre de Troie. La date de la prise étoit tracée sur un osier qu'elle portoit; on l'entretenoit comme un animal sacré, dans l'enceinte d'un temple. Aristote, à qui je citois un jour ce fait appuyé de l'autorité d'Hésiode qui attribue à la vie du cerf une durée beaucoup plus longue encore, n'en fut point ébranlé, & me fit observer que le temps de la gestation & celui de l'accroissement du jeune cerf n'indiquoient pas une si longue vie.

Le lendemain, parvenus au haut du mont Lycée, d'où l'on découvre presque tout le Péloponèse, nous assistâmes à des jeux célébrés en l'honneur du dieu Pan, auprès d'un temple & d'un petit bois qui lui sont consacrés. Après qu'on eut décerné les prix, nous vîmes des jeunes gens tout nus poursuivre avec des éclats de rire ceux qu'ils rencontroient sur leur chemin*: nous en vîmes d'autres frapper avec des fouets la statue du dieu; ils le punissoient de ce qu'une chasse entreprise sous ses auspices, n'avoit pas fourni assez de gibier pour leur repas.

Cependant les Arcadiens n'en sont pas moins attachés au culte de Pan. Ils ont multiplié ses temples, ses statues, ses autels, ses bois sacrés; ils le représentent sur leurs monnoies. Ce dieu poursuit à la chasse les animaux nuisibles aux moissons; il erre avec plaisir sur les montagnes; de-là, il veille sur les nombreux troupeaux qui paissent dans la plaine; & de l'instrument à sept tuyaux, dont il est l'inventeur, il tire des sons qui retentissent dans les vallées voisines.

Pan jouissoit autrefois d'une plus brillante fortune; il prédisoit l'avenir dans un de ses temples, où l'on entretient une lampe qui brûle jour & nuit. Les Arcadiens soutiennent

* Les Lupercales de Rome tiroient leur origine de cette fête.

encore qu'il distribue aux mortels, pendant leur vie, les peines & les récompenses qu'ils méritent : ils le placent, ainsi que les Egyptiens, au rang des principales divinités ; & le nom qu'ils lui donnent semble signifier qu'il étend son empire sur toute la substance matérielle. Malgré de si beaux titres, ils bornent aujourd'hui ses fonctions à protéger les chasseurs & les bergers.

Non loin de son temple est celui de Jupiter au milieu d'une enceinte où il nous fut impossible de pénétrer. Nous trouvâmes bientôt après d'autres lieux sacrés, dont l'entrée est interdite aux hommes, & permise aux femmes.

Nous nous rendîmes ensuite à Phigalée, qu'on voit de loin sur un rocher très escarpé. A la place publique est une statue qui peut servir à l'histoire des arts. Les piés sont presque joints, & les mains pendantes s'attachent étroitement sur les côtés & sur les cuisses. C'est ainsi qu'on dispoisoit autrefois les statues dans la Grèce, & qu'on les figure encore aujourd'hui en Egypte. Celle que nous avons sous les yeux fut élevée pour l'athlète Arrachion, qui remporta l'un des prix aux olympiades 52, 53 & 54*. On doit conclure de-là que, deux siècles avant nous, plusieurs statuaires s'asservissoient encore sans réserve au goût Egyptien.

A droite & à 30 stades de la ville †, est le mont Elaius ; à gauche & à 40 stades ‡, le mont Cotylius. On voit dans le premier la grotte de Cérès surnommée la Noire, parce que la déesse, désolée de la perte de Proserpine, s'y tint pendant quelque temps renfermée, vêtue d'un habit de deuil. Sur l'autel, qui est à l'entrée de la grotte, on offre, non des victimes, mais des fruits, du miel & de la laine crue. Dans un bourg placé sur l'autre montagne, nous fûmes frappés, d'étonnement à l'aspect du temple d'Apollon, l'un des plus beaux du Péloponèse, tant par le choix des pierres du toit & des murs, que par l'heureuse harmonie qui règne dans toutes ses parties. Le nom de l'architecte suffiroit pour assurer la gloire de cet édifice : c'est le même Ictinus qui, du temps de Périclès, construisit à Athènes le célèbre temple de Minerve.

De retour à Phigalée, nous assistâmes à une fête qui se termina par un grand repas ; les esclaves mangèrent avec leurs maîtres : l'on donnoit des éloges excessifs à ceux des convives qui mangeoient le plus.

Le lendemain, étant revenus par Lycosure, nous passâmes l'Alphée, non loin de Trapézonte ; & nous allâmes coucher à Gortys, dont les campagnes sont fertilisées par une rivière de

* Dans les années avant. J. C. 572, 568, 564.

† Une lieue & 335 toises.

‡ Environ une lieue & demie.

même nom. Pendant toute la journée, nous avons rencontré des marchands & des voyageurs qui se rendoient à la petite ville d'Aliphère, que nous laissâmes à gauche, & dans laquelle devoit se tenir une foire. Nous négligeâmes de les suivre, parce que nous avons souvent joui d'un pareil spectacle, & que, de plus, il auroit fallu grimper pendant long-temps sur les flancs d'une montagne entourée de précipices. Nos guides oublièrent de nous conduire dans une vallée qui est à une petite distance de Trapézonte: la terre, disoit-on, y vomit des flammes auprès de la fontaine Olympias, qui reste à sec de deux années, l'une. On ajoutoit que le combat des géans contre les dieux s'étoit livré dans cet endroit, & que, pour en rappeler le souvenir, les habitans, en certaines occasions, sacrifioient aux tempêtes, aux éclairs & à la foudre.

Les poètes ont célébré la fraîcheur des eaux du Cyçnus en Cilicie, & du Mélas en Pamphylie; celles du Gortynius méritoient mieux leurs éloges: les froids les plus rigoureux ne les couvrent jamais de glaçons, & les chaleurs les plus ardentcs ne sauroient altérer leur température; soit qu'on s'y baigne, soit qu'on en fasse sa boisson, elles procurent des sensations délicieuses.

Outre cette fraîcheur, qui distingue les eaux de l'Arcadie, celles du Ladon, que nous traversâmes le lendemain, sont si transparentes & si pures, qu'il n'en est pas de plus belles sur la terre. Près de ses bords, ombragés par de superbes peupliers, nous trouvâmes les filles des contrées voisines, dansant autour d'un laurier, auquel on venoit de suspendre des guirlandes de fleurs. La jeune Clytie, s'accompagnant de sa lyre, chantoit les amours de Daphné fille du Ladon, & de Leucippe fils du roi de Pise. Rien de si beau, en Arcadie, que Daphné; en Elide, que Leucippe. Mais comment triompher d'un cœur que Diane asservit à ses lois, qu'Apollon n'a pu soumettre aux siennes? Leucippe rattache ses cheveux sur sa tête, se revêt d'une légère tunique, charge ses épaules d'un carquois; &, dans ce déguisement, poursuit avec Daphné les daims & les chevreuils dans la plaine. Bientôt elle court & s'égare avec lui dans les forêts. Leurs furtives ardeurs ne peuvent échapper aux regards jaloux d'Apollon: il en instruit les compagnes de Daphné, & le malheureux Leucippe tombe sous leurs traits. Clytie ajouta que la nymphe, ne pouvant supporter ni la présence du dieu qui s'obstinoit à la poursuivre, ni la lumière qu'il distribue aux mortels, supplia la terre de la recevoir dans son sein, & qu'elle fut métamorphosée en laurier*.

* Les Thessaliens prétendoient que Daphné étoit fille du Pénée, & qu'elle fut changée en laurier sur les bords de ce fleuve.

Nous remontâmes le Ladon, &, tournant à gauche, nous prîmes le chemin de Psophis, à travers plusieurs villages, à travers le bois de Soron, où l'on trouve, ainsi que dans les autres forêts d'Arcadie, des ours, des sangliers & de très grand tortues dont l'écaille pourroit servir à faire des lyres.

Psophis, l'une des plus anciennes villes du Péloponèse, est sur les confins de l'Arcadie & de l'Elide. Une colline très élevée la défend contre le vent du nord; à l'est, coule le fleuve Erymanthe, sorti d'une montagne qui porte le même nom, & sur laquelle on va souvent chasser le sanglier & le cerf; au couchant elle est entourée d'une abyme profond, où se précipite un torrent, qui va, vers le midi, se perdre dans l'Erymanthe.

Deux objets fixèrent notre attention: nous vîmes le tombeau de cet Alciméon, qui, pour obéir aux ordres de son père Amphiaraüs, tua sa mère Eriphile, fut pendant très long-temps poursuivi par les Furies, & termina malheureusement une vie horriblement agitée.

Près de son tombeau, qui n'a pour ornement que des cyprès d'une hauteur extraordinaire, on nous montra un petit champ & une petite chaumière. C'est là que vivoit il y a quelques siècles, un citoyen pauvre & vertueux: il se nommoit Aglaüs. Sans crainte, sans désirs, ignoré des hommes, ignorant ce qui se passoit parmi eux, il cultivoit paisiblement son petit domaine, dont il n'avoit jamais passé les limites. Il étoit parvenu à une extrême vieillesse, lorsque des ambassadeurs du puissant roi de Lydie, Cygès ou Croesus, furent chargés de demander à l'oracle de Delphes, s'il existoit sur la terre entière un mortel plus heureux que ce prince? La Pythie répondit: „ Aglaüs de Psophis. „

En allant de Psophis à Phénéos, nous entendîmes parler de plusieurs espèces d'eaux, qui avoient des propriétés singulières. Ceux de Clitor prétendoient qu'une de leurs sources inspire une si grande aversion pour le vin, qu'on ne pouvoit plus en supporter l'odeur. Plus loin, vers le nord, entre les montagnes, près de la ville de Nonacris, est un rocher très élevé, d'où découle sans cesse une eau fatale, qui forme le ruisseau du Styx. C'est le Styx, si redoutable pour les dieux & pour les hommes: il serpente dans un vallon où les Arcadiens viennent confirmer leur parole par le plus inviolable des sermens; mais ils n'y étanchent pas la soif qui les presse, & le berger n'y conduit jamais ses troupeaux. L'eau, quoique limpide & sans odeur, est mortelle pour les animaux, ainsi que pour les hommes; ils tombent sans vie, dès qu'ils en boivent: elle dissout tous les métaux; elle brise tous les vases

qui la reçoivent, excepté ceux qui sont faits de la corne du pié de certains animaux.

Comme les Cynéthéens ravageoient alors ce canton, nous ne pûmes nous y rendre pour nous assurer de la vérité de ces faits. Mais ayant rencontré en chemin deux députés d'une ville d'Achaïe, qui faisoient route vers Phénéos, & qui avoient plus d'une fois passé le long du ruisseau, nous les interrogeâmes, & nous conclûmes de leurs réponses, que la plupart des merveilles attribuées à cette fameuse source, disparoissoient au moindre examen.

C'étoient des gens instruits : nous leur fîmes plusieurs autres questions. Ils nous montroient, vers le nord-est, le mont Cyllène, qui s'élève avec majesté au dessus des montagnes de l'Arcadie, & dont la hauteur perpendiculaire peut s'évaluer à 15 ou 20 stades ; c'est le seul endroit de la Grèce où se trouve l'espèce des merles blancs. Le mont Cyllène touche au mont Stymphale, au dessous duquel on trouve une ville, un lac & une rivière de même nom. La ville étoit autrefois une des plus florissantes de l'Arcadie ; la rivière sort du lac, & après avoir commencé sa carrière dans cette province, elle disparoit, & va la terminer, sous un autre nom, dans l'Argolide. De nos jours, Iphicrate, à la tête des troupes Athéniennes, entreprit de lui fermer toute issue, afin que ses eaux refoulant dans le lac, & ensuite dans la ville qu'il assiégeoit vainement, elle fût obligée de se rendre à discrétion ; mais, après de longs travaux, il fut contraint de renoncer à son projet.

Suivant une ancienne tradition, le lac étoit autrefois couvert d'oiseaux voraces qui infestoient ce canton. Hércule les détruisit à coups de flèches, ou les mit en fuite au bruit de certains instrumens. Cet exploit honora le héros, & le lac en devint célèbre. Les oiseaux n'y reviennent plus ; mais on les représente encore sur les monnoies de Stymphale. Voilà ce que nous disoient nos compagnons de voyage.

La ville de Phénéos, quoiqu'une des principales de l'Arcadie, ne contient rien de remarquable ; mais la plaine voisine offrit à nos yeux un des plus beaux ouvrages de l'antiquité. On ne peut en fixer l'époque ; on voit seulement que, dans des siècles très reculés, les torrens qui tombent des montagnes dont elle est entourée, l'ayant entièrement submergée, renversèrent de fond en comble l'ancienne Phénéos, & que, pour prévenir désormais un pareil désastre, on prit le parti de creuser dans la plaine un canal de 50 stades de longueur*, de 30 piés de profondeur†, & d'une largeur proportionnée. Il

* Pris de deux lieux.

† Un peu plus de 28 de nos piés. •
devoit

devoit recevoir & les eaux du fleuve Olbius, & celles des pluies extraordinaires. On le conduisit jusqu'à deux abymes qui subsistent encore au pié de deux montagnes, sous lesquelles des routes secrètes se sont ouvertes naturellement.

Ces travaux, dont on prétend qu'Hercule fut l'auteur, figureroient mieux dans son histoire que son combat contre les fabuleux oiseaux de Stymphale. Quoi qu'il en soit, on négligea insensiblement l'entretien du canal, & dans la suite un tremblement de terre obstrua les voies souterraines qui absorboient les eaux des campagnes; les habitans réfugiés sur des hauteurs, construisirent des ponts de bois pour communiquer entre eux; & comme l'inondation augmentoit de jour en jour, on fut obligé d'élever successivement d'autres ponts sur les premiers.

Quelque temps après, les eaux s'ouvrirent sous terre un passage à travers les éboulemens qui les arrêtoient, & sortant avec fureur de ces retraites obscures, portèrent la consternation dans plusieurs provinces. Le Ladon, cette belle & paisible rivière dont j'ai parlé, & qui avoit cessé de couler depuis l'obstruction des canaux souterrains, se précipita en torrens impétueux dans l'Alphée qui submergea le territoire d'Olympie. A Phénéos, on observa, comme une singularité, que le sapin dont on avoit construit les ponts, après l'avoir dépouillé de son écorce, avoit résisté à la pourriture.

De Phénéos, nous allâmes à Caphyes, où l'on nous montra, auprès d'une fontaine, un vieux platane qui porte le nom de Ménélas. On disoit que ce prince l'avoit planté lui-même, avant que de se rendre au siège de Troie. Dans un village voisin, nous vîmes un bois sacré & un temple en l'honneur de Diane l'*Etranglée*. Un vieillard respectable nous apprit l'origine de cet étrange surnom: des enfans qui jouoient tout auprès, nous dit-il, attachèrent autour de la statue une corde avec laquelle ils la traînoient, & s'écrioient en riant; „ Nous „ étranglons la Déesse. „ Des hommes qui survinrent dans le moment, furent si indignés de ce spectacle, qu'ils les assommèrent à coups de pierre. Ils croyoient venger les dieux, & les dieux vengèrent l'innocence. Nous éprouvâmes leur colère, & l'oracle consulté nous ordonna d'élever un tombeau à ces malheureuses victimes, & de leur rendre tous les ans des honneurs funèbres.

Plus loin, nous passâmes à côté d'une grande chaussée que les habitans de Caphyes ont construite, pour se garantir d'un torrent & d'un grand lac qui se trouvent dans le territoire d'Orchomène. Cette dernière ville est située sur une montagne: nous la vîmes en courant; on nous y montra des
miroirs

miroirs faits d'une pierre noirâtre qui se trouve aux environs ; & nous prîmes l'un des deux chemins qui conduisent à Mantinée.

Nos guides s'arrêtèrent devant une petite colline qu'ils montrent aux étrangers ; & des Mantinéens qui se promenoient aux environs, nous disoient : Vous avez entendu parler de Pénélope, de ses regrets, de ses larmes, & sur-tout de sa fidélité ; apprenez qu'elle se consolait de l'absence de son époux avec ces amans qu'elle avoit attirés auprès d'elle, qu'Ulysse à son retour la chassa de sa maison, qu'elle finit ici ses jours ; & voilà son tombeau. Comme nous parûmes étonnés : vous ne l'auriez pas moins été, ajoutèrent-ils, si vous aviez choisi l'autre route ; vous auriez vu sur le penchant d'une colline un temple de Diane, où l'on célèbre tous les ans la fête de la Déesse. Il est commun aux habitans d'Orchomène & de Mantinée ; les uns y entretiennent un prêtre, les autres une prêtresse. Leur sacerdoce est perpétuel. Tous deux sont obligés d'observer le régime le plus austère. Ils ne peuvent faire aucune visite ; l'usage du bain & des douceurs les plus innocentes de la vie leur est interdit ; ils sont seuls, ils n'ont point de distractions, & n'en sont pas moins astreints à la plus exacte continence.

Mantinée, fondée autrefois par les habitans de quatre ou cinq hameaux des environs, se distingue par sa population, ses richesses & les monumens qui la décorent : elle possède des campagnes fertiles : de son enceinte partent quantité de routes qui conduisent aux principales villes de l'Arcadie ; & , parmi celles qui mènent en Argolide, il en est une qu'on appelle le chemin de l'échelle, parce qu'on a taillé sur une haute montagne, des marches pour la commodité des gens à pié.

Ses habitans sont les premiers, dit-on, qui, dans leurs exercices, aient imaginé de combattre corps à corps ; les premiers encore qui se soient revêtus d'un habit militaire & d'une espèce d'armure que l'on désigne par le nom de cette ville. On les a toujours regardés comme les plus braves des Arcadiens. Lors de la guerre des Perses, n'étant arrivés à Platée qu'après la bataille, ils firent éclater leur douleur, voulurent, pour s'en punir eux mêmes, poursuivre jusqu'en Thessalie un corps de Perses qui avoient pris la fuite, & de retour chez eux, exilèrent leurs généraux dont la lenteur les avoit privés de l'honneur de combattre. Dans les guerres survenues depuis, les Lacédémoniens les redoutoient comme ennemis, se félicitoient de les avoir pour alliés : tour-à-tour unis avec Sparte, avec Athènes, avec d'autres puissances étrangères, on les vit étendre

étendre leur empire sur presque toute la province, & ne pouvoir ensuite défendre leurs propres frontières.

Peu de temps avant la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens assiégèrent Mantinée; &, comme le siège traînoit en longueur, ils dirigèrent vers les murs de brique dont elle étoit entourée, le fleuve qui coule aux environs : les murs s'écroulèrent, la ville fut presque entièrement détruite, & l'on dispersa les habitans dans les hameaux qu'ils occupoient autre fois. Bientôt après, Mantinée, sortie de ses ruines avec un nouvel éclat, ne rougit pas de se réunir avec Lacédémone, & de se déclarer contre Épaminondas, à qui elle devoit en partie sa liberté : elle n'a cessé depuis d'être agitée par des guerres étrangères ou par des factions intérieures. Telle fut en ces derniers temps la destinée des villes de la Grèce, & sur-tout de celles où le peuple exerçoit le pouvoir suprême.

Cette espèce de gouvernement a toujours subsisté à Mantinée; les premiers législateurs le modifièrent, pour en prévenir les dangers. Tous les citoyens avoient le droit d'opiner dans l'assemblée générale; un petit nombre, celui de parvenir aux magistratures; les autres parties de la constitution furent réglées avec tant de sagesse, qu'on la cite encore comme un modèle. Aujourd'hui les démiurges, ou tribuns du peuple, exercent les principales fonctions, apposent leurs noms aux actes publics, avant les Sénateurs & les autres magistrats.

Nous connûmes à Mantinée un Arcadien, nommé Antiochus, qui avoit été, quelques années auparavant, du nombre des députés que plusieurs villes de la Grèce envoyèrent au roi de Perse, pour discuter en sa présence leurs mutuels intérêts. Antiochus parla au nom de sa nation, & ne fut pas bien accueilli. Voici ce qu'il dit à son retour devant l'assemblée des dix-mille : J'ai vu dans le palais d'Artaxerxès grand nombre de boulangers, de cuisiniers, d'échançons, de portiers. J'ai cherché dans son empire des soldats, qu'il pût opposer aux nôtres, & je n'en ai point trouvé. Tout ce qu'on dit de ses richesses n'est que jactance : vous pouvez en juger par ce platane d'or dont on parle tant; il est si petit, qu'il ne pourroit, de son ombre, couvrir une cigale.

En allant de Mantinée à Tégée, nous avions à droite le mont Ménale, à gauche, une grande forêt; dans la plaine renfermée entre ces barrières, se donna, il y a quelques années, cette bataille où Épaminondas remporta la victoire, & perdit la vie. On lui éleva deux monumens, un trophée & un tombeau; ils sont près l'un de l'autre, comme si la philosophie leur avoit assigné leurs places.

Le tombeau d'Épaminondas consiste en une simple colonne, à laquelle

à laquelle est suspendu son bouclier ; ce bouclier que j'avois vu si souvent, dans cette chambre, auprès de ce lit, sur ce mur, au dessus de ce siège où le héros se tenoit communément assis. Ces circonstances locales se retraçant tout-à-coup dans mon esprit, avec le souvenir de ses vertus, de ses bontés, d'un mot qu'il m'avoit dit dans telle occasion, d'un sourire qui lui étoit échappé dans telle autre, de mille particularités dont la douleur aime à se repaître ; se joignant avec l'idée insupportable qu'il ne restoit de ce grand homme qu'un tas d'ossements arides que la terre rongeoit sans cesse, & qu'en ce moment je foulois aux piés, je fus saisi d'une émotion si déchirante & si forte, qu'il fallut m'arracher d'un objet que je ne pouvois ni voir, ni quitter. J'étois encore sensible alors ; je ne le suis plus, je m'en apperçois à la foiblesse de mes expressions.

J'aurai du moins la consolation d'ajouter ici un nouveau rayon à la gloire de ce grand homme. Trois villes se disputent le foible honneur d'avoir donné le jour au soldat qui lui porta le coup mortel. Les Athéniens nomment Gryllus fils de Xénophon, & ont exigé qu'Euphranor, dans un de ses tableaux, se conformât à cette opinion. Suivant les Mantinéens, ce fut Machérion, un de leurs concitoyens ; & suivant les Lacédémoniens, ce fut le Spartiate Anticratès ; ils lui ont même accordé des honneurs & des exemptions qui s'étendront à sa postérité ; distinctions excessives qui décèlent la peur qu'ils avoient d'Epaminondas.

Tégée n'est qu'à 100 stades environ de Mantinée* : ces deux villes, rivales & ennemies par leur voisinage même, se sont plus d'une fois livré des combats sanglans ; & dans les guerres qui ont divisé les nations, elles ont presque toujours suivi des partis différens. A la bataille de Platée, qui termina la grande querelle de la Grèce & de la Perse, les Tégéates, qui étoient au nombre de 1500, disputèrent aux Athéniens l'honneur de commander une de ailes de l'armée des Grecs ; ils ne l'obtinrent pas, mais ils montrèrent par les plus brillantes actions qu'ils en étoient dignes.

Chaque ville de la Grèce se met sous la protection spéciale d'une divinité. Tégée a choisi Minerve surnommée Aléa. L'ancien temple ayant été brûlé, peu d'années après la guerre du Péloponèse, on en construisit un nouveau sur les desseins & sous la direction de Scopas de Paros, le même dont on a tant de superbes statues. Il employa l'ordre ionique dans les péristiles qui entourent le temple. Sur le fronton de devant, il représenta la chasse du sanglier de Calydon ; on y distingue quantité de figures, entre autres celles d'Hercule, de Thésée,

* Environ trois lieues trois quarts.

de Pirithoüs, de Castor, &c. : le combat d'Achille & de Télèphe décore l'autre fronton. Le temple est divisé en trois nefs, par deux rangs de colonnes doriques, sur lesquelles s'élève un ordre corinthien qui atteint & soutient le comble.

Aux murs sont suspendues des chaînes, que, dans une de leurs anciennes expéditions, les Lacédémoniens avoient destinées aux Tégéates, & dont ils furent chargés eux-mêmes. On dit que dans le combat, les femmes de Tégée s'étant mises en embuscade, tombèrent sur l'ennemi, & décidèrent la victoire. Une veuve, nommée Marpeffa, se distingua tellement en cette occasion, que l'on conserve encore son armure dans le temple. Tout auprès, on voit les défenses & la peau du sanglier de Calydon, échues, en partage à la belle Atalante de Tégée, qui porta le premier coup à cet animal féroce. Enfin, on nous montra jusqu'à une auge de bronze, que les Tégéates, à la bataille de Platée, enlevèrent des écuries du général des Perses. De pareilles dépouilles sont pour un peuple des titres de vanité, & quelquefois des motifs d'émulation.

Ce temple, le plus beau de tous ceux qui existent dans le Péloponèse, est desservi par une jeune fille, qui abdique le sacerdoce dès qu'elle parvient à l'âge de puberté.

Nous vîmes un autre temple, où le prêtre n'entre qu'une fois l'année ; &, dans la place publique, deux grandes colonnes, l'une soutenant les statues des législateurs de Tégée, l'autre, la statue équestre d'un particulier, qui, dans les jeux olympiques, avoit obtenu le prix de la course à cheval. Les habitans leur ont décerné à tous les mêmes honneurs : il faut croire qu'ils ne leur accordent pas la même estime.

Fin du Chapitre cinquante-deuxième.

CHAPITRE LIII.

Voyage d'Argolide.

DE Tégée nous pénétrâmes dans l'Argolide par un défilé entre des montagnes assez élevées. En approchant de la mer, nous vîmes le marais de Lerna, autrefois le séjour de cette hydre monstrueuse dont Hercule triompha. De-là, nous prîmes le chemin d'Argos, à travers une belle prairie.

L'Argolide, ainsi que l'Arcadie, est entrecoupée de collines & de montagnes qui laissent dans leurs intervalles des vallées &

& des plaines fertiles. Nous n'étions plus frappés de ces admirables irrégularités ; mais nous éprouvions une autre espèce d'intérêt. Cette province fut le berceau des Grecs, puisqu'elle reçut la première les colonies étrangères qui parvinrent à les policer. Elle devint le théâtre de la plupart des évènements qui remplissent les anciennes annales de la Grèce. C'est là que parut Inachus, qui donna son nom au fleuve dont les eaux arrosent le territoire d'Argos ; là vécurent aussi Danaüs, Hypermnestre, Lyncée, Alciméon, Persée, Amphitryon, Pélops, Atrée Thyeste, Agamemnon, & tant d'autres fameux personnages.

Leurs noms, qu'on a vu si souvent figurer dans les écrits des poètes, si souvent entendu retentir au théâtre, font une impression plus forte, lorsqu'ils semblent revivre dans les fêtes & dans les monumens consacrés à ces héros. L'aspect des lieux rapproche les temps, réalise les fictions, & donne du mouvement aux objets les plus insensibles. A Argos, au milieu des débris d'un palais souterrain, où l'on disoit que le roi Acrisius avoit enfermé sa fille Danaé, je croyois entendre les plaintes de cette malheureuse princesse. Sur le chemin d'Hermione à Trézène, je crus voir Thésée soulever l'énorme rocher sous lequel on avoit déposé l'épée & les autres marques auxquelles son père devoit le reconnoître. Ces illusions font un hommage que l'on rend à la célébrité, & apaisent l'imagination qui a plus souvent besoin d'alimens que la raison.

Argos est située au pié d'une colline sur laquelle on a construit la citadelle ; c'est une des plus anciennes villes de la Grèce. Dès son origine elle répandit un si grand éclat, qu'on donna quelquefois son nom à la province, au Péloponèse, à la Grèce entière. La maison des Pélopidés s'étant établie à Mycènes, cette ville éclipsa la gloire de sa rivale. Agamemnon régnoit sur la première, Diomède & Sthénéclus, sur la seconde. Quelque temps après, Argos reprit son rang, & ne le perdit plus.

Le gouvernement fut d'abord confié à des Rois qui opprimèrent leurs sujets, & à qui l'on ne laissa bientôt que le titre dont ils avoient abusé.

Le titre même y fut aboli dans la suite, & la démocratie a toujours subsisté. Un Sénat discute les affaires, avant de les soumettre à la décision du peuple ; mais, comme il ne peut pas se charger de l'exécution, quatre-vingt de ses membres veillent continuellement au salut de l'état, & remplissent les mêmes fonctions que les Prytanes d'Athènes. Plus d'une fois, & de notre temps encore, les principaux citoyens se condés ou par leurs orateurs, ou par les Lacédémoniens, ont voulu

voulu se soustraire à la tyrannie de la multitude, en établissant l'oligarchie ; mais leurs efforts n'ont servi qu'à faire couler du sang.

Les Argiens sont renommés pour leur bravoure ; ils ont eu des démêlés fréquens avec les nations voisines, & n'ont jamais craint de se mesurer avec les Lacédémoniens qui ont souvent recherché leur alliance.

Nous avons dit que la première époque de leur histoire brille de noms illustres, & de faits éclatans. Dans la dernière, après avoir conçu l'espoir de dominer sur tout le Péloponèse, ils se sont affoiblis par des expéditions malheureuses & par des divisions intestines.

Ainsi que les Arcadiens, ils ont négligé les sciences, & cultivé les arts. Avant l'expédition de Xérxès, ils étoient plus versés dans la musique que les autres peuples ; ils furent pendant quelque temps si fort attachés à l'ancienne qu'ils mirent à l'amende un musicien qui osa se présenter au concours avec une lyre enrichie de plus de sept cordes, & parcourir des modes qu'ils n'avoient point adoptés. On distingue parmi les musiciens nés dans cette province, Lasus, Sacades & Aristonicus ; parmi les sculpteurs, Agéladas & Polyclète ; parmi les poètes, Télésilla.

Les trois premiers hâtèrent les progrès de la musique ; Agéladas & Polyclète ceux de la sculpture. Ce dernier, qui vivoit vers le temps de Périclès, a rempli de ses ouvrages immortels le Péloponèse & la Grèce. En ajoutant de nouvelles beautés à la nature de l'homme, il surpassa Phidias ; mais en nous offrant l'image des dieux, il ne s'éleva point à la sublimité des idées de son rival. Il choisissoit ses modèles dans la jeunesse ou dans l'enfance, & l'on eût dit que la vieillesse étonnoit ses mains, accoutumées à représenter les graces. Ce genre s'accommode si bien d'une certaine négligence, qu'on doit louer Polyclète de s'être rigoureusement attaché à la correction du dessein ; en effet on a de lui une figure où les proportions du corps humain sont tellement observées, que, par un jugement irréfragable, les artistes l'ont eux-mêmes appelée le Canon ou la Règle ; ils l'étudient, quand ils ont à rendre la même nature dans les mêmes circonstances : car on ne peut imaginer un modèle unique pour tous les âges, tous les sexes, tous les caractères. Si l'on fait jamais quelque reproche à Polyclète, on répondra que s'il n'atteignit pas la perfection, du moins il en approcha. Lui-même sembla se méfier de ses succès : dans un temps où les artistes inscrivoient sur les ouvrages sortis de leurs mains, *un tel l'a fait*, il se con-

tenta d'écrire sur les siens, *Polyclète le faisoit* ; comme si, pour les terminer, il attendit le jugement du public.

Il écoutoit les avis, & savoit les apprécier. Il fit deux statues pour le même sujet, l'un en secret, ne consultant que son génie & les règles approfondies de l'art ; l'autre dans son atelier ouvert à tout le monde, se corrigeant & se réformant au gré de ceux qui lui prodiguoient leurs conseils. Dès qu'il les eut achevées, il les exposa au public. La première excita l'admiration, la seconde des éclats de rire ; il dit alors : voici votre , & voilà le mien. Encore un trait qui prouve que de son vivant, il jouit de sa réputation. Hipponicus, l'un des premiers citoyens d'Athènes, voulant consacrer une statue à sa patrie, on lui conseilla d'employer le ciseau de Polyclète : je m'en garderai bien, répondit-il ; le mérite de l'offrande ne seroit que pour l'artiste. On verra plus bas, que son génie facile ne s'exerça pas avec moins de succès dans l'architecture.

Téléfilla, qui florissoit il y a environ 150 ans, illustra sa patrie par ses écrits, & la sauva par son courage. La ville d'Argos alloit tomber entre les mains des Lacédémoniens ; elle venoit de perdre 6000 hommes, parmi lesquels se trouvoit l'élite de la jeunesse. Dans ce moment fatal, Téléfilla rassemble les femmes les plus propres à seconder ses projets, leur remet les armes dont elle a dépouillé les temples & les maisons des particuliers, court avec elles se placer sur les murailles, & repousse l'ennemi, qui, dans la crainte qu'on ne lui reproche ou la victoire ou la défaite, prend le parti de se retirer.

On rendit les plus grands honneurs à ces guerrières. Celles qui périrent dans le combat, furent inhumées le long du chemin d'Argos ; on permit aux autres d'élever une statue au dieu Mars. La figure de Téléfilla fut posée sur une colonne, en face du temple de Vénus ; loin de porter ses regards sur des volumes représentés & placés à ses piés, elle les arrête avec complaisance sur un casque qu'elle tient dans sa main, & qu'elle va mettre sur sa tête. Enfin, pour perpétuer à jamais un événement si extraordinaire, on institua une fête annuelle, où les femmes sont habillées en hommes, & les hommes en femmes.

Il en est d'Argos comme de toutes les villes de la Grèce ; les monumens de l'art y sont communs, & les chef-d'œuvres très rares. Parmi ces derniers, il suffira de nommer plusieurs statues de Polyclète & de Praxitèle ; les objets suivans nous frappèrent sous d'autres rapports.

Nous

Nous vîmes le tombeau d'une fille de Persée, qui, après la mort de son premier mari, épousa Œbalus roi de Sparte. Les Argiennes jusqu'alors n'avoient pas osé contracter un second hymen ; ce fait remonte à la plus haute antiquité.

Nous vîmes un groupe représentant Périlaüs d'Argos, prêt à donner la mort au Spartiate Othryadas. Les Lacédémoniens & les Argiens se disputoient la possession de la ville de Thyrée. On convint de nommer de part & d'autre 300 guerriers dont le combat termineroit le différend. Ils périrent tous, à l'exception de deux Argiens, qui, se croyant assurés de la victoire, en portèrent la nouvelle aux magistrats d'Argos. Cependant Othryadas respiroit encore, & malgré des blessures mortelles, il eut assez de force pour dresser un trophée sur le champ de bataille, & après y avoir tracé de son sang ce petit nombre de mots : „ Les Lacédémoniens „ vainqueurs des Argiens, „ il se donna la mort pour ne pas survivre à ses compagnons.

Les Argiens sont persuadés qu'Apollon annonce l'avenir dans un de ses temples. Une fois par mois, la prêtresse, qui est obligée de garder la continence, sacrifie une brebis pendant la nuit ; & dès qu'elle a goûté du sang de la victime, elle est saisie de l'esprit prophétique.

Nous vîmes les femmes d'Argos s'assembler pendant plusieurs jours, dans une espèce de chapelle attenante au temple de Jupiter Sauveur, pour y pleurer Adonis. J'avois envie de leur dire ce que des sages ont répondu quelquefois en des occasions semblables : Pourquoi le pleurer s'il est dieu, lui offrir des sacrifices s'il ne l'est pas ?

A quarante stades d'Argos* est le temple de Junon, un des plus célèbres de la Grèce, autrefois commun à cette ville & à Mycènes. L'ancien fut brûlé, il n'y a pas un siècle, par la négligence de la prêtresse Chrysis, qui oublia d'éteindre une lampe placée au milieu des bandelettes sacrées. Le nouveau, construit au pié du mont Eubée, sur les bords d'un petit ruisseau, se ressent du progrès des arts, & perpétuera le nom de l'architecte Eupolémus d'Argos.

Celui de Polyclète sera plus fameux encore par les ouvrages dont il a décoré ce temple, & sur-tout par la statue de Junon, de grandeur presque colossale. Elle est posée sur un trône ; sa tête est ceinte d'une couronne où l'on a gravé les Heures & les Graces ; elle tient de sa droite une grenade, symbole mystérieux qu'on n'explique point aux profanes ; de sa gauche, un sceptre surmonté d'un coucou, attribut singulier, qui donne lieu à des contes puériles. Pendant que nous ad-

* Environ une lieue & demie.

mirions le travail, digne du rival de Phidias, & la richesse de la matière, qui est d'or & d'ivoire, Philotas me montrait en riant, une figure assise, informe, faite d'un tronc de poirier sauvage, & couverte de poussière. C'est la plus ancienne des statues de Junon; après avoir long-temps reçu l'hommage des mortels, elle éprouve le sort de la vieillesse & de la pauvreté : on l'a reléguée dans un coin du temple, où personne ne lui adresse des vœux.

Sur l'autel, les magistrats d'Argos viennent s'obliger par serment, d'observer les traités de paix; mais il n'est pas permis aux étrangers d'y offrir des sacrifices.

Le temple, depuis sa fondation est desservi par une prêtresse qui doit, entre autres choses, s'abstenir de certains poissons; on lui élève pendant sa vie une statue, & après sa mort on grave & son nom & la durée de son sacerdoce. Cette suite de monumens placés en face du temple mêlés avec les statues de plusieurs héros, donne une suite de dates que les historiens emploient quelquefois pour fixer l'ordre des temps.

Dans la liste des prêtresses, on trouve des noms illustres, tels que ceux d'Hypermnestre, fille de Danaüs, d'Admète, fille du roi Eurysthée; de Cydippe, qui dut sa gloire encore moins à ses aïeux qu'à ses enfans. On nous raconta son histoire, pendant qu'on célébroit la fête de Junon. Ce jour, qui attire une multitude infinie de spectateurs, est sur-tout remarquable par une Pompe solennelle qui se rend d'Argos au temple de la Déesse; elle est précédée par cent bœufs parés de guirlandes, qu'on doit sacrifier, & distribuer aux assistans; elle est protégée par un corps de jeunes Argiens couverts d'armes étincelantes, qu'ils déposent par respect avant que d'approcher de l'autel; elle se termine par la prêtresse qui paroît sur un char attelé de deux bœufs dont la blancheur égale la beauté. Or, du temps de Cydippe, la procession ayant défilé, & l'attelage n'arrivant point, Biton & Cléobis s'attachèrent au char de leur mère, &, pendant 45 stades*, la traînèrent en triomphe dans la plaine & jusque vers le milieu de la montagne, où le temple étoit alors placé: Cydippe arriva au milieu des cris & des applaudissemens; &, dans les transports de sa joie, elle supplia la Déesse d'accorder à ses fils le plus grand des bonheurs. Ses vœux furent, dit-on, exaucés: un doux sommeil les saisit dans le temple même, & les fit tranquillement passer de la vie à la mort; comme si les dieux n'avoient pas de plus grand bien à nous accorder, que d'abrégger nos jours.

Des exemples d'amour filial ne sont pas rares sans doute,

* Environ deux lieues moins un quart.

dans les grandes nations ; mais leur souvenir s'y perpétue à peine dans le sein de la famille qui les a produits : au lieu qu'en Grèce, une ville entière se les approprie, & les éternise comme des titres dont elle s'honore autant que d'une victoire remportée sur l'ennemi. Les Argiens envoyèrent à Delphes les statues de ces généreux frères, & j'ai vu dans un temple d'Argolide un groupe qui les représente attelés au char de leur mère.

Nous venions de voir la noble récompense que les Grecs accordent aux vertus des particuliers ; nous vîmes, à 15 stades du temple, à quel excès ils portent la jalousie du pouvoir. Des décombres parmi lesquels on a de la peine à distinguer les tombeaux d'Atrée, d'Agamemnon, d'Oreste & d'Electre, voilà tout ce qui reste de l'ancienne & fameuse ville de Mycènes. Les Argiens la détruisirent, il y a près d'un siècle & demi. Son crime n'avoir jamais plié sous le joug qu'ils avoient imposé à presque toute l'Argolide, & d'avoir, au mépris de leurs ordres, joint ses troupes à celles que la Grèce rassembloit contre les Perses. Ses malheureux habitans errèrent en différens pays, & la plupart ne trouvèrent un asyle qu'en Macédoine.

L'histoire Grecque offre plus d'un exemple de ces effrayantes émigrations ; & l'on ne doit pas en être surpris. La plupart des provinces de la Grèce furent d'abord composées de quantité de républiques indépendantes ; les unes attachées à l'aristocratie, les autres, à la démocratie ; toutes, avec la facilité d'obtenir la protection des puissances voisines, intéressées à les diviser. Vainement cherchèrent-elles à se lier par une confédération générale ; les plus puissantes, après avoir assujetti les plus foibles, se disputèrent l'empire : quelquefois même l'une d'entre elles, s'élevant au dessus des autres, exerça un véritable despotisme, sous les formes spécieuses de la liberté. De-là ces haines & ces guerres nationales qui ont désolé, pendant si long-temps, la Thessalie, la Béotie, l'Arcadie & l'Argolide. Elles n'affligèrent jamais l'Attique ni la Laconie : l'Attique, parce que ses habitans vivent sous les mêmes lois, comme citoyens de la même ville ; la Laconie, parce que les siens furent toujours retenus dans la dépendance par la vigilance active des magistrats de Sparte, & la valeur connue des Spartiates.

Je sais que les infractions des traités, & les attentats contre le droit des gens furent quelquefois déferés à l'assemblée des Amphictyons, instituée dès les plus anciens temps, parmi les nations septentrionales de la Grèce : je sais aussi que plusieurs villes de l'Argolide établirent chez elles un semblable tribunal ;

mais ces diètes, qui ne connoissoient que de certaines causes, ou n'étendoient pas leur juridiction sur toute la Grèce, ou n'eurent jamais assez de forces pour assurer l'exécution de leurs décrets.

De retour à Argos, nous montâmes à la citadelle, où nous vîmes, dans un temple de Minerve, une statue de Jupiter, conservée autrefois, disoit-on, dans le palais de Priam. Elle a trois yeux, dont l'un est placé au milieu du front, soit pour désigner que ce dieu règne également dans les cieux, sur la mer & dans les enfers, soit peut-être pour montrer qu'il voit le passé, le présent & l'avenir.

Nous partîmes pour Tirynthe, éloignée d'Argos d'environ 30 stades*. Il ne reste de cette ville si ancienne, que des murailles épaisses de plus de 20 piés, & hautes à proportion. Elles sont construites d'énormes rochers entassés les uns sur les autres, les moindres si lourds, qu'un attelage de deux mulets auroit de la peine à les traîner. Comme on ne les avoit point taillés, on eut soin de remplir avec des pierres d'un moindre volume les vides que laissoit l'irrégularité de leurs formes. Ces murs subsistent depuis une longue suite de siècles, & peut-être exciteront-ils l'admiration & la surprise pendant des milliers d'années encore.

Le même genre de travail se fait remarquer dans les anciens monumens de l'Argolide; plus en particulier dans les murs à demi détruits de Mycènes, & dans de grandes excavations que nous vîmes auprès du port de Nauplie, situé à une légère distance de Tyrinthe.

On attribue tous ces ouvrages aux Cyclopes, dont le nom réveille des idées de grandeur, puisqu'il fut donné par les premiers poètes, tantôt à des géans, tantôt à des enfans du ciel & de la terre, chargés de forger les foudres de Jupiter. On crut donc que des constructions, pour ainsi dire, gigantesques, ne devoient pas avoir pour auteurs des mortels ordinaires. On n'avoit pas sans doute observé que les hommes, dès les plus anciens temps, en se construisant des demeures, songèrent plus à la solidité qu'à l'élégance, & qu'ils employèrent des moyens puissans pour procurer la plus longue durée à des travaux indispensables. Ils creusoient dans le roc de vastes cavernes, pour s'y réfugier pendant leur vie, ou pour y être déposés après leur mort: ils détachent des quartiers de montagnes, & en entouroient leurs habitations; c'étoit le produit de la force, & le triomphe des obstacles. On travailloit alors sur le plan de la nature, qui ne fait rien que de simple, de nécessaire & de durable. Les proportions exactes, les

belles formes introduites depuis dans les monumens, font des impressions plus agréables; je doute qu'elles soient aussi profondes. Dans ceux même qui ont plus de droit à l'admiration publique, & qui s'élèvent majestueusement au-dessus de la terre, la main de l'art cache celle de la nature, & l'on n'a substitué que la magnificence à la grandeur.

Pendant qu'à Tyrinthe, on nous racontoit que les Argiens, épuisés par de longues guerres, avoient détruit Tyrinthe, Midée, Hysies & quelques autres villes, pour en transporter les habitans chez eux, Philotas regrettoit de ne pas trouver en ces lieux les anciens Tyrinthiens. Je lui en demandai la raison. Ce n'est pas, répondit-il, parce qu'ils aimoient autant le vin que les autres peuples de ce canton; mais l'espèce de leur folie m'auroit amusé. Voici ce que m'en a dit un Argien :

Ils s'étoient fait une telle habitude de plaisanter sur tout, qu'ils ne pouvoient plus traiter sérieusement les affaires les plus importantes. Fatigués de leur légèreté, ils eurent recours à l'oracle de Delphes. Il les assura qu'ils guériroient, si, après avoir sacrifié un taureau à Neptune, ils pouvoient, sans rire, le jeter à la mer. Il étoit visible que la contrainte imposée ne permettroit pas d'achever l'épreuve. Cependant ils s'assemblèrent sur le rivage : ils avoient éloigné les enfans; & comme on vouloit en chasser un qui s'étoit glissé parmi eux : — Est-ce que vous avez peur, s'écria-t-il, que je n'avale votre taureau? — A ces mots, ils éclatèrent de rire; &, persuadés que leur maladie étoit incurable, ils se soumirent à leur destinée.

Nous sortîmes de Tyrinthe, &, nous étant rendus vers l'extrémité de l'Argolide, nous visitâmes Hermione & Trézène. Dans la première, nous vîmes, entre autres choses, un petit bois consacré aux Graces; un temple de Vénus, où toutes les filles, avant de se marier, doivent offrir un sacrifice; un temple de Cérès, devant lequel sont les statues de quelques unes de ses prêtresses. On y célèbre, en été, une fête dont je vais décrire en peu de mots la principale cérémonie.

A la tête de la procession marchent les prêtres des différentes divinités, & les magistrats en exercice : ils sont suivis des femmes, des hommes, des enfans, tous habillés de blanc, tous couronnés de fleurs, & chantant des cantiques. Paroissent ensuite quatre genisses, que l'on introduit l'une après l'autre dans le temple, & qui sont successivement immolées par quatre matrones. Ces victimes, qu'on avoit auparavant de la peine à retenir, s'adouciſſent à leur voix, & se présentent

VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS.

mêmes à l'autel. Nous n'en fûmes pas témoins; car ferme les portes pendant le sacrifice.

Derrière cet édifice sont trois places entourées de balustrades de pierres. Dans l'une de ces places la terre s'ouvre, & laisse entrevoir un abyme profond; c'est une de ces bouches de l'enfer, dont j'ai parlé dans mon voyage de Laconie*. Les habitants disoient que Pluton, ayant enlevé Proserpine, préféra de descendre par ce gouffre, parce que le trajet est plus court. Ils ajoutoient que, dispensés, à cause du voisinage, de payer un tribut à Caron, ils ne mettoient point une pièce de monnaie dans la bouche des morts, comme on fait par-tout ailleurs.

A Trézène, nous vîmes avec plaisir les monumens qu'elle renferme; nous écoutâmes avec patience les longs récits qu'un peuple fier de son origine, nous faisoit de l'histoire de ses anciens rois, & des héros qui avoient paru dans cette contrée. On nous montrait le siège où Pitthée, fils de Pélopes, rendoit la justice; la maison où naquit Thésée, son petit-fils & son élève; celle qu'habitoit Hippolyte; son temple, où les filles de Trézène déposent leur chevelure avant de se marier. Les Trézéniens, qui lui rendent des honneurs divins, ont consacré à Vénus l'endroit où Phèdre se cachoit pour le voir, lorsqu'il poussoit son char dans la carrière. Quelques uns prétendoient qu'il ne fut pas traîné par les chevaux, mais placé parmi les constellations: d'autres nous conduisirent au lieu de sa sépulture, placée auprès du tombeau de Phèdre.

On nous montrait aussi un édifice en forme de tente, où fut relégué Oreste pendant qu'on le purifioit, & un autel fort ancien, où l'on sacrifie à-la-fois aux mânes & au sommeil, à cause de l'union qui règne entre ces divinités. Une partie de Trézène est située sur le penchant d'une montagne; l'autre dans une plaine qui s'étend jusqu'au port, où serpente la rivière Chrysoirhoas, & qu'embrassent, presque de tous côtés, des collines & des montagnes couvertes, jusqu'à une certaine hauteur, de vignes, d'oliviers, de grenadiers & de myrtes, couronnées ensuite par des bois de pins & de sapins, qui semblent s'élever jusqu'aux nues.

La beauté de ce spectacle ne suffisoit pas pour nous retenir plus long-temps dans cette ville. En certaines saisons, l'air y est malsain; les vins ne jouissent pas d'une bonne réputation, & les eaux de l'unique fontaine qu'elle possède, sont d'une mauvaise qualité.

Nous cotoyâmes la mer, & nous arrivâmes à Epidaure,

* Voyez page 183 de ce volume.

située au fond d'un golphe, en face de l'île d'Egine, qui lui appartenoit anciennement : de fortes murailles l'ont quelquefois protégée contre les efforts des puissances voisines ; son territoire, rempli de vignobles, est entouré de montagnes couvertes de chênes. Hors des murs, à 40 stades de distance*, sont le temple & le bois sacré d'Esculape, où les malades viennent de toutes parts chercher leur guérison. Un conseil, composé de 180 citoyens, est chargé de l'administration de ce petit pays.

On ne fait rien de bien positif sur la vie d'Esculape, & c'est ce qui fait qu'on en dit tant de choses. Si l'on s'en rapporte aux récits des habitans, un berger, qui avoit perdu son chien & une de ses chèvres, les trouva sur une montagne voisine, auprès d'un enfant resplendissant de lumière, allaité par la chèvre, & gardé par le chien ; c'étoit Esculape, fils d'Apollon & de Coronis. Ses jours furent consacrés au soulagement des malheureux. Les blessures & les maladies les plus dangereuses cédoient à ses opérations, à ses remèdes, aux chants harmonieux, aux paroles magiques qu'il employoit. Les dieux lui avoient pardonné ses succès ; mais il osa rappeler les morts à la vie, &, sur les représentations de Pluton, il fut écrasé par la foudre.

D'autres traditions laissent entrevoir quelques lueurs de vérité, & nous présentent un fil que nous suivrons un moment, sans nous engager dans ses détours. L'instituteur d'Achille, le sage Chiron, avoit acquis de légères connoissances sur les vertus des simples, de plus grandes sur la réduction des fractures & des luxations ; il les transmit à ses descendans, qui existent encore en Thessalie, & qui, de tout temps, se sont généreusement dévoués au service des malades.

Il paroît qu'Esculape fut son disciple, & que, devenu le dépositaire de ses secrets, il en instruisit ses fils Machaon & Podalire, qui régnèrent après sa mort sur une petite ville de Thessalie. Pendant le siège de Troie, ils signalèrent leur valeur dans les combats, & leur habileté dans le traitement des blessés ; car ils avoient cultivé avec soin la chirurgie, partie essentielle de la médecine, & la seule qui, suivant les apparences, fût connue dans ces siècles éloignés. Machaon avoit perdu la vie sous les murs de Troie. Ses cendres furent transportées dans le Péloponèse, par les soins de Nestor. Ses enfans, attachés à la profession de leur père, s'établirent dans cette contrée ; ils élevèrent des autels à leur aïeul, & en méritèrent par les services qu'ils rendirent à l'humanité.

L'auteur d'une famille si respectable devint bientôt l'objet

* Environ une lieue & demie.

de la vénération publique. Sa promotion au rang des dieux doit être postérieure au temps d'Homère, qui n'en parle que comme d'un simple particulier. Mais aujourd'hui on lui décerne par-tout des honneurs divins. Son culte a passé d'Epidaure dans les autres villes de la Grèce, même en des climats éloignés; il s'étendra davantage, parce que les malades imploreront toujours avec confiance la pitié d'un dieu qui fut sujet à leurs infirmités.

Les Epidauriens ont institué en son honneur des fêtes qui se célèbrent tous les ans, & auxquelles on ajoute de temps en temps de nouveaux spectacles. Quoiqu'elles soient très magnifiques, le temple du dieu, les édifices qui l'environnent & les scènes qui s'y passent, sont plus propres à satisfaire la curiosité du voyageur attentif.

Je ne parle point de ces riches présens que l'espérance & la reconnaissance des malades ont déposés dans cet asyle; mais on est d'abord frappé de ces belles paroles, tracées au dessus de la porte du temple : „ L'entrée de ces lieux n'est permise qu'aux âmes pures. „ La statue du dieu, ouvrage de Thrasymède de Paros, comme on le voit par son nom inscrit au bas, est en or & en ivoire. Esculape, assis sur son trône, ayant un chien à ses pieds, tient d'une main son bâton, prolonge l'autre au dessus d'un serpent qui semble se dresser pour l'atteindre. L'artiste a gravé sur le trône les exploits de quelques héros de l'Argolide : c'est Bellérophon qui triomphe de la Chimère; c'est Persée qui coupe la tête à Méduse.

Polyclète, que personne n'avoit surpassé dans l'art de la sculpture, que peu d'artistes ont égalé dans celui de l'architecture, construisit dans le bois sacré un théâtre élégant & superbe, où se placent les spectateurs en certaines fêtes. Il éleva tout auprès une rotonde en marbre, qui attire les regards, & dont le peintre Pausias a, de nos jours, décoré l'intérieur. Dans un de ses tableaux, l'amour ne se présente plus avec l'appareil menaçant d'un guerrier; il a laissé tomber son arc & ses flèches : pour triompher, il n'a besoin que de la lyre qu'il tient dans sa main. Dans un autre, Pausias a représenté l'ivresse sous la figure d'une femme dont les traits se distinguent à travers une bouteille de verre qu'elle est sur le point de vider.

Aux environs, nous vîmes quantité de colonnes qui contiennent, non-seulement les noms de ceux qui ont été guéris, & des maladies dont ils étoient affligés, mais encore le détail des moyens qui leur ont procuré la santé. De pareils monumens, dépositaires de l'expérience des siècles, seroient précieux dans tous les temps; ils étoient nécessaires avant qu'on eût

eût écrit sur la médecine. On fait qu'en Egypte, les prêtres conservent dans leurs temples l'état circonstancié des cures qu'ils ont opérées. En Grèce, les ministres d'Esculape ont introduit cet usage, avec leurs autres rites, dans presque tous les lieux où ils se sont établis. Hippocrate en connut le prix, & puisa une partie de sa doctrine sur le régime, dans une suite d'anciennes inscriptions exposées auprès du temple que les habitans de Cos ont élevé en l'honneur d'Esculape.

Cependant, il faut l'avouer, les prêtres de ce dieu, plus flattés d'opérer des prodiges que des guérisons, n'emploient que trop souvent l'imposture pour s'accréditer dans l'esprit du peuple. Il faut les louer de placer leurs temples hors des villes & sur des hauteurs. Celui d'Epidaure est entouré d'un bois dans lequel on ne laisse naître ni mourir personne. Car pour éloigner de ces lieux l'image effrayante de la mort, on en retire les malades qui sont à toute extrémité, & les femmes qui sont au dernier terme de leur grossesse. Un air sain; un exercice modéré, un régime convenable, des remèdes appropriés, telles sont les sages précautions qu'on a cru propres à rétablir la santé; mais elles ne suffisent pas aux vues des prêtres, qui, pour attribuer des effets naturels à des causes surnaturelles, ajoutent au traitement quantité de pratiques superstitieuses.

On a construit auprès du temple une grande salle, où ceux qui viennent consulter Esculape, après avoir déposé sur la table sainte, des gâteaux, des fruits & d'autres offrandes, passent la nuit couchés sur de petits lits: un des ministres leur ordonne de s'abandonner au sommeil, de garder un profond silence, quand même ils entendraient du bruit, & d'être attentifs aux songes que le dieu va leur envoyer; ensuite il éteint les lumières, & a soin de ramasser les offrandes dont la table est couverte. Quelque temps après, les malades croient entendre la voix d'Esculape, soit qu'elle leur parvienne par quelque artifice ingénieux, soit que le ministre, revenu sur ses pas, prononce sourdement quelques paroles autour de leur lit, soit enfin que, dans le calme des sens, leur imagination réalise les récits & les objets qui n'ont cessé de les frapper depuis leur arrivée.

La voix divine leur prescrit les remèdes destinés à les guérir, remèdes assez conformes à ceux des autres médecins. Elle les instruit en même temps des pratiques de dévotion qui doivent en assurer l'effet. Si le malade n'a d'autre mal que de craindre tous les maux, s'il se résout à devenir l'instrument de la fourberie, il lui est ordonné de se présenter le lendemain au temple,

temple, de passer d'un côté de l'autel à l'autre, d'y poser la main, de l'appliquer sur la partie souffrante, & de déclarer hautement sa guérison, en présence d'un grand nombre de spectateurs que ce prodige remplit d'un nouvel enthousiasme. Quelquefois, pour sauver l'honneur d'Esculape, on enjoint aux malades d'aller au loin exécuter ses ordonnances. D'autres fois ils reçoivent la visite du dieu, déguisé sous la forme d'un gros serpent, dont les caresses raniment leur confiance.

Les serpens en général sont consacrés à ce dieu, soit parce que la plupart ont des propriétés dont la médecine fait usage, soit pour d'autres raisons qu'il est inutile de rapporter : mais Esculape paroît chérir spécialement ceux qu'on trouve dans le territoire d'Epidaure, & dont la couleur tire sur le jaune. Sans venin, d'un caractère doux & paisible, ils aiment à vivre familièrement avec les hommes. Celui que les prêtres entretiennent dans l'intérieur du temple, se replie quelquefois autour de leur corps, ou se redresse sur sa queue pour prendre la nourriture qu'on lui présente dans une assiette : on le laisse rarement sortir ; quand on lui rend sa liberté, il se promène avec majesté dans les rues ; & comme son apparition est d'un heureux présage, elle excite une joie universelle. Les uns le respectent, parce qu'il est sous la protection de la divinité tutélaire du lieu ; les autres se prosternent en sa présence, parce qu'ils le confondent avec le dieu lui-même.

On trouve de ces serpens familiers dans les autres temples d'Esculape, dans ceux de Bacchus & de quelques divinités. Ils sont très communs à Pella, capitale de la Macédoine. Les femmes s'y font un plaisir d'en élever. Dans les grandes chaleurs de l'été, elles les entrelacent autour de leur cou, en forme de collier, & dans leurs orgies, elles s'en parent comme d'un ornement, ou les agitent au dessus de leur tête. Pendant mon séjour en Grèce, on disoit qu'Olympias, femme de Philippe, roi de Macédoine, en faisoit souvent coucher un auprès d'elle ; on ajoutoit même que Jupiter avoit pris la forme de cet animal & qu'Alexandre étoit son fils.

Les Epidauriens son crédules ; les malades le sont encore plus. Ils se rendent en foule à Epidaure ; ils s'y soumettent avec une entière résignation aux remèdes dont ils n'avoient jusqu'alors retiré aucun fruit, & que leur extrême confiance rend quelquefois plus efficaces. La plupart me racontoient avec une foi vive les songes dont le dieu les avoit favorisés ; les uns étoient si bornés, qu'ils s'effarouchoient à la moindre discussion ; les autres si effrayés, que les plus fortes raisons ne pouvoient les distraire du sentiment de leurs maux : tous

citoient

citoient des exemples de guérison, qu'ils n'avoient pas constatés, & qui recevoient une nouvelle force, en passant de bouche en bouche.

Nous repassâmes par Argos, & nous prîmes le chemin de Némée, ville fameuse par la solennité des jeux qu'on y célèbre chaque troisième année, en l'honneur de Jupiter. Comme ils offrent à-peu-près les mêmes spectacles que ceux d'Olympie, je n'en parlerai point; il me suffira d'observer que les Argiens y président, & qu'on n'y décerne au vainqueur qu'une couronne d'ache. Nous entrâmes ensuite dans des montagnes, & à 15 stades de la ville, nos guides nous montrèrent avec effroi la caverne où se tenoit ce lion qui périt sous la massue d'Hercule.

De-là étant revenus à Corinthe, nous reprîmes bientôt le chemin d'Athènes, où, dès mon arrivée, je continuai mes recherches, tant sur les parties de l'administration, que sur les différentes branches de la littérature.

Fin du Chapitre cinquante-troisième.

CHAPITRE LIV.

La République de Platon.

DEUX grands objets occupent les philosophes de la Grèce : la manière dont l'univers est gouverné, & celle dont il faut gouverner les hommes. Ces problèmes, peut-être aussi difficiles à résoudre l'un que l'autre, sont le sujet éternel de leurs entretiens & de leurs écrits. Nous verrons dans la suite comment Platon, d'après Timée, concevoit la formation du monde. J'expose ici les moyens qu'il imaginoit, pour former la plus heureuse des sociétés.

Il nous en avoit entretenus plus d'une fois ; mais il les développa avec plus de soin, un jour que, se trouvant à l'Académie, où depuis quelque temps il avoit cessé de donner des leçons, il voulut prouver, qu'on est heureux dès qu'on est juste, quand même on n'auroit rien à espérer de la part des dieux, & qu'on auroit tout à craindre de la part des hommes. Pour mieux connoître ce que produiroit la justice dans un simple particulier, il examina quels seroient ses effets dans un gouvernement, où elle se dévoileroit avec une influence plus marquée, & des caractères plus sensibles. Voici à-peu-près l'idée qu'il nous donna de son système. Je vais le faire parler ;

parler ; mais j'aurai besoin d'indulgence : s'il falloit conserver à ses pensées les charmes dont il fait les embellir, ce seroit aux Graces de tenir le pinceau.

Ce n'est ni d'une monarchie ni d'une démocratie que je dois tracer le plan. Que l'autorité se trouve entre les mains d'un seul ou de plusieurs, peu m'importe. Je forme un gouvernement où les peuples seroient heureux sous l'empire de la vertu.

J'en divise les citoyens en trois classes : celle des mercenaires ou de la multitude ; celle des guerriers ou des gardiens de l'état ; celle des magistrats ou des sages. Je ne prescris rien à la première ; elle est faite pour suivre aveuglément les impressions des deux autres.

Je veux un corps de guerriers, qui aura toujours les armes à la main, & dont l'objet sera d'entretenir dans l'état une tranquillité constante. Il ne se mêlera pas avec les autres citoyens ; il demeurera dans un camp, & sera toujours prêt à réprimer les factions du dedans, à repousser les attaques du dehors.

Mais comme des hommes si redoutables pourroient être infiniment dangereux, & qu'avec toutes les forces de l'état, il leur seroit facile d'en usurper la puissance, nous les contien-drons, non par des lois, mais par la vigueur d'une institution qui réglera leurs passions & leurs vertus mêmes. Nous cultiverons leur esprit & leur cœur par les instructions qui sont du ressort de la musique, & nous augmenterons leur courage & leur fanté par les exercices de la gymnastique.

Que leur éducation commence dès les premières années de leur enfance ; que les impressions qu'ils recevront alors ne soient pas contraires à celles qu'ils doivent recevoir dans la suite, & qu'on évite sur-tout de les entretenir de ces vaines fictions déposées dans les écrits d'Homère, d'Hésiode & des autres poëtes. Les dissensions & les vengeances faussement attribuées aux dieux, n'offrent que de grands crimes justifiés par de grandes autorités ; & c'est un malheur insigne que de s'accoutumer de bonne heure à ne trouver rien d'extraordinaire dans les actions les plus atroces.

Ne dégradons jamais la divinité par de pareilles images. Que la poésie l'annonce aux enfans des guerriers avec autant de dignité que de charmes ; on leur dira sans cesse, que Dieu ne peut être l'auteur que du bien ; qu'il ne fait le malheur de personne ; que ses châtimens sont des bienfaits, & que les méchans sont à plaindre, non quand ils les éprouvent, mais quand ils trouvent le moyen de s'y soustraire.

On aura soin de les élever dans le plus parfait mépris de la mort, & de l'appareil menaçant des enfers. Ces peintures effrayantes & exagérées du Cocyte & du Styx peuvent être utiles en certaines occasions ; mais elles ne sont pas faites pour des hommes qui ne doivent connoître la crainte que par celle qu'ils inspirent.

Pénétrés de ces vérités, que la mort n'est pas un mal, & que le sage se suffit à lui-même, ils verront expirer autour d'eux leurs parens & leurs amis, sans répandre une larme, sans pousser un soupir. Il faudra que leur ame ne se livre jamais aux excès de la douleur, de la joie ou de la colère ; qu'elle ne connoisse ni le vil intérêt, ni le mensonge, plus vil encore s'il est possible ; qu'elle rougisse des foiblesses & des cruautés que les poètes attribuent aux anciens guerriers, & qu'elle fasse consister le véritable héroïsme à maîtriser ses passions, & à obéir aux lois.

C'est dans cette ame qu'on imprimera comme sur l'airain, les idées immortelles de la justice & de la vérité ; c'est là qu'on gravera en traits ineffaçables, que les méchans sont malheureux dans la prospérité, & que la vertu est heureuse dans la persécution, & même dans l'oubli.

Mais ces vérités ne doivent pas être présentées avec des couleurs qui en altèrent la majesté. Loin d'ici ces acteurs qui les dégraderoient sur le théâtre, en y joignant la peinture trop fidelle des petitesse & des vices de l'humanité. Leurs talens inspireroient à nos élèves ce goût d'imitation, dont l'habitude, contractée de bonne heure, passe dans les mœurs, & se réveille dans tous les instans de la vie. Ce n'est point à eux de copier des gestes & des discours qui ne répondroient pas à leur caractère ; il faut que leur maintien & leur récit respirent la sainteté de la vertu, & n'aient pour ornement qu'une simplicité extrême. S'il se glissoit dans notre ville un de ces poètes habiles dans l'art de varier les formes du discours, & de représenter sans choix toutes sortes de personnages, nous répandrions des parfums sur sa tête, & nous le congédierions.

Nous bannirons & les accens plaintifs de l'harmonie Lydienne, & la mollesse des chants de l'Ionienne. Nous conserverons le mode Dorien dont l'expression mâle soutiendra le courage de nos guerriers, & le Phrygien dont le caractère paisible & religieux pourra s'assortir à la tranquillité de leur ame ; mais ces deux modes mêmes, nous les gênerons dans leurs mouvemens, & nous les forcerons à choisir une marche noble, convenable aux circonstances, conforme aux chants qu'elle

qu'elle doit régler, & aux paroles auxquelles on doit toujours l'assujettir.

De cet heureux rapport établi entre les paroles, l'harmonie & le nombre, résultera cette décence, & par conséquent cette beauté dont l'idée doit toujours être présente à nos jeunes élèves. Nous exigerons que la peinture, l'architecture, & tous les arts l'offrent à leurs yeux, afin que de toutes parts entourés & assaillis des images de la beauté, & vivant au milieu de ces images, comme dans un air pur & serein, ils s'en pénétrant jusqu'au fond de l'ame, & s'accoutument à les reproduire dans leurs actions & dans leurs mœurs. Nourris de ces semences divines, ils s'effaroucheront au premier aspect du vice, parce qu'ils n'y reconnoîtront pas l'empreinte auguste qu'ils ont dans le cœur ; ils tressailleront à la voix de la raison & de la vertu, parce qu'elles leur apparaitront sous des traits connus & familiers. Ils aimeront la beauté, avec tous les transports, mais sans aucun des excès de l'amour.

Les mêmes principes dirigeront cette partie de leur éducation qui concerne les besoins & les exercices du corps. Ici point de règle constante & uniforme dans le régime ; des gens destinés à vivre dans un camp, & à suivre les opérations d'une campagne, doivent apprendre à supporter la faim, la soif, le froid, le chaud, tous les besoins, toutes les fatigues, toutes les saisons. Ils trouveront dans une nourriture frugale, les trésors de la santé ; & dans la continuité des exercices, les moyens d'augmenter leur courage plutôt que leurs forces. Ceux qui auront reçu de la nature un tempérament délicat, ne chercheront pas à le fortifier par les ressources de l'art. Tels que ce mercenaire qui n'a pas le loisir de réparer les ruines d'un corps que le travail consume, ils rougiroient de prolonger à force de soins une vie mourante & inutile à l'état. On attaquera les maladies accidentelles par des remèdes prompts & simples ; on ne connoitra pas celles qui viennent de l'intempérance & des autres excès ; on abandonnera au hasard celles dont on apporte le germe en naissant. Par là se trouvera proscrite cette médecine qui ne fait employer ses efforts que pour multiplier nos souffrances, & nous faire mourir plus long-temps.

Je ne dirai rien ici de la chasse, de la danse & des combats du gymnase ; je ne parlerai pas du respect inviolable qu'on aura pour les parens & les vieillards, non plus que d'une foule d'observances dont le détail me mèneroit trop loin. Je n'établis que des principes généraux ; les règles particulières en découleront d'elles-mêmes, & s'appliqueront sans effort aux circon-

circonstances. L'essentiel est, que la musique & la gymnastique influent également sur l'éducation, & que les exercices du corps soient dans un juste tempérament avec ceux de l'esprit ; car par elle-même la musique amollit un caractère qu'elle adoucit, & la gymnastique le rend dur & féroce en lui donnant de la vigueur. C'est en combinant ces deux arts, en les corrigeant l'un par l'autre, qu'on viendra à bout de tendre ou de relâcher, dans une exacte proportion, les ressorts d'une ame trop foible ou trop impétueuse : c'est par là que nos guerriers, réunissant la force & le courage à la douceur & à l'aménité, paroîtront aux yeux de leurs ennemis, les plus redoutables des hommes, & les plus aimables aux yeux des autres citoyens ; mais pour produire cet heureux effet, on évitera de rien innover dans le système de l'institution une fois établie. On a dit que toucher aux règles de la musique, c'étoit ébranler les lois fondamentales du gouvernement. J'ajoute qu'on s'exposeroit au même malheur en faisant des changemens dans les jeux, dans les spectacles & dans les moindres usages. C'est que chez un peuple qui se conduit plutôt par les mœurs que par les lois, les moindres innovations sont dangereuses, parce que, dès qu'on s'écarte des usages reçus dans un seul point, on perd l'opinion de leur sagesse. Il s'est glissé un abus, & le poison est dans l'état.

Tout dans notre république dépendra de l'éducation des guerriers. Tout dans cette éducation dépendra de la sévérité de la discipline ; ils regarderont la moindre observance comme un devoir, & la plus petite négligence comme un crime. Et qu'on ne s'étonne pas de la valeur que nous donnons à des pratiques frivoles en apparence ; quand elles ne tendroient pas directement au bien général, l'exactitude à les remplir seroit d'un prix infini, parce qu'elle contrarieroit & forceroit le penchant. Nous voulons pousser les ames au plus haut point de perfection pour elles-mêmes, & d'utilité pour la patrie. Il faut que, sous la main des chefs, elles deviennent propres aux plus petites choses comme aux plus grandes ; il faut qu'elles brisent sans cesse leur volonté, & qu'à force de sacrifices elles parviennent à ne penser, n'agir, ne respirer que pour le bien de la république. Ceux qui ne seront pas capables de ce renoncement à eux-mêmes, ne seront pas admis dans la classe des guerriers, mais relégués dans celle des artisans & des laboureurs ; car les états ne seront pas réglés par la naissance, ils le seront uniquement par les qualités de l'ame.

Avant que d'aller plus loin, forçons nos élèves à jeter les yeux sur la vie qu'ils doivent mener un jour ; ils seront moins étonnés

étonnés de la sévérité de nos règles, & se prépareront mieux à la haute destinée qui les attend.

Si les guerriers possédoient des terres & des maisons, si l'or & l'argent souilloient une fois leurs mains, bientôt l'ambition, la haine & toutes les passions qu'entraînent les richesses, se glisseroient dans leur cœur, & ils ne seroient plus que des hommes ordinaires. Délivrons-les de tous ces petits soins qui les forceroient à se courber vers la terre. Ils seront nourris en commun aux dépens du public; la patrie, à laquelle ils consacreront toutes leurs pensées & tous leurs désirs, se chargera de pourvoir à leurs besoins qu'ils réduiront au pur nécessaire : & si l'on nous objecte que par ces privations ils seront moins heureux que les autres citoyens, nous répondrons qu'un législateur doit se proposer le bonheur de toute la société, & non d'une seule des classes qui la composent. Quelque moyen qu'il emploie, s'il réussit, il aura fait le bien particulier, qui dépend toujours du bien général. D'ailleurs, je n'établis pas une ville qui regorge de délices : je veux qu'on y règle le travail de manière qu'il bannisse la pauvreté, sans introduire l'opulence ; si nos guerriers y diffèrent des autres citoyens, ce sera parce qu'avec plus de vertus ils auront moins de besoins.

Nous avons cherché à les dépouiller de cet intérêt sordide qui produit tant de crimes. Il faut encore éteindre, ou plutôt perfectionner dans leurs cœurs, ces affections que la nature inspire, & les unir entre eux par les moyens mêmes qui contribuent à les diviser. J'entre dans une nouvelle carrière ; je n'y marche qu'en tremblant ; les idées que je vais proposer paroîtront aussi révoltantes que chimériques. Mais après tout je m'en méfie moi-même ; & cette disposition d'esprit, si je m'égare, doit me faire absoudre d'avance d'une erreur involontaire.

Ce sexe que nous bornons à des emplois obscurs & domestiques, ne seroit-il pas destiné à des fonctions plus nobles & plus relevées ? N'a-t-il pas donné des exemples de courage, de sagesse, de progrès dans toutes les vertus & dans tous les arts ? Peut-être que ses qualités se ressentent de la faiblesse, & sont inférieures aux nôtres. S'ensuit-il qu'elles doivent être inutiles à la patrie ? Non, la nature ne dispense aucun talent pour le rendre stérile : & le grand art du législateur est de remettre en jeu tous les ressorts qu'elle fournit, & que nous laissons en repos. Nos guerriers partageront avec leurs épouses le soin de pourvoir à la tranquillité de la ville, comme le chien fidèle partage avec sa compagne la garde du troupeau confié à sa vigilance. Les uns & les autres seront élevés dans les mêmes

mêmes principes, dans les mêmes lieux & sous les mêmes maîtres. Ils recevront ensemble, avec les élémens des sciences, les leçons de la sagesse ; & dans le gymnase, les jeunes filles, dépouillées de leurs habits, & parées de leurs vertus, comme du plus honorable des vêtemens, disputeront le prix des exercices aux jeunes garçons leurs émules.

Nous avons trop de décence & de corruption pour n'être pas blessés d'un règlement, qu'une longue habitude & des mœurs plus pures rendroient moins dangereux. Cependant les magistrats seront chargés d'en prévenir les abus. Dans des fêtes instituées pour former des unions légitimes & saintes, ils jetteront dans une urne les noms de ceux qui devront donner des gardiens à la république. Ce seront les guerriers depuis l'âge de 30 ans jusqu'à celui de 55, & les guerriers depuis l'âge de 20 jusqu'à celui de 40 ans. On règlera le nombre des concurrens sur les pertes qu'elle aura faites ; car nous devons éviter avec le même soin l'excès & le défaut de population. Le hasard, en apparence, assortira les époux ; mais les magistrats, par des pratiques adroites, en corrigeront si bien les caprices, qu'ils choisiront toujours les sujets de l'un & de l'autre sexe les plus propres à conserver dans sa pureté la race de nos guerriers. En même temps, les prêtres & les prêtresses répandront le sang des victimes sur l'autel ; les airs retentiront du chant des épithalames, & le peuple, témoin & garant des nœuds formés par le sort, demandera au ciel des enfans encore plus vertueux que leurs pères.

Ceux qui naîtront de ces mariages, seront aussitôt enlevés à leurs parens, & déposés dans un endroit où leurs mères, sans les reconnoître, iront distribuer, tantôt à l'un & tantôt à l'autre, ce lait qu'elles ne pourront plus réserver exclusivement pour les fruits de leur amour.

Dans ce berceau des guerriers ne paroîtront pas les enfans qui auroient apporté en naissant quelque difformité ; ils seront écartés au loin, & cachés dans quelque retraite obscure : on n'y admettra pas non plus les enfans dont la naissance n'auroit pas été précédée par les cérémonies augustes dont je viens de parler, ni ceux que leurs parens auroient mis au jour par une union prématurée ou tardive.

Dès que les deux époux auront satisfait aux vœux de la patrie, ils se sépareront, & resteront libres jusqu'à ce que les magistrats les appellent à un nouveau concours, & que le sort leur assigne d'autres liens. Cette continuité d'hymens & de & de divorces, fera que les femmes pourront appartenir successivement à plusieurs guerriers.

Mais quand les uns & les autres auront passé l'âge prescrit

par la loi aux engagements qu'elle avoue, il leur sera permis d'en contracter d'autres, pourvu toutefois que d'un côté ils ne fassent paroître aucun fruit de leur union, & que d'un autre côté, ils évitent de s'unir aux personnes qui leur ont donné ou qui leur doivent la naissance.

Mais comme ils ne pourroient pas les reconnoître, il leur suffira de compter parmi leurs fils & leurs filles tous les enfans nés dans le même temps que ceux dont ils seront véritablement les auteurs ; & cette illusion sera le principe d'un accord inconnu aux autres états. En effet, chaque guerrier se croira uni par les liens du sang avec tous ses semblables ; & par là se multiplieront tellement entre eux les rapports de parenté, qu'on entendra retentir par-tout les noms tendres & sacrés de père & de mère, de fils & de fille, de frère & de sœur. Les sentimens de la nature, au lieu de se concentrer en des objets particuliers, se répandront en abondance sur cette grande famille, qu'ils animeront d'un même esprit : les cœurs rempliront aisément des devoirs qu'ils se feront eux-mêmes ; & , renonçant à tout avantage personnel, ils se transmettront leurs peines, qu'ils affoibliront, & leurs plaisirs, qu'ils augmenteront en les partageant : tout germe de division sera étouffé par l'autorité des chefs, & toute violence enchaînée par la crainte d'outrager la nature.

Cette tendresse précieuse, qui les rapprochera pendant la paix, se réveillera avec plus de force pendant la guerre. Qu'on place sur un champ de bataille un corps de guerriers jeunes, pleins de courage, exercés depuis leur enfance aux combats, parvenus enfin au point de déployer les vertus qu'ils ont acquises, & persuadés qu'une lâcheté va les avilir, une belle action les élever au comble de l'honneur, & le trépas leur mériter des autels ; que dans ce moment la voix puissante de la patrie frappe leurs oreilles, & les appelle à sa défense : qu'à cette voix se joignent les cris plaintifs de l'amitié, qui leur montre de rang en rang tous leurs amis en danger ; enfin pour imprimer dans leur ame les émotions les plus fortes, qu'on jette au milieu d'eux leurs épouses & leurs enfans ; leurs épouses, qui viennent combattre auprès d'eux, & les soutenir de leur voix & de leurs regards ; leurs enfans, à qui ils doivent des leçons de valeur, & qui vont peut-être périr par le fer barbare de l'ennemi ; croira-t-on que cette masse, embrasée par ces puissans intérêts comme par une flamme dévorante, hésite un instant à ramasser ses forces & ses fureurs, à tomber comme la foudre sur les troupes ennemies, & à les écraser par son poids irrésistible ?

Tels seront les grands effets de l'union établie entre nos guerriers,

guerriers. Il en est un qu'ils devront uniquement à leur vertu, ce sera de s'arrêter et de redevenir doux, sensibles, humains, après la victoire ; dans l'ivresse même du succès, ils ne songeront ni à charger de ters un ennemi vaincu, ni à outrager les morts sur le champ de bataille, ni à suspendre ses armes dans les temples des dieux, peu jaloux d'une pareille offrande, ni à porter le ravage dans les campagnes, ou le feu dans les maisons. Ces cruautés qu'ils se permettoient à peine contre les barbares, ne doivent point s'exercer dans la Grèce, dans cette république de nations unies, dont les divisions ne devroient jamais présenter l'image de la guerre, mais plutôt celle des troubles passagers qui agitent quelquefois les citoyens d'une même ville.

• Nous croyons avoir pourvu suffisamment au bonheur de nos guerriers ; nous les avons enrichis à force de privations : sans rien posséder, ils jouiront de tout ; il n'y en aura aucun parmi eux, qui ne puisse dire : tout m'appartient ; et qui ne doive ajouter, dit Aristote, qui jusqu'alors avoit gardé le silence : Rien ne m'appartient en effet. O Platon ! ce ne sont pas les biens que nous partageons qui nous touchent le plus ; ce sont ceux qui nous sont personnels. Dès que vos guerriers n'auront aucune sorte de propriété, n'en attendez qu'un intérêt sans chaleur comme sans objet ; leur tendresse, ne pouvant se fixer sur cette foule d'enfants dont ils seront entourés, tombera dans la langueur, et ils se reposeront les uns sur les autres du soin de leur donner des exemples et des leçons, comme on voit les esclaves d'une maison négliger des devoirs qui leur sont communs à tous.

Platon répondit : nous avons mis dans les cœurs de nos guerriers deux principes, qui, de concert, doivent sans cesse ranimer leur zèle : le sentiment et la vertu. Non-seulement ils exerceront le premier d'une manière générale, en se regardant tous comme les citoyens d'une même patrie ; mais ils s'en pénétreront encore davantage, en se regardant comme les enfans d'une même famille ; ils le feront en effet, et l'obscurité de leur naissance n'obscurcira point les titres de leur affinité. Si l'illusion n'a pas ici autant de force que la réalité, elle aura plus d'étendue, et la république y gagnera ; car il lui importe fort peu qu'entre certains particuliers les affections soient portées à l'excès, pourvu qu'elles passent dans toutes les âmes, et qu'elles fussent pour les lier d'une chaîne commune. Mais si, par hasard, elles étoient trop faibles pour rendre nos guerriers appliqués et vigilans, n'avons-nous pas un autre mobile, cette vertu sublime qui les portera sans cesse à faire au-delà de leur devoirs ?

Aristote alloit répliquer ; mais nous l'arrê tâmes, et il se contenta de demander à Platon s'il étoit persuadé que sa république pût exister ?

Platon reprit avec douceur : rappelez-vous l'objet de mes recherches. Je veux prouver que le bonheur est inséparable de la justice ; et dans cette vue, j'examine quel seroit le meilleur des gouvernemens, pour montrer ensuite qu'il seroit le plus heureux. Si un peintre offroit à nos yeux une figure dont la beauté surpassât toutes nos idées, lui objecteroit-on que la nature n'en produit pas de semblables ? Je vous offre de même le tableau de la plus parfaite des républiques ; je le propose comme un modèle dont les autres gouvernemens doivent plus ou moins approcher, pour être plus ou moins heureux. Je vais plus loin, et j'ajoute que mon projet, tout chimérique qu'il paroît être, pourroit, en quelque manière, se réaliser, non-seulement parmi nous, mais encore par-tout ailleurs, si l'on avoit soin d'y faire un changement dans l'administration des affaires. Quel seroit ce changement ? que les philosophes montassent sur le trône, ou que les souverains devinssent philosophes.

Cette idée révoltera sans doute ceux qui ne connoissent pas la vraie philosophie. Les autres verront que sans elle il n'est plus de remède aux maux qui affligent l'humanité.

Me voilà parvenu à la troisième & à la plus importante classe de nos citoyens : je vais parler de nos magistrats, de ce petit nombre d'hommes choisis parmi des hommes vertueux, de ces chefs en un mot, qui, tirés de l'ordre des guerriers, seront autant au dessus d'eux, par l'excellence de leur mérite, que les guerriers seront au dessus des artisans & des laboureurs.

Quelle précaution ne faudra-t-il pas dans notre république pour choisir des hommes si rares ! quelle étude pour les connoître ! quelle attention pour les former ! Entrons dans ce sanctuaire où l'on élève les enfans des guerriers, & où les enfans des autres citoyens peuvent mériter d'être admis. Attachons-nous à ceux qui, réunissant les avantages de la figure aux graces naturelles, se distingueront de leurs semblables dans les exercices du corps & de l'esprit. Examinons si le désir de savoir, si l'amour du bien étincellent de bonne heure dans leurs regards & dans leurs discours ; si, à mesure que leurs lumières se développent, ils se pénètrent d'un plus vif intérêt pour leurs devoirs, & si, à proportion de leur âge, ils laissent de plus en plus échapper les traits d'un heureux caractère. Tendons des pièges à leur raison naissante. Si les principes qu'elle a reçus ne peuvent être altérés ni par le temps ni par des principes contraires, attaquons-les par la crainte

crainte de la douleur, par l'attrait du plaisir, par toutes les espèces de violence & de séduction. Plaçons ensuite ces jeunes élèves en présence de l'ennemi, non pour qu'ils s'engagent dans la mêlée; mais pour n'être que spectateurs d'un combat; & remarquons bien l'impression que les travaux & les dangers feront sur leurs organes. Après les avoir vu sortir de ces épreuves aussi purs que l'or qui a passé par le creuset, après nous être assurés qu'ils ont naturellement de l'éloignement pour les plaisirs des sens, de l'horreur pour le mensonge; qu'ils joignent la justesse de l'esprit à la noblesse des sentimens, & la vivacité de l'imagination à la solidité du caractère; soyons plus attentifs que jamais à épier leur conduite, & à suivre les progrès de leur éducation.

Nous avons parlé plus haut des principes qui doivent régler leurs mœurs; il est question à présent des sciences qui peuvent étendre leurs lumières. Telles seront d'abord l'arithmétique & la géométrie, toutes deux propres à augmenter les forces & la sagacité de l'esprit, toutes deux utiles au guerrier, pour le diriger dans ses opérations militaires, & absolument nécessaires au philosophe, pour l'accoutumer à fixer ses idées, & à s'élever jusqu'à la vérité. L'astronomie, la musique, toutes les sciences qui produiront le même effet, entreront dans le plan de notre institution. Mais il faudra que nos élèves s'appliquent à ces études sans effort, sans contrainte, & en se jouant. Qu'ils les suspendent à l'âge de 18 ans, pour ne s'occuper, pendant deux ou trois ans, que des exercices du gymnase, & qu'ils les reprennent ensuite, pour mieux saisir les rapports qu'elles ont entre elles; ceux qui continueront à justifier les espérances qu'ils nous avoient données dans leur enfance, obtiendront des distinctions honorables; & dès qu'il seront parvenus à l'âge de 30 ans, nous les initierons à la science de la méditation, à cette dialectique sublime qui doit être le terme de leurs premières études, & dont l'objet est de connoître moins l'existence que l'essence des choses.*

Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, si cet objet n'a pas été rempli jusqu'à présent; nos jeunes gens, s'occupant trop tôt de la dialectique, & ne pouvant remonter aux principes des vérités qu'elle enseigne, se font un amusement de ses ressources, & se livrent des combats, où, tantôt vainqueurs & tantôt vaincus, ils parviennent à n'acquérir que des doutes & des erreurs. De là ces défauts qu'ils conservent toute leur vie, ce goût pour la contradiction, cette indifférence pour des

* Du temps de Platon, sous le nom de dialectique, on comprenoit à la fois la logique, la théologie naturelle & la métaphysique.

vérités qu'ils n'ont pas su défendre, cette prédilection pour des sophismes qui leur ont valu la victoire.

Des succès si frivoles & si dangereux ne tenteront pas les élèves que nous achevons de former ; des lumières toujours plus vives seront le fruit de leurs entretiens, ainsi que de leur application. Dégagés des sens, ensévelis dans la méditation, ils se rempliront peu à peu de l'idée du bien, de ce bien après lequel nous soupirons avec tant d'ardeur, & dont nous nous formons des images si confuses, de ce bien suprême, qui, source de toute vérité & de toute justice, doit animer le souverain magistrat, & le rendre inébranlable dans l'exercice de ses devoirs. Mais où réside-t-il ? Où doit-on le chercher ? Est-ce dans ces plaisirs qui nous enivrent ? dans ces connoissances qui nous énorgueillissent ? dans cette décoration brillante qui nous éblouit ? Non, car tout ce qui est changeant & mobile ne sauroit être le vrai bien. Quittons la terre & les ombres qui la couvrent ; élevons nos esprits vers le séjour de la lumière, & annonçons aux mortels les vérités qu'ils ignorent.

Il existe deux mondes, l'un visible & l'autre idéal. Le premier, formé sur le modèle de l'autre, est celui que nous habitons. C'est là que tout étant sujet à la génération & à la corruption, tout change & s'écoule sans cesse ; c'est là qu'on ne voit que des images & des portions fugitives de l'être. Le second renferme les essences & les exemplaires de tous les objets visibles, & ces essences sont de véritables êtres, puisqu'elles sont immuables. Deux rois, dont l'un est le ministre & l'esclave de l'autre, répandent leurs clartés dans ces deux mondes. Du haut des airs, le soleil fait éclore & perpétue les objets qu'il rend visibles à nos yeux. Du lieu le plus élevé du monde intellectuel, le bien suprême produit & conserve les essences qu'il rend intelligibles à nos âmes. Le soleil nous éclaire par sa lumière, le bien suprême par sa vérité : & comme nos yeux ont une perception distincte, lorsqu'ils se fixent sur des corps où tombent la lumière du jour ; de même notre âme acquiert une vraie science, lorsqu'elle considère des êtres où la vérité se réfléchit.

Mais voulez-vous connoître combien les jours qui éclairent ces deux empires diffèrent en éclat & en beauté ? Imaginez un antre profond, où des hommes sont, depuis leur enfance, tellement assujettis par des chaînes pesantes, qu'ils ne peuvent ni changer de lieu, ni voir d'autres objets que ceux qu'ils ont en face : derrière eux, à une certaine distance, est placé sur une hauteur un feu dont la lueur se répand dans la caverne ; entre ce feu & les captifs est un mur, le long duquel des personnes

sonnes vont & viennent, les unes en silence, les autres s'entretenant ensemble, tenant de leurs mains & élevant au dessus du mur des figures d'hommes ou d'animaux, des meubles de toute espèce, dont les ombres iront se retracer sur le côté de la caverne exposé aux regards des captifs. Frappés de ces images passagères, ils les prendront pour des êtres réels, & leur attribueront le mouvement, la vie & la parole. Choisissons à présent un de ces captifs ; &, pour dissiper son illusion, brisons ses fers, obligeons-le de se lever, & de tourner la tête : étonné des nouveaux objets qui s'offriront à lui, il doutera de leur réalité ; ébloui & blessé de l'éclat du feu, il en détournera ses regards pour les porter sur les vains fantômes qui l'occupaient auparavant. Faisons-lui subir une nouvelle épreuve ; arrachons-le de sa caverne malgré ses cris, ses efforts & les difficultés d'une marche pénible. Parvenu sur la terre, il se trouvera tout-à-coup accablé de la splendeur du jour ; & ce ne sera qu'après bien des essais qu'il pourra discerner les ombres, les corps, les astres de la nuit, fixer le soleil, & le regarder comme l'auteur des saisons, & le principe fécond de tout ce qui tombe sous nos sens.

Quelle idée aura-t-il alors des éloges qu'on donne dans le souterrain à ceux qui les premiers faussent & reconnoissent les ombres à leur passage ? Que pensera-t-il des prétentions, des haines, des jalousies que ces découvertes excitent parmi ce peuple de malheureux ? Un sentiment de pitié l'obligera sans doute de voler à leur secours, pour les détromper de leur fausse sagesse, & de leur puéril savoir ; mais, comme en passant tout-à-coup d'une si grande lumière à une si grande obscurité, il ne pourra d'abord rien discerner, ils s'élèveront contre lui ; &, ne cessant de lui reprocher son aveuglement, ils le citeront comme un exemple effrayant des dangers que l'on court à passer dans la région supérieure.

Voilà précisément le tableau de notre funeste condition : le genre humain est enféveli dans une caverne immense ; chargé de fers, & ne pouvant s'occuper que d'ombres vaines & artificielles ; c'est là que les plaisirs n'ont qu'un retour amer, les biens qu'un éclat trompeur, les vertus qu'un fondement fragile, les corps mêmes qu'une existence illusoire : il faut sortir de ce lieu de ténèbres ; il faut briser les chaînes, s'élever par des efforts redoublés jusqu'au monde intellectuel, s'approcher peu à peu de la suprême intelligence, & en contempler la nature divine, dans le silence des sens & des passions. Alors on verra que de son trône découlent, dans l'ordre moral, la justice, la science & la vérité ; dans l'ordre physique, la lumière du soleil, les productions de la terre, & l'ex-

stence de toutes choses. Non, une ame, qui, parvenue à cette grande élévation, a une fois éprouvé les émotions, les élancemens, les transports qu'excite la vue du bien suprême, ne daignera pas revenir partager nos travaux & nos honneurs ; ou, si elle descend parmi nous, & qu'avant d'être familiarisée avec nos ténèbres, elle soit forcée de s'expliquer sur la justice devant des hommes qui n'en connoissent que le fantôme, ses principes nouveaux paroîtront si bizarres, si dangereux, qu'on finira par rire de sa folie, ou par la punir de sa témérité.

Tels sont néanmoins les sages qui doivent être à la tête de notre république, & que la dialectique doit former. Pendant cinq ans entiers consacrés à cette étude, ils méditeront sur la nature du vrai, du juste, de l'honnête. Peu contents des notions vagues & incertaines qu'on en donne maintenant, ils en rechercheront la vraie origine ; ils liront leurs devoirs, non dans les préceptes des hommes, mais dans les instructions qu'ils recevront directement du premier des êtres. C'est dans les entretiens familiers qu'ils auront, pour ainsi dire, avec lui, qu'ils puiseront des lumières infailibles pour discerner la vérité, une fermeté inébranlable dans l'exercice de la justice, & cette obstination à faire le bien, dont rien ne peut triompher, & qui, à la fin, triomphe de tout.

Mais pendant qu'étroitement unis avec le bien suprême, & que, vivant d'une vie véritable, ils oublieront toute la nature, la république qui a des droits sur leurs vertus, les rappellera, pour leur confier des emplois militaires & d'autres fonctions convenables à leur âge. Elle les éprouvera de nouveau, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à leur cinquantième année ; alors, revêtus, malgré eux, de l'autorité souveraine, ils se rapprocheront avec une nouvelle ferveur, de l'Etre suprême, afin qu'il les dirige dans leur conduite. Ainsi, tenant au ciel par la philosophie, & à la terre par leurs emplois, ils éclaireront les citoyens, & les rendront heureux. Après leur mort, ils revivront en des successeurs formés par leurs leçons & leurs exemples ; la patrie reconnoissante leur élèvera des tombeaux, & les invoquera comme des génies tutélaires.

Les philosophes que nous placerons à la tête de notre république, ne feront donc point ces déclamateurs oisifs, ces sophistes méprisés de la multitude qu'ils sont incapables de conduire. Ce seront des ames fortes, grandes, uniquement occupées du bien de l'état, éclairées sur tous les points de l'administration par une longue expérience & par la plus sublime des théories, devenues par leurs vertus & leurs lumières les images & les interprètes des dieux sur la terre. Comme notre république sera très peu étendue, ils pourront d'un coup-

d'œil

d'œil en embrasser toutes les parties. Leur autorité, si respectable par elle-même, sera soutenue au besoin, par ce corps de guerriers invincibles & pacifiques, qui n'auront d'autre ambition que de défendre les lois & la patrie. Le peuple trouvera son bonheur dans la jouissance d'une fortune médiocre, mais assurée ; les guerriers, dans l'affranchissement des soins domestiques, & dans les éloges que les hommes donneront à leurs succès ; les chefs, dans le plaisir de faire le bien, & d'avoir l'Être suprême pour témoin.

A ces motifs, Platon en ajouta un autre plus puissant encore : le tableau des biens & des maux réservés dans une autre vie, au vice & à la vertu. Il s'étendit sur l'immortalité & sur les diverses transmigrations de l'ame ; il parcourut ensuite les défauts essentiels des gouvernemens établis parmi les hommes, & finit par observer qu'il n'avoit rien prescrit sur le culte des dieux, parce que c'étoit à l'oracle de Delphes qu'il appartenoit de le régler.

Quand il eut achevé de parler, ses disciples, entraînés par son éloquence, se livroient à leur admiration. Mais d'autres auditeurs plus tranquilles, prétendoient qu'il venoit d'élever un édifice plus imposant que solide, & que son système ne devoit être regardé que comme le délire d'une imagination exaltée, & d'une ame vertueuse. D'autres le jugeoient avec encore plus de sévérité : Platon, disoient-ils, n'est pas l'auteur de ce projet ; il l'a puisé dans les lois de Lycurgue, & dans les écrits de Protagoras, où il se trouve presque en entier. Pendant qu'il étoit en Sicile, il voulut le réaliser dans un coin de cette île ; le jeune Denys, roi de Syracuse, qui lui en avoit d'abord accordé la permission, la lui refusa ensuite. Il semble ne le proposer maintenant qu'avec des restrictions, & comme une simple hypothèse ; mais en déclarant plus d'une fois, dans son discours, que l'exécution en est possible, il a dévoilé ses sentimens secrets.

Autrefois, ajoutoit-on, ceux qui cherchoient à corriger la forme du gouvernement, étoient des sages, qui, éclairés par leur propre expérience ou par celle des autres, savoient que les maux d'un état s'aigrissent au lieu de se guérir par des remèdes trop violens ; ce sont aujourd'hui des philosophes qui ont plus d'esprit que de lumières, & qui voudroient former des gouvernemens sans défauts, & des hommes sans foiblesses. Hippodamus, de Milet, fut le premier qui, sans avoir eu part à l'administration des affaires, conçut un nouveau plan de république. Protagoras & d'autres auteurs ont suivi son exemple, qui le fera encore dans la suite ; car rien n'est si facile que d'imaginer des systèmes, pour procurer le bonheur d'un peuple,

ple, comme rien n'est si difficile que de les exécuter. Eh! qui le fait mieux que Platon, lui qui n'a pas osé donner ses projets de réforme à des peuples qui les désiroient, ou qui les a communiqués à d'autres qui n'ont pu en faire usage? Il les refusa aux habitans de Mégalopolis, sous prétexte qu'ils ne vouloient pas admettre l'égalité parfaite des biens & des honneurs; il les refusa aux habitans de Cyrène, par la raison qu'ils étoient trop opulens, pour obéir à ses lois; mais si les uns & les autres avoient été aussi vertueux, aussi détachés des biens & des distinctions qu'il l'exigeoit, ils n'auroient pas eu besoin de ses lumières. Aussi ces prétextes ne l'empêchèrent-ils pas de dire son avis à ceux de Syracuse, qui, après la mort de Dion, l'avoient consulté sur la forme de gouvernement qu'ils devoient établir dans leur ville. Il est vrai que son plan ne fut pas suivi; quoiqu'il fût d'une plus facile exécution que celui de sa république.

C'est ainsi que, soit à juste titre, soit par jalousie, s'exprimoient, sur les projets politiques de ce philosophe, plusieurs de ceux qui venoient de l'entendre.

Fin du Chapitre cinquante-quatrième.

CHAPITRE LV.

Du Commerce des Athéniens.

LE port du pirée est très fréquenté, non-seulement par les vaisseaux Grecs, mais encore par ceux des nations que les Grecs appellent barbares. La république en attireroit un plus grand nombre, si elle profitoit mieux de l'heureuse situation du pays, de la bonté de ses ports, de sa supériorité dans la marine, des mines d'argent, & d'autres avantages qu'elle possède; & si elle récompensoit par des honneurs les négocians dont l'industrie & l'activité augmenteroient la richesse nationale. Mais quand les Athéniens sentirent la nécessité de la marine, trop remplis de l'esprit de conquête, ils n'aspirèrent à l'empire de la mer, que pour usurper celui du continent; & depuis, leur commerce s'est borné à tirer des autres pays les denrées & les productions nécessaires à leur subsistance.

Dans toute la Grèce, les lois ont mis des entraves au commerce; celles de Carthage en ont mis quelquefois à la propriété des colons: après s'être emparée d'une partie de la Sardaigne, & l'avoir peuplée de nouveaux habitans, elle leur défendit d'ensemencer

d'ensemencer leurs terres ; & leur ordonna d'échanger les fruits de leur industrie contre les denrées trop abondantes de la métropole. Les colonies Grecques ne se trouvent pas dans la même dépendance, & sont en général plus en état de fournir des vivres à leurs métropoles que d'en recevoir.

Platon compare l'or & la vertu à deux poids qu'on met dans une balance, & dont l'un ne peut monter sans que l'autre baïsse. Suivant cette idée, une ville devroit être située loin de la mer, & ne recueillir ni trop, ni trop peu de denrées. Outre qu'elle conserveroit ses mœurs, il lui faudroit moitié moins de lois qu'il n'en faut aux autres états ; car plus le commerce est florissant, plus on doit les multiplier. Les Athéniens en ont un assez grand nombre relatives aux armateurs, aux marchands, aux douanes, aux intérêts usuraires, & aux différentes espèces de conventions qui se renouvellent sans cesse, soit au Pirée, soit chez les banquiers.

Dans plusieurs de ces lois, on s'est proposé d'écarter, autant qu'il est possible, les procès & les obstacles qui troublent les opérations du commerce. Elles infligent une amende de 1000 drachmes*, & quelquefois la peine de la à celui qui dénonce un négociant, sans être en état de prouver le délit dont il l'accuse. Les vaisseaux marchands ne tenant la mer que depuis le mois de munychion jusqu'au mois de boëdromion†, les causes que regardant le commerce, ne peuvent être jugées qui pendant les six mois écoulés depuis le retour des vaisseaux jusqu'à leur nouveau départ. A des dispositions si sages, Xénophon proposoit d'ajouter des récompenses pour les juges qui termineroient au plus tôt les contestations portées à leur tribunal.

Cette juridiction, qui ne connoit que de ces fortes d'affaires, veille avec beaucoup de soin sur la conduite des négocians. Le commerce se soutenant mieux par ceux qui prêtent, que par ceux qui empruntent, je vis punir de mort un citoyen, fils d'un Athénien qui avoit commandé les armées, parce que, ayant emprunté de grandes sommes sur la place, il n'avoit pas fourni des hypothèques suffisantes.

Comme l'Attique produit peu de blé, est il défendu d'en laisser sortir ; & ceux qui en vont chercher au loin, ne peuvent, sans s'exposer à des peines rigoureuses, les verser dans aucune autre ville. On en tire de l'Égypte & de la Sicile, en beaucoup

* 900 livres.

† Dans le cycle de Méton, le mois munychion commençoit au plus-tôt le 28 mars de l'année Julienne ; & le mois boëdromion, le 23 août. Ainsi les vaisseaux tenoient la mer depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de septembre.

plus grande quantité de Panticapée & de Théodosie, villes de la Chersonèse Taurique, parce que le souverain de ce pays, maître du Bosphore Cimmérien, exempte les vaisseaux Athéniens du droit de trentième qu'il prélève sur l'exportation de cette denrée. A la faveur de ce privilège, ils naviguent par préférence au Bosphore Cimmérien, & Athènes en reçoit tous les ans 400,000 médimnes de blé.

On apporte de Panticapée & des différentes côtes du Pont-Euxin, des bois de construction, des esclaves, de la saline, du miel, de la cire, de la laine, des cuirs & des peaux de chèvre* ; de Byzance & de quelques autres cantons de la Thrace & de la Macédoine, du poisson salé, des bois de charpente & de construction ; de la Phrygie & de Milet, des tapis, des couvertures de lit, & de ces belles laines dont ils fabriquent des draps ; des îles de la mer Egée, du vin & toutes les espèces de fruits qu'elles produisent ; de la Thrace, de la Thessalie, de la Phrygie & de plusieurs autres pays, une assez grande quantité d'esclaves.

L'huile est la seule denrée que Solon ait permis d'échanger contre les marchandises étrangères ; la sortie de toutes les autres productions de l'Attique est prohibée ; & l'on ne peut, sans payer de gros droits, exporter des bois de construction, tels que le sapin, le cyprès, le platane & d'autres arbres qui croissent aux environs d'Athènes.

Ses habitans trouvent une grande ressource pour leur commerce dans leurs mines d'argent. Plusieurs villes étant dans l'usage d'altérer leurs monnoies, celles des Athéniens, plus estimées que les autres, procurent des échanges avantageux. Pour l'ordinaire ils en achètent du vin dans les îles de la mer Egée, ou sur les côtes de la Thrace ; car c'est principalement par le moyen de cette denrée qu'ils trafiquent avec les peuples qui habitent autour du Pont-Euxin. Le goût qui brille dans les ouvrages sortis de leurs mains, fait rechercher par-tout les fruits de leur industrie. Ils exportent au loin des épées & des armes de différentes sortes, des draps, des lits & d'autres meubles. Les livres mêmes, sont pour eux un objet de commerce.

Ils ont des correspondants dans presque tous les lieux où l'espoir du gain les attire. De leur côté, plusieurs peuples de la Grèce en choisissent à Athènes, pour veiller aux intérêts de leur commerce.

Parmi les étrangers, les seuls domiciliés peuvent, après

* Le même commerce subsiste encore aujourd'hui. On tire tous les ans de Caffa (l'ancienne Théodosie), & des environs, une grande quantité de poisson salé, du blé, des cuirs, de la laine, &c.

avoir payé l'impôt auquel ils sont assujettis, trafiquer au marché public ; les autres doivent exposer leurs marchandises au Pirée même ; & , pour tenir le blé à son prix ordinaire, qui est de 5 drachmes par médimne*, il est défendu, sous peine de mort, à tout citoyen d'en acheter au-delà d'une certaine quantité†. La même peine est prononcée contre les inspecteurs des blés, lorsqu'ils ne répriment pas le monopole, manœuvre toujours interdite aux particuliers, & en certains lieux employée par le gouvernement, lorsqu'il veut augmenter ses revenus.

La plupart des Athéniens font valoir leur argent dans le commerce, mais ils ne peuvent le prêter pour une autre place que pour celle d'Athènes. Ils en tirent un intérêt qui n'est pas fixé par les lois, & qui dépend des conventions exprimées dans un contrat qu'on dépose entre les mains d'un banquier, ou d'un ami commun. S'il s'agit, par exemple, d'une navigation au Bosphore Cimmérien, on indique dans l'acte le temps du départ du vaisseau, les ports où il doit relâcher, l'espèce de denrées qu'il doit y prendre, la vente qu'il en doit faire dans le Bosphore, les marchandises qu'il en doit rapporter à Athènes ; & , comme la durée du voyage est incertaine, les uns conviennent que l'intérêt ne sera exigible qu'au retour du vaisseau ; d'autres plus timides, & contents d'un moindre profit, le retirent au Bosphore après la vente des marchandises, soit qu'ils s'y rendent eux-mêmes à la suite de leur argent, soit qu'ils y envoient un homme de confiance, muni de leur pouvoir.

Le prêteur a son hypothèque ou sur les marchandises, ou sur les biens de l'emprunteur ; mais le péril de la mer étant en partie sur le compte du premier, & le profit du second pouvant être fort considérable, l'intérêt de l'argent prêté peut aller à 30 pour 100, plus ou moins, suivant la longueur & les risques du voyage.

L'usure dont je parle est connue sous le nom de maritime. L'usure qu'on nomme terrestre est plus criante & non moins variable.

Ceux qui, sans courir les risques de la mer, veulent tirer quelque profit de leur argent, le placent ou chez des banquiers, ou chez d'autres personnes, à 12 pour 100 par an, ou plutôt à 1 pour 100 à chaque nouvelle lune ; mais comme les lois de Solon ne défendent pas de demander le plus haut intérêt

* Cinq drachmes, 4 liv. 10 sols ; le médimne environ quatre de nos boisseaux.

† Le texte de Lysias porte πεντήκοντα φορμῶν, qu'on peut rendre par 50 corbeilles ; c'est une mesure dont on ne fait pas exactement la valeur.

possible, on voit des particuliers tirer de leur argent plus de 16 pour 100 par mois; & d'autres, sur-tout parmi le peuple, exiger tous les jours le quart du principal. Ces excès sont connus, & ne peuvent être punis que par l'opinion publique, qui condamne & ne méprise pas assez les coupables.

Le commerce augmente la circulation des richesses, & cette circulation a fait établir des banquiers qui la facilitent encore. Un homme qui part pour un voyage, ou qui n'ose pas garder chez lui une trop grande somme, la remet entre leurs mains, tantôt comme un simple dépôt & sans en exiger aucun intérêt, tantôt à condition de partager avec eux le profit qu'ils en retirent.

Ils font des avances aux généraux qui vont commander les armées, ou à des particuliers forcés d'implorer leurs secours.

Dans la plupart des conventions que l'on passe avec eux, on n'appelle aucun témoin: ils se contentent, pour l'ordinaire, d'inscrire sur un registre, qu'un tel leur a remis une telle somme, & qu'ils doivent la rendre à un tel, si le premier vient à mourir. Il seroit quelquefois très difficile de les convaincre d'avoir reçu un dépôt; mais s'ils s'exposoient plus d'une fois à cette accusation, ils perdroient la confiance publique, de laquelle dépend le succès de leurs opérations.

En faisant valoir l'argent dont ils ne sont que les dépositaires, en prêtant à un plus gros intérêt qu'ils n'empruntent, ils acquièrent des richesses, qui attachent à leur fortune des amis dont ils achètent la protection par des services assidus. Mais tout disparoit, lorsque, ne pouvant retirer leurs fonds, ils sont hors d'état de remplir leurs engagemens; obligés alors de se cacher, ils n'échappent aux rigueurs de la justice, qu'en cédant à leurs créanciers les biens qui leur restent.

Quand on veut changer des monnoies étrangères, comme les dariques, les cyzicènes, &c. car ces sortes de monnoies ont cours dans le commerce, on s'adresse aux banquiers, qui, par différens moyens, tels que la pierre de touche & le trébuchet, examinent si elles ne sont pas altérées, tant pour le titre que pour le poids.

Les Athéniens en ont de trois espèces. Il paroît qu'ils en frappèrent d'abord en argent, & ensuite en or. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'ils ont employé le cuivre à cet usage.

Celles en argent sont les plus communes; il a fallu les diversifier, soit pour la solde peu constante des troupes, soit pour les libéralités successivement accordées au peuple, soit pour faciliter de plus en plus le commerce. Au dessus de la drachme*, composée de 6 oboles, est le didrachme ou la

double drachme, & le tétradrachme ou la quadruple drachme ; au dessous sont des pièces de 4, de 3 & de 2 oboles ; viennent ensuite l'obole & la demi-obole* : Ces dernières, quoique de peu de valeur, ne pouvant favoriser les échanges parmi le petit peuple, la monnoie de cuivre s'introduisit vers le temps de la guerre du Péloponèse, & l'on fabriqua des pièces qui ne valaient que la huitième partie d'une obole†.

La plus forte pièce d'or pèse deux drachmes, & vaut 28 drachmes d'argent‡.

L'or étoit fort rare dans la Grèce, lorsque j'y arrivai. On en tiroit de la Lydie & de quelques autres contrées de l'Asie Mineure ; de la Macédoine, où les payfans en ramassoient tous les jours des parcelles & des fragmens que les pluies détachent des montagnes voisines ; de l'île de Thasos, dont les mines autrefois découvertes par les Phéniciens conservent encore dans leur sein les indices des travaux immenses qu'avoit entrepris ce peuple industrieux.

Dans certaines villes, une partie de cette matière précieuse étoit destinée à la fabrication de la monnoie ; dans presque toutes, on l'employoit à de petits bijoux pour les femmes, ou à des offrandes pour les dieux.

Deux évènements dont je fus témoin, rendirent ce métal plus commun. Philippe, roi de Macédoine, ayant appris qu'il existoit dans ses états des mines exploitées dès les temps les plus anciens & de son temps abandonnées, fit fouiller celles qu'on avoit ouvertes auprès du mont Pangée. Le succès remplit son attente, & ce prince qui auparavant ne possédoit en or, qu'une petite phiole qu'il plaçoit la nuit sous son oreiller, tira tous les ans de ces souterrains plus de mille talens§. Dans le même temps, les Phocéens enlevèrent du trésor de Delphes les offrandes en or que les rois de Lydie avoient envoyées au temple d'Apollon. Bientôt la masse de ce métal augmenta au point que sa proportion avec l'argent ne fut plus d'un à treize, comme elle l'étoit il y a cent ans, ni d'un à douze, comme elle le fut quelque temps après ; mais seulement d'un à dix.

* 12 sols, 9 sols, six sols, 3 sols, 18 derniers. † 4 deniers & demi.

‡ 18 livres. § Plus de cinq millions quatre cent mille livres.

Fin du Chapitre cinquante-cinquième.

CHAPITRE LVI.

Des Impositions & des Finances chez les Athéniens.

LES revenus de la république ont monté quelquefois jusqu'à la somme de 2000 talens* ; & ces revenus sont de deux sortes : ceux qu'elle percevoit dans le pays même, & ceux qu'elle tire des peuples tributaires.

Dans la première classe, il faut compter, 1°. le produit des biens fonds qui lui appartiennent, c'est-à-dire, des maisons qu'elle loue, des terres & des bois qu'elle afferme. 2°. Le vingt-quatrième qu'elle se réserve sur le produit des mines d'argent, lorsqu'elle accorde à des particuliers la permission de les exploiter. 3°. Le tribut annuel qu'elle exige des affranchis & des dix mille étrangers établis dans l'Attique. 4°. Les amendes & les confiscations, dont la plus grande partie est destinée au trésor de l'état. 5°. Le cinquantième prélevé sur le blé & sur les autres marchandises qu'on apporte des pays étrangers, de même que sur plusieurs de celles qui sortent du Pirée*. 6°. Quantité d'autres petits objets, tels que les droits établis sur certaines denrées exposées au marché, & l'impôt qu'on exige de ceux qui entretiennent chez eux des courtisanes.

On afferme la plupart de ces droits ; l'adjudication s'en fait dans un lieu public, en présence de dix magistrats qui président aux enchères. J'eus une fois la curiosité d'épier les menées des traitans. Les uns, pour écarter leurs rivaux, emploient les menaces ou les promesses ; les autres dissimuloient leur union, sous les apparences de la haine. Après des offres lentement couvertes & recouvertes, on alloit continuer le bail aux anciens fermiers, lorsqu'un homme inconnu renchérit d'un talent. L'alarme se mit parmi eux ; ils demandèrent qu'il fournît des cautions, car c'est une condition nécessaire ; il les donna, & , n'ayant plus de moyens de l'éloigner, ils négocièrent secrètement avec lui, & finirent par se l'associer.

Les fermiers de l'état doivent, avant le neuvième mois de l'année, remettre la somme convenue aux receveurs des

* Dix millions huit cents mille livres.

† Pendant la guerre du Péloponèse, ces droits étoient affermés 36 talens, c'est-à-dire 194,400 livres. En y joignant le gain des fermiers, on peut porter cette somme à 200,000 livres, & conclure de là que le commerce des Athéniens avec l'étranger étoit tous les ans d'environ 10,000,000 de nos livres.

finances. Quand ils manquent à leurs engagements, ils sont traînés en prison, condamnés à payer le double, et privés d'une partie des privilèges des citoyens, jusqu'à ce qu'ils se soient acquittés. Ceux qui répondent pour eux, courent les mêmes risques.

La seconde et principale branche des revenus de l'état, consiste dans les tributs que lui paient quantité de villes et d'îles qu'il tient dans sa dépendance. Ses titres à cet égard sont fondés sur l'abus du pouvoir. Après la bataille de Platée, les vainqueurs ayant résolu de venger la Grèce des insultes de la Perse, les insulaires, qui étoient entrés dans la ligue, consentirent à destiner tous les ans une somme considérable aux frais de la guerre. Les Athéniens chargés d'en faire la recette, recueillirent en différens endroits 460 talens*, qu'ils respectèrent, tant qu'ils n'eurent pas une supériorité marquée. Leur puissance s'étant accrue, ils changèrent en contributions humiliantes, les dons gratuits des villes alliées, et imposèrent aux unes l'obligation de fournir des vaisseaux, quand elles en seroient requises ; aux autres, celle de continuer à payer le tribut annuel, auquel elles s'étoient soumises autrefois. Ils taxèrent sur le même pié les nouvelles conquêtes, et la somme totale des contributions étrangères, monta, au commencement de la guerre du Péloponèse, à 600 talens†, et vers le milieu de cette guerre à 1200 ou 1300. Pendant mon séjour en Grèce, les conquêtes de Philippe avoient réduit cette somme à 400 talens, mais on se flattoit de la ramener un jour à 1200.

Ces revenus, tout considérables qu'ils sont, n'étant pas proportionnés aux dépenses, on est souvent obligé de recourir à des moyens extraordinaires, tels que les dons gratuits et les contributions forcées.

Tantôt, le Sénat expose à l'assemblée générale, les besoins pressans de l'état. A cette proposition les uns cherchent à s'échapper, les autres gardent le silence, et les reproches du

* Les 460 talens qu'on tiroit tous les ans des peuples ligüés contre les Perses, & que les Athéniens dépofoient à la cita elle, formèrent d'abord une somme de 10,000 talens (54 millions) fuivant Ifocrate, ou de 9700 fuivant Thucydide. Periclès, pendant fon adminiftration, en avoit déposé 8,000 (52 millions, 380 milles livres) ; mais en ayant dépensé 3,700, foit pour embellir la ville, foit pour les premières dépenses du fiége de Potidée, les 9,700 s'étoient réduits à 6,000 (32 millions 400 livres) au commencement de la guerre du Péloponèse.

† Cette guerre fut fufpendue par une trêve que les Athéniens firent avec Lacédémone. Les contributions qu'ils recevoient alors, s'étoient élevées jufqu'à 12 ou 13 cents talens ; et pendant les fept années que dura la trêve, ils mirent 7,000 talens (37 millions 800 mille livres) dans le tréfor public.

public les font rougir de leur avarice ou de leur pauvreté ; d'autres enfin annoncent tout haut la somme qu'ils offrent à la république, et reçoivent tant d'applaudissemens, qu'on peut douter du mérite de leur générosité.

Tantôt, le gouvernement taxe chacune des dix tribus, et tous les citoyens qui la composent, à proportion de leurs biens, de façon qu'un particulier qui a des possessions dans le district de plusieurs tribus, doit payer en plusieurs endroits. La recette est souvent très difficile ; après avoir employé la contrainte par corps, on l'a proscrite comme opposée à la nature du gouvernement. Pour l'ordinaire, on accorde des délais ; et, quand ils sont expirés, on saisit les biens, et on les vend à l'encan.

De toutes les charges, la plus onéreuse, sans doute, est l'entretien de la marine. Il n'y a pas long-temps que deux ou trois riches particuliers armoient une galère à frais communs ; il parut ensuite une loi qui subsistait encore à mon arrivée en Grèce, et qui, conformément au nombre des tribus, partageoit en 10 classes, de 120 personnes chacune, tous les citoyens qui possèdent des terres, des fabriques, de l'argent placé dans le commerce ou sur la banque. Comme ils tiennent dans leurs mains presque toutes les richesses de l'Attique, on les obligeoit de payer toutes les impositions, et sur-tout d'entretenir et d'augmenter au besoin les forces navales de la république. Chacun d'entre eux ne devant fournir son contingent que de deux années l'une, les 1200 contribuables se subdivisoient en deux grandes classes, de 600 chacune ; dont 300 des plus riches, et 300 de ceux qui l'étoient moins. Les premiers répondoient pour les seconds, et faisoient les avances dans un cas pressant.

Quand il s'agissoit d'un armement, chacune des dix tribus ordonnoit de lever, dans son district, la même quantité de talens qu'elle avoit de galères à équiper, et les exigeoit d'un pareil nombre de compagnies composées quelque-fois de 16 de ces contribuables. Ces sommes perçues étoient distribuées aux Iriérarques ; c'est ainsi qu'on appelle les capitaines de vaisseaux. On en nommoit deux pour chaque galère ; ils servoient six mois chacun, et devoient pourvoir à la subsistance de l'équipage ; car pour l'ordinaire la république ne fournissoit que les agrès et les matelots.

Cet arrangement étoit défectueux, en ce qu'il rendoit l'exécution très lente, en ce que, sans avoir égard à l'inégalité des fortunes, les plus riches ne contribuoient quelquefois que d'un seizième à l'armement d'une galère. Vers les dernières années de mon séjour en Grèce, Démosthène fit passer

un décret qui rend la perception de l'impôt plus facile et plus conforme à l'équité ; en voici la substance.

Tout citoyen dont la fortune est de 10 talens, doit au besoin fournir à l'état une galère ; il en fournira deux, s'il a 20 talens ; mais possédât-il des richesses très considérables, on n'exigera de lui que trois galères et une chaloupe. Ceux qui auront moins de 10 talens, se réuniront pour contribuer d'une galère.

Cet impôt, dont on n'exempte que les Archontes, est proportionné, autant qu'il est possible, aux facultés des citoyens, le poids en tombe toujours sur les plus riches, et c'est une suite de ce principe, que l'on doit asséoir les impositions, non sur les personnes, mais sur les biens.

Comme certaines fortunes s'élèvent, tandis que d'autres s'abaissent, Démosthène laissa subsister la loi des échanges. Tous les ans, les magistrats chargés du département de la marine, permettent à chaque contribuable de se pourvoir contre un citoyen qui est moins taxé que lui, quoiqu'il soit devenu plus riche, ou qu'il l'ait toujours été. Si l'accusé convient de l'amélioration & de la supériorité de sa fortune, il est substitué à l'accusateur, sur le rôle des contribuables ; s'il n'en convient point, on ordonne les informations, et il se trouve forcé d'échanger les biens contre ceux de l'accusateur.

Les facilités accordées aux commandans des galères, soit par le gouvernement, soit par leur tribu, ne suffiroient pas, si le zèle & l'ambition n'y suppléoit. Comme il est de leur intérêt de se distinguer de leurs rivaux, on en voit qui ne négligent rien pour avoir les bâtimens les plus légers, & les meilleurs équipages ; d'autres qui augmentent à leurs dépens la paie des matelots, communément fixée à trois oboles par jour*.

Cette émulation, excitée par l'espoir des honneurs & des récompenses, est très avantageuse dans un état dont la moindre guerre épuise le trésor, & intercepte les revenus. Tant que dure cette guerre, les peuples tributaires, sans cesse menacés ou subjugués par les ennemis, ne peuvent fournir du secours à la république, ou sont contraints de lui en demander. Dans ces circonstances critiques, les flottes portent la désolation sur les côtes éloignées, & reviennent quelquefois chargées de butin. Lorsqu'elles peuvent s'emparer du détroit de l'Helléspont, elles exigent de tous les vaisseaux qui font le commerce du Pont-Euxin, le dixième des marchandises qu'ils transportent ; & cette ressource a plus d'une fois sauvé l'état.

L'obligation de fournir des vaisseaux & des contributions en

* Neuf sols.

argent, cesse avec la guerre ; mais il est d'usage que les citoyens riches donnent, à certains jours, des repas à ceux de leur tribu, qu'ils concourent à l'entretien des gymnases, & procurent aux jeux publics les chœurs qui doivent se disputer le prix de la danse & de la musique. Les uns se chargent volontairement de ces dépenses ; les autres y sont condamnés par le choix de leur tribu, & ne peuvent s'y soustraire, à moins qu'ils n'en aient obtenu l'exemption par des services rendus à l'état. Tous ont des droits à la faveur du peuple, qui dédommage par des emplois & des honneurs, ceux qui se sont ruinés pour embellir ses fêtes.

Plusieurs compagnies d'officiers élus par le peuple, sont chargées de veiller à l'administration des finances ; & chacune des dix tribus nomme un officier à la plupart de ces compagnies. Les uns donnent à ferme les droits d'entrée, délivrent, sous certaines redevances, les privilèges pour l'exploitation des mines, président à la vente des biens confisqués, &c. Les autres inscrivent sur un registre la somme dont chaque citoyen doit contribuer dans les besoins pressans.

Les diverses espèces de revenus sont déposées tous les ans dans autant de caisses différentes, régies, chacune en particulier, par dix receveurs ou trésoriers. Le Sénat en règle avec eux la destination, conformément aux décrets du peuple, & en présence de deux contrôleurs qui en tiennent registre, l'un au nom du Sénat, l'autre au nom des administrateurs.

Les receveurs chargés de la perception des deniers publics, conservent les rôles des sommes auxquelles sont taxés les citoyens. Ils effacent, en présence du Sénat, les noms de ceux qui ont satisfait à la dette, & dénoncent à l'un des tribunaux ceux qui ne l'ont pas acquittée. Le tribunal nomme des inquisiteurs, chargés de poursuivre ces derniers par les voies ordinaires, qui vont, en cas de refus, jusqu'à la confiscation des biens. Cependant ce recours aux tribunaux n'a lieu que lorsqu'il est question d'un objet important : quand il ne l'est pas, on laisse aux receveurs le soin de terminer les contestations qui s'élèvent dans leur département.

Ceux d'entre eux qui perçoivent les amendes, ont le droit singulier de revoir les sentences des premiers juges, & de modérer ou de remettre l'amende, s'ils la trouvent trop forte.

Les dépenses relatives à la guerre & à toutes les parties de l'administration, sont assignées sur les différentes caisses dont je viens de parler. En temps de guerre, les lois ordonnent de verser dans la caisse militaire l'excédent des autres caisses ; mais il faut un décret du peuple pour intervertir l'ordre des assignations.

Tous les ans on dépose, dans une caisse régie par des officiers particuliers, des fonds considérables, qui doivent être publiquement distribués, pour mettre les citoyens pauvres en état de payer leurs places aux spectacles. Le peuple ne veut pas qu'on touche à ce dépôt, & nous l'avons vu de nos jours statuer la peine de mort contre l'orateur qui proposeroit d'employer cet argent au service de l'état épuisé par une longue guerre. Les annales des nations n'offrent pas un second exemple d'un pareil délire.

Fin du Chapitre cinquante-sixième.

CHAPITRE LVII.

Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Logique.

AVANT mon voyage dans les provinces de la Grèce, j'avois passé plusieurs journées dans la bibliothèque d'Euclide : à mon retour, nous reprîmes nos séances.

Il me montra dans un corps de tablettes, les ouvrages qui traitent de la logique & de la rhétorique, placés les uns auprès des autres, parce que ces deux sciences ont beaucoup de rapport entre elles. Ils sont en petit nombre, me dit-il ; car ce n'est que depuis un siècle environ qu'on a médité sur l'art de penser & de parler. Nous en avons l'obligation aux Grecs d'Italie & de Sicile, & ce fut une suite de l'effort que la philosophie de Pythagore avoit donné à l'esprit humain.

Nous devons cette justice à Zénon d'Elée, de dire qu'il a publié le premier un essai de dialectique ; mais nous devons cet hommage à Aristote, d'ajouter qu'il a tellement perfectionné la méthode du raisonnement, qu'il pourroit en être regardé comme l'inventeur.

L'habitude nous apprend à comparer deux ou plusieurs idées, pour en connoître & en montrer aux autres la liaison ou l'opposition. Telle est la logique naturelle ; elle suffiroit à un peuple qui, privé de la faculté de généraliser ses idées, ne verroit dans la nature et dans la vie civile que des choses individuelles. Il se tromperoit fréquemment dans les principes, parce qu'il seroit fort ignorant ; mais ses conséquences seroient justes, parce que ses notions seroient claires, et toujours exprimées par le mot propre.

Mais chez les nations éclairées, l'esprit humain, à force de s'exercer sur des généralités et sur des abstractions, a fait

éclorre un monde idéal, peut-être aussi difficile à connoître que le monde physique. A la quantité étonnante de perceptions reçues par les sens, s'est jointe la foule prodigieuse des combinaisons que forme notre esprit, dont la fécondité est telle, qu'il est impossible de lui assigner des bornes.

Si nous considérons ensuite que, parmi les objets de nos pensées, un très grand nombre ont entre eux des rapports sensibles qui semblent les identifier, et des différences légères qui les distinguent en effet, nous serons frappés du courage et de la sagacité de ceux qui, les premiers, formèrent et exécutèrent le projet d'établir l'ordre et la subordination dans cette infinité d'idées que les hommes avoient conçues jusqu'alors, et qu'ils pourroient concevoir dans la suite.

Et c'est ici peut-être un des plus grands efforts de l'esprit humain ; c'est du moins une des plus grandes découvertes dont les Grecs puissent se glorifier. Nous avons reçu des Egyptiens, des Chaldéens, peut-être encore de quelque nation plus éloignée, les élémens de presque toutes les sciences, de presque tous les arts : la postérité nous devra cette méthode, dont l'heureux artifice assujettit le raisonnement à des règles. Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur ses principales parties.

Il y a des choses qu'on se contente d'indiquer, sans en rien nier, sans en rien affirmer : C'est ainsi que je dis : *Homme, cheval, animal à deux piés*. Il en est d'autres qu'on désigne par des mots qui contiennent affirmation ou négation.

Quelque nombreuses que soient les premières, on trouva le moyen de les distribuer en dix classes, dont l'une renferme la substance, & les autres ses modes. Dans la première, on plaça toutes les substances, comme *homme, cheval, &c.* ; dans la seconde, la quantité, de quelque nature qu'elle soit, comme le nombre, le temps, l'étendue, &c. ; dans la troisième, la qualité, & sous ce nom on comprit, 1^o. les habitudes, telles que les vertus, les sciences ; 2^o. les dispositions naturelles qui rendent un homme plus propre qu'un autre à certains exercices ; 3^o. les qualités sensibles, comme *douceur, amertume, froid, chaud, couleurs* ; 4^o. la forme, la figure, comme *rond, carré, &c.*

Les autres classes renferment les différentes sortes de relations, d'actions, de situations, de possessions, &c. ; de manière que ces dix ordres de choses contiennent tous les êtres & toutes les manières d'être. Ils sont nommés *catégories* ou *attributs*, parce qu'on ne peut rien attribuer à un sujet, qui ne soit *substance, ou qualité, ou quantité, &c.*

C'étoit beaucoup d'avoir réduit les objets de nos pensées

féés à un si petit nombre de classes, mais ce n'étoit pas assez encore. Qu'on examine avec attention chaque catégorie, on verra bientôt qu'elle est susceptible d'une multitude de subdivisions que nous concevons comme subordonnées les unes aux autres. Expliquons ceci par un exemple tiré de la première catégorie.

Dans l'enfance, notre esprit ne voit, ne conçoit que des individus * ; nous les appelons encore aujourd'hui premières substances, soit parce qu'ils attirent nos premiers regards, soit parce qu'ils sont en effet les substances les plus réelles.

Dans la suite, ceux qui ont des ressemblances plus frappantes, se présentant à nous sous une même espèce, c'est-à-dire, sous une même forme, sous une même apparence, nous en avons fait plusieurs classes séparées. Ainsi d'après tel & tel homme, tel & tel cheval, nous avons eu l'idée spécifique de l'homme & du cheval.

Comme les différentes branches d'une famille remontent à une origine commune, de même plusieurs espèces, rapprochées par de grands traits de conformité, se rangent sous un même genre. Ainsi, des idées spécifiques de l'homme, du cheval, du bœuf, de tous les êtres qui ont vie & sentiment, a résulté l'idée générique de l'*animal* ou de l'*être vivant* ; car ces expressions, dans notre langue, désignent la même chose. Au dessus de ce genre, on en conçoit de plus universels, tels que la *substance*, &c. ; et l'on parvient enfin au genre suprême, qui est l'*être*.

Dans cette échelle, dont l'être occupe le sommet, & par laquelle on descend aux individus, chaque degré intermédiaire peut être genre à l'égard du degré inférieur, espèce à l'égard du degré supérieur.

Les philosophes se plaisent à dresser de pareilles filiations pour tous les objets de la nature, pour toutes les perceptions de l'esprit ; elles leur facilitent les moyens de suivre les générations des idées, & d'en parcourir de rang en rang les différentes classes, comme on parcourt une armée en bataille. Quelquefois, considérant le genre comme l'*unité* ou le *fini*, les espèces comme *plusieurs*, & les individus comme l'*infini*, ils agitent diverses questions sur le *fini*, & l'*infini*, sur le *un* & le *plusieurs* ; questions qui ne roulent alors que sur la nature du genre, des espèces & des individus.

Chaque espèce est distinguée de son genre par un attribut essentiel qui la caractérise, & qui se nomme différence. La raison étant pour l'homme le plus beau & le plus incommu-

* Les individus s'appellent en grec, *atomes*, indivisibles.

nicable de ses privilèges, elle le sépare des autres animaux.* Joignez donc à l'idée générique de l'animal celle de raisonnable, c'est-à-dire, de la différence, vous aurez l'idée spécifique de l'homme. Il est aussi difficile qu'important de fixer les différences comprises sous un même genre, & celles des espèces subordonnées à des genres qui ont entre eux quelque affinité. En se livrant à ce travail, on démêle bientôt, dans chaque espèce, des propriétés qui lui sont inhérentes, des modifications qui lui sont accidentelles.

Il ne s'agit pas ici de la propriété qui se confond avec l'essence d'une chose, mais de celle qui en est distinguée. Sous cet aspect, c'est un attribut qui ne convient qu'à l'espèce, & qui émane de cet attribut principal que nous avons nommé différence. L'homme est capable d'apprendre certaines sciences ; c'est une de ses propriétés : elle naît du pouvoir qu'il a de raisonner, & ne convient qu'à son espèce. Celle qu'il a

* Porphyre, dans son introduction à la doctrine des Péripatéticiens, définit l'homme un animal raisonnable & mortel. Je n'ai pas trouvé cette définition dans les ouvrages qui nous restent d'Aristote. Peut-être en avoit-il fait usage dans ceux que nous avons perdus ; peut-être ne l'avoit-il jamais employée. Il en rapporte souvent une autre, que Platon, ainsi que divers philosophes, avoient adoptée, & qui n'est autre chose que l'énumération de quelques qualités extérieures de l'homme. Cependant, comme alors on admettoit une différence réelle entre les animaux raisonnables & les animaux irraisonnables, on pourroit demander pourquoi les philosophes n'avoient pas généralement choisi la *faculté de raisonner* pour la différence spécifique de l'homme. Je vais tâcher de répondre à cette difficulté.

Le mot dont les Grecs se servoient pour signifier *animal*, désigne l'être vivant : l'animal raisonnable est donc l'être vivant doué d'intelligence & de raison. Cette définition convient à l'homme, mais plus éminemment encore à la Divinité ; & c'est ce qui avoit engagé les Pythagoriciens à placer Dieu & l'homme parmi les animaux raisonnables, c'est-à-dire, parmi les êtres vivans raisonnables. Il falloit donc chercher une autre différence qui séparât l'homme de l'Être suprême, & même de toutes les intelligences célestes.

Toute définition devant donner une idée bien claire de la chose définie, & la nature des esprits n'étant pas assez connue, les philosophes qui voulurent classer l'homme dans l'échelle des êtres, s'attachèrent par préférence à ses qualités extérieures. Ils dirent que l'homme est un *animal* ; ce qui le distinguoit de tous les corps inanimés. Ils ajoutèrent successivement les mots *terrestre*, pour le distinguer des animaux qui vivent dans l'air ou dans l'eau ; à *deux piés*, pour le distinguer des quadrupèdes, des reptiles, &c. ; *sans plumes*, pour ne pas le confondre avec les oiseaux. Et quand Diogène, par une plaisanterie assez connue, eut montré que cette définition conviendrait également à un coq & à tout oiseau dont on auroit arraché les plumes, on prit le parti d'ajouter à la définition un nouveau caractère, tiré de la forme des ongles. Du temps de Porphyre, pour obvier à une partie des inconvéniens dont je parle, on définissoit l'homme un animal raisonnable & mortel. Nous avons depuis retranché le mot *mortel*, parce que, suivant l'idée que le mot *animal* réveille dans nos esprits, tout animal est mortel.

de dormir, de se mouvoir, ne peut être une propriété, par ce qu'elle lui est commune avec d'autres animaux.

L'accident est un mode, un attribut que l'esprit sépare aisément de la chose : *être assis*, est un accident pour l'homme, la *blancheur*, pour un corps.

Les idées dont nous avons parlé jusqu'ici, n'étant accompagnées ni d'affirmation ni de négation, ne sont ni vraies ni fausses. Passons à celles qui peuvent recevoir l'un de ces caractères.

L'énonciation est une proposition qui affirme ou nie quelque chose. Il n'y a donc que l'énonciation qui soit susceptible de vérité ou de fausseté. Les autres formes du discours, telles que la prière, le commandement, ne renferment ni fausseté ni vérité.

Dans toute énonciation, on unit, ou l'on sépare plusieurs idées. On y distingue le *sujet*, le *verbe*, l'*attribut*. Dans celle-ci, par exemple : *Socrate est sage*, *Socrate* sera le sujet, *est* le verbe, *sage* l'attribut.

Le sujet signifie ce qui est placé au dessous. On l'appelle ainsi, parce qu'il exprime la chose dont on parle & qu'on met sous les yeux ; peut-être aussi, parce qu'étant moins universel que les attributs qu'il doit recevoir, il leur est en quelque façon subordonné.

Le sujet exprime, tantôt une idée universelle & qui convient à plusieurs individus, comme celles d'homme, d'animal : tantôt une idée singulière, & qui ne convient qu'à un individu, comme celles de Callias, de Socrate : suivant qu'il est universel ou singulier, l'énonciation qui le renferme, est universelle ou singulière.

Pour qu'un sujet universel soit pris dans toute son étendue, il faut y joindre ces mots *tout* ou *nul*. Le mot *homme* est un terme universel ; si je dis, *tout homme*, *nul homme*, je le prends dans toute son étendue, parce que je n'exclus aucun homme ; si je dis simplement *quelque homme*, je restreins son universalité.

Le verbe est un signe qui annonce qu'un tel attribut convient à tel sujet. Il falloit un lien pour les unir, & c'est le verbe *être*, toujours exprimé ou sous-entendu. Je dis sous-entendu, parce qu'il est renfermé dans l'emploi des autres verbes. En effet, ces mots *je vais*, signifient *je suis allant*.

A l'égard de l'attribut, on a déjà vu qu'il est pris de l'une des catégories qui contiennent les genres de tous les attributs.

Ainsi nos jugemens ne sont que des opérations par lesquelles nous affirmons ou nous nions une chose d'une autre ; ou plutôt ce ne sont que des regards de l'esprit, qui découvrent que telle propriété ou telle qualité peut s'attribuer ou non à tel

tel objet; car l'intelligence qui fait cette découverte, est à l'ame ce que la vue est à l'œil.

On distingue différentes espèces d'énonciations. Nous dirons un mot de celles qui, roulant sur un même sujet, sont opposées par l'affirmation & par la négation. Il semble que la vérité de l'une doit établir la fausseté de l'autre. Mais cette règle ne sauroit être générale, parce que l'opposition qui règne entre elles, s'opère de plusieurs manières.

Si, dans l'une & dans l'autre, le sujet étant universel, est pris dans toute son étendue, alors les deux énonciations s'appellent contraires, et peuvent être toutes deux fausses. Exemple: *Tous les hommes sont blancs, nul homme n'est blanc.* Si son étendue n'a point de limites dans l'une, et en a dans l'autre, alors elles se nomment contradictoires: l'une est vraie, et l'autre fausse. Exemple: *Tous les hommes sont blancs; quelques hommes ne sont pas blancs,* ou bien: *Nul homme n'est blanc, quelques hommes sont blancs.* Les énonciations singulières éprouvent le même genre d'opposition que les contradictoires; de toute nécessité l'une sera vraie, et l'autre fausse: *Socrate est blanc, Socrate n'est pas blanc.*

Deux propositions particulières, l'une affirmative, l'autre négative, ne sont pas, à proprement parler, opposées entre elles; l'opposition n'est que dans les termes. Quand je dis: *Quelques hommes sont justes; quelques hommes ne sont pas justes,* je ne parle pas des mêmes hommes.

Les notions précédentes, celles que je supprime en plus grand nombre, furent le fruit d'une longue suite d'observations. Cependant on n'avoit pas tardé à s'appercevoir que la plupart de nos erreurs tirent leur source de l'incertitude de nos idées & de leurs signes représentatifs. Ne connoissant les objets extérieurs que par nos sens, & ne pouvant, en conséquence, les distinguer que par leurs apparences, nous confondons souvent leur nature avec leurs qualités & leurs accidens. Quant aux objets intellectuels, ils ne réveillent, dans le commun des esprits, que des lueurs sombres, que des images vagues & mobiles. La confusion augmente encore par cette quantité de mots équivoques & métaphoriques, dont les langues fourmillent, & sur-tout par le grand nombre de termes universels, que nous employons souvent sans les entendre.

La méditation seule peut rapprocher des objets que cette obscurité semble éloigner de nous. Aussi la seule différence qui se trouve entre un esprit éclairé & celui qui ne l'est pas, c'est que l'un voit les choses à une juste distance, & l'autre ne les voit que de loin.

Heureusement

Heureusement les hommes n'ont besoin que d'une certaine analogie dans les idées, d'une certaine approximation dans le langage, pour satisfaire aux devoirs de la société. En changeant leurs idées, les esprits justes trafiquent avec une bonne monnaie, dont souvent ils ne connoissent pas le titre; les autres, avec de fausses espèces, qui n'en sont pas moins bien reçues dans le commerce.

Le philosophe doit employer les expressions les plus usitées, mais en distinguant leurs acceptions, quand elles en ont plusieurs; il doit ensuite déterminer l'idée qu'il attache à chaque mot.

Définir une chose, c'est faire connoître sa nature par des caractères qui ne permettent pas de la confondre avec toute autre chose. Autrefois on n'avoit point de règles pour parvenir à cette exactitude, ou pour s'en assurer. Avant d'en établir, on observa qu'il n'y a qu'une bonne définition pour chaque chose; qu'une telle définition ne doit convenir qu'au défini; qu'elle doit embrasser tout ce qui est compris dans l'idée du défini; qu'elle doit de plus s'étendre à tous les êtres de même espèce, celle de l'homme, par exemple, à tous les hommes; qu'elle doit être précise: tout mot qu'on en peut retrancher est superflu; qu'elle doit être claire: il faut donc en exclure les expressions équivoques, figurées, peu familières, & que, pour l'entendre, on ne soit pas obligé de recourir au défini, sans quoi elle ressembleroit aux figures des anciens tableaux, qui ne sont reconnoissables qu'à leurs noms tracés auprès d'elles.

Comment parvint-on à remplir ces conditions? Nous avons parlé plus haut de ces échelles d'idées qui nous conduisent, depuis les individus jusqu'à l'être général. Nous avons vu que chaque espèce est immédiatement surmontée d'un genre, dont elle est distinguée par la différence. Une définition exacte sera composée du genre immédiat & de la différence de la chose définie, & renfermera par conséquent ses deux principaux attributs. Je définis l'homme un animal raisonnable. Le genre *animal* rapproche l'homme de tous les êtres vivans; la différence *raisonnable* l'en sépare.

Il suit de-là qu'une définition indique la ressemblance de plusieurs choses diverses, par son genre; & leur diversité, par la différence. Or rien n'est si important que de saisir cette ressemblance & cette diversité, quand on s'exerce dans l'art de penser & de raisonner.

J'omets quantité de remarques très fines sur la nature du genre & de la différence, ainsi que sur les diverses espèces d'assertions qu'on a coutume d'avancer en raisonnant. Comme

je ne veux présenter que des essais sur les progrès de l'esprit humain, je ne dois pas recueillir toutes les traces de lumière qu'il a laissées sur sa route; mais la découverte du syllogisme mérite de nous arrêter un instant.

Nous avons dit que dans cette proposition, *Socrate est sage*, *Socrate* est le sujet, *sage* l'attribut; & que, par le verbe substantif qui les unit, on affirme que l'idée de la sagesse convient à celle de Socrate.

Mais comment s'assurer de la vérité ou de la fausseté d'une proposition, lorsque le rapport de l'attribut avec le sujet n'est pas assez marqué? C'est en passant du connu à l'inconnu; c'est en recourant à une troisième idée, dont le double rapport avec le sujet & l'attribut soit plus sensible.

Pour me faire mieux entendre, je n'examinerai que la proposition affirmative. Je doute si A est égal à B; s'il se trouve que A soit égal à C, & C à B, j'en conclurai, sans hésiter, que A est égal à B.

Ainsi, pour prouver que la justice est une habitude, il suffit de montrer que la justice est une vertu, & toute vertu habitude. Mais pour donner à cette preuve la forme du syllogisme, plaçons le mot *Vertu* entre le sujet & l'attribut de la proposition, & nous aurons ces trois termes: *Justice, Vertu, Habitude*. Celui du milieu s'appelle *moyen*, soit à cause de sa position, soit parce qu'il sert d'objet intermédiaire, pour comparer les deux autres, nommés les *extrêmes*. Il est démontré que le moyen doit être pris au moins une fois universellement & qu'une des propositions doit être universelle. Je dirai donc d'abord:

Toute vertu est une habitude;

je dirai ensuite:

Or la justice est une vertu;

Donc la justice est une habitude.

Il suit de-là 1^o. qu'un syllogisme est composé de trois termes, que le dernier est l'attribut du second, & le second du premier. Ici *Habitude* est attribut à l'égard de *Vertu*, & *Vertu* à l'égard de *Justice*.

L'attribut étant toujours pris dans l'une des catégories, ou dans les séries d'êtres qui les composent, les rapports du moyen avec l'un & l'autre des extrêmes, seront des rapports tantôt de substances, de qualités, de quantités &c. tantôt de genres & d'espèces, de propriétés, &c. Dans l'exemple précédent, ils sont de genres & d'espèces; car *Habitude* est genre relativement à *Vertu*, & *Vertu* relativement à *Justice*. Or, il est certain que tout ce qui se dit d'un genre supérieur,

doit se dire des genres & des espèces qui sont dans la ligne descendante.

Il suit, 2^o. qu'un syllogisme est composé de trois propositions. Dans les deux premières, on compare le moyen avec chacun des extrêmes ; dans la troisième, on conclut que l'un des extrêmes doit être l'attribut de l'autre ; & c'étoit ce qu'il falloit prouver.

Il suit, 3^o. qu'un syllogisme est un raisonnement par lequel, en posant certaines assertions, on en dérive une autre, différente des premières.

Les diverses combinaisons des trois termes produisent différentes sortes de syllogismes, qui, la plupart, se réduisent à celle que nous avons proposée pour modèle.

Les résultats varient encore suivant que les propositions sont affirmatives ou négatives, suivant qu'on leur donne, ainsi qu'aux termes, plus ou moins d'universalité ; & de-là sont émanées quantité de règles qui font découvrir, au premier aspect, la justesse ou le défaut d'un raisonnement.

On se sert d'inductions & d'exemples pour persuader la multitude, de syllogismes pour convaincre les philosophes. Rien de si pressant, de si impérieux, que la conclusion déduite de deux vérités dont un adversaire a été forcé de convenir.

Ce mécanisme ingénieux n'est que le développement des opérations de notre esprit. On avoit observé qu'à l'exception des premiers principes qui persuadent par eux-mêmes, toutes nos assertions ne sont que des conclusions, & qu'elles sont fondées sur un raisonnement qui se fait dans notre esprit avec une promptitude surprenante. Quand j'ai dit : *La justice est une habitude*, je faisois mentalement le syllogisme que j'ai étendu plus haut.

On supprime quelquefois une des propositions, facile à suppléer. Le syllogisme s'appelle alors enthymême ; &, quoiqu'imparfait, il n'en est pas moins concluant. Exemple : *Toute vertu est une habitude ; donc la justice est une habitude* ; ou bien, *La justice est une vertu ; donc elle est une habitude*. Je parviendrois aisément à la même conclusion, si je disois simplement : *La justice étant une vertu, est une habitude* ; ou bien, *La justice est une habitude, parce que toute vertu est une habitude, &c.*

Tel est cet autre exemple tiré d'un de nos poètes :

Mortel, ne garde pas une haine immortelle.

Veut-on convertir cette sentence en syllogisme ? on dira : *Nul mortel ne doit garder une haine immortelle ; or, vous êtes mortel : donc, &c.* Voulez-vous en faire un enthymême ? supprimez l'une des deux premières propositions.

Ainsi

Ainsi toute sentence, toute réflexion, soit qu'elle entraîne sa preuve avec elle, soit qu'elle se montre sans cet appui, est un véritable syllogisme, avec cette différence, que dans le premier cas la preuve est le moyen qui rapproche ou éloigne l'attribut du sujet, & que dans le second, il faut substituer le moyen.

C'est en étudiant avec attention l'enchaînement de nos idées, que les philosophes trouvèrent l'art de rendre plus sensibles les preuves de nos raisonnemens, de développer et de classer les syllogismes imparfaits que nous employons sans cesse. On sent bien que le succès exigeoit une constance obstinée, et ce génie observateur qui, à la vérité, n'invente rien parce qu'il n'ajoute rien à la nature, mais qui y découvre ce qui échappe aux esprits ordinaires.

Toute démonstration est un syllogisme ; mais tout syllogisme n'est pas une démonstration. Il est démonstratif, lorsqu'il est établi sur les premiers principes, ou sur ceux qui découlent des premiers ; dialectique, lorsqu'il est fondé sur des opinions qui paroissent probables à tous les hommes, ou du moins aux sages les plus éclairés ; contentieux, lorsqu'il conclut d'après des propositions qu'on veut faire passer pour probables, et qui ne le sont pas.

Le premier fournit des armes aux philosophes qui s'attachent au vrai ; le second, aux dialecticiens, souvent obligés de s'occuper du vraisemblable ; le troisième, aux sophistes, à qui les moindres apparences suffisent.

Comme nous raisonnons plus fréquemment d'après des opinions que d'après des principes certains, les jeunes-gens s'appliquent de bonne heure à la dialectique ; c'est le nom qu'on donne à la logique, quand elle ne conclut que d'après des probabilités. En leur proposant des problèmes ou thèses sur la physique, sur la morale, sur la logique, on les accoutume à essayer leur forces sur divers sujets, à balancer les conjectures, à soutenir alternativement des opinions opposées, à s'engager dans les détours du sophisme pour les reconnoître.

Comme nos disputes viennent souvent de ce que les uns, séduits par quelques exemples généralisent trop, & les autres, frappés de quelques exemples contraires, ne généralisent pas assez, les premiers apprennent qu'on ne doit pas conclure du particulier au général, les seconds qu'une exception ne détruit pas la règle.

La question est quelquefois traitée par demandes & par réponses. Son objet étant d'éclaircir un doute, & de diriger la raison naissante, la solution ne doit en être ni trop claire, ni trop difficile.

On doit éviter avec soin de soutenir des thèses tellement improbables,

improbables, qu'on soit bientôt réduit à l'absurde, & de traiter des sujets sur lesquels il est dangereux d'hésiter, comme, s'il faut honorer les dieux, aimer ses parens.

Quoiqu'il soit à craindre que des esprits ainsi habitués à une précision rigoureuse, n'en conservent le goût, & n'y joignent même celui de la contradiction, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont un avantage réel sur les autres. Dans l'acquisition des sciences, ils sont plus disposés à douter; & dans le commerce de la vie, à découvrir le vice d'un raisonnement.

Fin du Chapitre cinquante-septième.

CHAPITRE LVIII.

Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Rhétorique.

PENDANT que l'on construisoit avec effort l'édifice de la logique, me dit Euclide, s'élevoit à côté celui de la rhétorique, moins solide, à la vérité, mais plus élégant & plus magnifique.

Le premier, lui dis-je, pouvoit être nécessaire; je ne conçois pas l'utilité du second. L'éloquence n'exerçoit-elle pas auparavant son empire sur les nations de la Grèce? Dans les siècles héroïques, ne disputoit-elle pas le prix à la valeur? Toutes les beautés ne se trouvent-elles pas dans les écrits de cet Homère qu'on doit regarder comme le premier des orateurs ainsi que des poètes? Ne se montrent-elles pas dans les ouvrages des hommes de génie qui ont suivi ses traces? Quand on a tant d'exemples, pourquoi tant de préceptes? Ces exemples, répondit Euclide, il les falloit choisir; & c'est ce que fait la rhétorique. Je répliquai: Se trompoient-ils dans le choix, les Pisistrates, les Solons, & ces orateurs qui, dans les assemblées de la nation ou dans les tribunaux de justice, s'abandonnoient aux mouvemens d'une éloquence naturelle? Pourquoi substituer l'art de parler au talent de la parole?

On a voulu seulement, reprit Euclide, arrêter les écarts du génie, & l'obliger, en le contraignant, à réunir ses forces. Vous doutez des avantages de la rhétorique, & vous savez qu'Aristote, quoique prévenu contre l'art oratoire, convient néanmoins qu'il peut être utile! Vous en doutez, & vous avez entendu Démosthène! Sans les leçons de ses maîtres, répondis-je, Démosthène auroit partout maîtrisé les esprits. Peut-être que sans le secours des siens, Eschine ne se feroit

pas exprimé avec tant de charmes. Vous avouez donc, reprit Euclide, que l'art peut donner au talent des formes plus agréables? Je ne serai pas moins sincère que vous; & je conviendrai que c'est à peu près là tout son mérite.

Alors s'approchant de ses tablettes: Voici, me dit-il, les auteurs qui nous fournissent des préceptes sur l'éloquence, & ceux qui nous en ont laissé des modèles. Presque tous ont vécu dans le siècle dernier ou dans le nôtre. Parmi les premiers sont Corax de Syracuse, Tisias, Thrasymaque, Protagoras, Prodicus, Gorgias, Polus, Lycimnius, Alcidamas, Théodore, Événus, Callippe; &c. parmi les seconds, ceux qui jouissent d'une réputation méritée, tels que Lyfias, Antiphon, Andocide, Isée, Callistrate, Isocrate; ajoutons-y ceux qui ont commencé à se distinguer, tels que Demosthène, Eschine, Hypéride, Lycurgue, &c.

J'ai lu les ouvrages des orateurs, lui dis-je; je ne connois point ceux des rhéteurs. Dans nos précédens entretiens vous avez daigné m'instruire des progrès & de l'état actuel de quelques genres de littérature; oserois-je exiger de vous la même complaisance par rapport à la rhétorique?

La marche des sciences exactes peut être facilement connue, répondit Euclide, parce que n'ayant qu'une route pour parvenir au terme, on voit d'un coup-d'œil le point d'où elles partent & celui où elles arrivent. Il n'en est pas de même des arts de l'imagination: le goût qui les juge étant arbitraire, l'objet qu'ils se proposent souvent indéterminé, & la carrière qu'ils parcourent souvent divisée en plusieurs sentiers voisins les uns des autres, il est impossible, ou du moins très difficile de mesurer exactement leurs efforts & leurs succès. Comment, en effet, découvrir les premiers pas du talent, & la règle à la main, suivre le génie lorsqu'il franchit des espaces immenses? Comment encore séparer la lumière, des fausses lueurs qui l'environnent, définir ces graces légères qui disparaissent dès qu'on les analyse, apprécier enfin cette beauté suprême qui fait la perfection de chaque genre? Je vais, puisque vous l'exigez, vous donner des mémoires pour servir à l'histoire de la rhétorique; mais dans une matière si susceptible d'agrémens, n'attendez de moi qu'un petit nombre de faits, & des notions assez communes.

Nos écrivains n'avoient, pendant plusieurs siècles, parlé que le langage de la poésie; celui de la prose leur paroissoit trop familier & trop borné, pour satisfaire aux besoins de l'esprit, ou plutôt de l'imagination; car c'étoit la faculté que l'on cultivoit alors avec le plus de soin. Le philosophe Phérecide de Scyros, & l'historien Cadmus de Milet commencent,

cèrent, il y a deux siècles environ, à s'affranchir des lois sévères qui enchaînoient la diction. Quoiqu'ils eussent ouvert une route nouvelle & plus facile, on avoit tant de peine à quitter l'ancienne, qu'on vit Solon entreprendre de traduire ses lois en vers; & les philosophes Empédocle & Parménide, parer leurs dogmes des charmes de la poésie.

L'usage de la prose ne servit d'abord qu'à multiplier les historiens. Quantité d'écrivains publièrent les annales de différentes nations; & leur style présente des défauts que les révolutions de notre goût rendent extrêmement sensibles. Il est clair & concis, mais dénué d'agrémens & d'harmonie. De petites phrases s'y succèdent sans soutien; & l'œil se lasse de les suivre, parce qu'il y cherche vainement les liens qui devroient les unir. D'autres fois, & sur-tout dans les premiers historiens, elles fourmillent de tours poétiques, ou plutôt elles n'offrent plus que les débris des vers dont on a rompu la mesure. Par-tout on reconnoît que ces auteurs n'avoient eu que des poètes pour modèles, & qu'il a fallu du temps pour former le style de la prose, ainsi que pour découvrir les préceptes de la rhétorique.

C'est en Sicile qu'on fit les premiers essais de cet art. Environ cent ans après la mort de Cadmus, un Syracusain, nommé Corax, rassembla des disciples, & composa sur la rhétorique un traité encore estimé de nos jours, quoiqu'il ne fasse consister le secret de l'éloquence que dans le calcul trompeur de certaines probabilités. Voici, par exemple, comme il procède: Un homme fortement soupçonné d'en avoir battu un autre, est traduit en justice; il est plus foible ou plus fort que son accusateur: comment supposer, dit Corax, que dans le premier cas il puisse être coupable, que dans le second il ait pu s'exposer à le paroître? Ce moyen, & d'autres semblables, Tisias, élève de Corax, les étendit dans un ouvrage que nous avons encore, & s'en servit pour frustrer son maître du salaire qu'il lui devoit.

De pareilles ruses s'étoient déjà introduites dans la logique, dont on commençoit à rédiger les principes; & de l'art de penser, elles passèrent sans obstacle dans l'art de parler. Ce dernier se ressentit aussi du goût des sophismes et de l'esprit de contradiction, qui dominoient dans les écarts du premier.

Protagoras, disciple de Démocrite, fut témoin, pendant son séjour en Sicile, de la gloire que Corax avoit acquise. Il s'étoit jusqu'alors distingué par de profondes recherches sur la nature des êtres, il le fut bientôt par les ouvrages qu'il publia sur la grammaire & sur les différentes parties de l'art oratoire. On lui fait honneur d'avoir le premier rassemblé

ces propositions générales, qu'on appelle *lieux communs*, & qu'emploie un orateur, soit pour multiplier ses preuves, soit pour discourir avec facilité sur toutes sortes de matières.

Ces lieux, quoique très abondans, se réduisent à un petit nombre de classes. On examine, par exemple, une action relativement à la cause, à l'effet, aux circonstances, aux personnes, &c. & de ces rapports naissent des séries de maximes & de propositions contradictoires, accompagnées de leurs preuves, & presque toutes exposées par demandes & par réponses dans les écrits de Protagoras & des autres rhéteurs qui ont continué son travail.

Après avoir réglé la manière de construire l'exorde, de disposer la narration, & de soulever les passions des juges, on étendit le domaine de l'éloquence, renfermé jusqu'alors dans l'enceinte de la place publique & du barreau. Rivale de la poésie, elle célébra d'abord les dieux, les héros, & les citoyens qui avoient péri dans les combats. Ensuite Isocrate composa des éloges pour des particuliers d'un rang distingué. Depuis on a loué indifféremment des hommes utiles ou inutiles à leur patrie; l'encens a fumé de toutes parts, & l'on a décidé que la louange ainsi que le blâme, ne devoient garder aucune mesure.

Ces diverses tentatives ont à peine rempli l'espace d'un siècle, & dans cet intervalle on s'appliquoit avec le même soin à former le style. Non-seulement on lui conserva les richesses qu'il avoit, dès son origine, empruntées de la poésie; mais on cherchoit encore à les augmenter; on le paroit tous les jours de nouvelles couleurs & de sons mélodieux. Ces brillans matériaux étoient auparavant jetés au hasard les uns auprès des autres, comme ces pierres qu'on rassemble pour construire un édifice; l'instinct & le sentiment prirent soin de les assortir & de les exposer dans une belle ordonnance. Au lieu de ces phrases isolées qui, faute de nerf & d'appui, tomboient presque à chaque mot, des groupes d'expressions choisies formèrent, en se rapprochant, un tout dont les parties se soutenoient sans peine. Les oreilles les plus délicates furent ravies d'entendre l'harmonie de la prose; & les esprits les plus justes, de voir une pensée se développer avec majesté dans une seule période.

Cette forme heureuse, découverte par des rhéteurs estimables, tels que Gorgias, Alcidamas & Thrasymaque, fut perfectionnée par Isocrate, disciple du premier. Alors on distribua les périodes d'un discours en des intervalles à-peu-près égaux; leurs membres s'enchaînèrent & se contrastèrent par l'entrelacement des mots ou des pensées: les mots eux-

mêmes, par de fréquentes inversions, semblèrent serpenter dans l'espace qui leur étoit assigné, de manière pourtant que, dès le commencement de la phrase, ils en laissoient entrevoir la fin aux esprits attentifs. Cet artifice adroitement ménagé, étoit pour eux une source de plaisirs; mais trop souvent employé, il les fatiguoit au point qu'on a vu quelquefois, dans nos assemblées, des voix s'élever, & achever avant l'orateur la longue période qu'il parcouroit avec complaisance.

Des efforts redoublés ayant enfin rendu l'élocution nombreuse, coulante, harmonieuse, propre à tous les sujets, susceptible de toutes les passions, on distingua trois sortes de langages parmi les Grecs: celui de la poésie, noble & magnifique; celui de la conversation, simple & modeste; celui de la prose relevée, tenant plus ou moins de l'un ou de l'autre, suivant la nature des matières auxquelles on l'appliquoit.

On distingua aussi deux espèces d'orateurs: ceux qui consacroient l'éloquence à éclairer le peuple dans ses assemblées, tels que Périclès; à défendre les intérêts des particuliers au barreau, comme Antiphon & Lysias; à répandre sur la philosophie les couleurs brillantes de la poésie, comme Démocrite & Platon; & ceux qui, ne cultivant la rhétorique que par un fardé intérêt, ou par une vaine ostentation, déclamoient en public, sur la nature du gouvernement ou des lois, sur les mœurs, les sciences & les arts, des discours superbes, & dans lesquels les pensées étoient offusquées par le langage.

La plupart de ces derniers, connus sous le nom de sophistes, se répandirent dans la Grèce. Ils erroient de ville en ville, par-tout accueillis, par-tout escortés d'un grand nombre de disciples, qui, jaloux de s'élever aux premières places par le secours de l'éloquence, payoient chèrement leurs leçons, & s'approvisionnoient à leur suite, de ces notions générales ou lieux communs, dont je vous ai déjà parlé.

Leurs ouvrages que j'ai rassemblés, sont écrits avec tant de symétrie & d'élégance; on y voit une telle abondance de beautés, qu'on est soi-même fatigué des efforts qu'ils coûtèrent à leurs auteurs. S'ils séduisent quelquefois, ils ne remuent jamais, parce que le paradoxe y tient lieu de la vérité, & la chaleur de l'imagination de celle de l'âme.

Ils considèrent la rhétorique, tantôt comme un instrument de persuasion, dont le jeu demande plus d'esprit que de sentiment; tantôt comme une espèce de tactique, dont l'objet est de rassembler une grande quantité de mots, de les presser, les étendre, les soutenir les uns par les autres, & les faire marcher fièrement à l'ennemi. Ils ont aussi des ruses & des corps de

réserve ; mais leur principale ressource est dans le bruit & dans l'éclat des armes.

Cet éclat brille sur-tout dans les éloges ou panégyriques d'Hercule & des demi-dieux. Ce sont les sujets qu'ils choisissent par préférence ; & la fureur de louer s'est tellement accrue, qu'elle s'étend jusque sur les êtres inanimés. J'ai un livre qui a pour titre : *L'Eloge du fêl* ; toutes les richesses de l'imagination y sont épuisées pour exagérer les services qu'il rend aux mortels.

L'impatience que causent la plupart de ces ouvrages, va jusqu'à l'indignation, lorsque leurs auteurs insinuent, ou tâchent de montrer que l'orateur doit être en état de faire triompher le crime & l'innocence, le mensonge & la vérité.

Elle va jusqu'au dégoût, lorsqu'ils fondent leurs raisonnemens sur les subtilités de la dialectique. Les meilleurs esprits, dans la vue d'essayer leurs forces, s'engageoient volontiers dans ces détours captieux. Xantippe, fils de Périclès, se plaisoit à raconter que pendant la célébration de certains jeux, un trait lancé par mégare ayant tué un cheval, son père & Protagoras passèrent une journée entière à découvrir la cause de cet accident. Étoit-ce le trait ? la main qui l'avoit lancé ? les ordonnateurs des jeux ?

Vous jugerez, par l'exemple suivant, de l'enthousiasme qu'excitoit autrefois l'éloquence factice. Pendant la guerre du Péloponèse il vint dans cette ville un Sicilien, qui remplit la Grèce d'étonnement & d'admiration ; c'étoit Gorgias, que les habitans de Léonte, sa patrie, nous avoient envoyé pour implorer notre assistance. Il parut à la tribune, & récita une harangue dans laquelle il avoit entassé les figures les plus hardies, & les expressions les plus pompeuses. Ces frivoles ornemens étoient distribués dans les périodes, tantôt assujetties à la même mesure, tantôt distinguées par la même chute ; & quand ils étinceloient devant la multitude, ce fut avec un si grand éclat, que les Athéniens éblouis, secoururent les Léontins, forcèrent l'orateur à s'établir parmi eux, & s'empressèrent de prendre chez lui des leçons de rhétorique. On le combla de louanges, lorsqu'il prononça l'éloge des citoyens morts pour le service de la patrie ; lorsqu'étant monté sur le théâtre, il déclara qu'il étoit prêt à parler sur toutes sortes de matières ; lorsque dans les jeux publics, il prononça un discours pour réunir contre les barbares les divers peuples de la Grèce.

Une autre fois les Grecs assemblés aux jeux Pythiques, lui décernèrent une statue, qui fut placée, en sa présence, au temple d'Apollon. Un succès plus flatteur avoit couronné
ses

ses talens en Thessalie. Les peuples de ce canton ne connoissoient encore que l'art de dompter un cheval, ou de s'enrichir par le commerce: Gorgias parut au milieu d'eux, et bientôt ils cherchèrent à se distinguer par les qualités de l'esprit.

Gorgias acquit une fortune égale à sa réputation; mais la révolution qu'il fit dans les esprits, ne fut qu'une ivresse passagère. Ecrivain froid, tendant au sublime par des efforts qui l'en éloignent, la magnificence de ses expressions ne sert bien souvent qu'à manifester la stérilité de ses idées. Cependant il étendit les bornes de l'art; & ses défauts mêmes ont servi de leçon.

Euclide, en me montrant plusieurs harangues de Gorgias, & différens ouvrages composés par ses disciples, Polus, Lycimnius, Alcidas, &c. ajoutoit: je fais moins de cas du fastueux appareil qu'ils étalent dans leurs écrits, que de l'éloquence noble & simple qui caractérise ceux de Prodicus de Céos. Cet auteur a un grand attrait pour les esprits justes; il choisit presque toujours le terme propre, & découvre des distinctions très fines entre les mots qui paroissent synonymes.

Cela est vrai, lui dis-je, mais il n'en laisse passer aucun sans le peser avec une exactitude aussi scrupuleuse que fatigante. Vous rappelez-vous ce qu'il disoit un jour à Socrate & à Protagoras dont il vouloit concilier les opinions? „ Il s'agit entre „ vous de *discuter* & non de *disputer*; car on *discute* avec ses „ amis, & l'on *dispute* avec ses ennemis. Par là vous obtiendrez notre *estime* & non pas nos *louanges*; car l'estime „ est dans le cœur, & la louange n'est souvent que sur les „ lèvres. De notre côté, nous en ressentirons de la *satisfaction* & non du *plaisir*, car la *satisfaction* est le partage „ de l'esprit qui s'éclaire, & le *plaisir* celui des sens qui „ jouissent”.

Si Prodicus s'étoit exprimé de cette manière, me dit Euclide, qui jamais eût eu la patience de l'écouter & de le lire? Parcourez ses ouvrages, & vous serez étonné de la sagesse, ainsi que de l'élégance de son style. C'est Platon qui lui prêta la réponse que vous venez de citer. Il s'égayoit de même aux dépens de Protagoras, de Gorgias & des plus célèbres rhéteurs de son temps. Il les mettoit dans ses dialogues, aux prises avec son maître; &, de ces prétendues conversations, il tiroit des scènes assez plaisantes.

Est-ce que Platon, lui dis-je, n'a pas rapporté fidèlement les entretiens de Socrate? Je ne le crois pas, répondit-il; je pense même que la plupart de ces entretiens n'ont jamais eu lieu.—Et comment ne se récrioit-on pas contre une pareille supposition?—Phédon après avoir lu le dialogue qui porte son

nom, protesta qu'il ne se reconnoissoit pas aux discours que Platon mettoit dans sa bouche. Gorgias dit la même chose, en lisant le sien ; il ajouta seulement que le jeune auteur avoit beaucoup de talent pour la satire, & remplaceroit bientôt le poëte Archiloque.—Vous conviendrez du moins que les portraits sont en général assez ressemblans.—Comme on ne juge pas de Périclès et de Socrate d'après les comédies d'Aristophane, on ne doit pas juger des trois sophistes dont j'ai parlé, d'après les dialogues de Platon.

Il eut raison sans doute de s'élever contre leurs dogmes ; mais devoit-il les représenter comme des hommes sans idées, sans lumières, incapables de suivre un raisonnement, toujours prêts de tomber dans les pièges les plus grossiers, et dont les productions ne méritent que le mépris ? S'ils n'avoient pas eu de grands talens, ils n'auroient pas été si dangereux. Je ne dis pas qu'il fut jaloux de leur réputation, comme quelques-uns l'en soupçonneront peut-être un jour ; mais il semble que dans sa jeunesse, il se livra trop au goût des fictions & de la plaisanterie.

Quoi qu'il en soit, les abus introduits de son temps dans l'éloquence, occasionnèrent entre la philosophie et la rhétorique, jusqu'alors occupées du même objet, et désignées sous le même nom, une espèce de divorce qui subsiste encore, & qui les a souvent privées des secours qu'elles pouvoient mutuellement se prêter. La première reproche à la seconde, quelquefois avec un ton de mépris, d'usurper ses droits, & d'oser traiter en détail de la religion, de la politique & de la morale, sans en connoître les principes. Mais on peut répondre à la philosophie que, ne pouvant elle-même terminer nos différends par la sublimité de ses dogmes & la précision de son langage, elle doit souffrir que sa rivale devienne son interprète, la pare de quelques traits & nous la rende plus familière. C'est en effet ce qu'ont exécuté dans ces derniers temps les orateurs qui en profitant des progrès & des faveurs de l'une & de l'autre, ont consacré leurs talens à l'utilité publique.

Je place sans hésiter Périclès à leur tête ; il dut aux leçons des rhéteurs & des philosophes, cet ordre & ces lumières, qui, de concert avec la force du génie, portèrent l'art oratoire presque à la perfection. Alcibiade, Critias, Théràmène, marchèrent sur ses traces. Ceux qui sont venus depuis, les ont égalés & quelquefois surpassés, en cherchant à les imiter ; & l'on peut avancer que le goût de la vraie éloquence est maintenant fixé dans tous les genres.

Vous connoissez les auteurs qui s'y distinguent de nos jours, & vous êtes en état de les apprécier. Comme je n'en ai jugé, répondis-je,

répondis-je, que par sentiment, je voudrois savoir si les règles justifieroient l'impression que j'en ai reçue. Ces règles, fruits d'une longue expérience, me dit Euclide, se formèrent d'après les ouvrages & les succès des grands poètes & des premiers orateurs.

L'empire de cet art est très étendu. Il s'exerce dans les assemblées générales, où l'on délibère sur les intérêts d'une nation ; devant les tribunaux, où l'on juge les causes des particuliers ; dans les discours, où l'on doit représenter le vice & la vertu sous leurs véritables couleurs ; enfin dans toutes les occasions où il s'agit d'instruire les hommes. De là trois genres d'éloquence, le délibératif, le judiciaire, le démonstratif. Ainsi, hâter ou empêcher la décision du peuple, défendre l'innocent & poursuivre le coupable, louer la vertu & blâmer le vice, telles sont les fonctions augustes de l'orateur. Comment s'en acquitter ? par la voie de la persuasion. Comment opérer cette persuasion ? par une profonde étude, disent les philosophes ; par le secours des règles, disent les rhéteurs.

Le mérite de la rhétorique, suivant les premiers, ne consiste pas dans l'heureux enchaînement de l'exorde, de la narration & des autres parties du discours, ni dans les artifices du style, de la voix & du geste, avec lesquels on cherche à séduire un peuple corrompu. Ce ne sont là que des accessoires quelquefois utiles, presque toujours dangereux. Qu'exigeons-nous de l'orateur ? qu'il joigne à ses dispositions naturelles la science et la méditation.

Si la nature vous destine au ministère de l'éloquence, attendez que la philosophie vous y conduise à pas lents ; qu'elle vous ait démontré que l'art de la parole devant convaincre avant de persuader, il doit tirer sa principale force de l'art du raisonnement ; qu'elle vous ait appris, en conséquence, à n'avoir que des idées saines, à ne les exprimer que d'une manière claire, à saisir tous les rapports & tous les contrastes de leurs objets, à connoître, à faire connoître aux autres ce que chaque chose est en elle-même. En continuant d'agir sur vous, elle vous remplira des lumières qui conviennent à l'homme d'état, au juge intègre, au citoyen excellent ; vous étudierez sous ses yeux, les différentes espèces de gouvernemens & de lois, les intérêts des nations, la nature de l'homme, et le jeu mobile de ses passions.

Mais cette science achetée par de longs travaux céderoit facilement au souffle contagieux de l'opinion, si vous ne la souteniez, non-seulement par une probité reconnue, & une prudence consommée, mais encore par un zèle ardent pour

la justice, & un respect profond pour les dieux, témoins de vos intentions & de vos paroles.

Alors votre discours, devenu l'organe de la vérité, aura la simplicité, l'énergie, la chaleur & l'imposante dignité qui la caractérisent ; il s'embellira moins de l'éclat de votre éloquence, que de celui de vos vertus ; tous vos traits porteront, parce qu'on sera persuadé qu'ils viennent d'une main qui n'a jamais trahi de perfidies.

Alors seulement vous aurez le droit de nous développer, à la tribune, ce qui est véritablement utile ; au barreau, ce qui est véritablement juste ; dans les discours consacrés à la mémoire des grands hommes ou au triomphe des mœurs, ce qui est véritablement honnête.

Nous venons de voir ce que pensent les philosophes à l'égard de la rhétorique ; il faudroit à présent examiner la fin que se proposent les rhéteurs, & les règles qu'ils nous ont prescrites. Mais Aristote a entrepris de les recueillir dans un ouvrage, où il traitera son sujet avec cette supériorité qu'on a remarquée dans ses premiers écrits.

Ceux qui l'ont précédé s'étoient bornés, tantôt à distribuer avec intelligence les parties du discours, sans songer à le fortifier par des preuves convaincantes ; tantôt à rassembler des maximes générales ou lieux communs ; d'autres fois à nous laisser quelques préceptes sur le style, ou sur les moyens d'exciter les passions ; d'autres fois encore à multiplier les ruses pour faire prévaloir la vraisemblance sur la vérité, & la mauvaise cause sur la bonne : tous avoient négligé des parties essentielles, comme de régler l'action & la voix de celui qui parle ; tous s'étoient attachés à former un avocat, sans dire un seul mot de l'orateur public. J'en suis surpris, lui dis-je ; car les fonctions du dernier sont plus utiles, plus nobles & plus difficiles que celles du premier. On a sans doute pensé, répondit Euclide, que dans une assemblée où tous les citoyens sont remués par le même intérêt, l'éloquence devoit se contenter d'exposer des faits, & d'ouvrir un avis salutaire ; mais qu'il falloit tous les artifices de la rhétorique, pour passionner des juges indifférens & étrangers à la cause qu'on porte à leur tribunal.

Les opinions de ces auteurs seront refondues, souvent attaquées, presque toujours accompagnées de réflexions lumineuses & d'additions importantes dans l'ouvrage d'Aristote. Vous le lirez un jour, & je me crois dispensé de vous en dire davantage.

Je pressois vainement Euclide ; à peu répondoit-il à mes questions

questions. Les rhéteurs adoptent-ils les principes des philosophes ?—Ils s'en écartent souvent, & sur-tout quand ils préfèrent la vraisemblance à la vérité.—Quelle est la première qualité de l'orateur ?—D'être excellent logicien.—Son premier devoir ?—De montrer qu'une chose est ou n'est pas.—Sa principale attention ?—De découvrir dans chaque sujet les moyens propres à persuader.—En combien de parties se divise le discours ?—Les rhéteurs en admettent un grand nombre, qui se réduisent à quatre, l'exorde, la proposition ou le fait, la preuve & la péroraison ; on peut même retrancher la première & la dernière. J'allois continuer ; mais Euclide me demanda grace, & je ne pus obtenir qu'un petit nombre de remarques sur l'élocution.

Quelque riche que soit la langue Grecque, lui dis-je, vous avez dû vous appercevoir que l'expression ne répond pas toujours à votre idée. Sans doute, reprit-il ; mais nous avons le même droit que les premiers instituteurs des langues : il nous est permis de hasarder un nouveau mot, soit en le créant nous-mêmes, soit en le dérivant d'un mot déjà connu. D'autres fois nous ajoutons un sens figuré au sens littéral d'une expression consacrée par l'usage, ou bien nous unissons étroitement deux mots pour en composer un troisième ; mais cette dernière licence est communément réservée aux poètes, & sur-tout à ceux qui font des dithyrambes. Quant aux autres innovations, on doit en user avec sobriété, & le public ne les adopte, que lorsqu'elles sont conformes à l'analogie de la langue.

La beauté d'une expression consiste dans le son qu'elle fait entendre, & dans le sens qu'elle renferme ; bannissez d'un ouvrage celle qui offense la pudeur, ou qui mécontente le goût. Un de vos auteurs, lui dis-je, n'admet aucune différence entre les signes de nos pensées, & prétend que de quelque manière qu'on exprime une idée, on produit toujours le même effet. Il se trompe, répondit Euclide ; de deux mots qui sont à votre choix, l'un est plus honnête & plus décent, parce qu'il ne fait qu'indiquer l'image que l'autre met sous les yeux.

Nous avons des mots propres & des mots figurés ; nous en avons de simples & de composés, d'indigènes & d'étrangers ; il en est qui ont plus de noblesse ou d'agréments que d'autres, parce qu'ils réveillent en nous des idées plus élevées ou plus riantes ; d'autres enfin qui sont si bas ou si dissonans, qu'on doit les bannir de la prose & des vers.

De leurs diverses combinaisons se forment les périodes, dont les unes sont d'un seul membre, les autres peuvent acquérir jusqu'à quatre membres, & ne doivent pas en avoir d'avantage.

Que votre discours ne m'offre pas un tissu de périodes

complètes & symétriques, comme ceux de Gorgias & d'Isocrate, ni une suite de phrases courtes & détachées, comme ceux des anciens. Les premiers fatiguent l'esprit, les seconds blessent l'oreille. Variez sans cesse les mesures des périodes, votre style aura tout-à-la-fois le mérite de l'art & de la simplicité ; il acquerra même de la majesté, si le dernier membre de la période a plus d'étendue que les premiers, & s'il se termine par une de ces syllabes longues où la voix se repose en finissant.

Convenance & clarté, voilà les deux principales qualités de l'élocution.

1^o. *La convenance.* On reconnut de bonne heure que rendre les grandes idées par des termes abjects, & les petites par des expressions pompeuses, c'étoit revêtir de haillons les maîtres du monde, & de pourpre les gens de la lie du peuple. On reconnut aussi que l'ame a différens langages, suivant qu'elle est en mouvement & en repos ; qu'un vieillard ne s'exprime pas comme un jeune homme, ni les habitans de la campagne comme ceux de la ville. De là il suit que la diction doit varier suivant le caractère de celui qui parle, & de ceux dont il parle, suivant la nature des matières qu'il traite, & des circonstances où il se trouve. Il suit encore que le style de la poésie, celui de l'éloquence, de l'histoire & du dialogue, différent essentiellement l'un de l'autre, & même que, dans chaque genre, les mœurs & les talens d'un auteur jettent sur sa diction des différences sensibles.

2^o. *La clarté.* Un orateur, un écrivain doit avoir fait une étude sérieuse de la langue. Si vous négligez les règles de la grammaire, j'aurai souvent de la peine à pénétrer votre pensée. Employer des mots amphibologiques, ou des circonlocutions inutiles, placer mal-à-propos les conjonctions qui lient les membres d'une phrase ; confondre le pluriel avec le singulier ; n'avoir aucun égard à la distinction établie dans ces derniers temps, entre les noms masculins & les noms féminins ; désigner par le même terme les impressions que reçoivent deux de nos sens, & appliquer le verbe *voir* aux objets de la vue & de l'ouïe* ; distribuer au hasard, à l'exemple d'Héraclite, les mots d'une phrase, de manière qu'un lecteur ne puisse pas deviner la ponctuation de l'auteur : tous ces défauts concourent également à l'obscurité du style. Elle augmentera, si l'excès des ornemens, & la longueur des périodes égarent l'attention du lecteur, & ne lui permettent pas de respirer : si, par une marche trop rapide, votre pensée lui échap-

* C'est ce qu'avoit fait Eschyle. Vulcain dit que Prométhée ne verra plus ni voix ni figure d'homme.

pe, comme des coureurs de la lice, qui, dans un instant, se dérobent aux yeux du spectateur.

Rien ne contribue plus à la clarté que l'emploi des expressions usitées ; mais si vous ne les détournez jamais de leur acception, votre style ne sera que familier & rampant ; vous le relèverez par des tours nouveaux & des expressions figurées.

La prose doit régler ses mouvemens sur des rythmes faciles à reconnoître, & s'abstenir de la cadence affectée à la poésie. La plupart en bannissent les vers, & cette proscription est fondée sur un principe qu'il faut toujours avoir devant les yeux ; c'est que l'art doit se cacher, & qu'un auteur qui veut m'émouvoir ou me persuader, ne doit pas avoir la mal-adresse de m'en avertir. Or des vers semés dans la prose annoncent la contrainte & les prétentions. Quoi ! lui dis-je, s'il vous en échappoit quelqu'un dans la chaleur de la composition, faudroit-il le rejeter au risque d'affoiblir la pensée ? S'il n'a que l'apparence du vers, répondit Euclide, il faut l'adopter, & la diction s'en embellit ; s'il est régulier, il faut le briser, & en employer les fragmens dans la période qui en devient plus sonore. Plusieurs écrivains, & Isocrate lui-même, se sont exposés à la censure, pour avoir négligé cette précaution.

Glycère, en formant une couronne, n'est pas plus occupée de l'assortiment des couleurs, que ne l'est de l'harmonie des sons, un auteur dont l'oreille est délicate. Ici les préceptes se multiplient. Je les supprime ; mais il s'élève une question que j'ai vu souvent agiter. Peut-on placer de suite deux mots dont l'un finit, & l'autre commence par la même voyelle ? Isocrate & ses disciples évitent soigneusement ce concours ; Démosthène, en bien des occasions ; Thucydide & Platon, rarement. Des critiques le proscrivent avec rigueur ; d'autres mettent des restrictions à la loi, & soutiennent qu'une défense absolue nuiroit quelquefois à la gravité de la diction.

J'ai ouï parler, dis-je alors, des différentes espèces de styles, tels que le noble, le grave, le simple, l'agréable, &c. Laissons aux rhéteurs, répondit Euclide, le soin d'en tracer les divers caractères. Je les ai tous indiqués en deux mots : si votre diction est *claire & convenable*, il s'y trouvera une proportion exacte entre les mots, les pensées & le sujet. On ne doit rien exiger de plus.

Méditez ce principe, & vous ne serez point étonné des assertions suivantes. L'éloquence du barreau diffère essentiellement de celle de la tribune. On pardonne à l'orateur des négligences & des répétitions dont on fait un crime à l'écrivain. Tel discours applaudi à l'assemblée générale, n'a pas pu se soutenir

soutenir à la lecture, parce que c'est l'action qui le faisoit valoir ; tel autre, écrit avec beaucoup de soin, tomberoit en public, s'il ne se prêtoit pas à l'action. L'élocution, qui cherche à nous éblouir par sa magnificence, devient excessivement froide, lorsqu'elle est sans harmonie, lorsque les prétentions de l'auteur paroissent trop à découvert, & pour me servir de l'expression de Sophocle, lorsqu'il enfle ses joues avec excès, pour souffler dans une petite flûte. Le style de quelques orateurs est insoutenable, par la multiplicité des vers & des mots composés qu'ils empruntent de la poésie. D'un autre côté, Alcidas nous dégoûte par une profusion d'épithètes oiseuses, & Gorgias par l'obscurité de ses métaphores tirées de si loin.

La plupart des hyperboles répandent un froid mortel dans nos ames. Riez de ces auteurs qui confondent le style forcé avec le style fort, & qui se donnent des contorsions pour enfanter des expressions de génie. L'un d'entre eux, en parlant du rocher que Polyphème lança contre le vaisseau d'Ulysse, dit : „ On voyoit paître tranquillement les chèvres sur ce rocher, pendant qu'il fendoit les ains. „

Je me suis souvent aperçu, dis-je, de l'abus des figures ; & peut-être faudroit-il les bannir de la prose, comme font quelques auteurs modernes. Les mots propres, répondit Euclide, forment le langage de la raison ; les expressions figurées, celui de la passion. La raison peut dessiner un tableau, & l'esprit y répandre quelques légers ornemens ; il n'appartient qu'à la passion de lui donner le mouvement & la vie. Une ame qui veut nous forcer à partager ses émotions, appelle toute la nature à son secours, & se fait une langue nouvelle. En découvrant parmi les objets qui nous entourent, des traits de ressemblance ou d'opposition, elle accumule rapidement des figures, dont les principales se réduisent à une seule, que j'appelle similitude. Si je dis : *Achille s'élance comme un lion*, je fais une comparaison. Si, en parlant d'Achille, je dis simplement : *Ce lion s'élance*, je fais une métaphore. *Achille plus léger que le vent*, c'est une hyperbole. Opposez son courage à la lâcheté de Thersite, vous aurez une antithèse. Ainsi la comparaison rapproche deux objets, la métaphore les confond ; l'hyperbole & l'antithèse ne les séparent qu'après les avoir rapprochés.

Les comparaisons conviennent à la poésie plutôt qu'à la prose ; l'hyperbole & l'antithèse, aux oraisons funèbres & aux panégyriques, plutôt qu'aux harangues & aux plaidoyers. Les métaphores sont essentielles à tous les genres & à tous les styles. Elles donnent à la diction un air étranger ; à l'idée
la

la plus commune, un air de nouveauté. Le lecteur reste un moment suspendu, & bientôt il saisit, à travers ces voiles légers, les rapports qu'on ne lui cachoit, que pour lui donner la satisfaction de les découvrir. On fut étonné dernièrement de voir un auteur assimiler la vieillesse à la paille, à cette paille ci-devant chargée de grains, maintenant stérile & près de se réduire en poudre. Mais on adopta cet emblème, parce qu'il peint d'un seul trait le passage de la jeunesse florissante à l'inférieure & fragile décrépitude.

Comme les plaisirs de l'esprit ne sont que des plaisirs de surprise, & qu'ils ne durent qu'un instant, vous n'obtiendrez plus le même succès, en employant la même figure ; bientôt elle ira se confondre avec les mots ordinaires, comme tant d'autres métaphores que le besoin a multipliées, dans toutes les langues, & sur-tout dans la nôtre. Ces expressions, *une voix claire, des mœurs âpres, l'œil de la vigne*, ont perdu leur considération en se rendant familières.

Que la métaphore mette, s'il est possible, la chose en action. Voyez 'comme tout s'anime sous le pinceau d'Homère ; la lance est avide du sang de l'ennemi, le trait impatient de le frapper.

Préférez, dans certains cas, les métaphores qui rappellent des idées riantes. Homère a dit : *L'Aurore aux doigts de rose*, parce qu'il s'étoit peut-être apperçu que la nature répand quelquefois sur une belle main des teintes couleur de rose, qui l'embellissent encore. Que deviendrait l'image, s'il avoit dit : *L'Aurore aux doigts de pourpre ?*

Que chaque figure présente un rapport juste & sensible. Rappelez-vous la consternation des Athéniens, lorsque Périclès leur dit : *Notre jeunesse a péri dans le combat ; c'est comme si on avoit dépouillé l'année de son printemps*. Ici l'analogie est parfaite ; car la jeunesse est aux différens périodes de la vie, ce que le printemps est aux autres saisons.

On condamne avec raison cette expression d'Euripide : *La rame souveraine des mers*, parce qu'un titre si brillant ne convient pas à un pareil instrument. On condamne encore cette autre expression de Gorgias : *Vous moissonnez avec douleur ce que vous avez semé avec bonté*, sans doute, parce que les mots *semer & moissonner* n'ont été pris jusqu'à présent dans le sens figuré, que par les poètes. Enfin on désapprouve Platon, lorsque, pour exprimer qu'une ville bien constituée ne doit point avoir de murailles, il dit qu'il faut en laisser dormir les murailles couchées par terre.

Euclide s'étendit sur les divers ornemens du discours. Il me cita des réticences heureuses, des allusions fines, des pen-

fées ingénieuses, des réparties pleines de sel.* Il convint que la plupart de ces formes n'ajoutent rien à nos connoissances, & montrent seulement avec quelle rapidité l'esprit parvient aux résultats, sans s'arrêter aux idées intermédiaires. Il convint aussi que certaines manières de parler sont tour-à-tour approuvées & rejetées par des critiques également éclairés.

Après avoir dit un mot sur la manière de régler la voix & le geste, après avoir rappelé que Démosthène regarde l'action comme la première, la seconde & la troisième qualité de l'orateur : Par-tout, ajouta-t-il, l'éloquence s'assortit au caractère de la nation. Les Grecs de Carie, de Mysie & de Phrygie sont grossiers encore, & ne semblent connoître d'autre mérite que le luxe des Satrapes auxquels ils sont asservis : leurs orateurs déclament, avec des intonations forcées, des harangues surchargées d'une abondance fastidieuse. Avec des mœurs sévères & le jugement sain, les Spartiates ont une profonde indifférence pour toute espèce de faîte : ils ne disent qu'un mot, & quelquefois ce mot renferme un traité de morale ou de politique.

Qu'un étranger écoute nos bons orateurs, qu'il lise nos meilleurs écrivains, il jugera bientôt qu'il se trouve au milieu d'une nation polie, éclairée, sensible, pleine d'esprit & de goût. Il trouvera dans tous, le même empressement à découvrir les beautés convenables à chaque sujet, la même sagesse à les distribuer ; il trouvera presque toujours ces qualités estimables, relevées par des traits qui réveillent l'attention, par des graces piquantes qui embellissent la raison.

Dans les ouvrages même où règne la plus grande simplicité, combien sera-t-il étonné d'entendre une langue que l'on confondroit volontiers avec le langage le plus commun, quoiqu'elle en soit séparée par un intervalle considérable ! Combien le fera-t-il d'y découvrir ces charmes ravissans, dont il ne s'appercevra qu'après avoir vainement essayé de les faire passer dans ses écrits !

Je lui demandai quel étoit celui des auteurs qu'il proposoit pour modèle du style. Aucun en particulier, me répondit-il, tous en général. Je n'en cite aucun personnellement, parce

* Démade, homme de beaucoup d'esprit, & l'un des plus grands orateurs d'Athènes, vivoit du temps de Démosthène. On cite de lui quantité de de réponses heureuses & pleines de force ; mais, parmi les bons-mots, il en est que nous trouverions précieux. Tel est celui-ci : Comme les Athéniens se levoient au chant du coq, Démade appeloit le trompette qui les invitoit à l'assemblée, *le coq public d'Athènes*. Si les Athéniens n'ont pas été choqués de cette métaphore, il est à présumer qu'ils ne l'auroient pas été de celle de *greffier solaire*, hasardée par la Motte, pour désigner un cadran.

que deux de nos écrivains qui approchent le plus de la perfection, Platon & Démosthène, pèchent quelquefois, l'un par excès d'ornemens, l'autre par défaut de noblesse. Je dis tous en général, parce qu'en les méditant, en les comparant les uns avec les autres, non-seulement on apprend à colorer sa diction, mais on acquiert encore ce goût exquis & pur qui dirige & juge les productions du génie ; sentiment rapide, & tellement répandu parmi nous, qu'on le prendroit pour l'instinct de la nation.

Vous savez en effet avec quel mépris elle rejette tout ce qui, dans un discours, manque de correction & d'élégance ; avec quelle promptitude elle se récrie, dans ses assemblées, contre une expression impropre, ou une intonation fautive ; combien nos orateurs se tourmentent pour contenter des oreilles si délicates & si sévères. Elles se révoltent, lui dis-je, quand ils manquent à l'harmonie, nullement quand ils blessent la bienséance. Ne les voit-on pas tous les jours s'accabler de reproches sanglans, d'injures sales & grossières ? Quels sont les moyens dont se servent quelques uns d'entre eux pour exciter l'admiration ? Le fréquent usage des hyperboles, l'éclat de l'antithèse & de tout le faste oratoire, des gestes, & des cris forcenés.

Euclide répondit que ces excès étoient condamnés par les bons esprits. Mais, lui dis-je, le sont-ils par la nation ? Tous les ans au théâtre, ne préfère-t-elle pas des pièces détestables à des pièces excellentes ? Des succès passagers & obtenus par surprise ou par intrigue, me dit-il, n'assurent pas la réputation d'un auteur. Une preuve, repris-je, que le bon goût n'est pas général parmi vous, c'est que vous avez encore de mauvais écrivains. L'un, à l'exemple de Gorgias, répand avec profusion, dans sa prose, toutes les richesses de la poésie. Un autre dresse, arrondit, équarrit, alonge des périodes dont on oublie le commencement, avant que de parvenir à la fin. D'autres poussent l'affectation jusqu'au ridicule, témoin celui qui ayant à parler d'un centaure, l'appelle un homme à cheval sur lui-même.

Ces auteurs, me dit Euclide, sont comme les abus qui se glissent par-tout ; & leurs triomphes, comme les songes qui ne laissent que des regrets. Je les exclus, ainsi que leurs admirateurs, de cette nation dont j'ai vanté le goût, & qui n'est composée que des citoyens éclairés. Ce sont eux, qui tôt ou tard, fixent les décisions de la multitude ; & vous conviendrez qu'ils sont en plus grand nombre parmi nous que par-tout ailleurs.

Il me semble que l'éloquence est parvenue à son plus haut

période. Quel sera désormais son destin? Il est aisé de le prévoir, lui dis-je, elle s'amollira, si vous êtes subjugués par quelque puissance étrangère; elle s'anéantiroit, si vous l'étiez par la philosophie. Mais heureusement vous êtes à l'abri de ce dernier danger. Euclide entrevit ma pensée, & me pria de l'étendre. A condition, répondis-je, que vous me pardonneriez mes paradoxes & mes écarts.

J'entends par philosophie, une raison souverainement éclairée. Je vous demande si les illusions qui se sont glissées dans le langage ainsi que dans nos passions, ne s'évanouiroient pas à son aspect, comme les fantômes & les ombres à la naissance du jour.

Prenons pour juge un des génies qui habitent les sphères célestes, & qui ne se nourrissent que de vérités pures. Il est au milieu de nous; je mets sous ses yeux un discours sur la morale; il applaudit à la solidité des principes, à la clarté des idées, à la force des preuves, & à la propriété des termes. Cependant, lui dis-je, ce discours ne réussira point, s'il n'est traduit dans la langue des orateurs. Il faut symétriser les membres de cette période, & déplacer un mot dans cette autre, pour en tirer des sons plus agréables. Je ne me suis pas toujours exprimé avec assez de précision. Les assistants ne me pardonneront pas de m'être méfié de leur intelligence. Mon style est trop simple; j'aurois dû l'éclairer par des points lumineux. Qu'est-ce que ces points lumineux, demande le génie?—Ce sont des hyperboles, des comparaisons, des métaphores & d'autres figures destinées à mettre les choses fort au dessus, ou fort au dessous de leur valeur.

Ce langage vous étonne sans doute: mais nous autres hommes, sommes faits de manière que pour défendre, même la vérité, il nous faut employer le mensonge. Je vais citer quelques unes de ces figures, empruntées la plupart des écrits des poètes, où elles sont dessinées à grands traits, & d'où quelques orateurs les transportent dans la prose. Elles feront l'ornement d'un éloge dont voici le commencement.

Je vais rendre le nom de mon héros à jamais célèbre parmi tous les hommes. Arrêtez, dit le génie; pouvez-vous assurer que votre ouvrage sera connu & applaudi dans tous les temps & dans tous les lieux? Non, lui dis-je, mais c'est une figure. *Ses aïeux qui furent l'œil de la Sicile, s'établirent auprès du mont Etna, colonne du ciel.* J'entends le génie qui dit tout bas: Le ciel appuyé sur un petit rocher de ce petit globe qu'on appelle la terre! quelle extravagance! *Des paroles plus douces que le miel caulent de ses lèvres; elles tombent sans interruption, comme ces flocons de neige qui tombent sur la campagne.* Qu'ont de
de

de commun les paroles avec le miel & la neige, dit le génie ? *Il a cueilli la fleur de musique, & sa lyre éteint la foudre embrasée.* Le génie me regarde avec étonnement, & je continue : *Il a le regard & la prudence de Jupiter, l'aspect terrible de Mars, & la force de Neptune ! le nombre des beautés dont il a fait la conquête, égale le nombre de feuilles des arbres, & celui des flots qui viennent successivement sur le rivage de la mer.* A ces mots, le génie disparoit, & s'envole au séjour de la lumière.

Quoiqu'on pût vous reprocher, me dit Euclide, d'avoir entassé trop de figures dans cet éloge, je conçois que nos exagérations falsifient nos pensées ainsi que nos sentimens, & qu'elles effaroucheroient un esprit qui n'y seroit pas accoutumé. Mais il faut espérer que notre raison ne restera pas dans une éternelle enfance. Ne vous en flattez pas, réponds-je ; l'homme n'auroit plus de proportion avec le reste de la nature, s'il pouvoit acquérir les perfections dont on le croit susceptible.

Supposez que nos sens devinssent infiniment exquis, la langue ne pourroit soutenir l'impression du lait & du miel ; ni la main s'appuyer sur un corps sans en être blessée ; l'odeur de la rose nous feroit tomber en convulsion ; le moindre bruit déchireroit nos oreilles, & nos yeux appercevroient des rides affreuses sur le tissu de la plus belle peau. Il en est de même des qualités de l'esprit : donnez-lui la vue la plus perçante, & la justesse la plus rigoureuse ; combien seroit-il révolté de l'impuissance & de la fausseté des signes qui représentent nos idées ! Il se feroit sans doute une autre langue ; mais que deviendrait celle des passions, que deviendroient les passions elles-mêmes, sous l'empire absolu d'une raison si pure & si austère ! Elles s'éteindroient ainsi que l'imagination, & l'homme ne seroit plus le même.

Dans l'état où il est aujourd'hui, tout ce qui sort de son esprit, de son cœur & de ses mains, n'annonce qu'insuffisance & besoins. Renfermé dans des limites étroites, la nature le punit avec rigueur, dès qu'il veut les franchir. Vous croyez qu'en se civilisant, il a fait un grand pas vers la perfection ; qu'a-t-il donc gagné ? De substituer dans l'ordre général de la société, des lois faites par des hommes, aux lois naturelles, ouvrage des dieux ; dans les mœurs, l'hypocrisie à la vertu ; dans les plaisirs, l'illusion à la réalité ; dans la politesse, les manières au sentiment. Ses goûts se sont tellement pervertis à force de s'épurer, qu'il s'est trouvé contraint de préférer dans les arts, ceux qui sont agréables à ceux qui sont utiles ; dans l'éloquence, le mérite du style à celui des pensées ; partout, l'artifice à la vérité. J'ose le dire, les peuples éclairés.

n'ont sur nous d'autre supériorité, que d'avoir perfectionné l'art de feindre, & le secret d'attacher un masque sur tous les visages.

Je vois par tout ce que vous m'avez dit, que la rhétorique ne se propose pas d'autre fin, & qu'elle n'y parvient qu'en appliquant aux paroles, des tons & des couleurs agréables. Aussi, loin d'étudier ses préceptes, je m'en tiendrai, comme j'ai fait jusqu'à présent, à cette réflexion d'Aristote; je lui demandois à quels signes on reconnoit un bon ouvrage; il me répondit: S'il est impossible d'y rien ajouter, & d'en retrancher la moindre chose.

Après avoir discuté ces idées avec Euclide, nous sortîmes, & nous dirigeâmes notre promenade vers le Lycée. Chemin faisant, il me montra une lettre qu'il venoit de recevoir d'une femme de ses amies, & dont l'orthographe me parut vicieuse; quelquefois l'*e* s'y trouvoit remplacé par un *i*, le *d* par un *z*. J'ai toujours été surpris, lui dis-je, de cette négligence de la part des Athéniennes. Elles écrivent, répondit-il, comme elles parlent, & comme on parloit autrefois. Il s'est donc fait, repris-je, des changements dans la prononciation? En très grand nombre, répondit-il; par exemple, on disoit anciennement *himéra* (jour), après, on a dit *héméra*, le premier *e* fermé; ensuite *hèméra*, le premier *e* ouvert.

L'usage, pour rendre certains mots plus sonores ou plus majestueux, retranche des lettres, en ajoute d'autres, & par cette continuité d'altérations, ôte toute espérance de succès à ceux qui voudroient remonter à l'origine de la langue. Il fait plus encore, il condamne à l'oubli, des expressions dont on se servoit communément autrefois, & qu'il seroit peut-être bon de rajeunir.

En entrant dans la première cour du Lycée, nous fûmes attirés par des cris perçans qui venoient d'une des salles du gymnase. Le rhéteur Léon, & le sophiste Pythodore s'étoient engagés dans une dispute très vive. Nous eûmes de la peine à percer la foule. Approchez, nous dit le premier; voilà Pythodore qui soutient que son art ne diffère pas du mien, & que notre objet à tous deux est de tromper ceux qui nous écoutent. Quelle prétention de la part d'un homme qui devroit rougir de porter le nom de sophiste!

Ce nom, répondit Pythodore, étoit honorable autrefois; c'est celui dont se paroient tous ceux qui, depuis Solon jusqu'à Périclès, consacrerent leur temps à l'étude de la sagesse; car au fond, il ne désigne pas autre chose. Platon, voulant couvrir de ridicule quelques uns de ceux qui en abusoient, parvint à le rendre méprisable parmi ses disciples. Cependant je le vois

tous les jours appliquer à Socrate, que vous respectez sans doute, & à l'orateur Antiphon, que vous faites profession d'estimer. Mais il n'est pas question ici d'un vain titre. Je le dépose en votre présence, & je vais, sans autre intérêt que celui de la vérité, sans autres lumières que celles de la raison, vous prouver que le rhéteur & le sophiste, emploient les mêmes moyens pour arriver au même but.

J'ai peine à retenir mon indignation, reprit Léon : quoi ! de vils mercenaires, des ouvriers en paroles, qui habituent leurs disciples à s'armer d'équivoques & de sophismes, & à soutenir également le pour & le contre, vous osez les comparer à ces hommes respectables qui apprenant à défendre la cause de l'innocence dans les tribunaux, celle de l'état dans l'assemblée générale, celle de la vertu dans les discours qu'ils ont soin de lui consacrer ! Je ne compare point les hommes, dit Pythodore ; je ne parle que de l'art qu'ils professent. Nous verrons bientôt si ces hommes respectables ne sont pas plus à redouter que les plus dangereux sophistes.

Ne convenez-vous pas que vos disciples & les miens, peu soigneux de parvenir à la vérité, s'arrêtent communément à la vraisemblance ? — Oui ; mais les premiers fondent leurs raisonnemens sur de grandes probabilités, & les seconds sur des apparences frivoles. — Et qu'entendez-vous par le probable ? — Ce qui paroît tel à tous les hommes, ou à la plupart des hommes. — Prenez garde à votre réponse ; car il suivroit de-là que ces sophistes dont l'éloquence entraînoit les suffrages d'une nation, n'avançoient que des propositions probables. — Ils n'éblouissoient que la multitude ; les sages se garantissoient de l'illusion.

C'est donc au tribunal des sages, demanda Pythodore, qu'il faut s'en rapporter pour savoir si une chose est probable ou non ? — Sans doute, répondit Léon ; & j'ajoute à ma définition, qu'en certains cas, on doit regarder comme probable, ce qui est reconnu pour tel par le plus grand nombre des sages, ou du moins par les plus éclairés d'entre eux. Etes-vous content ? — Il arrive donc quelquefois que le probable est si difficile à saisir, qu'il échappe même à la plupart des sages, & ne peut être démêlé que par les plus éclairés d'entre eux ? — A la bonne heure. — Et quand vous hésitez sur la réalité de ces vraisemblances, imperceptibles presque à tout le monde, allez-vous consulter ce petit nombre de sages éclairés ? — Non, je m'en rapporte à moi-même, en présumant leur décision. Mais que prétendez-vous conclure de ces ennuyeuses subtilités ?

Le voici, dit Pythodore, que vous ne vous faites aucun

scrupule de suivre une opinion, que de votre propre autorité vous avez rendue probable; & que les vraisemblances trompeuses fussent pour déterminer l'orateur ainsi que le sophiste.—Mais le premier est de bonne foi, & l'autre ne l'est pas.—Alors ils ne différeroient que par l'intention; c'est en effet ce qu'ont avoué des écrivains philosophes; je veux néanmoins vous ôter encore cet avantage.

Vous accusez les sophistes de soutenir le pour & le contre: je vous demande si la rhétorique, ainsi que la dialectique, ne donnent pas des règles pour défendre avec succès deux opinions contraires.—J'en conviens; mais on exhorte le jeune élève à ne point abuser de cette voie: il doit la connoître pour éviter les pièges qu'un ennemi adroit pourroit semer autour de lui.—C'est-à-dire, qu'après avoir mis entre les mains d'un jeune homme un poignard & une épée, on lui dit: Lorsque l'ennemi vous ferrera de près, & que vous serez fortement remué par l'intérêt, l'ambition & la vengeance, frappez avec un de ces instrumens, & ne vous servez pas de l'autre, quand même il devroit vous donner la victoire. J'admirerois cette modération; mais pour nous assurer s'il peut en effet l'exercer, nous allons le suivre dans le combat, ou plutôt souffrez que je vous y conduise moi-même.

Supposons que vous soyez chargé d'accuser un homme dont le crime n'est pas avéré, & qu'il ne soit permis de vous rappeler les leçons que les instituteurs donnent tous les jours à leurs élèves, je vous dirai: Votre premier objet est de persuader, & pour opérer cette persuasion, il faut plaire & toucher. Vous avez de l'esprit & des talens, vous jouissez d'une excellente réputation; tirons parti de ces avantages. Ils ont déjà préparé la confiance; vous l'augmenterez en semant dans l'exorde & dans la suite du discours, des maximes de justice & de probité; mais sur-tout en flattant vos juges, dont vous aurez soin de relever les lumières & l'équité. Ne négligez pas les suffrages de l'assemblée; il vous sera facile de les obtenir. Rien de si aisé, disoit Socrate, que de louer les Athéniens au milieu d'Athènes; conformez-vous à leur goût, & faites passer pour honnête tout qui est honoré.

Suivant le besoin de votre cause, rapprochez les qualités des deux parties, des qualités bonnes ou mauvaises qui les avoisinent; exposez dans le plus beau jour le mérite réel ou imaginaire de celui pour qui vous parlez; excusez ses défauts, ou plutôt, annoncez-les comme des excès de vertu; transformez l'insolence en grandeur d'ame, la témérité en courage, la prodigalité en libéralité, les fureurs de la colère en expressions de franchise; vous éblouirez les juges.

Comme

Comme le plus beau privilège de la rhétorique est d'embellir & de défigurer, d'agrandir & de rapetisser tous les objets, ne craignez pas de peindre votre adversaire sous de noires couleurs ; trempez votre plume dans le fiel ; ayez soin d'aggraver les moindres fautes, d'empoisonner les plus belles actions, de répandre des ombres sur son caractère : est-il circonspect, & prudent ? dites qu'il est suspect et capable de trahison.

Quelques orateurs couronnent la victime avant que de l'abattre à leurs piés ; ils commencent par donner des éloges à la partie adverse ; & après avoir écarté loin d'eux tout soupçon de mauvaise foi, ils enfoncent à loisir le poignard dans son cœur. Si ce raffinement de méchanceté vous arrête, je vais mettre entre vos mains une arme tout aussi redoutable. Quand votre adversaire vous accablera du poids de ses raisons, au lieu de lui répondre, couvrez-le de ridicule, & vous lirez sa défaite dans les yeux des juges. S'il n'a fait que conseiller l'injustice, soutenez qu'il est plus coupable que s'il l'avoit commise ; s'il n'a fait que suivre les conseils d'un autre, soutenez que l'exécution est plus criminelle que le conseil. C'est ce que j'ai vu pratiquer, il n'y a pas long-temps, par un de nos orateurs*, chargé de deux causes différentes.

Les lois écrites vous sont-elles contraires ? ayez recours à la loi naturelle, & montrez qu'elle est plus juste que les lois écrites. Si ces dernières vous sont favorables, représentez fortement aux juges, qu'ils ne peuvent, sous aucun prétexte, se dispenser de les suivre.

Votre adversaire, en convenant de sa faute, prétendra peut-être que c'est par ignorance ou par hasard qu'il l'a commise ; soutenez-lui que c'est de dessein prémédité. Offre-t-il le serment pour preuve de son innocence ? dites, sans balancer, qu'il n'a d'autre intention que de se soustraire par un parjure, à la justice qui l'attend. Proposez-vous, de votre côté, de confirmer par un serment ce que vous venez d'avancer ? dites qu'il n'y a rien de si religieux & de si noble, que de remettre ses intérêts entre les mains des dieux.

Si vous n'avez pas de témoins, tâchez de diminuer la force de ce moyen ; si vous en avez, n'oubliez rien pour le faire valoir.

Vous est-il avantageux de soumettre à la question les esclaves de la partie adverse ? dites que c'est la plus forte des preuves. Vous l'est-il que les vôtres n'y soient pas appliqués ? dites que c'est la plus incertaine & la plus dangereuse de toutes.

* Léodamas poursuivant l'orateur Callistrate, et ensuite le général Chabrias.

Ces moyens facilitent la victoire ; mais il faut l'assurer. Pendant toute l'action, perdez plutôt de vue votre cause que vos juges : ce n'est qu'après les avoir terrassés, que vous triompherez de votre adversaire. Remplissez-les d'intérêt & de pitié en faveur de votre partie ; que la douleur soit empreinte dans vos regards & dans les accens de votre voix. S'ils versent une larme, si vous voyez la balance s'ébranler entre leurs mains, tombez sur eux avec toutes les fureurs de l'éloquence, associez leurs passions aux vôtres, soulevez contre votre ennemi leur mépris, leur indignation, leur colère ; & s'il est distingué par ses emplois & par ses richesses, soulevez aussi leur jalousie, & rapportez-vous-en à la haine qui la suit de près.

Tous ces préceptes, Léon, sont autant de chefs d'accusation contre l'art que vous professez. Jugez des effets qu'ils produisent, par la réponse effrayante d'un fameux avocat de Byzance, à qui je demandois dernièrement, ce qu'en certains cas ordonnoient les lois de son pays. Ce que je veux, me dit-il.

Léon vouloit rejeter uniquement sur les orateurs les reproches que faisoit Pythodore à la rhétorique. Eh ! non, reprit ce dernier avec chaleur ; il s'agit ici des abus inhérens à cet art funeste : je vous rappelle ce qu'on trouve dans tous les traités de rhétorique ; ce que pratiquent tous les jours les orateurs les plus accrédités, ce que tous les jours les instituteurs les plus éclairés nous ordonnent de pratiquer, ce que nous avons appris vous & moi dans notre enfance.

Revenons dans ces lieux, où l'on prétend initier la jeunesse à l'art oratoire, comme s'il étoit question de dresser des histrions, des décorateurs & des athlètes. Voyez avec quelle importance on dirige leurs regards, leur voix, leur attitude, leurs gestes ; avec quels pénibles travaux on leur apprend, tantôt à broyer les fausses couleurs dont ils doivent enluminer leur langage, tantôt à faire un mélange perfide de la trahison & de la force. Que d'impostures ! que de barbarie ! Sont-ce là les ornemens de l'éloquence ? est-ce là le cortège de l'innocence & de la vérité ? Je me croyois dans leur asyle, & je me trouve dans un repaire affreux, où se distillent les poisons les plus subtils, & se forgent les armes les plus meurtrières : & ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces armes & ces poisons se vendent sous la protection du gouvernement, & que l'admiration & le crédit sont la récompense de ceux qui en font l'usage le plus cruel.

Je n'ai pas voulu extraire le venin caché dans presque toutes les leçons de nos rhéteurs. Mais, dites-moi : quel est donc ce principe dont j'ai déjà parlé, & sur lequel porte l'édifice de la rhétorique, qu'il faut émouvoir fortement les juges ? juste ciel !

eux

eux qu'il faudroit calmer, s'ils étoient émus ! eux qui n'eurent jamais tant besoin du repos des sens & de l'esprit ! Quoi ! tandis qu'il est reconnu sur toute la terre, que les passions pervertissent le jugement, & changent à nos yeux la nature des choses, on prescrit à l'orateur de remuer les passions dans son ame, dans celle de ses auditeurs, dans celle de ses juges ; & l'on a le front de soutenir que de tant de mouvemens impétueux & défordonnés, il peut résulter une décision équitable !

Allons dans les lieux où se discutent les grands intérêts de l'état. Qu'y verrons-nous ? des éclairs, des foudres partir du haut de la tribune, pour allumer des passions violentes, & produire des ravages horribles ; un peuple imbécille venir chercher des louanges qui le rendent insolent, & des émotions qui le rendent injuste ; des orateurs nous avertir sans cesse d'être en garde contre l'éloquence de leurs adversaires. Elle est donc bien dangereuse cette éloquence ? Cependant elle seule nous gouverne, & l'état est perdu.

Il est un autre genre que cultivent des orateurs dont tout le mérite est d'appareiller les mensonges les plus outrés, pour célébrer des hommes ordinaires & souvent méprisables. Quand cette espèce d'adulation s'introduisit, la vertu dut renoncer aux louanges des hommes. Mais je ne parlerai point de ces viles productions ; que ceux qui ont le courage de les lire, aient celui de les louer ou de les blâmer.

Il suit de-là que la justice est sans cesse outragée dans son sanctuaire, l'état dans nos assemblées générales, la vérité dans les panégyriques & les oraisons funèbres. Certes, on a bien raison de dire que la rhétorique s'est perfectionnée dans ce siècle : car je défie les siècles suivans d'ajouter un degré d'atrocité à ses noirceurs.

A ces mots, un Athénien qui se préparoit depuis longtemps à haranguer quelque jour le peuple, dit avec un sourire dédaigneux : Pythodore condamne donc l'éloquence ? Non, répondit-il ; mais je condamne cette rhétorique qui entraîne nécessairement l'abus de l'éloquence. Vous avez sans doute vos raisons, reprit le premier, pour proscrire les graces du langage. Cependant on a toujours dit, & l'on dira toujours, que la principale attention de l'orateur doit être de s'insinuer auprès de ceux qui l'écoutent en flattant leurs oreilles. Et moi je dirai toujours, répliqua Pythodore, ou plutôt la raison & la probité répondront toujours, que la plus belle fonction, l'unique devoir de l'orateur est d'éclairer les juges.

Et comment voulez-vous qu'on les éclaire, dit avec impatience un autre Athénien, qui devoit à l'adresse des avocats le gain de plusieurs procès ? Comme on les éclaire à l'Aréopage,

repartit Pythodore, où l'orateur, sans mouvement et sans passions, se contente d'exposer les faits, le plus simplement et le plus sèchement qu'il est possible ; comme on les éclaire en Crète, à Lacédémone, et dans d'autres républiques, où l'on défend à l'avocat d'émouvoir ceux qui l'écoutent ; comme on les éclairait parmi nous, il n'y a pas un siècle, lorsque les parties, obligées de défendre elles mêmes leurs causes, ne pouvoient prononcer des discours composés par des plumes éloquentes.

Je reviens à ma première proposition. J'avois avancé que l'art des rhéteurs n'est pas essentiellement distingué de celui des sophistes ; je l'ai prouvé en montrant que l'un et l'autre, non-seulement dans leurs effets, mais encore dans leurs principes, tendent au même but par des voies également insidieuses. S'il existe entre eux quelque différence, c'est que l'orateur s'attache plus à exciter nos passions, et le sophiste à les calmer.

Au reste, j'apperçois Léon prêt à fondre sur moi avec l'attirail pompeux et menaçant de la rhétorique. Je le prie de se renfermer dans la question, et de considérer que les coups qu'il m'adressera, tomberont en même-temps sur plusieurs excellens philosophes. J'aurois pu en effet citer en ma faveur les témoignages de Platon et d'Aristote ; mais de si grandes autorités sont inutiles, quand on a de si solides raisons à produire.

Pythodore eut à peine achevé, que Léon entreprit la défense de la rhétorique ; mais comme il étoit tard, nous prîmes le parti de nous retirer.

Fin du Chapitre cinquante-huitième.

CHAPITRE LIX.

Voyage de l'Attique. Agriculture. Mines de Sunium. Discours de Platon sur la formation du Monde.

J'AVOIS souvent passé des saisons entières en différentes maisons de campagne. J'avois souvent traversé l'Attique. Je rassemble ici les singularités qui m'ont frappé dans mes courses.

Les champs se trouvent séparés les uns des autres par des haïes ou par des murailles. C'est une sage institution que de désigner, comme on fait, ceux qui sont hypothéqués, par de petites colonnes chargées d'une inscription qui rappelle les obligations

Rome. Chap. LV



PLATON SUR LE CAP SUNIUM AU MILIEU DE SES DISCIPLES.

obligations contractées avec un premier créancier. De pareilles colonnes placées devant les maisons, montrent à tous les yeux qu'elles sont engagées; et le prêteur n'a point à craindre que des créances obscures fassent tort à la sienne.

Le possesseur d'un champ ne peut y creuser un puits, y construire une maison ou une muraille, qu'à une certaine distance du champ voisin, distance fixée par la loi.

Il ne doit pas non plus détourner sur la terre de son voisin, les eaux qui tombent des hauteurs dont la sienne est entourée : mais il peut les conduire dans le chemin public, et c'est aux propriétaires limitrophes de s'en garantir. En certains endroits, les pluies sont reçues dans des canaux qui les transportent au loin.

Apollodore avoit une possession considérable auprès d'E-leusis. Il m'y mena. C'étoit au temps de la moisson. La campagne étoit couverte d'épis jaunissans, et d'esclaves qui les présentoient à ceux qui en formoient des gerbes.

On s'étoit mis à l'ouvrage au lever de l'aurore. Tous ceux de la maison devoient y participer. Dans un coin du champ, à l'ombre d'un grand arbre, des hommes préparoient la viande : des femmes faisoient cuire des lentilles, et versaient de la farine dans des vases pleins d'eau bouillante, pour le dîner des moissonneurs, qui s'animoient au travail par des chansons dont la plaine retentissoit.

Courage, amis, point de repos ;
Aux champs qu'on se disperse ;
Sous la faux de Cérès que l'épi se renverse.
Déesse des moissons, préside à nos travaux.
Veux-tu grossir le grain de tes épis nouveaux ?
Rassemble tes moissons dans la plaine étalées,
Et des gerbes amoncelées
Présente à l'Aiglon les frères chalumeaux :
Travaillons, le jour luit, l'alouette s'éveille.
Il est temps de dormir alors qu'elle sommeille.

Dans les autres couplets, on envioit le sort de la grenouille qui a toujours de quoi boire en abondance ; on plaisantoit sur l'économie de l'intendant des esclaves, et l'on exhortoit les ouvriers à fouler le blé à l'heure du midi, parce que le grain se détache alors plus aisément des tuniques qui l'enveloppent.

Les gerbes transportées dans l'aire, y sont disposées en rond et par couches. Un des travailleurs se place dans le centre, tenant d'une main un fouet, et de l'autre une longe, avec laquelle il dirige les bœufs, chevaux ou mulets, qu'il fait marcher ou trotter autour de lui : quelques uns de ses compagnons retournent la paille, et la repoussent sous les piés des animaux, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement brisée. D'autres
en

en jettent des pelletées en l'air ; un vent frais qui, dans cette saison, se lève communément à la même heure, transporte les brins de paille à une légère distance, et laisse tomber à plomb les grains, que l'on renferme dans des vases de terre cuite.

Quelques mois après nous retournâmes à la campagne d'Apollodore. Les vendangeurs détachent les raisins suspendus aux vignes, qui s'élevoient à l'appui des échelas. De jeunes garçons & de jeunes filles en remplissoient des paniers d'osier, & les portoient au pressoir. Avant de les fouler, quelques fermiers font transporter chez eux les sarmens chargés de grappes ; ils ont soin de les exposer au soleil pendant dix jours, & de les tenir à l'ombre pendant cinq autres jours.

Les uns conservent le vin dans des tonneaux, les autres dans des outres, ou dans des vases de terre.

Pendant qu'on fouloit la vendange, nous écoutions avec plaisir les chansons du pressoir ; c'est ainsi qu'on les appelle. Nous en avions entendu d'autres pendant le dîner des vendangeurs, & dans les différens intervalles de la journée, où la danse se mêloit au chant.

La moisson & la vendange terminent par des fêtes célébrées avec ces mouvemens rapides que produit l'abondance, & qui se diversifient suivant la nature de l'objet. Le blé étant regardé comme le bienfait d'une déesse qui pourvoit à nos besoins ; & le vin, comme le présent d'un dieu qui veille sur nos plaisirs ; la reconnoissance pour Cérès s'annonce par une joie vive & tempérée ; celle pour Bacchus, par tous les transports du délire.

Au temps des semailles & de la fenaison, on offre également des sacrifices ; pendant la récolte des olives & des autres fruits, on pose de même sur les autels, les prémices des présents qu'on a reçus du ciel. Les Grecs ont senti que dans ces occasions le cœur a besoin de se répandre, & d'adresser des hommages aux auteurs du bienfait.

Outre ces fêtes générales, chaque bourg de l'Attique en a de particulières, où l'on voit moins de magnificence, mais plus de gaieté que dans celles de la capitale : car les habitans de la campagne ne connoissent guère les joies feintes. Toute leur ame se déploie dans les spectacles rustiques & dans les jeux innocens qui les rassemblent. Je les ai vus souvent autour de quelques outres remplies de vin, & frottées d'huile à l'extérieur. De jeunes gens sautoient dessus à cloche-pié ; & par des chûtes fréquentes, excitoient un rire universel. A côté, des enfans se poursuivoient courant sur un seul pié. D'autres jouoient à pair ou non ; d'autres à colin-maillard. D'autres,

D'autres, s'appuyant tour-à-tour sur les piés & sur les mains, imitoient en courant le mouvement d'une roue. Quelquefois une ligne tracée sur le terrain, les divisoit en deux bandes ; on jouoit à jour ou nuit.* Le parti qui avoit perdu prenoit la fuite ; l'autre couroit pour l'atteindre & faire des prisonniers. Ces amusemens ne sont qu'à l'usage des enfans dans la ville ; mais à la campagne, les hommes faits ne rougissent pas de s'y livrer.

Euthymène, un de nos amis, s'étoit toujours reposé, pour la régie de ses biens, sur la vigilance & la fidélité d'un esclave qu'il avoit mis à la tête des autres. Convaincu enfin que l'œil du maître vaut mieux que celui d'un intendant, il prit le parti de se retirer à sa maison de campagne, située au bourg d'Acharnes, à 60 stades d'Athènes.†

Nous allâmes le voir quelques années après. Sa santé autrefois languissante s'étoit rétablie. Sa femme & ses enfans partageoient & augmentoient son bonheur. Notre vie est active & n'est point agitée, nous dit-il ; nous ne connoissons pas l'ennui, & nous savons jouir du présent.

Il nous montra sa maison récemment construite. Il l'avoit exposée au midi, afin qu'elle reçût en hiver la chaleur du soleil, & qu'elle en fût garantie en été, lorsque cet astre est dans sa plus grande élévation. L'appartement des femmes étoit séparé de celui des hommes par des bains, qui empêchoient toute communication entre les esclaves de l'un & de l'autre sexe. Chaque pièce répondoit à sa destination ; on conservoit le blé dans un endroit sec, le vin dans un lieu frais. Nulle recherche dans les meubles, mais par-tout une extrême propreté. Couronnes & encens pour les sacrifices, habits pour les fêtes, armure & vêtemens pour la guerre, couvertures pour les différentes saisons, ustensiles de cuisine, instrumens à moudre le blé, vases à pétrir la farine, provisions pour l'année & pour chaque mois en particulier, tout se trouvoit avec facilité, parce que tout étoit à sa place & rangé avec symétrie. Les habitans de la ville, disoit Euthymène, ne verroient qu'avec mépris un arrangement si méthodique. Ils ne savent pas qu'il abrège le temps des recherches, & qu'un sage cultivateur doit dépenser ses momens avec la même économie que ses revenus.

J'ai établi dans ma maison, ajouta-t-il, une femme de charge intelligente & active. Après m'être assuré de ses mœurs, je lui ai remis un mémoire exact de tous les effets déposés entre ses mains. Et comment récompensez-vous ses

* Ce jeu ressembloit à celui de croix ou pile.

† Environ deux lieues un quart.

services, lui dis-je ? Par l'estime & par la confiance, répondit-il ; depuis que nous l'avons mise dans le secret de nos affaires, elles sont devenues les siennes. Nous donnons la même attention à ceux de nos esclaves qui montrent du zèle & de la fidélité. Ils sont mieux chauffés & mieux vêtus. Ces petites distinctions les rendent sensibles à l'honneur, & les retiennent dans leur devoir, mieux que ne feroit la crainte des supplices.

Nous nous sommes partagé, ma femme & moi, les soins de l'administration. Sur elle roulent les détails de l'intérieur, sur moi ceux du dehors. Je me suis chargé de cultiver & d'améliorer le champ que j'ai reçu de mes pères. Laodice veille sur la recette & sur la dépense, sur l'emplacement & sur la distribution du blé, du vin, de l'huile & des fruits qu'on remet entre ses mains : c'est elle encore qui entretient la discipline parmi nos domestiques, envoyant les uns aux champs, distribuant aux autres la laine, & leur apprenant à la préparer, pour en faire des vêtements. Son exemple adoucit leurs travaux ; & quand ils sont malades, ses attentions, ainsi que les miennes, diminuent leurs souffrances. Le sort de nos esclaves nous attendrit : ils ont tant de droits & de dédommagemens à réclamer !

Après avoir traversé une basse-cour peuplée de poules, de canards & d'autres oiseaux domestiques, nous visitâmes l'écurie, la bergerie, ainsi que le jardin des fleurs, où nous vîmes successivement briller les narcisses, les jacinthes, les anémones, les iris, les violettes de différentes couleurs, les roses de différentes espèces, & toutes sortes de plantes odoriférantes. Vous ne ferez pas surpris, me dit-il, du soin que je prends de les cultiver : vous savez que nous en parons les temples, les autels, les statues de nos dieux ; que nous en couronnons nos têtes dans nos repas & dans nos cérémonies saintes ; que nous les répandons sur nos tables & sur nos lits ; que nous avons même l'attention d'offrir à nos divinités les fleurs qui leur sont les plus agréables. D'ailleurs un agriculteur ne doit point négliger les petits profits ; toutes les fois que j'envoie au marché d'Athènes, du bois, du charbon, des denrées & des fruits, j'y joins quelques corbeilles de fleurs qui sont enlevées à l'instant.

Euthymène nous conduisit ensuite dans son champ qui avoit plus de 40 stades de circuit*. Et dont il avoit retiré l'année précédente, plus de 1000 médimnes d'orge, & de 800 mesures de vin. Il avoit 6 bêtes de somme qui portoient tous les jours au marché, du bois, & plusieurs sortes de matériaux, & qui

* Environ une lieue & demie,

lui rendoient par jour 12 drachmes.* Comme il se plaignoit des inondations qui emportoient quelquefois sa récolte, nous lui demandâmes pourquoi il n'avoit pas fixé sa demeure dans un canton moins sujet à de pareils accidens. On m'a souvent proposé des échanges avantageux, répondit-il, et vous allez voir pourquoi je les ai refusés. Il ouvrit dans ce moment la porte d'une enceinte, où nous trouvâmes un gazon entouré de cyprès. Voici les tombeaux de ma famille, nous dit-il. Là même, sous ces pavots, je vis creuser la fosse où mon père fut déposé ; à côté, celle de ma mère. Je viens quelquefois m'entretenir avec eux ; je crois les voir et les entendre. Non, je n'abandonnerai jamais cette terre sacrée. Mon fils, dit-il ensuite à un jeune enfant qui le suivoit, après ma mort vous me placerez auprès des auteurs de mes jours ; & quand vous aurez le malheur de perdre votre mère, vous la placerez auprès de moi ; souvenez-vous-en. Son fils le promit, & fondit en larmes.

Le bourg d'Acharnes est plein de vignobles. Toute l'Attique est couverte d'oliviers ; c'est l'espèce d'arbre qu'on y soigne le plus. Euthymène en avoit planté un très grand nombre, & sur-tout le long des chemins qui bornoient la terre : il les avoit éloignés de neuf piés l'un de l'autre ; car il savoit que leurs racines s'étendent au loin. Il n'est permis à personne d'en arracher dans son fonds plus de deux par an, à moins que ce ne soit pour quelque usage autorisé par la religion. Celui qui viole la loi, est obligé de payer, pour chaque pié d'arbre, cent drachmes † à l'accusateur, & cent autres au fisc. On en prélève le dixième pour le trésor de Minerve.

On trouve souvent des bouquets d'oliviers, laissés en réserve,

* 10 liv. 10 sols. Démosthène parle d'un particulier d'Athènes, nommé Phénippe, qui, ayant recueilli la quantité d'orge & de vin que j'ai mentionnée dans le texte, avoit vendu chaque médimne d'orge 18 drachmes (16 liv. 4 sols), chaque *métrète* de vin 12 drachmes (10 liv. 16 sols) ; mais, comme il dit plus bas, que ce prix, peut-être à cause de quelque disette, étoit le triple du prix ordinaire, il s'ensuit que de son temps le prix commun du médimne d'orge étoit de 6 drachmes, celui de la *métrète* de vin, de 4 drachmes. 1000 médimnes d'orge (un peu plus de 4000 boisseaux) faisoient donc 6000 drachmes, c'est-à-dire 5400 liv. ; 800 *métrètes* de vin, 3200 drachmes, ou 2880 liv. : Total, 8280 liv.

Phénippe avoit de plus six bêtes de somme, qui transportoient continuellement à la ville du bois & diverses espèces de matériaux, & qui lui rendoient par jour 12 drachmes (10 liv. 16 sols.) Les fêtes, les mauvais temps, des travaux pressans, interrompoient souvent ce petit commerce ; en supposant qu'il n'eût lieu que pour 200 jours, nous trouverons que Phénippe en retiroit tous les ans un profit de 2160 livres. Ajoutons-les aux 8280 liv. & nous aurons 10440 liv. pour le produit d'une terre qui avoit de circuit un peu plus d'une lieue & demie.

† 90 livres.

& entourés d'une haie. Ils n'appartiennent pas au propriétaire du champ, mais au temple de cette déesse. On les afferme, & le produit est uniquement destiné au maintien de son culte. Si le propriétaire en coupoit un seul, quand même ce ne seroit qu'un tronc inutile, il seroit puni par l'exil & par la confiscation de ses biens. C'est l'Aréopage qui connoît des délits relatifs aux diverses espèces d'oliviers, & qui envoie de temps en temps des inspecteurs pour veiller à leur conservation.

En continuant notre tournée, nous vîmes défiler auprès de nous un nombreux troupeau de moutons, précédés & suivis de chiens destinés à écarter les loups. Chaque mouton étoit enveloppé d'une couverture de peau. Cette pratique, empruntée des Mégariens, garantit la toison des ordures qui la saliroient, & la défend contre les haies qui pourroient la déchirer. J'ignore si elle contribue à rendre la laine plus fine ; mais je puis dire que celle de l'Attique est très belle, & j'ajoute que l'art de la teinture est parvenu au point de la charger de couleurs qui ne s'effacent jamais.

J'appris, en cette occasion, que les brebis s'engraissent d'autant plus qu'elles boivent davantage ; que pour provoquer leur soif, on mêle souvent du sel dans leur nourriture, & qu'en été sur-tout, on leur en distille chaque cinquième jour, une mesure déterminée : c'est un médème* pour cent brebis. J'appris encore qu'en faisant usage de sel, elles donnent plus de lait.

Au pié d'un petit coteau, qui terminoit une prairie, on avoit placé au milieu des romarins & des genêts, quantité de ruches à miel. Remarquez, nous disoit Euthymène, avec quel empressement les abeilles exécutent les ordres de leur souveraine : car c'est elle qui ne pouvant souffrir qu'elles restent oisives, les envoie dans cette belle prairie, rassembler les riches matériaux dont elle règle l'usage ; c'est elle qui veille à la construction des cellules, & à l'éducation des jeunes abeilles ; & quand les élèves sont en état de pourvoir à leur subsistance, c'est elle encore qui en forme un essaim, & les oblige de s'expatrier sous la conduite d'une abeille qu'elle a choisie †.

* Environ 4 boisseaux.

† Il paroît, par le passage de Xénophon, cité dans le texte, que cet auteur regardoit la principale abeille comme une femelle. Les naturalistes se partagèrent ensuite ; les uns croyoient que toutes les abeilles étoient femelles, tous les bourdons des mâles ; les autres soutenoient le contraire. Aristote, qui réfute leurs opinions, admettoit dans chaque ruche, une classe de rois qui se reproduisoient d'eux-mêmes. Il avoue pourtant qu'on n'avoit pas assez d'observations pour rien statuer. Les observations ont été faites depuis, & l'on est revenu à l'opinion que j'attribue à Xénophon.

Plus

Plus loin, entre des collines enrichies de vignobles, s'étendoit une plaine où nous vîmes plusieurs paires de bœufs, dont les uns traînoient des tombereaux de fumier, dont les autres, attelés à des charrues, traçoient de pénibles sillons. On y sèmera de l'orge, disoit Euthymène; c'est l'espèce de blé qui réussit le mieux dans l'Attique. Le froment qu'on y recueille, donne à la vérité un pain très agréable au goût, mais moins nourrissant que celui de la Béotie: & l'on a remarqué plus d'une fois que les athlètes Béotiens, quand ils séjournent à Athènes, consomment en froment deux cinquièmes de plus qu'ils n'en consomment dans leur pays. Cependant ce pays confine à celui que nous habitons; tant il est vrai qu'il faut peu de chose pour modifier l'influence du climat. En voulez-vous une autre preuve? L'île de Salamine touche à l'Attique, & les grains y mûrissent beaucoup plus tôt que chez nous.

Les discours d'Euthymène, les objets qui s'offroient à mes regards commençoient à m'intéresser. J'entrevois déjà que la science de l'agriculture n'est pas fondée sur une aveugle routine, mais sur une longue suite d'observations. Il paroît, disoit notre guide, que les Egyptiens nous en communiquèrent autrefois les principes. Nous les fîmes passer aux autres peuples de la Grèce, dont la plupart, en reconnaissance d'un si grand bienfait, nous apportent tous les ans les prémices de leurs moissons. Je fais que d'autres villes Grecques ont les mêmes prétentions que nous. Mais à quoi serviroit de discuter leurs titres? Les arts de première nécessité ont pris naissance parmi les plus anciennes nations; & leur origine est d'autant plus illustre, qu'elle est plus obscure.

Celui du labourage, transmis aux Grecs, s'éclaira par l'expérience; & quantité d'écrivains en ont recueilli les préceptes. Des philosophes célèbres, tels que Démocrite, Archytas, Epicharme, nous ont laissé des instructions utiles sur les travaux de la campagne; & plusieurs siècles auparavant, Hésiode les avoit chantés dans un de ses poèmes: mais un agriculteur ne doit pas tellement se conformer à leurs décisions, qu'il n'ose pas interroger la nature, & lui proposer de nouvelles lois. Ainsi, lui dis-je alors, si j'avois un champ à cultiver, il ne suffiroit pas de consulter les auteurs dont vous venez de faire mention? Non, me répondit-il. Ils indiquent des procédés excellens, mais qui ne conviennent ni à chaque terrain, ni à chaque climat.

Supposons que vous vous destiniez un jour à la noble profession que j'exerce, je tâcherois d'abord de vous convaincre que tous vos soins, tous vos mouvemens sont dus à la terre, & que

que plus vous ferez pour elle, plus elle fera pour vous; car elle n'est si bienfaisante, que parce qu'elle est juste.

J'ajouterois à ce principe, tantôt les règles qu'a confirmées l'expérience des siècles, tantôt des doutes que vous éclairciriez par vous-même, ou par les lumières des autres. Je vous dirois, par exemple: Choisissez une exposition favorable; étudiez la nature des terrains & des engrais propres à chaque production; sachez dans quelle occasion il faudra mêler des terres de différentes espèces, dans quelle autre on doit mêler la terre avec le fumier, ou le fumier avec la graine.

S'il étoit question de la culture du blé en particulier, j'ajouterois: multipliez les labours; ne confiez pas à la terre le grain que vous venez de récolter, mais celui de l'année précédente; semez plutôt ou plus tard, suivant la température de la saison; plus ou moins clair, suivant que la terre est plus ou moins légère: mais semez toujours également. Votre blé monte-t-il trop haut? ayez soin de le tondre, ou plutôt de le faire brouter par des moutons, car le premier de ces procédés est quelquefois dangereux: le grain s'allonge & devient maigre. Avez-vous beaucoup de paille? ne la coupez qu'à moitié; le chaume que vous laisserez sera brûlé sur la terre, & lui servira d'engrais. Serrez votre blé dans un endroit bien sec; et pour le garder long-temps, prenez la précaution, non de l'étendre, mais de l'amonceler, et même de l'arroser.

Euthymène nous donna plusieurs autres détails sur la culture du blé, et s'étendit encore plus sur celle de la vigne. C'est lui qui va parler.

Il faut être attentif à la nature du plant que l'on met en terre; aux labours qu'il exige, aux moyens de le rendre fécond. Quantité de pratiques, relatives à ces divers objets, et souvent contradictoires entre elles, se sont introduites dans les différens cantons de la Grèce.

Presque par-tout on soutient les vignes avec des échalas. On ne les fume que tous les quatre ans, & plus rarement encore. Des engrais plus fréquens finiroient par les brûler.

La taille fixe principalement l'attention des vigneron. L'objet qu'on s'y propose est de rendre la vigne plus vigoureuse, plus féconde & plus durable.

Dans un terrain nouvellement défriché, vous ne taillerez un jeune plant qu'à la troisième année, & plus tard dans un terrain cultivé depuis long-temps. A l'égard de la saison, les uns soutiennent que cette opération doit s'exécuter de bonne heure, parce qu'il résulte des inconvéniens de la taille qu'on fait soit en hiver, soit au printemps; de la première, que la
plaie

plaie en peut se fermer, & que les yeux risquent de se dessécher par le froid; de la seconde, que la sève s'épuise, & inonde les yeux laissés auprès de la plaie.

D'autres établissent des distinctions relatives à la nature du sol. Suivant eux, il faut tailler en automne les vignes qui sont dans un terrain maigre & sec; au printemps, celles qui sont dans une terre humide & froide; en hiver, celles qui sont dans un terrain ni trop sec ni trop humide. Par ces divers procédés, les premières conservent la sève qui leur est nécessaire; les secondes perdent celle qui leur est inutile: toutes produisent un vin plus exquis. Une preuve, disent-ils, que dans les terres humides, il faut différer la taille jusqu'au printemps, & laisser couler une partie de la sève, c'est l'usage où l'on est de semer à travers les vignes de l'orge & des fèves, qui absorbent l'humidité, & qui empêchent la vigne de s'épuiser en rameaux inutiles.

Une autre question partage les vigneron: faut-il tailler long ou court? Les uns se règlent sur la nature du plant ou du terrain; d'autres, sur la moëlle des sarmens. Si cette moëlle est abondante, il faut laisser plusieurs jets, et fort courts, afin que la vigne produise plus de raisins. Si la moëlle est en petite quantité, on laissera moins de jets, et on taillera plus long.

Les vignes qui portent beaucoup de rameaux et peu de grappes, exigent qu'on taille long les jets qui sont au sommet, et court les jets les plus bas, afin que la vigne se fortifie par le pié, et qu'en même temps les rameaux du sommet produisent beaucoup de fruit.

Il est avantageux de tailler court les jeunes vignes, afin qu'elles se fortifient; car les vignes que l'on taille long, donnent à la vérité plus de fruit, mais périssent plutôt.

Je ne parlerai pas des différens labours qu'exige la vigne, ni de plusieurs pratiques dont on a reconnu l'utilité. On voit souvent les vigneron répandre sur les raisins une poussière légère, pour les garantir des ardeurs du soleil, & pour d'autres raisons qu'il seroit trop long de rapporter. On les voit d'autres fois ôter une partie des feuilles, afin que le raisin, plus exposé au soleil, mûrisse plutôt.

Voulez-vous rajeunir un cep de vigne près de périr de vétusté? Déchaussez-le d'un côté; épluchez & nettoyez ses racines; jetez dans la fosse diverses espèces d'engrais que vous couvrirez de terre. Il ne vous rendra presque rien la première année; mais au bout de trois ou quatre ans, il aura repris son ancienne vigueur. Si dans la suite vous le voyez s'affoiblir encore, faites la même opération de l'autre côté; &

cette précaution prise tous les dix ans, suffira pour éterniser en quelque façon cette vigne.

Pour avoir des raisins sans pepins, il faut prendre un sarment, le fendre légèrement dans la partie qui doit être enterrée, ôter la moëlle de cette partie, réunir les deux branches séparées par la fente, les couvrir de papier mouillé, & les mettre en terre. L'expérience réussit mieux, si avant de planter le sarment on met la partie inférieure ainsi préparée, dans un oignon marin. On connoît d'autres procédés pour parvenir au même but.

Désirez-vous tirer du même fep, des raisins, les uns blancs, les autres noirs, d'autres dont les grappes présenteront des grains de l'une & de l'autre couleur? Prenez un sarment de chaque espèce; écrasez-les dans leurs parties supérieures, de manière qu'elles s'incorporent, pour ainsi dire & s'unissent étroitement; liez-les ensemble, & dans cet état mettez les deux sarments en terre.

Nous demandâmes ensuite à Enthymène quelques instructions sur les potagers & sur les arbres fruitiers. Les plantes potagères, nous dit-il, lèvent plutôt, quand on se sert de graines de deux ou trois ans. Il en est qu'il est avantageux d'arroser avec l'eau salée. Les concombres* ont plus de douceur, quand leurs graines ont été macérées dans du lait pendant deux jours. Ils réussissent mieux dans les terrains naturellement un peu humides, que dans les jardins où on les arrose fréquemment. Voulez-vous qu'ils viennent plutôt? semez-les d'abord dans des vases, & arrosez-les avec de l'eau tiède; mais je vous préviens qu'ils auront moins de goût que si vous les aviez arrosés avec de l'eau froide. Pour qu'ils deviennent plus gros, on a l'attention, quand ils commencent à se former, de les couvrir d'un vase, ou de les introduire dans une espèce de tube. Pour les garder long-temps, vous aurez soin de les couvrir, & de les tenir suspendus dans un puits.

C'est en automne, ou plutôt au printemps, qu'on doit planter les arbres: il faut creuser la fosse au moins un an auparavant; on la laisse long-temps ouverte, comme si l'air devoit la féconder. Suivant que le terrain est sec ou humide, les proportions de la fosse varient. Communément on lui donne 2 piés $\frac{1}{2}$ de profondeur, & 2 piés de largeur.

* D'après quelques expressions échappées aux anciens écrivains, on pourroit croire qu'au temps dont je parle, les Grecs connoissoient les melons, & les rangeoient dans la classe des concombres: mais ces expressions n'étant pas assez claires, je me contente de renvoyer aux critiques modernes, tels que Jul. Scalig. in Theophr. hist. plant. lib. 7, cap. 3, p. 741; & Bod. à Stapel. in cap. 4. ejusd. lib. p. 782, & d'autres encore.

Je ne rapporte, disoit Euthymène, que des pratiques connues & familières aux peuples policés : & qui n'excitent pas assez leur admiration, repris-je aussitôt. Que de temps, que de réflexions n'a-t-il pas fallu pour épier & connoître les besoins, les écarts & les ressources de la nature ; pour la rendre docile & varier ou corriger ses productions ! Je fus surpris à mon arrivée en Grèce, de voir fumer & émonder les arbres ; mais ma surprise fut extrême, lorsque je vis des fruits dont on avoit trouvé le secret de diminuer le noyau, pour augmenter le volume de la chair ; d'autres fruits, & sur-tout des grenades, qu'on faisoit grossir sur l'arbre même, en les enfermant dans un vase de terre cuite ; des arbres chargés de fruits de différentes espèces, & forcés de se couvrir de productions étrangères à leur nature.

C'est par la greffe, me dit Euthymène, qu'on opère ce dernier prodige, & qu'on a trouvé le secret d'adoucir l'amertume & l'âpreté des fruits qui viennent dans les forêts. Presque tous les arbres des jardins ont éprouvé cette opération, qui se fait pour l'ordinaire sur les arbres de même espèce. Par exemple, on greffe un figuier sur un autre figuier, un pommier sur un poirier, &c.

Les figues mûrissent plutôt, quand elles ont été piquées par des moucheronns provenus du fruit d'un figuier sauvage, qu'on a soin de planter tout auprès ; cependant on préfère celles qui mûrissent naturellement, & les gens qui les vendent au marché ne manquent jamais d'avertir de cette différence.

On prétend que les grenades ont plus de douceur, quand on arrose l'arbre avec de l'eau froide, & qu'on jette du fumier de cochon sur ses racines ; que les amandes ont plus de goût, quand on enfonce des clous dans le tronc de l'arbre, & qu'on en laisse couler la sève pendant quelque temps ; que les oliviers ne prospèrent point, quand ils sont à plus de 300 stades de la mer*. On prétend encore, que certains arbres ont une influence marquée sur d'autres arbres ; que les oliviers se plaisent dans le voisinage des grenadiers sauvages, & les grenadiers des jardins dans celui des myrtes ; on ajoute enfin qu'il faut admettre la différence des sexes dans les arbres & dans les plantes. Cette opinion est d'abord fondée sur l'analogie qu'on suppose entre les animaux & d'autres productions de la nature ; ensuite sur l'exemple des palmiers dont les femelles ne sont fécondées que par le duvet ou la poussière, qui est dans la fleur du mâle. C'est en Egypte & dans les pays voisins, qu'on peut observer cette espèce de phénomène. Car en Grèce, les palmiers élevés pour faire l'ornement des

* 11 lieues 850 toises.

jardins, ne produisent point de dattes, ou ne les amènent jamais à une parfaite maturité.

En général, les fruits ont dans l'Attique une douceur qu'ils n'ont pas dans les contrées voisines. Ils doivent cet avantage moins à l'industrie des hommes, qu'à l'influence du climat. Nous ignorons encore si cette influence corrigera l'aigreur de ces beaux fruits suspendus à ce citronnier. C'est un arbre qui a été récemment apporté de Perse à Athènes.

Euthymène nous parloit avec plaisir des travaux de la campagne, avec transport des agrémens de la vie champêtre.

Un soir, assis à table devant sa maison, sous de superbes platanes qui se courboient au dessus de nos têtes, il nous disoit: Quand je me promène dans mon champ, tout rit, tout s'embellit à mes yeux. Ces moissons, ces arbres, ces plantes n'existent que pour moi, ou plutôt que pour les malheureux dont je vais soulager les besoins. Quelquefois je me fais des illusions pour accroître mes jouissances. Il me semble alors que la terre porte son attention jusqu'à la délicatesse, & que les fruits sont annoncés par les fleurs, comme parmi nous les bienfaits doivent l'être par les graces.

Une émulation sans rivalité, forme les liens qui m'unissent avec mes voisins. Ils viennent souvent se ranger autour de cette table, qui ne fut jamais entourée que de mes amis. La confiance & la franchise règnent dans nos entretiens. Nous nous communiquons nos découvertes; car bien différens des autres artistes, qui ont des secrets, chacun de nous est aussi jaloux d'instruire les autres, que de s'instruire soi-même.

S'adressant ensuite à quelques habitans d'Athènes qui venoient d'arriver, il ajoutoit: vous croyez être libres dans l'enceinte de vos murs; mais cette indépendance que les lois vous accordent, la tyrannie de la société vous la ravit sans pitié: des charges à briguer & à remplir; des hommes puissans à ménager; des noirceurs à prévoir & à éviter; des devoirs de bienfaisance plus rigoureux que ceux de la nature; une contrainte continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les actions, dans les paroles; le poids insupportable de l'oïveté; les lentes persécutions des importuns: il n'est aucune sorte d'esclavage qui ne vous tienne enchaînés dans ses fers.

Vos fêtes sont si magnifiques! & les nôtres si gaies! vos plaisirs si superficiels & si passagers! les nôtres si vrais & si constans! Les dignités de la république imposent-elles des fonctions plus nobles que l'exercice d'un art, sans lequel l'industrie & le commerce tomberoient en décadence.

Avez-vous jamais respiré dans vos riches appartemens, la fraîcheur de cet air qui se joue sous cette voute de verdure? &

vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de traire, & ces fruits délicieux que nous avons cueillis de nos mains ? Et quel goût ne prêtent pas à nos alimens, des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver, & dans les chaleurs de l'été ; dont il est si doux de se délasser, tantôt, dans l'épaisseur des bois, au souffle des Zéphyrs, sur un gazon qui invite au sommeil ; tantôt, auprès d'une flamme étincelante, nourrie par des troncs d'arbres que je tire de mon domaine, au milieu de ma femme & de mes enfans, objets toujours nouveaux de l'amour le plus tendre ; au mépris de ces vents impétueux qui grondent autour de ma retraite, sans en troubler la tranquillité !

Ah ! si le bonheur n'est que la santé de l'ame, ne doit-on pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion entre les besoins & les desirs, où le mouvement est toujours suivi du repos, & l'intérêt toujours accompagné du calme ?

Nous eûmes plusieurs entretiens avec Euthymène. Nous lui dîmes que, dans quelques uns de ses écrits, Xénophon proposoit d'accorder, non des récompenses en argent, mais quelques distinctions flatteuses à ceux qui cultiveroient le mieux leurs champs. Ce moyen, répondit-il, pourroit encourager l'agriculture ; mais la république est si occupée à distribuer des grâces à des hommes oisifs & puissans, qu'elle ne peut guère penser à des citoyens utiles & ignorés.

Étant partis d'Acharnes, nous remontâmes vers la Bœtie. Nous vîmes en passant quelques châteaux entourés de murailles épaisses & de tours élevées, tels que ceux de Phylé, de Décélie, de Rhamnonte. Les frontières de l'Attique sont garanties de tous côtés par ces places fortes. On y entretient des garnisons ; & en cas d'invasion, on ordonne aux habitans de la campagne de s'y réfugier.

Rhamnonte est situé auprès de la mer. Sur une éminence voisine, s'élève le temple de l'implacable Némésis, déesse de la vengeance. Sa statue haute de 10 coudées *, est de la main de Phidias, & mérite d'en être par la beauté du travail. Il employa un bloc de marbre de Paros, que les Perses avoient apporté en ces lieux pour dresser un trophée. Phidias n'y fit point inscrire son nom, mais celui de son élève Agoracritus qu'il aimoit beaucoup.

De-là nous descendîmes au bourg de Marathon. Ses habitans s'empressoient de nous raconter les principales circonstances de la victoire que les Athéniens, sous la conduite de Miltiade, y remportèrent autrefois contre les Perses. Ce célèbre événement a laissé une telle impression dans leurs

* Environ 14 de nos pieds.

esprits, qu'ils croient entendre pendant la nuit, les cris des combattans et les hennissemens des chevaux. Ils nous monroient les tombeaux des Grecs qui périrent dans la bataille ; ce sont de petites colonnes sur lesquelles on s'est contenté de graver leurs noms. Nous nous prosternâmes devant celle que les Athéniens consacrerent à la mémoire de Miltiade, après l'avoir laissé mourir dans un cachot. Elle n'est distinguée des autres, que parce qu'elle en est séparée.

Pendant que nous approchions de Brauron, l'air retentissoit de cris de joie. On y célébroit la fête de Diane, divinité tutélaire de ce bourg. Sa statue nous parut d'une haute antiquité ; c'est la même, nous disoit-on, qu'Iphigénie rapporta de la Tauride. Toutes les filles des Athéniens doivent être vouées à la Déesse, après qu'elles ont atteint leur cinquième année, avant qu'elles aient passé leur dixième. Un grand nombre d'entre elles, amenées par leurs parens, et ayant à leur tête la jeune prêtresse de Diane, assistèrent aux cérémonies qu'elles embellissoient de leur présence, et pendant lesquelles des rhapsodes chantoient des fragmens de l'Iliade. Par une suite de leur dévouement, elles viennent, avant que de se marier, offrir des sacrifices à cette Déesse.

On nous pressoit d'attendre encore quelques jours, pour être témoins d'une fête qui se renouvelle chaque cinquième année, en l'honneur de Bacchus, et qui, attirant dans ces lieux la plupart des courtisanes d'Athènes, se célébroit avec autant d'éclat que de licence. Mais la description qu'on nous en fit, ne servit qu'à nous en dégoûter, et nous allâmes voir les carrières du mont Pentelique, d'où l'on tire ce beau marbre blanc si renommé dans la Grèce, et si souvent mis en œuvre par les plus habiles statuaires. Il semble que la nature s'est fait un plaisir de multiplier, dans le même endroit, les grands hommes, les grands artistes, et la matière la plus propre à conserver le souvenir des uns et des autres. Le mont Hymette, et d'autres montagnes de l'Attique, recèlent dans leur sein de semblables carrières.

Nous allâmes coucher à Prasies, petit bourg situé auprès de la mer. Son port, nommé Panormos, offre aux vaisseaux un asyle sûr et commode. Il est entouré de vallées et de collines charmantes, qui, dès le rivage même, s'élèvent en amphithéâtre, et vont s'appuyer sur des montagnes couvertes de pins et d'autres espèces d'arbres.

De-là nous entrâmes dans une belle plaine qui fait partie d'un canton nommé Paralos*. Elle est bordée de chaque côté d'un rang de collines, dont les sommets arrondis et sé-

* C'est-à-dire, maritime.

parés les uns des autres, semblent être l'ouvrage plutôt de l'art que de la nature. Elle nous conduisit à Thoricos, place forte située sur les bords de la mer. Et quelle fut notre joie, en apprenant que Platon étoit dans le voisinage, chez Théophile, un de ses anciens amis, qui l'avoit pressé pendant longtemps de venir à sa maison de campagne ! Quelques uns de ses disciples l'avoient accompagné dans ces lieux solitaires. Je ne fais quel tendre intérêt la surprise attache à ces rencontres fortuites, mais notre entrevue eut l'air d'une reconnoissance, et Théophile en prolongea la douceur en nous retenant chez lui.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous rendîmes au mont Laurium, où sont des mines d'argent qu'on exploite depuis un temps immémorial. Elles sont si riches, qu'on n'y parvient jamais à l'extrémité des filons, et qu'on pourroit y creuser un plus grand nombre de puits, si de pareils travaux n'exigeoient de fortes avances. Outre l'achat des instrumens, et la construction des maisons et des fourneaux, on a besoin de beaucoup d'esclaves, dont le prix varie à tout moment. Suivant qu'ils sont plus ou moins forts, plus ou moins âgés, ils coûtent 300 ou 600 drachmes*, et quelquefois davantage. Quand on n'est pas assez riche pour en acheter, on fait un marché avec des citoyens qui en possèdent un grand nombre, et on leur donne pour chaque esclave une obole par jour †.

Tout particulier qui, par lui-même, ou à la tête d'une compagnie, entreprend une nouvelle fouille, doit en acheter la permission, que la république seule peut accorder. Il s'adresse aux magistrats chargés du département des mines. Si la proposition est acceptée, on l'inscrit dans un registre, & il s'oblige à donner, outre l'achat du privilège, la 24^e. partie du profit. S'il ne satis fait pas à ses obligations, la concession revient au fisc qui la met à l'encan.

Autrefois les sommes provenues, soit de la vente, soit de la rétribution éventuelle des mines, étoient distribuées au peuple. Thémistocle obtint de l'assemblée générale qu'elles seroient destinées à construire des vaisseaux. Cette ressource soutint la marine pendant la guerre du Péloponèse. On vit alors des particuliers s'enrichir par l'exploitation des mines. Nicias, si malheureusement célèbre par l'expédition de Sicile, louoit à un entrepreneur 1000 esclaves, dont il retiroit par jour 1000 oboles ou 166 drachmes ‡. Hipponicus, dans le même temps, en avoit 600 qui, sur le même pié, lui ren-

* 270 livres, ou 540 livres.

† 3 sols.

‡ 150 livres.

doient 600 oboles, ou 100 drachmes par jour*. Suivant ce calcul, Xénophon proposoit au gouvernement de faire le commerce des esclaves destinés aux mines. Il eût suffi d'une première mise pour en acquérir 1200, & en augmenter successivement le nombre jusqu'à 10,000. Il en auroit alors résulté tous les ans pour l'état, un bénéfice de 100 talens†.

Ce projet, qui pouvoit exciter l'émulation des entrepreneurs, ne fut point exécuté ; & , vers la fin de cette guerre, on s'aperçut que les mines rendoient moins qu'auparavant.

Divers accidens peuvent tromper les espérances des entrepreneurs, & j'en ai vu plusieurs qui s'étoient ruinés, faute de moyens & d'intelligence. Cependant les lois n'avoient rien négligé pour les encourager ; le revenu des mines n'est point compté parmi les biens qui obligent un citoyen à contribuer aux charges extraordinaires de l'état : des peines sont décernées contre les concessionnaires qui l'empêcheroient d'exploiter sa mine, soit en enlevant ses machines & ses instrumens, soit en mettant le feu à sa fabrique ou aux étais qu'on place dans les souterrains ; soit en anticipant sur son domaine ; car les concessions faites à chaque particulier, sont circonscrites dans des bornes qu'il n'est pas permis de passer.

Nous pénétrâmes dans ces lieux humides & malsains. Nous fûmes témoins de ce qu'il en coûte de peines, pour arracher, des entrailles de la terre, ces métaux qui sont destinés à n'être découverts & même possédés que par des esclaves.

Sur les flancs de la montagne, auprès des puits, on a construit des forges & des fourneaux, où l'on porte le minéral, pour séparer l'argent des matières avec lesquelles il est combiné. Il l'est souvent avec une substance sablonneuse, rouge, brillante, dont on a tiré, pour la première fois, dans ces derniers temps, le cinabre artificiel‡.

On est frappé, quand on voyage dans l'Attique, du contraste que présentent les deux classes d'ouvriers qui travaillent à la terre. Les uns, sans crainte & sans danger, recueillent sur la surface le blé, le vin, l'huile & les autres fruits auxquels il leur est permis de participer ; ils sont en général bien nourris, bien vêtus ; ils ont des momens de plaisirs, & au milieu de leurs peines, ils respirent un air libre, & jouissent de la clarté des cieux. Les autres, enfouis dans les carrières de marbre, ou dans les mines d'argent, toujours près de voir la tombe se fermer sur leurs têtes, ne sont éclairés que par des clartés funèbres, & n'ont autour d'eux qu'une atmosphère

* 90 livres

† 540,000 livres.

‡ Cette découverte fut faite vers l'an 405 avant J. C.

grossière & souvent mortelle. Ombres infortunées, à qui il ne reste de sentiment que pour souffrir, & de forces, que pour augmenter le faste des maîtres qui les tyrannisent ! Qu'on juge, d'après ce rapprochement, quelles sont les vraies richesses que la nature destinoit à l'homme.

Nous n'avions pas averti Platon de notre voyage aux mines ; il voulut nous accompagner au cap de Sunium, éloigné d'Athènes d'environ 330 stades* : on y voit un superbe temple consacré à Minerve, de marbre blanc, d'ordre dorique, entouré d'un péristyle, ayant, comme celui de Thésée, auquel il ressemble par sa disposition générale, six colonnes de front, & treize de retour.

Du sommet du promontoire, on distingue, au bas de la montagne, le port & le bourg de Sunium, qui est une des fortes places de l'Attique. Mais un plus grand spectacle excitait notre admiration. Tantôt, nous laissions nos yeux s'égarer sur les vastes plaines de la mer, & se reposer ensuite sur les tableaux que nous offroient les îles voisines ; tantôt, d'agréables souvenirs sembloient rapprocher de nous les îles qui se déroboient à nos regards. Nous disions : De ce côté de l'horizon, est Ténos, où l'on célèbre des fêtes si ravissantes. Alexis me dit tout bas : Voilà Céos, où je vis Glycère pour la première fois. Philoxène me montrait, en soupirant, l'île qui portoit le nom d'Hélène. C'étoit là que dix ans auparavant, ses mains avoient dressé, entre des myrtes & des cyprès, un monument à la tendre Coronis ; c'étoit là que, depuis dix ans, il venoit à certains jours arroser de larmes ces cendres éteintes, & encore chères à son cœur. Platon, sur qui les grands objets faisoient toujours une forte impression, sembloit attacher son âme sur les gouffres que la nature a creusés au fond des mers.

Cependant l'horizon se chargeoit au loin de vapeurs ardentes & sombres ; le soleil commençoit à pâlir ; la surface des eaux, unie & sans mouvement, se couvroit de couleurs lugubres, dont les teintes varioient sans cesse. Déjà le ciel, tendu & fermé de toutes parts, n'offroit à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait, & qui s'appesantissoit sur la terre. Toute la nature étoit dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquoit jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asyle dans le vestibule du temple, & bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres & de feux suspendue sur nos têtes ; des nuages épais rouler par masses dans les airs, & tomber en torrens sur la terre ; les vents déchaînés fondre sur

* Environ 12 lieues et demie.

la mer, & la bouleverser dans ses abyimes. Tout grondoit, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes, & de tous ces bruits réunis, il se formoit un bruit épouvantable qui sembloit annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlans de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain ; le ciel brilla d'une clarté plus pure ; & cette mer, dont les vagues écumantes s'étoient élevées jusqu'aux cieux, traînoit à peine ses flots jusque sur le rivage.

A l'aspect de tant de changemens inopinés & rapides, nous restâmes quelque temps immobiles & muets. Mais bientôt ils nous rappelèrent ces questions, sur lesquelles la curiosité des hommes s'exerce depuis tant de siècles : Pourquoi ces écarts & ces révolutions dans la nature ? Faut-il les attribuer au hasard ? Mais d'où vient que sur le point de se briser mille fois, la chaîne intime des êtres se conserve toujours ? Est-ce une cause intelligente qui excite & apaise les tempêtes ? mais quel but se propose-t-elle ? D'où vient qu'elle foudroie les déserts, & qu'elle épargne les nations coupables ? De là nous remontions à l'existence des dieux, au débrouillement du chaos, à l'origine de l'univers. Nous nous égarions dans nos idées, & nous conjurons Platon de les rectifier. Il étoit dans un recueillement profond ; on eût dit que la voix terrible & majestueuse de la nature retentissoit encore autour de lui. A la fin, pressé par nos prières, & par les vérités qui l'agitoient intérieurement, il s'affit sur un siège rustique, &, nous ayant fait placer à ses côtés*, il commença par ces mots :

Foibles mortels que nous sommes ! est-ce à nous de pénétrer les secrets de la divinité, nous, dont les plus sages ne sont auprès d'elle, que ce qu'un singe est auprès de nous ? Prosterne à ses piés, je lui demande de mettre dans ma bouche des discours qui lui soient agréables, & qui vous paroissent conformes à la raison.

Si j'étois obligé de m'expliquer en présence de la multitude, sur le premier auteur de toutes choses, sur l'origine de l'univers & sur la cause du mal, je serois forcé de parler par énigmes ; mais dans ces lieux solitaires, n'ayant que Dieu & mes amis pour témoins, j'aurai la douceur de rendre hommage à la vérité.

Le Dieu que je vous annonce est un Dieu unique, immuable, infini. Centre de toutes les perfections, source intarissable de l'intelligence & de l'être, avant qu'il eût fait l'univers, avant qu'il eût déployé sa puissance au dehors, il étoit ; car

* Voyez la planche relative à ce chapitre.

il n'a point eu de commencement : il étoit en lui-même ; il existoit dans les profondeurs de l'éternité. Non, mes expressions ne répondent pas à la grandeur de mes idées, ni mes idées à la grandeur de mon sujet.

Egalement éternelle, la matière subsistoit dans une fermentation affreuse, contenant les germes de tous les maux, pleine de mouvemens impétueux, qui cherchoient à réunir les parties, & de principes destructifs, qui les séparoient à l'instant ; susceptible de toutes les formes, incapable d'en conserver aucune : l'horreur et la discorde erroient sur ses flots bouillonnans. La confusion effroyable que vous venez de voir dans la nature, n'est qu'une foible image de celle qui régnoit dans le chaos.

De toute éternité, Dieu, par sa bonté infinie, avoit résolu de former l'univers, suivant un modèle toujours présent à ses yeux, modèle immuable, incréé, parfait ; idée semblable à celle que conçoit un artiste, lorsqu'il convertit la pierre grossière en un superbe édifice ; monde intellectuel, dont ce monde visible n'est que la copie et l'expression. Tout ce qui dans l'univers tombe sous nos sens, tout ce qui se dérobe à leur activité, étoit tracé d'une manière sublime dans ce premier plan ; et, comme l'Etre suprême ne conçoit rien que de réel, on peut dire qu'il produisoit le monde, avant qu'il l'eût rendu sensible.

Ainsi existoient de toute éternité, Dieu auteur de tout bien, la matière principe de tout mal, & ce modèle suivant lequel Dieu avoit résolu d'ordonner la matière.*

Quand l'instant de cette grande opération fut arrivé, la sagesse éternelle donna ses ordres au chaos, & aussitôt toute la masse fut agitée d'un mouvement fécond et inconnu. Ses parties, qu'une haine implacable divisoit auparavant, coururent se réunir, s'embrasser et s'enchaîner. Le feu brilla pour la première fois dans les ténèbres ; l'air se sépara de la terre et de l'eau. Ces quatre élémens furent destinés à la composition de tous les corps.

Pour en diriger les mouvemens, Dieu qui avoit préparé une ame,† composée en partie de l'essence divine, et en partie de

* Archytas, avant Platon, avoit admis trois principes, Dieu, la matière & la forme.

† Les interprètes de Platon, anciens & modernes, se sont partagés sur la nature de l'ame du monde. Suivant les uns, Platon supposoit que de tout temps il existoit, dans le chaos, une force vitale, une ame grossière, qui agitoit irrégulièrement la matière dont elle étoit distinguée ; en conséquence, l'ame du monde fut composée de l'essence divine, de la matière, & du principe vicieux, de tout temps uni avec la matière. *Ex divinitate naturæ portio quædam, & ex re quædam aliâ distinctâ à Deo, & cum materia mixta.*

de la substance matérielle, la revêtit de la terre, des mers et de l'air grossier, au-delà duquel il étendit les déserts des cieux. De ce principe intelligent, attaché au centre de l'univers, partent comme des rayons de flamme, qui sont plus ou moins purs, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés de leur centre, qui s'infinuent dans les corps, et animent leurs parties, et qui, parvenus aux limites du monde, se répandent sur sa circonférence, & forment tout autour une couronne de lumière.

A peine l'ame universelle eut-elle été plongée dans cet océan de matière qui la dérobe à nos regards, qu'elle essaya ses forces, en ébranlant ce grand tout à plusieurs reprises, & que, tournant rapidement sur elle-même, elle entraîna tout l'univers docile à ses efforts.

Si cette ame n'eût été qu'une portion pure de la substance divine, son action, toujours simple & constante, n'auroit imprimé qu'un mouvement uniforme à toute la masse. Mais comme la matière fait partie de son essence, elle jeta de la variété dans la marche de l'univers. Ainsi, pendant qu'une impression générale, produite par la partie divine de l'ame universelle, fait tout rouler d'orient en occident dans l'espace de 24 heures, une impression particulière, produite par la partie matérielle de cette ame, fait avancer d'occident en orient, suivant certains rapports de célérité, cette partie des cieux où nagent les planètes.

Pour concevoir la cause de ces deux mouvemens contraires, il faut observer que la partie divine de l'ame universelle est toujours en opposition avec la partie matérielle ; que la première se trouve avec plus d'abondance vers les extrémités du monde, & la seconde dans les couches d'air qui environnent la terre ; & qu'enfin, lorsqu'il fallut mouvoir l'univers, la partie matérielle de l'ame, ne pouvant résister entièrement à la direction générale donnée par la partie divine, ramassa les restes du mouvement irrégulier qui l'agitoit dans le chaos, & parvint à le communiquer aux sphères qui entourent notre globe.

Cependant l'univers étoit plein de vie. Ce fils unique, ce

D'autres pour laver Platon du reproche d'avoir admis deux principes éternels, l'un auteur du bien, & l'autre du mal, ont avancé que, suivant ce philosophe, le mouvement désordonné du chaos ne procédoit pas d'une ame particulière, mais étoit inhérent à la matière. On leur oppose que, dans son *Phédre* & dans son *livre des lois*, il a dit nettement que tout mouvement suppose une ame qui l'opère. On répond : Sans doute, quand c'est un mouvement régulier & productif ; mais celui du chaos étant aveugle & stérile, n'étoit point dirigé par une intelligence ; ainsi Platon ne se contredit point.

Dieu

Dieu engendré, avoit reçu la figure sphérique, la plus parfaite de toutes. Il étoit assujetti au mouvement circulaire, le plus simple de tous, le plus convenable à sa forme. L'Etre suprême jeta des regards de complaisance sur son ouvrage; & l'ayant rapproché du modèle qu'il suivoit dans ses opérations, il reconnut avec plaisir que les traits principaux de l'original se retraçoient dans la copie.

Mais il en étoit un qu'elle ne pouvoit recevoir, l'éternité, attribut essentiel du monde intellectuel, & dont ce monde visible n'étoit pas susceptible. Ces deux mondes ne pouvant avoir les mêmes perfections, Dieu voulut qu'ils en eussent de semblables. Il fit le temps, cette image mobile de l'immobile éternité*; le temps qui, commençant & achevant sans cesse le cercle des jours & des nuits, des mois & des années, semble ne connoître dans sa course ni commencement, ni fin, & mesurer la durée du monde sensible, comme l'éternité mesure celle du monde intellectuel; le temps enfin, qui n'auroit point laissé de traces de sa présence, si des signes visibles n'étoient chargés de distinguer ses parties fugitives, & d'enregistrer, pour ainsi dire, ses mouvemens. Dans cette vue, l'Etre suprême alluma le soleil, & le lança avec les autres planètes dans la vaste solitude des airs. C'est de-là que cet astre inonde le ciel de sa lumière, qu'il éclaire la marche des planètes, & qu'il fixe les limites de l'année, comme la lune détermine celles des mois. L'étoile de Mercure & celle de Vénus, entraînées par la sphère à laquelle il préside, accompagnent toujours ses pas. Mars, Jupiter & Saturne ont aussi des périodes particulières & inconnues au vulgaire.

Cependant l'auteur de toutes choses adressa la parole aux génies à qui il venoit de confier l'administration des astres.
 „ Dieux, qui me devez la naissance, écoutez mes ordres souverains. Vous n'avez pas de droit à l'immortalité; mais vous y participerez par le pouvoir de ma volonté, plus forte que les liens qui unissent les parties dont vous êtes composés. Il reste pour la perfection de ce grand tout, à remplir d'habitans les mers, la terre & les airs. S'ils me devoient immédiatement le jour, soustraits à l'empire de la mort, ils deviendroient égaux aux dieux mêmes. Je me repose donc sur vous du soin de les produire. Dépositaires de ma puissance, unissez à des corps périssables, les germes d'immortalité que vous allez recevoir de mes mains. Formez en particulier des êtres qui commandent aux autres animaux, & vous soient soumis; qu'ils naissent par vos

* Rousseau, dans son ode au prince Eugène, a pris cette expression de Platon.

„ordres, qu'ils croissent par vos bienfaits ; & qu'après leur mort, ils se réunissent à vous, & partagent votre bonheur.”

Il dit, & soudain versant dans la coupe où il avoit pétri l'ame du monde, les restes de cette ame tenus en réserve, il en composa les ames particulières ; & , joignant à celles des hommes une parcelle de l'essence divine, il leur attacha des destinées irrévocables.

Alors il fut réglé qu'il naîtroit des mortels capables de connoître la divinité, & de la servir ; que l'homme auroit la prééminence sur la femme ; que la justice consisteroit à triompher des passions, & l'injustice à y succomber ; que les justes iroient dans le sein des astres, jouir d'une félicité inaltérable ; que les autres seroient métamorphosés en femmes ; que si leur injustice continuoît, ils reparoîtroient sous différentes formes d'animaux, & qu'enfin ils ne seroient rétablis dans la dignité primitive de leur être, que lorsqu'ils se seroient rendus dociles à la voix de la raison.

Après ces décrets immuables, l'Etre suprême sema les ames dans les planètes ; & , ayant ordonné aux dieux inférieurs de les revêtir successivement de corps mortels, de pourvoir à leurs besoins, & de les gouverner, il rentra dans le repos éternel.

Aussitôt les causes secondes ayant emprunté de la matière, des particules des quatre élémens, les attachèrent entre elles par des liens invisibles, & arrondirent autour des ames les différentes parties des corps destinés à leur servir de chars, pour les transporter d'un lieu dans un autre.

L'ame immortelle & raisonnable fut placée dans le cerveau, dans la partie la plus éminente du corps, pour en régler les mouvemens. Mais, outre ce principe divin, les dieux inférieurs formèrent une ame mortelle, privée de raison, où devoient résider la volupté qui attire les maux, la douleur qui fait disparaître les biens, l'audace et la peur qui ne conseillent que des imprudences, la colère si difficile à calmer, l'espérance si facile à séduire, et toutes les passions fortes, apanage nécessaire de notre nature. Elle occupe dans le corps humain, deux régions séparées par une cloison intermédiaire. La partie irascible, revêtue de force et de courage, fut placée dans la poitrine, où, plus voisine de l'ame immortelle, elle est plus à portée d'écouter la voix de la raison ; où d'ailleurs tout concourt à modérer ses transports fougueux, l'air que nous respirons, les boissons qui nous désaltèrent, les vaisseaux même qui distribuent les liqueurs dans toutes les parties du corps. En effet, c'est par leur moyen, que la raison, instruite des efforts naissans de la colère, réveille tous les sens par ses menaces.

menaces et par ses cris, leur défend de seconder les coupables excès du cœur, et le retient, malgré lui-même, dans la dépendance.

Plus loin, & dans la région de l'estomac, fut enchaînée cette autre partie de l'ame mortelle, qui ne s'occupe que des besoins grossiers de la vie; animal avide & féroce, qu'on éloigna du séjour de l'ame immortelle, afin que ses rugissemens & ses cris n'en troublassent point les opérations. Cependant elle conserve toujours ses droits sur lui; & ne pouvant le gouverner par la raison, elle le subjugue par la crainte. Comme il est placé près du foie, elle peint, dans ce viscère brillant & poli, les objets les plus propres à l'épouvanter. Alors il ne voit dans ce miroir, que des rides affreuses & menaçantes, que des spectres effrayans qui le remplissent de chagrin & de dégoût. D'autres fois, à ces tableaux funestes succèdent des peintures plus douces & plus riantes. La paix règne autour de lui; & c'est alors que, pendant le sommeil, il prévoit les événemens éloignés. Car les dieux inférieurs, chargés de nous donner toutes les perfections dont nous étions susceptibles, ont voulu que cette portion aveugle & grossière de notre ame fût éclairée par un rayon de vérité. Ce privilège ne pouvoit être le partage de l'ame immortelle, puisque l'avenir ne se dévoile jamais à la raison, & ne se manifeste que dans le sommeil, dans la maladie & dans l'enthousiasme.

Les qualités de la matière, les phénomènes de la nature, la sagesse qui brille en particulier dans la disposition & dans l'usage des parties du corps humain, tant d'autres objets dignes de la plus grande attention, me mèneraient trop loin, & je reviens à celui que je m'étois d'abord proposé.

Dieu n'a pu faire, & n'a fait que le meilleur des mondes possibles, parce qu'il travailloit sur une matière brute & déformée, qui sans cesse opposoit la plus forte résistance à sa volonté. Cette opposition subsiste encore aujourd'hui; & de-là les tempêtes, les tremblemens de terre, & tous les bouleversemens qui arrivent dans notre globe. Les dieux inférieurs, en nous formant, furent obligés d'employer les mêmes moyens que lui; & de-là les maladies du corps, & celles de l'ame encore plus dangereuses. Tout ce qui est bien dans l'univers en général, & dans l'homme en particulier, dérive du Dieu suprême; tout ce qui s'y trouve defectueux, vient du vice inhérent à la matière.

Fin du Chapitre cinquante-neuvième.

CHAPITRE LX.

Evénemens remarquables arrivés en Grèce & en Sicile (depuis l'année 357, jusqu'à l'an 354 avant J. C.) Expédition de Dion. Fugement des généraux Timothée & Iphicrate. Commencement de la Guerre sacrée.

J'AI dit plus haut * que Dion, banni de Syracuse par le roi Denys son neveu & son beaufrère, s'étoit enfin déterminé à délivrer sa patrie du joug sous lequel elle gémissoit. En sortant d'Athènes il partit pour l'île de Zacynthe, rendez-vous des troupes qu'il rassembloit depuis quelque temps.

Il y trouva 3000 hommes, levés la plupart dans le Péloponèse, tous d'une valeur éprouvée & d'une hardiesse supérieure aux dangers. Ils ignoroient encore leur destination, & quand ils apprirent qu'ils alloient attaquer une puissance défendue par 100,000 hommes d'infanterie, 10,000 de cavalerie, 400 galères, des places très-fortes, des richesses immenses, & des alliances redoutables, ils ne virent plus dans l'entreprise projetée, que le désespoir d'un proscrit, qui veut tout sacrifier à sa vengeance. Dion leur représenta qu'il ne marchoit point contre le plus puissant empire de l'Europe, mais contre le plus méprisable & le plus foible des souverains. „ Au reste, „ ajouta-t-il, je n'avois pas besoin de soldats; ceux de Denys „ seront bientôt à mes ordres. Je n'ai choisi que des chefs, „ pour leur donner des exemples de courage, & des leçons „ de discipline. Je suis si certain de la révolution, & de la „ gloire qui en doit rejaillir sur nous, que, dussé-je périr à „ notre arrivée en Sicile, je m'estimerois heureux de vous y „ avoir conduits. „

Ces discours avoient déjà rassuré les esprits, lorsqu'une éclipse de lune leur causa de nouvelles alarmes†; mais elles furent

* Voyez le chapitre xxxiii de cet ouvrage.

† Cette éclipse arriva le 9 août de l'an 357 avant J. C. La note que je joins ici, peut être regardée comme la suite de celle que j'ai faite plus haut sur les voyages de Platon, & qui se rapporte au 33e. chapitre de cet ouvrage.

Plutarque observe que Dion alloit partir de Zacynthe pour se rendre en Sicile, lorsque les troupes furent alarmées par une éclipse de lune. On étoit, dit-il, au plus fort de l'été; Dion mit douze jours pour arriver sur les côtes de la Sicile; le treizième, ayant voulu doubler le promontoire Pachynum, il fut accueilli d'une violente tempête; car, ajoute l'historien, c'étoit le jour où le vent du large se levait, & le vent du large dont il s'agit

furent dissipées, & par la fermeté de Dion, & par la réponse du devin de l'armée, qui, interrogé sur ce phénomène, déclara que la puissance du roi de Syracuse étoit sur le point de s'éclipser. Les soldats s'embarquèrent aussitôt, au nombre de 800. Le reste des troupes devoit les suivre sous la conduite d'Héraclide. Dion n'avoit que deux vaisseaux de charge, & trois batimens plus légers, tous abondamment pourvus de provisions de guerre et de bouche.

Cette petite flotte, qu'une tempête violente poussa vers les côtes d'Afrique, & sur des rochers où elle courut risque de se briser, aborda enfin au port de Minoa, dans la partie méridionale de la Sicile. C'étoit une place forte, qui appartenoit aux Carthaginois. Le gouverneur, par amitié pour Dion, peut-être aussi pour fonder des troubles utiles aux intérêts de Carthage, prévint les besoins des troupes fatiguées d'une pénible navigation. Dion vouloit leur ménager un repos nécessaire ; mais, ayant appris que Denys s'étoit, quelques jours auparavant, embarqué pour l'Italie, elles conjurèrent leur général de les mener au plus tôt à Syracuse.

Cependant le bruit de son arrivée, se répandant avec rapidité dans toute la Sicile, la remplit de frayeur & d'espérance. Déjà ceux de Syracuse & des campagnes voisines accourent en foule. Il distribua à 5000 d'entre eux, les armes qu'il avoit apportées du Péloponèse. Les principaux habitans de la capitale, revêtus de robes blanches, le recevoient aux portes de la ville. Il entre à la tête de ses troupes qui marchent en silence, suivi de 50,000 hommes qui font retentir les airs de leurs cris. Au son bruyant des trompettes, les cris s'appaisent, & le héraut qui le précède, annonce que Syracuse est libre, & la tyrannie détruite. A ces mots, des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux, & l'on n'entend plus qu'un mélange confus de clameurs perçantes, & de vœux adressés au ciel. L'encens des sacrifices brûle dans les temples & dans les rues. Le peuple, égaré par l'excès de ses senti-

septembre. Ainsi, suivant Plutarque, Dion partit de Zacynthe vers le milieu du mois d'août.

D'un autre côté, Diodore de Sicile place l'expédition de Dion sous l'archontat d'Agathocle, qui entra en charge au commencement de la 4^e. année de la 105^e. olympiade, & par conséquent au 27 Juin de l'année 357 avant J. C.

Or, suivant les calculs que M. de la Lande a eu la bonté de me communiquer, le 9 août de l'an 357 avant J. C., il arriva une éclipse de lune, visible à Zacynthe. C'est donc la même que celle dont Plutarque a parlé ; & nous avons peu de points de chronologie établis d'une manière aussi certaine. Je dois avertir que M. Pingré a fixé le milieu de l'éclipse du 9 août, à six heures trois quarts du soir. Voyez la chronologie des éclipses, dans le vol. 22 des Mém. de l'acad. des belles-lettres, hist. p. 130.

mens, se prosterne devant Dion, l'invoque comme une divinité bienfaisante, répand sur lui des fleurs à pleines mains; & ne pouvant assouvir sa joie, il se jette avec fureur sur cette race odieuse d'espions et de délateurs dont la ville étoit infectée, les saisit, se baigne dans leur sang, & ces scènes d'horreur ajoutent à l'alégresse générale.

Dion continuoit sa marche auguste, au milieu des tables dressées de chaque côté dans les rues. Parvenu à la place publique, il s'arrête, & d'un endroit élevé, il adresse la parole au peuple, lui présente de nouveau la liberté, l'exhorte à la défendre avec vigueur, & le conjure de ne placer à la tête de la république, que des chefs en état de la conduire dans des circonstances si difficiles. On le nomme ainsi que son frère Mégaclês: mais quelque brillant que fût le pouvoir dont on vouloit les revêtir, ils ne l'acceptèrent qu'à condition qu'on leur donneroit pour associés vingt des principaux habitans de Syracuse, dont la plupart avoient été proscrits par Denys.

Quelques jours après, ce prince informé trop tard de l'arrivée de Dion, se rendit par mer à Syracuse, & entra dans la citadelle, autour de laquelle on avoit construit un mur qui la tenoit bloquée. Il envoya aussitôt des députés à Dion, qui leur enjoignit de s'adresser au peuple. Admis à l'assemblée générale, ils cherchent à la gagner par les propositions les plus flatteuses. Diminution dans les impôts, exemption du service militaire dans les guerres entreprises sans son aveu, Denys promettoit tout; mais le peuple exigea l'abolition de la tyrannie pour première condition du traité.

Le Roi, qui méditoit une perfidie, traîna la négociation en longueur, & fit courir le bruit qu'il consentoit à se dépouiller de son autorité; en même temps, il manda les députés du peuple, & les ayant retenus pendant toute la nuit, il ordonna une sortie à la pointe du jour. Les barbares qui composoient la garnison, attaquèrent le mur d'enceinte, en démolirent une partie, & repoussèrent les troupes de Syracuse, qui, sur l'espoir d'un accommodement prochain, s'étoient laissé surprendre.

Dion, convaincu que le sort de l'empire dépend de cette fatale journée, ne voit d'autre ressource, pour encourager les troupes intimidées, que de pousser la valeur jusqu'à la témérité. Il les appelle au milieu des ennemis, non de sa voix qu'elles ne sont plus en état d'entendre, mais par son exemple qui les étonne & qu'elles hésitent d'imiter. Il se jette seul à travers les vainqueurs, en terrasse un grand nombre, est blessé, porté à terre, & enlevé par des soldats Syracusains, dont le courage ranimé, prête au sien de nouvelles forces. Il monte aussitôt à cheval, rassemble les fuyards, & de sa main qu'une
lance

lance a percée, il leur montre le champ fatal qui, dans l'instant même, va décider de leur esclavage ou de leur liberté; il vole tout de suite au camp des troupes du Péloponèse, & les amène au combat. Les barbares épuisés de fatigue, ne font bientôt plus qu'une foible résistance, & vont cacher leur honte dans la citadelle. Les Syracusains distribuèrent 100 mines* à chacun des soldats étrangers, qui, d'une commune voix décernèrent une couronne d'or à leur général.

Denys comprit alors qu'il ne pouvoit triompher de ses ennemis, qu'en les désunissant, & résolut d'employer, pour rendre Dion suspect au peuple, les mêmes artifices dont on s'étoit autrefois servi pour le noircir auprès de lui. De là ces bruits sourds qu'il faisoit répandre dans Syracuse, ces intrigues & ces défiances dont il agitoit les familles, ces négociations infidieuses & cette correspondance funeste qu'il entretenoit, soit avec Dion, soit avec le peuple. Toutes les lettres étoient communiquées à l'assemblée générale. Un jour il s'en trouva une qui portoit cette adresse: *A mon Père*. Les Syracusains qui la crurent d'Hipparinus fils de Dion, n'osoient en prendre connoissance; mais Dion l'ouvrit lui-même. Denys avoit prévu que s'il refusoit de la lire publiquement, il exciteroit de la défiance; que s'il la lisoit, il inspireroit de la crainte. Elle étoit de la main du Roi. Il en avoit mesuré les expressions; il y développoit tous les motifs qui devoient engager Dion à séparer ses intérêts de ceux du peuple. Son épouse, son fils, sa sœur étoient renfermés dans la citadelle; Denys pouvoit en tirer une vengeance éclatante. A ces menaces succédoient des plaintes & des prières également capables d'ébranler une ame sensible & généreuse. Mais le poison le plus amer étoit caché dans les paroles suivantes: „Rappelez-
„vous le zèle avec lequel vous souteniez la tyrannie, quand
„vous étiez auprès de moi! Loin de rendre la liberté à des
„hommes qui vous haïssent, parce qu'ils se souviennent des
„maux dont vous avez été l'auteur & l'instrument, gardez le
„pouvoir qu'ils vous ont confié, & qui fait seul votre sûreté,
„celle de votre famille & de vos amis. „

Denys n'eût pas retiré plus de fruit du gain d'une bataille, que du succès de cette lettre. Dion parut aux yeux du peuple, dans l'étroite obligation de ménager le tyran ou de le remplacer. Dès ce moment, il dut entrevoir la perte de son crédit: car dès que la confiance est entamée, elle est bientôt détruite.

Sur ces entrefaites arriva, sous la conduite d'Héraclide, la seconde division des troupes du Péloponèse. Héraclide qui jouissoit d'une grande considération à Syracuse, ne sembloit

* 9000 livres.

destiné qu'à augmenter les troubles d'un état. Son ambition formoit des projets que sa légèreté ne lui permettoit pas de suivre. Il trahissoit tous les partis, sans assurer le triomphe du sien, & il ne réussit qu'à multiplier des intrigues inutiles à ses vues. Sous les tyrans, il avoit rempli avec distinction les premiers emplois de l'armée. Il s'étoit ensuite uni avec Dion, éloigné, rapproché de lui. Il n'avoit ni les vertus, ni les talens de ce grand homme, mais il le surpassoit dans l'art de gagner les cœurs. Dion les repoussoit par un froid accueil, par la sévérité de son maintien & de sa raison. Ses amis l'exhortoient vainement à se rendre plus liant & plus accessible. C'étoit en vain que Platon lui disoit dans ses lettres, que pour être utile aux hommes, il falloit commencer par leur être agréable. Héraclides plus facile, plus indulgent, parce que rien n'étoit sacré pour lui, corrompoit les orateurs par ses largesses, & la multitude par ses flatteries. Elle avoit déjà résolu de se jeter entre ses bras; & dès la première assemblée, elle lui donna le commandement des armées navales. Dion survint à l'instant; il représenta que la nouvelle charge n'étoit qu'un démembrement de la sienne, obtint la révocation du décret, & le fit ensuite confirmer dans une assemblée plus régulière qu'il avoit eu soin de convoquer. Il voulut de plus qu'on ajoutât quelques prérogatives à la place de son rival, & se contenta de lui faire des reproches en particulier.

Héraclide affecta de paroître sensible à ce généreux procédé. Assidu, rampant auprès de Dion, il prévenoit, épioit, exécutoit ses ordres avec l'empressement de la reconnoissance; tandis que, par des brigues secrètes, il opposoit à ses desseins des obstacles invincibles. Dion proposoit-il des voies d'accommodement avec Denys, on le soupçonnoit d'intelligence avec ce prince; cessoit-il d'en proposer, on disoit qu'il vouloit éterniser la guerre, afin de perpétuer son autorité.

Ces accusations absurdes éclatèrent avec plus de force, après que la flotte des Syracusains eut mis en fuite celle du Roi, commandée par Philistus*; la galère de ce général ayant échoué sur la côte, il eut le malheur de tomber entre les mains d'une populace irritée, qui fit précéder son supplice de traitemens barbares, jusqu'à le traîner ignominieusement dans les rues. Denys eût éprouvé le même sort, s'il n'avoit remis la citadelle à son fils Apollocrate, & trouvé le moyen de se sauver en Italie, avec ses femmes & ses trésors. Enfin Héraclide qui, en qualité d'amiral, auroit dû s'opposer à sa fuite, voyant les habitans de Syracuse animés contre lui, eut l'adresse

* Sous l'archontat d'Elpinès, qui répond aux années 356 & 355 avant J. C. Diod. Sic. lib. 16. p. 419.

de détourner l'orage sur Dion, en proposant tout-à-coup le partage des terres.

Cette proposition, source éternelle de divisions dans plusieurs états républicains, fut reçue avec avidité de la part de la multitude, qui ne mettoit plus de bornes à ses prétentions. La résistance de Dion excita une révolte, & dans un instant effaça le souvenir de ses services. Il fut décidé qu'on procéderoit au partage des terres, qu'on reformeroit les troupes du Péloponèse, & que l'administration des affaires seroit confiée à 25 nouveaux magistrats, parmi lesquels on nomma Héraclide.

Il ne s'agissoit plus que de déposer & de condamner Dion. Comme on craignoit les troupes étrangères dont il étoit entouré, on tenta de les séduire par les plus magnifiques promesses. Mais ces braves guerriers, qu'on avoit humiliés en les privant de leur solde, qu'on humilioit encore plus en les jugeant capables d'une trahison, placèrent leur général au milieu d'eux, & traversèrent la ville, poursuivis & pressés par tout le peuple; ils ne répondirent à ses outrages que par des reproches d'ingratitude & de perfidie, pendant que Dion employoit, pour le calmer, des prières & des marques de tendresse. Les Syracusains honteux de l'avoir laissé échapper, envoyèrent pour l'inquiéter dans sa retraite, des troupes qui prirent la fuite, dès qu'il eut donné le signal du combat.

Il se retira sur les terres des ~~Attéontins~~ Attéontins, qui non-seulement se firent un honneur de l'admettre, ainsi que ses compagnons, au nombre de leurs concitoyens, mais qui, par une noble générosité, voulurent encore lui ménager une satisfaction éclatante. Après avoir envoyé des ambassadeurs à Syracuse, pour se plaindre de l'injustice exercée contre les libérateurs de la Sicile, & reçu les députés de cette ville chargés d'accuser Dion, ils convoquèrent leurs alliés. La cause fut discutée dans la diète, & la conduite des Syracusains condamnée d'une commune voix.

Loin de souscrire à ce jugement, ils se félicitoient de s'être à-la-fois délivrés des deux tyrans qui les avoient successivement opprimés; & leur joie s'accrut encore par quelques avantages remportés sur les vaisseaux du Roi qui venoient d'approvisionner la citadelle, & d'y jeter des troupes commandées par Nypsius de Naples.

Ce général habile crut s'appercevoir que le moment de subjuguier les rebelles étoit enfin arrivé. Rassurés par leurs faibles succès, & encore plus par leur insolence, les Syracusains avoient brisé tous les liens de la subordination & de la décence. Leurs jours se dissipoient dans les excès de la table, & leurs chefs se livroient à des desordres qu'on ne pouvoit plus

arrêter. Nypsius sort de la citadelle, renverse le mur dont on l'avoit une seconde fois entourée, s'empare d'un quartier de la ville, & le met au pillage. Les troupes de Syracuse sont repoussées, les habitans égorgés, leurs femmes & leurs enfans chargés de fers, & menés à la citadelle. On s'assemble, on délibère en tumulte ; la terreur a glacé les esprits, & le désespoir ne trouve plus de ressource. Dans ce moment quelques voix s'élèvent, & proposent le rappel de Dion & de son armée. Le peuple aussitôt le demande à grands cris ! “ Qu'il
 „ paroisse ; que les dieux nous le ramènent, qu'il vienne nous
 „ enflammer de son courage.”

Des députés choisis font une telle diligence, qu'ils arrivent avant la fin du jour chez les Léontins. Ils tombent aux pieds de Dion, le visage baigné de larmes, & l'attendrissent par la peinture des maux qu'éprouve sa patrie. Introduits devant le peuple, les deux principaux ambassadeurs conjurent les assistans de sauver une ville trop digne de leur haine & de leur pitié.

Quand ils eurent achevé, un morne silence régna dans l'assemblée. Dion voulut le rompre, mais les pleurs lui coupoient la parole. Encouragé par ses troupes qui partageoient sa douleur : „ Guerriers du Péloponèse, dit-il, & vous fidèles al-
 „ liés, c'est à vous de délibérer sur ce qui vous regarde. De
 „ mon côté je n'ai pas la liberté du choix ; Syracuse va périr,
 „ je dois la sauver ou m'ensevelir sous ses ruines ; je me range
 „ au nombre de ses députés, & j'ajoute : Nous sommes les
 „ plus imprudens, & nous sommes les plus infortunés des
 „ hommes. Si vous êtes touchés de nos remords, hâtez-vous
 „ de secourir une ville que vous avez sauvée une première fois ;
 „ si vous n'êtes frappés que de nos injustices, puissent du moins
 „ les dieux récompenser le zèle & la fidélité dont vous m'avez
 „ donné des preuves si touchantes ! & n'oubliez jamais ce Dion,
 „ qui ne vous abandonna point quand sa patrie fut coupable,
 „ & qui ne l'abandonne pas quand elle est malheureuse.,,

Il alloit poursuivre ; mais tous les soldats émus s'écriant à-la-fois : „ Mettez-vous à notre tête ; allons délivrer Syra-
 „ cuse ;,, les ambassadeurs pénétrés de joie & de reconnoissance, se jettent à leur cou, & bénissent mille fois Dion, qui ne donne aux troupes que le temps de prendre un léger repas.

A peine est-il en chemin, qu'il rencontre de nouveaux députés, dont les uns le pressent d'accélérer sa marche, les autres de la suspendre. Les premiers parloient au nom de la plus saine partie des citoyens ; les seconds, au nom de la faction opposée. Les ennemis s'étant retirés, les orateurs avoient reparu, & semoient la division dans les esprits. D'un côté le peuple, entraîné par leurs clameurs, avoit résolu de ne
 devoir

devoir sa liberté qu'à lui-même, & de se rendre maître des portes de la ville, pour exclure tout secours étranger ; d'un autre côté, les gens sages, effrayés d'une si folle présomption, sollicitoient vivement le retour des soldats du Péloponèse.

Dion crut ne devoir ni s'arrêter ni se hâter. Il s'avançoit lentement vers Syracuse, & n'en étoit plus qu'à 60 stades*, lorsqu'il vit arriver coup-sur-coup des courriers de tous les partis, de tous les ordres de citoyens, d'Héraclide même, son plus cruel ennemi. Les assiégés avoient fait une nouvelle sortie ; les uns achevoient de détruire le mur de circonvallation ; les autres, comme des tigres ardents, se jetoient sur les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe ; d'autres enfin, pour opposer une barrière impénétrable aux troupes étrangères, lançoient des tisons & des dards enflammés sur les maisons voisines de la citadelle.

A cette nouvelle, Dion précipite ses pas. Il apperçoit déjà les tourbillons de flamme & de fumée qui s'élèvent dans les airs ; il entend les cris insolens des vainqueurs, les cris lamentables des habitans. Il paroît : son nom retentit avec éclat dans tous les quartiers de la ville. Le peuple est à ses genoux, & les ennemis étonnés se rangent en bataille au pié de la citadelle. Ils ont choisi ce poste, afin d'être protégés par les débris presque inaccessibles du mur qu'ils viennent de détruire, & encore plus par cette enceinte épouvantable de feux que leur fureur s'est ménagée.

Pendant que les Syracusains prodiguoient à leur général les mêmes acclamations, les mêmes titres de sauveur & de dieu dont ils l'avoient accueilli dans son premier triomphe, ses troupes divisées en colonnes, & entraînées par son exemple, s'avançoient en ordre à travers les cendres brûlantes, les poutres enflammées, le sang & les cadavres dont les places & les rues étoient couvertes ; à travers l'affreuse obscurité d'une fumée épaisse, & la lueur, encore plus affreuse, des feux dévorans ; parmi les ruines des maisons qui s'écrouloient avec un fracas horrible à leurs côtés ou sur leurs têtes. Parvenues au dernier retranchement, elles le franchirent avec le même courage, malgré la résistance opiniâtre & féroce des soldats de Nyphius, qui furent taillés en pièces, ou contraints de se renfermer dans la citadelle.

Le jour suivant, les habitans, après avoir arrêté les progrès de l'incendie, se trouvèrent dans une tranquillité profonde. Les orateurs & les autres chefs de factions s'étoient exilés d'eux-mêmes, à l'exception d'Héraclide & de Théodote son oncle. Ils connoissoient trop Dion, pour ignorer qu'ils

* Environ deux lieues et un quart.

le défarmeroient par l'aveu de leur faute. Ses amis lui représentoient avec chaleur qu'il ne déracineroit jamais du sein de l'état, l'esprit de sédition, pire que la tyrannie, s'il refusoit d'abandonner les deux coupables aux soldats, qui demandoient leur supplice ; mais il répondit avec douceur : „ Les autres „ généraux passent leur vie dans l'exercice des travaux de la „ guerre, pour se ménager un jour des succès qu'ils ne doi- „ vent souvent qu'au hasard. Elevé dans l'école de Platon, „ j'ai appris à dompter mes passions ; & , pour m'assurer d'une „ victoire que je ne puisse attribuer qu'à moi-même, je dois „ pardonner & oublier les offenses. Eh. quoi ! parce qu'Hé- „ raclide a dégradé son ame par sa perfidie & ses méchan- „ cetés, faut-il que la colère & la vengeance souillent in- „ dignement la mienne ? Je ne cherche point à le surpasser „ par les avantages de l'esprit & du pouvoir ; je veux le vain- „ cre à force de vertus, & le ramener à force de bienfaits. „

Cependant il serroit la citadelle de si près, que la garnison, faute de vivres, n'observoit plus aucune discipline. Apollocrate, obligé de capituler, obtint la permission de se retirer avec sa mère, sa sœur & ses effets, qu'on transporta sur cinq galères. Le peuple accourut sur le rivage pour contempler un si doux spectacle, & jouir paisiblement de ce beau jour, qui éclairoit enfin la liberté de Syracuse, la retraite du rejeton de ses oppresseurs, & l'entière destruction de la plus puissante des tyrannies.

Apollocrate alla joindre son père Denys, qui étoit alors en Italie. Après son départ, Dion entra dans la citadelle. Aristomaque sa sœur, Hipparinus son fils, vinrent au devant de lui, & reçurent ses premières caresses. Arété les suivoit, tremblante, éperdue, désirant & craignant de lever sur lui ses yeux couverts de larmes. Aristomaque, l'ayant prise par la main : „ Comment vous exprimer, dit-elle à son frère, tout „ ce que nous avons souffert pendant votre absence ? Votre „ retour & vos victoires nous permettent enfin de respirer. „ Mais, hélas ! ma fille, contrainte aux dépens de son bon- „ heur & du mien, de contracter un nouvel engagement, ma „ fille est malheureuse au milieu de la joie universelle. De „ quel œil regardez-vous la fatale nécessité où la réduisit la „ cruauté du tyran ? Doit elle vous saluer, comme son oncle „ ou comme son époux ? „ Dion ne pouvant retenir ses pleurs, embrassa tendrement son épouse, & , lui ayant remis son fils, il la pria de partager l'humble demeure qu'il s'étoit choisie. Car il ne vouloit pas habiter le palais des rois.

Mon dessein n'étoit pas de tracer l'éloge de Dion. Je vou-
lois simplement rapporter quelques-unes de ses actions.

Quelque

Quoique l'intérêt qu'elles m'inspirent, m'ait peut-être déjà mené trop loin, je ne puis cependant résister au plaisir de suivre, jusqu'à la fin de sa carrière, un homme qui, placé dans tous les états, dans toutes les situations, fut toujours aussi différent des autres, que semblable à lui-même, & dont la vie fourniroit les plus beaux traits à l'histoire de la vertu.

Après tant de triomphes, il voulut s'acquitter en public & en particulier, de ce qu'il devoit aux compagnons de ses travaux & aux citoyens qui avoient hâté la révolution. Il fit part aux uns de sa gloire, aux autres de ses richesses : simple, modeste dans son habillement, à sa table, dans tout ce qui le concernoit, il ne se permettoit d'être magnifique, que dans l'exercice de sa générosité. Tandis qu'il forçoit l'admiration, non-seulement de la Sicile, mais encore de Carthage & de la Grèce entière ; tandis que Platon l'avertissoit dans une de ses lettres, que toute la terre avoit les yeux attachés sur lui, il les fixoit sur ce petit nombre de spectateurs éclairés, qui, ne comptant pour rien, ni les exploits, ni les succès, l'attendoient au moment de la prospérité, pour lui accorder leur estime ou leur mépris.

De son temps, en effet, les philosophes avoient conçu le projet de travailler sérieusement à la réformation du genre humain. Le premier essai devoit se faire en Sicile. Dans cette vue, ils entreprirent d'abord de façonner l'ame du jeune Denys, qui trompa leurs espérances. Dion les avoit depuis relevées, & plusieurs disciples de Platon l'avoient suivi dans son expédition. Déjà, d'après leurs lumières, d'après les siennes, d'après celles de quelques Corinthiens attirés par ses soins à Syracuse, il traçoit le plan d'une république qui concilieroit tous les pouvoirs & tous les intérêts. Il préféroit un gouvernement mixte, où la classe des principaux citoyens balanceroit la puissance du souverain & celle du peuple. Il vouloit même que le peuple ne fût appelé aux suffrages que dans certaines occasions, comme on le pratique à Corinthe.

Il n'osoit cependant commencer son opération, arrêté par un obstacle presque invincible. Héraclide ne cessoit, depuis leur réconciliation, de le tourmenter par des intrigues ouvertes ou cachées. Comme il étoit adoré de la multitude, il ne devoit pas adopter un projet qui détruiroit la démocratie. Les partisans de Dion lui proposèrent plus d'une fois de se débarrasser de cet homme inquiet & turbulent. Il avoit toujours résisté ; mais à force d'importunités, on lui arracha son aveu. Les Syracusains se soulevèrent, &, quoiqu'il parvint à les apaiser, ils lui furent mauvais gré d'un consentement que les circonstances sembloient justifier aux yeux de la politique, mais qui
remplit

remplit son ame de remords, & répandit l'amertume sur le reste de ses jours.

Délivré de cet ennemi il en trouva bientôt un autre, plus perfide & plus dangereux. Dans le séjour qu'il fit à Athènes, un des citoyens de cette ville, nommé Callippe, le reçut dans sa maison, obtint son amitié, dont il n'étoit pas digne, & le suivit en Sicile. Parvenu aux premiers grades militaires, il justifia le choix du général, & gagna la confiance des troupes.

Après la mort d'Héraclide, il s'aperçut qu'il ne lui en coûteroit qu'un forfait, pour se rendre maître de la Sicile. La multitude avoit besoin d'un chef qui flattât ses caprices. Elle craignoit de plus en plus que Dion ne la dépouillât de son autorité, pour s'en revêtir, ou la transporter à la classe des riches. Parmi les gens éclairés, les politiques conjecturoient qu'il ne résisteroit pas toujours à l'attrait d'une couronne, & lui faisoient un crime de leurs soupçons. La plupart de ces guerriers qu'il avoit amenés du Péloponèse, & que l'honneur attachoit à sa suite, avoient péri dans les combats. Enfin, tous les esprits, fatigués de leur inaction & de ses vertus, regrettoient la licence & les factions qui avoient pendant si longtemps exercé leur activité.

D'après ces notions, Callippe ourdit sa trame insidieuse. Il commença par entretenir Dion des murmures vrais ou supposés que les troupes, disoit-il, laissoient quelquefois échapper; il se fit même autoriser à sonder la disposition des esprits. Alors il s'insinue auprès des soldats; il les anime, & communique ses vues à ceux qui répondent à ses avances. Ceux qui les rejettoient avec indignation, avoient beau dénoncer à leur général les menées secrètes de Callippe; il n'en étoit que plus touché des démarches d'un ami si fidèle.

La conjuration faisoit tous les jours des progrès, sans qu'il daignât y prêter la moindre attention. Il fut ensuite frappé des indices qui lui en venoient de toutes parts, & qui, depuis quelque temps, alarmoient sa famille. Mais, tourmenté du souvenir toujours présent de la mort d'Héraclide, il répondit qu'il aimoit mieux périr mille fois, que d'avoir sans cesse à se prémunir contre ses amis & ses ennemis.

Il ne médita jamais assez sur le choix des premiers; & quand il se convainquit lui même que la plupart d'entre eux étoient des ames lâches & corrompues, il ne fit aucun usage de cette découverte, soit qu'il ne les jugeât pas capables d'un excès de scélératesse, soit qu'il crût devoir s'abandonner à sa destinée. Il étoit sans doute alors dans un de ces momens où la vertu même est découragée par l'injustice & la méchanceté des hommes.

Comme son épouse & sa sœur suivoient avec ardeur les traces de la conspiration, Callippe se présenta devant elles, fondant en larmes ; & , pour les convaincre de son innocence, il demanda d'être soumis aux plus rigoureuses épreuves. Elles exigèrent le grand serment.

C'est le seul qui inspire de l'effroi aux scélérats mêmes ; il le fit à l'instant. On le conduisit dans les souterrains du temple de Cérès & de Proserpine. Après les sacrifices prescrits, revêtu du manteau de l'une de ces déesses, & tenant une torche ardente, il les prit à témoins de son innocence, & prononça des imprécations horribles contre les parjures. La cérémonie étant finie, il alla tout préparer pour l'exécution de son projet.

Il choisit le jour de la fête de Proserpine ; & , s'étant assuré que Dion n'étoit pas sorti de chez lui, il se mit à la tête de quelques soldats de l'île de Zacynthe. Les uns entourèrent la maison ; les autres pénétrèrent dans une pièce au rez-de-chaussée, où Dion s'entretenoit avec plusieurs de ses amis, qui n'osèrent exposer leurs jours pour sauver les siens. Les conjurés, qui s'étoient présentés sans armes, se précipitèrent sur lui, & le tourmentèrent long-temps dans le dessein de l'étouffer. Comme il respiroit encore, on leur jeta par la fenêtre un poignard qu'ils lui plongèrent dans le cœur. Quelques-uns prétendent que Callippe avoit tiré son épée, & n'avoit pas osé frapper son ancien bienfaiteur. C'est ainsi que mourut Dion, âgé d'environ 55 ans, la 4^e. année après son retour en Sicile.*

Sa mort produisit un changement soudain à Syracuse. Les habitans qui commençoient à le détester comme un tyran, le pleurèrent comme l'auteur de leur liberté. On lui fit des funérailles aux dépens du trésor public, & son tombeau fut placé dans le lieu le plus éminent de la ville.

Cependant, à l'exception d'une légère émeute, où il y eut du sang répandu, qui ne fut pas celui des coupables, personne n'osa d'abord les attaquer, & Callippe recueillit paisiblement le fruit de son crime. Peu de temps après, les amis de Dion se réunirent pour le venger, & furent vaincus. Callippe, défait à son tour par Hipparinus, frère de Denys, Callippe, partout haï & repoussé, contraint de se réfugier en Italie, avec un reste de brigands attachés à sa destinée, périt enfin accablé de misère, treize mois après la mort de Dion, & fut, à ce qu'on prétend, percé du même poignard qui avoit arraché la vie à ce grand homme.

Pendant qu'on cherchoit à détruire la tyrannie en Sicile,

* L'an 353 avant J. C.

Athènes qui se glorifie tant de sa liberté, s'épuisoit en vains efforts pour remettre sous le joug les peuples qui, depuis quelques années, s'étoient séparés de son alliance*. Elle résolut de s'emparer de Byzance; et, dans ce dessein, elle fit partir 120 galères, sous le commandement de Timothée, d'Iphicrate & de Charès. Ils se rendirent à l'Helléspont, où la flotte des ennemis, qui étoit à-peu-près d'égale force, les atteignit bientôt. On se dispoisoit de part et d'autre au combat, lorsqu'il survint une tempête violente: Charès n'en proposa pas moins d'attaquer; et comme les deux autres généraux, plus habiles et plus sages s'opposèrent à son avis, il dénonça hautement leur résistance à l'armée, et saisit cette occasion pour les perdre. A la lecture des lettres où il les accusoit de trahison, le peuple, enflammé de colère les rappela sur-le-champ, et fit instruire leur procès.

Les victoires de Timothée, 75 villes qu'il avoit réunies à la république, les honneurs qu'on lui avoit autrefois déferés, sa vieillesse, la bonté de sa cause, rien ne put le dérober à l'iniquité des juges: condamné à une amende de 100 talens†, qu'il n'étoit pas en état de payer, il se retira dans la ville de Chalcis en Eubée, plein d'indignation contre des citoyens qu'il avoit si souvent enrichis par ses conquêtes, et qui, après sa mort, laissèrent éclater un repentir aussi infructueux que tardif. Il paya, dans cette circonstance, le salaire du mépris qu'il eut toujours pour Charès. Un jour qu'on procédoit à l'élection des généraux, quelques orateurs mercenaires, pour exclure Iphicrate et Timothée, faisoient valoir Charès: ils lui attribuoient les qualités d'un robuste athlète. Il est dans la vigueur de l'âge; disoient-ils, et d'une force à supporter les plus rudes fatigues. „ C'est un tel homme qu'il faut à „ l'armée.—Sans doute, dit Timothée, pour porter le ba- „ gage. „

La condamnation de Timothée n'affouvit pas la fureur des Athéniens, & ne put intimider Iphicrate, qui se défendit avec intrépidité. On remarqua l'expression militaire qu'il employa pour ramener sous les yeux des juges, la conduite du général qui avoit conjuré sa perte: „ Mon sujet m'entraîne, „ dit-il; il vient de m'ouvrir un chemin à travers les actions „ de Charès.” Dans la suite du discours, il apostropha l'orateur Aristophon, qui l'accusoit de s'être laissé corrompre à prix d'argent. „ Répondez-moi, lui dit-il d'un ton d'autorité: „ auriez-vous commis une pareille infamie? Non, certes!

* Voyez le chapitre xxxiii de cet ouvrage.

† Cinq cents quarante mille livres.

„ répondit l'orateur. Et vous voulez, reprit-il, qu'Iphicrate „ ait fait ce qu'Aristophon n'auroit pas osé faire ! ”

Aux ressources de l'éloquence, il en joignit une dont le succès lui parut moins incertain. Le tribunal fut entouré de plusieurs jeunes officiers attachés à ses intérêts ; & lui-même laissoit entrevoir aux juges un poignard qu'il tenoit sous sa robe. Il fut absous, & ne servit plus. Quand on lui reprocha la violence de ce procédé, il répondit : „ J'ai long- „ temps porté les armes pour le salut de ma patrie ; je serois „ bien dûpe si je ne les prenois pas quand il s'agit du mien. „

Cependant Charès ne se rendit pas à Byzance. Sous prétexte qu'il manquoit de vivres, il se mit avec son armée à la solde du Satrape Artabaze, qui s'étoit révolté contre Artaxerxès roi de Perse, & qui alloit succomber sous des forces supérieures aux siennes. L'arrivée des Athéniens changea la face des affaires. L'armée de ce prince fut battue ; & Charès écrivit aussitôt au peuple d'Athènes, qu'il venoit de remporter sur les Perses une victoire aussi glorieuse que celle de Marathon : mais cette nouvelle n'excita qu'une joie passagère. Les Athéniens, effrayés des plaintes & des menaces du roi de Perse, rappelèrent leur général, & se hâtèrent d'offrir la paix & l'indépendance aux villes qui avoient entrepris de secouer leur joug. Ainsi finit cette guerre*, également funeste aux deux partis. D'un côté, quelques uns des peuples ligüés, épuisés d'hommes & d'argent, tombèrent sous la domination de Mausole, roi de Carie ; de l'autre, outre les secours qu'elle tiroit de leur alliance, Athènes perdit trois de ses meilleurs généraux, Chabrias, Timothée & Iphicrate. Alors commença une autre guerre, qui produisit un embrâsement général, & développa les grands talens de Philippe, pour le malheur de la Grèce.

Les Amphictyons, dont l'objet principal est de veiller aux intérêts du temple d'Apollon à Delphes, s'étant assemblés†, les Thébains, qui de concert avec les Thessaliens, dirigeoient les opérations de ce tribunal, accusèrent les Phocéens de s'être emparés de quelques terres consacrées à ce dieu, & les firent condamner à une forte amende. L'esprit de vengeance guidait les accusateurs. Les Thessaliens rougissoient encore des victoires que les Phocéens avoient autrefois remportées sur eux. Outre les motifs de rivalité qui subsistent toujours entre des nations voisines, la ville de Thèbes étoit indignée de n'avoir pu forcer un habitant de la Phocide, à rendre une femme Thébaine qu'il avoit enlevée.

* Sous l'archontat d'Elpinès, qui répond aux années 356 & 355 avant J. C.

† Sous l'archontat d'Agathocle, l'an 356 avant J. C.

Le premier décret fut bientôt suivi d'un second, qui consacroit au dieu les campagnes des Phocéens; il autorisoit de plus la ligue Amphictyonique à sévir contre les villes qui jusqu'alors avoient négligé d'obéir aux décrets du tribunal. Cette dernière clause regardoit les Lacédémoniens, contre lesquels il existoit depuis plusieurs années une sentence restée sans exécution.

Dans toute autre circonstance, les Phocéens auroient craint d'affronter les maux dont ils étoient menacés. Mais on vit alors, combien les grandes révolutions dépendent quelquefois de petites causes. Peu de temps auparavant, deux particuliers de la Phocide, voulant obtenir, chacun pour son fils, une riche héritière, intéressèrent toute la nation à leur querelle, & formèrent deux partis qui, dans les délibérations publiques, n'écoutaient plus que les conseils de la haine. Aussi, dès que plusieurs Phocéens eurent proposé de se soumettre aux décrets des Amphictyons, Philomèle, que ses richesses & ses talens avoient placé à la tête de la faction opposée, soutint hautement, que céder à l'injustice, étoit la plus grande & la plus dangereuse des lâchetés; que les Phocéens avoient des droits légitimes, non-seulement sur les terres qu'on leur faisoit un crime de cultiver, mais sur le temple de Delphes, & qu'il ne demandoit que leur confiance, pour les soustraire au châtiement honteux décerné par les Amphictyons.

Son éloquence rapide entraîne les Phocéens. Revêtu d'un pouvoir absolu, il vole à Lacédémone, fait approuver ses projets au Roi Archidamus, en obtient 15 talens, qui, joints à 15 autres qu'il fournit lui-même, le mettent en état de soudoyer un grand nombre de mercenaires, de s'emparer du temple, de l'entourer d'un mur, & d'arracher de ses colonnes les décrets infamans que les Amphictyons avoient lancés contre les peuples accusés de sacrilège. Les Locriens accoururent vainement à la défense de l'asyle sacré, ils furent mis en fuite, & leurs campagnes dévastées enrichirent les vainqueurs. La guerre dura dix ans & quelques mois. J'en indiquerai dans la suite les principaux événemens.

Fin du Chapitre soixantième.

CHAPITRE LXI.

Lettres sur les affaires générales de la Grèce, adressées à Anacharsis & à Philotas, pendant leur voyage en Égypte & en Perse.

PENDANT mon séjour en Grèce, j'avois si souvent entendu parler de l'Égypte & de la Perse, que je ne pus résister au désir de parcourir ces deux royaumes. Apollodore me donna Philotas pour m'accompagner : il nous promit de nous instruire de tout ce qui se passeroit pendant notre absence; d'autres amis nous firent la même promesse. Leurs lettres, que je vais rapporter en entier, ou par fragmens, n'étoient quelquefois qu'un simple journal; quelquefois elles étoient accompagnées de réflexions.

Nous partîmes à la fin de la 2^e. année de la 106^e. olympiade*. Le midi de la Grèce jouissoit alors d'un calme profond; le nord étoit troublé par la guerre des Phocéens, & par les entreprises de Philippe, Roi de Macédoine.

Philomèle, chef des Phocéens, s'étoit fortifié à Delphes. Il envoyoit de tous côtés des ambassadeurs; mais l'on étoit bien loin de présumer que de si légères dissensions entraîneroient la ruine de cette Grèce qui, cent vingt-six ans auparavant, avoit résisté à toutes les forces de la Perse.

Philippe avoit de fréquens démêlés avec les Thraces, les Illyriens, et d'autres peuples barbares. Il méditoit la conquête des villes Grecques, situées sur les frontières de son royaume, et dont la plupart étoient alliées ou tributaires des Athéniens. Ceux-ci, offensés de ce qu'il retenoit Amphipolis qui leur avoit appartenu, essayaient des hostilités contre lui, et n'osoient pas en venir à une rupture ouverte.

DIOTIME ÉTANT ARCHONTE A ATHÈNES.

La 3^e. année de la 106^e. olympiade:

(Depuis le 26 Juin de l'année julienne proleptique 354, jusqu'au 14 Juillet de l'année 353 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

La Grèce est pleine de divisions. Les uns condamnent l'entreprise de Philomèle, les autres la justifient. Les Thébains avec tout le corps des Béotiens, les Locriens, les diffé-

* Dans le printemps de l'an 354 avant J. C.

rentes nations de la Thessalie, tous ces peuples ayant des injures particulières à venger, menacent de venger l'outrage fait à la divinité de Delphes. Les Athéniens, les Lacédémoniens, & quelques villes de Péloponèse, se déclarent pour les Phocéens, en haine des Thébains.....

Philomèle protestoit au commencement, qu'il ne toucheroit pas aux trésors du temple. Effrayé des préparatifs des Thébains, il s'est approprié une partie de ces richesses. Elles l'ont mis en état d'augmenter la solde des mercenaires, qui de toutes parts accourent à Delphes. Il a battu successivement les Locriens, les Béotiens & les Thessaliens.....

Ces jours passés, l'armée des Phocéens s'étant engagée dans un pays couvert, rencontra tout-à-coup celle des Béotiens, supérieure en nombre. Les derniers ont remporté une victoire éclatante. Philomèle couvert de blessures, poussé sur une hauteur, enveloppé de toutes parts, a mieux aimé se précipiter du haut d'un rocher, que de tomber entre les mains de l'ennemi.....

SOUS L'ARCHONTE UDÉMUS.

La 4^e. année de la 106^e. olympiade.

(Depuis le 14 Juillet de l'an 353, jusqu'au 3 Juillet de l'an 352 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Dans la dernière assemblée des Phocéens, les plus sages opinoient pour la paix : mais Onomarque, qui avoit recueilli les débris de l'armée, a si bien fait par son éloquence & son crédit, qu'on a résolu de continuer la guerre, & de lui confier le même pouvoir qu'à Philomèle. Il lève de nouvelles troupes. L'or & l'argent tirés du trésor sacré, ont été convertis en monnoie, & plusieurs de ces belles statues de bronze qu'on voyoit à Delphes, en casques & en épées.....

Le bruit a couru que le roi de Perse, Artaxerxès, alloit tourner ses armes contre la Grèce. On ne parloit que de ses immenses préparatifs. Il ne lui faut pas moins, disoit-on, de 1200 chameaux, pour porter l'or destiné à la solde des troupes.

On s'est assemblé en tumulte; au milieu de l'alarme publique, des voix ont proposé d'appeler à la défense de la Grèce toutes les nations qui l'habitent, & même le roi de Macédoine, de prévenir Artaxerxès, & de porter la guerre dans ses états. Démosthène, qui, après avoir plaidé avec distinction dans les tribunaux de justice, se mêle, depuis quelque temps, des affaires publiques, s'est élevé contre cet avis; mais il a forté-

ment

ment insisté sur la nécessité de se mettre en état de défense. Combien nous faut-il de galères? combien de fantassins & de cavaliers? quels sont les fonds nécessaires? où les trouver? il a tout prévu, tout réglé d'avance. On a fort applaudi aux vues de l'orateur. En effet, de si sages mesures nous serviroient contre Artaxerxès, s'il attaquoit la Grèce; contre nos ennemis actuels, s'il ne l'attaquoit pas. On a su depuis, que ce prince ne pensoit point à nous, & nous ne pensons plus à rien.

Je ne saurois m'accoutumer à ces excès périodiques de découragement & de confiance. Nos têtes se renversent, & se replacent dans un clin d'œil. On abandonne à sa légèreté un particulier qui n'acquiert jamais l'expérience de ses fautes: mais que penser d'une nation entière pour qui le présent n'a ni passé ni avenir, & qui oublie ses craintes, comme on oublie un éclair & un coup de tonnerre? . . .

La plupart ne parlent du roi de Perse qu'avec terreur, du roi de Macédoine qu'avec mépris. Ils ne voient pas que ce dernier prince n'a cessé, depuis quelque temps, de faire des incursions dans nos états; qu'après s'être emparé de nos îles d'Imbros & de Lemnos, il a chargé de fers ceux de nos citoyens établis dans ces contrées; qu'il a pris plusieurs de nos vaisseaux sur les côtes de l'Eubée, & que dernièrement encore, il a fait une descente chez nous, à Marathon, & s'est rendu maître de la galère sacrée. Cet affront reçu dans le lieu même qui fut autrefois le théâtre de notre gloire, nous a fait rougir; mais chez nous, les couleurs de la honte s'effacent bientôt.

Philippe est présent en tout temps, en tous lieux. A peine a-t-il quitté nos rivages, qu'il vole dans la Thrace maritime; il y prend la forte place de Méthone, la détruit, & en distribue les campagnes fertiles à ses soldats, dont il est adoré.

Pendant le siège de cette ville, il passoit une rivière à la nage. Une flèche, lancée par un archer ou par une machine, l'atteignit à l'œil droit; &, malgré les douleurs aiguës qu'il éprouvoit, il regagna tranquillement le rivage d'où il étoit parti. Son médecin Critobule a retiré très habilement la flèche; l'œil n'est pas difforme, mais il est privé de la lumière*.

Cet accident n'a point ralenti son ardeur; il assiège maintenant le château d'Hérée, sur lequel nous avons des droits légitimes. Grande rumeur dans Athènes. Il est résulté un décret de l'assemblée générale; on doit lever une contribu-

* Un parasite de Philippe, nommé Clidémus, parut, depuis la blessure de ce prince, avec un emplâtre sur l'œil.

tion de 60 talens*, armer 40 galères, enrôler ceux qui n'ont pas atteint leur 45^e. année†. Ces préparatifs demandent du temps; l'hiver approche, & l'expédition sera remise à l'été prochain.

Pendant qu'on avoit à redouter les projets du roi de Perse, & les entreprises du roi de Macédoine, il nous arrivoit des ambassadeurs du roi de Lacédémone, & d'autres de la part des Mégalopolitains, qu'il tient assiégés. Archidamus proposoit de nous joindre aux Lacédémoniens, pour remettre les villes de la Grèce sur le pié où elles étoient avant les dernières guerres. Toutes les usurpations devoient être restituées, tous les nouveaux établissemens détruits. Les Thébains nous ont enlevé Oroepe, ils seront forcés de nous la rendre; ils ont rasé Thespies & Platée, on les rétablira; ils ont construit Mégalopolis en Arcadie, pour arrêter les incursions des Lacédémoniens; elle sera démolie. Les orateurs, les citoyens étoient partagés. Démosthène a montré clairement que l'exécution de ce projet affoiblirait, à la vérité, les Thébains nos ennemis, mais augmenterait la puissance des Lacédémoniens nos alliés: & que notre sûreté dépendoit uniquement de l'équilibre que nous aurions l'art de maintenir entre ces deux républiques. Les suffrages se sont réunis en faveur de son avis.

Cependant les Phocéens ont fourni des troupes aux Lacédémoniens; les Thébains & d'autres peuples, aux Mégalopolitains; on a déjà livré plusieurs combats; on conclura bientôt la paix, & l'on aura répandu beaucoup de sang.

On n'en a pas moins versé dans nos provinces septentrionales. Les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens, tour-à-tour vainqueurs & vaincus, perpétuent une guerre que la religion & la jalousie rendent extrêmement cruelle. Un nouvel accident ne laisse entrevoir qu'un avenir déplorable. Lycophron, tyran de Phères en Thessalie, s'est ligué avec les Phocéens, pour assujettir les Thessaliens. Ces derniers ont imploré l'assistance de Philippe, qui est bien vite accouru à leur secours; après quelques actions peu décisives, deux échecs consécutifs l'ont forcé de se retirer en Macédoine. On le croyoit réduit aux dernières extrémités; ses soldats commençoient à l'abandonner, quand tout à coup on l'a vu reparoître en Thessalie. Ses troupes, & celles des Thessaliens ses alliés, montoient à plus de 23000 fantassins, & à 3000 chevaux. Onomarque à la tête de 20000 hommes de pié,

* Trois cents vingt-quatre mille livres.

† C'étoit vers le mois d'octobre de l'an 353 avant J. C.

& de 3000 cavaliers, s'étoit joint à Lycophron. Les Phocéens, après une défense opiniâtre, ont été battus & poussés vers le rivage de la mer, d'où l'on appercevoit à une certaine distance, la flotte des Athéniens commandée par Charès. La plupart s'étant jetés à la nage, ont péri avec Onomarque leur chef, dont Philippe a fait retirer le corps, pour l'attacher à un gibet. La perte des Phocéens est très considérable: 6000 ont perdu la vie dans le combat; 3000, s'étant rendus à discrétion, ont été précipités dans la mer, comme des sacrilèges.

Les Thessaliens, en s'associant avec Philippe, ont détruit les barrières qui s'opposoient à son ambition. Depuis quelques années il laissoit les Grecs s'affoiblir, &, du haut de son trône, comme d'une guérite, il épioit le moment où l'on viendrait mendier son assistance. Le voilà désormais autorisé à se mêler des affaires de la Grèce. Par-tout le peuple, qui ne pénètre pas ses vues, le voit animé du zèle de la religion. Par-tout on s'écrit qu'il doit la victoire à la sainteté de la cause qu'il soutient, & que les dieux l'ont choisi pour venger leurs autels. Il l'avoit prévu lui-même; avant la bataille il fit prendre à ses soldats des couronnes de laurier, comme s'ils marchaient au combat au nom de la divinité de Delphes à qui cet arbre est consacré.

Des intentions si pures, des succès si brillans, portent l'admiration des Grecs jusqu'à l'enthousiasme; on ne parle que de ce prince, de ses talens, de ses vertus. Voici un trait qu'on m'a raconté de lui.

Il avoit dans son armée un soldat renommé pour sa bravoure, mais d'une insatiable avidité. Le soldat s'embarqua pour une expédition lointaine; &, son vaisseau ayant péri, il fut jeté mourant sur le rivage. A cette nouvelle, un Macédonien, qui cultivoit un petit champ aux environs, accourt à son secours, le rappelle à la vie, le mène dans sa maison, lui cède son lit, lui donne pendant un mois entier tous les soins & toutes les consolations que la pitié & l'humanité peuvent inspirer, lui fournit enfin l'argent nécessaire pour se rendre auprès de Philippe. Vous entendrez parler de ma reconnoissance, lui dit le soldat en partant: qu'il me soit seulement permis de rejoindre le Roi mon maître. Il arrive, raconte à Philippe son infortune, ne dit pas un mot de celui qui l'a soulagé, & demande en indemnité, une petite maison voisine des lieux où les flots l'avoient porté. C'étoit celle de son bienfaiteur. Le Roi accorde la demande sur-le-champ. Mais bientôt instruit de la vérité des faits, par une lettre pleine de noblesse qu'il reçoit du propriétaire, il frémit d'indignation, & ordonne au gouverneur de la province de remettre ce dernier

en possession de son bien, & de faire appliquer avec un fer chaud une marque déshonorante sur le front du soldat.

On élève cette action jusqu'aux nues: je l'approuve sans l'admirer. Philippe méritoit plus d'être puni qu'un vil mercenaire. Car le sujet qui sollicite une injustice est moins coupable, que le prince qui l'accorde sans examen. Que devoit donc faire Philippe après avoir flétri le soldat? Renoncer à la funeste prérogative d'être si généreux du bien d'autrui, & promettre à tout son empire de n'être plus si léger dans la distribution de ses grâces.

SOUS L'ARCHONTE ARISTODÈME.

La 1^{re}. année de la 107^e. olympiade

(Depuis le 3 Juillet de l'an 352, jusqu'au 22 Juillet de l'an 351 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Je vous ai marqué dans une de mes précédentes lettres, que pour prévenir les excursions de Philippe, & l'arrêter dans ses états, on avoit résolu de lever 60 talens, & d'envoyer en Thrace 40 galères avec une forte armée. Après environ 11 mois de préparatifs, on étoit enfin venu à bout de recueillir 5 talens*, & d'armer 10 galères; Charidème les devoit commander. Il étoit prêt à partir, lorsque le bruit s'est répandu que Philippe étoit malade, qu'il étoit mort. Nous avons désarmé aussitôt, & Philippe a pris sa marche vers les Thermopyles. Il alloit tomber sur la Phocide; il pouvoit de-là se rendre ici. Heureusement nous avions sur la côte voisine une flotte qui conduisoit aux Phocéens un corps de troupes. Nausiclès, qui étoit à leur tête, s'est hâté de les mettre à terre, & de les placer dans le détroit. Philippe a suspendu ses projets, & repris le chemin de la Macédoine.

Nous nous sommes enorgueillis de cet événement. Nos alliés nous en ont félicités. Nous avons décerné des actions de grâces aux dieux, des éloges aux troupes. Misérable ville, où s'emparer sans obstacle d'un poste, est un acte de bravoure, & n'être pas vaincu, un sujet de triomphe!

Ces jours passés, l'Assemblée générale s'occupa de nos démêlés avec le roi de Macédoine. Démosthène parut à la tribune, il peignit avec les plus fortes couleurs l'indolence & la frivolité des Athéniens, l'ignorance & les fausses mesures de leurs chefs, l'ambition & l'activité de Philippe.

Il proposa d'équiper une flotte, de mettre sur pié un corps

* 27000 livres.

de troupes, composé du moins en partie de citoyens ; d'établir le théâtre de la guerre en Macédoine, & de ne la terminer que par un traité avantageux, ou par une victoire décisive. Car, disoit-il, si nous n'allons pas au plus tôt attaquer Philippe chez lui, il viendra peut-être bientôt nous attaquer chez nous. Il fixa le nombre des soldats qu'il falloit enrôler, & s'occupa des moyens de leur subsistance.

Ce projet déconcerteroit les vues de Philippe, & l'empêcheroit de nous combattre aux dépens de nos alliés, dont il enlève impunément les vaisseaux. Il réveilleroit en même temps le courage des peuples qui, obligés de se jeter entre ses bras, portent le joug de son alliance avec la crainte & la haine qu'inspire l'orgueil d'un prince ambitieux.

Démosthène développa ces vues avec autant d'énergie que de clarté. Il a cette éloquence qui force les auditeurs à se reconnoître dans l'humiliante peinture de leurs fautes passées & de leur situation présente.

„ Voyez, s'écrioit-il, jusqu'à quel point d'audace Philippe
 „ est enfin parvenu ? Il vous ôte le choix de la guerre & de la
 „ paix ; il vous menace ; il tient, à ce qu'on dit, des discours
 „ insolens : peu satisfait de ses premières conquêtes, il en
 „ médite de nouvelles ; &, tandis que vous êtes ici tran-
 „ quille ment assis, il vous enveloppe & vous enferme de tous
 „ côtés. Qu'attendez-vous donc pour agir ? La nécessité ?
 „ Eh justes Dieux ! en fut-il jamais une plus pressante pour
 „ des ames libres, que l'instant du déshonneur ? Irez vous
 „ toujours dans la place publique vous demander s'il y a
 „ quelque chose de nouveau ? Eh ! quoi de plus nouveau
 „ qu'un homme de Macédoine qui gouverne la Grèce & veut
 „ subjuguier Athènes ? — Philippe est-il mort ? Non, mais il
 „ est malade. Eh ! que vous importe ? Si celui-ci mourroit,
 „ vous vous en feriez bientôt un autre par votre négligence
 „ & votre lâcheté.

„ Vous perdez le temps d'agir, en délibérations frivoles.
 „ Vos généraux, au lieu de paroître à la tête des armées, se
 „ traînent pompeusement à la suite de vos prêtres, pour aug-
 „ menter l'éclat des cérémonies publiques. Les armées ne
 „ sont plus composées que de mercenaires, la lie des nations
 „ étrangères, vils brigands qui mènent leur chefs tantôt chez
 „ vos alliés, dont ils font la terreur, tantôt chez les barbares
 „ qui vous les enlèvent au moment où leur secours vous est
 „ nécessaire ; incertitude & confusion dans vos préparatifs ;
 „ nul plan, nulle prévoyance dans vos projets & dans leur
 „ exécution. Les conjonctures vous commandent, & l'occa-
 „ sion vous échappe sans cesse. Athlètes maladroits, vous ne

„ pensez à vous garantir des coups, qu'après les avoir reçus
 „ Vous dit-on que Philippe est dans la Chersonnèse ? aussitôt
 „ un décret pour la secourir : qu'il est aux Thermopyles ?
 „ autre décret pour y marcher. Vous courez à droite & à
 „ gauche, par-tout où il vous conduit lui-même, le suivant
 „ toujours, & n'arrivant jamais que pour être témoins de ses
 „ succès. „

Toute la harangue est semée de pareils traits. On a reconnu, dans le style de l'auteur, celui de Thucydide, qui lui a servi de modèle. En sortant j'entendis plusieurs Athéniens lui prodiguer des éloges, & demander des nouvelles des Phocéens.

Vous me ferez peut-être la même question. On les croyoit sans ressource, après la victoire de Philippe ; mais ils ont le trésor de Delphes à leur disposition ; & , comme ils ont augmenté la solde des troupes, ils attirent tous les mercenaires qui courent la Grèce. Cette dernière campagne n'a rien décidé. Ils ont perdu des batailles, ils en ont gagné. Ils ont ravagé les terres des Locréens, & les leurs ont été dévastées par les Thébains.

Nos amis, qui vous regrettent sans cesse, continuent à s'assembler de temps en temps chez moi. Hier au soir, on demandoit pourquoi les grands hommes sont si rares, & ne se montrent que par intervalles. La question fut long-temps débattue. Chrysophile nia le fait, & soutint que la nature ne favorise pas plus un siècle & un pays qu'un autre. Parleroit-on de Lycurgue, ajouta-t-il, s'il étoit né dans une condition servile ? d'Homère, s'il avoit vécu dans ces temps où la langue n'étoit pas encore formée ? Qui nous a dit que de nos jours, parmi les nations policées ou barbares, on ne trouveroit pas des Homères & des Lycurgues, occupés des plus viles fonctions ? La nature, toujours libre, toujours riche dans ses productions, jette au hasard les génies sur la terre ; c'est aux circonstances à les développer.

SOUS L'ARCHONTE THESSALUS.

La 26. année de la 107e. olympiade.

(Depuis le 22 Juillet de l'an 351, jusqu'au 11 Juillet de l'an 350 avant J. C.)

LETTRE D'APOLLODORE.

Artémise, reine de Carie, est morte. Elle n'a survécu que deux ans à Mausole, son frère & son époux. Vous savez que Mausole étoit un de ces Rois que la cour de Suse tient

en garnison sur les frontières de l'empire, pour en défendre les approches. On dit que son épouse, qui le gouvernoit, ayant recueilli ses cendres, les avoit, par un excès de tendresse, mêlées avec la boisson qu'elle prenoit. On dit que sa douleur l'a conduite au tombeau. Elle n'en a pas suivi avec moins d'ardeur les projets d'ambition qu'elle lui avoit inspirés. Il ajouta la trahison au concours de quelques circonstances heureuses, pour s'emparer des îles de Cos, de Rhodes, & de plusieurs villes Grecques. Artémise les a maintenues sous son obéissance.

Voyez, je vous prie, combien sont fausses & funestes les idées qui gouvernent ce monde, & sur-tout celles que les souverains se font du pouvoir & de la gloire. Si Artémise avoit connu les véritables intérêts de son époux, elle lui auroit appris à céder la mauvaise foi & les vexations aux grands empires ; à fonder sa considération sur le bonheur de sa province, & à se laisser aimer du peuple, qui ne demande au gouvernement que de n'être pas traité en ennemi. Mais elle en voulut faire une espèce de conquérant. L'un & l'autre épuisèrent le sang & les fortunes de leurs sujets ; dans quelle vue ? Pour décorer la petite ville d'Halicarnasse, & illustrer la mémoire d'un petit lieutenant du roi de Perse.

Artémise ne négligea aucun moyen pour la perpétuer : elle excita par des récompenses les talens les plus distingués, à s'exercer sur les actions de Mausole. On composa des vers, des tragédies en son honneur. Les orateurs de la Grèce furent invités à faire son éloge. Plusieurs d'entre eux entrèrent en lice ; & Isocrate concourut avec quelques uns de ses disciples. Théopompe, qui travaille à l'histoire de la Grèce, l'emporta sur son maître, & eut la foiblesse de s'en vanter. Je lui demandois un jour si, en travaillant au panégyrique d'un homme dont la fordide avarice avoit ruiné tant de familles, la plume ne lui tomboit pas souvent des mains ? Il me répondit : J'ai parlé en orateur, une autre fois je parlerai en historien. Voilà de ces forfaits que se permet l'éloquence, & que nous avons la lâcheté de pardonner.

Artémise faisoit en même temps construire pour Mausole un tombeau qui, suivant les apparences, n'éternisera que la gloire des artistes. J'en ai vu les plans. C'est un quarré-long, dont le pourtour est de 411 piés. La principale partie de l'édifice, entourée de 36 colonnes, sera décorée, sur ses quatre faces, par quatre des plus fameux sculpteurs de la Grèce, Briaxis, Scopas, Léocharès & Timothée. Au dessus s'élèvera une pyramide, surmontée d'un char à quatre chevaux.

Ce char doit être de marbre, & de la main de Pythis. La hauteur totale du monument fera de 140 piés*.

Il est déjà fort avancé ; &, comme Idrieus qui succède à sa sœur Artémise, ne prend pas le même intérêt à cet ouvrage, les artistes ont déclaré qu'ils se feroient un honneur & un devoir de le terminer, sans exiger aucun salaire. Les fondemens en ont été jetés au milieu d'une place construite par les soins de Mausole, sur un terrain qui, naturellement disposé en forme de théâtre, descend & se prolonge jusqu'à la mer. Quand on entre dans le port, on est frappé de l'aspect imposant des lieux. Vous avez d'un côté le palais du Roi ; de l'autre, le temple de Vénus & de Mercure, situé auprès de la fontaine Salmacis. En face, le marché public s'étend le long du rivage ; au dessus, est la place, & plus loin, dans la partie supérieure, la vue se porte sur la citadelle & sur le temple de Mars, d'où s'élève une statue colossale. Le tombeau de Mausole, destiné à fixer les regards, après qu'ils se seront reposés un moment sur ces magnifiques édifices, fera sans doute un des plus beaux monumens de l'univers ; mais il devrait être consacré au bienfaiteur du genre humain.

Idrieus, en montant sur le trône, a reçu ordre d'Artaxerxès d'envoyer un corps d'auxiliaires contre les rois de Chypre, qui se sont révoltés. Phocion les commande, conjointement avec Evagoras, qui régnoit auparavant dans cette île. Leur projet est de commencer par le siège de Salamine.

Le roi de Perse a de plus grandes vues ; il se prépare à la conquête de l'Egypte. J'espère que vous aurez déjà pris des mesures pour vous mettre en sûreté. Il nous a demandé des troupes ; il en a demandé aux autres peuples de la Grèce. Nous l'avons refusé ; les Lacédémoniens ont fait de même. C'est bien assez pour nous de lui avoir cédé Phocion. Les villes Grecques de l'Asie lui avoient déjà promis 6000 hommes ; les Thébains en donnent 1000, & ceux d'Argos 3000, qui seront commandés par Nicostrate. C'est un général habile, & dont la manie est d'imiter Hercule. Il se montre dans les combats avec une peau de lion sur les épaules, & une massue à la main. Artaxerxès lui-même a désiré l'avoir.

Depuis quelque temps nous louons nos généraux, nos soldats, nos matelots aux rois de Perse, toujours jaloux d'avoir à leur service des Grecs qu'ils payent chèrement. Différens

* Si Pline, dans la description de ce monument, emploie des mesures Grecques, les 412 piés du pourtour se réduiront à 388 de nos piés, & 2 pouces en sus ; 140 piés d'élévation, à 132 de nos piés, plus 2 pouces 8 lignes.

motifs forcent nos républiques de se prêter à ce trafic ; le besoin de se débarrasser des mercenaires étrangers, que la paix rend inutiles, & qui chargent l'état ; le désir de procurer à des citoyens appauvris par la guerre, une solde qui rétablisse leur fortune ; la crainte de perdre la protection ou l'alliance du grand Roi ; l'espérance enfin d'en obtenir des gratifications qui suppléent à l'épuisement du trésor public. C'est ainsi qu'en dernier lieu, les Thébains ont tiré d'Artaxerxès une somme de 300 talens*. Un roi de Macédoine nous outrage ; un roi de Perse nous achète. Sommes-nous assez humiliés ?

SOUS L'ARCHONTE APIOLLODORE.

La 3e année de la 107e. olympiade.

(Depuis le 11 Juillet de l'an 350, jusqu'au 30 Juin de l'an 349 avant J. C.)

Nous reçûmes les trois lettres suivantes dans le même jour.

LETTRE DE NICÉTAS.

Je ris des craintes qu'on veut nous inspirer. La puissance de Philippe ne sauroit être durable : elle n'est fondée que sur le parjure, le mensonge & la perfidie. Il est détesté de ses alliés qu'il a souvent trompés ; de ses sujets & de ses soldats, tourmentés par des expéditions qui les épuisent, & dont ils ne retirent aucun fruit ; des principaux officiers de son armée, qui sont punis s'ils ne réussissent pas, humiliés s'ils réussissent : car il est si jaloux, qu'il leur pardonneroit plutôt une défaite honteuse qu'un succès trop brillant. Ils vivent dans des frayeurs mortelles, toujours exposés aux calomnies des courtisans, & aux soupçons ombrageux d'un prince qui s'est réservé toute la gloire qu'on peut recueillir en Macédoine.

Ce royaume est dans une situation déplorable. Plus de moissons, plus de commerce. Pauvre & foible de soi-même, il s'affoiblit encore en s'agrandissant. Le moindre revers détruira cette prospérité, que Philippe ne doit qu'à l'incapacité de nos généraux, & à la voie de corruption qu'il a honteusement introduite dans toute la Grèce.

Ses partisans exaltent ses qualités personnelles ; mais voici ce que m'en ont dit des gens qui l'ont vu de près.

La régularité des mœurs n'a point de droits sur son estime ; les vices en ont presque toujours sur son amitié : il dédaigne le citoyen qui n'a que des vertus, repousse l'homme éclairé qui lui donne des conseils, & court après la flatterie, avec autant

* 1,620,000 livres.

d'empressement,

d'empressement, que la flatterie court après les autres princes. Voulez-vous lui plaire, en obtenir des graces, être admis à sa société ? ayez assez de santé pour partager ses débauches, assez de talens pour l'amuser & le faire rire. Des bons-mots, des traits de satire, des facéties, des vers, quelques couplets bien obscènes, tout cela suffit pour parvenir auprès de lui à la plus haute faveur. Aussi, à l'exception d'Antipater, de Parménion, & de quelques gens de mérite encore, sa cour n'est qu'un amas impur de brigands, de musiciens, de poètes & de bouffons, qui l'applaudissent dans le mal & dans le bien. Ils accourent en Macédoine de toutes les parties de la Grèce.

Callias, qui contrefait si bien les ridicules, ce Callias, naguère esclave public de cette ville, dont il a été chassé, est maintenant un de ses principaux courtisans : un autre esclave, Agathocle, s'est élevé par les mêmes moyens ; Philippe, pour le récompenser, l'a mis à la tête d'un détachement de ses troupes ; enfin Thrasidée, le plus imbécille & le plus intrépide des flatteurs, vient d'obtenir une souveraineté en Thessalie.

Ces hommes sans principes & sans mœurs, sont publiquement appelés les amis du prince, & les fléaux de la Macédoine. Leur nombre est excessif, leur crédit sans bornes. Peu contents des trésors qu'il leur prodigue, ils poursuivent les citoyens honnêtes, les dépouillent de leurs biens, ou les immolent à leur vengeance. C'est avec eux qu'il se plonge dans la plus horrible crapule, passant les nuits à table, presque toujours ivre, presque toujours furieux, frappant à droite & à gauche, se livrant à des excès qu'on ne peut rappeler sans rougir.

Ce n'est pas seulement dans l'intérieur de son palais, c'est à la face des nations qu'il dégrade la majesté du trône. Dernièrement encore, chez les Thessaliens, si renommés pour leur intempérance, ne l'a-t-on pas vu les inviter à des repas fréquens, s'enivrer avec eux, les égayer par ses saillies, sauter, danser, & jouer tour-à-tour le rôle de bouffon & de pantomime ?

Non, je ne saurois croire, Anacharsis, qu'un tel histrion soit fait pour subjuguier la Grèce.

LETTRE D'APOLLODORE.

Du même jour que la précédente.

Je ne puis me rassurer sur l'état de la Grèce. On a beau me vanter le nombre de ses habitans, la valeur de ses soldats, l'éclat de ses anciennes victoires ; on a beau me dire que Philippe bornera ses conquêtes, & que ses entreprises ont été jusqu'à

jusqu'à présent colorées de spécieux prétextes ; je me méfie de nos moyens, & me défie de ses vues.

Les peuples de la Grèce sont affoiblis & corrompus. Plus de lois, plus de citoyens, nulle idée de la gloire, nul attachement au bien public. Par-tout de vils mercenaires pour soldats, et des brigands pour généraux.

Nos républiques ne se réuniront jamais contre Philippe. Les unes sont engagées dans une guerre qui achève de les détruire ; les autres n'ont de commun entre elles, que des jalousies et des prétentions, qui les empêchent de se rapprocher. L'exemple d'Athènes pourroit peut-être leur faire plus d'impression que leurs propres intérêts ; mais on ne se distingue plus ici que par des spectacles et des fêtes. Nous supportons les outrages de Philippe avec le même courage que nos pères bravoient les périls. L'éloquence impétueuse de Démosthène ne sauroit nous tirer de notre assoupissement. Quand je le vois à la tribune, je crois l'entendre s'écrier, au milieu des tombeaux qui renferment les restes de nos anciens guerriers : Cendres éteintes, ossements arides, levez-vous, et venez venger la patrie !

D'un autre côté, observez que Philippe, unique confident de ses secrets, seul dispensateur de ses trésors, le plus habile général de la Grèce, le plus brave soldat de son armée, conçoit, prévoit, exécute tout lui-même, prévient les évènements, en profite quand il le peut, et leur cède quand il le faut. Observez que ses troupes sont très bien disciplinées, qu'il les exerce sans cesse, qu'en temps de paix, il leur fait faire des marches de 300 stades*, avec armes et bagages ; que, dans tout temps, il est à leur tête ; qu'il les transporte avec une célérité effrayante d'une extrémité de son royaume à l'autre ; qu'elles ont appris de lui à ne pas mettre plus de différence entre l'hiver et l'été, qu'entre la fatigue et le repos. Observez que si l'intérieur de la Macédoine se ressent des malheurs de la guerre, il trouve des ressources abondantes dans les mines d'or qui lui appartiennent, dans les dépouilles des peuples qu'il subjugue, dans le commerce des nations qui commencent à fréquenter les ports dont il s'est emparé en Thessalie. Observez que depuis qu'il est sur le trône, il n'a qu'un objet ; qu'il a le courage de le suivre avec lenteur ; qu'il ne fait pas une démarche sans la méditer, qu'il n'en fait pas une seconde sans s'être assuré du succès de la première ; qu'il est de plus avide, insatiable de gloire ; qu'il va la chercher dans les dangers, dans la mêlée, dans les endroits où elle

* Plus de 11 lieues.

se vend à plus haut prix. Observez enfin que ses opérations sont toujours dirigées suivant les temps et les lieux : il oppose aux fréquentes révoltes des Thraces, Illyriens et autres barbares, des combats et des victoires ; aux nations de la Grèce, des tentatives pour essayer leurs forces ; des apologies, pour justifier ses entreprises ; l'art de les diviser, pour les affoiblir, et celui de les corrompre, pour les soumettre.

Il a fait couler au milieu d'elles cette grande et fatale contagion, qui dessèche l'honneur jusque dans ses racines. Il y tient à ses gages, et les orateurs publics, et les principaux citoyens, et des villes entières. Quelquefois il cède ses conquêtes à des alliés, qui par là deviennent les instrumens de sa grandeur, jusqu'à ce qu'ils en soient les victimes. Comme les gens à talens ont quelque influence sur l'opinion publique, il entretient avec eux une correspondance suivie, et leur offre un asyle à sa cour, quand ils ont à se plaindre de leur patrie.

Ses partisans sont en si grand nombre, et dans l'occasion, si bien secondés par les négociations secrètes, que malgré les doutes qu'on peut répandre sur la sainteté de sa parole & de ses sermens, malgré la persuasion où l'on devroit être que sa haine est moins funeste que son amitié, les Thessaliens n'ont pas hésité à se jeter entre ses bras ; & plusieurs autres peuples n'attendent que le moment de suivre leur exemple.

Cependant on attache encore une idée de foiblesse à sa puissance, parce qu'on l'a vue dans son berceau. Vous entendriez dire à des gens, même éclairés, que les projets attribués à Philippe, sont trop au dessus des forces de son royaume. Il s'agit bien ici de la Macédoine ! il est question d'un empire formé pendant dix ans par des accroissemens progressifs & consolidés ; il est question d'un prince, dont le génie centuple les ressources de l'état, & dont l'activité, non moins étonnante, multiplie, dans la même proportion, le nombre de ses troupes, & les momens de sa vie.

Nous nous flattons en vain que ces momens s'écoulent dans la débauche & la licence. C'est vainement que la calomnie nous le représente comme le plus méprisable & le plus dissolu des hommes. Le temps que les autres souverains perdent à s'ennuyer, il l'accorde aux plaisirs ; celui qu'ils donnent aux plaisirs, il le consacre aux soins de son royaume. Eh ! plutôt aux dieux, qu'au lieu des vices qu'on lui attribue, il eût des défians, qu'il fût borné dans ses vues, obstiné dans ses opinions, sans attention au choix de ses ministres & de ses généraux, sans vigilance & sans suite dans ses entreprises ! Philippe a, peut être, le défaut d'admirer les gens d'esprit, comme s'il

n'en avoit pas plus que tous les autres. Un trait le séduit, mais ne le gouverne pas.

Enfin nos orateurs, pour inspirer de la confiance au peuple, lui disent sans cesse, qu'une puissance fondée sur l'injustice & la perfidie, ne sauroit subsister. Sans doute, si les autres nations n'étoient pas aussi perfides, aussi injustes qu'elle. Mais le règne des vertus est passé, & c'est à la force qu'il appartient maintenant de gouverner les hommes.

Mon cher Anacharsis, quand je réfléchis à l'immense carrière que Philippe a parcourue dans un si petit nombre d'années, quand je pense à cet assemblage de qualités éminentes & de circonstances favorables dont je viens d'esquisser le tableau, je ne puis m'empêcher de conclure que Philippe est fait pour asservir la Grèce.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Du même jour que les deux précédentes.

J'adore Philippe. Il aime la gloire, les talens, les femmes & le vin. Sur le trône, le plus grand des Rois; dans la société, le plus aimable des hommes. Comme il fait valoir l'esprit des autres! comme les autres sont enchantés du sien! Quelle facilité dans le caractère! quelle politesse dans les manières! que de goût dans tout ce qu'il dit! que de graces dans tout ce qu'il fait!

Le roi de Macédoine est quelquefois obligé de traiter durement les vaincus; mais Philippe est humain, doux, affable, essentiellement bon: j'en suis certain; car il veut être aimé; & de plus, j'ai ouï dire à je ne sais qui, c'est peut-être à moi, qu'on n'est pas méchant quand on est si gai.

Sa colère s'allume & s'éteint dans un moment. Sans fiel, sans rancune, il est au dessus de l'offense comme de l'éloge. Nos orateurs l'accablent d'injures à la tribune; ses sujets mêmes lui disent quelquefois des vérités choquantes. Il répond qu'il a des obligations aux premiers, parce qu'ils le corrigent de ses folles; aux seconds, parce qu'ils l'instruisent de ses devoirs. Une femme du peuple se présente & le prie de terminer son affaire.—, Je n'en ai pas le temps.—Pourquoi, donc restez-vous sur le trône?—Ce mot l'arrête, & sur-le-champ il se fait rapporter tous les procès qui étoient en souffrance. Une autre fois il s'endort pendant la plaidoirie, & n'en condamne pas moins une des parties à payer une certaine somme. —, J'en appelle, s'écrie-t-elle aussitôt.—A qui, donc?—Au Roi plus attentif. — A l'instant il revoit l'affaire, reconnoit son erreur, & paie lui-même l'amende.

Voulez-

Voulez-vous savoir s'il oublie les services ? Il en avoit reçu de Philon, pendant qu'il étoit en ôtage à Thèbes, il y a dix ans au moins. Dernièrement les Thébains lui envoyèrent des députés. Philon étoit du nombre. Le Roi voulut le combler de biens ; & n'essuyant que des refus : pourquoi, lui dit-il, m'enviez-vous la gloire & le plaisir de vous vaincre en bienfaits.

A la prise d'une ville, un des prisonniers qu'on exposoit en vente, réclamoit son amitié. Le Roi surpris le fit approcher ; il étoit assis. L'inconnu lui dit à l'oreille : Laissez tomber votre robe, vous n'êtes pas dans une position décente. Il a raison, s'écria Philippe ; il est de mes amis, qu'on lui ôte ses fers.

J'aurois mille traits à vous raconter de sa douceur & de sa modération. Ses courtisans vouloient qu'il sévît contre Nicanor, qui ne cessoit de blâmer son administration & sa conduite. Il leur répondit : « Cet homme n'est pas le plus méchant des Macédoniens ; c'est peut-être moi qui ai tort de l'avoir négligé. » Il prit des informations ; il fut que Nicanor étoit aigri par le besoin, & vint à son secours. Comme Nicanor ne parloit plus de son bienfaiteur qu'avec éloge, Philippe dit aux délateurs : « Vous voyez bien qu'il dépend d'un Roi d'exciter ou d'arrêter les plaintes de ses sujets. » Un autre se permettoit contre lui des plaisanteries amères & pleines d'esprit. On lui proposoit de l'exiler. « Je n'en ferai rien, répondit-il ; il iroit dire par-tout ce qu'il dit ici. »

Au siège d'une place, il eut la clavicule cassée d'un coup de pierre. Son chirurgien le pansoit & lui demandoit une grace. « Je ne puis pas la refuser, lui dit Philippe en riant, tu me tiens à la gorge.* »

Sa cour est l'asyle des talens & des plaisirs. La magnificence brille dans ses fêtes, la gaieté dans ses soupers. Voilà des faits. Je me soucie fort peu de son ambition. Croyez-vous qu'on soit bien malheureux de vivre sous un tel prince ? S'il vient nous attaquer, nous nous battons ; si nous sommes vaincus, nous en serons quittes pour rire & boire avec lui.

* Le texte dit : ■ Prends tout ce que tu voudras, tu tiens la clef dans ta main. » Le mot grec qui signifie *clavicule*, désigne aussi une *clef*.

SOUS L'ARCHONTE CALLIMAQUE.

Dans la 4^e. année de la 107^e. olympiade.*(Depuis le 30 Juin de l'an 349 jusqu'au 18 Juillet de l'an 348 avant J. C.)*

Pendant que nous étions en Egypte & en Perse, nous profitons de toutes les occasions pour instruire nos amis d'Athènes des détails de notre voyage. Je n'ai trouvé dans mes papiers que ce fragment d'une lettre que j'écrivis à Apollodore, quelque temps après notre arrivée à Suze, une des capitales de la Perse.

FRAGMENT D'UNE LETTRE D'ANACHARSIS.

Nous avons parcouru plusieurs provinces de ce vaste empire. A Persépolis, outre des tombeaux creusés dans le roc, à une très-grande élévation, le palais des Rois a étonné nos regards familiarisés, depuis quelques années, avec les monumens de l'Egypte. Il fut construit, dit-on, il y a près de deux siècles, sous le règne de Darius fils d'Hystaspe, par des ouvriers Egyptiens, que Cambyse avoit amenés en Perse. Une triple enceinte de murs, dont l'une a 60 coudées de hauteur,* des portes d'airain, des colonnes sans nombre, quelques unes hautes de 70 piés†; de grands quartiers de marbre, chargés d'une infinité de figures en bas-reliefs; des souterrains où sont déposées des sommes immenses : tout y respire la magnificence & la crainte; car ce palais sert en même temps de citadelle.

Les rois de Perse en ont fait élever d'autres, moins somptueux, à la vérité, mais d'une beauté surprenante, à Suze, à Ecbatane, dans toutes les villes où ils passent les différentes saisons de l'année.

Ils ont aussi de grands parcs qu'ils nomment paradis, & qui sont divisés en deux parties. Dans l'une, armés de flèches & de javelots, ils poursuivent à cheval, à travers les forêts, les bêtes fauves qu'ils ont soin d'y renfermer. Dans l'autre, où l'art du jardinage a épuisé ses efforts, ils cultivent les plus belles fleurs, & recueillent les meilleurs fruits: ils ne sont pas moins jaloux d'y élever des arbres superbes, qu'ils disposent communément en quinconces. On trouve, en différens endroits, de semblables paradis, appartenans aux Satrapes ou à de grands seigneurs.

Cependant nous avons encore été plus frappés de la pro-

* 85 de nos piés.

† 66 de nos piés 1 pouce 4 lignes.

tection éclatante que le souverain accorde à la culture des terres, non par des volontés passagères, mais par cette vigilance éclairée, qui a plus de pouvoir que les édits & les lois. De district en district, il établit deux intendants, l'un pour le militaire, l'autre pour le civil. Le premier est chargé de maintenir la tranquillité publique ; le second, de hâter les progrès de l'industrie & de l'agriculture. Si l'un ne s'acquitte pas de ses devoirs, l'autre a le droit de s'en plaindre au gouverneur de la province, & au souverain lui-même, qui, de temps en temps, parcourt une partie de ses états. Apperçoit-il des campagnes couvertes d'arbres, de moissons, & de toutes les productions dont le sol est susceptible ? il comble d'honneurs les deux chefs, & augmente leur département. Trouve-t-il des terres incultes ? ils sont aussitôt révoqués & remplacés. Des commissaires incorruptibles, & revêtus de son autorité, exercent la même justice dans les cantons où il ne voyage pas.

En Egypte, nous entendions souvent parler, avec les plus grands éloges, de cet Arsame que le roi de Perse avoit, depuis plusieurs années, appelé à son conseil. Dans les ports de Phénicie, on nous montrait des citadelles nouvellement construites, quantité de vaisseaux de guerre sur le chantier, des bois & des agrès qu'on apportoit de toutes parts : on devoit ces avantages à la vigilance d'Arsame. Des citoyens utiles nous disoient : Notre commerce étoit menacé d'une ruine prochaine ; le crédit d'Arsame l'a soutenu. On apprenoit en même temps, que l'île importante de Chypre, après avoir long-temps éprouvé les maux de l'anarchie, venoit de se soumettre à la Perse ; & c'étoit le fruit de la politique d'Arsame. Dans l'intérieur du royaume, de vieux officiers nous disoient, les larmes aux yeux : Nous avons bien servi le Roi, mais dans la distribution des grâces, on nous avoit oubliés : nous nous sommes adressés à Arsame, sans le connoître ; il nous a procuré une vieillesse heureuse, & ne l'a dit à personne. Un particulier ajoutoit : Arsame, prévenu par mes ennemis, crut devoir employer contre moi la voie de l'autorité ; bientôt convaincu de mon innocence, il m'appela : je le trouvai plus affligé que je ne l'étois moi même ; il me pria de l'aider à réparer une injustice dont son ame gémissoit, & me fit promettre de recourir à lui toutes les fois que j'aurois besoin de protection. Je ne l'ai jamais imploré en vain.

Par-tout son influence secrète donnoit de l'activité aux esprits ; les militaires se félicitoient de l'émulation qu'il entretenoit parmi eux, & les peuples, de la paix qu'il leur avoit ménagée, malgré des obstacles presque insurmontables. En-

Enfin la nation étoit remontée par ses soins, à cette haute considération que des guerres malheureuses lui avoient fait perdre parmi les puissances étrangères.

Arsame n'est plus dans le ministère. Il coule des jours tranquilles dans son paradis, éloigné de Suze d'environ 40 parasanges.* Ses amis lui sont restés ; ceux dont il faisoit si bien valoir le mérite, se sont souvenus de ses bienfaits ou de ses promesses. Tous se rendent auprès de lui avec plus d'empressement que s'il étoit encore en place.

Le hasard nous a conduits dans sa charmante retraite. Ses bontés nous y retiennent depuis plusieurs mois, & je ne fais si nous pourrions nous arracher d'une société qu'Athènes seule auroit pu rassembler dans le temps que la politesse, la décence & le bon goût régnoient le plus dans cette ville.

Elle fait le bonheur d'Arsame ; il en fait les délices. Sa conversation est animée, facile, intéressante, souvent relevée par des saillies qui lui échappent comme des éclairs ; toujours embellie par les graces & par une gaieté, qui se communique, ainsi que son bonheur, à tout ce qui l'entoure. Jamais aucune prétention dans ce qu'il dit ; jamais d'expressions impropres ni recherchées, & cependant la plus parfaite bienséance au milieu du plus grand abandon : c'est le ton d'un homme qui possède, au plus haut degré, le don de plaire, & le sentiment exquis des convenances.

Cet heureux accord le frappe vivement, quand il le retrouve, ou qu'il le suppose dans les autres. Il écoute avec une attention obligeante ; il applaudit avec transport à un trait d'esprit, pourvu qu'il soit rapide ; à une pensée neuve, pourvu qu'elle soit juste ; à un grand sentiment, dès qu'il n'est pas exagéré.

Dans le commerce de l'amitié, les agrémens plus développés encore, semblent, à chaque moment, se montrer pour la première fois. Il apporte, dans les liaisons moins étroites, une facilité de mœurs, dont Aristote avoit conçu le modèle. On rencontre souvent, me disoit un jour ce philosophe, des caractères si foibles, qu'ils approuvent tout pour ne blesser personne ; d'autres si difficiles, qu'ils n'approuvent rien, au risque de déplaire à tout le monde. Il est un milieu qui n'a point de nom dans notre langue, parce que très peu de gens l'ont le saisir. C'est une disposition naturelle, qui, sans avoir la réalité de l'amitié, en a les apparences, & en quelque façon les douceurs : celui qui en est doué, évite également de flatter & de choquer l'amour-propre de qui que ce soit ; il pardonne les foiblesses, supporte les défauts, ne se fait pas un mérite de relever les ridicules, n'est point empressé à don-

* Environs 75 lieues et un tiers.

ner des avis, & fait mettre tant de proportion & de vérité dans les égards & l'intérêt qu'il témoigne, que tous les cœurs croient avoir obtenu dans le sien, le degré d'affection ou d'estime qu'ils désirent.

Tel est le charme qui les attire & les fixe auprès d'Arfame; espèce de bienveillance générale, d'autant plus attrayante chez lui, qu'elle s'unit sans effort à l'éclat de la gloire & à la simplicité de la modestie. Une fois, en sa présence, l'occasion s'offrit d'indiquer quelques unes de ses grandes qualités; il se hâta de relever ses défauts. Une autre fois, il s'agissoit des opérations qu'il dirigea pendant son ministère : nous voulûmes lui parler de ses succès; il nous parla de ses fautes.

Son cœur, aisément ému, s'enflamme au récit d'une belle action, & s'attendrit sur le sort du malheureux, dont il excite la reconnaissance sans l'exiger. Dans sa maison, autour de sa demeure, tout se ressent de cette bonté généreuse qui prévient tous les vœux, & suffit à tous les besoins. Déjà des terres abandonnées, se sont couvertes de moissons; déjà les pauvres habitans des campagnes voisines, prévenus par ses bienfaits, lui offrent un tribut d'amour qui le touche plus que leur respect.

Mon cher Apollodore, c'est à l'histoire qu'il appartient de mettre à sa place un ministre qui, dépositaire de toute la faveur, & n'ayant aucune espèce de flatteurs à ses gages, n'ambitionna jamais que la gloire & le bonheur de sa nation. Je vous ai fait part des premières impressions que nous avons reçues auprès de lui. Je rappellerai peut-être dans la suite d'autres traits de son caractère. Vous me le pardonnerez sans doute : des voyageurs ne doivent point négliger de si riches détails; car enfin la description d'un grand homme vaut bien celle d'un grand édifice.

LETTRE D'APOLLODORE.

Vous savez qu'au voisinage des états de Philippe, dans la Thrace maritime, s'étend, le long de la mer, la Chalcidique, où s'établirent autrefois plusieurs colonies Grecques, dont Olynthe est la principale. C'est une ville forte, opulente, très-peuplée, & qui, placée en partie sur une hauteur, attire de loin les regards par la beauté de ses édifices & la grandeur de son enceinte.

Ses habitans ont donné plus d'une fois des preuves éclatantes de leur valeur. Quand Philippe monta sur le trône, ils étoient sur le point de conclure une alliance avec nous. Il fut la détourner, en nous séduisant par des promesses, eux par des bienfaits; il augmenta leurs domaines par la cession d'Anthémonte & de Potidée, dont il s'étoit rendu maître. Tou-

chés

chés de ces avances généreuses, ils l'ont laissé pendant plusieurs années s'agrandir impunément ; & , si par hasard ils en concevoient de l'ombrage, il faisoit partir aussitôt des ambassadeurs qui, soutenus des nombreux partisans qu'il avoit eu le temps de se ménager dans la ville, calmoient facilement ces alarmes passagères.

Ils avoient enfin ouvert les yeux, & résolu de se jeter entre nos bras ; d'ailleurs ils refusoient depuis long-temps de livrer au Roi deux de ses frères d'un autre lit, qui s'étoient réfugiés chez eux, & qui pouvoient avoir des prétentions au trône de Macédoine. Il se sert aujourd'hui de ces prétextes pour effectuer le dessein, conçu depuis long-temps, d'ajouter la Chalcidique à ses états. Il s'est emparé sans effort de quelques villes de la contrée ; les autres tomberont bientôt entre ses mains. Olynthe est menacée d'un siège ; ses députés ont imploré notre secours. Démosthène a parlé pour eux ; & son avis a prévalu, malgré l'opposition de Dénade, orateur éloquent, mais soupçonné d'intelligence avec Philippe.

Charès est parti avec 30 galères & 2000 hommes armés à la légère ; il a trouvé sur la côte voisine d'Olynthe, un petit corps de mercenaires au service du roi de Macédoine ; & , content de l'avoir mis en fuite, & d'avoir pris le chef, surnommé le Coq, il est venu jouir de son triomphe au milieu de nous. Les Olynthiens n'ont pas été secourus ; mais, après des sacrifices en actions de grâces, notre général a donné dans la place publique un repas au peuple, qui, dans l'ivresse de sa joie, lui a décerné une couronne d'or.

Cependant Olynthe nous ayant envoyé de nouveaux députés, nous avons fait partir 18 galères, 4000 soldats étrangers armés à la légère, & 150 chevaux, sous la conduite de Charidème, qui ne surpasse Charès qu'en scélératesse. Après avoir ravagé la contrée voisine, il est entré dans la ville, où tous les jours il se signale par son intempérance & ses débauches.

Quoique bien des gens soutiennent ici que cette guerre nous est étrangère, je suis persuadé que rien n'est si essentiel pour les Athéniens que la conservation d'Olynthe. Si Philippe s'en empare, qui l'empêchera de venir dans l'Attique ? Il ne reste plus entre lui & nous que les Thessaliens qui sont ses alliés, les Thébains qui sont nos ennemis, & les Phocéens, trop foibles pour se défendre eux-mêmes.

LETTRE DE NICÉTAS.

Je n'attendois qu'une imprudence de Philippe : il craignoit & ménageoit les Olynthiens ; tout-à-coup on l'a vu s'approcher

cher de leurs murailles, à la distance de 40 stades*. Ils lui ont envoyé des députés. „ Il faut que vous sortiez de la „ ville, ou moi de la Macédoine. „ Voilà sa réponse. Il a donc oublié que dans ces derniers temps, ils contraignirent son père Amyntas à leur céder une partie de son royaume, & qu'ils opposèrent ensuite la plus longue résistance à l'effort de ses armes, jointes à celles des Lacédémoniens, dont il avoit imploré l'assistance.

On dit qu'en arrivant il les a mis en fuite. Mais comment pourra-t-il franchir ces murs que l'art a fortifiés, & qui sont défendus par une armée entière? Il faut compter d'abord plus de 10000 hommes d'infanterie & 1000 de cavalerie, levés dans la Chalcidique; ensuite quantité de braves guerriers que les assiégés ont reçus de leurs anciens alliés; joignez-y les troupes de Charidème, & le nouveau renfort de 2000 hommes pesamment armés, & de 300 cavaliers, tous Athéniens, que nous venons de faire partir.

Philippe n'eût jamais entrepris cette expédition, s'il en eût prévu les suites; il a cru tout emporter d'emblée. Une autre inquiétude le dévore en secret. Les Thessaliens ses alliés seront bientôt au nombre de ses ennemis; il leur avoit enlevé la ville de Pagase, ils la demandent; il comptoit fortifier Magnésie, ils s'y opposent; il perçoit des droits dans leurs ports & dans leurs marchés, ils veulent se les réserver. S'il en est privé, comment payera-t-il cette armée nombreuse de mercenaires qui fait toute sa force? On présume d'un autre côté, que les Illyriens & les Péoniens, peu façonnés à la servitude, secoueront bientôt le joug d'un prince que ses victoires ont rendu insolent.

Que n'eussions-nous pas donné pour susciter les Olynthiens contre lui? L'événement a surpassé notre attente. Vous apprendrez bientôt que la puissance & la gloire de Philippe se sont brisées contre les remparts d'Olynthe.

LETTRE D'APOLLODORE.

Philippe entretenoit des intelligences dans l'Eubée; il y faisoit passer secrètement des troupes. Déjà la plupart des villes étoient gagnées. Maître de cette île, il l'eût été bientôt de la Grèce entière. A la prière de Plutarque d'Erétrie, nous fîmes partir Phocion avec un petit nombre de cavaliers & de fantassins. Nous comptions sur les partisans de la liberté, & sur les étrangers que Plutarque avoit à sa solde,

* Environ un lieue & demie.

Mais

Mais la corruption avoit fait de si grands progrès, que toute l'île se souleva contre nous, que Phocion courut le plus grand danger, & que nous fîmes marcher le reste de la cavalerie.

Phocion occupoit une éminence qu'un ravin profond séparoit de la plaine de Tamynes. Les ennemis, qui le tenoient assiégé depuis quelque temps, résolurent enfin de le déposter. Il les vit s'avancer, & resta tranquille. Mais Plutarque, au mépris de ses ordres, sortit des retranchemens à la tête des troupes étrangères; il fut suivi de nos cavaliers; les uns & les autres attaquèrent en désordre, & furent mis en fuite. Tout le camp frémissait d'indignation; mais Phocion contenoit la valeur des soldats, sous prétexte que les sacrifices n'étoient pas favorables. Dès qu'il vit les ennemis abattre l'enceinte de camp, il donna le signal, les repoussa vivement, & les poursuivit dans la plaine: le combat fut meurtrier, & la victoire complète. L'orateur Eschine en a apporté la nouvelle. Il s'étoit distingué dans l'action.

Phocion a chassé d'Erétrie ce Plutarque qui la tyrannisoit, & de l'Eubée, tous ces petits despotes qui s'étoient vendus à Philippe. Il a mis une garnison dans le fort de Zarétra, pour assurer l'indépendance de l'île; &, après une campagne que les connoisseurs admirent, il est venu se confondre avec les citoyens d'Athènes.

Vous jugerez de sa sagesse & de son humanité, par ces deux traits. Avant la bataille, il défendit aux officiers d'empêcher la désertion, qui les délivroit d'une foule de lâches & de mutins; après la victoire, il ordonna de relâcher tous les prisonniers Grecs, de peur que le peuple n'exerçât sur eux des actes de vengeance & de cruauté.

Dans une de nos dernières conversations, Théodore nous entretint de la nature & du mouvement des astres. Pour tout compliment, Diogène lui demanda s'il y avoit long-temps qu'il étoit descendu du ciel. Panthion nous lut ensuite un ouvrage d'une excessive longueur. Diogène, assis auprès de lui, jetoit par intervalles les yeux sur le manuscrit, et s'étant aperçu qu'il tendoit à sa fin: Terre, terre! s'écria-t-il; mes amis, encore un moment de patience!

Un instant après, on demandoit à quelles marques un étranger arrivant dans une ville, reconnoîtroit qu'on y néglige l'éducation. Platon répondit: „ Si l'on y a besoin de médecins et de juges. „

SOUS L'ARCHONTE THÉOPHILE.

La 1^{re}. année de la 108^e. olympiade.*(Depuis le 18 Juillet de l'an 348, jusqu'au 8 Juillet de l'an 347 avant J. C.)*

LETTRE D'APOLLODORE.

Ces jours passés, nous promenant hors de la porte de Thrace, nous vîmes un homme à cheval arriver à toute bride. Nous l'arrêtâmes : d'où venez-vous ? Savez-vous quelque chose du siège d'Olynthe ? J'étois allé à Potidée, nous dit-il ; à mon retour, je n'ai plus vu Olynthe. A ces mots, il nous quitte & dispaçoit. Nous rentrâmes, & quelques momens après, le désastre de cette ville répandit par-tout la consternation.

Olynthe n'est plus ; ses richesses, ses forces, ses alliés, 14000 hommes que nous lui avions envoyés à diverses reprises, rien n'a pu la sauver. Philippe, repouffé à tous les assauts, perdoit journellement du monde. Mais des traîtres qu'elle renfermoit dans son sein, hâtoient tous les jours l'instant de sa ruine. Il avoit acheté ses magistrats & ses généraux. Les principaux d'entre eux, Euthycrate & Lathène, lui livrèrent une fois 500 cavaliers qu'ils commandoient, & après d'autres trahisons non moins funestes, l'introduisirent dans la ville, qui fut aussitôt abandonnée au pillage. Maisons, portiques, temples ; la flamme & le fer ont tout détruit ; & bientôt on se demandera où elle étoit située. Philippe a fait vendre les habitans, & mettre à mort deux de ses frères, retirés depuis plusieurs années dans cet asyle.

La Grèce est dans l'épouvante ; elle craint pour sa puissance & pour sa liberté. On se voit partout entouré d'espions & d'ennemis. Comment se garantir de la vénalité des ames ? Comment se défendre contre un prince qui dit souvent, & qui prouve par les faits, qu'il n'y a point de murailles qu'une bête de somme, chargée d'or, ne puisse aisément franchir ? Les autres nations ont applaudi aux décrets foudroyans que nous avons portés contre ceux qui ont trahi les Olynthiens. Il faut rendre justice aux vainqueurs ; indignés de cette perfidie, ils l'ont reprochée ouvertement aux coupables. Euthycrate & Lathène s'en sont plaints à Philippe, qui leur a répondu : „ Les soldats Macédoniens sont encore bien grossiers, „ ils nomment chaque chose par son nom. „

Tandis que les Olynthiens, chargés de fers, pleuroient assis sur les cendres de leur patrie, ou se traînoient par troupeaux dans

dans les chemins publics, à la suite de leurs nouveaux maîtres, Philippe osoit remercier le ciel des maux dont il étoit l'auteur, & célébroit des jeux superbes en l'honneur de Jupiter Olympien. Il avoit appelé les artistes les plus distingués, les acteurs les plus habiles. Ils furent admis au repas qui termina ces fêtes odieuses. Là, dans l'ivresse de la victoire & des plaisirs, le Roi s'empressoit de prévenir ou de satisfaire les vœux des assistans, de leur prodiguer ses bienfaits ou ses promesses. Satyrus, cet acteur qui excelle dans le comique, gardoit un morne silence. Philippe s'en aperçut, & lui en fit des reproches : „ Eh quoi ! lui disoit-il, doutez-vous de ma „ générosité, de mon estime ? Navez-vous point de grace à „ solliciter ? „ Il en est une, répondit Satyrus, qui dépend uniquement de vous ; mais je crains un refus. — Parlez, dit „ Philippe, & soyez sûr d'obtenir tout ce que vous deman- „ derez. „

„ J'avois, reprit l'acteur, des liaisons étroites d'hospitalité „ et d'amitié avec Apollophane de Pydna. On le fit mourir sur „ de fausses imputations. Il ne laissa que deux filles, très jeunes „ encore. Leurs parens, pour les mettre en lieu de sûreté, „ les firent passer à Olynthe. Elles sont dans les fers ; elles „ sont à vous, & j'ose les réclamer. Je n'ai d'autre intérêt „ que celui de leur honneur. Mon dessein est de leur con- „ stituer des dots, de leur choisir des époux, & d'empêcher „ qu'elles ne fassent rien qui soit indigne de leur père & de „ son ami. „ Toute la salle retentit des applaudissemens que méritoit Satyrus ; & Philippe, plus ému que les autres, lui fit remettre à l'instant les deux jeunes captives. Ce trait de clémence est d'autant plus beau, qu'Apollophane fut accusé d'avoir avec d'autres conjurés, privé de la vie & de la couronne Alexandre, frère de Philippe.

Je ne vous parle pas de la guerre des Phocéens. Elle se perpétue sans incidens remarquables. Fasse le ciel qu'elle ne se termine pas comme celle d'Olynthe !

LETTRE DE NICÉTAS.

Je ne m'attendois pas au malheur des Olynthiens, parce que je ne devois pas m'attendre à leur aveuglement. S'ils ont péri, c'est pour n'avoir pas étouffé dans son origine le parti de Philippe. Ils avoient à la tête de leur cavalerie, Apollonide, habile général, excellent citoyen : on le bannit tout-à-coup, parce que les partisans de Philippe étoient parvenus à le rendre suspect. Lasthène qu'on met à sa place, Euthycrate qu'on lui associe, avoient reçu de la Macédoine des bois de construction, des troupeaux de bœufs et d'autres richesses,

richesses, qu'ils n'étoient pas en état d'acquérir ; leurs liaisons avec Philippe étoit avérée, & les Olynthiens ne s'en apperçoivent pas. Pendant le siège, les mesures des chefs sont visiblement concertées avec le Roi, & les Olynthiens persistent dans leur aveuglement. On savoit par-tout qu'il avoit soumis les villes de la Chalcidique, plutôt à force de présens que par la valeur de ses troupes, & cet exemple est perdu pour les Olynthiens.

Celui d'Euthycrate & de Lasthène effrayera désormais les lâches qui seroient capables d'une pareille infamie. Ces deux misérables ont péri misérablement. Philippe, qui emploie les traîtres, & les méprise, a cru devoir livrer ceux-ci aux outrages de ses soldats, qui ont fini par les mettre en pièces.

La prise d'Olynthe, au lieu de détruire nos espérances, ne sert qu'à les relever. Nos orateurs ont enflammé les esprits. Nous avons envoyé un grand nombre d'ambassadeurs. Ils iront partout chercher des ennemis à Philippe, & indiquer une diète générale, pour y délibérer sur la guerre. Elle doit se tenir ici. Eschine s'est rendu chez les Arcadiens, qui ont promis d'accéder à la ligue. Les autres nations commencent à se remuer ; toute la Grèce sera bientôt sous les armes.

La république ne ménage plus rien. Outre les décrets portés contre ceux qui ont perdu Olynthe, nous avons publiquement accueilli ceux de ses habitans qui avoient échappé aux flammes & à l'esclavage. A tant d'actes de vigueur, Philippe reconnoîtra qu'il ne s'agit plus entre nous & lui d'attaques furtives, de plaintes, de négociations & de projets de paix.

LETTRE D'APOLLODORE.

Le 15 de thargélion *.

Vous partagerez notre douleur. Une mort imprévue vient de nous enlever Platon. Ce fut le 7 de ce mois†, le jour même de sa naissance. Il n'avoit pu se dispenser de se trouver à un repas de noce : j'étois auprès de lui : il ne mangea, comme il faisoit souvent, que quelques olives. Jamais il ne

* Le 25 mai 347 avant J. C.

† Le 17 de mai 347 avant J. C. Je ne donne pas cette date comme certaine ; on fait que les chronologistes se partagent sur l'année et sur le jour où mourut Platon ; mais il paroît que la différence ne peut être que de quelques mois.

fut si aimable, jamais sa santé ne nous avoit donné de si belles espérances. Dans le temps que je l'en félicitois, il se trouve mal, perd connoissance, & tombe entre mes bras. Tous les secours furent inutiles ; nous le fîmes transporter chez lui. Nous vîmes sur sa table les dernières lignes qu'il avoit écrites quelques momens auparavant, & les corrections qu'il faisoit par intervalles à son traité de la république ; nous les arrosâmes de nos pleurs. Les regrets du public, les larmes de ses amis, l'ont accompagné au tombeau. Il est inhumé auprès de l'Académie. Il avoit 81 ans révolus.

Son testament contient l'état de ses biens : deux maisons de campagne ; trois mines en argent comptant* ; quatre esclaves ; deux vases d'argent ; pesant l'un 165 drachmes, l'autre 45 ; un anneau d'or ; la boucle d'oreille de même métal, qu'il portoit dans son enfance. Il déclare n'avoir aucune dette ; il lègue une de ses maisons de campagne au fils d'Adimante son frère, & donne la liberté à Diane, dont le zèle & les soins méritoient cette marque de reconnoissance. Il règle de plus tout ce qui concerne ses funérailles & son tombeau. Speusippe son neveu est nommé parmi les exécuteurs de ses dernières volontés, & doit le remplacer à l'Académie.

Parmi ses papiers, on a trouvé des lettres qui roulent sur des matières de Philosophie. Il nous avoit dit plus d'une fois, qu'étant en Sicile, il avoit eu avec le jeune Denys, roi de Syracuse, quelques légers entretiens sur la nature du premier principe & sur l'origine du mal ; que Denys joignant à de si foibles notions, ses propres idées, & celles de quelques autres philosophes, les avoit exposées dans un ouvrage qui ne dévoile que son ignorance.

Quelque temps après le retour de Platon, le Roi lui envoya le philosophe Archédémus, pour le prier d'éclaircir des doutes qui l'inquiétoient. Platon, dans sa réponse que je viens de lire, n'ose pas s'expliquer sur le premier principe ; il craint que la lettre ne s'égare. Ce qu'il ajoute m'a singulièrement étonné ; je vais vous le rapporter en substance :

„ Vous me demandez, fils de Denys, quelle est la cause
 „ des maux qui affligent l'univers. Un jour, dans votre jar-
 „ din, à l'ombre de ces lauriers, vous me dites que vous l'aviez
 „ découverte. Je vous répondis que je m'étois occupé toute
 „ ma vie de ce problème, & que je n'avois trouvé jusqu'à
 „ présent personne qui l'eût pu résoudre. Je soupçonne que
 „ frappé d'un premier trait de lumière, vous vous êtes depuis
 „ livré avec une nouvelle ardeur à ces recherches ; mais que

* 270 livres.

„ n'ayant

„ n'ayant pas de principes fixes, vous avez laissé votre esprit
 „ courir sans frein & sans guide après de fausses apparences,
 „ Vous n'êtes pas le seul à qui cela soit arrivé. Tous ceux
 „ à qui j'ai communiqué ma doctrine, ont été dans les com-
 „ mencemens plus ou moins tourmentés de pareilles incer-
 „ titudes. Voici le moyen de dissiper les vôtres. Archédé-
 „ mus vous porte ma première réponse. Vous la méditez
 „ à loisir. Vous la comparerez avec celles des autres philo-
 „ sophes. Si elle vous présente de nouvelles difficultés, Ar-
 „ chédémus reviendra, & n'aura pas fait deux ou trois voyages,
 „ que vous verrez vos doutes disparaître.

„ Mais gardez-vous de parler de ces matières devant tout
 „ le monde. Ce qui excite l'admiration & l'enthousiasme
 „ des uns, seroit pour les autres un sujet de mépris & de risée.
 „ Mes dogmes soumis à un long examen, en sortent comme
 „ l'or purifié dans le creuset. J'ai vu de bons esprits qui,
 „ après trente ans de méditations, ont enfin avoué qu'ils ne
 „ trouvoient plus qu'évidence & certitude, où ils n'avoient
 „ pendant si long-temps trouvé qu'incertitude & obscurité.
 „ Mais je vous l'ai déjà dit, il ne faut traiter que de vive
 „ voix un sujet si relevé. Je n'ai jamais exposé, je n'expo-
 „ serai jamais par écrit mes vrais sentimens. Je n'ai publié
 „ que ceux de Socrate. Adieu, soyez docile à mes conseils,
 „ & brûlez ma lettre après l'avoir lue plusieurs fois.,,

Quoi! les écrits de Platon ne contiennent pas ses vrais sen-
 timens sur l'origine du mal: Quoi! il s'est fait un devoir de
 les cacher au public, lorsqu'il a développé avec tant d'élo-
 quence le système de Timée de Locres? Vous savez bien
 que dans cet ouvrage, Socrate n'enseigne point, & ne fait
 qu'écouter. Quelle est donc cette doctrine mystérieuse dont
 parle Platon? à quels disciples l'a-t-il confiée? vous en a-t-
 il jamais parlé? je me perds dans une foule de conjectures....

La perte de Platon m'en occasionne une autre à laquelle je
 suis très sensible. Aristote nous quitte. C'est pour quelques
 dégoûts que je vous raconterai à votre retour. Il se retire
 auprès de l'eunuque Hermias, à qui le roi de Perse a confié
 le gouvernement de la ville d'Atarnéc en Mysie. Je regrette
 son amitié, ses lumières, sa conversation. Il m'a promis
 de revenir; mais quelle différence entre jouir & attendre!
 Hélas! il disoit lui-même, d'après Pindare, que l'espérance
 n'est que le rêve d'un homme qui veille: j'applaudissois alors
 à sa définition; je veux la trouver fautive aujourd'hui.

Je suis fâché de n'avoir pas recueilli ses reparties. C'est lui
 qui, dans un entretien sur l'amitié, s'écria tout-à-coup si plai-
 samment:

sarment: „ Oh mes amis! il n'y a pas d'amis.„ On lui demandoit à quoi servoit la philosophie? „ A faire librement, „ dit-il, ce que la crainte des lois obligeroit de faire. „ D'où vient, lui disoit hier quelqu'un, chez moi, qu'on ne peut s'arracher d'auprès des belles personnes? „ Question d'aveugle, „ répondit-il. Mais vous avez vécu avec lui, & vous savez que, bien qu'il ait plus de connoissances que personne au monde, il a peut-être encore plus d'esprit que de connoissances.

FIN DU TOME SECOND.